This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN X446 1

Digitized by Google

PFr 331.98(2)

From the Income of
the Bequest of
WALTER W.
NAUMBURG '89

Harvard College Library

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
HISTORIQUE
ET
FASTES LITTÉRAIRES.

Digitized by Google

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24.
Batignolles.

Digitized by Google

REVUE
HISTORIQUE
ET
FASTES LITTÉRAIRES.

L'INQUISITION ET SES MYSTÈRES,

CONSPIRATIONS, PROCÈS REMARQUABLES,
COMPLOTS ET ATTENTATS, VOYAGES ET CONQUÊTES, RÉVOLUTIONS, FÉODALITÉ,
ERREURS, PRÉJUGÉS, USAGES BIZARRES AU MOYEN AGE, ETC.

Drames, Comédies, Poésies, etc.

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR M. JULES DAVID.

TOME SECOND.

PARIS
FELLENS FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE RAMBUTEAU, 20.

1845

Digitized by Google

PFr 331.98 (2)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
Feb 1964
Naumburg

Digitized by Google

REVUE
HISTORIQUE
ET
FASTES LITTÉRAIRES

CHARLOTTE CORDAY,

PAR A. LACROIX.

Suite et fin. (Voir tome Ier, p. 492 et suiv.).

II

Arrestation de Charlotte Corday. — Funérailles de Marat. — L'Abbaye. — Le procès. — Nouvelle lettre à Barbaroux. — L'interrogatoire. — La défense. — Le jugement. L'exécution.

Le commissaire du quartier Saint-André-des-Arts, ayant été instruit par la clameur publique qu'un assassinat venait d'être commis rue des Cordeliers, n° 30, arriva sur-le-champ. Il trouva au premier étage, dans l'antichambre, plusieurs hommes armés et une femme dont on tenait les mains. On conduisit le commissaire dans une autre chambre où gisait le cadavre de Marat. La figure offrait des traces de douleurs anciennes et profondes; une dernière contorsion d'agonie avait jeté les traits de côté; une large blessure saignait à la poitrine du mort : le chirurgien montrait cette blessure au commissaire et lui expliquait en

Digitized by Google

termes techniques, en y posant le doigt, les ravages qu'avait causés la lame du couteau. On apporta un couteau à manche d'ébène, dont la lame était fraîchement émoulue. Le commissaire l'essaya à la blessure, et celle-ci se trouva être la gaîne exacte du couteau. Étant alors retourné dans l'antichambre, le commissaire y trouva la femme dont on tenait les mains, et, l'ayant fait passer dans le salon, il l'interrogea. — Elle dit ses noms, reconnut le couteau et avoua elle-même avoir tué Marat [1]. »

Bientôt la foule, accrue au récit de cet événement, encombre les avenues de la maison et demande la tête de la jeune fille qu'elle veut mettre en pièces.

« Pauvres gens, disait-elle, ils veulent ma mort, et ils me devraient un autel ! »

« Je m'attendais bien, écrit-elle à Barbaroux, à mourir dans l'instant. Des hommes courageux m'ont protégée. J'étais de sang-froid, et je souffrais des cris de quelques femmes; mais qui sauve sa patrie ne s'aperçoit pas de ce qu'il en coûte. »

Cependant, la force armée la conduit bientôt à l'Abbaye devant les hommes appelés à la juger. La voiture qui l'entraîne est poursuivie par les clameurs d'une populace effrénée, dont Marat était l'organe favori. Mais Charlotte, tout à la joie qu'elle ressent d'avoir atteint son but, ne répond aux injures que par un sourire de dédain.

Chabot et Drouet, le même Drouet qui avait arrêté la famille royale à Varennes, étaient montés dans le même fiacre qu'elle. Arrivés à l'Abbaye, ils lui firent subir un interrogatoire qui dura une partie de la nuit.

Un grand nombre de conventionnels étaient accourus au bruit de la mort de Marat. On fouilla l'accusée, et l'on trouva dans ses poches un passe-port, une lettre à l'adresse de Marat, et environ 50 écus en argent. On lui fit signer son interrogatoire après que, sur sa demande, on lui en eut donné lecture. Quand vint le moment de lui faire subir la confrontation avec

[1] Alph. Esquiros, *Charlotte Corday*.

Digitized by Google

le cadavre, elle détourna la tête avec dégoût, indignée des questions oiseuses qui lui étaient faites.

« Eh bien, oui! dit-elle, c'est moi qui l'ai tué. »

De l'Abbaye elle fut envoyée presque aussitôt à la Conciergerie, où elle fut reçue et traitée par les autres prisonniers avec le respect et les égards dus à sa courageuse action.

On répandit bien vite dans le public le bruit que Charlotte Corday n'était que l'émissaire et l'instrument des Girondins, et bien que ces bruits dussent tomber d'eux-mêmes, on profita de la circonstance pour les harceler avec une nouvelle activité. Chabot, qui avait été chargé de faire un rapport sur l'événement, le termina en réclamant un redoublement d'énergie contre les conspirateurs, « qui, disait-il, se montraient de toutes parts et siégeaient même jusque dans le sein de la Convention. » Un décret rendu à la suite de ce rapport chargea le tribunal révolutionnaire d'instruire immédiatement le procès de Charlotte Corday.

En attendant, on procéda aux funérailles de Marat, qui fut inhumé dans le jardin des Cordeliers. Son corps resta d'abord exposé pendant plusieurs jours à découvert, afin que le peuple vît la blessure qu'il avait reçue. De nombreux discours furent prononcés sur sa tombe, qui fut placée sous les arbres mêmes où, le soir, il lisait sa feuille au peuple.

« Il est mort, l'ami du peuple, disait un des orateurs, il est mort assassiné!... Ne prononçons point son éloge sur ses dépouilles inanimées! Son éloge, c'est sa conduite, ses écrits, sa plaie saignante et sa mort! Citoyennes, jetez des fleurs sur le corps pâle de Marat! Marat fut notre ami, il fut l'ami du peuple; c'est pour le peuple qu'il a vécu, c'est pour le peuple qu'il est mort!... Mais c'est assez se lamenter; écoutez la grande âme de Marat qui se réveille et nous dit : « Républicains, mettez un « terme à vos pleurs... les républicains n'ont qu'une larme à « verser, ils doivent songer ensuite à la patrie. Ce n'est pas « moi qu'on a voulu assassiner, c'est la république, c'est le « peuple, c'est vous! »

« Les prédictions sinistres des assassins de la liberté s'ac-

Digitized by Google

complissent, disait une autre proclamation émanée du comité de salut public; le défenseur des droits et de la liberté du peuple, Marat, dont le nom seul rappelle les services qu'il a rendus à la patrie, Marat vient de tomber sous les coups parricides des lâches fédéralistes. Une furie sortie de Caen a plongé le poignard dans le sein de l'apôtre et du martyr de la Révolution. Citoyens, du calme, de l'énergie, et surtout de la surveillance! L'heure de la liberté a sonné, et le sang qui vient de couler est l'arrêt foudroyant de la condamnation de tous les traîtres : il scelle l'union intime des patriotes qui vont, sur la tombe de ce grand homme, jurer de nouveau la liberté ou la mort! »

Ainsi cet homme, que ses fureurs atroces avaient fait surnommer par ses contemporains mêmes *buveur de sang*, était devenu tout à coup, grâce à cette mort violente, un grand homme, un martyr, une idole! La Convention décréta qu'elle assisterait en corps aux funérailles de Marat, qui furent célébrées avec une grande pompe.

Cependant Charlotte, en butte aux imprécations d'une multitude agissant sous l'impression que lui faisaient éprouver les démonstrations des conventionnels, écrivait à son père :

« Pardonnez-moi, mon père, d'avoir disposé de mon existence sans votre consentement. J'ai vengé bien d'innocentes victimes; j'ai prévenu bien des désastres : le peuple un jour, désabusé, se réjouira d'être délivré du tyran. Si j'ai cherché à vous persuader que je passais en Angleterre, c'est que j'espérais garder l'incognito; mais j'en ai vu l'impossibilité. J'espère que vous ne serez pas tourmenté : vous trouverez des défenseurs à Caen. Adieu, mon cher père; je vous prie de m'oublier... ou plutôt de vous réjouir de mon sort... Vous connaissez votre fille, un motif blâmable n'aurait pu la conduire... N'oubliez pas ce vers de Corneille :

« Le crime fait la honte et non pas l'échafaud. »

« CHARLOTTE CORDAY. »

Digitized by Google

Ayant appris que Marat avait reçu le jour en Suisse, elle s'écria :

« Grâce à Dieu ! il n'était pas Français. »

D'un autre côté, elle écrivait à Barbaroux, à qui elle avait promis de le tenir au courant de sa périlleuse entreprise :

« Vous avez désiré connaître les détails de mon voyage ; je ne vous ferai pas grâce d'une seule anecdote... Je ne sais comment le comité de sûreté générale a été instruit de la conférence que j'avais eue avec Duperret. Vous connaissez l'âme ferme de ce dernier; il leur a répondu la vérité : j'ai confirmé sa déposition. Il n'y a rien contre lui, mais sa fermeté est un crime...

« J'ai été interrogée par Chabot et par Legendre. Chabot avait l'air d'un fou. Legendre voulait absolument m'avoir vue chez lui le matin, moi qui n'ai jamais songé à cet homme ! Je ne lui connais pas d'assez grands talents pour être le tyran de son pays, et je ne voulais pas punir tout le monde. Au reste, on n'est guère satisfait de n'avoir qu'une femme sans conséquence à offrir aux mânes *du grand homme !* Le grand homme ! ce nom déshonore l'espèce humaine. C'était une bête féroce qui allait dévorer le reste de la France par le feu de la guerre civile. Grâce au Ciel, il n'était pas né Français !... Après avoir reçu vos noms à tous et ceux des administrateurs du Calvados qui sont à Évreux, il me dit, pour me consoler, que dans peu il vous ferait guillotiner tous à Paris. Ces derniers mots furent son arrêt de mort... A Paris, l'on ne conçoit pas comment une femme inutile, dont la plus longue vie ne serait bonne à rien, peut sacrifier sa vie de sang-froid pour sauver son pays... Je jouis de la paix depuis deux jours : le bonheur de mon pays fait le mien. Je ne doute pas que l'on ne tourmente mon père, qui a déjà bien assez de ma perte pour l'affliger... Je vous prie, citoyen, vous et vos collègues, de prendre la défense de mes parents si on les inquiète. Je n'ai jamais haï qu'un seul être, et j'ai fait voir mon caractère. Ceux qui me regretteront se réjouiront de me voir dans les Champs-Élysées avec les Brutus et quelques anciens; car les modernes ne me tentent pas. Il est peu

Digitized by Google

de patriotes qui sachent mourir pour leur pays; ils sont tous égoïstes.

« On m'a donné deux gendarmes pour me préserver de l'ennui; j'ai trouvé cela fort bien le jour, mais non pas la nuit. Je me suis plainte de cette inconvenance, mais le comité n'a pas jugé à propos d'y faire attention. Je crois que c'est de l'invention de Chabot. Il n'y a qu'un capucin qui puisse avoir de ces idées...

« J'avais hier au soir la pensée de faire hommage de mon portrait au département du Calvados, mais le comité de salut public, à qui je l'avais demandé, ne m'a point répondu, et maintenant il est trop tard.

« Si quelques amis demandaient communication de cette lettre, je vous prie de ne la refuser à personne. Il me faut un défenseur, c'est la règle; j'ai choisi Gustave Doulcet de Pontécoulant. J'imagine qu'il refusera cet honneur; cela ne lui donnerait cependant guère d'ouvrage...

« C'est demain à huit heures que l'on me juge, et probablement à midi j'aurai vécu, pour parler le langage romain. On doit croire à la valeur des habitants du Calvados, puisque les femmes y sont capables de quelque fermeté. Au reste, j'ignore comment se passeront les derniers moments de ma vie, et c'est la fin qui couronne l'œuvre. Je n'ai pas besoin d'affecter d'insensibilité sur mon sort, car jusqu'ici je n'ai pas la moindre crainte de la mort. Je n'estimerai jamais la vie que par l'utilité qu'elle porte en elle...

« Marat n'ira point au Panthéon; il le mériterait pourtant bien. Je vous charge de recueillir les pièces propres à faire une oraison funèbre. — Je vais écrire à mon père. Je n'ai rien à dire à mes autres amis; je ne leur demande qu'un prompt oubli; leur affliction déshonorerait ma mémoire. Dites au général Wimpfen que je crois lui avoir aidé à gagner plus d'une bataille en lui facilitant la paix.

« Adieu, citoyen, je me recommande au souvenir des *amis de la paix*. Les prisonniers de la Conciergerie, loin de m'injurier, comme les personnes des rues, avaient l'air de me plaindre.

Digitized by Google

Le malheur rend toujours compatissant. C'est une dernière réflexion.

« De l'Abbaye, dans la ci-devant chambre de Brissot, le second jour de la préparation de la paix.

« CHARLOTTE CORDAY. »

Le mercredi 17 juillet, Charlotte Corday fut conduite au tribunal. Elle s'avança avec calme et dignité vers le banc des accusés. Elle s'y tint debout, les yeux baissés, pendant la lecture de l'acte d'accusation, qu'elle écouta sans donner la moindre marque de faiblesse.

Le président lui fit ensuite les questions d'usage :

« Votre nom ?

— Marie-Charlotte Corday.

— Votre âge ?

— Vingt-cinq ans moins quinze jours.

— Votre pays ?

— Je demeurais ci-devant à Caen.

— Est-il vrai que vous vous soyez introduite chez le citoyen Marat et que vous l'ayez assassiné ?

— Oui, c'est moi qui ai tué ce monstre.

— Reconnaissez-vous le couteau que nous vous représentons ?

— Je le reconnais.

— Quel motif a pu vous porter à commettre cet assassinat ?

— Persuadée que la guerre civile qui menaçait de ravager la France était la conséquence des ignobles discours de Marat, j'ai fait le sacrifice de ma vie pour sauver mon pays.

— Il ne nous paraît pas naturel que vous ayez conçu ce projet exécrable de votre propre mouvement. Nommez-nous les personnes qui vous y ont engagée et celles que vous fréquentiez le plus ordinairement dans la ville de Caen.

— Je n'ai communiqué mon projet à personne. J'avais déjà mon passe-port depuis quelque temps. En partant de Caen, j'ai seulement dit à ma vieille parente, chez laquelle je demeurais,

Digitized by Google

que je la quittais pour aller en Angleterre. Personne, je le répète, n'a été instruit de mon dessein.

— Ainsi, vous n'avez quitté la ville de Caen que pour venir à Paris commettre cet assassinat?

— Cela est vrai.

— Où vous êtes-vous procuré le couteau qui vous a servi à commettre ce crime?

— Je l'ai acheté le matin au Palais-Royal.

— Quelles sont les personnes que vous avez vues depuis que vous êtes à Paris?

— Je ne suis jamais venue à Paris, et je n'y connais personne.

— Qu'avez-vous fait depuis jeudi, jour de votre arrivée?

— Arrivée à midi, je me suis couchée; je ne suis sortie que le vendredi matin pour me promener vers la place des Victoires et dans le Palais-Royal. Je suis rentrée l'après-midi, et je me suis mise à écrire. C'est ce matin seulement que je suis allée au Palais-Royal acheter le couteau. Je pris une voiture place des Victoires pour me faire conduire chez le citoyen Marat, auprès duquel je n'ai pu parvenir. Alors, rentrée chez moi, j'ai pris le parti de lui écrire par la petite poste, et sous un faux prétexte de lui demander une audience. Sur les sept heures et demie du soir, j'ai pris de nouveau une voiture, et je suis retournée de nouveau chez Marat pour y recevoir une réponse à ma lettre.

— Comment êtes-vous parvenue, cette seconde fois, auprès du citoyen Marat?

— Des femmes m'ont ouvert la porte; mais on m'a refusé de m'introduire auprès de lui. Marat, m'ayant entendue insister, a donné l'ordre qu'on me laissât approcher. Il m'a fait plusieurs questions sur les députés résidant à Caen, sur leurs noms et ceux des officiers municipaux; je les lui ai nommés; et Marat ayant dit qu'ils ne tarderaient pas à être guillotinés, j'ai tiré le couteau que je portais dans mon sein, et j'ai frappé Marat dans son bain.

— N'avez-vous pas ensuite cherché à vous évader?

Digitized by Google

— Je serais sortie par la porte si l'on ne s'y était opposé. »

Enfin arriva le jour terrible où elle devait comparaître devant le tribunal révolutionnaire. Son aspect impressionna vivement les juges et la foule immense qui remplissait l'enceinte du palais. On admirait sa physionomie calme où se reflétait son âme généreuse; on écoutait avec ravissement sa voix douce et presque enfantine qui se trouvait toujours en harmonie avec la simplicité de ses dehors et l'imperturbable sérénité de son visage.

« Accusée, demanda le président Montané, avez-vous fait choix d'un défenseur?

— J'avais jeté les yeux sur un ami, dit-elle, mais n'ayant pas entendu parler de lui depuis que je l'ai invité à me défendre, je crois qu'il n'a pas eu le courage d'accepter. »

Alors le président, ayant aperçu dans la salle M. Chauveau-Lagarde qui s'y trouvait par hasard pour d'autres affaires, dit à l'accusée :

« Le tribunal vous donne d'office le citoyen Chauveau-Lagarde pour défenseur. »

Chauveau-Lagarde s'approcha d'elle. Charlotte jeta sur lui quelques regards d'inquiétude, « comme si elle eût craint, dit le défenseur, que je n'entreprisse une justification qu'elle aurait infailliblement désavouée. »

Aussitôt les débats commencèrent.

On fit avancer la femme Evrard. Ce témoin allait entrer dans les détails de l'attentat, lorsque Charlotte l'interrompit :

« A quoi bon? dit-elle avec douceur, c'est moi qui l'ai tué.

— Qui a pu vous engager à commettre cet assassinat? demanda le président.

— Ses crimes.

— Qu'entendez-vous par ses crimes?

— Les malheurs dont il a été cause depuis la Révolution.

— Nommez vos complices.

— Je n'en ai pas; c'est moi seule qui ai conçu et exécuté le dessein de frapper Marat. »

Le second témoin appelé est Laurent Basset. Il était occupé

Digitized by Google

à plier les numéros du journal de Marat, lorsque, à ses cris, il accourut à son secours. Il s'empara d'une chaise pour barrer le passage à l'accusée; il l'en frappa même à la tête.

Charlotte reconnut la vérité de cette déposition.

Plusieurs témoins insignifiants sont ensuite entendus. Le président interroge l'accusée sur l'état de la ville de Caen, sur les journaux qu'elle y lisait de préférence.

« Étiez-vous, demande-t-il ensuite, en relation d'amitié avec les députés retirés à Caen?

— Non; mais je parlais à tous.

— Où sont-ils logés?

— A l'intendance.

— De quoi s'occupent-ils?

— Ils font des proclamations pour rappeler le peuple à l'union.

— Comment excusent-ils leur fuite?

— Ils se plaignent des vexations des tribuns.

— Que disent-ils de Robespierre et de Danton?

— Ils les assimilent à Marat, et les regardent comme les provocateurs de la guerre civile.

— Ne vous êtes-vous point présentée à la convention nationale dans le dessein d'assassiner Marat?

— Non.

— Qui vous a remis son adresse, trouvée dans votre poche, écrite au crayon?

— C'est le cocher de fiacre qui m'a conduite.

— Ne serait-ce pas plutôt Duperret?

— Non, c'est l'individu dont je parle.

— Quelles sont les personnes que vous fréquentiez à Caen?

— Je voyais peu de monde. J'avais pourtant quelques relations avec La Rue, officier municipal, et le curé de Saint-Jean.

— Comment nommez-vous ce curé?

— Duvivier.

— Était-ce à un prêtre assermenté que vous alliez à confesse?

— J'avoue que je n'allais ni aux uns ni aux autres.

Digitized by Google

— N'avez-vous point prêté votre appui à quelques députés transfuges?

— Non.

— Où avez-vous pris votre passe-port pour venir à Paris?

— Je l'avais depuis trois mois.

— Quelles étaient vos intentions en tuant Marat?

— De faire cesser les troubles et de passer en Angleterre, si je n'eusse point été arrêtée.

— Aviez-vous formé ce projet depuis longtemps?

— Depuis l'affaire du 31 mai, jour de l'arrestation des députés du peuple.

— N'avez-vous point assisté aux conciliabules des députés transfuges à Caen?

— Non, jamais.

— Comment avez-vous appris que Marat était un anarchiste, selon vous?

— Je voyais dans les journaux qu'il pervertissait la France, et j'ai compris qu'il fallait tuer un homme pour en sauver cent mille.

— Avez-vous toujours eu la même opinion politique?

— J'étais républicaine bien avant la Révolution, et je n'ai jamais manqué d'énergie.

— Qu'entendez-vous par énergie?

— Le sacrifice qu'on doit faire de sa vie en faveur de son pays.

— N'êtes-vous jamais venue à Paris?

— Jamais.

— N'avez-vous point reçu, depuis votre arrivée, des lettres de Caen?

— Aucune.

— N'en avez-vous point envoyé?

— Jamais. »

Le président interroge Duperret, dont la déposition est conforme à ce que nous avons dit touchant l'arrivée de Charlotte Corday à Paris. Il assure n'être allé que deux fois chez l'accusée.

Digitized by Google

CHARLOTTE. Duperret n'est point venu chez moi le samedi; je le lui ai expressément défendu.

LE PRÉSIDENT. Pourquoi?

— Parce que je ne voulais pas qu'il fût compromis; je l'avais engagé à partir pour Caen.

— Pourquoi l'engagiez-vous à partir pour cette ville?

— C'est que je ne croyais pas ses jours en sûreté à Paris.

— Pourtant, vous voyez que vous y avez été protégée après votre forfait, et vous n'ignorez point que les députés qui sont à Caen n'ont eu à se plaindre d'aucune violence.

— Cela est vrai; mais aussi ceux qui sont détenus ne sont pas encore jugés.

— Combien compte-t-on de députés à Caen?

— Seize.

— N'avez-vous point prêté quelque serment avant de quitter la ville où vous êtes née?

— Non.

— N'étiez-vous pas dans l'intention d'assassiner le ministre de l'intérieur lorsque vous vous êtes rendue chez lui avec Duperret?

— Si j'avais eu le dessein de l'assassiner, je me serais bien gardée de mener Duperret pour en être le témoin. Je n'en voulais qu'à Marat.

— Qui vous a conseillé de commettre cet assassinat?

— Je le répète, seule j'en ai conçu le projet, et seule je l'ai exécuté.

— Pensez-vous nous faire croire que vous n'ayez pas été conseillée, lorsque vous dites que vous regardez Marat comme la cause de tous les maux qui désolent la France, lui qui n'a cessé de démasquer les traîtres et les conspirateurs?

— Il n'y a que Paris où l'on ait les yeux fascinés sur le compte de Marat; dans les autres départements, on le regarde comme un monstre.

— Vous oubliez que Marat vous a laissée pénétrer jusqu'à lui par humanité, puisque vous lui aviez écrit que vous étiez persécutée?

Digitized by Google

— Il ne suffit pas d'être humain envers une personne, il faut l'être pour tous.

— Croyez-vous avoir tué tous les Marats?

— Non, certes; mais celui-là mort, les autres auront peur, peut-être. »

Un huissier étant venu lui présenter le couteau dont elle s'était servie, le président lui demanda si elle le reconnaissait. En ce moment, l'émotion parut sur son visage; elle détourna la vue avec horreur, et, repoussant le couteau avec la main, elle dit d'une voix altérée :

« Oui, je le reconnais, je le reconnais ! »

Elle avait trouvé Marat dans son bain, et par conséquent lui avait plongé le couteau dans la gorge perpendiculairement.

L'accusateur public lui fit observer qu'elle ne l'avait frappé de la sorte que pour ne pas le manquer, dans la crainte de rencontrer une côte si elle l'avait frappé horizontalement, et il ajouta :

« Il faut que vous vous soyez bien exercée à ce crime.

— Oh ! le monstre ! s'écria-t-elle, il me prend pour un assassin ! »

Ce cri d'indignation, tel qu'un coup de foudre, termina la séance.

On fit la lecture de deux lettres qu'elle avait écrites depuis sa détention; la première à Barbaroux, et la seconde à son père. Elle entendit la première avec calme; mais ses yeux se voilèrent, et un air de tristesse couvrit son visage lorsqu'on fit lecture de la seconde.

Après qu'elle eut repris sa sérénité ordinaire, elle invoqua, d'un côté, les promesses du comité de salut public, et de l'autre, l'humanité du tribunal, pour que les deux lettres parvinssent à leur destination.

L'accusateur public fit son réquisitoire et prit ses conclusions, après quoi le président donna la parole à son défenseur.

« Quand je me fus levé pour parler, a dit depuis M. Chauveau-Lagarde, on entendit d'abord dans l'assemblée un bruit

Digitized by Google

sourd et confus, comme de stupeur, et puis ensuite comme un silence de mort qui me glaça jusqu'au fond des entrailles.

« Pendant que l'accusateur public avait parlé, des jurés m'avaient fait dire de garder le silence, et le président de me borner à soutenir que l'accusée était folle; ils désiraient tous que je l'humiliasse.

« Quant à elle, son visage était toujours le même; seulement elle me regardait de manière à m'annoncer qu'elle ne voulait pas être justifiée. Je ne pouvais d'ailleurs en douter d'après les débats, et cela était impossible, puisqu'il y avait, indépendamment de ses aveux, la preuve légale d'un homicide avec préméditation.

« Cependant, bien décidé à remplir mon devoir, je pris avec une grande émotion la parole, et je dis :

« L'accusée avoue avec sang-froid l'horrible attentat qu'elle « a commis. Elle en a avoué avec sang-froid la longue prémé- « ditation; elle en a avoué les circonstances. En un mot, elle « avoue tout et ne cherche pas à se justifier.

« Voilà, citoyens, sa défense tout entière; ce calme imper- « turbable et cette abnégation de soi-même qui n'annoncent « aucun remords en présence de la mort même, ce calme et « cette abnégation ne sont pas dans la nature; ils ne peuvent « s'expliquer que par l'exaltation du fanatisme politique qui lui « a mis le poignard à la main, et c'est à vous, citoyens jurés, « de juger de quel poids cette considération peut être dans la « balance de la justice. »

« A mesure que je parlais ainsi, un air de satisfaction brillait dans ses yeux.

« Les voix du jury ayant été recueillies, elles furent toutes, comme on peut le croire, pour la condamnation. »

Le président prononça son arrêt de mort en ces termes :

« Vu la déclaration unanime des jurés portant, 1° qu'il est constant que le 13 du présent mois de juillet, entre les sept et huit heures du soir, Jean-Paul Marat, député de la Convention nationale, a été assassiné chez lui, dans son bain, d'un coup de couteau dans le sein, duquel coup il est décédé à

Digitized by Google

l'instant; 2° que Marie-Anne-Charlotte Corday est l'auteur de cet assassinat; 3° qu'elle l'a fait avec préméditation et dans des intentions criminelles et contre-révolutionnaires; condamne Marie-Anne-Charlotte Corday à la peine de mort; ordonne qu'elle sera conduite au lieu de l'exécution revêtue d'une chemise rouge, et que ses biens resteront acquis à la République, et que le présent jugement sera, à la requête de l'accusateur public, mis à exécution sur la place de la Révolution. »

« Les regards étaient fixés sur elle, dit Des Essarts, et tous les yeux semblaient chercher si le calme imperturbable qu'elle avait montré dans les débats se démentirait à l'idée d'un supplice certain et inévitable. Vaine attente! la fière républicaine resta impassible. Nulle altération dans ses traits; elle ne fut émue ni de l'arrêt terrible qui la dévouait à l'échafaud, ni du silence glaçant qui l'environnait, ni du respect religieux qui accompagnait encore les décisions sanglantes de la justice. La plus profonde sérénité régna sur son front pendant ces instants où le courage le plus inébranlable est forcé de céder aux émotions de la nature. (Des Essarts.) »

Le président lui demanda ensuite si elle avait à parler sur l'application de la loi. Pour toute réponse, elle se fit conduire par les gendarmes à son défenseur.

« Monsieur, lui dit-elle avec beaucoup de grâce et de douceur, je vous remercie bien du courage avec lequel vous m'avez défendue, d'une manière digne de vous et de moi. Ces messieurs, ajouta-t-elle en parlant des juges, me confisquent mon bien...; mais je veux vous donner un plus grand témoignage de ma reconnaissance, je vous prie de payer pour moi ce que je dois à la prison, et je compte sur votre générosité. »

Ses dettes ne se montaient qu'à trente-six livres assignats. M. Chauveau-Lagarde les paya le lendemain au concierge de l'Abbaye.

Lorsque, le 17 juin, le bourreau entra dans la prison pour la conduire au supplice, il la trouva écrivant tranquillement une lettre, qu'elle le pria de lui laisser terminer. Cette lettre

Digitized by Google

était pour M. de Pontécoulant, qu'elle accusait à tort de lâcheté, car elle ne savait pas que ce député qu'elle avait choisi pour être son défenseur n'avait su ni son choix ni sa demande; l'accusateur public avait gardé le billet qu'elle lui avait écrit.

Il était plus de sept heures du soir quand, revêtue de la chemise rouge des meurtriers, elle sortit de la Conciergerie et monta dans la fatale charrette. L'ignoble vêtement que les exécuteurs avaient mis sur la jeune républicaine n'ôtait rien à sa beauté, et, du tombereau où elle se tenait debout, elle regardait avec pitié, mais sans colère, la foule accourue pour la voir passer et aller à la mort. Au moment où elle monta dans la fatale charrette, un orage violent éclata; orage moins terrible encore que les vociférations et les rugissements de la foule immense qui l'accompagnait au lieu du supplice. Mais rien ne put troubler cette âme inaltérable. Sa tête était haute, sans fierté; ses regards libres sans dédain; ses traits expressifs et animés sans contrainte; sa contenance ferme et décidée sans affectation. Aussi, beaucoup la plaignaient et l'admiraient.

Lorsque l'exécuteur arracha le fichu qui couvrait son sein pour que le fer de la guillotine ne rencontrât aucun obstacle, la pudeur outragée de la jeune fille se trahit par un mouvement de colère bientôt réprimé. Elle se plaça sur la planche fatale; un silence profond régnait dans la foule, et la hache terrible tomba.

La tête de Charlotte, relevée du panier par le valet du bourreau, fut montrée aux cannibales qui entouraient l'échafaud. Ce misérable donna plusieurs soufflets à cette tête coupée : cette lâche action, cette vengeance ignoble excita une explosion de murmures, et attira sur son auteur les réprimandes de Danton et de Robespierre.

Ainsi périt Charlotte Corday à l'âge de vingt-cinq ans.

Un homme qui vivait encore il y a deux ans, rapporte le vicomte de Walsh, m'a dit :

« J'ai vu Charlotte Corday sur le seuil de cette porte (et il me montrait le portail de la maison de Marat), et là, je l'ai vue un instant pâlir et hésiter devant la populace qui hurlait des

Digitized by Google

injures et des menaces. Alors, elle l'a avoué, elle craignait d'être déchirée par les forcenés; elle voulait bien mourir après son œuvre, la pauvre fille, mais d'une mort moins horrible! Mais avoir vingt-cinq ans, être belle, mériter l'admiration et se sentir insultée, outragée, foulée aux pieds, traînée demi-morte dans la fange des ruisseaux, mise en lambeaux par des crocs de fer, percée de coups de pique comme Mme de Lamballe! se relevant de dessous les pieds des égorgeurs pour implorer un dernier coup de grâce que l'on tarde à lui accorder ou qu'une main fatiguée dirige mal... l'agonie dans la boue, au milieu des malédictions et des outrages, pas de tombe, pas de cercueil à espérer; mais des membres dispersés gisants çà et là dans le quartier ou portés au bout des piques de cannibales... Voilà ce qui un instant lui a fait peur et l'a, pendant quelques secondes, arrêtée sur le seuil de la cour! et en vérité n'y avait-il pas de quoi? »

Le martyre de Charlotte Corday fit des prosélytes. Adam Lux publia une brochure dans laquelle il eut le courage d'exprimer son admiration avec une force et une exaltation qui le perdirent: « Charlotte Corday, fille sublime, fille incomparable! que n'éprouvais-je pas lorsque je te vis monter au supplice! Toi, si belle, si délicate! lorsque je vis ton inaltérable douceur au milieu des hurlements barbares!... ce regard si doux et si pénétrant! ces étincelles vives et humides qui éclataient dans ces beaux yeux, où parlait une âme aussi tendre qu'intrépide! Yeux charmants, qui auraient dû émouvoir des rochers! souvenir unique et immortel! regards d'un ange qui pénétrèrent intimement mon cœur, qui le remplirent d'émotions violentes, inconnues jusqu'alors; émotions dont la douceur égale l'amertume, et dont le sentiment ne s'effacera qu'avec mon dernier soupir! »

Il aurait voulu qu'on élevât une statue à Charlotte Corday avec cette inscription : *Plus grande que Brutus!* Ce qu'il y eut de bizarre, c'est que sa propre arrestation le combla de joie : « Je mourrai pour elle! » s'écria-t-il. Il attendit le moment fatal avec impatience, heureux de penser que l'acier qui avait touché

Digitized by Google

le beau cou de celle qu'il avait aimée allait bientôt frapper le sien.

L'attentat de Charlotte n'arrêta pas, comme elle l'espérait, les fureurs des terroristes; Marat, l'épouvantable Marat fut porté au Panthéon, tandis que la généreuse jeune fille payait de sa tête l'ignoble sang qu'elle avait répandu. Mais ce délire eut pourtant un terme, et quand le peuple désabusé se fut enfin réveillé de sa longue ivresse, il éleva des statues à Charlotte Corday, pendant que d'un autre côté on le vit briser de ses mains jusqu'aux effigies de ce même Marat, dont les restes semblent n'avoir été déposés un instant au Panthéon que pour être couverts ensuite d'une plus grande infamie. Le peuple, dans sa justice, les jeta dans un égout.

A. Lacroix.

RÉFLEXION.

Sur les vertes forêts, ces filles du printemps,
Au milieu des éclairs que lançait un orage,
Un jour, j'ai vu passer les terribles autans;
Ils ont tout renversé dans leur aveugle rage,
Ces hardis vagabonds...
Aussi, fières forêts, pour garantir vos têtes,
Dieu n'avait point promis d'enfermer les tempêtes
En des gouffres profonds.

Hélas! en un instant, j'ai vu le plus grand chêne
Sur la terre brisé... Pourtant il était roi!
Ainsi donc toute chose au monde est incertaine,
Et contre les destins il n'est aucune loi.
Dieu nous a donné l'être,
Mais il peut aussitôt, son tonnerre à la main,
Dans la nuit du néant précipiter soudain
Tous ceux qu'il a fait naître.

Charles Fellens.

Digitized by Google

TORQUEMADA

OU

L'INQUISITION ET SES MYSTÈRES

PAR D. GRÉGORIO.

DEUXIÈME PARTIE [1].

CHAPITRE I.

La clef de l'énigme. — Voyage sous terre. — L'ermite. — Un défenseur.

Je n'aurai plus recours désormais qu'à mes souvenirs pour raconter, soit les événements qui me sont personnels, soit les grands faits historiques qui se rattachent à l'époque de mes malheurs. Mon journal ayant été interrompu au moment de mon évasion, je n'ai plus retrouvé l'occasion de le continuer. Qu'on ne soit donc point surpris si je passe un peu brusquement d'un fait à un autre, sans m'occuper de remplir l'intervalle qui les sépare par des détails qui n'auraient d'importance que pour moi, et seraient complétement indifférents pour les autres.

Ainsi, j'arriverai sans détour à une des années les plus remarquables qui aient jamais signalé les annales d'un peuple, je veux dire à l'année 1492; année heureuse pour l'Espagne, patrie toujours chère à mon cœur, qui eut la gloire de purger

[1] Voir le tome I, page 9 et suiv.

Digitized by Google

son sol sacré des étrangers qui, depuis huit siècles, y avaient dressé leurs tentes [1] ; année immortelle par la découverte d'un monde nouveau dû au génie d'un homme [2] repoussé par sa patrie, et que l'Espagne sut accueillir et venger de toutes les calomnies; année fameuse aussi par les persécutions que l'impitoyable Torquemada exerça contre une foule innombrable de malheureux [3], dont le seul crime était d'honorer Dieu en employant une forme de culte qui n'était pas la sienne.

Mais auparavant je dois dire comment je sortis de mon cachot, et ce qui m'arriva à la suite de cette évasion.

Je me souviens parfaitement de ce jour qui fut celui de ma délivrance; c'était le 29 septembre 1486. Ainsi que je l'ai marqué à la fin de mon journal, j'étais au moment de me livrer au désespoir, lorsque l'idée me vint de chercher encore à deviner le sens des figures tracées par la main de Sarah. Mais ne pouvant y parvenir, après plusieurs tentatives, je me relevai furieux, et je frappai du pied avec violence contre la pierre chargée de ces lettres énigmatiques; le coup porta par hasard sur le mot ICI qui occupait le centre de la figure. Qu'on juge de ma surprise ! la pierre sur laquelle étaient tracées les lettres sembla à mes yeux s'enfoncer dans la muraille ; je frappai un second coup, et la pierre s'enfonça davantage; alors je la poussai de toute ma vigueur, et elle céda sous mes efforts en tournant sur elle-même comme sur des gonds. En même temps, un air plus frais encore et plus humide que celui qui m'environnait pénétra dans mon cachot. J'avançai la tête, puis, de la main et des yeux, j'essayai de sonder le passage ouvert devant moi. L'obscurité était impénétrable; je tirai la pierre, mais de manière à ne pas fermer l'ouverture. Après avoir examiné attentivement la figure, j'appuyai avec la main sur le mot ICI ; je sentis que cette place cédait sous ma pression. Je découvris bientôt que cette porte de pierre, quand elle était fermée, se trouvait retenue en haut et en bas par un double

[1] Les Maures furent chassés de Grenade en 1492. — [2] Christophe Colomb, Génois. — [3] Les Maures et les Juifs.

Digitized by Google

ressort qui jouait dès que j'appuyais avec force le doigt sur le mot ICI.

Je pensai à Sarah et à son histoire. Pour moi, cette jeune fille n'avait jamais été douée d'un pouvoir merveilleux, et je venais d'acquérir la preuve que son évasion était toute naturelle. En traçant des lettres sur la pierre, elle n'avait eu d'autre but, assurément, que de faire profiter de sa découverte ceux qui lui succéderaient dans le cachot. Mais comment laisser un avis, un signe qui, s'il était découvert par le geôlier ou les gardiens, n'en fût pas compris? Sarah n'avait point trouvé d'autre moyen que de tracer une foule de lettres et de figures sur toute la surface de la pierre, laissant au hasard ou à l'attention du malheureux reclus qui viendrait après elle le soin de lui faire distinguer la figure dans laquelle la découverte qu'elle avait faite était indiquée avec le moyen d'en profiter.

Le hasard m'ayant rendu maître du secret, j'aurais dû chercher à m'évader immédiatement; mais l'heure approchait où le nouveau geôlier allait faire la ronde du soir, et je ne voulais partir qu'après cette visite, afin d'avoir au moins cinq ou six heures devant moi avant qu'on s'aperçût de ma disparition. Une autre cause contribuait encore à mon hésitation, c'était la pensée que Sarah n'avait jamais reparu, ce qui me faisait supposer, non sans quelque raison, qu'elle avait bien pu périr dans sa fuite souterraine.

En attendant que je prisse mon parti, je recommençai à chercher le sens des lettres tracées par la jeune fille, en partant de cette première donnée, qu'il fallait frapper au centre de la figure[1] pour faire jouer le secret. Je cherchai donc à découvrir le mot *frapper*. Et, après quelques essais, je trouvai, en lisant les majeures seules, à commencer par la lettre renversée qui est au bas de la figure, ces mots :

AURA LIBERTE	*Aura liberté*
ICI	ICI
QUI FRAPPERA.	*qui frappera.*

[1] Voyez le tome Ier, page 259.

Digitized by Google

Satisfait de ma découverte, toute tardive qu'elle fût, je renouvelai sur les mineures les essais que j'avais faits sur les majeures, et je finis par trouver, en commençant cette fois par le haut.

Derrière cette pierre,	*Derrière cette pierre,*
ici	ICI
est vne issve qvi va ov?	*est une issue qui va où?*

Rien, dans ce moment, ne m'eût été plus utile que quelques mots qui m'auraient servi à diriger mes pas dans le souterrain. Mais, après avoir lu les mots tracés par Sarah, j'étais dans la même incertitude qui avait dû agiter la jeune fille elle-même au moment où le hasard aussi l'avait mise en face de cette issue.

Sarah, du moins, pouvait espérer que cette voie la conduirait au grand jour de la liberté; nul captif, avant elle, ne lui avait marqué qu'il allait tenter une route inconnue; tandis que moi, j'étais averti par Sarah elle-même, qu'elle ignorait où conduisait cette issue, et de plus, je savais que la jeune fille avait disparu entièrement. Cette pensée était bien faite pour donner naissance à une légitime hésitation. J'avouerai même que, lorsque le moment de partir fut arrivé, c'est-à-dire quelques minutes après la ronde du soir, je ne me hasardai à pénétrer dans le souterrain qu'après être revenu à plusieurs reprises sur mes pas. Je ne pouvais me décider à pousser la pierre pour refermer l'issue; il me semblait que j'allais, pour l'éternité, faire retomber sur moi la porte de ma tombe, et cette idée me faisait frémir malgré moi!

Pourquoi le sort, au lieu de me plonger dans une obscure et mortelle solitude, là où le malheureux, sans cesse avec lui-même, se consume en regrets amers, en vœux inexaucés; où l'âme, en proie à des angoisses éternelles, finit par perdre toute son énergie; pourquoi, dis-je, le sort ne m'a-t-il point, à cette époque, jeté sur quelque champ de bataille où ma vie eût été dévouée à mon pays et ma mort utile à mes semblables! Si la jeune fille, pensais-je, après s'être égarée dans ces routes ou-

Digitized by Google

bliées des hommes, était morte de faim ! Mourir ! ajoutais-je aussitôt, il n'est qu'une mort qu'on doive chercher à fuir, c'est la mort que l'opinion couvre d'infamie; mais celle qui doit soustraire au déshonneur ! loin de la fuir, l'homme de cœur la recherche sans trembler.

Je m'étais emparé de mon manuscrit et du morceau de pain qui devait, ce soir-là, comme toujours, former mon triste souper. Je m'avançai enfin et je repoussai la pierre en invoquant le nom du Dieu de mes ancêtres. Plus d'espoir de retour, plus d'autre chance de salut qu'en suivant les traces de Sarah qui avait péri peut-être. Je m'enfonçai à tâtons dans le souterrain. Le sol était solide, mais imprégné d'humidité; je marchais sur un lit de pierre. Les parois, les voûtes et les gros piliers que je rencontrais à quelques pas d'intervalle les uns des autres, étaient taillés dans le roc. C'était de là certainement que les premiers fondateurs de Saragosse avaient tiré la pierre nécessaire à la construction des édifices de la ville.

La route que je suivais au hasard était fort irrégulière, tantôt large et sonore, tantôt étroite et sourde. Parfois c'étaient des ruelles si basses que je ne pouvais m'avancer qu'en me courbant; puis soudain la voûte s'élevait, le passage s'élargissait, je respirais à l'aise, je me trouvais enfin sur quelque place spacieuse surmontée de voûtes hautes et nombreuses, soutenues par des colonnes que l'art de l'ouvrier et le travail de la nature avaient rendues indestructibles. Mes yeux étaient pour moi d'une inutilité complète, mais aussi mes deux mains me servaient de guides, je sentais et je voyais par elles.

Souvent je m'arrêtais pour écouter; mais partout régnait un silence profond, interrompu seulement par le tintement monotone des gouttes d'eau qui tombaient des voûtes dans de petites mares, lesquelles versaient leur trop-plein dans un ruisseau que le temps avait formé et que la pente du terrain dirigeait au loin. J'entendais, à une certaine distance, le murmure de ces eaux souterraines, et ce bruit servait encore à diriger mes pas, car je supposais, avec raison, qu'elles devaient trouver une issue et se répandre dans les champs. Je ne sau-

Digitized by Google

rais dire combien ce bruit, si léger qu'il fût, charmait mon esprit, en me faisant croire que je n'étais pas seul; jamais mélodie plus douce n'avait frappé mes oreilles. Je marchai ainsi longtemps sans autre guide que le murmure du petit ruisseau, sans autre secours que mes mains pour me garantir de la rencontre des piliers contre lesquels je me heurtais à chaque pas. Pendant que je m'avançais avec la plus grande précaution pour éviter de revenir sur mes pas, le sol manqua tout à coup sous mes pieds, et je fus entraîné pendant quelques instants sur une pente rapide et glissante. Je me trouvai bientôt au fond d'une cavité, sorte de réservoir où l'eau s'élevait jusqu'à mes genoux. Il me sembla sentir sur mes pieds le contact de reptiles nombreux qui s'agitaient dans cette mare. En même temps, un air moins humide frappait mon visage. Le courage et l'espoir s'accrurent en moi, car je supposai que je ne devais pas être éloigné de la surface du sol, puisque des créatures vivantes s'offraient sur mon passage. Après de pénibles efforts, je parvins, en me traînant sur mes mains et sur mes genoux, à me retirer de la mare où j'avais été entraîné, et je me trouvai sur un terrain sec et uni où je pus me redresser.

Je poussai un grand cri; puis j'écoutai avec la plus extrême attention si quelque cri lointain répondrait au mien. Rien! ma voix resta étouffée et sans écho dans ces lieux presque privés d'air et, par conséquent, de sonorité. Je n'osai pas néanmoins renouveler cet appel dans la crainte d'être entendu des cachots que je venais de quitter, car je n'étais pas en état d'apprécier avec justesse la distance où je me trouvais du lieu que je fuyais. Une pensée vint en ce moment ajouter encore à mes craintes et à mon découragement. Si j'allais retourner involontairement sur mes pas! si, au sortir de cette cavité où j'étais tombé, j'avais repris le même chemin en tournant le dos à la direction que je voulais suivre!... Je m'arrêtai pour me donner le temps de réfléchir au parti que je devais prendre. Enfin, je me remis en marche en cherchant à reconnaître si parmi les rugosités de la paroi que je touchais, je ne rencontrerais pas quelques saillies, quelques points que mes mains auraient déjà sentis, circon-

Digitized by Google

stance qui m'aurait indiqué que je ne suivais pas la bonne direction. Je marchais donc ainsi fort inquiet sur l'issue de mon expédition souterraine, sans m'apercevoir que ma route se rétrécissait peu à peu et que la voûte s'abaissait de plus en plus.

Soudain ma marche fut arrêtée par un monceau de pierres et de terre qui obstruait complétement le passage. Qu'on juge de mon cruel désappointement à la rencontre de cet obstacle imprévu ! Je tâtai partout, je palpai les pierres, les parois, la voûte, et je fus bientôt convaincu qu'un éboulement s'était opéré dans cet endroit. Je ne pouvais plus avancer; Je revins donc sur mes pas pour sortir de l'étroite ruelle où j'étais engagé depuis quelques minutes, et je cherchai s'il n'y avait pas quelque autre passage. Je suivais, en la touchant de mes mains, la muraille rocheuse qui, selon moi, devait aboutir à quelque issue extérieure. Quand j'eus fait une quarantaine de pas, le mur que je suivais tourna à angle droit, et il me sembla apercevoir au loin une faible clarté blanchâtre. Mon cœur tressaillit à cette vue et je doublai le pas, autant que me le permettaient la profonde obscurité où j'étais plongé et la crainte de tomber dans quelque précipice.

Il me fallut marcher encore bien longtemps avant de pouvoir distinguer de quelle nature était la clarté que je ne faisais qu'entrevoir : c'était le jour ! Cette vue me rendit toutes mes forces au moment où elles commençaient à s'épuiser. Dans mon impatience et ma joie je poussai un grand cri comme si j'eusse voulu avertir quelqu'un qui m'aurait attendu. On me répondit ! Mais une réflexion m'arrêta court; ne pouvais-je pas tomber entre les mains de quelque dénonciateur ?

Cependant, j'étais épuisé par la fatigue et la faim. J'avais marché pendant huit ou neuf heures sans savoir quelle distance j'avais parcourue. Ce fut alors que je m'aperçus que j'avais perdu le morceau de pain que j'avais emporté. Je passai ma main sur ma poitrine pour m'assurer s'il n'en avait pas été de même de mon manuscrit; mais je le retrouvai à sa place. Je ne pouvais pas demeurer longtemps sans prendre une décision. La faim me pressait, et certes je n'étais pas sorti de mon

Digitized by Google

cachot pour me laisser périr d'inanition au momen de re voir le ciel et de respirer l'air de la liberté. Pauvre Sarah ! je m'expliquais maintenant pourquoi elle n'avait jamais reparu.

Je me remis en marche, et, après quelques minutes, j'entendis une voix qui demandait : « Qui va là ? » Je répondis que j'étais un voyageur entré imprudemment dans ce souterrain ; que je m'étais égaré depuis la veille, et que j'allais périr de faim si l'on ne venait à mon aide. Deux hommes se dirigèrent vers moi ; je reconnus promptement aux noms qu'ils se donnaient que c'étaient d'anciens hôtes de la Taverne-Rouge, car l'un s'appelait l'Apôtre et l'autre le Pharisien. Je ne jugeai pas à propos de leur demander pour quelle raison ils se trouvaient dans cette caverne ; leur genre de vie chez Matéo n'avait sans doute pas changé depuis que la taverne était fermée, à moins que de mendiants effrontés ils ne fussent devenus détrousseurs de grande route, ce qui, en raison du lieu où je les rencontrais, pouvait raisonnablement me venir à la pensée. J'ai su depuis que c'était là, et avant que cette engeance s'y réfugiât, que Tristan avait trouvé un asile pendant ma captivité.

A une époque fort éloignée, ce souterrain avait été creusé pour en extraire de la pierre ; puis, au moyen de communications qu'on avait prolongées jusqu'au-dessous même d'un des châteaux destinés alors à protéger la cité, mais que le fanatisme avait transformés en prisons quand le temps ne les avait pas fait tomber en ruine ; ce souterrain, dis-je, était devenu un passage secret pouvant, suivant les circonstances, servir à la défense de la ville ou au salut de ses habitants.

J'aurais été sans doute fort embarrassé pour répondre aux questions que ces hommes devaient avoir à me faire sur ma présence au fond du souterrain à cette heure, car s'ils ne s'étaient point éloignés de ce lieu depuis la veille, ils n'avaient pu ajouter foi à mes paroles ; mais un incident inattendu me tira d'inquiétude.

La sortie du souterrain était située dans un ravin solitaire, entouré de bois et rempli de broussailles qui la dérobaient à

Digitized by Google

la vue. Au moment où, n'ayant plus que quelques pas à faire pour revoir le ciel, je venais pourtant de m'arrêter, n'osant m'avancer davantage, comme si je devais être reconnu dès que je paraîtrais au grand jour, un homme se jeta précipitamment dans les broussailles et accourut à la caverne.

« C'est le Précurseur, dirent mes deux compagnons! Eh bien?...

— Alerte! alerte! s'écria le Précurseur. »

A ce cri, une douzaine de vauriens sortirent de différents côtés.

« Mes amis, reprit le Précurseur, il faut nous disperser; on va explorer cette solitude, et demain, la nuit prochaine peut-être nous aurions sur les bras tous les archers et tous les alguazils de Saragosse.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Un hérétique s'est évadé cette nuit; le bruit s'en est déjà répandu, et l'on dit que le fiscal et le premier inquisiteur Juglar ont juré de ne se donner ni repos ni trêve qu'ils n'aient saisi le fugitif. Une battue sera faite dans les environs de la ville, et vous savez qu'en pareille circonstance, si l'on ne met pas la main sur l'hérétique, on ne manque pas de se donner la satisfaction de persécuter les honnêtes gens tels que nous.

— Il est temps que chacun de nous pourvoie à sa sûreté.

— Rentrons en ville pendant que les alguazils en sortiront.

— C'est cela! rentrons en ville! »

Grâce à cette panique on m'avait oublié, et en quelques instants je restai seul, épuisé, affamé, souffrant de cruelles douleurs aux pieds, et ne sachant quel parti prendre, ou plutôt incapable de m'arrêter à aucun. A la fin, la crainte de retomber au pouvoir des inquisiteurs ranima mes forces, et je quittai ma retraite pour m'enfoncer dans la montagne boisée qui s'élevait non loin de là. Je marchai péniblement toute la journée malgré mes souffrances, ne m'arrêtant que pour arracher quelques racines sauvages que je dévorais avec avidité pour assouvir ma faim. Sur le soir, me supposant assez éloigné

Digitized by Google

du lieu que je fuyais, je fis une halte devenue indispensable pour moi.

Mes pieds, à peine cicatrisés, étaient enflés par la fatigue et me faisaient tellement souffrir, qu'il m'était impossible de marcher davantage. Cette circonstance n'était pas faite pour améliorer ma position. Je pensais à m'établir de mon mieux dans l'endroit où j'étais, pour y passer la nuit.

Tout à coup, un homme se montra à mes yeux. Mon premier mouvement fut l'effroi, mais à l'aspect de la figure vénérable de ce visiteur, je me rassurai : c'était un ermite. Il avait vu ma frayeur.

«Ne craignez rien, me dit-il, qui que vous soyez, je ne viens point pour troubler votre sécurité... Je suis à la recherche de quelques plantes dont je puisse me nourrir, et de quelques herbes bienfaisantes que je fasse servir au soulagement de mes semblables.

— Bon ermite, lui dis-je, j'implore votre secours.

— Où souffrez-vous, mon fils ? demanda l'ermite ?»

Je lui montrai mes pieds.

« Pauvre malheureux, s'écria-t-il, avez-vous donc marché dans le feu ?.. Ou plutôt ne seriez-vous point une des victimes... mais que Dieu leur pardonne et nous soit en aide. Allons, mon frère, tâchez de vous soulever et gagnons mon ermitage, qui est à une très-petite distance; vous serez mieux qu'ici, et j'aurai sous la main ce qu'il faut pour vous envelopper les pieds. C'est surtout du repos qui vous est nécessaire.»

En disant ces mots, le vieillard m'aida à marcher, et je pus, grâce à ses bons offices, me rendre avec lui à son ermitage, en suivant les sinuosités de la forêt.

Sa retraite était une grotte ménagée par la nature elle-même dans le flanc d'un énorme rocher. L'industrie de l'ermite s'était bornée à façonner en avant de cette cavité naturelle une espèce d'auvent fait de branches d'arbres, de feuilles et de terre. C'était là que l'ermite passait les heures qu'il consacrait à la méditation et à la prière. Une simple croix en bois de la forêt, un rosaire, un bénitier, tel était l'ameublement de

Digitized by Google

ce pauvre réduit. Dans un coin se trouvaient encore quelques ustensiles servant à la culture d'un carré de terre que l'ermite avait défriché, et qui lui donnait les racines nécessaires à son existence. Je ne fus pas longtemps avec ce bon vieillard sans reconnaître que je n'avais aucun danger à courir en me découvrant à lui. Sa voix ne m'était point inconnue, je lui en fis l'observation.

— J'ai habité longtemps Saragosse, me dit-il, et il n'y a guère qu'un an que j'ai renoncé; non pas au monde, puisque par état je vivais dans le monde sans être mêlé à ses joies et à ses inquiétudes, je suis prêtre; mais j'ai renoncé à vivre au milieu des hommes.

— Vous êtes prêtre! répondis-je, et vous pratiquez la charité? prenez garde au saint-office.

— Ce sont les inquisiteurs qui m'ont fait renoncer à mon état. J'avais fait le serment devant Dieu de prêcher fidèlement sont saint évangile aux hommes; je l'ai fait longtemps dans mon église, mais Torquemada, mais les inquisiteurs ont voulu faire de moi un bourreau! Un jour, il m'a fallu battre de verges un homme que je croyais innocent, et cela, au milieu de mon église!.. Non, mon cœur s'est révolté de cette barbarie, de cette iniquité, et j'ai donné ma démission de curé de la cathédrale de Saragosse.

— Quoi! mon père, vous seriez?... mais en effet, c'est vous qui m'exhortiez à la résignation...

— Que dites-vous? s'écria l'ermite, c'est impossible; vous êtes un vieillard comme moi, et le seigneur d'Abadia, celui que j'ai frappé de verges, était jeune.

— Hélas! dis-je, ce sont les souffrances et les tortures qui m'ont changé, car mon âge ne s'est accru que d'une année.

— Quoi! vous n'êtes plus dans les cachots du saint-office?

— Je me suis évadé.

— Vous n'avez pas succombé sous les tortures?

— Ma constitution m'a fait résister aux tourments.

— Et vous fuyez maintenant?

— Je veux défendre ma vie jusqu'à la dernière extrémité, j'ai des enfants que je veux revoir.

Digitized by Google

— Prenez donc courage, et ne craignez rien de ma part.

— Je ne vous fais point cette injure.

— Dans quel état je vous retrouve! vous, autrefois si riche et si heureux! Mais, s'il plaît à Dieu, vos maux finiront ici; je ne vous dis point que tout ce qui m'appartient est à vous et que vous pouvez en disposer, car je suis si pauvre que mon offre pourrait sembler une raillerie; mais comptez sur mon amitié et mon zèle. »

Il commença aussitôt par visiter mes pieds et il les pansa de ses propres mains; puis, il me prépara un lit de fougères et de feuillages qu'il recouvrit de son manteau, dans lequel il m'enveloppa, et bientôt je tombai dans un profond sommeil. Le lendemain, mon sang étant rafraîchi par le repos, je crus pouvoir me servir de mes pieds; mais les cruelles atteintes du feu m'avaient laissé des traces que la fatigue avait rendues douloureuses. Je ne pouvais plus poser le pied par terre, et force me fut de rester étendu sur le lit que m'avait fait l'ermite.

Un mois s'écoula avant que je fusse complétement guéri. Je ne saurais exprimer avec quel touchant dévouement l'ermite me prodigua ses soins; la charité elle-même n'a pas de langage plus consolant ni de prévenances plus tendres. Je lui adressais quelquefois de douces remontrances sur tout ce qu'il faisait pour moi; mais lui :

« Mon fils, me répondait-il, n'ai-je pas à réparer envers vous l'humiliation cruelle que je vous ai fait endurer lorsque j'étais premier pasteur de la cathédrale de Saragosse?»

C'était là, en effet, la pensée qui le guidait dans sa conduite envers moi, il se croyait tenu à une réparation pour le mal qu'il m'avait fait involontairement.

Dès que je me sentis en état de marcher, je déclarai, non sans un profond chagrin, à mon généreux sauveur que j'allais me séparer de lui.

« Je ne vous retiens point, me dit-il, mon fils, je sais les raisons qui vous déterminent à quitter cette tranquille retraite.

—Oui, mon père, je vais chercher à découvrir celui qui, sous le

Digitized by Google

nom de frère Barnabé, m'a déjà rendu plus d'un service; il est possesseur des secrets du misérable à qui je dois tous mes malheurs. Mais peut-être connaissez-vous le frère Barnabé?

— Non, mais s'il vous a rendu quelque service, je le tiens pour digne de respect.

— Et Davila?

— Davila, le fiscal? Oh! pour celui-là, je le connais. C'est un bon catholique, un véritable chrétien, juste, humain, quoiqu'il remplisse des fonctions toujours sévères, parfois cruelles; c'est un saint homme.

— C'est un grand fourbe! m'écriai-je... Mais, je le dévoilerai! Pour cela, deux choses me sont nécessaires : découvrir frère Barnabé, et trouver un asile où je sois, pendant quelque temps, à l'abri des poursuites et des inquisiteurs.

—Il faut vous adresser au jeune archevêque de Saragosse, à don Alphonse lui-même. S'il est vrai que vous ayez quelque réparation à obtenir, croyez-le, il vous aidera.

— Vous avez raison, mon père, don Alphonse est jeune, généreux, affable; et d'ailleurs, il ne peut avoir oublié nos anciennes relations fondées sur l'estime et le respect. Oui, j'irai demander un asile à don Alphonse.

— Allez, mon fils; Dieu vous a imposé des devoirs différents des miens. Ma tâche est remplie; je touche à la fin de ma carrière. La vôtre, déjà soumise à de cruelles épreuves, sera longue encore. Ayez bon courage, et un jour, je l'espère, vous serez réuni à vos enfants, après que votre innocence aura brillé à tous les yeux. Alors, ô mon fils! souvenez-vous de cette retraite, souvenez-vous de celui qui a pour vous toute l'affection d'un père.»

Je répondis aux touchants adieux de cet homme vénérable en lui pressant la main, après quoi, je m'éloignai pour ne plus revenir.

J'allai, au risque d'être reconnu et arrêté vingt fois, jusqu'au palais de l'archevêque don Alphonse. J'étais résolu à implorer sa protection contre les inquisiteurs et contre Davila. On n'oublie pas que don Alphonse était le fils de Ferdinand. Un pres-

Digitized by Google

sentiment secret m'avertissait que je devais trouver en lui un défenseur; j'ignorais qu'il le fût déjà depuis longtemps pour moi. Je fus admis devant lui.

« Monseigneur, dis-je, le sujet qui m'amène est grave et ne doit être connu que de vous seul, souffrez donc que je vous demande la faveur de vous entretenir secrètement.

— Laissez-nous, dit l'archevêque à ceux qui se trouvaient présents. Vous, Oropesa et Garcia, restez dans le palais, je vous ferai appeler dès que j'aurai terminé avec cet homme. »

Toutes les personnes présentes sortirent aussitôt: c'étaient, avec les grands-vicaires Oropesa et Martin Garcia, le chanoine secrétaire du jeune archevêque, l'archidiacre de la cathédrale et quelques autres dignitaires ecclésiastiques. Personne ne me reconnut. Dès que je fus seul avec l'archevêque, celui-ci me demanda d'un ton affable ce que je voulais de lui. Plus je l'entendais parler, plus sa voix me remplissait d'émotion, il me semblait que je n'avais pas cessé de l'entendre pendant ma captivité.

«Monseigneur, lui répondis-je, je suis victime de la perversité d'un misérable; je viens réclamer votre appui pour obtenir justice.

—S'il est vrai que vous soyez persécuté injustement et qu'il dépende de moi de faire éclater votre innocence, comptez sur moi...; mais qui êtes-vous?

— Monseigneur, vous me connaîtrez mieux par mon histoire que par mon nom. Jugez si j'ai souffert, puisque vous, qui, il y a un an à peine, m'honoriez de toute votre bienveillance, ne me reconnaissez plus aujourd'hui.

— Quoi ! vous seriez changé à ce point?

— Tel est l'effet de l'injustice qui m'accable depuis une année.

— Depuis une année?

— Il y a un an, j'étais riche, heureux, entouré d'amis, digne de l'estime et de la bienveillance de tout ce que Saragosse honore et révère; une jeune fille, mon enfant, faisait le charme de mon existence, et j'étais sur le point de l'unir à

Digitized by Google

un noble enfant de l'Aragon, lorsqu'un jour, je fus jeté dans un cachot, sans connaître ni mon crime, ni mon accusateur.

— Ne seriez-vous point?..

— Ah! monseigneur, qui donc à ma place n'aurait pas ressenti une indignation égale à la mienne? J'ai résisté, et mes malheurs se sont accrus...

— Seigneur Juan d'Abadia, je vous reconnais maintenant!

— Et bien, oui, monseigneur, c'est moi qui suis Juan d'Abadia, autrefois le riche, l'envié, le brillant seigneur, et aujourd'hui l'hérétique, l'évadé, le relaps!.. Que mes malheurs vous touchent! Votre nom, votre rang, le sang dont vous sortez, vos vertus surtout peuvent me sauver; m'abandonnerez-vous à la haine de ceux qui veulent ma perte?

— Malheureux! à qui résistez-vous! Quel pouvoir osez-vous braver!

— Jusqu'ici j'ai lutté, j'ai résisté, sans espoir de pouvoir me défendre; mais aujourd'hui, je connais mes calomniateurs; quelque misérables qu'ils soient, je veux les confondre et me laver de tous les crimes dont ils m'ont accusé; mais vous, monseigneur...

— Hé bien?

— Oserez-vous m'accorder un asile dans votre maison, à moi, chargé d'accusations? Oui, monseigneur, tout indigne que je puisse paraître de votre bienveillance, j'ose l'implorer pourtant, j'ose me confier à votre pitié...

— Quel est votre dessein? Avez-vous quelque moyen de prouver votre innocence? D'un autre côté, êtes-vous certain de ne point vous tromper au sujet de ceux que vous regardez comme vos délateurs? Nommez-les-moi.

— L'un est le fiscal Davila; l'autre, un homme sinon plus vil, du moins plus bas placé, son nom est Judas.

— Bien.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas confronté avec eux, avec Davila surtout? L'accent de la vérité l'aurait forcé à rougir.

— S'il a pu vous perdre, il saurait se défendre contre vous, n'en doutez pas.

Digitized by Google

— La vérité a-t-elle perdu tout son empire?

— J'ai, dit l'archevêque, après un moment de réflexion, un moyen plus sûr pour le faire trembler; j'étais même occupé, quand vous êtes entré, à donner à mon projet un commencement d'exécution.

— Quoi! monseigneur, vous preniez ma défense? Vous le voyez, je suis innocent! Vous le saviez déjà! Dieu soit loué, je triompherai de ce fourbe! »

En ce moment, on entendit du bruit à la porte du salon, puis, un instant après, un valet entra pour annoncer que les deux inquisiteurs demandaient à se présenter devant l'archevêque.

«Allez, dit l'archevêque au valet, dans un instant, vous conduirez ici les inquisiteurs. Puis, vous irez chez le seigneur Davila, le fiscal, et le prierez de se rendre près de moi. Pour vous, seigneur d'Abadia, dérobez-vous à leur vue. La pièce qui est de ce côté vous conduira dans mon oratoire. Retirez-vous, et quand il en sera temps, je vous ferai appeler. C'est moi qui ai mandé ici les inquisiteurs; je m'occupais de vous. Comptez sur moi, allez.

« Je me retirai pénétré de tant de bienveillance de la part de don Alphonse. Mais au lieu de gagner l'oratoire, je restai derrière la porte du salon pour tâcher d'entendre tout ce qui se dirait. Cette indiscrète curiosité n'avait-elle pas son excuse dans les paroles mêmes de don Alphonse? Il me l'avait dit, c'était de mon sort, de ma vie, de mon honneur qu'il s'agissait. Je ne cherchai point à m'éloigner, loin de là, je pris mes dispositions pour ne pas perdre une parole. Les inquisiteurs entrèrent.

« Monseigneur, dit Juglar du ton le plus respectueux à don Alphonse, à défaut de votre invitation, le désir de vous présenter nos hommages nous eût amenés devant vous; vous revoir était le plus ardent de nos vœux depuis notre retour. »

L'archevêque ne jugea point à propos de répondre à ces compliments.

«J'ai à vous entretenir, dit-il, de choses graves et délicates, je le sais; mais il ne saurait y avoir de péril dans l'accom-

Digitized by Google

plissement d'un acte inspiré par la conscience. Y eût-il du danger, d'ailleurs, à l'accomplir, que cette considération ne me retiendrait pas.

— Nous sommes prêts, monseigneur, à écouter les paroles qu'il vous plaira de nous faire entendre.

— Il s'agit d'un homme que la calomnie et une rigueur excessive ont réduit à une affreuse misère, du malheureux d'Abadia.

— Quoi ! monseigneur, vous persistez à prendre la défense de cet hérétique ? Que n'a-t-il pas fait pour exciter toute la sévérité du saint-office ! Mensonges, obstination, outrages, résistance, il a tout mis en usage contre la vérité...

— Mais qui donc, se voyant, comme lui, accusé injustement, persécuté, torturé, n'aurait pas agi comme lui ?

— Notre rigueur était juste, monseigneur.

— A Dieu ne plaise que je vous taxe d'injustice ! répondit don Alphonse. Les instructions, les règlements, les usages vous commandent, il faut obéir; vous n'êtes que les instruments dont se sert l'inquisition pour frapper les hommes.

— Dites les ennemis de la foi.

— Sans doute ; mais pour être coupable suffit-il d'être accusé ?

— Non, monseigneur; mais combien en est-il qui soient sortis complétement victorieux des accusations qui pesaient sur eux ?

— Dans l'affaire de d'Abadia, a-t-on bien cherché à connaître d'où partaient les premières dénonciations qui l'attaquaient ?

— Jusqu'ici rien n'a détruit la vérité des faits qui lui étaient imputés ; et la dépravation de sa conduite n'a que trop justifié depuis la rigueur dont il fut l'objet.

— Ses fautes sont le résultat non de la méchanceté de son cœur, mais de l'indignation, de l'horreur qu'ont soulevées dans son âme des accusations viles et indignes de votre attention.

— Quand il s'agit des intérêts de la foi, nous ne nous in-

Digitized by Google

quiétons point de la source d'où partent les dénonciations, nous les acceptons toutes, dans la persuasion que pas un homme n'est exempt de fautes contre la foi.

— Ainsi, qu'un scélérat se porte pour accusateur d'un honnête homme...

— Monseigneur, les lois de la sainte inquisition ne se discutent pas, elles s'acceptent aveuglément; il en est de ces lois comme des armes dangereuses : malheur à l'imprudent qui joue avec elles sans en connaître le danger. »

Cette observation, où perçait une menace indirecte contre l'archevêque lui-même, contre don Alphonse, le fils du roi Ferdinand, suspendit l'entretien pendant quelques instants. Je ne voyais point les interlocuteurs dont j'entendais les discours; mais je comprenais aux mouvements de colère qui m'agitaient, que le jeune archevêque devait supporter impatiemment les observations de Juglar.

« Ne vous êtes-vous jamais demandé, reprit don Alphonse, pour quel motif le fiscal avait plaidé si vivement la cause de la jeune Béatrice, après avoir été l'instigateur de son enlèvement et de son incarcération ?

— L'amour de la justice a seul guidé le fiscal, répondit Juglar.

— Plût à Dieu!... Il a dû vous paraître étrange cependant de le voir travailler avec ardeur à la délivrance de la jeune fille, pendant que d'un autre côté il cherchait à accroître les rigueurs des juges contre le père.

— En effet; mais, je le répète, le fiscal n'était guidé que par sa conscience.

— Obligé, il y a trois mois, de me rendre à Tolède sur l'ordre du roi Ferdinand, je vous avais avertis en partant de surveiller de près les actions et les discours du fiscal, vous m'en aviez donné la promesse, et pourtant lorsque je revins il y a un mois, je l'ai trouvé investi de la même charge. Vous n'aviez tenu aucun compte de mon avertissement, et pour comble de maux, vous étiez absents vous-mêmes de Saragosse, de sorte

Digitized by Google

que je me vis forcé d'attendre votre retour pour renouveler mes conseils.

— Avant de nous éloigner de Saragosse pour faire notre tournée dans les villes de l'Aragon, nous avons fait plus que de faire surveiller le fiscal. Nous rappelant les paroles violentes de l'hérétique d'Abadia, pendant qu'il était dans la chambre du tourment, contre le fiscal, nous avons interrogé celui-ci avec la plus grande sévérité ; nous craignions qu'il ne se fût rendu coupable de quelque faute, bien que les paroles d'un hérétique obstiné dussent rencontrer peu de confiance; mais, grâce au Ciel, le fiscal s'est complétement disculpé, et son innocence a brillé pure et sans tache à nos yeux...

— Eh bien non, répliqua avec force don Alphonse; apprenez que j'attendais avec une vive impatience votre retour pour dévoiler enfin un hypocrite trop longtemps souffert au nombre des hommes chargés de participer aux fonctions terribles dont vous êtes investis. Depuis longtemps je l'aurais fait si l'ordre du roi qui m'appelait à Tolède, le soin de pourvoir à la sûreté de la jeune Béatrice, la longue maladie de son père, l'évasion inattendue et inexplicable de d'Abadia, si toutes ces raisons, dis-je, ne m'en eussent empêché. »

J'entr'ouvris la porte pour mieux entendre, et je soulevai un coin de la tapisserie qui me dérobait la vue de l'intérieur du salon. Tout à coup, le valet entra de nouveau et annonça le fiscal.

— Attendez, dit Alphonse au valet; et vous, cachez-vous dans l'embrasure de cette fenêtre, derrière cette draperie, et bientôt vous connaîtrez Davila. Allez, ajouta-t-il en s'adressant au valet, faites entrer. »

Les deux inquisiteurs s'étaient placés à l'endroit que leur désignait l'archevêque. Le fiscal parut.

Il se présenta humble et rampant devant don Alphonse qui, sans paraître remarquer cette attitude, lui dit :

« Avez-vous fait ce que je vous ai ordonné pour réparer le mal dont vous êtes la cause ?

— Vous le savez, monseigneur, les deux inquisiteurs ne

Digitized by Google

sont de retour que d'hier, ils ont été plus d'un mois absents, et le prisonnier s'est évadé depuis le même temps.

— Mais Tristan de Léonis, vous en êtes-vous informé? Savez-vous ce qu'il est devenu?

— Monseigneur, on pense qu'il est resté en France.

— Vous êtes-vous occupé de faire restituer à la jeune Béatrice les biens que vos indignes calomnies contre son père lui ont fait enlever?

— Monseigneur, je réparerai mes fautes.

— Dites vos crimes. Mais qu'attendez-vous donc pour entreprendre cette réparation?

— Accordez-moi le temps de me repentir, monseigneur.

— Une fois déjà je vous avais trouvé criminel; vous aviez osé calomnier la reine Isabelle elle-même...

— Ne rappelez pas cette action, monseigneur, vous me l'avez pardonnée.

— C'est parce que je vous ai pardonné une fois déjà que je vous trouve aujourd'hui indigne d'indulgence.

— J'ai déjà réparé une partie de mes fautes, laissez-moi, monseigneur, achever l'œuvre que j'ai commencée.

— Les maux que vous avez causés sont aussi irréparables que votre cœur est endurci. Vous croyez, parce que vous avez contribué à rendre la liberté à la jeune Béatrice, lui avoir rendu le repos et l'espérance dont elle jouissait avant que, sur votre conseil, on l'eût enlevée de son asile? Comptez-vous lui faire oublier qu'elle a vu son père dans les cachots, dans la chambre du tourment? Oubliera-t-elle aussi les tortures qu'on lui a fait subir sous les yeux de son père?

— Dieu m'est témoin, monseigneur, que je prenais des mesures pour la faire sortir de son cachot avant qu'elle eût été menée à la chambre du tourment.

— Je le sais; mais la chambre du tourment était pour elle mille fois moins funeste que l'asile que vous vouliez lui donner!...

— Je vous proteste...

— Oh! ne le niez pas! le démon de l'impudicité avait agité

Digitized by Google

vos sens à la vue de cette jeune fille, et vous pensiez à en faire la victime de vos honteuses passions !...

— On m'a calomnié...

— Non, votre complice elle-même ; la femme qui servait Béatrice, est venue me tout avouer lorsqu'elle a vu que vos projets ne pouvaient réussir. La crainte et non le repentir fit agir cette femme ; elle était digne d'être votre complice... Mais elle n'est plus ; que Dieu lui pardonne.

— Que dois-je faire, monseigneur ?

— Vos crimes sont irréparables, vous ai-je dit ; voyez ce qu'est devenu par vous le malheureux d'Abadia, dont le seul crime était de vous avoir justement méprisé. »

L'archevêque, en prononçant mon nom, avait élevé la voix. Je prêtais la plus grande attention à ses paroles et j'avais fini par sortir à demi de ma cachette, de sorte que je pouvais tout voir, sans être aperçu du fiscal qui me tournait le dos.

« De concert avec un misérable, du nom de Judas, vous avez accusé d'hérésie le seigneur d'Abadia, et cela sous le voile de l'anonyme.

— Ses aveux ont prouvé qu'il était coupable.

— Mais vos tablettes que j'ai entre les mains, vos propres instructions à ce Judas prouvent que le crime d'hérésie que vous imputiez à d'Abadia était imaginaire ! Vous comptiez sur l'excessive sévérité des lois de l'inquisition pour le perdre !

— Monseigneur...

— Et vous n'avez que trop bien réussi ; car voyez ce qui arrive : celui que vous accusez proteste, nie ; résiste, devient réellement coupable ; il est ruiné, perdu et votre ressentiment est satisfait, vous vous êtes vengé !

— Croyez bien que je déplore...

— Ah ! que ne vous ai-je livré à la justice dès votre premier crime ! que de malheurs auraient été épargnés !

— Je jure par le Ciel, par le Christ, dit Davila, que le dépit seul a égaré ma raison, et qu'en ce moment le repentir est entré dans mon cœur.

— Non, répondit l'archevêque. le repentir ne saurait

Digitized by Google

entrer dans un cœur comme le vôtre. Le dépit, dites-vous, a égaré votre raison? Vous oubliez, je le vois, que peu s'en est fallu que Sanchez, le trésorier du roi, ne tombât dans vos piéges, ou sous les coups de votre complice Judas. Sanchez avait-il aussi excité votre dépit? Non, l'ambition, la cupidité, l'envie, la vengeance, telles sont les passions qui vous animent; mais grâce au Ciel, elles ne feront plus de victimes; la mesure de vos crimes est comble, et vous avez pris la peine d'en fournir vous-même la preuve. »

En disant ces mots, l'archevêque tira d'une bourse d'or et de soie les tablettes accusatrices et les montra au fiscal. Celui-ci, jusque-là humble et respectueux, tant qu'il espéra toucher don Alphonse, jeta le masque d'hypocrisie sous lequel il cherchait à dissimuler sa bassesse, il se redressa insolemment devant l'archevêque, et lui dit d'un ton menaçant :

« Eh bien, que signifient après tout ces instructions? A qui s'appliquent-elles? Ni d'Abadia, ni Sanchez ne sont désignés; elles sont générales, vagues, et conviennent à tous les suspects d'hérésie; si j'avoue devant vous que j'en ai abusé pour perdre le seigneur d'Abadia, est-ce à dire que j'en conviendrai devant les inquisiteurs?

— Peut-être ne pourrez-vous vous en dispenser.

— Mais vous, monseigneur, qui, sous le nom de frère Barnabé, parcourez la nuit les carrefours, visitez les cachots du saint-office pour le salut et la délivrance des hérétiques...

— Vous oubliez les ruines où je vous ai rencontré naguère, tramant la perte de Sanchez, le trésorier du roi, dit l'archevêque en accablant de son regard accusateur l'audacieux fiscal.

— Soit, répliqua celui-ci en se remettant promptement, mais le rôle que vous jouez, monseigneur, n'est pas moins périlleux que le mien..., est plus périlleux que le mien, ajouta-t-il en se reprenant, car je fournis des victimes au saint-office, et vous les lui enlevez. Les moyens que j'emploie sont répréhensibles peut-être, mes intentions ne sont pas fort désintéressées? d'accord; mais qu'importe, si les résultats sont heu-

Digitized by Google

Digitized by Google

D'Abadia, chez l'Archevêque.

Digitized by Google

reux? si, tout en satisfaisant mes passions, je sers les intérêts de la sainte inquisition? Vous, monseigneur, ainsi que moi, vous travaillez dans l'ombre, avec mystère, et dans quel but? pour me contraindre à proclamer l'innocence d'une jeune fille nécessairement complice de son père et de son amant; pour arracher à la vindicte du saint-office des hérétiques formels, obstinés; car je vous le déclare, si vous ne détruisez à l'instant ou si vous ne me rendez les tablettes que vous m'avez surprises, c'est vous que j'accuserai d'avoir préparé et facilité l'évasion de d'Abadia. »

L'archevêque, interdit de tant de hardiesse, n'eut pas le temps de répondre au fiscal; car pour moi, oubliant que les inquisiteurs étaient présents quoique invisibles, et que j'allais par ma présence même donner une dangereuse gravité à l'accusation du fiscal, je m'élançai vers lui. Il ne se retourna pas, absorbé qu'il était par l'apparition subite des deux inquisiteurs qui, dans le même moment, venaient de soulever la draperie derrière laquelle ils étaient cachés, et qui s'avançaient lentement de son côté. Je m'arrêtai aussitôt que j'aperçus les inquisiteurs. Quand même j'aurais voulu me dérober à leur vue, il était trop tard, Juglar m'avait déjà reconnu. Une pâleur effrayante était répandue sur les traits de Davila, il était immobile et comme privé de vie; jamais, je crois, impression plus fatale ne fut produite sur l'esprit d'un homme. La conscience de ce misérable devait être en ce moment son principal supplice. Quant à l'archevêque, fort de sa vertu et de ses bonnes intentions, il était calme et sans crainte, la vue des inquisiteurs, loin de le troubler, lui avait rendu sa présence d'esprit un instant en défaut devant l'audace de Davila. Pour moi, j'étais tellement occupé du tableau que me présentait en ce moment le salon de l'archevêque, que la pensée ne me vint pas un seul instant de me dérober par la fuite aux yeux des inquisiteurs, bien qu'il m'eût été facile de le faire. Je ne sais ce qui aurait eu lieu sans leur soudaine arrivée, mais je doute que Davila fût sorti sain et sauf d'entre mes mains.

Digitized by Google

« Monseigneur ne nous avait pas dit à quel hôte il avait donné asile dans son palais, dit Juglar, en fixant ses yeux sur moi. »

Ce fut alors que Davila m'aperçut, et avec une joie qu'il ne put contenir, se tournant vers les inquisiteurs :

« Je laisse à juger aux révérends inquisiteurs lequel est le plus fidèle aux prescriptions de l'inquisition, de celui qui livre au saint-office des hommes tels que cet hérétique, ou de celui qui les recueille dans sa maison.

— Nous expliquerez-vous, monseigneur, dit Juglar sans répondre à Davila, par quelle aventure cet hérétique est dans votre palais?

— Il ne vous a précédé que de quelques instants, répondit l'archevêque.

— Et vous, n'avez-vous point entendu les reproches qui viennent d'être adressés au fiscal, m'écriai-je en contenant à peine ma colère?

— Cet hérétique savait d'avance qu'il trouverait un asile dans cette maison, se hâta de dire le fiscal.

— Il n'en est rien, et vous ne l'ignorez pas, répliqua l'archevêque avec dédain; mais en fût-il ainsi, je ne m'en défendrais pas, tant je suis certain, en le protégeant, de faire un acte de justice autant que d'humanité.

— Votre action est grave, monseigneur, dit Juglar.

— J'en accepte toutes les conséquences, répondit l'archevêque.

— C'est lui, repris-je en désignant le fiscal, qui devrait trembler devant vous, c'est lui qui devrait rendre compte de sa conduite, et vos questions ne s'adressent qu'à celui qui est digne de tout votre respect.

— L'intérêt que vous avez toujours témoigné à cet hérétique et à ses enfants, interrompit Juglar, est contraire à la foi pure et ardente...

— Mais il est conforme à la charité, répondit l'archevêque.

— Mais enfin, vous, m'écriai-je, vous, inquisiteurs, avez-vous donc des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour

Digitized by Google

ne point voir?... Quoi! un prélat vertueux et digne de foi accuse devant vous cet homme de calomnie, de cupidité, d'impudicité, d'homicide même, et vous vous taisez! Il vous en montre la preuve écrite, et le criminel est encore libre! Vous ne l'avez pas encore jeté dans un de vos noirs cachots! Le bûcher ne l'a pas encore consumé! Ah! je ne le sais que trop, vos supplices ne sont pas pour les véritables criminels. »

En ce moment, Oroposa et Martin Garcia, désirant prendre congé de l'archevêque, étaient revenus au salon où ils avaient pénétré dès qu'ils avaient entendu l'éclat de nos voix. Plusieurs domestiques se montrèrent aussi.

« Approchez, dit l'archevêque aussitôt qu'il les aperçut, soyez témoins de ce qui se passe dans cette enceinte. J'accuse le fiscal Davila d'avoir manqué à Dieu et aux hommes, par ses calomnies, ses intrigues et ses complots ténébreux...

— Et moi, s'écria Davila, je vous accuse de protéger, de défendre les hérétiques...

— L'esprit de Dieu s'est-il donc retiré de vous, monseigneur, et de vous, Davila, interrompit Juglar? Est-ce ainsi que procède l'inquisition? Est-ce par des accusations véhémentes et lancées à son de trompe que la vérité se révèle?

— La vérité n'est pas ce qui vous touche, répliquai-je sans me soucier d'exciter la colère de Juglar.

— Je vous ai dénoncé le fiscal, dit l'archevêque, j'aime à croire que vous connaissez votre devoir, et que vous saurez le remplir; il y a ici un homme vraiment coupable, c'est le calomniateur Davila.

— Nous examinerons cette affaire, dit Juglar, et justice sera faite à tout le monde. Malheur à ceux qui seront trouvés coupables. »

Davila voulut parler, mais don Alphonse lui ferma la bouche en dévoilant de nouveau toutes ses trames; puis il protesta contre la faiblesse des inquisiteurs qui laissaient trop voir leur intention de ne pas inquiéter Davila, et fit le serment de s'opposer à ce qu'on m'enlevât de son palais.

Juglar était furieux de ce que ces révélations fussent faites

Digitized by Google

devant témoins; non qu'il eût la moindre estime pour le fiscal, mais parce que les inquisiteurs n'aiment pas à être pris en flagrant délit d'injustice, ni même d'erreur. Il soutint les droits du saint-office, sans tenir compte des causes qui m'avaient rendu criminel.

« Il faut, dit-il, que l'hérétique soit remis entre nos mains, dussions-nous employer la force pour le faire saisir par nos agents.

— Mais celui que j'accuse, demanda don Alphonse, prétendez-vous le laisser libre?

— Il ne s'agit en ce moment que de celui dont les crimes sont avérés, dit Juglar, voulez-vous le livrer?

— Non, dit Alphonse, parce que son innocence est évidente à mes yeux.

— Prenez garde, monseigneur! vous ne pouvez vous établir juge des actes du saint-office qui a condamné cet homme.

— Sans doute, répondit don Alphonse avec fermeté; mais vous est-il permis à vous de laisser au vrai coupable le pouvoir de faire de nouvelles victimes? »

A ces mots, don Alphonse protesta de nouveau qu'il me défendrait envers et contre tous; il termina en faisant appel aux deux souverains Ferdinand et Isabelle, et au grand-inquisiteur lui-même.

Juglar et son second se retirèrent, déclarant à don Alphonse qu'il restait responsable non-seulement de ma personne, mais encore de toutes les conséquences qui pourraient résulter de cet événement. Davila voulut les suivre; mais je me précipitai sur lui, et le saisissant à la gorge :

« Misérable calomniateur! lui dis-je en le serrant à l'étouffer, si ta naissance était noble et si ta main savait tenir une arme, c'est en champ clos que je voudrais te punir de tes forfaits; mais quelle vengeance tirer d'un homme tel que toi? Quel châtiment t'infliger? Celui que tout homme courageux inflige au lâche! »

Et avant que don Alphonse et les autres témoins de cette scène eussent le temps de retenir mon bras, je frappai le fiscal

Digitized by Google

au visage; puis, je le poussai devant moi par les épaules; il sortit ainsi le premier du salon de l'archevêque.

« Que pensez-vous de tout ceci ? dit Oropesa à Martin Garcia en quittant aussi le palais de don Alphonse.

— Hum! hum! répondit Martin Garcia, je pense que... Mais je craindrais de me tromper si j'en disais davantage. »

Sans perdre une seule minute, l'archevêque, ne se donnant pas même le temps de faire les préparatifs les plus indispensables, sortit de son palais le plus secrètement possible, m'emmenant avec lui, et bientôt deux bons chevaux nous emportèrent rapidement sur la route de la Castille.

CHAPITRE II.

L'hérétique. — Deux souverains et le grand-inquisiteur.

Huit jours après nous étions aux portes de Tolède. Durant notre voyage j'avais voulu, à plusieurs reprises, témoigner à don Alphonse toute ma gratitude pour les démarches qu'il avait faites en ma faveur sous le nom de frère Barnabé, et qu'il continuait maintenant ouvertement au péril de sa liberté, de sa vie peut-être; mais il ne m'avait jamais permis de m'appesantir sur ces faits qu'il regardait comme inhérents à la sainteté de son caractère apostolique. Ce qui l'occupait le plus, c'était le moyen de me faire parvenir jusqu'aux pieds de Ferdinand et d'Isabelle. La difficulté était grande en effet. Solliciter une audience particulière? L'étiquette exigeait impérieusement qu'on exposât d'avance à Leurs Altesses les motifs de la demande et les qualités du solliciteur. Elles pouvaient refuser d'admettre en leur présence un homme poursuivi et puni comme hérétique obstiné et rebelle; d'un autre côté, c'était livrer mon nom à Torquemada, qui ne manquerait

Digitized by Google

pas d'être averti par Leurs Altesses elles-mêmes si elles me jugeaient indigne de leur clémence; c'était lui dénoncer ma présence à Tolède avant que j'eusse rien tenté pour me réhabiliter aux yeux de Ferdinand et d'Isabelle. Le temps pressait cependant, car les inquisiteurs de Saragosse ne pouvaient tarder à informer l'inquisition de Tolède de mon évasion et de ma fuite; peut-être leur exprès était-il déjà sur mes pas.

Peu d'instants avant d'entrer dans la ville, je dis à don Alphonse :

« Il ne me reste qu'un seul parti à prendre, c'est de me présenter devant Leurs Altesses, non dans l'attitude d'un criminel, mais avec la confiance et la fermeté d'un homme innocent et grandi par la persécution même. Au lieu de chercher à gagner à ma cause les favoris et les ministres des souverains, je paraîtrai devant ces derniers, et je protesterai sous leurs yeux, devant Torquemada lui-même, à la face de toute la cour, contre l'injustice qui m'accable.

— Oui, répondit don Alphonse en accueillant avec empressement ma proposition, c'est le seul parti qui convienne à la justice de votre cause. Tenez, ajouta-t-il, acceptez cette bourse; elle vous permettra de vous procurer des vêtements convenables. Il faudra vous occuper de ce soin indispensable dès que nous serons dans la ville, pendant que de mon côté je me rendrai au palais du cardinal Ximenès que je veux disposer en votre faveur. Ximenès, vous le savez, est le ministre le plus influent de Leurs Altesses et le plus sage ami de la reine Isabelle; vous n'avez rien à craindre de sa part, il ne vous trahira pas. Venez demain me trouver chez lui, et jusque-là agissez avec prudence et comptez sur la justice de Leurs Altesses. »

Nous entrâmes dans Tolède, et l'archevêque me quitta pour aller descendre chez le cardinal. Pour moi, je cherchai un gîte dans une hôtellerie où j'attendis le lendemain avec autant d'inquiétude que d'impatience.

Cependant, depuis trois mois, Tristan et Béatrice étaient aussi à Tolède. Depuis trois mois je n'en avais reçu aucune

Digitized by Google

nouvelle, je savais seulement par don Alphonse que Béatrice était toujours à Tolède avec la dame de Santangel qui la traitait comme sa propre fille, en la faisant passer pour une de ses nièces. Je présumais que Tristan était aussi dans la même ville, et je me réjouissais en pensant que l'occasion de les voir se présenterait peut-être bientôt.

Grâce au crédit et aux démarches de sa protectrice, ma fille venait enfin d'obtenir la promesse d'être admise en présence de la reine Isabelle. Pour rien au monde Béatrice n'aurait voulu quitter Tolède sans avoir, par ses prières, ses instances réitérées auprès des personnages les plus influents de la cour, cherché à obtenir, sinon justice pour moi, du moins un acte de clémence; et quelle clémence! mon exil! Oui, telle était la faveur qu'elle se serait trouvée trop heureuse d'obtenir. Elle avait fait déjà plus d'une tentative, mais ses espérances avaient été déçues du côté des courtisans, qui avaient tous refusé de s'intéresser à un hérétique. Elle n'avait donc plus d'espoir que dans les souverains eux-mêmes.

Pour Tristan, il s'était placé sous un nom supposé, en qualité de commis, chez un riche négociant; détermination qui lui assurait des moyens d'existence, et lui permettait de rester dans une ville où il n'était pas connu. Sans doute il courait risque de retomber au pouvoir des inquisiteurs, mais dans quelle contrée de l'Espagne eût-il été à l'abri de ce péril? Il valait donc mieux encore pour lui demeurer dans une ville populeuse, fréquentée par de nombreux étrangers tant que la cour y séjournait, que d'errer de ville en ville, suivi à la piste par les espions du saint-office. Au reste, sa résolution avait été subordonnée à la présence de Béatrice à Tolède. Tant qu'elle resterait dans cette ville, Tristan ne penserait pas à la quitter; mais dès qu'elle en sortirait, Tristan suivrait ses traces. Il ne la perdait pas de vue; toujours il était sur ses pas le dimanche lorsqu'elle se rendait à l'église avec sa protectrice, ou le soir lorsqu'elles allaient à la promenade. Ils échangeaient, non sans craindre d'être découverts, des regards qui exprimaient leurs sentiments secrets, n'osant se communiquer autrement leurs

Digitized by Google

pensées, car Tristan ne voulait pas être reconnu même de la protectrice de ma fille. Il ne pouvait s'empêcher de déplorer au fond de son âme le long séjour de Béatrice à Tolède. Il craignait que, pendant son absence, mon procès ne se terminât et que ma condamnation ne fût suivie d'un auto-da-fé où je figurerais comme relaps. Tandis que s'il fût resté à Saragosse il aurait fait une tentative qu'il regardait comme décisive pour ma délivrance; il en avait même parlé à Esteban. Il ne s'agissait de rien moins que d'attaquer, pendant la nuit, et de forcer la prison de l'inquisition à l'aide des hôtes de la Taverne-Rouge et de quelques autres garnements dont il aurait acheté le concours avec les sommes qu'Esteban tenait de moi. Heureusement ce projet aventureux, dont l'idée ne pouvait naître que dans la tête d'un jeune homme plus hardi que prudent, n'eut pas besoin d'être tenté, puisque le hasard m'avait servi mieux que n'aurait pu le faire la violence.

Le lendemain, je me rendis au palais de l'archevêque Ximenès après avoir suivi le conseil de don Alphonse, c'est-à-dire après m'être procuré des vêtements conformes à mon ancien rang et à ma fortune passée. Déjà le cardinal-archevêque Ximenès était parti pour le château des souverains, car la reine l'avait mandé auprès d'elle; ce jour-là il devait y avoir grande réception, et elle désirait l'entretenir avant l'audience publique. Je trouvai don Alphonse seul. Dès qu'il m'aperçut :

« Il ne faut pas, me dit-il, vous dissimuler les dangers de notre entreprise.

— Monseigneur, je les braverai tous pour proclamer mes droits à une justice plus éclairée et plus impartiale.

— Venez donc au château des souverains, la réception sera nombreuse et brillante; cette heureuse circonstance vous permettra, je l'espère, de parvenir sans obstacle jusqu'à Leurs Altesses. »

Nous nous mîmes en route.

« Le sage Ximenès appuiera vos droits, reprit don Alphonse; longtemps l'inquisition nouvelle n'a pas eu de plus ferme ad-

Digitized by Google

versaire. Il n'a pas tenu à lui que jamais la Castille n'en reçût les lois.

— Bien que je doive me défier de la sincérité de l'amitié des hommes, répondis-je, j'aime à croire aussi que parmi les seigneurs aragonais et castillans qui entoureront Leurs Altesses, il s'en trouvera quelques-uns qui n'auront pas oublié que naguère j'étais leur égal, et que moi aussi je fus autrefois admis à faire ma cour aux souverains.

— Ne comptez, après Dieu, que sur la justice du roi et sur la sagesse éclairée de la reine, me dit don Alphonse.

— Vous n'oubliez qu'une chose, monseigneur, c'est la confiance que m'inspire la haute générosité de votre âme. »

Nous arrivâmes au palais de Leurs Altesses, une heure au moins avant le moment fixé pour la réception royale. A notre entrée dans la grande salle d'attente, il y avait déjà un bon nombre de seigneurs qui se promenaient de long en large ou conversaient par groupes de trois ou quatre. Je remarquai l'archevêque de Tolède, Ximenès, qui parlait avec chaleur au milieu d'un groupe plus nombreux que les autres. Dès qu'il aperçut don Alphonse il lui fit de loin des signes d'intelligence et d'amitié, puis il quitta le groupe et vint à nous.

« Eh bien ! dit-il, est-ce là votre protégé ?

— Lui-même.

— Je crains bien que les dispositions de Leurs Altesses ne répondent pas à vos désirs ; car une fâcheuse conférence vient d'avoir lieu devant elles tout à l'heure au sujet des Maures de Grenade.

— Que s'est-il donc passé ?

— Le grand-inquisiteur veut qu'au mépris des traités Ferdinand déclare la guerre aux Maures et les chasse de l'Espagne, et qu'en attendant on redouble de rigueur envers ceux dont la conversion ne paraît pas sincère. J'étais présent, la reine Isabelle, vous le savez, m'avait mandé auprès d'elle ce matin ; j'ai défendu le traité, j'ai protesté contre un tel manque de foi. La reine Isabelle m'a soutenu ; Torquemada s'est montré ce qu'il est toujours, ardent, emporté, peu respec-

Digitized by Google

tueux, et en définitive il est resté maître du terrain. Le roi Ferdinand, dont on ne connaît jamais le fond de la pensée, n'a point imposé silence à Torquemada; cependant son visage était soucieux, sombre; Isabelle était évidemment agitée par le dépit, et c'est dans ces dispositions que je les ai quittés, il n'y a qu'un quart d'heure, parce que le roi a voulu être seul avec Isabelle et Torquemada. Je suis certain qu'ils travaillent en ce moment à gagner la reine, à la décider à donner son assentiment à leurs projets. C'est au milieu de ces préoccupations que vous les trouverez, et j'en suis fâché pour le seigneur dont vous avez pris les intérêts. »

Après ces mots, Ximenès passa son bras sous celui de don Alphonse, et ils se réfugièrent dans un des angles de la salle où ils s'assirent en m'invitant à ne pas m'éloigner. Je me plaçai en effet derrière eux dans l'embrasure d'une fenêtre, afin de me dérober davantage à la vue des seigneurs. Bien que je ne fusse connu personnellement d'aucun de ceux qui étaient présents, je crus devoir prendre cette précaution, parce que d'un moment à l'autre il pouvait s'en présenter qui me connaîtraient, puisque de nouveaux personnages entraient à chaque instant dans la salle. Déjà les plus illustres familles de l'Espagne se trouvaient représentées dans cette réunion. A mesure qu'ils arrivaient, les seigneurs venaient avec empressement saluer don Alphonse et don Ximenès; puis, après quelques compliments, ils s'éloignaient pour se mêler aux groupes ou aux promeneurs.

Je ne pouvais me défendre d'un certain dégoût en voyant l'hypocrisie et la défiance avec lesquelles la plupart de ces hauts personnages se pressaient les mains et se faisaient leurs démonstrations d'amitié. Tout en eux respirait l'affectation et la perfidie; on voyait que les ongles se cachaient sous le velours. De plus, on sentait que l'inquisition était là vigilante, l'oreille aux aguets, tâchant de saisir un mot, une pensée, une intention pour en faire un crime.

Cependant, l'heure de la réception n'arrivait pas, ou plutôt était déjà passée. Rien ne dispose à la médisance et à la cri-

Digitized by Google

tique comme une longue attente. Aussi tous les seigneurs, retenus dans le premier moment par la défiance, finirent-ils peu à peu par s'entre-déchirer, n'épargnant pas même Leurs Altesses, et moins encore le grand-inquisiteur. C'était lui surtout, disait-on, la première cause de cette longue attente. Il était entré depuis longtemps chez Leurs Altesses, et j'entendis une voix dire en passant auprès de nous :

« Le révérend père Torquemada n'en fait jamais d'autres. Si Leurs Altesses attendent la fin de ses remontrances pour nous recevoir, nous passerons la journée dans cette salle. »

Je tournai la tête pour voir celui qui venait de parler ; je reconnus avec effroi Louis Naya, président du conseil suprême de l'Aragon. Nous nous connaissions un peu. Pour comble d'embarras, ayant aperçu don Alphonse et don Ximenès, il vint s'asseoir à côté d'eux sur un des siéges de velours qui garnissaient la salle. J'évitais de me tourner de son côté de peur d'en être reconnu. Cette crainte était puérile sans doute, car puisque je venais jusqu'aux pieds de Leurs Altesses proclamer mon nom, faire entendre mes réclamations et demander justice, peu importait que je fusse reconnu par quelques-unes des personnes présentes. Mais je n'étais pas maître d'une certaine honte involontaire. Le séjour de la prison, la pénitence que j'avais subie, le déshonneur dont on m'avait couvert, et par-dessus tout l'appréhension continuelle que j'éprouvais d'être arrêté tôt ou tard, et peut-être à l'instant où je m'y attendrais le moins, me commandaient une circonspection craintive et soupçonneuse.

Le président Louis Naya était connu par la causticité de son esprit. Ce défaut si odieux, il l'exploitait habilement dans l'occasion pour obtenir ce qu'il désirait. Ceux dont il sollicitait quelque grâce ou quelque service refusaient rarement d'accéder à ses désirs, dans la crainte d'être exposés aux traits que n'aurait pas manqué de décocher la malignité du président. C'est ainsi que l'influence, l'autorité, l'empire appartiennent toujours à ceux qui savent inspirer la crainte.

Louis Naya ne me remarqua point, occupé qu'il était de di-

Digitized by Google

riger les traits de sa mordante critique contre tous ceux qui passaient devant lui. Il suspendit pourtant ses réflexions lorsque don Diègue de Merlo, gouverneur de Séville, se trouva près de lui, en compagnie de don Rodrigue Ponce, marquis de Cadix. Ces deux seigneurs, qui s'étaient distingués dans la guerre contre Abohacen, roi de Grenade [1], jouissaient d'une renommée incontestable, ce qui ne les eût pas mis à l'abri des épigrammes du président, s'ils s'étaient tenus à distance; mais ils vinrent saluer don Alphonse et don Ximenès et s'arrêtèrent ensuite auprès d'eux, ce qui donna de la prudence à Louis Naya.

« Il faut croire, dit en s'asseyant le marquis de Cadix, que le père Torquemada est décidément entré en fonctions aujourd'hui auprès de nos bien-aimés souverains; assurément, il les confesse.

— Sans doute, reprit en éclatant de rire don Diègue, le gouverneur de Séville, qui acheva la pensée de don Rodrigue, car si le roi Ferdinand n'était pas occupé à dérouler la kyrielle de ses péchés, que Dieu les lui pardonne, ajouta-t-il d'un air hypocrite, il y a longtemps que le père dominicain nous aurait cédé la place.

— Vous ne comptez pas, dit à son tour Louis Naya, les interminables admonitions du révérend père confesseur, après chaque peccadille.

— Silence! interrompit don Diègue d'un ton discret; parlons mal de nos souverains, si bon nous semble, mais le grand inquisiteur!... il nous ferait rôtir, et, par mon saint patron, de toutes les manières de passer de vie à trépas, celle-ci n'est pas celle que je préfère. »

La porte de la salle de réception s'ouvrit, et un officier de service appela l'archevêque de Tolède, Ximenès; c'était la reine Isabelle qui le faisait demander. Ximenès quitta aussitôt don Alphonse, en promettant de le seconder de tout son pouvoir lorsque celui-ci prendrait ma défense. Pendant qu'il passait chez Leurs Altesses, un nouveau personnage entrait dans la salle d'attente et se dirigeait du côté de don Alphonse. A sa vue, le

[1] En 1482.

Digitized by Google

marquis de Cadix fit un mouvement qui trahissait son impatience, et il se leva brusquement pour s'éloigner. Les seigneurs, à qui n'échappa point ce mouvement, se regardèrent, quelques-uns, en laissant voir sur leurs traits une expression d'inquiétude, tous les autres, une ironique curiosité.

Le personnage dont la présence excitait une si vive sensation était Henri de Gusman, duc de Médina Sidonia, dont la puissante famille était depuis longtemps en dissentiment avec celle non moins puissante de don Rodrige Ponce, marquis de Cadix. Une ambition égale, un orgueil des plus irritables, des intérêts différents, la jalousie née de la faveur du monarque, tout avait contribué à fomenter la guerre intestine entre les deux maisons.

« Ces deux hommes, dit Louis Naya en se rapprochant de don Alphonse, sont comme ces outres légères que les enfants gonflent de leur haleine. Dans cet état, elles ont un volume immense, mais qui n'est qu'apparent. Or, le souffle de la faveur a passé sur ces deux seigneurs, et ils attribuent à leur seul mérite ce qui n'est que l'effet des bontés du souverain. »

Contre l'attente de tous les seigneurs, le duc et le marquis s'évitèrent; c'était ce qui pouvait arriver de mieux en ce moment, car l'heure de la réconciliation n'était pas encore venue, et faire un éclat dans le palais de Leurs Altesses eût été une dangereuse inconvenance.

Il y avait encore dans la salle, don Luis de Porto Carrero, un des plus illustres guerriers de l'Espagne, le grand-maître de Saint-Jacques, le marquis de Villena, l'amirante de Castille, le duc de Benavente, et beaucoup d'autres seigneurs dont le nombre augmentait toujours. La malignité du président Naya avait de quoi s'exercer, et elle se montrait infatigable. Le duc s'approcha de nous; après quelques compliments adressés à don Alphonse, il demanda à celui-ci par quelle circonstance extraordinaire il était revenu si promptement à Tolède.

« J'ai à faire réparer une grande injustice, répondit don Alphonse, et j'ose compter sur l'appui des hommes généreux qui entendront mes réclamations.

Digitized by Google

— L'affaire que vous entreprenez, monseigneur, ne saurait être qu'honorable et élevée; je m'y associe d'avance, si toutefois mon crédit peut vous être de quelque utilité.

— Recevez mes remerciements, répondit don Alphonse...

— Ainsi que les miens », ajoutai-je aussitôt, en me tournant du côté du duc.

J'avais entièrement oublié Louis Naya, et je me trouvai face à face avec lui. Il poussa un cri de surprise en me reconnaissant. Il se frottait les yeux comme s'il n'était pas bien éveillé...

« Mais, oui, disait-il, c'est bien lui !... c'est lui... »

Le bruit qu'il fit attira l'attention de toute l'assemblée. Bientôt le groupe que nous formions, don Alphonse, le duc de Medina Sidonia, Louis Naya et moi, fut entouré d'un cercle compacte, duquel il n'était pas possible de sortir. Don Alphonse, prévoyant ce qui allait arriver, se leva vivement et pria tout bas le président de garder le silence. Mais celui-ci feignit de ne pas l'entendre.

« Je ne savais pas, dit-il à haute voix, être en si mauvaise compagnie. »

Ces mots soulevèrent une violente rumeur.

« Pardon, monseigneur, continua Louis Naya; et vous aussi, seigneur duc, et vous tous, messeigneurs, ce n'est pas à vous que s'adressent mes paroles.»

Tous les regards se portèrent sur moi.

« Eh bien, puisque c'est à moi, m'écriai-je en m'élançant sur Louis Naya, vous me direz de quel droit vous m'adressez cette insulte, à moi qui ne vous connais pas !

— De quel droit? reprit Louis Naya, en se reculant pour éviter ma rencontre et chercher un appui dans ceux qui nous entouraient; vous ne me connaissez pas ! Me suis-je trompé ? N'êtes-vous pas ?... »

En disant ces mots, le président avançait la tête pour m'examiner de plus près.

« Oui, c'est vous... il est inutile de feindre... A mon tour, je vous demanderai de quel droit vous vous êtes introduit ici ?

Digitized by Google

— Je ne vous connais pas, vous dis-je, et vous vous méprenez.

—Par le Ciel! votre présence ici me paraît un tel prodige, que j'en crois à peine mes yeux; et pourtant, je ne me trompe pas... Mais votre place est-elle ici! Allez, le cachot que vous occupiez à Saragosse est vide et vous attend!...

— Est-ce un voleur? demanda l'assemblée.

— C'est mieux que cela, répondit Naya, en reprenant le ton railleur qu'il n'avait quitté qu'un instant. Messeigneurs, je vous présente...

— N'achève pas, traître! » m'écriai-je en tirant mon épée pour percer mon dénonciateur.

Don Alphonse me saisit le bras, et dix épées me menacèrent en même temps la poitrine.

« Est-ce un meurtrier? demanda-t-on encore.

— Plût à Dieu qu'il ne fût que meurtrier! dit Naya, à peine rassuré derrière ses défenseurs.

— Est-ce un traître?

— C'est un hérétique! » cria l'implacable président.

A ce mot, vous eussiez dit que la foudre venait de faire explosion au milieu du cercle dont je devins à l'instant l'unique point central. Ce cercle s'agrandit subitement, et je restai seul au milieu de cette nombreuse assemblée; don Alphhonse lui-même ne fut pas maître de résister à l'impulsion qu'il reçut de la déclaration de Louis Naya, et il disparut dans la foule, tant la force du préjugé l'emporte sur celle de la plus haute vertu. Mais il revint presque aussitôt vers moi. Louis Naya ajouta de toute la force de ses poumons :

« Cet homme!... est Juan d'Abadia! »

Le cercle s'étendit encore et bientôt enveloppa une nouvelle personne dans sa circonférence; car un cri répondit à la voix de Naya, et une jeune femme, fendant la presse, se précipita vers moi, c'était Béatrice.

« Toi aussi! m'écriai-je, tu es dans ce funeste palais! tu viens partager mes affronts! »

La surprise, le trouble lui ôtaient toutes ses forces et l'em-

Digitized by Google

pêchaient de parler. Cependant, je portais vivement mes regards sur tous les membres de l'assemblée, les provoquant, cherchant sur qui, à défaut de Louis Naya, je pourrais me venger, n'attendant qu'un mot, un signe pour me précipiter. Mais toutes les bouches étaient silencieuses, toutes les épées étaient rentrées au fourreau. Ils dédaignaient de se battre avec un hérétique!

— Leurs Altesses vous ordonnent d'entrer, dit tout à coup l'officier de service, après avoir ouvert les deux battants de la porte de la salle de réception.»

Un grand mouvement eut lieu, et tous les seigneurs quittèrent la salle d'attente pour entrer chez le roi.

« Mon père, fuyons! oh! fuyons au plus vite, dit enfin Béatrice! La reine même nous abandonne!

— Que dis-tu? »

— J'étais avec elle depuis une heure; mes prières, mes larmes, tout a été inutile; le grand-inquisiteur était présent, il l'a emporté sur moi!

— C'est donc en vain que nous fuirions. Fuir! et dans quel lieu? Qui voudrait nous donner asile? N'as-tu pas vu comme ils s'écartaient devant moi? Ne suis-je pas un hérétique? Sache-le donc, le contact d'un hérétique est plus redouté que celui d'un pestiféré. Vois, ajoutai-je, en n'apercevant plus don Alphonse, un seul homme avait pris ma défense, où est-il maintenant? Fuir!..

— Il le faut, mon père!

— Nous serions, te dis-je, sans protection, sans asile.

— Mais que voulez-vous faire alors?

— Écoute : je suis venu dans ce palais pour me faire rendre justice. Que m'importe le mépris de tous ces fanatiques? Est-ce de leur opinion que dépend mon honneur? Ils sont entrés chez Leurs Altesses pour les flatter; entrons-y à notre tour pour faire entendre nos protestations! Viens! et qu'une fois au moins le roi Ferdinand et la reine Isabelle entendent la vérité! Qu'ils sachent enfin que l'inquisition qu'ils protégent est un fléau qui dévore l'Espagne en les couvrant de honte. »

Digitized by Google

J'entraînai Béatrice vers la salle de réception.

Les seigneurs étaient déjà rangés; le respect et l'étiquette les empêchaient de faire aucun mouvement pour voir qui entrait, de sorte que personne ne parut s'apercevoir de notre présence. La reine seule fixa ses regards sur Béatrice; mais reconnaissant la jeune fille qu'elle avait vue quelques instants auparavant, elle crut sans doute que Béatrice voulait profiter de la présence de toute la cour pour renouveler ses instances, et elle ne lui adressa point la parole. Quant à moi, elle supposa qu'ayant rencontré cette jeune fille dans le palais, j'avais consenti à lui servir de guide et de protecteur, ce qui expliquait pourquoi je me trouvais auprès d'elle. Béatrice était tellement émue, que je fus obligé de m'arrêter et de l'asseoir sur un des siéges placés à l'entrée de la salle. Ce fut de là que j'assistai à la scène étrange, dans laquelle Torquemada sembla vouloir prouver à tous que l'autorité royale doit le céder à celle de l'inquisition.

Au pied du trône se tenaient à deux côtés opposés : du côté du roi, le grand-inquisiteur Torquemada, don Diègue de Merlo, gouverneur de Séville; don Rodrigue Ponce, marquis de Cadix; le grand-maître de Saint-Jacques; le marquis de Villena. Du côté de la reine, l'archevêque de Tolède, Ximenès, l'honneur de l'Espagne; don Alphonse, archevêque de Saragosse; don Luis de Porto Carrero; le duc de Medina Sidonia; l'amirante de Castille; le duc de Benavente. Puis, se pressaient à la suite de ces hauts personnages une foule de seigneurs castillans, tous distingués, sinon par leurs hauts emplois ou leurs grandes actions, du moins par leur naissance, car en Castille, qui n'est pas noble? Louis Naya était confondu dans cette brillante foule.

Ferdinand paraissait triste, et la reine, ordinairement enjouée et souriante, était sévère et réfléchie, ce qui avait fait dire en entrant au seigneur de Palma, don Luis de Porto Carrero, que le révérend père Torquemada avait laissé sur la physionomie de Leurs Altesses de bonnes traces de son éloquence. La gravité des souverains se refléta promptement sur les visages de leurs courtisans, et un profond silence s'établit.

Digitized by Google

« Messeigneurs, dit le roi, après avoir promené ses regards sur toute l'assemblée, avant de prendre un parti sur le sujet important qui nous occupait tout à l'heure, nous voulons connaître votre sentiment. Ecoutez-moi. »

Le silence devint encore plus profond qu'auparavant, on se serra, et des regards empreints d'une sorte de provocation furent échangés entre Torquemada et Ximenès. Il était facile de voir qu'entre ces deux hommes une lutte vive, commencée en l'absence des seigneurs, allait se continuer devant eux.

Le roi, reprenant la parole, commença par rappeler les principaux événements de la guerre qu'il avait faite au roi de Grenade, Abohasen, et le traité qui avait suivi cette guerre.

« Pouvons-nous, demanda-t-il en terminant, sans forfaire à l'honneur, porter atteinte au traité qui, depuis plusieurs années, a fait du roi musulman un allié fidèle?

— Des traités qui, loin de contribuer aux progrès de la foi catholique, lui sont au contraire opposés, dit Torquemada, peuvent et doivent être rompus dès que l'occasion se présente, et le moment est venu de le faire.

— Si la foi nous ordonne de tout sacrifier à sa propagation, répondit Ximenès, elle nous prescrit aussi l'humanité, la justice, la loyauté envers ceux mêmes qui n'ont pas encore été éclairés des lumières de la foi.

— C'est faire trop d'honneur à des infidèles que de se croire sérieusement engagés à leur égard, répliqua le grand-inquisiteur. »

Un murmure général d'improbation accueillit ces paroles. Le roi demeura impassible, et nul regard n'aurait pu saisir sur ses traits immobiles le moindre signe de mécontentement ou de satisfaction. Suivant son usage, il évitait de faire connaître sa pensée, afin de se réserver la faculté d'adopter l'opinion qui servirait le mieux ses intérêts. Quant à Isabelle, elle ne dissimula point la fâcheuse impression que lui firent éprouver les étranges maximes du grand-inquisiteur.

Digitized by Google

Cependant Torquemada, sans se laisser troubler par les marques de défaveur dont ses paroles étaient l'objet, ajouta d'un ton empreint d'une douceur apparente :

« Madame, tous les jours la sainte inquisition gémit sur les rigueurs qu'elle est forcée de déployer contre les ennemis de la foi ; veut-on nous mettre dans la cruelle nécessité de les augmenter encore ?

— A Dieu ne plaise que ce soit jamais là votre pensée ! répliqua vivement la reine.

— Cependant que faire ? dit Torquemada ; les Mauresques[1] retournent en foule à leur première croyance.

— Ce n'est pas faute de les brûler, dit le président Louis Naya, emporté par son désir de railler.

— Que ceux qui trouvent quelque chose à blâmer dans ce que fait l'inquisition, repartit Torquemada en se tournant vers l'interrupteur, veuillent bien, dans un autre lieu, me faire connaître leurs griefs. »

Le président qui, pour dire son mot, et montrer son visage au-dessus de la foule qui l'entourait, s'était levé sur la pointe du pied, se hâta de disparaître. Il est à croire qu'il ne se rendit point à l'invitation de Torquemada et qu'il n'eut plus, au contraire, que des éloges à donner à l'inquisition.

« Vous n'envisagez que la conduite de quelques individus dont la foi chancelante, après tout, ne mérite pas que l'on compromette l'honneur de notre pays tout entier, dit Ximenès.

— Les intérêts de la foi sont les seuls qui nous touchent, répliqua Torquemada.

— Et les intérêts de l'Espagne, son honneur, les oubliez-vous ? demanda Porto Carrero.

— Qu'importe ? répondit Torquemada ; la foi n'admet pas de ces considérations.

— Ne parlez pas ainsi, dit Porto Carrero avec chaleur, ou, par le Ciel, je serais le premier à vous combattre.

— Quel nouveau crime ont donc commis ces peuples, pour

[1] Les Maures convertis portaient le nom de *Mauresques*.

Digitized by Google

violer à leur égard les lois sacrées de l'honneur et de l'équité ? demanda Ximenès.

— Ne voyez-vous pas, répliqua le grand-inquisiteur, que le nombre des apostasies s'accroît tous les jours ? Oui, il faut que tous ces faux chrétiens quittent l'Espagne en même temps que leurs anciens coreligionnaires. Il le faut, ou la sainte inquisition, je le déclare, laissera de côté toute miséricorde.

— Quel langage ! dit Isabelle.

— La douceur serait un crime, répliqua le grand-inquisiteur. Considérez quels fruits a produits notre mansuétude à l'égard des juifs...

— Les juifs ? dit avec étonnement l'archevêque de Tolède ; mais de toutes parts les bûchers...

— Quoi ! interrompit Torquemada, vous prenez aussi la défense de cette race maudite !... »

Le grand-inquisiteur accompagna cette question d'un regard si menaçant, que l'archevêque en fut tout déconcerté, et, se tournant vers la reine, comme pour se mettre sous sa protection :

« Le désir de Son Altesse, notre bien-aimée reine, a toujours été qu'on épargnât ses peuples, dit-il.

— Il n'y a de peuples en Espagne que les vrais catholiques ! s'écria Torquemada ; quant aux mauresques, aux marranos, aux hérétiques quels qu'ils soient, ils ne sont pas dignes du nom d'Espagnols ! qu'ils sortent donc de l'Espagne, où je !... »

Le grand-inquisiteur n'eut pas besoin d'achever sa pensée pour la faire comprendre ; les bûchers qui consumaient les hérétiques en étaient l'expression. Un mouvement d'horreur et d'effroi agita l'assemblée au milieu de laquelle il y avait, sans doute, plus d'un familier de Torquemada, plus d'un espion du saint-office de Tolède, mais qui renfermait aussi d'illustres et loyaux guerriers, de sages ministres, de prudents amis des souverains.

« Tout doux ! mon révérend confesseur, dit Ferdinand, à qui la seule vue de ses intérêts menacés rendit la parole ; à ce

Digitized by Google

compte-là il faudrait chasser la moitié de nos peuples, et notre volonté est aussi qu'on les ménage.

— Les insurrections se renouvellent dans toutes les parties de l'Espagne, répliqua Torquemada, grâce à la turbulence de ces faux chrétiens dont on prend ici la défense.

— La rigueur que vous déployez n'en est-elle pas la première cause, dit Porto Carrero?

— Dans quelle assemblée suis-je donc en ce moment, s'écria Torquemada? suis-je bien en présence de deux souverains catholiques? suis-je au milieu de serviteurs de Jésus-Christ? Notre très-saint père le pape ne m'a-t-il point confié les intérêts de l'Église dans un pays peuplé de païens, de musulmans, de juifs et d'hérétiques? Qu'ils prennent garde!... »

A ces paroles, le roi Ferdinand fit un mouvement; la colère brilla dans ses yeux, ses mains se crispèrent. C'est que Ferdinand, avide de richesses et peu scrupuleux sur les moyens de s'en procurer, Ferdinand qui aimait l'inquisition à proportion des sommes qu'elle lui rapportait, n'était pas moins jaloux de ses prérogatives, et le grand-inquisiteur venait de l'offenser. L'audace de Torquemada avait fait pâlir Isabelle; tous les seigneurs étaient vivement attentifs à cette scène.

« Quel est donc ce téméraire qui ose s'exprimer en pareils termes devant moi? dit Ferdinand. Qu'il sache que je resterai sourd aux instances et que je saurai punir les insolentes menaces. »

Isabelle essaya d'excuser le grand-inquisiteur en mettant sur le compte de son zèle les paroles irrévérencieuses qu'il avait prononcées. Mais Torquemada, assuré d'un pouvoir plus redoutable que celui des souverains mêmes, ne prit pas la peine de formuler une excuse.

« Dieu, reprit-il, veut connaître ceux qui sont avec lui et ceux qui sont contre lui.

— Dieu maudit les parjures, reprit brusquement Porto Carrero, et moi, je leur refuse le secours de mon bras!

— Pas de persécutions! s'écrièrent la plupart des seigneurs.

Digitized by Google

— Persuadez, convertissez par la parole et non par les supplices, dit Isabelle.

— Les juifs sont nombreux... et riches, ajouta Ferdinand.

— Prendre contre eux quelque mesure violente, dit Ximenès, ce serait les irriter et provoquer plus d'une atteinte à la tranquillité de l'Espagne.

— Qu'ils soient chassés ! vous dis-je, s'écria Torquemada.

— Non, répliqua Porto Carrero, qu'un châtiment juste et sévère atteigne ceux qui, s'étant convertis, retournent aux pratiques du judaïsme, ce sont des parjures ; mais ne persécutons pas ceux qui, bien que dans l'erreur, ne se sont pas joués de la foi catholique en y renonçant après l'avoir embrassée.

— Ils ont si peu le dessein de troubler l'Espagne, dit Ximenès, que, sur le bruit qui a couru qu'on se disposait à les forcer à embrasser le catholicisme sous peine de mort ou de bannissement, ils offrent de grandes sommes d'argent pour éviter cette persécution.

— Il faut accepter, dit avec empressement Ferdinand, car si nous refusons leur argent, ils l'emporteront chez nos voisins. Il faut accepter, entendez-vous, ajouta le roi en s'adressant à Torquemada.

— Ces capitulations sont indignes de la foi, dit celui-ci.

— Mais, prétendez-vous être plus catholique que notre saint père le pape qui, tous les jours, accorde des brefs d'absolution aux hérétiques qui sont assez riches pour les payer ?»

Torquemada garda le silence sur cette observation d'autant plus concluante qu'elle était justifiée par une foule d'exemples; mais il n'avait pas dit son dernier mot, pourtant.

— Ils offrent, reprit Ximenès, de fournir trente mille ducats pour les frais de la guerre de Grenade si on l'entreprend; ils s'engagent à ne nous donner aucune inquiétude, à se conformer scrupuleusement aux règlements qui les concernent, en habitant des quartiers séparés de ceux des chrétiens, en se retirant avant la nuit dans leurs maisons, et en renonçant

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Crucifix.

Digitized by Google

à l'exercice de certaines professions réservées aux chrétiens[1]. Qu'exigez-vous de plus?

— Ce que je veux, dit Torquemada avec toute l'ardeur du fanatisme, ce que je veux!...

— Votre volonté doit céder devant le désir de vos souverains, interrompit Isabelle offensée de l'obstination de Torquemada. »

A ces mots, Torquemada s'incline, et quittant sa place, se dirige vers un crucifix attaché dans une des parties de la salle. On le suit des yeux, pas un souffle ne trouble le silence profond qui règne dans cette nombreuse assemblée. Il détache le crucifix, puis, s'avançant fièrement jusque sur la première marche du trône de ses souverains, il a l'audace de leur adresser ces paroles :

« Judas a, le premier, vendu son maître pour trente deniers; Vos Altesses pensent à le vendre une seconde fois pour trente mille pièces d'argent; le voici, prenez-le, et hâtez-vous de le vendre. »

En disant ces mots, le grand-inquisiteur tendait, en frémissant d'un zèle fanatique, le crucifix au roi et à la reine; ses yeux brillaient d'un éclat juvénile, et cependant il avait plus de soixante-cinq ans! Le roi, peu habitué à tant de hardiesse, ne pouvait contenir sa colère. Déjà des paroles imprudentes allaient sortir de sa bouche, lorsqu'Isabelle les arrêta par quelques mots sages et propres à calmer son époux. Un morne étonnement régnait dans l'assemblée. Quelle est donc la terreur inspirée par l'inquisition, puisque de tous ces hommes armés de l'autorité, illustres par leur haute naissance et leurs exploits, craints, obéis partout, aucun n'osait fermer la bouche à un moine fanatique et cruel! Il est probable que chacun des seigneurs se défiait de ceux auprès desquels il se trouvait. Les murmures pouvaient compromettre, les paroles pouvaient perdre.

« Que Leurs Altesses réfléchissent à cette importante af-

[1] Mariana et Llorente.

Digitized by Google

faire, dit Torquemada, il est bon de ne rien précipiter, afin de ne point donner naissance aux regrets. »

Après ces mots, il prit congé de Leurs Altesses pour se retirer. Les seigneurs témoignaient déjà d'autant plus de satisfaction de son départ, que la contrainte avait été plus grande. Ils ressemblaient assez en ce moment à ces jeunes écoliers que la présence du maître retient immobiles et silencieux, mais qui s'échappent bruyants et joyeux dès qu'il a les talons tournés.

Don Alphonse s'avança, et dit à Leurs Altesses:

« Ordonnez, de grâce, au grand-inquisiteur de rester encore quelques instants. J'ai besoin de sa présence pour ce que j'ai à dire.

— Demeurez, dit Ferdinand à Torquemada. »

Celui-ci reprit sa place. Au même instant je m'avançais avec Béatrice. D'après ce qui venait de se passer sous nos yeux, Ferdinand ne nous inspirait aucune confiance; il venait d'abdiquer son pouvoir pour céder devant celui du grand-inquisiteur. Qu'espérer d'un souverain qui, lorsqu'il s'agissait du sort de plusieurs centaines de mille de ses sujets, n'avait trouvé dans son cœur ni fermeté, ni justice? Isabelle, seule, fit preuve de l'une et de l'autre. Tant que je fis entendre mes réclamations, Ferdinand fut distrait, indifférent; c'est qu'il ne s'agissait plus de lui-même. L'intérêt de sa puissance, de son autorité, de ses prérogatives, de son trésor, n'étant plus en jeu, la scène qui se passait devant lui devait le laisser froid et sans sympathie. Malheur aux peuples quand l'égoïsme est aux cœurs de ceux qui les gouvernent!

Isabelle, voyant que ma fille tremblait et pouvait à peine se soutenir, lui dit avec la plus grande bonté :

« Rassurez-vous, mon enfant, et dites-nous ce qui vous ramène ici?

— Cette jeune fille est avec son père, dit aussitôt don Alphonse, ils viennent se mettre sous la haute protection... »

Il n'eut pas le temps d'ajouter un mot de plus, car Louis Naya cria du milieu de la foule où il était caché :

Digitized by Google

« C'est un hérétique ! »

Et une rumeur sourde et menaçante s'éleva dans toute l'assemblée, comme si Louis Naya n'avait pas déjà une fois proclamé mon nom. A ce mot d'hérétique, Torquemada tressaillit et se retourna brusquement, puis il vint de mon côté. Béatrice se serra contre moi, lorsqu'elle vit que Torquemada s'approchait de nous, et qu'il m'examinait avec une attention soupçonneuse.

« Cet homme me fait peur, dit-elle d'une voix tremblante.

— Vous ici! me dit Torquemada en me reconnaissant; vous dans la demeure des souverains!

— Laissez parler, dit Isabelle d'un ton sévère : est-ce l'usage dans notre cour de condamner les gens sans les entendre?

— Madame, répondit le grand-inquisiteur, l'homme ici présent est indigne de votre bienveillance.

— Approchez, me dit Isabelle, et expliquez-vous.

— Je me suis élevé plus d'une fois contre le secret dont l'inquisition fait une loi expresse, dit Ximenès pendant que je m'approchais avec ma fille, parce que j'en ai prévu les funestes résultats. Eh bien, cet homme, qui n'est autre que le seigneur Juan d'Abadia, dont j'ai conté l'histoire à Votre Altesse, me fournit une preuve de plus de l'abus qu'on peut faire du secret.

— Après ce que j'ai entendu tout à l'heure, repartit en s'avançant Torquemada, je ne suis point étonné des paroles qui viennent d'être prononcées; il ne reste plus, en effet, qu'à attaquer la sainte inquisition après avoir défendu les hérétiques.

— Nous acceptons tous l'inquisition comme un fait accompli, répliqua Ximenès, ce qui ne nous empêche point de signaler les abus qui peuvent être réformés. »

Don Alphonse prit à son tour la parole, et après avoir rappelé d'un ton simple et noble ce que j'étais autrefois, il ajouta :

« Oui, d'Abadia doit sa perte à la manière dont la procédure a été dirigée contre lui. Pendant une année il n'a connu ni le véritable motif de sa première arrestation, ni son premier dénonciateur, grâce au mystère dans lequel les juges du saint-

Digitized by Google

office sont tenus d'envelopper leurs actes. Lorsque le hasard lui eut fait connaître son accusateur, il était trop tard, le déshonneur, l'infamie, la torture avaient accablé le malheureux accusé. Aujourd'hui il ne lui reste contre des dangers et des maux plus grands encore, d'autre refuge que la clémence des souverains.

— Grâce pour mon père, dit Béatrice en tombant aux genoux d'Isabelle ! Oh ! madame, que Votre Altesse daigne écouter ma prière !

— Justice aussi, m'écriai-je !...

— C'est vainement, interrompit Torquemada, que vous serez venu jusqu'ici apporter vos plaintes. Nos augustes souverains se doivent à des intérêts plus élevés que ceux d'un homme convaincu d'hérésie...

— Mais de quelle hérésie, enfin, ai-je été convaincu ?

— Tous ses crimes me sont connus, dit Torquemada, en s'adressant au roi et à la reine, car depuis un an j'ai reçu des rapports qui ne me laissent aucun doute sur la dépravation de ses sentiments; sa présence même en cet auguste lieu qu'il profane, accuse encore sa rébellion envers la sainte inquisition. Comment est-il sorti du cachot où Dieu avait permis qu'il fût enfermé pour l'expiation de ses crimes ?... Il s'est évadé ! car le saint-office de Saragosse n'a pu lui rendre une liberté dont il n'a su faire qu'un funeste usage. »

Pendant que l'inquisiteur parlait, Béatrice se traînait aux pieds du roi et de la reine, mêlant à ses prières ses sanglots et ses larmes sans pouvoir réveiller l'âme glacée de Ferdinand. Isabelle, seule, paraissait éprouver un sentiment de pitié combattu par les paroles véhémentes de Torquemada.

« Ne vous êtes-vous donc jamais demandé s'il était vrai que je fusse réellement coupable de tant de crimes, répondis-je au grand-inquisiteur ? La sincérité et la moralité du fourbe qui s'est fait mon dénonciateur ne vous ont-elles donc jamais été suspectes ? Si je me suis rendu coupable, c'est depuis qu'on m'a persécuté, déshonoré, ruiné, séparé de mes enfants; c'est depuis que ma fille... Ah ! je ne puis vous dire tout, mon en-

Digitized by Google

fant rougirait de honte, et vous ne pourriez comprendre le sentiment de révolte, d'horreur qu'éprouve l'âme d'un père à la pensée que son enfant, sa fille, qu'il a élevée avec tant d'amour et de soins, a failli être la proie d'un impie ! qu'un monstre a voulu !... Non ! non ! inquisiteur, vous ne comprendriez pas ce que l'âme d'un père éprouve à cette terrible pensée ! Il faut avoir des entrailles, il faut être père pour comprendre de pareilles douleurs ! Et vous trouvez que je suis coupable ? Et vous m'accusez d'être un hérétique ? un meurtrier ? Mais qu'est-ce donc que ces crimes, auprès des attentats dont ma fille et moi nous avons été victimes, elle, dans la sainteté de sa personne ; moi, dans ma dignité d'homme et de noble ? Si les souverains dédaignent d'écouter nos plaintes, si leur justice est impuissante à nous protéger, si nous succombons sous tant de cruelles épreuves, c'est à Dieu lui-même que nous en appellerons ! C'est devant le juge des souverains que nous accuserons les nôtres ! »

Pendant que je parlais, la reine Isabelle ne cachait pas son émotion qui se communiquait à toute l'assemblée. Ferdinand était froid et impassible comme si sa pensée eût été loin de ce qui se passait devant lui. Béatrice me regardait avec un certain étonnement, ne comprenant pas quel si grand danger elle avait couru après celui de me perdre pour toujours. Le silence était profond et solennel. Torquemada, redoutant de ma part des révélations qui pouvaient compromettre quelqu'un des inquisiteurs, s'abstenait maintenant de me faire des questions. Mais la reine Isabelle, élevant la voix avec une fermeté, une autorité vraiment royale, me dit :

« Quel est l'homme que vous accusez de tous vos malheurs ? Est-il ici ? Nommez-le !

— Madame, dit Alphonse, le nom de ce misérable est indigne d'occuper un seul instant Votre Altesse. J'ai en mon pouvoir les preuves écrites de ses méfaits ; je le ferai connaître au grand-inquisiteur afin qu'il ordonne son châtiment ; mais, je le répète, le nom d'un tel homme ne doit pas être prononcé devant vous.

Digitized by Google

— Vous aussi, seigneur don Alphonse, vous craignez la publicité ? dit Ximenès. Et celui que vous défendez est victime du secret des accusations !

— Celui que je dénonce connaîtra du moins et ses crimes et son accusateur.

— Est-il parmi les seigneurs présents, demanda Isabelle ? »

Une grande agitation eut lieu parmi les seigneurs ; tous se regardèrent comme pour deviner quel était le misérable caché au milieu d'eux. Plusieurs qui n'aimaient pas Louis Naya à cause de sa causticité semblaient le soupçonner. Cependant j'hésitais, parce que j'avais vu les instances de don Alphonse pour empêcher que ce nom ne fût prononcé, et mon hésitation augmentait encore le trouble des seigneurs. Don Luis de Porto Carrero s'avança :

« Nous ne pouvons, dit-il, sortir de cette enceinte avec le soupçon d'être des traîtres... S'il y en a un dans cette assemblée, qu'il soit nommé à l'instant.

— Vous entendez ? me dit le roi.

— Dans l'intérêt de la justice qu'il invoque, reprit Torquemada, qu'il garde le secret. »

Le roi et la reine firent un signe d'assentiment.

« Messeigneurs, ajoutai-je aussitôt, sachez que le traître que j'accuse n'est point Castillan... »

Tous les yeux se portèrent sur l'Aragonais Louis Naya qui, en ce moment, expiait rudement l'affront qu'il m'avait fait subir. J'eus quelque désir de le laisser sous le poids du soupçon, mais cette idée ne dura heureusement qu'un instant, et je repris :

« Il n'est ni Castillan, ni noble, et n'est pas dans cette assemblée...

— Vous voyez bien que ce n'est pas moi, s'écria Louis Naya... Seigneur d'Abadia, merci de votre déclaration, je ne vous garderai pas rancune ; nous sommes quittes... ; mais vous m'avez fait une belle peur.

— Allez, messieurs, dit le roi ; et vous, restez, ajouta-t-il en me désignant ainsi que Béatrice. »

Digitized by Google

Tous les seigneurs se retirèrent. Don Alphonse et Ximenès se disposaient à les suivre, lorsque Isabelle les invita à rester aussi. Quant à Torquemada, il avait disparu le premier.

CHAPITRE III.

Une réparation. — Plus d'espérance. — Expulsion des Juifs. — Prise de Grenade. — Tristan s'embarque avec Christophe Colomb.

Restés seuls avec les souverains, et soutenus avec chaleur par don Alphonse et don Ximenès, nous eûmes, Béatrice et moi, toute liberté d'exposer en détail le récit de nos malheurs. La reine était indignée contre nos ennemis; Ferdinand protestait énergiquement qu'il ferait réparer le mal qu'on nous avait fait et qu'il emploierait son autorité à châtier le traître qui avait causé ma perte. Je le croyais sincère dans cette circonstance, et pourtant je ne pouvais me défendre d'une certaine défiance en me rappelant la faiblesse qu'il avait montrée devant Torquemada.

« Cédez aux circonstances, nous dit Isabelle, la prudence vous commande de vous éloigner; croyez-moi, quittez cette ville, l'Espagne même, et allez au loin attendre l'effet de notre promesse. »

Isabelle, comme on peut le voir, n'avait pas elle-même une grande confiance dans son pouvoir, puisqu'elle n'osait lutter ouvertement avec les inquisiteurs.

« Ximenès, nous vous recommandons de leur faciliter les moyens de s'éloigner, ajouta le roi, moins sûr encore de son autorité que ne l'était la reine Isabelle, et, dans tous les cas, nous ne voulons point qu'ils soient inquiétés avant que notre conseil de la Suprême ait prononcé sur cette affaire. »

Après ces promesses formelles et souvent renouvelées, les souverains nous congédièrent. Béatrice, confiante parce qu'elle

Digitized by Google

était jeune et sans expérience, était heureuse de l'issue de notre démarche; elle ne voulait plus me quitter et se traçait un tableau riant de notre existence à venir. Doux rêve d'une âme candide que la réalité allait bientôt dissiper.

En traversant la salle d'attente pour sortir du palais, nous rencontrâmes la dame de Santangel qui avait accompagné ma fille au château, et qui en ce moment attendait sa sortie avec une vive inquiétude. Béatrice se jeta dans ses bras et lui raconta brièvement ce qui venait de se passer. Je priai ensuite la dame de Santangel de continuer sa généreuse hospitalité envers ma fille, car, pour moi, j'étais bien résolu à profiter du conseil que m'avaient donné les souverains, et à chercher mon salut dans un prudent exil. Mais Béatrice, redoutant une nouvelle séparation, quitta sa protectrice pour m'enlacer de ses bras en protestant qu'elle ne me quitterait plus. Je la rassurai, non sans peine, et ses sanglots me déchirèrent l'âme lorsque je m'arrachai de ses bras pour me rendre avec don Alphonse à la demeure de Ximenès.

Ce prélat, ministre influent et respecté de la reine surtout, ne désespérait pas de l'emporter dans l'esprit des souverains sur le grand-inquisiteur.

« Mais le moment, disait-il aussi, n'est pas favorable. Sachons attendre pour arriver plus sûrement à notre but. J'ai *mené*, jusqu'à présent, *l'Espagne avec mon cordon*, ajoutait-il en faisant allusion à sa qualité de cordelier [1], mais doucement, sans brusquerie; je connais mes souverains et mon adversaire, ce ne sera pas la première fois que j'aurai détruit en particulier et partiellement toutes les mesures du frère prêcheur. » C'est ainsi qu'il désignait Torquemada.

Don Alphonse appuyait aussi le conseil qui m'était donné de quitter la ville immédiatement. Nous étions arrivés à la grille extérieure du château. Mais pendant que ces choses se passaient dans l'enceinte du palais des souverains, deux hommes suivaient, à une heure d'intervalle l'un de l'autre, la route de

[1] Ximenès de Cisneros, cardinal, archevêque de Tolède, avait été en effet moine cordelier, et disait souvent qu'il *menait l'Espagne avec son cordon*.

Digitized by Google

Saragosse à Tolède. Dix lieues les séparaient encore de cette dernière ville. Le sujet qui les amenait tous les deux devait être important et grave, car ils donnaient à peine à leurs montures le temps de reprendre haleine. Le second surtout paraissait impatient d'arriver. Pendant que sa mule se reposait, après une marche forcée, il piétinait, allait, venait, ne tenait pas en place; il ne prenait pas même le temps de se restaurer, dans la crainte de retarder le moment du départ. D'ailleurs, il était trop agité pour penser à lui-même; dans son agitation fébrile, il gesticulait, poussait de profonds soupirs, parlait seul.

« J'arriverai trop tard! disait-il, le fiscal a trop d'avance sur moi! Il n'a pas moins d'une heure! Oh! si j'avais pu l'atteindre! Mais il est mieux monté que moi! N'importe, partons! Qui sait? son cheval peut s'arrêter de fatigue..., un accident peut le retenir... Marchons! »

Et le voyageur se hâtait de payer l'hôtelier pour un repas qu'il n'avait pas fait, et pour le fourrage que n'avait pas consommé sa monture; puis il partait en pressant les flancs de sa mule harassée et sans vigueur.

Le premier voyageur était Davila. Il avait demandé aux inquisiteurs à venir à Tolède sur les pas de don Alphonse, non-seulement pour combattre les accusations qu'il présumait bien que nous allions, don Alphonse et moi, porter contre lui, mais encore pour dénoncer mon évasion, ma fuite de Saragosse et ma présence à Tolède. Juglar, qui n'osait ni prendre sur lui de faire arrêter Davila sans un ordre du grand-inquisiteur, ni assumer sur lui la responsabilité de le laisser libre, avait accepté avec empressement la proposition du fiscal. Il aimait mieux, si Davila avait trahi ses devoirs, qu'il fût mis en état d'arrestation par l'inquisition de Tolède, que par celle de Saragosse. Comment aller proclamer soi-même qu'on s'est laissé tromper par un homme qu'on a investi d'une charge importante? Comment avouer qu'on a infligé des peines non méritées? Quel triomphe pour les ennemis du saint-office!

Davila venait donc à Tolède, autant pour accuser que pour se défendre. De plus, il avait appris ou plutôt supposé que Tris-

Digitized by Google

tan se trouvait dans cette ville, et quand il avait dit à don Alphonse qu'il croyait Tristan en France, il n'avait eu d'autre intention que de donner le change et de faire croire à l'impossibilité où il s'était trouvé de le secourir. En effet, Judas, en parlant de la Taverne-Rouge au fiscal, lui avait raconté la scène qui s'y était passée un soir, si on se le rappelle, peu d'instants avant que les archers fissent main-basse sur tous ceux qui se trouvaient présents. Or, ce faux vieillard, dont la jeunesse et la vigueur s'étaient révélées au moment où Esteban, masqué et non reconnu par les hôtes de Matéo, courait risque d'être mis à mort après avoir prononcé le nom de d'Abadia, ce faux vieillard, dis-je, avait fait croire d'abord à Davila que ce pouvait être quelque complice de l'assassinat d'Arbuez ; puis, remarquant que la disparition de cet inconnu coïncidait avec le départ de Béatrice, il avait fini, grâce au désir qu'il avait de se venger, par se persuader que c'était Tristan, et cela d'autant plus facilement, qu'il ne courait aucun risque en cas d'erreur.

L'autre voyageur était Esteban. Les inquisiteurs de Saragosse le trouvant trop faible, trop humain, et se défiant de sa générosité, l'avaient, comme je l'ai dit, remplacé dans la prison, et cela à son grand chagrin. Mais au premier bruit de ma disparition du cachot où j'avais été enfermé, sa joie avait été extrême, et il n'avait pas douté que je n'eusse été aidé par don Alphonse qu'il savait être le même que frère Barnabé. Il s'était donc présenté chez l'archevêque pour lui déclarer qu'il était prêt à se mettre à sa disposition pour tout ce qui me concernait. Grand avait été son étonnement d'apprendre que don Alphonse n'était pour rien dans mon évasion, et il s'était mis aussitôt à errer autour de Saragosse, recherchant les endroits les plus solitaires, dans l'espoir de m'y rencontrer. Il avait fini par trouver l'ermite, qui, après s'être bien assuré qu'il n'avait point affaire à un de mes ennemis, lui avait appris que j'étais allé chercher un asile dans la maison de don Alphonse. Esteban était donc retourné aussitôt chez l'archevêque, et là il avait appris que celui-ci était parti la veille avec moi pour Tolède. Déjà mon évasion, mon apparition à Saragosse, et la faveur

Digitized by Google

que m'accordait l'archevêque commençaient à n'être plus un mystère.

Esteban prit donc sur-le-champ la route de Tolède, et, au sortir de la ville, il aperçut Davila qui chevauchait devant lui sur le même chemin ; mais comme Esteban était moins bien monté que le fiscal, celui-ci prit les devants et bientôt gagna une heure sur Esteban. Ce dernier n'ignorait pas le motif qui conduisait Davila à Tolède et il eût voulu l'atteindre pour l'attaquer, se battre avec lui et le tuer, s'il ne pouvait le contraindre à renoncer à son projet; ou au moins eût-il voulu le devancer pour prévenir l'effet de ses accusations en avertissant Tristan et moi du danger qui nous menaçait.

Esteban traversait donc la rue au moment où je sortais du palais des souverains avec don Alphonse et don Ximenès. Il nous vit et s'arrêta aussitôt. Sauter en bas de sa monture, l'attacher au crochet d'un volet et se précipiter vers moi fut l'affaire d'un instant.

« Le fiscal, Davila vient d'arriver à Tolède, dit-il aussitôt et avec la plus grande précipitation ; je le suivais de près, mais malheureusement malgré tous mes efforts je n'ai pu le devancer. Il craint vos protestations et les preuves que vous avez contre lui. Je me suis informé : il doit être à cette heure chez le grand-inquisiteur ; tâchez de sortir de la ville ; je vais vous attendre sur la route de Madrid.

— Dieu soit loué ! s'écria don Alphonse, le fiscal sera venu de lui-même au-devant de sa perte.

— Le très-révérend père dominicain, Thomas de Torquemâda, confesseur de Leurs Altesses, grand-inquisiteur de Castille et d'Aragon, vous attend tous les trois, dit un nouveau personnage bien connu de moi ; et en parlant il faisait de nombreuses et profondes salutations, telles que lui seul savait les faire. C'était l'estafier du grand-inquisiteur, le même qui s'était déjà présenté à moi deux fois : la première à Saragosse peu de temps avant la mort d'Arbuez ; la seconde à Villa-Réal où il m'avait fait arrêter.

La vue de ce misérable ne m'annonçait que des projets si-

Digitized by Google

nistres, et les deux prélats ne dissimulèrent point leur mépris pour ce funeste messager. Aussi se consultèrent-ils du regard comme s'ils craignaient quelque piége. L'estafier, voyant qu'ils hésitaient, leur dit que le grand-inquisiteur comptait sur leur prudence pour ne pas donner lieu à un éclat fâcheux dont ils seraient seuls responsables. Et en parlant il tournait ses regards faux de différents côtés. Je suivais attentivement la direction de ces regards et j'aperçus à l'angle de quelques maisons plusieurs hommes à figure suspecte qui n'attendaient qu'un signe de l'estafier pour lui prêter main-forte. Les deux prélats, ne voyant pas la possibilité de résister sans scandale, dirent à l'envoyé de Torquemada qu'ils étaient prêts à le suivre.

Nous nous rendîmes donc à l'inquisition escortés de loin par les hommes à visage sinistre qui nous observaient. Esteban s'était éloigné par prudence. Arrivé à l'angle de la rue qui conduisait à l'inquisition, je me retournai pour voir ce qu'il faisait; il n'était plus seul : un jeune homme, que je reconnus aussitôt, Tristan, s'était approché de lui. Je compris à leurs gestes, à leurs regards, qu'il s'agissait de moi dans leur entretien. Bientôt, Béatrice, sortant du palais, vint à passer auprès d'eux. Mais, en ce moment, je les perdis de vue.

A notre arrivée à l'inquisition, Davila était avec le grand-inquisiteur. En nous voyant entrer, le fiscal pâlit; Torquemada, occupé à lire une lettre que le fiscal lui avait remise de la part des inquisiteurs de Saragosse, s'interrompit pour reprocher rudement aux deux prélats leur intervention en ma faveur, et leur déclarer qu'il les traiterait comme fauteurs d'hérésie s'ils continuaient à s'occuper de mes affaires.

« Vous n'ignorez pas, répondit don Ximenès, que, par état, nous sommes voués à la défense de la foi; avant donc de nous qualifier du titre de fauteurs d'hérésie, il est de votre devoir d'examiner les raisons qui nous dictent cette conduite.

—D'autant mieux, ajouta l'archevêque de Saragosse, qu'il peut vous être prouvé que parmi les agents du saint-office il en est un qui a indignement trahi ses devoirs. »

Davila tressaillit involontairement.

Digitized by Google

« J'attends que vous me fassiez connaître son nom, répondit Torquemada.

— L'homme que j'accuse est là, devant vous, dit aussitôt don Alphonse en désignant le fiscal qui, dans son trouble, garda le silence.

— Quels sont les crimes dont vous l'accusez ? »

Don Alphonse raconta en détail tout ce qu'avait fait Davila depuis l'origine de mon procès. Il mit en évidence son ambition, sa cupidité, sa vengeance, ses trames criminelles. J'insistai à mon tour sur les motifs qui avaient inspiré le fiscal sans laisser à celui-ci le temps de répondre.

« Avez-vous entre vos mains des preuves de tous ces crimes? demanda Torquemada.

— Que votre révérence, reprit aussitôt le fiscal, veuille bien, avant tout, achever de lire la lettre que je lui ai remise ; elle verra si l'opinion des inquisiteurs de Saragosse ne détruit pas complétement les accusations de mes ennemis. »

Torquemada relut, en effet, la missive de Juglar, dans laquelle celui-ci louait sans restriction la foi , le zèle, la vertu de Davila.

« Vous le voyez, dit le fiscal, les accusations ne sont plus que des calomnies qui tombent d'elles-mêmes devant cette lettre.

— Cette lettre, reprit don Alphonse, prouve que vous avez su tromper les inquisiteurs eux-mêmes.

— Elle prouve encore mieux, dis-je en moi-même, me rappelant un dicton populaire, que les loups ne se mangent pas entre eux.

— Quelles sont enfin vos preuves, demanda de nouveau le grand-inquisiteur ? »

A cette question, don Alphonse tira les instructions écrites qu'il avait surprises à Davila et les remit à Torquemada qui en fit la lecture. Mais ces instructions étaient rédigées avec tant d'art, tant de perfidie, qu'il était difficile à des yeux prévenus d'en découvrir la véritable intention. Pendant l'examen qu'en fit le grand-inquisiteur, Davila n'était pas tellement rassuré qu'il ne fît paraître aucun trouble. Son agitation, pour être

Digitized by Google

contenue, n'en était pas moins vive. Il attendait avec anxiété le premier mot que prononcerait Torquemada. Celui-ci, cependant, continuait son examen attentivement, et de temps en temps portait ses regards sur le fiscal, qui affectait une assurance qu'il n'éprouvait pas.

« Certes, dit enfin Torquemada, je découvre dans toute cette affaire, sinon de mauvaises intentions, du moins une légèreté coupable. »

Don Alphonse se réjouit à ces mots, et, dans son effusion, me pressa les mains. Don Ximenès, qui connaissait mieux Torquemada, accueillit ses paroles avec plus de défiance. Quant à moi, j'étais certain que le fiscal qui, au moyen de ses instructions, se vengeait de ceux qui le méprisaient ou l'embarrassaient, que le fiscal qui avait abusé du secret de la procédure, et de l'empressement avec lequel le saint-office accueille les dénonciations même anonymes, sortirait de cet examen victorieux et libre, comme un agent zélé, un catholique plein de foi, un magistrat irréprochable dans sa conduite.

« Oui, continua Torquemada, une réparation est devenue nécessaire. »

Davila frémit; car si, dès l'abord, il était taxé de légèreté, il pouvait craindre d'être, plus tard, accusé plus sévèrement. Sa crainte fut de courte durée.

« Seigneur Davila, ajouta l'inquisiteur, retournez à Saragosse; allez, magistrat intègre, chrétien fidèle et zélé, allez reprendre vos fonctions hérissées de peines et exposées aux coups de la malveillance. Allez, vous dis-je, la sainte inquisition approuve vos actes et déclare que vous n'avez pas trahi sa confiance. »

Nous étions stupéfaits, don Alphonse et moi qui connaissions les crimes du fiscal. Don Ximenès, plus calme parce qu'il était moins éclairé que nous sur le compte de Davila, prit la parole :

« J'ignore, dit-il à Torquemada, jusqu'à quel point cet homme est digne de votre confiance, mais je m'étonne que les

Digitized by Google

paroles d'un prélat tel que don Alphonse aient si peu d'autorité auprès de vous.

— Mon devoir, répondit Torquemada, est, avant toutes choses, de prémunir les agents de l'inquisition contre des récriminations fondées sur l'erreur ou la prévention. Tenez, ajouta-t-il en s'adressant à Davila, reprenez cet écrit qu'on a cherché à tourner contre vous, et que le Ciel a voulu faire servir à la manifestation de votre innocence. »

En disant ces mots, il lui rendit les tablettes. Je ne saurais exprimer la joie délirante qui brilla dans les yeux de Davila lorsqu'il tint les tablettes fatales entre ses mains. Certes, cet homme était loin de s'attendre à une issue aussi favorable de son affaire. Il se voyait accusé par un prélat auguste, révéré, soutenu par un illustre conseiller de la reine Isabelle, et son crédit l'emportait sur celui de ces deux hommes vertueux! son hypocrisie triomphait de la vérité! En veut-on savoir la raison? C'est que d'abord il s'agissait de moi, de moi qui avais autrefois tenu la vie du grand-inquisiteur entre mes mains, circonstance qu'il n'avait pas encore oubliée. De plus, c'est que les crimes qui n'attaquent que le repos, l'honneur, la vie d'un homme, ne sont rien, s'ils ne compromettent point directement la foi telle que l'entendent les inquisiteurs. Davila reprit toute son audace dès qu'il fut maître de ce qui pouvait le perdre.

« Je pourrais, dit-il, me venger de ceux qui m'ont accusé, mais Dieu nous prescrit le pardon des injures, et j'oublie la mienne de grand cœur.

— Allez, dit Torquemada, retournez à votre poste; de quelque part que vienne la calomnie, j'y mettrai bon ordre.

— Mais au nom du Ciel, s'écria don Alphonse, pendant que Davila sortait, n'appelez point calomnie ce qui est la vérité!...

— Je vous engage, seigneur don Alphonse, et vous seigneur don Ximenès, à vous abstenir de toute démarche ayant pour but d'arracher cet hérétique au châtiment qu'il a encouru, repartit Torquemada. Déjà vous vous êtes trop avancés; tâchez de faire oublier cette intervention intempestive.

Digitized by Google

— Leurs Altesses ont formellement promis de s'intéresser aux affaires du seigneur d'Abadia, dit Ximenès. Elles ont juré de faire reviser son procès.

— Que m'importe? Leurs Altesses sont, je le sais, fort mal conseillées, mais je ne souffrirai point qu'il soit porté atteinte aux attributions de l'inquisition. »

Puis haussant la voix, il dit d'un ton solennel :

« Aux souverains, l'État! aux inquisiteurs, la foi! »

Je compris que ma perte était inévitable et je ne voulus point entraîner avec moi mes deux généreux protecteurs. Je les remerciai de leurs bons offices.

Torquemada frappa dans ses mains pour appeler son estafier qui parut aussitôt.

« Conduisez cet homme en lieu sûr, dit-il en me désignant. »

L'estafier, qui se rappelait la scène de Villa-Réal et le danger qu'il avait couru d'être percé de sa propre épée, me voyant armé en ce moment, se fit réitérer l'ordre, mais en vain, car il n'osa pas encore s'approcher de moi. Il se retourna vers le grand-inquisiteur, et après lui avoir fait des salutations sans nombre :

« Que votre Révérence, dit-il, me permette d'aller chercher main-forte pour plus grande sûreté, car je suppose que votre révérendissime Révérence, non plus que ces deux illustres prélats ne veulent être témoins de la résistance de cet hérétique.

— Allez, dit Torquemada.

— Va, ajoutai-je pendant qu'il sortait, hâte-toi de me mettre dans un obscur cachot, car puisque la démence et le fanatisme régissent les hommes, peut-être retrouverai-je dans les entrailles de la terre la justice et la raison que j'invoque en vain devant eux. »

Dix hommes entrèrent, sur les pas de l'estafier, dans la pièce où nous étions, et, malgré les efforts de don Alphonse et de don Ximenès qui adjurèrent de nouveau Torquemada de se laisser éclairer par leurs discours, et d'examiner au moins les déclarations qu'ils avaient faites, je fus entraîné.

Digitized by Google

On me plongea dans un épouvantable cachot ou plutôt un trou, une oubliette, un je ne sais quoi d'affreux qui échappe à toute description. Je ne pouvais ni me tenir debout, la voûte était trop basse, ni m'asseoir, car l'eau me venait à mi-jambe. C'était sombre, humide, fétide, pestilentiel; huit jours de demeure dans ce cachot devaient suffire pour me donner la mort. Je dois dire que l'estafier et le geôlier, en m'y enfermant, avaient outrepassé les ordres de l'inquisiteur, car le lendemain j'en fus retiré pour être placé dans un cachot à peu près semblable à celui que j'occupais à Saragosse. Mais dans celui-ci il n'y avait point d'issue mystérieuse, pas de Sarah pour m'indiquer un passage souterrain. Il fallut languir cinq années et plus dans ce terrible séjour.

Telle fut la réparation que j'obtins de la justice de Torquemada. Je ne décrirai point les maux que j'endurai dans ce nouveau cachot, ce serait répéter ce que j'ai déjà dit en tête de ces Mémoires, et j'ai hâte de les terminer. Quant à Davila, il fut réhabilité dans ses fonctions en attendant le jour de la justice et de la réparation qui devait venir non des inquisiteurs, mais de ses victimes.

Cependant Tristan et Esteban qui avaient attendu notre sortie de l'inquisition, apercevant les deux archevêques, vinrent à leur rencontre poussés par la plus vive anxiété. Mais quand ils apprirent que j'étais resté entre les mains de Torquemada, ils en conçurent un violent désespoir. Tristan ne pouvait se consoler de n'avoir pas eu le temps de me revoir. Son désespoir était d'autant plus vif que le bruit se répandait qu'il y aurait bientôt un auto-da-fé, dans lequel on pouvait croire que je figurerais. Cependant l'auto-da-fé ayant eu lieu sans que j'en fisse partie, il reprit peu à peu courage et chercha, de concert avec Esteban, les moyens de me sauver. Ils reconnurent bientôt l'impossibilité d'y parvenir.

Plusieurs mois se passèrent sans qu'ils entendissent parler de moi; un second auto-da-fé eut lieu, et je n'en faisais point encore partie, ce qui fit supposer à Esteban que j'étais mort dans mon cachot. Il communiqua cette idée à Tristan,

Digitized by Google

qui d'abord la combattit par des raisons assez concluantes tirées surtout de ce que les inquisiteurs n'épargnaient pas plus les morts que les vivants.

« Si donc mon père avait cessé de vivre, disait-il, son corps eût figuré dans un auto-da-fé, et tout se serait passé à son égard comme s'il eût été vivant. »

Malgré cette espérance, née peut-être aussi du profond désir qu'il éprouvait de me revoir, Tristan, voyant que les mois se succédaient sans apporter aucun indice qui pût faire croire qu'Esteban s'était trompé, finit par se ranger de l'avis de ce dernier. J'ai toujours pensé que Torquemada, convaincu malgré lui de ma non-culpabilité, ou n'osant passer outre en dépit des promesses de Leurs Altesses et des protestations de don Alphonse et de don Ximenès, ou retenu peut-être par les souvenirs de sa jeunesse, reculait d'année en année devant mon exécution, et qu'il finit par m'oublier au fond de mon cachot.

Béatrice, de son côté, n'avait pas été la dernière à désespérer de me revoir. Un jour, que l'occasion se présenta d'entretenir en secret Esteban et Tristan, celui-ci, lui rappelant les promesses solennelles que je lui avais faites et les engagements réciproques qui les unissaient comme fiancés, lui fit entendre que le moment était venu de récompenser par une union plus étroite encore et plus sacrée l'amour qu'il lui avait voué. Mais Béatrice, trop abîmée dans sa douleur, repoussa doucement les prières de Tristan, et lui déclara que, puisqu'elle avait été privée de son père et de sa mère, elle voyait dans cette rigueur du Ciel un avertissement de ne point chercher le bonheur dans le monde; que, dans la crainte de faire supporter à un autre les maux dont Dieu semblait vouloir l'accabler, elle était résolue à vivre dans quelque sainte retraite pour prier et apaiser par là la colère céleste. Tristan se récria contre une aussi extrême résolution; mais, malgré ses instances, ses protestations, son désespoir, Béatrice fut inflexible et se retira peu après dans un cloître.

Ce fut alors que Tristan fit la connaissance d'un homme qui

Digitized by Google

passait, dans ce temps, pour un extravagant et un aventurier, parce que son génie découvrait des merveilles que les intelligences étroites et imbues de préjugés de ses contemporains ne pouvaient admettre. Christophe Colomb!!! le plus grand homme que les siècles eussent produit depuis longtemps, errait de cour en cour, de contrée en contrée, offrant de donner un monde nouveau, des richesses inimaginables à qui voudrait lui fréter un bâtiment si petit qu'il fût; à qui voudrait se fier à son génie et partager sa gloire. Et l'on souriait à ses demandes. Il développait ses idées, ses plans, ses calculs, qu'il assurait être exacts et irréfragables comme la marche du soleil; et on le traitait de rêveur et de fou! Six ans se passèrent à essuyer ces affronts, à dévorer ces outrages.

Un jour, Tristan et Colomb se rencontrèrent à Tolède, Tristan, désolé de la perte de Béatrice qui venait de se retirer du monde; Colomb, dégoûté de l'injustice et de l'ignorance de ses contemporains. Deux hommes également malheureux sont bientôt amis. Ils se racontèrent leurs mésaventures, puis Christophe Colomb fit passer sans peine son enthousiasme dans l'âme de son nouvel ami. Ils résolurent d'aller à Cordoue. La cour de Ferdinand et d'Isabelle, qui n'avaient point de résidence fixe, était alors dans cette ville, après avoir séjourné successivement à Séville, à Tolède, à Valladolid, à Madrid, à Saragosse, à Barcelone et dans d'autres villes.

L'année 1492 était commencée lorsque les deux amis arrivèrent à Cordoue; mais le moment était mal choisi pour proposer de nouvelles entreprises, car deux affaires importantes absorbaient l'attention des souverains : d'abord la guerre contre les Maures de Grenade qui se poussait avec vigueur; puis l'acte d'expulsion des juifs, que Torquemada était enfin parvenu à arracher. Voici de quelle manière.

A cette époque, les bruits calomnieux qui couraient depuis longtemps contre les juifs avaient pris plus d'extension que jamais. Torquemada, après avoir renouvelé ses instances et ses menaces auprès de Ferdinand et d'Isabelle pour obtenir l'ordonnance qui devait expulser les juifs de l'Espagne, n'avait

Digitized by Google

pas hésité à recueillir toutes les calomnies dont on les poursuivait, et à s'en faire une arme contre eux pour arriver plus sûrement à ses fins.

Il renouvela donc l'éternelle et absurde imputation d'enlever des enfants de chrétiens, et de les crucifier le vendredi-saint pour insulter au souvenir du Sauveur du monde. Il citait des faits précis, accompagnés de dates authentiques; les noms propres, les noms des villes, des localités, rien ne manquait à l'appui de ses assertions. Ici ils avaient outragé par un horrible sacrilége une hostie consacrée, c'était à Ségovie; là, et c'était à Tolède, ils avaient comploté de faire sauter le saint-sacrement et tous ceux qui l'accompagnaient pendant une procession; puis, c'était encore l'histoire des chausse-trapes de fer placées dans les rues de *Tabara*, destinées à arrêter la fuite des habitants menacés par l'incendie de leurs maisons; une autre fois, ils avaient insulté une croix, et il nommait la contrée, le lieu, la place : c'était dans le champ de *Puerto del Gamo*, entre les bourgs du *Casar* et de *Granadilla*, au diocèse de *Coria;* dans mille autres lieux, à l'entendre, ils avaient crucifié des enfants; puis il accusait les médecins, les chirurgiens et les apothicaires juifs d'avoir abusé de leur ministère pour causer la mort d'un grand nombre de chrétiens [1].

Certes, les raisons ne manquent pas aux tyrans pour justifier leurs persécutions, et Torquemada, s'appuyant sur toutes ces accusations, somma les souverains, plutôt qu'il ne les exhorta, de rendre le décret qu'il sollicitait depuis si longtemps. Les juifs, avertis du danger qui les menaçait, offrirent de l'argent à Ferdinand. Le moyen était propre à les sauver du péril, car le roi n'était jamais insensible à l'appât de l'argent; aussi était-il sur le point d'accepter, lorsque Torquemada accourut. Il renouvela, avec une nouvelle ardeur, la scène du crucifix qu'il avait déjà jouée une fois en présence de toute la cour. Le fanatisme du dominicain opéra un changement subit dans l'esprit de Ferdinand et d'Isabelle qui rendirent un dé-

[1] Mariana. — Llorente.

Digitized by Google

cret par lequel « tous les juifs, de tout âge et de tout sexe, étaient obligés de sortir de l'Espagne dans l'espace de quatre mois[1], sous peine de mort et de confiscation de tous leurs biens. »

Le décret menaçait des mêmes peines les chrétiens qui recéleraient des juifs dans leurs maisons. Il fut cependant permis aux juifs « de vendre leurs biens-fonds, d'emporter leurs meubles et leurs autres effets, excepté l'or et l'argent, pour lesquels ils devaient accepter des lettres de change ou des marchandises non prohibées. »

L'émigration fut immense; aussi l'imprudent souverain et le fanatique inquisiteur ne tardèrent-ils pas à se repentir de leur injustice. Torquemada enjoignit à tous les prédicateurs d'exhorter les émigrants à recevoir le baptême plutôt que d'abandonner l'Espagne. Ce fut en vain. Les juifs se hâtèrent de vendre leurs biens; et, dans leur précipitation, ils les laissèrent au plus vil prix. On a vu un de ces malheureux livrer sa maison pour un âne, un autre donner sa vigne pour un peu de drap, et un champ pour quelques mesures de toile. Bien des gens s'enrichirent des dépouilles des proscrits. Je pourrais nommer tel trafiquant de basse condition qui avant l'ordonnance était fort embarrassé dans ses affaires, et qui depuis s'est trouvé possesseur de belles propriétés qu'il n'eût jamais possédées sans la proscription des juifs. Le décret était pressant et les juifs semblaient plus pressés encore de fuir un pays où leur honneur et leur existence étaient sans cesse menacés.

Huit cent mille personnes quittèrent l'Espagne. Si l'on joint à cette émigration celle des Maures qui, dans la même année, après la prise de Grenade, passèrent en Afrique; celle des chrétiens qui, peu de temps après, quittèrent l'Espagne pour aller former des établissements dans le Nouveau-Monde, on trouvera que l'Espagne perdit, à cette funeste époque, deux millions d'habitants. Jamais, peut-être, ma malheureuse patrie

[1] C'est-à-dire à partir du 31 mars 1492 jusqu'au 31 juillet de la même année.

Digitized by Google

ne pourra réparer un tel désastre, surtout tant qu'elle sera sous le joug de ce tyran sanguinaire qu'on appelle l'inquisition.

Croira-t-on que les souverains de l'Espagne et le grand-inquisiteur osèrent rappeler aux cours étrangères la bulle qu'ils avaient obtenue du pape Innocent VIII, cinq ans auparavant[1], bulle qui ordonnait à tous les gouvernements de faire arrêter, à la simple réquisition de Torquemada, les fugitifs qu'il désignerait, et de les envoyer aux inquisiteurs sous peine d'excommunication majeure ! Ils ne recueillirent de cette prétention que le dédain et le ridicule. Et l'on oserait qualifier de zèle de semblables mesures ! Qu'est-ce donc que la démence ? Qu'est-ce donc que la cruauté ?

Pendant que ces choses se passaient au cœur de l'Espagne, les contrées du Midi voyaient s'accomplir des faits qui pouvaient du moins passer pour glorieux. Ferdinand avait envoyé réclamer au roi de Grenade [2] le tribut que ses prédécesseurs avaient coutume de payer aux souverains de Castille.

« Quelques-uns de mes ancêtres vous ont donné des pièces d'or, mais on n'en bat plus sous mon règne, avait répondu le fier musulman. Voici le seul métal que je puisse vous offrir, avait-il ajouté, en présentant le fer d'une lance à l'ambassadeur. »

Ferdinand, dans l'impossibilité où il se trouvait de châtier sur-le-champ l'audace d'une telle réponse, avait ajourné sa vengeance, et conclu même une trêve avec le musulman. Mais par une bizarrerie digne des mœurs de ce temps, la trêve autorisait les deux alliés à se faire une guerre de surprise, à s'emparer des places fortes, pourvu que ce fût sans bruit, sans appareil militaire, et que nulle expédition ne durât plus de trois jours. Les Maures, en vertu de ce singulier traité, avaient surpris Zahara, et les Espagnols, usant de représailles, s'étaient emparés d'Alhama. Cette prise était importante, car Alhama était une place considérable. Rien ne saurait exprimer le découragement qui saisit les Grenadins quand ils ap-

[1] Cette bulle est du 3 avril 1487.

[2] Muleï-Hassem.

Digitized by Google

prirent cette perte cruelle. Le roi, lui-même, en fut tellement consterné, qu'il défendit au peuple de chanter les hymnes funèbres dans lesquels il déplorait cette amère calamité.

Les Maures étaient par leurs immenses richesses, leurs nombreuses troupes, leur formidable artillerie, en état de combattre les Castillans avec avantage; mais malheureusement pour eux, la discorde s'alluma dans la famille du vieux roi et s'étendit à ses peuples. Boabdil, un des enfants du roi, échappé seul au massacre de ses frères, rassembla des forces, s'empara de Grenade, d'où il chassa son père, puis attaqua les Espagnols, remettant après leur défaite à se délivrer de deux compétiteurs[1] qui lui disputaient le trône. Mais il fut vaincu et fait prisonnier. Ferdinand lui rendit la liberté moyennant la cession de quelques places fortes et un tribut de douze mille écus d'or. L'astucieux Ferdinand ne s'était point laissé guider par un sentiment d'humanité dans cette circonstance, mais par la politique la plus profonde. Il lançait par ce moyen un dévastateur de plus dans le royaume qu'il convoitait. En effet, le royaume de Grenade ne fut plus alors qu'un vaste champ de carnage où Muleï, Boabdil et Zagal, les trois compétiteurs, se poursuivirent le fer à la main et, en se ruinant les uns les autres, frayèrent le chemin de la conquête à leur ennemi commun. Zagal assassina son frère Muleï; puis vendit aux Castillans toutes les places dont il était possesseur, et se rangea sous les étendards ennemis pour combattre sa propre patrie. Il ne resta bientôt plus aux Maures que Grenade, qui renfermait encore plus de deux cent mille habitants, malgré les troubles et la guerre civile qui l'avaient désolée, et les différentes émigrations qui en avaient été la suite.

Boabdil régnait donc à Grenade[2]. Ferdinand et Isabelle vinrent l'assiéger à la tête de soixante mille hommes. La ville passait pour imprenable; aussi les souverains n'essayèrent-ils point de l'emporter d'assaut, ils ravagèrent les environs et attendirent que la faim leur ouvrît les portes de la cité musul-

[1] Muleï et Zagal. — [2] En 1492.

Digitized by Google

mane. Une circonstance favorable à Boabdil se présenta dans le cours de ce siége qui dura neuf mois, et Boabdil ne sut pas en profiter. Le camp des chrétiens se composait de cabanes couvertes de chaume. Or, il arriva qu'une nuit les flammes dévorèrent ces légères habitations, non sans jeter le trouble parmi les troupes. C'était la reine Isabelle qui avait mis le feu par mégarde, ayant l'habitude de lire une partie de la nuit. Boabdil, qui pouvait tirer si bon parti de cet accident, en resta le tranquille témoin. Isabelle conçut aussitôt le plan d'une ville qu'elle fit construire en moins de trois mois, à la place même du camp incendié. Cette cité fut appelée *Santa-Fé*. Isabelle non-seulement répara le désastre de l'incendie, mais elle prouva encore aux assiégés que le blocus serait permanent et ne cesserait qu'avec la reddition de Grenade.

Les habitants, pressés par la famine, furent obligés de se rendre à des conditions humiliantes. Boabdil sortit avec sa famille et quelques serviteurs par une des portes de l'Albaycin, un des quartiers de la ville. On dit qu'arrivé sur le mont Palud, il jeta un regard douloureux sur la ville, la veille encore sa riche capitale, et sur les magnifiques plaines qu'il allait traverser pour la dernière fois. Déjà l'étendard de Castille flottait sur les minarets de l'Alhambra. Cette vue lui arrachant des larmes amères :

« Pleurez, mon fils, lui dit la superbe Aïxa, sa mère, pleurez comme une femme, le trône que vous n'avez pas su défendre comme un homme. »

Boabdil supplia son vainqueur d'ordonner que personne ne passerait plus désormais par la porte fatale qui l'avait vu prendre le chemin de l'exil. Ferdinand la fit murer. Ainsi finit la puissance des musulmans en Espagne, après une durée de près de huit cents ans.

Ferdinand et Isabelle firent leur entrée dans la ville au bruit de l'artillerie. Les musulmans, trop fiers pour assister au triomphe des vainqueurs, cachèrent au fond de leurs demeures leurs larmes et leur désespoir. La ville était comme déserte. Les souverains se rendirent au palais de l'Alhambra,

Digitized by Google

destiné à servir de forteresse autant que d'habitation royale. Ils restèrent frappés d'admiration à la vue de la magnificence de l'intérieur de ce palais. Partout, en effet, les décorations intérieures, qui sont tout en marbre et en incrustations d'or et d'azur, le disputent aux plus brillantes peintures. Le travail des voûtes, découpées à jour, est aussi délicat que hardi. Une vaste cour pavée en marbre est décorée, aux quatre angles, de fontaines qui alimentent un canal d'où les eaux se distribuent dans les appartements, ornés eux-mêmes de fontaines jaillissantes qui prodiguent leurs eaux limpides à de nombreux bassins d'albâtre. On remarque surtout la cour des Lions, entourée de portiques soutenus par cent dix-sept colonnes d'albâtre. Au centre est placée une fontaine de marbre blanc, d'où s'élève un jet immense, et qui est soutenue par douze lions de même matière, qui lancent également des jets d'eau. Ce fut là que Ferdinand et Isabelle décidèrent que la ville serait exclusivement catholique. Ils s'étaient engagés cependant à laisser aux Maures le libre exercice de leur culte; mais quel conquérant a jamais su se préserver de l'abus de la victoire? Les musulmans n'eurent bientôt plus d'autre alternative que l'exil, la mort ou la conversion. Ceux qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, ayant massacré les prédicateurs qu'on leur avait envoyés, furent poursuivis à toute outrance, mis à mort ou convertis de force. Ferdinand, le glaive à la main, en fit baptiser, dit-on, cinquante mille.

Mais les souverains de l'Espagne, en chassant les juifs et en exterminant les Maures qui refusaient de se convertir, avaient commencé l'œuvre; bientôt ils confièrent à la trop vigilante inquisition le soin de la poursuivre. Une foule de ces juifs et de ces Maures, ne pouvant se résoudre à quitter pour toujours le sol qui les avait vus naître, embrassèrent le christianisme; mais leur conversion peu solide ou peu sincère les exposa promptement aux rigueurs du saint-office. On frémit à la vue des milliers de malheureux qui périrent dans les flammes à la suite de cette double expulsion [1].

[1] Six mille condamnés furent brûlés vifs dans l'espace de quatre ans.

Digitized by Google

La cour, après un bref séjour à Grenade, était revenue à Cordoue. On chercha bientôt à faire oublier au peuple les exécutions sanglantes qui étaient la conséquence des mesures prises par Ferdinand et Torquemada ; des fêtes brillantes eurent lieu. Mais rien ne fut plus propre à faire diversion à toutes ces horreurs que ce qui se passa dans ce même temps.

Colomb, comme on l'a vu, était venu à Cordoue avec Tristan. Il crut le moment favorable pour se présenter devant les souverains. Le prieur d'un couvent de franciscains, que le hasard lui avait fait rencontrer, Juan Pérez de Marchenna, homme instruit et avide de connaissances nouvelles, lui donna des lettres pressantes écrites à Fernando de Talavera, confesseur particulier de la reine. Dans ces lettres, Colomb était vivement recommandé comme un homme extraordinaire et digne d'être écouté. Il fut admis en présence des souverains. Bien que couvert de vêtements simples et pauvres, Colomb avait un extérieur distingué, et ses réponses, pleines de convenance et d'à-propos, prévenaient en sa faveur. Mais ce qu'il disait était si extraordinaire et si incompréhensible pour tout le monde, qu'il fut, comme toujours, dès l'abord, considéré comme un aventurier et un extravagant. Pour lui, méprisant les fausses idées qui naissaient sur son compte, et renvoyant à ses détracteurs le ridicule sous lequel ils cherchaient à l'écraser, il ne se rebuta point : il développa ses plans, ses idées, ses assertions devant Leurs Altesses, avec une persévérance toujours nouvelle; il fut traité de visionnaire. Gênes, sa patrie, dit-on, l'avait méprisé comme un fou; Venise l'avait chassé comme un fourbe dangereux; Rome l'avait traité d'hérétique lorsqu'il prétendait que la terre était ronde; en Portugal il n'avait pas été mieux accueilli; en Espagne, du moins, on lui nomma des juges; mais quels juges! C'étaient des mathématiciens ignares, des moines plus ignares encore, des évêques imbus de préjugés, des docteurs en théologie, pleins de la lettre des Écritures saintes, mais dépourvus de l'esprit caché sous la lettre.

« La terre est ronde, leur dit le prétendu visionnaire.

Digitized by Google

— Haro sur l'hérétique ! s'écria l'assemblée ; la terre est plate, saint Paul l'assure.

— Elle est ronde, vous dis-je. »

Et il en donnait des preuves. Il avait fait plus d'un voyage sur différentes mers, et l'aspect des côtes, les phénomènes visuels qu'il avait observés et dont il avait promptement trouvé les causes, l'avaient convaincu de la sphéricité de la terre. Mais que dire à des ignorants pour les éclairer ? comment montrer la lumière à des aveugles ?

« Saint Paul a dit que la voûte du ciel est une vaste tente dressée au-dessus de la terre, ce qui prouve sans réplique, disaient les membres de l'aréopage, que la terre est plate.

— J'offre de vous démontrer le contraire, et de plus de vous faire connaître des pays dont vous ne soupçonnez pas l'existence : que demandé-je pour cela ? un simple petit bâtiment et quelques hommes courageux et dociles.

— Vos rêves chimériques, lui répondit-on, valent-ils la dépense d'une barque et la vie d'un seul matelot ? »

Christophe Colomb eut beau prier, protester, crier que la terre était ronde, et que les pays que nous connaissions n'étaient pas comparables en étendue à ceux qui nous restaient à connaître, il fut repoussé et déclaré atteint et convaincu d'ignorance, et, comme tel, condamné au mépris, ce qui pouvait, suivant ses juges, lui arriver de moins fâcheux.

Christophe Colomb, que des imbéciles traitaient comme un ignorant et un aventurier, et dont pourtant l'audace était du génie, Christophe Colomb perdit à la fin courage, et, rencontrant Juan Pérez de Marchenna, qui lui avait facilité l'entrée de la cour de Castille, il lui dit qu'il ne lui restait plus qu'à fuir l'Espagne, qui se repentirait un jour de son indifférence. Juan Pérez de Marchenna, qui était instruit et non moins persévérant que Christophe Colomb, engagea son protégé à rester encore, lui promettant d'aller lui-même plaider sa cause auprès des souverains de l'Espagne. Le franciscain eut en effet plus de crédit que le voyageur, et trois frêles barques, montées par quatre-vingt-dix hommes, sortirent un jour du petit port de

Digitized by Google

Palos en Andalousie, pour aller à la recherche d'un nouveau monde ; c'était le vendredi 3 août 1492.

Christophe Colomb reçut en partant l'investiture de la dignité d'amiral avec le titre de vice-roi et de gouverneur-général des pays qu'il découvrirait. Les trois petits bâtiments qui composaient l'escadre étaient *la Santa-Maria*, commandée par Colomb, *la Pinta*, sous les ordres de Martin-Alonzo Pinzon, et la *Nina*, montée par Vincente Yanez.

Tristan, sinon convaincu de ma mort, du moins n'espérant plus me revoir non plus que sa chère Béatrice, qui s'était retirée, comme je l'ai dit, dans un couvent pour pleurer ma mort prétendue, Tristan, dis-je, avait répondu à l'appel de Christophe Colomb, et il faisait, lui quatre-vingt-dixième, partie de l'équipage de l'escadre. Christophe Colomb en avait fait son lieutenant sur *la Santa-Maria*, et bientôt le hardi navigateur, qui avait besoin d'épancher ses pensées dans l'âme d'un homme qui le comprît, se lia encore plus étroitement avec Tristan qui, de son côté, était heureux d'avoir un confident de ses regrets. De là, une intimité vive et durable entre le futur vice-roi et son jeune compagnon.

Les premiers jours furent heureux, et nos quatre-vingt-dix voyageurs, favorisés par un beau temps et un bon vent, donnaient un essor irrésistible à leur imagination. Ils se voyaient déjà maîtres de contrées immenses, possesseurs de trésors merveilleux ; le moindre matelot se créait un empire égal au moins à toutes les Espagnes ; là il serait roi absolu, il civiliserait les peuples, et pour arriver plus promptement à cette civilisation, il instituerait les courses de taureaux et le tribunal de l'inquisition. Qui pourrait dire toutes les fantaisies, toutes les illusions d'une imagination excitée par l'espérance ?

Cependant, après avoir côtoyé pendant quelques jours les rivages de l'Afrique, et séjourné aux îles Canaries, l'escadre s'avança au large. A l'aspect de cette mer immense, de cet Océan sans limites, où nul autre avant lui n'avait osé se hasarder, Christophe Colomb sentit son âme se dilater avec ivresse ;

Digitized by Google

et sa pensée perçant l'obscurité des siècles à venir, il entrevit tous les peuples du monde saisis d'admiration et célébrant sa mémoire au pied de ses statues.

Mais son extase fut courte : un cri le rappela aux dévorantes agitations du voyage.

« Un homme à la mer ! » cria une voix.

Un matelot maladroit venait en effet de tomber à l'eau d'où on le tira sans peine. Cet événement, si commun et si peu important en toute autre circonstance, fit cependant une fâcheuse impression sur l'esprit éminemment superstitieux des matelots. Ils augurèrent mal d'une entreprise qui débutait si malheureusement, et Christophe Colomb ne vit pas sans inquiétude le trouble de ses compagnons qui, prompts à se décourager, se prirent peu à peu à regretter le rivage. Colomb suivait des yeux leurs regards scrutateurs, et comprit qu'ils cherchaient au loin un horizon sans fond, une terre invisible. Puis, apercevant un nuage menaçant qui s'élevait lentement dans le lointain, les matelots frémirent.

« Tristan, dit Colomb, ces hommes manqueront de cœur, je le vois ; les indices qu'ils me donnent ne me trompent pas plus que les sinistres signes de la tempête qui se prépare. Mais moi, ajoutait-il avec enthousiasme, moi ! j'aurai de la constance, de la force d'âme pour tous ! Ah ! s'ils avaient ma foi ! ma conviction !... Mais que m'importe leur conviction ! leur foi ! Ce sont des machines ; qu'ils obéissent au mouvement que je veux leur imprimer, ou, par *la Santa Maria*, je les briserai comme ce vase de terre ! »

En parlant ainsi, Colomb lança contre le grand mât un vase dans lequel il venait de se désaltérer, et il le brisa en mille pièces.

Tout à coup, le nuage s'étendit comme un sombre voile sur le ciel ; des oiseaux marins, précurseurs funèbres des naufrages, cherchant un abri contre la tempête, s'abattirent sur le navire ; des éclairs brillèrent, et le grondement sourd et fréquent du tonnerre, l'obscurité qui croissait, le vent qui sifflait dans les agrès du navire, la mer qui soulevait ses va-

Digitized by Google

gues de plus en plus volumineuses, tout jetait le trouble et la consternation dans l'âme des matelots inexpérimentés. Ils couraient çà et là avec égarement sur le pont, et se sentant entraînés par l'ouragan, s'attachaient aux mâts, aux cordages, s'exposant à mille dangers que leur sang-froid leur eût fait éviter. Colomb était partout; il se multipliait, donnait des ordres qu'il exécutait lui-même, et, grâce à cette activité, à cette énergie partagées par Tristan et par quelques matelots plus aguerris, le vaisseau put résister à toute la furie de la tempête, qui dura une grande partie de la nuit. Sur le matin le vent s'apaisa, le ciel s'éclaircit, le soleil se leva radieux, et le courage revint aux matelots. Pas un ne manqua à l'appel de son nom. Les deux autres bâtiments s'étaient aussi tirés heureusement du danger. Colomb crut devoir punir les matelots qui avaient montré la plus grande faiblesse; mais l'expérience fit plus tard, quant à cela du moins, ce que n'auraient pu faire en ce moment les plus terribles châtiments. Ils s'aguerrirent bientôt contre la tempête plus facilement que contre la fatigue et l'incertitude.

Cependant les journées s'écoulaient, deux mois s'étaient déjà passés et la terre ne se montrait pas encore. Les matelots qui, au début du voyage, avaient rêvé une conquête sans périls, une gloire sans obstacles, commencèrent à murmurer. Dans leur découragement, ils reculaient maintenant jusqu'à l'infini les bornes d'un monde qu'ils avaient cru d'abord à leur portée. Colomb, retiré à l'arrière de son bâtiment avec Tristan qui montrait autant de sang-froid que l'amiral lui-même, Colomb, dis-je, perçait l'horizon de ses regards ardents, et, bien que tout parût sans limites, la mer comme le ciel, lui, par une sorte d'intuition particulière, il sentait que la terre approchait.

« Elle est là, disait-il à Tristan... Voyez, de ce côté, où vous apercevez cette petite vapeur bleuâtre... Eh bien! au delà de ce point, au-dessous peut-être, est la terre. Santa Maria! ajoutait-il en regardant le ciel, santa Maria! dirigez mon navire et secondez-moi! »

Digitized by Google

Mais l'esprit et les yeux des grossiers matelots ne pouvaient ni sentir ni voir ce qui n'était pas matériellement sensible. Ils firent entendre des menaces. Colomb, calme et inaccessible à la crainte, n'opposa à leur mutinerie qu'une contenance ferme et un sang-froid qui imposèrent aux matelots. De quels vœux, cependant, n'appelait-il pas la terre!

La nuit suivante, Tristan s'était étendu sur le pont pour jouir d'une brise délicieuse qui s'était élevée après une journée brûlante. Il entendit les matelots qui se concertaient pour contraindre l'amiral à retourner en Espagne. Tristan se glissa en toute hâte, sans être aperçu, jusqu'à l'arrière où se tenait constamment Colomb et l'avertit du danger qui le menaçait.

« Les misérables! s'écria Colomb sans quitter son poste, ils suivront ma fortune malgré eux! Je les rendrai célèbres en dépit de leur stupidité!

— Amiral, dit Tristan, le temps presse, que faut-il faire?

— Rien, répondit Colomb; qu'ils viennent, mais qu'ils n'espèrent pas m'intimider! Ils me tueront, s'ils veulent... Oh! la mort! je ne la crains pas! Mais mourir avant d'avoir achevé l'œuvre que j'ai commencée! Mourir! et laisser à un autre la gloire de terminer une entreprise unique dans les fastes du monde!... car la route est ouverte...; quand ils m'auront tué..., eux-mêmes, malgré eux, ils trouveront la terre, car elle est là!... Oui! là sont les riches contrées que je cherche!.. Nous y touchons!... Écoutez!!! le canon!... *La Pinta* que j'ai envoyée à la découverte nous appelle! elle doit tirer dix coups, de cinq minutes en cinq minutes, si elle découvre la terre!... Holà!... enfants!... »

En ce moment les mutins arrivaient armés de couteaux, de poignards et de haches. Ils s'arrêtèrent soudain comme pétrifiés par le coup de canon qu'ils venaient d'entendre.

« Enfants, leur dit l'amiral, douterez-vous encore?... C'est le signal de *la Pinta!* elle a vu la terre! écoutez! »

Tous se couchèrent à plat ventre sur le pont et y collèrent leur oreille, de peur de perdre un seul coup. Le canon gronda de nouveau.

Digitized by Google

« Deux ! dirent-ils d'une seule voix. Oui ! c'est le canon de *la Pinta!* Vive Jésus ! vive notre amiral !... Mais écoutons encore.... Trois !... Vive Isabelle ! vive Ferdinand ! »

Chaque coup de canon était ainsi suivi des plus vives acclamations. Le canon de *la Santa-Maria* et celui de *la Nina* répondaient à celui de *la Pinta*. Le délire avait remplacé le désespoir et la fureur. Les mutins, que la crainte de périr au milieu du vaste Océan allait rendre assassins, se prosternèrent aux pieds de Colomb qui en cet instant avait l'aspect d'un dieu. Dans l'ivresse où l'on était on ne comptait plus les coups ; Tristan seul les comptait. Le cinquième coup avait retenti à bord de *la Pinta*. Ce fut en vain que Tristan attendit le sixième. Il se pencha à l'oreille de l'amiral et lui fit part de ce qui arrivait.

— Se seraient-ils trompés, dit l'amiral avec inquiétude ? N'auraient-ils pas vu la côte ?

— Je ne sais, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'ils n'ont tiré que cinq coups de canon.

— Oh ! malheur à moi ! s'écria Colomb avec un geste de désespoir. »

Mais il se remit bientôt, car il y allait de sa vie ; et, qui plus est, sa renommée était en jeu.

« On nous trompe, dit un des matelots ; l'amiral nous a dit qu'on devait tirer dix coups, et je n'en ai pas entendu dix.

— Ni moi, ajouta un autre.

— Vous voyez bien qu'on nous trompe pour que nous ayons le temps de mourir tous au milieu de cette mer, loin de nos familles qui nous attendent toujours, mais qui ne nous reverront plus. »

Cette réflexion changea subitement les dispositions de cette troupe de mutins qui, incapables de modérer leur fureur, s'avancèrent, l'air menaçant, contre Christophe Colomb. Mais celui-ci, plein de calme au milieu d'un si grand danger, leur ordonna de s'arrêter. Ils s'arrêtèrent.

« Avez-vous pensé, leur dit-il, qu'une si glorieuse entreprise dût s'accomplir sans périls ? Ne me suis-je donc fait accompagner que par des hommes sans vigueur et sans con-

Digitized by Google

stance ? Ou bien ces méprisables compagnons ne seraient-ils que des hommes avides de richesses, que l'appât de l'or et non la gloire d'être utiles à leur patrie a poussés vers des régions inconnues ? S'il en est ainsi, qu'ils partent au plus vite ; qu'ils retournent en Espagne proclamer le lâche abandon qu'ils font du chef qu'ils avaient juré de suivre au delà des mers ; un de mes vaisseaux les ramènera dans leur patrie ; qu'ils s'éloignent, encore une fois, ce n'est point avec de pareils hommes qu'on accomplit de grandes choses ! »

Tous les matelots restèrent immobiles ; pas un murmure, pas un souffle ne vint troubler le silence qui régnait à bord de *la Santa-Maria*. Colomb reprit :

« Pour moi, tant que je vivrai, avec l'aide de Dieu, je persévérerai dans mon entreprise.

— Nous vous suivrons partout, dit Tristan qui chercha par cette initiative à ramener les mutins.

— Non ! non ! s'écrièrent-ils, en Espagne ! retournons en Espagne !

— Il vous faudra deux mois pour y retourner, répondit Tristan, et dans quelques jours, demain, peut-être, nous toucherons les terres inconnues que nous cherchons !

— Il n'y a pas d'autres terres que celles que nous avons quittées ! l'Espagne ! l'Espagne !

— Oh ! dit Colomb avec colère, ces misérables sont en démence !

— Je suis las de ne voir que l'eau et le ciel depuis deux mois, dit un des matelots.

— Et moi, dit un autre, je crains la famine ; nos provisions s'épuisent, et la famine en pleine mer, ce doit être épouvantable.

— Le roi, votre maître et le mien, répondit Colomb en dominant de sa voix énergique les cris des mutins, nous a ordonné d'aller à la recherche de nouvelles contrées ! que les sujets traîtres et lâches qui refusent d'obéir aux ordres de leur roi se retirent donc à l'avant du vaisseau ; mais que les véri-

Digitized by Google

tables Espagnols, sujets fidèles à leur roi et à leurs serments, que ceux-là viennent à moi ! »

Il y eut un instant d'hésitation, puis tous se précipitèrent vers lui, personne ne voulant passer pour traître ni lâche.

« Amis, reprit Colomb de sa voix la plus affable, trois jours encore de constance, et si, à la fin de la troisième journée, nous n'avons pas atteint le but que nous cherchons, je le jure par *la santa Maria*, nous retournerons en Espagne !

— Viva ! viva ! s'écrièrent tous les matelots en agitant leurs chapeaux. »

Le calme se rétablit donc encore une fois et l'on continua de naviguer. Le troisième jour arriva bientôt sans apporter de changement dans la position des voyageurs. Les murmures recommencèrent à se faire entendre. Qui pourrait peindre les poignantes angoisses de Colomb, lorsque le matin de cette troisième journée, sondant de ses yeux perçants l'horizon sans bornes, il n'aperçut qu'un ciel limpide et une mer sans rivages ? *La Santa-Maria* avait beau glisser fière et légère, poussée par une bonne brise, Colomb ne s'en apercevait pas. Le désespoir était dans ses regards, dans ses gestes, dans son morne silence. Les murmures allaient croissant parmi l'indocile équipage qui regrettait ces trois journées perdues pour le retour. Tristan s'approcha de Colomb.

« Laissez-moi, lui dit brusquement celui-ci, ne voyez-vous pas que le Ciel est impitoyable pour moi ? Que me reste-t-il à faire ? Mourir ! oui, mourir ! car pour retourner en Espagne... jamais ! Oh ! si ces hommes voulaient !... Mais non, ce soir j'entendrai encore leurs clameurs qui me tuent ; ce soir, ils voudront encore retourner en arrière... O sort funeste ! je ne saurais survivre à la perte de mes plus chères espérances !... Adieu, Tristan, laissez-moi... »

Colomb, à ces mots, saisit son mousquet et l'arma.

« Est-ce bien vous que j'entends et que je vois ! s'écria Tristan en se précipitant sur l'arme fatale et en l'arrachant des mains de Colomb. Quoi ! vous voulez mourir parce que les difficultés ont dépassé vos prévisions ? Qu'est devenue cette

Digitized by Google

constance qui faisait votre force? Les clameurs de vos grossiers compagnons vous importunent? Qu'importent les cris insensés de ces misérables? Que cette arme, au lieu de vous enlever une vie qui ne vous appartient pas, serve à punir le premier d'entre eux qui osera murmurer!...

— Comptez-vous pour rien mes espérances détruites? demanda Colomb... ; car je ne me fais plus illusion..., la terre fuit devant moi... Je n'aurai pas le temps de l'atteindre..., et demain, mon ami, il sera trop tard.

— Une journée entière vous reste encore, dit Tristan, nous ne sommes qu'au matin de la troisième journée ; n'est-ce rien aussi que quinze heures par un bon vent?... Voyez comme *la Santa-Maria* glisse sur les eaux!

— Vous dites vrai, mon ami, s'écria Colomb ranimé par l'espérance que Tristan faisait renaître; il faut lutter jusqu'au bout. Quinze heures me restent!... Quinze heures!... c'est plus qu'il ne faut pour décider du succès! »

En disant ces mots, il prit d'une main ferme le gouvernail, et ses yeux observèrent attentivement la mer. Sur le soir, le découragement se peint sur tous les visages, car rien n'annonce un changement favorable; aux murmures se joignent des regards sinistres, des menaces de mort, puis la fureur éclate; quelques heures encore, et le terme fatal expire, et Colomb tombe victime de son audace, de son génie. Mais cette fois l'orage a beau gronder sur son navire, il ne s'en émeut point; des menaces terribles frappent son oreille, il les dédaigne; les haches se préparent pour la seconde fois, elles sont levées sur sa tête, l'heure est venue, ils vont frapper! Tristan se précipite, le protége de son corps, détournant un instant sur lui-même la rage des assaillants. Colomb ne voit rien, n'entend rien, ni les cris de fureur qui le menacent, ni le dévouement qui le sauve. Il n'est attentif qu'à une seule chose, à la mer, à cette mer inexorable, sans fin, immense comme l'air, comme l'éternité. Il se réveille enfin.

« Regardez! s'écrie-t-il. »

Tous les regards se portent sur la mer, et soudain le délire

Digitized by Google

s'empare de tous ces furieux, les haches tombent des mains; ils trépignent de joie, s'embrassent les uns les autres, baisent les pieds, les vêtements de Colomb; et maintenant ils ne peuvent plus douter... des herbes venant de la terre flottent sur l'eau; des poissons qui ne s'écartent jamais du rivage se montrent en foule; puis ce sont des roseaux; puis une branche d'arbre qui, chargée de fruits et nouvellement séparée de sa tige, semble être envoyée comme un gage de paix et d'abondance. La nuit venue, on aperçoit au loin une lumière qui change de place, et bientôt *la Pinta*, toujours en avant, donne le signal de terre, et cette fois le signal est complet. Un cri immense parti de *la Santa-Maria* se répète sur *la Nina*, et va retentir comme un écho jusque sur *la Pinta*. Le Nouveau-Monde est découvert! Il est deux heures du matin! on est au *Vendredi* 12 *octobre* 1492! Au vendredi! comme le jour du départ! soixante-onze jours après avoir quitté l'Espagne!

« Eh bien! dit Tristan à Colomb qui venait de le presser dans ses bras, devais-je vous laisser mourir?

— Venez, répondit Colomb avec chaleur, c'est à vous de prendre possession de cette terre!... car c'est vous qui me l'avez fait découvrir.

— Que dites-vous? interrompit Tristan, moi! simple écho de vos pensées, faible instrument de votre génie, me substituer à votre place! Ah! ne parlez pas ainsi, ce serait me faire douter de votre estime et de votre amitié... Non, amiral, c'est à vous de toucher le premier la terre, à vous de lui donner son nom!

Colomb descendit à terre tenant en main le pavillon royal, et prenant possession de l'île (car c'en était une) au nom des souverains de l'Espagne, il lui donna le nom de *San-Salvador*. Les sauvages qui habitaient cette île s'enfuirent d'abord pleins de terreur à l'aspect des vaisseaux et des hommes qui les montaient; mais peu à peu cette terreur se dissipa, et ils s'approchèrent des Espagnols avec vénération, et se prosternèrent à terre pour les adorer comme des divinités. Colomb emmena avec lui quelques-uns de ces insulaires d'un naturel

Digitized by Google

très-doux. Il erra ensuite au milieu d'un archipel nombreux [1], découvrit Cuba où les Espagnols trouvèrent le tabac, dont les indigènes faisaient usage. Il s'arrêta ensuite dans une grande île qu'il nomma *Hispaniola* [2], île agréable, peuplée d'hommes paisibles et bienveillants. Colomb construisit un fort dans lequel il laissa une partie de son équipage pour garder l'île pendant qu'il retournerait en Espagne.

Lorsqu'il fut sur le point de partir, Tristan lui demanda le commandement de cette petite garnison.

« Vous connaissez mes malheurs, dit Tristan, vous savez ce qui m'attend dans ma patrie si j'y suis découvert; permettez-moi donc de vivre ignoré dans ces contrées, heureux si votre amitié me garde un souvenir dans votre cœur.

— Nous partirons ensemble, répondit Colomb; vous avez partagé mes fatigues, vous partagerez ma gloire. Quand on saura ce que nous avons fait ensemble pour l'honneur de l'Espagne, quel Espagnol osera vous persécuter? »

Tristan voulut insister, Colomb lui ferma la bouche. Le jour du départ arrivé, Tristan voulut se dérober aux adieux de Colomb. Celui-ci le fit enlever et transporter sur *la Pinta* où il s'embarqua lui-même, car *la Santa-Maria* n'était plus, elle s'était brisée sur la côte d'Hispaniola.

Colomb arriva en Espagne et débarqua à Palos, le 14 mars 1493, sept mois et demi après en être sorti.

La cour était à Barcelone. Le trajet de Palos à cette ville fut pour Christophe Colomb une marche triomphale. Toutes les populations accouraient sur son passage, et restaient frappées d'étonnement et d'admiration à la vue des insulaires qui suivaient le grand navigateur, des oiseaux curieux au plumage riche et brillant, de l'or et de l'argent qui témoignaient de la richesse des contrées qu'il venait de découvrir.

Le roi et la reine firent au navigateur une réception digne d'un si grand génie, et l'on dit qu'ils se levèrent à son approche, honneur insigne que n'avait reçu aucun homme avant

[1] Les îles Lucayes. — [2] Haïti.

Digitized by Google

lui. Puis, quand il leur eut fait le récit détaillé de son voyage, ils tombèrent à genoux pour rendre grâces au Ciel d'un événement si glorieux pour leur règne.

Croirait-on que ce même Colomb, ce grand homme, ce génie immortel, fut, pendant ses autres voyages, poursuivi par les calomnies de tous les envieux que sa gloire offusquait? croirait-on que ces mêmes souverains qui s'étaient levés devant lui, se laissèrent ensuite circonvenir au point de faire charger de chaînes le conquérant qui, par la seule puissance de son génie, leur avait acquis un monde tout entier, des trésors inépuisables, unè gloire impérissable? Ces chaînes, et ce fut toute la vengeance qu'il tira de cette iniquité, Colomb, quand on lui eut rendu justice, les fit suspendre aux murs de son cabinet, et ordonna qu'à sa mort elles fussent enterrées avec lui. Accablé de fatigues et d'infirmités, abreuvé de chagrins, reçu froidement à la cour, Colomb termina dans un douloureux oubli sa glorieuse carrière à Valladolid[1], sans avoir pu être consolé de tant d'injustices par l'enthousiasme du peuple. C'est à la postérité de le venger.

Peu de temps après, la cour revint à Tolède. A peine y fut-elle arrivée qu'on fit les préparatifs de deux fêtes destinées, l'une à célébrer la glorieuse expédition de Christophe Colomb, l'autre à assurer le triomphe de la foi catholique contre l'apostasie des Mauresques et des Juifs. Pour Tristan, il n'avait pas jugé à propos de suivre Colomb à Barcelone. Il était retourné à Tolède pour retrouver Esteban. Il nourrissait toujours au fond de son cœur l'espoir secret de revoir Béatrice, ne pensant pas que sa résolution fût irrévocable. Esteban, de son côté, attendait le retour de Tristan avec impatience.

« Dieu soit loué ! dit-il lorsqu'il le rencontra, de vous avoir ramené sain et sauf. J'ai de grandes nouvelles à vous apprendre.

— Béatrice a-t-elle changé de résolution ?

— Je ne sais; mais ce n'est pas d'elle que je veux vous parler.

[1] Christophe Colomb mourut en 1506.

Digitized by Google

— A-t-elle quitté le cloître où elle s'est enfermée ?

— Elle le quittera, je l'espère.

— Parlez, de grâce, Esteban, son père est-il vivant ?

— Oui... ; mais à ce soir..., dans votre demeure ; j'irai vous trouver et vous saurez tout... A ce soir...

CHAPITRE IV.

L'estafier trouve un ami. — Une fête nationale.

endant que Tristan prenait part à l'aventureux voyage de Christophe Colomb, l'estafier du grand-inquisiteur employait tout son crédit auprès de son maître pour faire admettre au nombre de mes gardiens un homme dont les discours trahissaient la plus grande haine contre moi : cet homme, c'était Esteban. Voici de quelle manière ils s'étaient rencontrés et comment ils s'étaient connus. Un jour que l'estafier sortait de chez le grand-inquisiteur, il fut abordé dans la rue par un inconnu dont la mise annonçait une certaine aisance.

« J'ai appris, dit cet inconnu au valet de Torquemada, qu'un embarras d'argent vous cause en ce moment de grandes inquiétudes. Mais je connais votre mérite, et je viens vous prier d'user de ma bourse comme si c'était la vôtre. Ne me demandez pas encore qui je suis ; sachez seulement que je suis votre ami.

— Seigneur inconnu, dit l'estafier en faisant mille salutations profondes, j'ignore ce qui peut me valoir une offre aussi généreuse, mais je n'hésite pas à l'accepter, dans la crainte refus ne vous offense. »

Et l'estafier avait reçu immédiatement une somme de mille réaux, dont il avait donné une reconnaissance qu'Esteban, car

Digitized by Google

c'était lui, avait déchirée devant son nouvel ami. On comprend qu'une liaison commencée de la sorte devait marcher vite. Cependant Esteban mit en œuvre tous les moyens qu'il jugea capables de gagner la confiance de l'estafier. Aussi lorsqu'il rencontrait celui-ci, il lui prodiguait les plus grandes marques de respect, comme s'il était lui-même son obligé. Ces rencontres se renouvelaient presque tous les jours, parce qu'Esteban épiait toutes les démarches de l'estafier et se trouvait toujours devant lui au moment où celui-ci l'attendait le moins. Comme ce valet de Torquemada était fort ridicule, les jeunes gens qui le rencontraient ne faisaient pas mystère de leurs railleries et de leurs sarcasmes. Esteban prit un jour ostensiblement sa défense contre les rieurs. Cette preuve de dévouement lui valut de vifs remerciements, de grandes protestations de services de la part de l'estafier. Esteban ne manqua pas ensuite de visiter fréquemment les églises où le serviteur fanatique de Torquemada allait de préférence faire ses dévotions. Et certes, quand il était sous les yeux de son ami, nul ne l'emportait sur Esteban pour le recueillement, les soupirs mystiques, les œillades contrites; nul ne faisait avec plus d'énergie ses *meâ culpâ*.

Un jour, Esteban l'ayant abordé sous le péristyle de la cathédrale, lui demanda son avis sur le choix du dominicain qu'il voulait prendre pour confesseur, et l'estafier lui en indiqua un dont Esteban ne manqua pas d'être fort satisfait, car ce dominicain, plein de zèle et très-versé dans les rubriques de la fausse dévotion, le sermonna, l'enflamma, le sanctifia de telle sorte que bientôt la sainteté d'Esteban passa en proverbe dans les discours de l'estafier; celui-ci ne se lassait point de lui en faire compliment.

« Bon! pensait Esteban en recevant d'un air hypocrite les éloges de l'estafier, le poisson mord à l'appât; de la prudence, et je m'en rendrai maître. »

Enfin, à force de prévenances, de témoignages de dévotion, de zèle, de fanatisme, j'ajouterai de libéralité envers l'estafier toujours riche en oraisons, mais pauvre d'argent, Esteban ga-

Digitized by Google

gna la confiance et l'amitié de notre estafier. Les petits moyens produisent souvent les plus grands résultats, et c'est quelquefois par leurs valets que se laissent influencer le plus les hommes qui ont en main l'autorité. Grâce à l'enthousiasme de son valet, Torquemada connut Esteban avant de l'avoir vu.

Dès qu'Esteban fut assuré de la confiance entière du valet du grand-inquisiteur, il lui parla du désir qu'il aurait de se faire admettre au nombre des agents les plus infimes du saint-office de Tolède. L'estafier, étonné d'une pareille demande, fit observer à son ami que l'emploi qu'il demandait était indigne de lui, et bon tout au plus pour des hommes grossiers, brutaux, méprisables et méprisés.

« Ah! disait-il, si vous désiriez être alcade dans quelque inquisition, cela vaudrait la peine de s'en occuper; mais, gardien! allons donc!

— Mon ami, interrompit Esteban, plus l'emploi que j'obtiendrai sera méprisable, plus il sera conforme au désir que j'ai de faire pénitence. On peut servir le Ciel dans tous les états, et les désagréments de celui que j'ambitionne contribueront à mon salut. »

L'estafier, plein d'admiration pour l'humilité de son ami, s'empressa de solliciter auprès du grand-inquisiteur la place qu'il désirait. Un matin donc l'estafier vint trouver Esteban et lui dit en l'abordant :

« Réjouissez-vous, mon ami, j'ai obtenu ce que vous demandiez; mais que de peine! que de persévérance cela m'a coûté!

— Quelle reconnaissance je vous dois! dit Esteban.

— Eh! dit l'estafier avec toute la finesse dont il était capable, cela se pourrait bien. Notre révérend père Torquemada m'a fait sur vous tant de questions. Quel nom? d'où vient-il? qui est-il? quel état? quelle famille? est-il bon catholique? est-il zélé? dévoué? aveugle quand il s'agit des intérêts de l'inquisition? Et mille autres questions auxquelles j'ai répondu de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit de notre révérend

Digitized by Google

père. Il hésitait encore; mais je me suis porté votre garant! et il a consenti.

— Il a consenti!

— Sur ma caution. J'ai répondu de vous sur mon âme! sur mon salut!

— Quelle dévouement!

— J'avais si bien disposé notre révérend père en votre faveur! Ah! votre réputation est belle auprès de lui!

— Quelle bonté!

— Entre amis, est-ce qu'on ne se doit pas de ces petits services? Ne m'en avez-vous pas déjà rendu plusieurs? N'ai-je pas eu recours souvent à votre bourse?

— Allons donc, mon ami, ma bourse, je vous le répète, est à vous. Je n'ai qu'un reproche à vous adresser, c'est de ne point y puiser plus souvent.

— En vérité? si j'osais!...

— Je vous en prie, ne doutez pas un seul instant de l'amitié de celui qui vous doit tant, et qui tient à vous témoigner sa reconnaissance.

— Eh bien, mon excellent ami, dit l'estafier, cinq cents réaux me feraient un plaisir extrême en ce moment.

— A quoi bon tant d'hésitation pour une semblable bagatelle?

— Ce n'est rien pour vous qui êtes riche et généreux; mais pour moi qui suis si pauvre! si dépourvu de ressources! Ah! si j'étais à votre place, je ne me condamnerais pas, comme vous, à vivre dans des cachots au service de misérables hérétiques! je trouve qu'il est déjà trop pénible de servir celui qui les envoie au bûcher.

— Et j'aurai cet emploi que vous avez demandé pour moi? dit Esteban, sans faire attention à la dernière réflexion de son interlocuteur.

— Dès demain, mon ami; mais je regrette qu'un homme tel que vous borne son ambition à si peu de chose.

— Je vous ai fait connaître le désir que j'ai de m'humilier devant Dieu et devant les hommes.

Digitized by Google

— Je ne vous demande point les raisons de cette conduite que j'admire, mon ami, sans pouvoir l'expliquer.

— Vous les connaîtrez plus tard ces raisons, et vous serez le premier à les trouver puissantes, j'en suis certain.

— Parmi les hérétiques qui sont renfermés dans les cachots, reprit l'estafier, il en est un dont les crimes surpassent ceux des autres hérétiques, comme la cime d'une haute montagne surpasse le sommet d'une simple colline.

— Ah? dit Esteban, et de quels crimes s'est-il donc rendu coupable?

— De quels crimes, cher ami? le nombre en est si grand, que je ne puis vous les nommer tous; je ne vous en citerai qu'un seul : il a voulu me tuer.

— Vous tuer! répéta Esteban d'un ton profondément stupéfait.

— Avec ma propre épée! reprit l'estafier.

— L'impie! Ah! je n'ai pas besoin de connaître ses autres crimes pour juger qu'il est digne des plus grands supplices!

— Mais, grâce au Ciel, continua l'estafier, il n'est pas Castillan, c'est un Aragonais, et encore il descend d'une juive.

— D'une juive! Mauvaise lignée! race funeste! marranos! Mais au moins dites-moi son nom?

— Son nom? je ne sais s'il est permis de le prononcer; je crains que ce ne soit un blasphème.

— Ah! dans ce cas, mon ami, ne le prononcez pas, car j'aimerais mieux mourir que de vous entendre proférer aucun nom qui ressemblât à un blasphème.

— Vous avez entendu parler de l'assassinat du révérend chanoine, docteur et inquisiteur Arbuez?

— Oui, dit Esteban, et j'ai bien prié Dieu pour que tous ses meurtriers fussent arrêtés.

— C'est d'un bon catholique, répliqua l'estafier. Eh bien, sachez que trois seulement n'ont pas encore reçu le châtiment qu'ils méritent : d'abord Tristan de Léonis et Pedro Sanchez, qui ont su jusqu'à présent se soustraire à toutes les recherches.

Digitized by Google

— Oh ! si je connaissais leur retraite !... s'écria Esteban en levant les yeux au ciel, je braverais tout pour les livrer au saint-office !

— Quel zèle ! mais le plus criminel est celui qui, depuis plus de cinq ans, tremble, dans les cachots de Tolède, que le grand-inquisiteur ne lève l'ordre de surseoir à son exécution.

— Ah ! je sais maintenant de qui vous voulez parler, et je suis bien de votre avis sur le compte de cet hérétique... son nom seul est un blasphème ! Juan d'Ab...

— Ne le prononcez pas ! interrompit l'estafier en se signant.

— Mais, mon ami, dit Esteban, êtes-vous sûr qu'il ne soit pas mort ? car enfin, depuis cinq ans...

— Je suis certain qu'il existe, et voici pourquoi : c'est que dans le dernier auto-da-fé on n'a brûlé aucun cadavre de condamné ; et vous savez que le saint-office étend ses châtiments jusque sur les hérétiques morts.

— Je le sais, mais pourtant si dans les précédents auto-da-fé on avait brûlé, sans le dire, le corps de l'hérétique dont vous parlez ?

— Il n'en est rien, j'en suis certain ; car c'est une remarque que j'ai faite avec soin, tant je m'intéresse au...

— Au sort du seigneur d'Ab... ?

— Dites au juste châtiment de ce misérable, reprit vivement l'estafier.

— C'est ce que je voulais dire... Ainsi, vous croyez qu'il vit encore ?

— En voulez-vous une preuve plus convaincante ?

— Voyons ?

— Eh bien, hier même il a fait demander une entrevue au grand-inquisiteur.

— Il a osé !... et le grand-inquisiteur la lui a-t-il accordée ?

— Non, car notre révérend père Torquemada a bien d'autres choses à faire qu'à écouter les injures et les blasphèmes de cet hérétique. Le soin d'assurer l'exécution de l'ordonnance qui chasse les juifs de l'Espagne absorbe tous ses instants [1].

[1] Cette ordonnance est du 31 mars 1492.

Digitized by Google

— Quel triomphe pour la foi que cette ordonnance! dit Esteban.

— Et surtout pour notre révérend père le grand-inquisiteur, ajouta l'estafier.

— Sans doute, car c'est à ses instances que tous ces juifs, ces maudits doivent leur expulsion : quelle gloire pour lui!

— Sans compter les bûchers qu'il fait rallumer de toutes parts... Dieu veuille que le misérable dont je vous parlais y monte bientôt à son tour!

— Comment avez-vous connu cet hérétique? demanda le nouveau gardien.

— C'est à moi que le Ciel a réservé deux fois l'honneur de l'arrêter, la première fois à Villa-Réal, la seconde fois ici, à Tolède même, il y a cinq ans.

— Ah!... c'est vous qui l'avez arrêté à Villa-Réal, dit Esteban d'une voix vibrante, qui fit tressaillir son interlocuteur.

— Sans doute; mais qu'avez-vous donc?

— Rien, reprit Esteban d'un ton pénétré, si ce n'est que j'envie la faveur que le Ciel vous a faite.

— La première arrestation me valut dix mille réaux.

— Dix mille réaux! Et la seconde?

— La seconde? rien, car l'hérétique est venu se livrer lui-même avant que je susse qu'il était évadé.

— Qu'il me tarde d'être auprès de cet homme! Quel plaisir j'aurai à le voir souffrir! s'écria Esteban; car je le hais d'avance pour le seul crime d'avoir osé attenter à votre vie.

— Cher ami! Mais prenez bien garde à ses paroles insinuantes, car malgré ma foi, éprouvée, Dieu merci, malgré mon zèle incorruptible, peu s'en est fallu que je ne succombasse à la tentation de ce diable d'homme.

— En vérité!

— Il m'offrait des sommes inimaginables pour le laisser échapper. Mais!... trahir mes devoirs!... jamais!... A propos de diable, je crois qu'il en tient un peu, et même beaucoup, car on ne sait comment il s'est évadé des cachots de l'inquisition de Saragosse; il faut qu'il ait fait un pacte avec Satan.

Digitized by Google

— C'est assez l'usage de tous ces damnés ; mais j'espère être assez ferme dans ma foi pour résister à toutes les séductions, assez prudent pour éviter tous les piéges ! Dites au grand-inquisiteur qu'il peut compter sur ma fidélité et mon zèle, comme sur les vôtres.

— C'est ce que je lui ai déjà dit plus d'une fois, mais je vais encore le lui répéter. Adieu donc, mon ami, mon service m'appelle auprès de sa personne. Adieu.

— Adieu, mon ami, reprit Esteban, et priez Dieu pour que je m'acquitte bien de mes nouvelles fonctions. »

L'ami de l'estafier fut dès le lendemain admis au nombre des gardiens de la prison du saint-office de Tolède. Qu'on juge, s'il se peut, de mon trouble, lorsqu'un soir la voix d'Esteban se fit entendre dans mon cachot. Depuis plus de cinq ans resté sans communication avec le monde, privé de toute consolation, de toute nouvelle de ceux qui m'étaient si chers, j'appelais la mort de tous mes vœux, la préférant à un isolement aussi dur et qui semblait devoir être éternel. Je me croyais devenu insensible à toutes les émotions ; dans mon apathie, je me figurais que tous les souvenirs étaient éteints dans mon esprit, que toutes les fibres de mon cœur étaient rompues. Quelle était mon erreur ! ce que je croyais mort n'était qu'assoupi ; un seul mot d'une voix bien connue venait de faire tressaillir mon âme, et de réveiller tous mes plus tendres souvenirs. Béatrice ! Tristan ! Esteban ! avec quelle ivresse je retrouvai votre image dans ma mémoire ! avec quel délice je murmurai vos noms !

J'examinai, autant que me le permettait l'obscurité presque complète de mon cachot, l'homme dont la voix m'avait tant ému. Sa taille, son maintien, son geste, tout me représentait Esteban. Mais, ô malheur ! je ne pouvais distinguer les traits de son visage. De plus, sa présence en ce lieu me paraissait tellement tenir du prodige, que je n'osais me livrer à toute l'espérance que sa voix avait fait naître un instant. Je cherchai par mes questions à provoquer quelques paroles, mais l'alcade ou geôlier qui se trouvait avec lui m'imposa silence et lui inter-

Digitized by Google

dit toute réponse. Je fus donc ainsi condamné à rester assez longtemps dans cette incertitude, et ce fut, je le déclare, un cruel tourment pour moi.

Cependant c'était bien lui, c'était bien le généreux Esteban qui, pouvant vivre tranquille et à l'abri du besoin, grâce à la fortune que je lui avais donnée, avait préféré, en se dévouant à mon salut, courir toutes les chances d'une entreprise hérissée de périls.

« Si pourtant il n'était pas mort, s'était-il dit un jour en pensant à moi. Il ne serait pas le premier condamné qu'on aurait laissé ainsi se consumer lentement au fond d'un cachot. Mais comment le savoir? Par quel moyen, s'il vit encore, parvenir jusqu'à lui? »

Et comme il était absorbé dans ces réflexions, il avait rencontré l'estafier du grand-inquisiteur, et avait bientôt compris quel parti il en pouvait tirer. On a vu les moyens qu'il avait mis en usage pour le séduire. Une fois admis dans l'intérieur de la prison, Esteban se mit à étudier les localités, tâchant de découvrir les défauts de la place pour les faire servir à mon salut. Mais la vigilance des gardiens et la solidité des murs étaient à toute épreuve. Il n'y avait pas d'apparence que cet état de choses dût changer de longtemps, si un événement inattendu qui se passa dans la prison et dont Esteban sut tirer un très-bon parti ne fût venu à notre aide. Esteban n'avait point cessé de cultiver les bonnes grâces de l'estafier de Torquemada, en employant les moyens qui lui avaient si bien réussi. Mais peut-être cette liaison intéressée de part et d'autre, car si l'estafier se montrait toujours disposé à rendre service à Esteban, celui-ci payait bien la bonne volonté qu'on lui témoignait, cette liaison, dis-je, n'aurait peut-être servi qu'à faire obtenir à Esteban une place d'alcade dans une autre inquisition que celle de Tolède, et c'était ce qu'il ne voulait point. D'un autre côté, l'estafier considérant que Torquemada changeait souvent de résidence pour suivre la cour, cherchait à attacher Esteban à la personne du grand-inquisiteur, afin de l'avoir toujours sous la main et de profiter de ses largesses. Mais Esteban voulait être à Tolède et pas ailleurs, dans la

Digitized by Google

prison de l'inquisition de Tolède et non dans une autre. Aussi son ami zélé lui ayant plusieurs fois fait des offres de le servir dans le sens qui flattait le mieux ses propres intérêts, Esteban avait formellement refusé. L'occasion qu'attendait Esteban se présenta enfin, et lui permit de profiter du crédit qu'il s'était ménagé dans l'esprit de l'estafier.

L'alcade de la prison mourut presque subitement. Esteban s'empressa de solliciter la place vacante, et comme il sut employer des moyens irrésistibles, l'argent, la flatterie, et une hypocrisie affectée qui lui donnait l'apparence d'un fanatique dévoué au saint-office, l'estafier plaida chaudement sa cause et obtint la place pour son protégé. On devine ce qui résulta pour moi de cette circonstance : c'est qu'il fut possible à Esteban de me parler en secret, comme à Saragosse.

Les choses en étaient là lorsque Tristan revint à Tolède, après avoir suivi Christophe Colomb dans son excursion navale. Le soir du jour où Esteban et lui se rencontrèrent, Esteban se rendit chez Tristan, qui s'était logé dans une des hôtelleries de la ville.

« Le père de Béatrice est vivant, m'avez-vous dit? demanda Tristan avec vivacité dès qu'Esteban fut entré.

— Oui, et je veux vous rapprocher de lui, répondit Esteban.

— Serait-il libre?

— Non, mais vous viendrez dans sa prison.

— Moi? et comment?

— Vous connaissez, dit Esteban, ce valet de Torquemada, cet homme sans nom, si grand, si humble, dont le corps est si maigre, et les vêtements si gras?

— Sans doute, c'est un misérable que le grand-inquisiteur lance sur ses victimes, comme un chasseur lance son chien sur le gibier.

— Ne dites pas de mal de ce saint homme, car il est mon meilleur ami.

— Serait-il possible! s'écria Tristan avec une surprise mêlée de défiance.

— Rien n'est plus vrai, et je vous jure qu'il sera le vôtre.

Digitized by Google

— Jamais! s'écria le généreux jeune homme.

— Vous croyez? Eh bien, avant un mois pourtant vous serez son serviteur, son ami, son autre lui-même, comme je l'ai été, et comme je le suis encore.

— Expliquez-vous, dit Tristan, car je suis près de croire que votre tête...

— Autrement dit que je suis fou, reprit Esteban. Que diriez-vous donc si vous saviez tout ce qu'il a fait?

— Que m'importent les actions de cet homme?

— Il vous importe beaucoup de les connaître. Car, n'est-il pas nécessaire de savoir au moins avec qui l'on se lie?

— Mais vous vous raillez de moi, Esteban... Jamais je ne serai l'ami d'un misérable aussi cruel que son maître, fourbe, ignorant, traître...

— Toutes les qualités du maître, enfin, interrompit Esteban en riant, et qui, de plus, a fait arrêter le père de Béatrice.

— Lui! s'écria Tristan en frémissant.

— Oui! lui-même, à Villa-Réal! pour dix mille réaux!

— Le scélérat!

— Vous ne lui connaissiez pas ce mérite?

— Où est-il? où le trouver? il faut que je le voie.

— J'étais sûr que vous seriez pressé de le rencontrer.

— Oui, pour venger le père de Béatrice, mais non pour être l'ami de ce traître!

— Quelle sera votre vengeance?

— Je ne sais; mais dussé-je le tuer...

— Le tuer? ce moyen serait plus expéditif, sans doute, mais vous vous perdriez inévitablement.

— Qu'importe? Béatrice m'est enlevée, et je ne tiens plus à la vie.

— Admettons que la jeune Béatrice vous soit enlevée pour toujours, comme vous paraissez le croire...

— Les cloîtres, non plus que les cachots, non plus que les enfers, ne lâchent jamais leur proie, interrompit Tristan d'un air sombre.

— Cela ne m'est point démontré pour les cloîtres, et vous

Digitized by Google

savez que les cachots ne sont jamais si bien gardés que quelques prisonniers ne puissent de temps à autre s'en échapper... Mais revenons. Puisque le moyen de vengeance que vous proposez doit vous être fatal, n'est-il pas prudent de chercher, avant tout, à délivrer le seigneur d'Abadia?

— Sans doute, mais par quel moyen? Pour moi je n'en vois aucun.

— Il en est un pourtant que je veux vous indiquer. Au lieu de tuer, dès l'abord, l'homme qui excite si fort votre haine, commençons par en faire un instrument de salut pour notre prisonnier; tout valet qu'il est, cet estafier a quelque influence sur l'esprit de son maître, car ses sollicitations m'ont valu une faveur d'un prix inestimable pour nous. Tirons donc de cet homme tout le parti possible, nous verrons après ce qu'il en faudra faire.

— Mais, dites-moi comment il faut s'y prendre pour se servir d'un pareil traître sans en être la victime? »

Alors Esteban raconta à Tristan tout ce qui s'était passé entre l'estafier et lui; les moyens qu'il avait employés pour gagner sa confiance et le mettre dans ses intérêts auprès du grand-inquisiteur. Il fut convenu que Tristan, reprenant le nom de Fernandez, nom sous lequel il s'était déjà caché pendant le temps qu'il avait passé chez un négociant de Tolède, essayerait du même moyen; ce moyen devait d'autant mieux réussir en cette occasion, qu'Esteban prédisposerait l'estafier en faveur de Tristan. Puis ils arrangèrent une fable propre à donner le change au valet de Torquemada sur les antécédents du prétendu Fernandez, et Tristan se mit à l'œuvre.

Je fus informé de tous ces détails par Esteban lui-même qui vint me voir au milieu de la nuit. Mais il m'apprit aussi dès le lendemain que Tristan n'avait pu se décider à jouer le rôle que lui avait tracé Esteban; il répugnait à cette âme généreuse d'affecter des dehors contraires à ses véritables sentiments; et Esteban, ne pouvant le déterminer à faire au moins une tentative dans le sens qu'il lui avait indiqué, prit le parti de travailler seul à le mettre dans les bonnes grâces de l'estafier. Il

Digitized by Google

aurait échoué, sans doute, si, cette fois encore, le Ciel et le courage de Tristan ne l'eussent secondé. De grandes réjouissances devaient avoir lieu à Tolède en l'honneur du glorieux voyage de Christophe Colomb, et déjà l'on en faisait les préparatifs.

Au nombre des fêtes de l'Espagne, il en est une éminemment nationale, qui ne laisse aucun Espagnol indifférent; une pour laquelle le plus pauvre trouvera toujours le moyen de payer sa place au cirque, je veux parler des combats de taureaux. Je décrirai d'une manière détaillée celui qui eut lieu à Tolède à l'époque dont je parle, et dans lequel Tristan trouva l'occasion de déployer tant de courage, de sang-froid et d'adresse.

Les combats de taureaux remontent, en Espagne, à la plus haute antiquité. Dans ma patrie, le *toreador* est aussi ancien que le taureau même. Ces jeux si animés, si périlleux, toujours cruels, quelquefois meurtriers pour les hommes, l'emportèrent de tout temps sur les autres fêtes. Les pas-d'armes, les joutes, les tournois s'effacent devant une course de taureaux. Le moindre village a sa *plaça de toros,* son arène; les cités ont leur *plaça mayor*, grande place, ou leur cirque. A défaut d'hommes pour combattre les taureaux dans les petites courses, on lâche de gros chiens, et la fête devient alors plaisante; mais les grandes courses se célèbrent avec beaucoup de solennité et tout répond à l'importance des préparatifs.

Celle dont je parle fut annoncée longtemps d'avance dans toutes les villes et les bourgades qui environnent Tolède. Chacun put faire alors ses apprêts et ses épargnes pour assister à la fête. Dès la veille du jour fixé pour les courses, on vit accourir de toutes les contrées environnantes une foule de personnes de tout âge, de tout sexe, de tout rang, avides de ce spectacle. La curiosité trouvait un attrait d'autant plus vif à cette fête, qu'on annonçait que le célèbre navigateur y assisterait à côté de Leurs Altesses. Aussi l'affluence fut-elle extrême. Jamais, de mémoire d'homme, plus brillante et plus nombreuse assemblée ne s'était trouvée à Tolède. Plusieurs des jeunes et illustres seigneurs de la cour avaient obtenu de Leurs

Digitized by Google

Altesses la permission d'entrer dans l'arène pour combattre parmi les *picadores* [1].

Le cirque de Tolède est placé hors de la ville sur un terrain immense environné d'arbres. L'enceinte est un vaste amphithéâtre formé d'innombrables gradins où peuvent trouver place cinquante mille personnes; au-dessus de ces gradins sont tendues des toiles rayées de mille couleurs diverses, vives et brillantes, pour mettre les spectateurs à l'abri du soleil. On distingue au centre la loge de Leurs Altesses, placée en face des portes par où doivent s'élancer les taureaux; puis du côté opposé, celle du *corégidor*, à qui est dévolu le droit de présider la cérémonie. L'arène est environnée d'une *baranda* ou barrière ayant la hauteur d'un homme ordinaire; ce qui, parfois, n'empêche pas quelques taureaux furieux de la franchir. *La baranda* est construite de planches fortes et très-épaisses dans lesquelles on a eu soin de pratiquer des interruptions propres à servir de refuge aux combattants.

Cinq taureaux de Castille et cinq taureaux d'Andalousie devaient, ce jour-là, paraître dans l'arène; chacun d'eux portait sur le dos une devise, ou flocon de rubans, qui servait à le distinguer des autres. La veille on leur fit traverser la ville pour donner aux habitants de Tolède un avant-goût du plaisir qu'ils goûteraient le lendemain. Les taureaux étaient magnifiques, et leur passage fut salué par de brillants *viva*. Toutes les fenêtres étaient garnies de spectateurs enthousiastes qui, en pareil cas, ne manquent jamais de paroles flatteuses pour les plus ardents des taureaux.

Pour se rendre maître des taureaux qui, dans leur *deheza* [2], abandonnés à eux-mêmes, vivent à l'état sauvage, l'expert chargé de les choisir est obligé d'employer des *cabestros* ou bœufs domestiques, à l'aide desquels il les attire dans une enceinte particulière pour, de là, être conduits sur le lieu où ils doivent combattre. Les *cabestros*, dirigés par des *picadores* armés de *garoches* ou lances, précèdent les taureaux sauvages qui

[1] Piqueurs. — [2] Solitude.

Digitized by Google

s'avancent à travers la multitude, contenue de chaque côté par des cordes qui parfois ne la garantissent qu'imparfaitement contre les attaques inopinées des terribles bêtes.

Dès que les taureaux sont arrivés au cirque, on les enferme chacun dans une niche séparée qui se ferme au moyen d'une porte à coulisse. A côté de ces niches, on remarque une petite cellule, où l'on a soin de placer, les jours de combats, un prie-dieu et un lit. Là, se tiennent un religieux et un chirurgien prêts à administrer les secours temporels et spirituels aux *toréadores* blessés.

Ordinairement le jour d'un combat de taureaux, dès le lever du soleil, il y a une espèce de prologue, de petite représentation gratuite pour les pauvres absolument dépourvus de tout moyen de payer leur entrée à la grande représentation, comme si cette fête devait être nécessairement vue par tout le monde; comme si le plus pauvre avait un droit incontestable à être convié à recueillir au moins quelques miettes du festin. Dans cette circonstance, on lâche un taureau dont on a eu soin de garnir les cornes de pelotes de linge ou de cuir, afin qu'il fasse le moins de ravage possible parmi cette cohue de misérables acharnés après lui. Quand il a été bien tourmenté dans cette course matinale, et qu'il a blessé bon nombre d'imprudents, le taureau est abattu par un habile *matador* [1], et l'on fait sortir cette foule, pour céder la place à celle qui doit payer. Cette espèce de prologue eut lieu le jour dont je parle.

Dès que l'entrée du cirque fut ouverte aux spectateurs payants, ceux-ci se précipitèrent en foule. Tous les gradins, toutes les loges se garnirent en un clin d'œil, car les spectateurs affluaient par les quatre grandes portes du cirque. Les femmes de toutes les conditions s'y pressèrent dans leurs plus riches atours. Les yeux furent bientôt éblouis de la richesse des costumes, de la magnificence des parures d'or et de pierreries, et plus encore de l'éclat des jeunes beautés qui s'y montraient en foule. Jamais fête n'avait attiré plus de monde, occasionné plus de frais, donné lieu à plus de préparatifs.

[1] Tueur.

Digitized by Google

Tout le monde était placé, le *corégidor* était dans sa loge, le maître des cérémonies, dans son immense fauteuil; mais la loge de Leurs Altesses était vide encore ainsi que toutes les places réservées à leur brillante cour. L'impatience était vive et bruyante, car si l'on brûlait de voir commencer la fête, on ne désirait pas moins de saluer d'acclamations méritées le glorieux Christophe Colomb.

Tristan s'était placé sur un des gradins inférieurs près de la *baranda*, en face de la loge de Leurs Altesses, et non loin de celle du *corégidor*. Lui aussi désirait revoir Colomb, et c'était l'unique motif qui l'avait fait venir à cette fête. A chaque arrivée de quelque important personnage, précédé et suivi de ses valets, les yeux se portaient vers la porte par où il entrait, et de joyeux *brouhaha* saluaient son entrée, et témoignaient bien plutôt du désappointement de la foule qui s'attendait à voir paraître Leurs Altesses, et non un simple gentilhomme.

Enfin, elles entrèrent suivies du plus brillant cortége, et accueillies par les plus vives acclamations, dont une part était pour la reine Isabelle, adorée du peuple, et l'autre part pour Christophe Colomb. Celui-ci marchait à côté du roi, qui s'appuyait sur son bras; puis venaient tous les personnages de la cour, parmi lesquels figuraient don Ximenès, Porto Carrero, don Diègue, Médina Sidonia, Saavedra, et mille autres.

Leurs Altesses prirent place et firent asseoir Colomb à côté d'elles. Rien de plus beau, de plus éblouissant que l'aspect du vaste amphithéâtre en cet instant. Le plus imposant silence succéda tout à coup au bruit étourdissant qui se faisait avant l'entrée de la cour. Le roi se leva.

« Dieu, dit-il d'une voix éclatante, a réservé à notre règne une gloire immortelle. Il nous a envoyé un homme qui, s'ouvrant sur les mers une route inconnue avant lui, a pris possession en notre nom de terres nouvelles, fécondes, riches, et qui ne sont que le prélude de celles qu'il ira découvrir... Gloire à Dieu!...

Digitized by Google

— *Viva! viva!* gloire à Dieu! répéta de ses milliers de voix l'assemblée entière. »

Toutes les mains et toutes les têtes étaient levées vers le ciel.

« Gloire à Christophe Colomb! ajouta Ferdinand.

— Gloire à Christophe Colomb! dit après lui l'assemblée transportée d'enthousiasme. »

Et toutes les écharpes de soie, les éventails de nacre émaillée, les riches mouchoirs brodés, les chapeaux enrubanés s'agitèrent au milieu de nouveaux *viva*.

« Et gloire aux illustres souverains des Espagnes, dit à son tour Christophe Colomb, en s'inclinant devant Leurs Altesses. »

Le roi lui pressa la main; la reine lui donna la sienne à baiser. L'enthousiasme fut au comble et, pour un moment, on oublia les *toréadores*. Mais le roi s'était assis, et peu à peu le bruit s'apaisa.

Alors se présentèrent six alguazils vêtus de noir et la tête couverte de larges perruques. Ils étaient grotesquement montés sur des chevaux et tenaient en main chacun une baguette blanche. Ils saluèrent Leurs Altesses, puis traversèrent l'arène pour aller prendre les ordres du maître des cérémonies. Celui-ci leur jeta aussitôt, toute garnie de rubans, la clef des cases où étaient enfermés les dix taureaux. Mais avant de donner la liberté au premier taureau qui devait entrer dans la lice, ils allèrent chercher les dix cavaliers ou *picadores* qui s'étaient proposés pour combattre.

Ils entrèrent au bruit des fanfares guerrières, montés sur des chevaux magnifiques, à la manière des Maures, c'est-à-dire en tenant les jambes relevées en arrière, et ayant les pieds dans des bottines blanches à éperons dorés qui n'avaient qu'une pointe. Ils portaient des pantalons de peau blanche à doublure de fer; des gilets les uns d'or, les autres d'argent, de petites vestes en soie brillante, couvertes de tresses d'or ou d'argent, de paillettes ou de franges, et sur leurs têtes des chapeaux blancs à larges bords, à forme ronde, ornés de rubans de soie dont les couleurs correspondaient sans aucun

Digitized by Google

doute à celles du *vestido*[1] de quelque belle et noble spectatrice.

Ils étaient armés chacun d'une *garoche*[2] longue de dix-huit pieds, faite d'un bois dur, peinte, dorée et munie à l'une de ses extrémités d'un gros bouton, du centre duquel sort une petite pointe aiguë et triangulaire. C'est avec cette arme qu'ils doivent irriter l'animal et repousser ses attaques. L'épée que le *picador* porte à son côté ne doit être tirée que lorsque le taureau l'a *insulté* soit en le blessant lui ou sa monture, soit en lui faisant tomber sa *garoche*, ou son manteau, ou son chapeau. Cette insulte doit être vengée sur-le-champ, et c'est dans cette circonstance seule que l'usage de l'épée est permis.

De bruyantes acclamations accueillirent la marche des *picadores*. Ils s'avancèrent jusqu'en face de la loge de Leurs Altesses et les saluèrent gracieusement. Au nombre de ces brillants cavaliers, tous nobles et renommés pour leur grâce et leur bravoure, se faisait remarquer le jeune don Luiz d'Avarès, en grande faveur auprès de Ferdinand et d'Isabelle qui aimaient son esprit, sa bonne mine et son courage.

L'entrée des *picadores* fut suivie de celle des *chulos*, dont la fonction est d'assister le *picador* en attirant sur eux la colère du taureau. Les *chulos* sont tous jeunes, lestes, pimpants et couverts d'un riche et élégant costume tout chamarré de rubans et de broderies. Ils tiennent à la main chacun une longue écharpe de soie dont les vives couleurs écarlates, jaunes, bleues, doivent faire diversion quand le moment sera venu pour eux d'entrer en lice. Ils saluèrent lestement les loges de la cour et l'assemblée, puis se retirèrent dans les ouvertures de la *baranda*.

Une nouvelle fanfare annonça l'entrée des *matadores*. Ils sont vêtus avec autant d'élégance que les *chulos*. Ils portent d'une main l'épée nue, et de l'autre la *muleta*, sorte de petit drapeau de soie d'une couleur vive, et qui sera si utile au moment décisif, car c'est le *matador* qui doit mettre fin à la lutte en abattant le taureau. Après avoir salué comme ceux qui les

[1] Vêtement. — [2] Lance.

Digitized by Google

avaient précédés, les *matadores* se retirèrent aussi dans les interruptions de la *baranda*.

Il ne resta plus dans l'arène que les *picadores*, qui, en attendant le signal du commencement des terribles jeux, se dispersèrent autour de la *baranda* pour aller saluer les dames sous les yeux desquelles ils étaient fiers de combattre.

Mais le signal ne se fit pas attendre. Les trompettes sonnèrent, et leur bruit éclatant fut aussitôt couvert par les cris joyeux et les *viva* de l'innombrable assemblée. Un énorme taureau à la robe fauve, aux cornes aiguës, à l'encolure puissante, bondit dans l'arène. Les *picadores* se rassemblèrent au centre du cirque.

Étourdi par le tumulte de l'assemblée, le taureau resta un moment immobile, puis il flaira le sable de ses larges naseaux comme s'il avait peur d'avancer. Des huées immenses et railleuses accueillirent sa poltronnerie; il leva la tête, regarda de ses yeux ardents les *picadores* qui s'avançaient lentement vers lui pour lui abréger le chemin; il se mit à trembler. Alors le cri de *lâche* partit de toutes les bouches; les vieillards sans force, les jeunes filles timides, les enfants même l'accablèrent de leurs sarcasmes. Les *picadores* avançaient toujours.

Le taureau, cependant, se remit peu à peu. Il commença par se battre les flancs avec sa queue à poil ras terminée par une touffe de longs crins; puis il laboura le sable de ses larges pieds, et soudain bondissant par un élan vigoureux, il se trouva sous le poitrail du cheval d'un des *picadores*. Celui-ci, pris à l'improviste et peu aguerri, n'eut pas le temps de se servir de sa *garoche*. Le taureau donna au cheval un coup de sa tête énorme en plein poitrail. La malheureuse bête en fut déchirée, soulevée, renversée, et le cavalier désarçonné roula sur le sable. Le taureau devenu plus furieux eut en un instant criblé de coups de cornes le pauvre cheval qui, malgré ses atroces blessures, se mit à galoper pour aller mourir à une des extrémités du cirque. Et les spectateurs applaudissaient à outrance et répétaient joyeusement: Vive le taureau à robe fauve! il s'est bien conduit! *viva! viva!*

Digitized by Google

Le *picador* avait reçu une grave *insulte*, ou plutôt toutes les insultes à la fois, et son honneur outragé ne lui permettait pas de différer d'un seul instant sa vengeance. Il s'était relevé rouge de dépit; et, grâce à l'intervention des *chulos* qui, l'ayant vu tomber, étaient accourus autour du taureau et s'étaient mis à le harceler, en lui lançant les écharpes de soie qu'ils tenaient dans leurs mains, il avait échappé à une mort certaine. Il tira son épée et marcha droit à la bête; celle-ci, soit crainte, soit pour se débarrasser des agaceries des *chulos*, se mit à fuir. L'insulte, par le fait même de cette fuite, se trouvait effacée, et le *picador*, dédaignant de poursuivre un ennemi qui prenait lâchement la fuite, rengaîna son épée et prit un autre cheval.

Cependant le taureau avait été poursuivi des huées des spectateurs. Le monstre, comme s'il eût compris toute l'injure qui lui était faite, rebroussa chemin subitement et se rua de nouveau au milieu des *picadores*. Repoussé par la *garoche* du premier qu'il attaque, il se tourne vers un second qui le reçoit de même avec la pointe acérée de sa lance. Le taureau tourne, bondit, fait voler un nuage de sable et de poussière autour de lui en y mêlant son ardente haleine. Bientôt sa rage augmente, car il s'est approché de la *baranda*, et une pluie de dards aigus ornés de papiers de toutes couleurs est tombée sur lui; il en est couvert. Eperdu et insensible aux coups des *picadores*, il parvient à en démonter un second qu'il écrase sous ses pieds, puis il se met à la poursuite du cheval qui fuit avec la rapidité de la flèche. Pendant ce temps on se hâte d'emporter le blessé.

A voir toute cette multitude haletante, le cou tendu vers l'arène, les yeux attachés sur le cheval et le taureau qui couraient sur les pas l'un de l'autre, le cheval poussé par la terreur, le taureau par la furie, on pouvait juger que le spectacle lui semblait attachant. Soudain un cri universel s'éleva. Le cheval et le taureau venaient de s'arrêter et ils combattaient corps à corps, le premier des pieds et des dents, le second de la tête. Mais la lutte fut courte. Le cheval brisa d'une ruade une corne au taureau, et celui-ci se vengea immédiatement en perçant

Digitized by Google

de celle qui lui restait son adversaire qui tomba sur le cheval qui était déjà mort. L'intérêt allait augmenter encore.

Un signal fut donné, et les *picadores* se retirèrent pour laisser le champ libre aux *chulos*.

« Les *banderillas!* criait la multitude, posez les *banderillas!* »

Ce sont de petits bâtons de deux pieds de long environ terminés par une pointe de fer recourbée en crochet. Les *banderillas* dont on se servit en cette occasion étaient surmontées de petits drapeaux écarlates et garnies de rouleaux de papier remplis de poudre, auxquels on mettait le feu avant de les attacher. Les explosions qui en résultaient contribuaient à exciter la fureur des taureaux.

Un des *chulos* armé d'une de ces *banderillas* marcha au-devant du taureau en se présentant de face, ainsi le veut la loi du combat; car, en ces luttes extraordinaires, l'homme aurait honte de ne pas faire preuve de loyauté même envers un taureau.

Le *chulo* avançant lestement le bras le passa entre les deux cornes de la bête et lui planta sa *banderilla* sur le garrot [1]. Cette dangereuse opération fut faite en un clin d'œil; mais pourtant pas encore assez vite pour que le taureau n'eût le temps de se venger de ce nouvel outrage. Le *chulo* fut lancé en l'air et alla retomber tout meurtri à dix pas derrière le taureau, trop heureux de n'avoir pas eu du même coup la poitrine ouverte.

Les *viva* les plus énergiques retentirent en l'honneur, non pas de l'homme vaincu, mais du taureau vainqueur; car l'assemblée, juge impartial, distribue avec équité son blâme et ses applaudissements entre les combattants, qu'ils soient des hommes ou des taureaux.

La bête, excitée par la douleur que lui occasionnait la *banderilla* plantée dans ses chairs, et par la vue du petit drapeau rouge qui s'agitait sur ses épaules; irritée encore par le feu qui

[1] C'est, dans les chevaux et les taureaux, la partie qui joint le cou aux épaules.

Digitized by Google

faisait éclater les pétards qui garnissaient la *banderilla*, par les piqûres de celles qu'on ne cessait de lui lancer de toutes parts, et par les cris provocateurs de l'assemblée entière, courait çà et là, écumant de rage, se battant les flancs de sa queue, l'haleine en feu, les naseaux agités, ruisselant de sueur et de sang, car il était criblé des piqûres des *garoches* et des *banderillas*. Vainement on eût essayé d'augmenter encore sa furie; elle était à son comble. C'était le moment favorable pour l'apparition d'un nouveau combattant.

« Le *matador!* le *matador!* »

Tel fut le cri qui se répéta depuis la loge de Leurs Altesses jusqu'aux dernières extrémités de l'amphithéâtre. Le *matador* ou *toréador* ou bien encore *el guapo*, est celui qui doit mettre fin au combat en abattant le taureau arrivé au suprême degré de la fureur. Ce dangereux office n'est pas attribué à tout le monde. Il faut être de bonne race, distingué par sa bravoure, sa force et son adresse. Tous les vœux sont pour le *matador* avant le combat; tous les cœurs sont encore pour lui s'il sort vainqueur de la lutte.

A l'appel de son nom, le *matador* s'avança seul dans l'arène, et marcha gravement vers le taureau furieux. Il tenait d'une main son épée nue, et de l'autre sa *muleta* déployée afin d'attirer l'attention du taureau. Celui-ci, en effet, s'arrêta à la vue de ce nouvel ennemi. Il observe d'abord avec anxiété tous les mouvements de la *muleta*, puis tout à coup fond sur elle avec impétuosité, croyant que là est le véritable danger; mais la *muleta* est aussitôt écartée du corps et, au moment où le taureau passe sous le bras gauche du *matador*, celui-ci lui plonge, de la main droite, son épée dans le garrot. Le coup fut porté si adroitement et si prestement que les deux vertèbres furent divisées et le taureau tomba comme une masse pour ne plus se relever. Au silence solennel qui régnait depuis quelques instants succéda un immense cri d'admiration.

Le *matador*, plein d'une grâce parfaite, salua l'assemblée avec son fer ensanglanté, car il est glorieux de ne pas aban-

Digitized by Google

donner le fer dans la blessure. Des acclamations frénétiques éclatèrent de toutes parts. Une pluie de fleurs, de rubans, de sucreries, de pièces d'or et les plus gracieux sourires féminins furent la récompense du *matador*. Si le taureau eût tué l'homme, c'est au taureau que se fussent adressés les applaudissements, jusqu'à ce qu'un *matador* plus heureux l'eût fait tomber sous ses coups.

Le vainqueur s'approcha ensuite du taureau et détacha la devise que celui-ci portait sur le dos; puis se dirigeant vers une des jeunes femmes de l'assemblée, il la lui présenta sans redouter un refus, car la jeune femme était son amante, et la gloire du *matador* la rendait fière et heureuse. Pendant ce temps on s'occupait d'enlever de l'arène le taureau et les deux chevaux morts, et bientôt une nouvelle fanfare annonça un nouveau combat.

Après ce premier taureau, neuf autres parurent dans l'arène; neuf fois les combats recommencèrent avec des incidents toujours nouveaux; neuf fois les chances furent favorables aux hommes. Plusieurs avaient été mis hors de combat, mais aucun d'eux n'était blessé mortellement. Jusqu'alors la lutte n'avait été fatale qu'aux chevaux, dont douze avaient péri. Je ne parle point des taureaux, qui d'avance sont voués à la mort.

Le troisième taureau fut combattu par deux chiens énormes qui furent lancés plusieurs fois en l'air sans pouvoir être découragés, et plusieurs fois aussi ils se suspendirent au cou du taureau sans pouvoir le vaincre. On fut obligé de mettre fin à ce combat en retirant les chiens.

Une autre fois, un des taureaux s'élança sur la *baranda* pour la franchir, précisément en face du maître des cérémonies, gros homme qui, dans sa frayeur, se renversa avec tant de force sur le dossier de son fauteuil qu'il le brisa et tomba à la renverse dans la posture la plus grotesque, au grand contentement des témoins de cet accident. Grâce aux efforts de Tristan, qui était auprès de lui, le pauvre homme parvint à se relever. Pour le taureau, après être resté pendant plusieurs

Digitized by Google

minutes sur la *baranda*, jambes deçà, jambes delà, il fut tiré de cette position par lès coups de *garoches* qui l'assaillirent de toutes parts.

Mais la dixième course donna lieu à un événement qui, chez les autres nations, glacerait d'effroi tous les spectateurs et changerait la fête en deuil, mais qui, en Espagne, est considéré comme un simple incident d'autant plus attrayant qu'il est plus rare et plus terrible. Certes, il est peu de *toréadores*, même parmi les plus habiles, qui aient une existence bien longue; presque tous finissent par périr jeunes dans l'arène, leur champ de bataille à eux, aussi glorieux que le champ de bataille des plus fameux guerriers. Mais aussi, il en est peu qui aient une fin aussi tragique que celle que je vais raconter.

Le dernier taureau qui parut dans la lice était le plus fougueux, le plus sauvage et le plus gros. Sa robe était noire et blanche, deux longues cornes aiguës armaient son énorme tête. Quand il bondit dans l'arène, ses bonds furent si vigoureux, ses mugissements si puissants, que les chevaux hennirent, et que les *picadores* s'affermirent sur leurs selles et serrèrent leurs *garoches* d'une étreinte plus ferme. Le terrible combattant ne fit pas attendre longtemps les preuves de sa fougueuse puissance.

J'ai parlé de don Luiz d'Avarès, qui était au nombre des *picadores*. Le jeune favori des souverains se pavanait, dans son costume élégant et coquet, sous les yeux de Ferdinand et d'Isabelle, et plus encore peut-être sous les yeux des jeunes et belles femmes de la suite d'Isabelle. Il s'était montré vaillant et habile dans les divers combats qui avaient précédé, car il avait eu un cheval blessé et s'était tiré adroitement du danger. Il se réjouissait d'avance en pensant à la gloire qu'il avait acquise sous les yeux de son amante, et il ne songeait pas au terrible danger qui le menaçait. La lutte était commencée; les *picadores* harcelaient la bête sans lui laisser un moment de répit. Soudain le taureau bondit, et sa tête ayant brisé la *garoche* de don Luiz, se trouva sous le ventre du cheval monté par le jeune cavalier. Le cheval se cabre, mais il n'a pas le temps de se retirer assez vite, et les cornes du taureau

Digitized by Google

lui entrent profondément dans les chairs. Le taureau, de son encolure prodigieuse, soulève le cheval et l'homme qu'il renverse sur le sable. Le cheval y reste, mais l'homme veut se relever, et furieux d'avoir été insulté par le taureau, il met l'épée à la main et se précipite sur l'animal pour en tirer vengeance. Le taureau, prompt comme la foudre, donne un violent coup de tête et cloue à ses longues cornes le malheureux don Luiz qui en est percé de part en part. Celui-ci, dans sa douleur, pousse un cri terrible, cri, cette fois du moins, qui n'est pas couvert par les acclamations de l'assemblée. L'animal, excité par sa victoire même, emporte sa proie autour de l'arène, poursuivi inutilement par les *chulos*.

Cependant, la pitié brise tous les cœurs. Don Luiz n'est pas mort, car il s'agite violemment sur la tête du taureau, mais en vain. Deux ruisseaux de sang inondent le cou du taureau, c'est le sang de don Luiz; il peut être sauvé encore, mais le temps presse.

Le roi se lève, son air est sombre et ses yeux suivent avec anxiété le malheureux don Luiz.

« Cette bourse, dit-il, à celui qui abattra le taureau et délivrera don Luiz! »

Personne ne fit un mouvement dans l'assemblée. La stupeur était universelle, le silence effrayant. Le taureau cependant galopait toujours, bravant les poursuites des *picadores* et des *chulos*. On ne pouvait frapper le taureau sur le garrot sans risquer d'atteindre en même temps don Luiz, et la règle du combat défend absolument aux *toréadores*, quoi qu'il arrive, de frapper autre part sous peine de félonie. La délivrance du malheureux dépendait donc du sang-froid et de l'adresse de celui qui voudrait l'entreprendre.

La reine se lève à son tour, et, enlevant le collier de pierreries qui ruisselait sur ses belles épaules:

« Ce riche collier, dit-elle, à celui qui sauvera don Luiz!

— De plus, ajouta le roi d'une voix éclatante, les trois premières grâces qu'il demandera! »

A cette promesse royale, un homme d'une trentaine d'an-

Digitized by Google

nées, franchissant la *baranda*, saute légèrement dans l'arène, ramasse l'épée que don Luiz avait laissée échapper de sa main défaillante, saisit une *banderilla* rouge des mains d'un des *chulos* et se place courageusement sur le passage du taureau. A cette vue l'assemblée sort de sa stupeur et bat des mains. Le taureau semble infatigable, sa queue vivement agitée bat l'air dans tous les sens, et sa course rapide n'est point ralentie par le poids vivant qu'il porte sur sa tête.

A son approche l'audacieux combattant agite sa *banderilla*. Le taureau la voit, se détourne et se précipite sur le drapeau rouge qui l'irrite encore. L'inconnu lui plonge, au même instant, son épée jusqu'au cœur en le frappant à la manière d'un *matador*, non loin du garrot et sans toucher Don Luiz. Le taureau vomit aussitôt des flots de sang, et, après quelques faibles élans, derniers efforts de sa rage, il tombe sans vie sur l'arène. Sa chute excite le délire du vaste amphithéâtre. Mais don Luiz respirait à peine. Il fut détaché de la tête du monstre et transporté par l'inconnu au pied de la loge de Leurs Altesses, où il expira sans pouvoir proférer un mot.

« Approchez, généreux combattant, dit la reine d'une voix émue. »

Le jeune inconnu s'avança jusqu'à la *baranda*. Une exclamation partit derrière la reine. Christophe Colomb venait de reconnaître son ami Tristan dans l'homme qui avait combattu, et cette vue lui avait fait pousser un cri de surprise et de joie. C'était en effet Tristan, qui, placé, comme je l'ai dit, près de la *baranda*, s'était jeté dans l'arène pour mériter la récompense promise par Ferdinand et par Isabelle. La reine se tournant vers Colomb, lui dit:

« Connaissez-vous ce jeune seigneur?

— C'est celui qui m'a suivi dans mon voyage, répondit Colomb, celui dont j'ai parlé plus d'une fois à Votre Altesse.

— Qu'il soit le bienvenu, dit Isabelle, je suis charmée de le voir. Pourquoi faut-il que je doive à une si funeste circonstance le plaisir de le rencontrer?

— Vous avez accompli, dit le roi à Tristan, tout ce qu'il

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Collier.

Digitized by Google

était possible de faire pour sauver don Luiz, recevez les récompenses promises. Cette bourse...

— L'or n'est point ce qui m'a fait combattre, interrompit Tristan avec une respectueuse fierté qui ne déplut point aux souverains.

— Cette récompense, dit la reine en lui présentant son riche collier, sera-t-elle plus digne de vous? »

En disant ces mots, elle descendit les quelques marches qui la séparaient de la *baranda* et se trouva à portée de Tristan. Celui-ci mit un genou en terre, et la reine lui remit le collier. Les *viva* de l'assemblée accompagnèrent cette double action.

« Je rendrai mille grâces à Votre Altesse, dit Tristan, s'il m'est permis de donner ce collier à celle que j'aime.

— Et pourquoi ne vous serait-il pas permis de le lui donner? demanda la reine.

—C'est qu'il faut, pour que cela soit possible, que le roi m'accorde les trois grâces qu'il a promises tout à l'heure.

— Approchez, dit le roi, et parlez. Quelles grâces demandez-vous?

— Permettez, dit Tristan, que j'aille vous entretenir un instant dans votre palais, car ce que j'ai à demander ne doit être entendu que de Vos Altesses.

— Soit, dit le roi. A ce soir, quand la nuit sera close; et jusque-là, que Dieu vous garde! »

Leurs Altesses saluèrent ensuite l'assemblée qui battit des mains et fit retentir l'air de ses *viva*, sur leur passage. Puis la foule s'écoula sur leurs pas. Une heure après, le vaste cirque vomissait encore des flots de spectateurs par ses quatre larges portes; et tous, en regagnant leur domicile, disaient que jamais le peuple de Tolède n'avait joui d'un spectacle aussi divertissant.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Déception. — Dernière entrevue avec Torquemada. — Encore l'estafier. — Une fête religieuse.

Quand la nuit fut close, Tristan se rendit au palais de Leurs Altesses, et la première personne qu'il y rencontra fut Christophe Colomb qui était venu l'y attendre. Après les premiers compliments pleins de cordialité, Colomb dit à Tristan :

« Votre action a fait une vive impression sur l'esprit de la reine; aussi m'a-t-elle adressé une foule de questions sur vous, sur votre famille et votre état. Je n'ai pas jugé à propos de lui répondre catégoriquement. Je lui ai dit que je vous connaissais comme un homme capable de belles actions, mais que pour ce qui était de votre famille et de vos antécédents, je n'avais jamais songé à m'en informer. J'ai même éludé la question relative à votre nom, afin de vous laisser le soin de dire ou de taire ce qui vous concerne.

— J'admire votre prudence, lui dit Tristan en lui pressant la main, et je vous en remercie.

— Mais quant à vos qualités, reprit Colomb, je n'ai rien dissimulé; la reine et le roi vous connaissent comme je vous connais moi-même. Vous pouvez vous présenter, vous serez bien accueilli, de la reine surtout.

— Je n'attendais pas moins d'un ami tel que vous, répondit Tristan, et j'ai besoin de l'assurance que vous me donnez pour oser aller jusque chez Leurs Altesses réclamer l'exécution de leurs promesses.

— Je dois cependant vous dire, répliqua Colomb en prenant un air mystérieux et parlant bas à l'oreille de Tristan, que le roi a des scrupules relativement à ces trois grâces qu'il a juré d'accorder à votre demande.

Digitized by Google

— Oserait-il manquer à ses serments ?

— Entre nous, vous savez qu'il en tient souvent peu de compte. Il a consulté Torquemada, qui lui a fait sentir, par je ne sais quels exemples tirés de l'histoire sainte et de l'histoire profane, toute l'imprudence de ces sortes de promesses.

— Mais la reine?

— La reine trouvait ce manque de foi indigne d'un souverain, mais le grand-inquisiteur a si bien combattu le sentiment d'Isabelle, que Ferdinand est décidé à ne rien accorder si vos demandes l'embarrassent.

— Je serai curieux de savoir quelle raison il opposera à une promesse si solennellement jurée.

— Il assure qu'il n'a prétendu engager sa parole que pour le cas où don Luiz ne serait pas mort.

— O misérable roi! s'écria Tristan avec indignation; roi fanatique et fourbe! tu ne mérites pas d'être servi par des gens vertueux! Je dédaigne de faire un appel à ta parole royale et à la religion du serment, car tu es sans probité, comme sans foi!

— Essayez toutefois, dit Colomb, la reine est dans vos intérêts.

— Mais, répondit Tristan, la reine ne peut rien contre les deux hommes qui l'obsèdent sans cesse. Vous m'avez ouvert les yeux. Insensé que j'étais de me fier à la parole d'un roi tel que Ferdinand! N'avait-il pas promis aussi de protéger le père de Béatrice? et depuis plus de cinq ans le seigneur d'Abadia languit dans les cachots de Tolède!

— Il a pu oublier...

— Non! Je n'obtiendrais rien, ni pour eux ni pour moi, et je compromettrais ma liberté et ma vie; car sachez que je voulais demander d'abord la mise en liberté de d'Abadia; puis l'ordre de lui rendre sa fille que le désespoir a fait entrer dans un cloître; puis, ma grâce à moi-même pour pouvoir me réunir enfin à ma fiancée. Mais je me dénoncerais sans profit pour ceux qui me sont chers!

— Voyez du moins la reine Isabelle.

Digitized by Google

— Ce serait en vain. Adieu, Colomb, soyez plus heureux que moi, et si l'on vous fait des promesses, fasse le Ciel qu'elles soient sincères!

— Ah! si vous vouliez me suivre! s'écria Colomb, quelle gloire nous saurions acquérir ensemble! Car, vous le savez, de nouvelles découvertes m'attendent, et je vais bientôt partir; venez...

— Je ne puis quitter Tolède, répondit Tristan, des devoirs sacrés m'y retiennent maintenant.

— Je le sais, dit Colomb, et je n'insiste point. Adieu donc, mon ami, et que la santa Maria nous protége tous les deux! »

Les deux amis se séparèrent, et Tristan s'éloigna du palais de Ferdinand. Il marchait la tête basse et profondément découragé par cette nouvelle déception. Il fut tiré de sa sombre rêverie par un coup brusquement frappé sur son épaule. Il se retourna vivement et en portant instinctivement la main sur son épée. Mais lorsqu'il reconnut l'homme qui venait de l'aborder, il ne sut s'il devait le fuir ou lui sauter à la gorge, car c'était l'estafier de Torquemada.

« Que me voulez-vous? » lui dit vivement Tristan.

L'estafier, prenant un air mystérieux, lui répondit :

« Suivez-moi, je vous prie, du côté de la prison de la très-sainte inquisition...

— Moi? dit Tristan avec un mouvement d'effroi, vous vous trompez sans doute?

— Oh! ne craignez rien, seigneur Fernandez (on sait que c'était le nom qu'avait pris Tristan à Tolède); ne craignez rien, je ne vous veux aucun mal; loin de là, je m'intéresse à votre sort; suivez-moi donc sans défiance. »

Tristan jeta rapidement ses regards autour de lui pour s'assurer qu'il n'était pas entouré d'espions ou d'agents du saint-office, et il marcha sur les pas de son mystérieux compagnon. Il fallait traverser presque toute la ville pour atteindre la prison de l'inquisition. Arrivés, à travers l'obscurité qui régnait dans les rues, à un des nombreux carrefours du quartier où ils se trouvaient, ils furent arrêtés par une foule de peuple qui s'ac-

Digitized by Google

croissait à chaque instant autour d'une sorte de fantôme noir. Celui-ci était monté sur un banc de pierre placé au-dessous d'une statue de la Vierge, dont la niche était creusée dans le mur d'une maison. Deux hommes portaient devant lui chacun une torche de résine, dont la rouge clarté donnait à ce tableau un aspect fantastique. Tristan et l'estafier se mêlèrent à la foule.

Le fantôme souleva son capuce, laissant ainsi à découvert sa tête de dominicain; puis, ayant écarté sa longue cape noire, il tira de dessous son bras un crucifix qu'il éleva devant les assistants. Ceux-ci se prosternèrent en se frappant la poitrine; l'estafier n'avait pas été le dernier à se jeter à genoux en donnant les marques les plus exagérées de contrition. Il eût été dangereux pour Tristan de ne pas imiter son compagnon : il se mit donc à genoux.

« Chrétiens, mes frères, dit le dominicain, au nom de notre très-saint père le Pape, au nom de notre très-sainte inquisition, et par l'ordre de notre révérend père Thomas de Torquemada, par la grâce de Dieu et celle du saint-siége apostolique grand-inquisiteur de l'Espagne, nous faisons savoir à tous les fidèles présents et absents, que dans un mois, à pareil jour, il sera célébré, dans la ville de Tolède, un *auto-da-fé* général pour la plus grande gloire de Dieu et la conservation de la Foi. Soyez contrits, fidèles, et dénoncez les hérétiques!

— *Amen,* dit aussitôt l'estafier; et son exclamation fut répétée par tous les assistants. »

Le frère prêcheur commença ensuite un sermon, sinon plein de bonnes raisons, du moins remarquable par sa violence, pour prouver aux malheureux qui l'écoutaient, que Dieu leur faisait un devoir d'observer scrupuleusement les préceptes de l'inquisition qui ordonnent de dénoncer pères, mères, enfants, amis, connaissances, étrangers, sous peine des châtiments les plus terribles. Et ces sermons en plein vent sont répétés dans toutes les rues, dans tous les carrefours, depuis le lever jusqu'après le coucher du soleil, et le peuple écoute sans frémir les paroles insensées de ces prédicateurs! Il se frappe la poi-

Digitized by Google

trine en signe de contrition; et chacun de ces malheureux cherche et désigne dans sa pensée qui de sa famille ou de ses amis il livrera aux inquisiteurs !

Le dominicain parla longtemps; c'était le dernier sermon de la journée; il voulut que le nombre des paroles tînt lieu de la profondeur des pensées.

— Est-ce que cet imbécile va me laisser à genoux jusqu'à la fin du sermon? se dit Tristan en voyant que l'estafier restait toujours prosterné.

Mais l'estafier, que le discours ennuyait aussi, après avoir dévotement baisé la terre, ce que Tristan ne crut pas devoir faire à son exemple, se leva tout à coup. Tristan n'avait pu se redresser aussi vivement que son compagnon, à cause de l'engourdissement qui s'était manifesté dans ses genoux peu habitués à ce genre d'exercice; de sorte que l'estafier put le voir dans sa pieuse attitude et lui en fit compliment, après quoi, ils s'enfoncèrent ensemble dans une rue sombre, tortueuse et complétement déserte. La voix seule du frère prêcheur s'y faisait entendre; mais à mesure qu'ils marchaient, son intensité diminuait sensiblement, et bientôt ils finirent par cesser de l'entendre. Il n'y eut plus autour d'eux que silence, obscurité, solitude. Tristan avait, par mesure de précaution, la main sur la garde de son épée, et il laissait l'estafier marcher de quelques pas en avant.

« La bonne place pour se débarrasser de cet homme et venger le père de Béatrice, pensait Tristan en caressant le pommeau de son épée ! Si je pouvais soupçonner qu'il me tendît quelque piége !... Voyons, sachons ce qu'il veut de moi.

Il s'arrêta en faisant cette réflexion, et l'estafier, n'entendant plus le bruit de ses pas, revint vers lui en l'appelant.

« Il est temps, dit Tristan, que vous me fassiez connaître le motif qui m'a valu l'honneur de venir avec vous dans ce lieu écarté, disons le mot, dans ce coupe-gorge. Jusqu'ici je vous ai suivi aveuglément...

— Aussi, seigneur Fernandez, cette preuve de confiance me donne-t-elle la meilleure opinion de votre caractère.

Digitized by Google

— Cependant, reprit Tristan, à vous parler avec sincérité, cette ruelle est si sombre, si déserte et surtout si particulièrement favorisée de la très-sainte inquisition, que j'ai besoin, avant d'aller plus loin, de savoir si je puis marcher avec sécurité sur vos traces.

— Je vous l'ai dit, seigneur Fernandez, je m'intéresse vivement à vous, et je veux vous le prouver.

— C'est fort bien; mais considérez que cette rue se trouve être, en ce moment, terminée d'un bout par un dominicain prêchant contre les hérétiques, de l'autre, par la prison du saint-office, tandis que le milieu est occupé par deux hommes seuls, se connaissant à peine, et dont l'un est au service du grand-inquisiteur, et l'autre se demande s'il n'est pas dupe de quelque surprise ou victime de quelque erreur. Tout cela, je l'avoue, me fait réfléchir sur les suites de mon imprudente confiance.

— Vraiment? dit l'estafier d'un ton de bonhomie propre à rassurer Tristan qui, du reste, était sans craintes réelles; vous conviendrez du moins que, dans le cas où j'aurais eu quelque sinistre projet, je n'avais pas l'avantage de la position, puisque j'ai toujours marché devant vous.

— Mais pourquoi me conduire du côté de la prison?

— N'avez-vous pas entendu le frère prêcheur annoncer qu'il y aura dans un mois un auto-da-fé général?

— Sans doute, mais quel rapport y a-t-il entre cet auto-da-fé et la route que nous suivons?

— C'est que, comme vous le disiez vous-même, cette route est terminée par la prison du saint-office.

— Encore une fois, dit vivement Tristan, expliquez-vous.

— L'action que vous avez faite tantôt au cirque, répliqua l'estafier, est belle et m'a donné un vif désir de vous rendre quelques bons offices.

— A la bonne heure, je suis tout prêt à les accepter, répondit Tristan, s'ils peuvent s'accorder avec mes sentiments.

— N'en doutez pas, dit l'estafier qui reprit sa marche, et continuez de me suivre, car le temps me presse; je n'aime pas

Digitized by Google

à dépasser les ordres de mon maître, et je dois être dans une heure auprès de sa personne. »

Tristan, désespérant d'obtenir une explication satisfaisante, prit le parti de suivre encore son mystérieux guide. Lorsqu'ils débouchèrent sur la place qui est devant la prison, l'estafier s'arrêta.

« Vous connaissez, dit-il, seigneur Fernandez, l'alcade de la prison du saint-office de Tolède ?

— De qui voulez-vous parler ? demanda Tristan qui se tenait toujours sur ses gardes.

— D'un homme bien fidèle, bien dévoué au saint-office, du seigneur Esteban ?

— Oui, je le connais.

— Il paraît même que vous êtes de ses amis ?

— Jusqu'ici je l'ai cru.

— Il a pour vous la plus grande estime, et je crois que vous en êtes digne, si j'en juge par la belle conduite que vous avez tenue au cirque.

— Je vous suis infiniment obligé, dit Tristan ; mais où voulez-vous en venir ?

— A vous prouver que je partage l'estime de votre ami Esteban pour vous. C'est pourquoi j'ai voulu vous ménager une petite surprise.

— Mais me direz-vous quelle est cette surprise ? »

L'estafier prit alors un ton profondément mystérieux et important.

« Je puis, dit-il, si vous le désirez, vous faire entrer immédiatement comme gardien de la prison...

— Eh ! par le Ciel ! s'écria Tristan avec un violent mouvement de colère, était-il besoin de tant de précautions et de mystère pour une semblable confidence ? Que ne commenciez-vous par là ? je ne vous aurais pas soupçonné de vouloir me trahir, et vous auriez connu sur-le-champ mon sentiment. Moi, un des gardiens de la prison ! ajouta-t-il avec dégoût. »

Mais une pensée subite, lumineuse, éclaira son esprit et

Digitized by Google

changea soudain sa répugnance en un vif désir d'accepter cet emploi.

« Mon intention n'était point de vous offenser en vous faisant cette proposition, répliqua l'estafier fort ébahi du peu de succès de sa démarche ; je ne vous l'ai faite que sur les instances du seigneur Esteban qui m'a assuré que vous n'auriez aucune répugnance à être sous ses ordres.

— Mais oui, attendez donc, je ne comprenais pas bien.

— Puisque cela vous déplaît, seigneur Fernandez, je retire mon offre.

— Non pas, non pas, dit vivement Tristan qui devinait complétement l'intention d'Esteban ; j'accepte, au contraire, la place que vous m'offrez, puisque c'est pour être sous les ordres de mon ami.

— Ah ! dit l'estafier, je suis enchanté que vous me fournissiez cette occasion d'être agréable à mon cher Esteban. Quand voulez-vous entrer ?

— Je vous avouerai en confidence, dit Tristan, que je suis, en ce moment, fort gêné dans mes affaires. J'ai, pour suivre Christophe Colomb dans son voyage, sacrifié un emploi qui me faisait vivre honorablement chez un riche négociant de la ville, de sorte qu'à vrai dire je suis sans ressources.

— Puisqu'il en est ainsi, dit l'estafier, le plus tôt sera le mieux. J'avais prévu cette circonstance, ou, pour être sincère, j'en avais été averti par Esteban, et je me suis muni d'avance de l'ordre du grand-inquisiteur pour vous faire entrer.

— Quelle généreuse attention ! dit Tristan qui commençait à sentir diminuer son aversion pour cet homme.

— Et puisque nous sommes à la porte, continua l'estafier, autant aujourd'hui que demain.

— Je suis à vos ordres, dit Tristan. »

Ils traversèrent la place et s'avancèrent vers la prison. Avant de soulever l'énorme marteau de fer suspendu à la porte, l'estafier dit à Tristan :

« Dites bien à notre ami Esteban, quand je me serai ré-

Digitized by Google

tiré, que c'est pour lui être agréable que j'ai cherché à vous faire admettre dans la prison; répétez-lui cela souvent, puis, ayez l'obligeance de lui glisser quelques mots sur la pénurie où je me trouve moi-même en ce moment. J'ai déjà si souvent puisé dans sa bourse, que j'ai honte de le faire encore; mais, j'ai grand besoin d'informer ce généreux ami de ma désagréable position... Je compte sur vous... Quelques ducats... dix seulement... Vous promettez?

— Tout ce que vous voudrez, dit Tristan, qui comprit le véritable mobile de l'empressement de l'estafier.

— Venez donc, que je vous présente moi-même à cet excellent ami. »

Le marteau de fer retentit, et Tristan fut admis comme gardien sous les ordres d'Esteban. Dans la nuit même, il me fut amené par celui-ci, et Dieu sait avec quelle joie nous nous trouvâmes réunis. Dans cet état de choses, mon évasion devenait l'affaire du monde la plus facile; car Esteban, à qui les règlements de la prison interdisaient de visiter seul les prisonniers, n'avait plus besoin, une fois Tristan admis comme gardien sous ses ordres, d'avoir recours à un gardien ordinaire pour se faire accompagner dans ses rondes de jour ou de nuit; nous pouvions nous concerter librement aussi souvent que nous le désirions. Aussi Tristan et Esteban voulaient-ils me faire évader immédiatement; mais je m'opposai à ce projet. Là, en effet, n'était pas la difficulté. Une fois hors de la prison je ne serais pas sauvé pour cela. Esteban et Tristan se trouveraient au contraire nécessairement compromis, persécutés, mis à mort peut-être s'ils restaient à leur poste, attendant qu'on découvrît ma disparition. D'un autre côté, s'ils m'accompagnaient dans ma fuite, ils déclaraient par là même qu'ils étaient mes complices, et d'actives mesures pouvaient nous faire retomber dans le gouffre. Il valait donc mieux attendre, ou faire naître une occasion favorable qui nous permît de fuir tous les trois ensemble. Mais les jours s'écoulèrent, et cette occasion ne se présentait point. Il fallait cependant trouver un moyen pour me tirer de cette position critique, car, cette fois, j'étais me-

Digitized by Google

nacé de figurer dans l'*auto-da-fé* général; l'estafier l'avait même dit à Esteban. Celui-ci me parla d'un projet qu'il n'eut pas le temps, ou plutôt qu'il refusa de me communiquer, mais qui devait, s'il réussissait, nous mettre tous les trois à l'abri des poursuites et même du soupçon.

Le succès dépendait de tant de circonstances, il fallait si peu de chose pour le faire avorter, que je m'étonne encore aujourd'hui de l'audace de cette conception, et de l'audace, plus grande encore, qui nous en fit entreprendre l'exécution.

Le lendemain de l'admission de Tristan, qui avait eu lieu, si on se le rappelle, le soir même de la fête nationale que j'ai décrite, dès le matin, on avait vu sortir du palais de l'inquisition une nombreuse cavalcade composée de tous les membres du saint-office de Tolède, et précédée de la bannière de l'inquisition. Cette cavalcade s'était dirigée vers la *plaça Mayor* au son des trompettes, pour appeler le peuple sur son passage. Là, un membre du cortége, faisant l'office de crieur public, avait annoncé qu'à un mois de là il y aurait une exécution générale des personnes condamnées par le saint-office. Puis la cavalcade avait parcouru la ville, dont elle avait fait ensuite le tour, s'arrêtant de distance en distance pour renouveler sa proclamation.

Ainsi les inquisiteurs allaient faire succéder immédiatement à une fête nationale éminemment attrayante, une fête religieuse, horrible. Ils n'attendaient même pas que quelques jours se fussent écoulés, ils avaient hâte de l'annoncer; ils mêlaient leurs affreux préparatifs à ceux de l'autre fête. Le peuple, la veille si joyeux et si exalté, accueillit dans un morne silence la sinistre nouvelle. Ah! pourquoi, au lieu de se porter en foule sur le passage des inquisiteurs, le peuple ne s'enferme-t-il pas dans ses maisons, pour les laisser seuls, sur la place publique, exécuter leurs actes fanatiques? Ces insensés périraient promptement dans la solitude. L'inquisition a besoin pour se soutenir d'être vivifiée par la présence de la foule. Celle-ci tremble sous leurs yeux, et leur audace augmente. Qu'ils soient réduits à étaler leur zèle dans le désert, et ils se

Digitized by Google

cacheront eux-mêmes aux yeux de Dieu, pleins de honte et tués par l'indifférence et le mépris !

En attendant le jour fixé pour l'auto-da-fé, les prédicateurs dans les églises tonnèrent contre les hérétiques. Les dominicains et les franciscains se répandirent dans les carrefours de la ville pour exciter le peuple à dénoncer les hérétiques. Ils montaient pour prêcher sur des tréteaux, des tables, des bancs, et jusque sur les bornes des rues. Leurs discours, leurs cris, leurs gestes, leur costume, tout, dans ces circonstances, leur donne l'aspect de démons déchaînés pour souffler la trahison et la haine parmi les hommes. Le crucifix, dont leur main est armée, n'est plus que la torche incendiaire dont ils se servent pour allumer les dissensions intestines. Ah ! qu'ils sont loin les temps où les apôtres disaient aux hommes : *Que la paix soit avec vous.*

De la ville les frères prêcheurs se répandent bientôt dans les campagnes, où leurs discours ne font pas moins de mal qu'à la ville. A la suite de ces prédications en plein vent, on voit une foule de malheureux, l'esprit troublé par les tableaux sinistres que leur ont mis sous les yeux les prédicateurs, courir aux églises, se jeter aux genoux des prêtres, et s'accuser non-seulement eux-mêmes, mais encore ce qu'ils ont de plus cher au monde ; et, chose inouïe ! on voit les confesseurs fanatisés, ou terrifiés eux-mêmes par l'inquisition, abuser de la confession, et livrer au saint-office les misérables qui leur ont confié le secret de leurs pensées !

Et les inquisiteurs glorifient le Ciel, à la vue de toute cette misère ! Et ces fanatiques prient Dieu de la meilleure foi du monde ! Ils agissent avec sécurité comme s'ils avaient fait l'acte le plus naturel et le plus équitable ! Ils appellent sur leurs semblables la malédiction du Ciel et les vengeances de la terre, et ils s'endorment comme des justes qui auraient prêché l'amour et la paix ! et pas un remords ne vient troubler ces consciences ! Oh ! malheur à ceux qui sont condamnés à subir un tel renversement des lois divines et humaines !

J'avais fait souvent demander une entrevue à Torquemada

Digitized by Google

sans pouvoir l'obtenir. Dans quel but voulais-je revoir le grand-inquisiteur? Que pouvais-je attendre de cet homme que j'avais offensé cruellement autrefois, et qui, depuis tant d'années, me laissait languir dans le fond d'un cachot? Pouvais-je être à ses yeux autre chose qu'un hérétique obstiné ou un ennemi de sa personne? Son refus de m'entendre ne m'étonnait donc point, et pourtant je voulais le voir. Il me semblait que Davila avait dû, depuis mon incarcération, faire quelque nouvel abus de son influence; que les inquisiteurs avaient dû être mieux éclairés sur son compte, et qu'il me serait plus facile maintenant de prouver à Torquemada que tous les crimes qui m'étaient reprochés étaient le fait de cet infâme Davila. Je réitérai donc ma demande dès que j'appris qu'un auto-da-fé général se préparait. Je ne pouvais pas supposer qu'on m'exempterait toujours de la peine du feu. Torquemada, retenu pendant près de six années par la crainte d'offenser Leurs Altesses qui m'avaient promis leur inutile protection, craignant peut-être aussi de fouler aux pieds tous ses souvenirs de jeunesse, pouvait bien, tôt ou tard, étouffer tous ses scrupules et m'immoler à son zèle. J'étais d'ailleurs d'autant plus fondé à craindre pour mes jours, qu'il n'avait jamais répondu à mes sollicitations. Mais, la veille même de l'auto-da-fé, il parut à l'improviste dans mon cachot. Tristan, Esteban et l'estafier l'accompagnaient.

Dès qu'il parut, je ne sais quelle folle idée de vengeance me traversa l'esprit, mais je me sentis le plus vif désir d'être seul avec lui, et je lui demandai d'éloigner les témoins qui nous écoutaient.

« C'est inutile, me répondit-il brièvement, je connais leur fidélité et leur discrétion. Vous m'avez fait demander une entrevue; me voici, parlez.

— Cette entrevue que vous m'accordez enfin, je l'ai sollicitée plus d'une fois, pourquoi l'avez-vous différée si longtemps.

— Bien que la religion, la justice et mes propres sentiments me prescrivent envers les ennemis de la foi la plus

Digitized by Google

excessive rigueur, j'ai voulu... en ce jour qui, peut-être, est le dernier pour vous... »

Il s'arrêta pour voir l'effet de ses paroles. Je reçus le coup avec une insensibilité apparente. Tristan et Esteban firent un mouvement vers moi, comme pour me protéger. Torquemada les arrêta de son regard perçant.

« Demeurez, dit-il, en se méprenant sur leur intention, vous voyez que cet homme est ferme sur ses jambes et qu'il ne réclame aucun soin. »

Quant à l'estafier, il était resté immobile, les bras en croix sur sa poitrine, la tête basse et dans une attitude, en apparence, profondément méditative. Mais je distinguais ses yeux verts, comme ceux d'un chat, qui épiaient tous mes mouvements et veillaient sur Torquemada.

« J'ai voulu, continua Torquemada, faire une exception en votre faveur, et m'assurer par mes yeux si vous méritez quelque indulgence.

— Ne m'avez-vous pas dit que ce jour est le dernier pour moi? ma vie est donc condamnée, et quoi que je fasse maintenant, mon sort est irrévocable. Cessez donc de me faire entrevoir une espérance que votre dessein n'est pas de réaliser, quand même vous en auriez le pouvoir.

— Depuis longtemps j'aurais pu vous abandonner à la rigueur du tribunal sacré...

— Plût à Dieu que vous l'eussiez fait!...

— Je le pouvais, vous dis-je, mais j'ai différé pourtant...

— La mort est moins cruelle que l'isolement où j'ai vécu.

— Ne vous en prenez qu'à vous-même des maux qui vous accablent. Si, obéissant aux injonctions formelles de nos lois, vous aviez dénoncé...

— Oui, interrompis-je aussitôt, si j'avais accusé des hommes innocents, on m'eût épargné... comme on a fait de Vidal d'Uranzo. A celui-là aussi on avait promis douceur et indulgence... Mais, au reste, ce misérable n'a subi qu'un châtiment mérité.

— Ne revenons pas sur un passé déjà loin de nous, dit

Digitized by Google

Torquemada. Et pour ne nous occuper que du présent, qu'avez-vous fait pour effacer le souvenir de vos crimes?

— Et qu'a-t-on fait aussi pour châtier l'auteur de toutes mes fautes?

— Celui que vous accusez est au-dessus des soupçons.

— Oui, quand c'est moi son accusateur.

— Coupable ou non, la conduite de Davila ne saurait excuser la vôtre.

— Lorsqu'un navire est jeté sur une côte par un courant, le pilote maudit le flot perfide et tâche de sauver le bâtiment. Est-ce là ce que vous faites, ô inquisiteurs?

— Si le repentir avait amolli votre âme, je vous aurais tendu la main; mais loin de renoncer à vos erreurs, vous y avez ajouté des crimes.

— Il eût fallu ne me point demander des actions indignes de mon caractère.

— J'espérais que le temps, l'expérience, le malheur vous rendraient plus soumis, et je vous retrouve plus endurci que jamais... Songez, songez à votre salut éternel!

— Je sais que bien des malheureux périront demain, et que ma place est marquée sur un des bûchers...

— Depuis trop longtemps la justice inflexible et impartiale retient son bras sur votre tête. Il faut qu'elle ait son cours.

— Ne croyez pas que je m'abaisse à vous demander grâce. Frappez, vous ne me ferez pas trembler.

— Insensé! dit Torquemada, j'ai pitié de votre folie. Cette grâce que vous refusez d'implorer, votre fille Béatrice l'invoque au nom du Ciel.

— Ma fille, dites-vous? Qu'est-elle devenue? Qu'en avez-vous fait? Pourquoi m'en parlez-vous? Serait-elle entre vos mains? Parlez, de grâce, je frémis de vous avoir entendu prononcer son nom!

— Votre fille vous croit mort au fond de ce cachot, et cette idée la tue!

— Et vous ne l'avez pas détrompée!

— Il ne tiendra qu'à vous qu'elle le soit.

Digitized by Google

— Que faut-il faire ?

— M'obéir ponctuellement sans vous écarter d'une ligne de ce que je vous prescrirai.

— Parlez donc, je suis prêt à vous écouter.

— Sachez d'abord que c'est par mon ordre que votre fille a été enlevée de la maison de la dame de Santangel. »

Ici un violent mouvement de Tristan interrompit le grand-inquisiteur, qui se tourna vers lui.

« Jeune homme, dit-il, pourquoi ce mouvement? Je n'aime pas à être ainsi troublé dans mes entretiens, sachez-le.

— Il se ressent encore d'une légère indisposition qu'il a éprouvée tantôt, dit Esteban.

— Et puis, il est nouveau ici, ajouta l'estafier immobile, lui, comme un long pieu planté en terre. Que votre illustrissime révérence ait la bonté de l'excuser avec son extrême indulgence ordinaire, car il n'est pas encore familiarisé avec ce qu'il convient de faire.

— Il suffit. Je disais donc que votre fille avait été enlevée par mon ordre, bien que la dame de Santangel ait répandu le bruit que la jeune Béatrice s'était retirée volontairement du monde.

— Que votre illustrissime révérence me pardonne, dit l'estafier en se courbant jusqu'aux genoux de Torquemada, si j'interromps encore son discours, mais il me semble urgent d'emmener ce jeune gardien pour le secourir.

— Non, merci de grâce, dit vivement Tristan, je me sens mieux et je ne ferai plus un seul mouvement. »

En disant ces mots, il lançait des regards irrités sur l'officieux estafier qui, attentif au moindre signe de Torquemada, n'apercevait pas les yeux de Tristan. Esteban criait pendant ce temps de sa voix la plus sévère, sans qu'on pût savoir s'il s'adressait à Tristan ou à l'estafier.

« Silence donc, maudit bavard ! »

Chacun d'eux appliqua cette exclamation à son voisin, et Torquemada reprit :

« Les vœux que votre fille...

Digitized by Google

— Les vœux ! Je m'oppose à ces vœux ! m'écriai-je.

— Elle les prononcera quand j'en donnerai l'ordre, répliqua l'inquisiteur. »

Alors Torquemada, pour joindre l'effet à la menace, se tournant vers son estafier, lui dit :

« Donnez-moi mes tablettes. »

L'estafier les tira aussitôt de son pourpoint et les lui présenta; puis il prit une petite plume d'ivoire, qu'il trempa dans un encrier de corne de cerf, et la tendit à Torquemada en se courbant jusqu'à terre.

Torquemada prit la plume et écrivit quelques mots sur ses tablettes. Puis, les donnant avec la plume à son estafier :

« Portez cet ordre à la prieure du cloître où vous avez conduit la jeune Béatrice... C'est l'ordre de lui faire prononcer ses vœux immédiatement, ajouta le grand-inquisiteur en me regardant. »

L'estafier se mit à marcher à reculons et en saluant à chaque pas, pour sortir du cachot, afin d'aller exécuter l'ordre de Torquemada. Tristan était déjà devant la porte pour lui barrer le passage. L'estafier, qui ne le voyait pas, se heurta contre lui, et se redressant avec colère :

« Maladroit! dit-il entre ses dents, vous ne faites que des sottises.

— Est-ce que vous n'entendez pas qu'on vous dit de rester? répliqua Tristan en lui faisant exécuter une pirouette. »

Au même instant, en effet, Torquemada le rappelait et lui ordonnait d'attendre.

« Mais pourquoi ces vœux? dis-je à l'inquisiteur. Qu'est-ce que des vœux qui ne sont pas volontaires?

— Ils le sont, et mes ordres seuls en ont suspendu la prononciation... Je vous révèle tout ce qui concerne votre fille, pour vous prouver que son sort est à ma discrétion, ou plutôt à la vôtre, car ma conduite sera subordonnée à celle que vous tiendrez.

— Mais dans quel cloître avez-vous enfermé ma fille?

— C'est la seule circonstance que je ne vous révélerai point, et vous en devinez le motif?

Digitized by Google

— Vous craignez que je ne lui fasse parvenir quelques preuves de mon existence ?

— On ne peut pas mieux comprendre les choses.

— Vous voulez tuer la fille par le père, et accroître ainsi nos tourments ?

— Il dépend de vous de changer toutes mes résolutions.

— Dites-moi donc ce qu'il faut que je fasse.

— Demain, dans l'auto-da-fé qui aura lieu, vous déclarerez que vous abjurez toutes vos hérésies, que vous demandez grâce pour vos fautes anciennes et récentes, et que vous vous soumettez pour toute votre vie à une pénitence publique.

— Quelle cruauté ! quelle infamie !

— A ce prix, votre fille sera rendue à la liberté.

— J'abjurerai et je ferai pénitence.

— Bien. Tous vos complices dans l'affaire du docteur Arbuez n'ont pas été saisis. Deux, et peut-être plusieurs avec eux, ont échappé à nos recherches; mais pour ne vous en citer que deux : Pédro Sanchez et Tristan de Léonis...

— Que puis-je faire à cet égard ?

— Vous jurerez de travailler de tout votre pouvoir à les faire tomber entre nos mains.

— Jamais !

— Votre fille...

— Plutôt la perte de tout ce que j'ai de cher au monde !

— Votre liberté et votre salut sont à ce prix !

— Plutôt la mort qu'une lâcheté ! jamais ! vous dis-je.

— Songez que les apprêts de votre supplice sont terminés, et qu'une mort affreuse vous attend ; songez-y !

— Je me ris des plus cruels supplices si, pour les éviter, il faut commettre une lâche trahison !

— Pensez à votre Béatrice qui pleure votre mort, et dont la félicité serait si grande si elle vous retrouvait sain et sauf.

— Pensez-y, seigneur... »

Celui qui venait de parler n'eut pas le temps d'en dire davantage, car Esteban articula un vigoureux *silence !* qui lui ferma la bouche. Cet indiscret interrupteur était Tristan, qui

Digitized by Google

n'avait pu se défendre de joindre sa prière aux sollicitations de l'inquisiteur. Celui-ci revint à la charge, et déploya une persuasion d'autant plus entraînante qu'il me voyait prêt à céder.

« Oh! cessez de me tenter, m'écriai-je, ma raison est affaiblie, et je ne puis sans honte faire ce que vous exigez.

— Si vous consentez cependant, le bonheur peut renaître pour vous. Vous recouvrez votre liberté, votre fille vous est rendue, vos biens restitués, et une tranquillité parfaite et délicieuse succède à tous les maux de ces dernières années. De quel prix n'achèterait-on pas un tel bonheur?

— Voyons encore. Vous dites qu'il me faudrait abjurer en plein auto-da-fé ?

— Oui.

— Je le ferai.

— Puis, il faudrait...

— Non, le reste est trop horrible!... Non, retire-toi, démon tentateur, je ne t'écoute pas!

— Vos cendres seront jetées au vent!

— Que cette infamie retombe sur vous!

— Vous répondrez devant Dieu de la mort de votre enfant.

— Dieu, plus juste que vous, saura discerner les vrais coupables.

— Deux heures encore vous sont laissées pour prendre une résolution conforme à mes désirs. Passé ce temps il sera trop tard; votre fille, fiancée à un de vos complices, n'appartiendra qu'à Dieu! votre nom sera inscrit sur la liste des relaps condamnés aux flammes, et nulle puissance humaine ne saurait alors vous soustraire au supplice!

— Homme sans pitié, répondis-je, je méprise tes menaces!

— Eh bien! s'écria Tristan...

— Silence!... »

Et cette fois l'estafier lui-même mêla sa voix à celle d'Esteban pour empêcher Tristan de se trahir.

« Ce jeune homme est fou, continua l'estafier, et ne peut rester dans cette maison de pénitence.

Digitized by Google

— J'y mettrai bon ordre, dit Esteban, afin que cet étourdi ne renouvelle pas ces inconvenances. »

Torquemada allait sortir, l'estafier le pria de rester un instant de plus.

« Cet hérétique, dit-il à son maître, est d'une violence extrême, votre illustrissime révérence a pu le remarquer ; je m'étonne même qu'il n'ait pas proféré mille blasphèmes en vous parlant.

— Il n'est que trop vrai, ajouta Esteban.

— Il scandalise ses gardiens par l'impiété de ses paroles.

— Oui, dit Esteban, jamais hérétique n'a montré autant d'impiété et de violence.

— De plus, continua l'estafier, il a juré d'exciter le peuple à le délivrer pendant la procession de l'auto-da-fé.

— S'il en est ainsi, dit Torquemada, qu'on le bâillonne.

— Il le mérite bien, dit à son tour Tristan ; car, ajouta-t-il, en indiquant l'estafier, il n'est aussi sorte d'injures qu'il ne profère contre cet honnête homme, jusqu'à le représenter comme fourbe, hypocrite, menteur, avare, avide d'argent ; pardon, ce sont ses propres paroles. Il prétend même que vous ne l'avez fait arrêter que parce qu'il ne s'est pas trouvé assez riche pour satisfaire votre cupidité.

— Quelle calomnie ! dit l'estafier en s'humiliant devant son maître.

— C'est bien, dit Torquemada, je connais votre zèle.

— Vous n'oublierez pas, reprit l'estafier, que notre révérendissime maître vous a ordonné de bâillonner l'hérétique.

— Assurément, répondit Esteban.

— Ne s'est-il pas flatté aussi, ajouta l'estafier, de retrouver dans la foule beaucoup de ses anciens amis ? Il espère que sa vue seule opérera un soulèvement en sa faveur.

— C'est en effet son espoir, dit Esteban.

— Vous lui cacherez le visage au moyen d'un masque noir, dit le grand-inquisiteur.

— Il l'arrachera, s'empressa d'ajouter l'estafier, s'il a les mains libres.

Digitized by Google

— Vous les lui attacherez par derrière, dit Torquemada. Quant à vous, ajouta-t-il en se tournant vers moi, vous savez ce que j'attends de vous : songez aux maux terribles qui vont fondre sur vous ; le moment approche, profitez du peu d'instants qui vous restent pour mériter que la colère de Dieu se détourne de votre tête. »

Je ne trouvai aucune parole pour répondre au grand-inquisiteur ; non que la crainte des tourments glaçât mes facultés, mais comment peindre ma stupeur à la vue de Tristan et d'Esteban appelant d'atroces rigueurs sur moi ? J'étais confondu, brisé, anéanti ; il me semblait être la proie d'une affreuse illusion, et je restais sans mouvement, la langue desséchée, les yeux sans feu, l'âme plus accablée encore que les membres. Quel moment ! Combien est vif encore le souvenir de cet instant fatal, et tout ce qu'il me fit éprouver d'amère douleur !

Torquemada sortit de mon cachot, et l'estafier se penchant à l'oreille d'Esteban :

« Convenez, dit-il, que j'ai su disposer adroitement le grand-inquisiteur à vous accorder tout ce que vous vouliez.

— On ne saurait montrer plus de zèle et d'intelligence.

— Vous demandiez que l'hérétique fût masqué, il le sera ; mais ce n'était pas assez, j'ai voulu qu'il fût bâillonné et enchaîné, il apprendra par là ce que c'est que d'attenter à mon honneur et à ma vie. Allons, mon ami, demain les bûchers ! et vous, Fernandez, soyez une autre fois moins indiscret. Je prie mon ami Esteban de vous pardonner pour cette fois, à condition que vous redoublerez de zèle, de soumission envers Esteban, et que vous serez inflexible envers les ennemis de la sainte-inquisition. Vous pouvez faire vos preuves contre l'infâme hérétique que nous venons de voir ; l'occasion est belle pour réparer vos maladresses ; tourmentez-le bien, Dieu et la sainte-inquisition vous en sauront bon gré.

— Je n'y manquerai pas, répondit Tristan.

— J'ai à vous communiquer un secret de la plus haute im-

Digitized by Google

portance, dit Esteban à l'estafier, au moment de se séparer de lui.

— Je ne puis vous écouter maintenant, dit l'estafier, je dois accompagner le révérend Torquemada jusqu'à son logis. Mais je reviendrai.

— Il faut que ce soit avant la fin de la nuit, dit Esteban, le jour ne doit pas me retrouver avec ce secret qui m'accable.

— Pauvre ami ! je vais me hâter de revenir.

— Vous en faites le serment, dit Esteban en faisant sonner quelques pièces d'or.

— De toute mon âme, s'empressa de répondre l'estafier. »

La voix du grand-inquisiteur appelant son valet se fit entendre, et l'estafier se hâta de le rejoindre.

Deux heures après, l'estafier revint avec un dominicain chargé de me préparer à la mort dans le cas où je ne céderais pas aux vues du grand-inquisiteur. Je ne daignai pas même répondre un seul mot aux questions que me fit l'estafier de la part de Torquemada. Quant au dominicain, son zèle et sa ténacité cédèrent promptement devant ma complète indifférence; il se retira, non sans avoir appelé sur ma tête maudite toutes les vengeances du Ciel et de l'enfer. Le digne homme !

Cependant, l'estafier était retourné auprès de son maître lui rendre compte de mon obstination. Esteban, avant de le laisser partir, avait fait auprès de lui de nouvelles instances pour en obtenir un entretien particulier.

« Je n'ai point oublié que je vous l'avais promis, dit l'estafier; mais maintenant c'est impossible, car mon révérend maître m'a chargé d'une mission qui va me tenir éloigné de sa personne pendant plus de deux mois.

— Pendant plus de deux mois ! s'écrièrent à la fois Tristan et Esteban, visiblement désappointés; et vous partez bientôt? demanda Esteban.

— Le grand-inquisiteur m'attend pour me donner ses dernières instructions. Vous connaissez sa vivacité, je craindrais de perdre ses bonnes grâces si je tardais un seul instant à retourner auprès de lui; et par le salut de mon âme ! je ne

Digitized by Google

pourrais souffrir qu'un autre que moi fût chargé des ordres de mon maître.

— Fort bien, dit Tristan; mais si vous ne pouvez recevoir notre confidence à présent, vous ne sauriez du moins nous refuser la grâce de vous souhaiter bon voyage. Lorsque vous aurez reçu les dernières instructions du révérend Torquemada, au moment de partir pour cette longue mission, ne viendrez-vous point presser la main de ceux qui s'honorent d'être vos amis?

— Je ferai mon possible.

— Deux mois sans vous revoir! reprit Esteban, c'est à mourir d'inquiétude, et pour moi je ne me consolerais pas de n'avoir point reçu vos adieux.

— Chers amis! s'écria d'un air béat l'estafier attendri, je viendrai un instant sur la fin de la nuit. »

Et après cette promesse, il retourna vers le grand-inquisiteur.

Le lendemain matin, un peu avant le jour, il revint en effet en costume de voyage, et portant sur le bras un immense manteau propre à le garantir de la fraîcheur des nuits, car il devait voyager jour et nuit.

« Je pars, leur dit-il; ne me retenez pas longtemps, je vous prie, le grand-inquisiteur me croit sur la route de Barcelone.

— Et vous ne pouvez recevoir la confidence de l'important secret dont je vous ai parlé? demanda Esteban.

— Hâtez-vous, mon ami, répondit l'estafier, mais auparavant éloignez tous les témoins de ma présence, car si mon révérend maître savait que je m'arrête ici, il me ferait sentir les effets de sa colère; et puis, les religieux dominicains et franciscains vont venir bientôt préparer les condamnés, et je ne veux pas qu'on me voie ici.

— Ne craignez rien, j'ai tout prévu, dit Esteban. Les religieux ne viendront que dans une heure, une demi-heure seulement avant que nous procédions à la toilette des condamnés, c'est l'usage : de ce côté donc, rien à craindre. Quant aux gardiens, ils sont occupés en ce moment à prendre leur pre-

Digitized by Google

mier repas : ils déjeunent. Je leur ai permis de faire bombance ce matin, car c'est fête, et d'ailleurs la journée sera fatigante, il faut se restaurer pour longtemps. Pour plus grande précaution, je les ai enfermés dans leur réfectoire; ils ne vous verront pas.

— Très-bien, je suis tranquille.

— Le lieu où je dois vous faire cette terrible confidence achèvera de dissiper toutes vos craintes, car c'est dans le cachot et en présence même de l'infâme hérétique d'Abadia que je dois vous dévoiler ce secret qui ne peut être connu que de vous et de lui.

— C'est quelque nouveau crime dont vous voulez le convaincre, je le devine.

— Un crime épouvantable !

— Je vous suis, mon ami, dit l'estafier.

— Pour vous, dit Esteban en s'adressant à Tristan, prenez le *san-benito*, le bâillon, les cordes et le *coroza* qui sont destinés à l'hérétique, car, immédiatement après notre entretien, nous nous occuperons de la toilette de ce grand criminel.

— Il serait mieux de commencer par là, dit aussitôt l'estafier peu soucieux de se trouver, moi les mains libres, en ma présence, et ajoutez que je serai charmé d'être le témoin de cette opération et même d'y prendre part.

— C'est un soin que nous vous disputerons, dit Tristan, car notre haine pour cet homme l'emporte encore sur la vôtre.

— Mais, dit l'estafier quand il fut à quelques pas de mon cachot, le religieux dominicain qui le prépare à la mort?...

— Il est parti depuis longtemps plein d'indignation, et en maudissant cet hérétique comme un damné, interrompit Esteban; voyez, il a marqué la porte de son cachot d'une croix sinistre comme un lieu qu'il faut éviter.

— Il serait dangereux d'y pénétrer, dit en s'arrêtant l'estafier; oui, notre imprudence pourrait nous être fatale.

— Cette indication marque que le criminel est abandonné à la justice de Dieu et des hommes, mais n'a rien de menaçant pour les hommes dont la sainteté est éprouvée, répondit

Digitized by Google

Esteban avec l'intention manifeste d'adresser ce compliment à l'estafier. »

Celui-ci ne manqua pas de se l'appliquer, ce qu'il fit voir par l'air hypocrite qu'il prit subitement.

« Ainsi, dit-il, je puis sans danger vous suivre dans le cachot malgré le signe de malédiction?...

— Sans danger, comme sans crainte, répondit Esteban en ouvrant la porte. »

Ils entrèrent dans mon cachot avec précaution, et je remarquai le soin avec lequel Esteban retira la clef, la remit en dedans et ferma la porte; mesure qu'il ne prenait jamais, même à l'égard des autres prisonniers; il posa ensuite sa lanterne sur une planche destinée à cet usage et placée dans un angle du cachot. Tristan se débarrassa des objets qu'il portait en les jetant à mes pieds. J'étais assis sur un escabeau à demi-pourri; je ne me levai point à la vue de ces trois hommes dont l'un était mon ennemi déclaré, et les deux autres tenaient à mon égard une conduite inexplicable pour moi. Je voulus prendre la parole pour accabler de mes reproches Esteban et Tristan qui n'avaient pas craint de se joindre à mes bourreaux. Esteban m'interrompit en disant que son gardien et lui m'écouteraient quand ils auraient terminé avec l'estafier du grand-inquisiteur. Puis je vis briller dans ses mains et dans celles de Tristan la lame d'un poignard. L'estafier applaudissait à toutes ces mesures de précaution. Esteban dit à Tristan :

« Prenez le bâillon... Bien. Il est bon que j'avertisse, avant tout, qu'au moindre cri, je frappe de ce poignard.

— Et celui-ci ne sera pas inactif, ajouta Tristan en montrant le sien.

— Et vous, seigneur d'Abadia, dit Esteban, levez-vous... levez-vous, ajouta-t-il vivement en voyant que je me tenais immobile, levez-vous et saisissez le bras gauche de cet homme, je me charge du bras droit... Pas de cris surtout! ou ce poignard fera son office!... »

Ces mots furent dits pendant qu'Esteban et moi nous sai-

Digitized by Google

sissions l'estafier et le renversions par terre. L'estafier, sentant sur sa poitrine la pointe du poignard, retint le cri prêt à lui échapper. Tenu par deux hommes, dont l'un était dans toute la vigueur de l'âge, l'autre affaibli, il est vrai, par les souffrances, mais puisant de nouvelles forces dans cette occasion de recouvrer sa liberté, l'estafier voyait tous ses mouvements comprimés. En un clin d'œil, ses mains furent attachées par derrière.

« Ah! Ciel! que vous ai-je fait, seigneur Esteban, pour me traiter ainsi?

— Écoutez le secret que j'ai à vous apprendre, répondit Esteban. Il y a six ans que je suis l'ami du seigneur d'Abadia; je ne suis que le dépositaire de la fortune que le saint-office ne lui a pas enlevée, et c'est avec son argent que je vous ai alléché, et rendu si officieux.

— Jésus! mon Dieu!

— Et puis, regardez ce jeune gardien... C'est Tristan de Léonis!

— Sainte Vierge! dit avec accablement l'estafier.

— A présent, Tristan, continua Esteban, passez le bâillon, bridez ce dénonciateur, et triplez le nœud pour plus de sûreté.»

Tristan, afin d'avoir les deux mains libres, mit son poignard entre ses dents, et s'approcha aussitôt avec le bâillon; mais voyant que l'estafier serrait les dents avec force, il prit son poignard.

« Ouvrez la bouche, dit-il, ou par votre âme de fourbe, la pointe de ce petit instrument d'acier va servir à vous desserrer les mâchoires. »

Il introduisit en même temps la pointe de son poignard entre les dents de l'estafier, qui céda et fut bâillonné.

— Bien, dit Esteban; il est docile comme un enfant bien élevé. Maintenant, seigneur d'Abadia, vous comprenez?

— Je comprends, répondis-je, que je vous ai mal jugés tous deux.

— Je m'en suis aperçu, répondit Esteban, mais il valait mieux s'exposer à vos soupçons que d'hésiter dans cette af-

Digitized by Google

faire. Si vous aviez été prévenu de notre dessein, votre générosité vous eût inspiré des scrupules; maintenant il est trop tard pour reculer... Mais le temps presse... Hâtons-nous; si vous n'éprouvez pas trop de répugnance à sortir d'ici, ajouta-t-il en souriant, le moyen est tout trouvé : changez de vêtements et de rôle avec cet officieux estafier; puisqu'il veut bien prendre votre place, prenez la sienne. »

Et, sans attendre mon consentement, Tristan et Esteban se mirent en devoir de dépouiller l'estafier de tous ses vêtements; opération qui fut faite avec une dextérité admirable.

Le pourpoint, le haut-de-chausses, le vaste chapeau emplumé, la longue épée, les souliers éperonnés, toutes choses qui donnaient à l'estafier l'air d'un capucin matamore, lui furent enlevés avec une agilité surprenante.

« A la rigueur, me dit Ésteban, vous pourriez vous passer de ses vêtements, son ample manteau vous en tiendrait lieu, et une fois hors d'ici, il vous serait facile de vous procurer des habits; mais, d'un côté, il paraîtra étrange à celui qui vous donnera un gîte, qu'un homme parcoure ainsi la ville dès le matin sans avoir préalablement revêtu les habits les plus nécessaires; de l'autre, il est indispensable que vous donniez les vôtres à l'estafier pour qu'il puisse aller à l'auto-da-fé...

— Quoi! vous pensez le faire figurer à ma place dans l'auto-da-fé?

— Et que pouvons-nous en faire?

— Il sera rôti, dit Tristan! »

Cette substitution de personnes, qui devait avoir des suites si cruelles pour l'estafier, nous parut dans le moment si bouffonne, que ce fut de la manière la plus joyeuse que se fit l'échange de mes vêtements contre ceux de l'estafier. Je ne me contentai point d'un échange incomplet, et bientôt nous eûmes terminé cette double toilette. Nous étions de la même taille; en temps ordinaire, j'aurais été plus gros que lui, mais mon long séjour dans les cachots, en faisant disparaître mon embonpoint, me permettait d'entrer dans des habits qui n'étaient pas faits pour moi.

Digitized by Google

Esteban et Tristan achevèrent de travestir l'estafier en le revêtant du *san-benito* et du *coroza*. Ainsi costumé, il était tellement méconnaissable qu'ils ne jugèrent point à propos de lui masquer le visage; le *coroza* descendant jusqu'aux yeux, et le bâillon lui grossissant les traits, le défiguraient complétement.

« Maintenant vous pouvez sortir, seigneur d'Abadia, et une fois la journée qui commence passée, être tranquille sur votre sort; car tantôt il sera constaté que vous avez été brûlé... dans la personne il est vrai de cet obligeant garçon, mais vous n'en serez pas moins rayé du nombre des vivants.

— Restera au grand-inquisiteur, dit Tristan, à rechercher son estafier. Il n'y a pas d'apparence qu'il s'avise jamais de soupçonner que les cendres qu'il aura fait jeter au vent soient celles de son valet dévoué.

— Esteban, dis-je touché de compassion pour l'estafier, ne nous serait-il pas possible d'épargner à ce malheureux un sort si funeste? Car, dans tout ce qu'il a fait, il n'était que l'exécuteur des ordres de Torquemada.

— Sans doute, dit Tristan, mais ne pouvant pas atteindre la tête, attaquons toujours les pieds.

— D'ailleurs, ajouta Esteban, pas de funeste pitié, à moins que vous ne désiriez monter sur le bûcher qui a été préparé pour vous. Quand cet homme était libre il se réjouissait d'avance de votre supplice: qu'il subisse donc le sort qu'il a mérité.

— Ce n'est plus qu'une représaille, ajouta Tristan.

— Venez, dit Esteban, sortez de la prison, les rues sont encore désertes; gagnez l'hôtellerie où était Tristan quand je l'ai rencontré, et là changez ces vêtements contre d'autres qui vous déguisent mieux encore en ne vous faisant ressembler à personne, puis attendez que cette journée soit passée, avant de prendre un parti. Je ferai en sorte que nous puissions nous revoir ce soir. Venez.

— Je vous attendrai, dis-je en me dirigeant avec mes sauveurs vers la porte de la prison, ne manquez pas l'un ou l'au-

Digitized by Google

tre, à défaut de tous les deux, de venir me faire part de vos projets.

— Le plus important maintenant est de nous assurer que votre mort est bien constatée, dût votre remplaçant être brûlé à votre place; le reste ira sans effort. Aujourd'hui nous ne pouvons nous dispenser de paraître dans la cérémonie qui aura lieu. Mais demain!...

— Demain! s'écria Tristan, demain la liberté pour tous!

— Oh! pour vous, dit Esteban en riant, vous avez fait assez de sottises cette nuit devant le grand-inquisiteur pour que je vous fasse renvoyer, et dès demain vous serez chassé... de la prison.

— Et Béatrice? ne l'arracherons-nous pas du cloître où on l'a enfermée contre son gré?

— Nous verrons... Mais j'y pense, dit Esteban en s'arrêtant, cette mission de l'estafier, cet ordre écrit que lui a donné le grand-inquisiteur?... Cherchons dans les vêtements... rien!... le manteau!... ah! une poche secrète!... un écrit!...

— Vive Dieu! s'écria Tristan qui s'était saisi du papier, le grand-inquisiteur nous trompait... Béatrice n'est point dans un cloître, mais dans un simple béguinage; et ce traître d'estafier était chargé de l'enlever pour la conduire au couvent des Carmélites de Barcelone... Voilà l'ordre de la livrer au porteur de ce papier, scellé du sceau du grand-inquisiteur!... Vive Dieu! que la journée commence d'une belle façon!

— A ce soir, dit Esteban, ne tardez pas un instant à vous éloigner, seigneur d'Abadia, prenez l'ordre du grand-inquisiteur, et sortez vite, sortez... A ce soir...

— Adieu, dis-je en pressant Tristan et Esteban dans mes bras, courage! espérance! »

Je m'éloignai rapidement de ce fatal séjour et je gagnai l'hôtellerie où Tristan s'était logé au retour de son voyage avec Colomb. Je changeai aussitôt le chapeau ridicule et surmonté d'une grande plume noire que je tenais de l'estafier pour un d'une forme ordinaire, orné d'un simple ruban, car il était

Digitized by Google

important de ne point attirer les yeux sur moi de quelque manière que ce fût.

Une demi-heure après mon départ, les archers, les alguazils et les exempts de police envahirent la place qui s'étend devant les murs de l'inquisition. Puis les religieux confesseurs entrèrent dans la prison et furent conduits aux différents cachots pour recevoir la confession tant de ceux qui devaient être brûlés, que de ceux qui devaient être condamnés aux galères, au fouet, ou à l'emprisonnement. Le dominicain qui était déjà venu une fois pour m'exhorter, s'étant présenté de nouveau, Esteban lui dit que, depuis son départ, je m'étais montré si impie, si blasphémateur, si violent; que j'avais proféré tant d'injures contre la religion et contre le confesseur même qu'on m'avait envoyé, qu'il eût été imprudent de me laisser le libre usage des mains et de la parole; que, suivant les ordres du grand-inquisiteur, il m'avait bâillonné et garrotté; que j'étais une âme désespérée, que le repentir n'entrerait jamais dans mon cœur, et que le mieux était de m'abandonner à mon sort, en priant Dieu de me toucher au moment suprême.

Le religieux insista pour entrer dans mon cachot. Dès que l'estafier l'aperçut, il commença à s'agiter violemment pour tâcher de faire comprendre de quel guet-apens il était victime. Mais les yeux prévenus du religieux ne virent dans ces mouvements que les signes d'une colère impie et dangereuse, et, après quelques vifs reproches sur son endurcissement, le malheureux estafier, qu'il avait pris pour moi, fut définitivement abandonné.

Cependant, le moment de la procession des condamnés était arrivé; l'*auto-da-fé* allait commencer. On avait fait des préparatifs considérables pour cette abominable fête. Partout aujourd'hui les sacrifices humains feraient horreur, mais en Espagne, mais pour les inquisiteurs, ce sont des *actes de foi*, des *auto-da-fé!*

J'étais d'abord resté assez longtemps absorbé dans les pensées que faisaient naître en moi les événements de cette dernière

Digitized by Google

nuit, et cet état eût peut-être duré longtemps encore, si l'hôtelier n'avait pris la peine de me tirer de mes réflexions.

« Est-ce que mon hôte illustre laissera célébrer la fête sans y assister? dit-il avec force salutations. Pour moi, si j'étais libre d'y aller, je serais à cette heure sur la *Plaça-Mayor* où sont déjà ma femme, mon fils et mes deux filles.

— Et qui vous empêche de vous y rendre aussi, seigneur hôtelier?

— C'est qu'il faudrait fermer la porte de mon hôtellerie; mais, pour cela, il serait nécessaire que vous voulussiez bien aller aussi voir la cérémonie.

— Ah! cette fête a tant d'attraits pour vous?

— Je crois bien! je n'ai que ces jours-là de bon temps. Le jour des fêtes de la cour, le jour des taureaux, tout le monde se presse chez moi pour se réconforter en bien mangeant et buvant de même; mais les jours d'auto-da-fé, je puis renverser mes pots et décrocher ma crémaillière, personne ne s'en soucie. C'est pourquoi je profite de la circonstance pour me promener.

— Et je vous empêche aujourd'hui de prendre cet agréable passe-temps? Autrement dit, je vous gêne?

— Oh! seigneur, je ne me permets pas...

— Qu'à cela ne tienne, mon ami, je vais sortir, quoique je sois bien épuisé par la fatigue; car moi aussi je tiens à voir cette cérémonie jusqu'à la fin.

— Mais, seigneur, rien ne presse; vous pouvez déjeuner, et dormir ensuite trois bonnes heures; vous arriverez encore sur la *Plaça-Mayor* une heure avant la tête du cortége.

— S'il en est ainsi, je vais suivre votre conseil.

— Vous le pouvez; il est six heures; la corporation des *charbonniers* vient de passer pour aller à l'inquisition, il faut encore une heure pour que le cortége soit prêt à se mettre en marche. Vous savez qu'on fait une station à la porte de chaque église, de chaque chapelle, devant les statues de la Madone, et vous n'ignorez pas, sans doute, que les rues en sont garnies. J'en compte une douzaine; à un quart d'heure pour chaque station, c'est trois heures, et une heure encore d'attente, c'est

Digitized by Google

quatre heures; je ne me suis pas trompé en vous disant que vous aviez le temps de déjeuner et de dormir.

— Eh bien donc, je me laisse guider par vous, mon cher hôtelier, vous m'éveillerez quand il sera temps de partir. »

Il vint en effet, trois heures après, pour m'éveiller, mais il n'en eut pas la peine, car je n'avais pu dormir. Trop d'agitation, trop de réflexions chassaient le sommeil loin de moi. Je me levai, m'enveloppant de mon mieux dans mon manteau, et abaissant mon chapeau jusque sur mes yeux, je me rendis sur la *Plaça-Mayor*. Ainsi le matelot échappé au danger terrible qui le menaçait, aime à contempler du rivage les écueils blanchis par l'écume des eaux, et les vagues furieuses qui devaient le briser.

Des balcons avaient été disposés pour Leurs Altesses, d'autres pour leur cour, et d'autres pour les envoyés des princes étrangers et leur suite. De grands échafauds avaient été dressés pour le peuple. A la droite du balcon de Leurs Altesses on remarquait un grand amphithéâtre composé d'une trentaine de gradins et destiné aux membres du conseil de la Suprême et aux autres conseils d'Espagne. Puis, chose digne de remarque, au-dessus de ces degrés on avait préparé un dais sombre, menaçant, sous lequel était le fauteuil du grand-inquisiteur qui se trouvait ainsi beaucoup plus élevé que Leurs Altesses. Disposition significative, audacieuse leçon qui apprend aux souverains que leur autorité est inférieure à celle des gardiens de la foi.

A la gauche du balcon de Leurs Altesses on avait dressé un second amphithéâtre destiné aux condamnés; puis une espèce de plate-forme au milieu de laquelle on voyait une petite estrade soutenant deux cages en bois, ouvertes par le haut et dans lesquelles on plaçait provisoirement chacun des condamnés pour entendre la lecture de sa sentence.

En face de ces cages se trouvaient deux chaires : l'une pour le *relateur* ou lecteur des jugements, l'autre pour le prédicateur. Enfin non loin de l'amphithéâtre des conseillers, on remarquait un autel, où brillait ce qu'ils appellent les signes du salut

Digitized by Google

des hommes et les preuves de la miséricorde de Dieu. Un autel! oui! jadis l'espoir, l'asile des malheureux persécutés pour la foi, mais aujourd'hui!... funeste écueil de la paix et de la charité, sanglant prétexte aux persécutions du fanatisme. Oh! quand donc ces temps de misère seront-ils à leur terme!

Déjà les balcons et les amphithéâtres publics étaient garnis de peuple. Ferdinand et Isabelle, suivis de toutes les dames et des plus grands seigneurs de la cour, parurent enfin sur le balcon qui leur était destiné. Un silence profond s'établit à leur arrivée, non qu'ils fussent moins aimés que le jour où ils avaient assisté, dans le cirque, aux combats de taureaux, mais parce que la préoccupation, la crainte, la terreur inspirées par la circonstance présente, étouffaient l'enthousiasme, et réprimaient les acclamations.

Une lugubre fanfare annonça bientôt l'apparition du cortége. Quelques instants après la tête déboucha sur la place. On vit d'abord paraître la corporation des charbonniers et des bûcherons, armés de piques et de mousquets. Ils s'avançaient sur deux files et les premiers, droit qu'ils s'attribuent en leur qualité de fournisseurs du bois nécessaire à la construction des bûchers. Après eux venaient les dominicains, fondateurs et soutiens de l'inquisition, précédés d'une croix blanche. Ils portaient chacun un cierge à la main, et avaient la tête entièrement couverte de leur capuchon. Puis, au milieu des deux files de dominicains, parut un des plus grands seigneurs de l'Espagne, le duc de Médina, portant l'étendard de l'inquisition, suivant le privilége dévolu de temps immémorial à la famille de ce personnage. L'étendard de l'inquisition était de damas rouge, et représentait d'un côté les armes d'Espagne, de l'autre, une épée nue entourée d'une couronne de lauriers. Je me demandais, en voyant cette couronne, quelle gloire avait jamais produite pour ma patrie l'inquisition. L'épée nue était le symbole significatif de sa cruelle vengeance; les armes de l'Espagne exprimaient que ma belle patrie était soumise de gré ou de force à cette impitoyable institution; mais des palmes glorieuses! mais une couronne! dans quel but? A moins

Digitized by Google

qu'elle ne fût destinée à immortaliser les milliers de victimes immolées par les inquisiteurs.

Immédiatement après le porte-étendard marchaient les *familiers* du saint-office. Cette partie du cortége n'était pas la moins nombreuse. A chaque apparition nouvelle, un sourd murmure se faisait entendre sur la place, et des réflexions plus ou moins justes, mais toujours prudentes, naissaient sur le compte de ces fanatiques passants.

Je me trouvais dans la foule à côté de deux hommes qui semblaient connaître tous les condamnés et tous les habitants de Tolède. C'étaient deux vieillards, pauvrement vêtus, deux vagabonds sans doute, dont la vie s'était passée à heurter à toutes les portes de la ville, soit pour mendier, soit pour espionner, ou pour s'entremettre dans toutes les affaires. Peut-être encore n'étaient-ils que des agents provocateurs, car leurs critiques étaient parfois mordantes et n'épargnaient pas plus le saint-office que ses victimes. Quoi qu'il en fût, ces deux hommes avaient eu des relations innombrables et en avaient gardé bonne mémoire, car ils nommaient tous ceux qui passaient et semblaient les marquer chacun par un trait caractéristique. Ce voisinage m'apprit mille particularités sur les condamnés, que sans cette rencontre j'aurais toujours ignorées. Mais d'un autre côté, je n'étais pas sans inquiétude pour le moment où l'estafier viendrait à passer parmi les *relaps* où il se trouvait à ma place. Ils avaient reconnu quelques personnes à leur taille, à leur allure, et avant d'avoir vu leur visage; s'ils allaient reconnaître aussi l'estafier du grand-inquisiteur! Quelle rumeur cette découverte occasionnerait! Quel événement fatal pour mes deux sauveurs et pour moi!

Après les *familiers* marchaient les victimes sur deux rangs, sans distinction d'âge ni de sexe, et seulement dans l'ordre des peines auxquelles elles étaient condamnées. D'abord venaient les *réconciliés*, ou condamnés à de simples pénitences, comme *légèrement suspects*. Ils avaient la tête et les pieds nus, tenaient à la main un cierge de cire verte, et portaient sur leurs épaules un *san-benito* de toile jaune sans croix ni aucun autre

Digitized by Google

signe. Cent cinquante personnes figuraient parmi ces premiers condamnés. On distinguait entre autres deux enfants, cinq vieillards, un prêtre, un capucin, un médecin, un poëte et dix femmes. Pendant le défilé de cette première classe de victimes, le colloque suivant avait lieu entre mes deux voisins.

« Je n'ai pas vu passer le bonhomme Paul le Mauresque, qui s'appelait Mohammed quand il était Musulman, dit un des deux hommes.

— Sa fille, la jeune Marie, n'est pas non plus parmi les réconciliés.

— C'est que leur jugement est ajourné, sans doute; car leur faute était légère et les rangeait dans la classe des réconciliés.

— Vous en parlez comme un qualificateur ou comme un dénonciateur de profession.

— Ce dont je me fais gloire, dit avec indifférence celui à qui s'adressait cette dernière qualification. Peut-être aussi que le bonhomme Paul se sera entêté et qu'il est avec sa fille dans les *violemment suspects*.

— C'est la jeune Marie la plus à plaindre, car elle n'est devenue suspecte d'hérésie qu'à l'exemple de son père.

— Le saint-office ne s'informant pas de la cause, mais du fait, il en résulte que la pauvre Marie, comme vous dites, suivra le sort de son père, si elle en a imité l'obstination.

— La vérité est que le bonhomme est quelquefois un terrible entêté, et que la jeune fille lui montre un tel dévouement, que s'il se perd, elle se perdra avec lui.

— Mais voyez!... qu'a donc fait la belle Garcia d'Alarçon qui marche la troisième? Elle si gracieuse, si gaie, si amoureuse! Par *san Domingo*, je serais curieux de savoir quelle hérésie a pu entrer dans cette folle tête?

— Elle aura, le jour du sabbat, porté des vêtements plus propres qu'à l'ordinaire, ou pris garde de retirer le suif du morceau de mouton qu'elle voulait préparer pour son repas. Ces pratiques sont des délits de judaïsme [1].

[1] Voyez, tome I, pages 56 et suivantes, les différents cas de judaïsme.

Digitized by Google

— On dit qu'elle a été dénoncée par un de ses amants, un frère lai, qui s'est ainsi vengé de son inconstance.

— Cette vengeance est digne d'un capucin.

— Frère Antonio, qui l'a dénoncée, est le jeune carme marchant derrière le vieillard qui a le dos voûté. Antonio partagera la pénitence de la belle Garcia, parce qu'il ne l'a pas dénoncée assez vite. Il eût mieux fait de garder le secret.

— Le moine a eu des scrupules... après l'infidélité de sa maîtresse.

— Avis aux femmes qui vont chercher leurs amants chez les gens à scrupules.

— Des deux enfants qui suivent le vieillard, l'un n'a pas voulu dénoncer son père, coupable d'avoir mal parlé de l'inquisition; l'autre a dénoncé le sien, mais après avoir *judaïsé* pour obéir à son père.

— L'inquisition n'admet pas le respect filial au nombre des causes qui peuvent faire excuser l'hérésie.

— Aussi les enfants seront-ils pénitenciés comme leurs pères.

— Le vieillard voûté a blasphémé. Mais c'est du reste un vieil usurier que je verrais brûler avec plaisir. Il a ruiné cent familles.

— Qu'est-ce que cela? Le saint-office ne brûle pas pour si peu de chose. »

La seconde classe de victimes se composait des personnes condamnées à des peines corporelles et infamantes. C'étaient les *violemment suspects*. Ils marchaient comme les premiers la tête et les pieds nus, un cierge vert à la main, et ayant sur les épaules un *san-benito* avec une moitié de croix. Immédiatement après ceux-ci paraissaient les *hérétiques formels*, qui se reconnaissaient à la croix du *san-benito* qui était entière, tant sur le dos que sur la poitrine. Ils avaient en outre la mitre de carton ou *coroza* sur la tête, et au cou une corde de genêt.

Deux cents personnes se trouvaient comprises dans ces deux classes d'hérétiques. Je désirais vivement savoir si le Mauresque et sa fille seraient dans l'une de ces deux dernières classes d'hérétiques, car les suivantes allaient être celles des condamnés à

Digitized by Google

mort, et je tremblais qu'ils n'y fussent, plutôt que je n'espérais de les voir absoudre. Mais mes deux voisins n'en parlèrent point, et pourtant pas un des condamnés n'échappa, je crois, à leurs observations. Ils citaient particulièrement un notaire bigame; un bénédictin coupable d'un crime honteux que ma plume se refuse à désigner par son nom; trois littérateurs ayant avancé et soutenu des propositions malsonnantes sur le pape et les inquisiteurs; un tondeur de draps judaïsant; un avocat coupable du même crime; un berger trigame; un maître d'écriture blasphémateur; un curé parjure envers l'inquisition; dix sorcières; treize béguines séduites; un capucin, leur séducteur. Grâce aux discours des deux vieillards qui se trouvaient à côté de moi, j'ai connu toutes les particularités qui concernaient les condamnés que j'ai nommés; je ne rapporterai que celles qui me paraissent les plus curieuses.

Le berger avait épousé une troisième femme du vivant de ses deux premières. Ses deux dernières femmes étaient sœurs, et il les avait obtenues de leur père à prix d'argent. Il reçut quatre cents coups de fouet, perdit la moitié de ses biens, et n'échappa à la peine des galères qu'à cause de son grand âge, et parce qu'il était aveugle. Sa dernière femme qui, de son côté, se trouvait dans le cas d'une triple union conjugale, puisque son premier mari vivait encore lorsqu'elle épousa le vieux berger, et que peu de temps après elle contracta un nouveau mariage, reçut le même nombre de coups de fouet. Le père, qui avait consenti à ces criminelles alliances, en fut quitte pour être hué et méprisé par le peuple.

Le curé avait dit que l'*inquisition faisait horreur aux anges, aux diables et aux hommes*. Mais son plus grand crime était d'avoir révélé le système des prisons du saint-office, malgré le serment qu'il avait fait de garder le plus inviolable secret sur tout ce qu'il avait vu dans ces prisons. On l'accusait aussi d'avoir mangé de la viande le vendredi, et d'avoir entretenu un commerce criminel avec deux sœurs. Si toutes les accusations qui donnent lieu aux condamnations prononcées par le saint-office étaient prouvées dans les formes prescrites par

Digitized by Google

une impartiale et sage justice, on aurait quelquefois sans doute occasion de ratifier les jugements inquisitoriaux; mais il n'en est rien. L'accusateur, qu'il se nomme ou qu'il reste caché, a rarement tort, et l'accusé est presque toujours considéré comme coupable par les inquisiteurs; aux yeux des hommes sensés et équitables, il faut d'autres preuves.

Le capucin avait perverti toute une maison de béguines; sur dix-sept, il avait abusé de treize. Admis dans cette maison en qualité de directeur spirituel et de confesseur des dix-sept femmes, il était bientôt parvenu à se faire passer dans leur esprit pour un saint homme, aussi éclairé que charitable et indulgent; toutes ses paroles étaient reçues comme des oracles d'en haut; on l'écoutait sans défiance, on le croyait aveuglément. C'était où il attendait nos béguines.

« J'ai reçu, dit-il à chacune de ses crédules pénitentes, en « profitant pour cette singulière confidence du secret de la « confession, oui, j'ai reçu, ma sœur, de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, une grâce toute particulière, et qui me donne « à moi-même une haute idée de ma vertu. Sachez qu'il a « eu la bonté de se laisser voir à moi dans l'hostie consacrée « au moment de l'élévation, et il m'a dit : *Presque* toutes les « âmes que tu diriges dans ce béguinage me sont agréables, « parce qu'elles ont un véritable amour pour la vertu, et « qu'elles s'efforcent de marcher vers la perfection. Une sur-« tout, ajouta le saint homme, en désignant par son nom « celle à qui il parlait, se distingue entre toutes les autres. « Son âme est si parfaite, qu'elle a déjà vaincu toutes ses af-« fections terrestres, à l'exception d'une seule, la *sensualité*, « qui la tourmente beaucoup, parce que l'ennemi de la chair « est très-puissant sur elle à cause de sa jeunesse, de sa force « et des grâces naturelles qui l'excitent vivement au plaisir; « c'est pourquoi, afin de récompenser sa vertu, et pour qu'elle « s'unisse parfaitement à mon amour et me serve avec une « tranquillité dont elle ne jouit pas et qu'elle mérite cepen-« dant par ses vertus, je te charge de lui accorder en mon « nom la dispense dont elle a besoin pour son repos, en lui

Digitized by Google

« disant qu'*elle peut satisfaire sa passion, pourvu que ce soit ex-*
« *pressément avec toi*, et, qu'afin d'éviter tout scandale, elle
« garde sur ce point le secret le plus rigoureux avec tout le
« monde, sans en parler à personne, pas même à un autre
« confesseur, parce qu'elle ne péchera point, grâce à la dis-
« pense du précepte que je lui donne à cette condition, pour
« la sainte fin de voir cesser ses inquiétudes, et pour qu'elle
« fasse tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de
« la sainteté [1]. »

Treize de ces béguines donnèrent ou feignirent de donner dans le piége, et si les quatre autres ne succombèrent point, c'est que le capucin ne leur fit point la même révélation, parce que trois d'entre elles étaient trop âgées, et la quatrième trop laide.

La plus jeune de ces femmes étant tombée dangereusement malade, fit appeler un autre confesseur à qui elle découvrit tout ce honteux mystère. Le saint-office s'empara de cette affaire qui lui présentait tous les caractères de l'hérésie. Le capucin fut arrêté; mais il soutint que le fait de l'apparition de Jésus-Christ était vrai. Il fut traité de menteur, d'hypocrite, et menacé d'être livré aux flammes : il persista; la veille du jugement qui devait le condamner, il avoua que tout ce qu'il avait dit aux béguines, il ne l'avait imaginé que pour arriver à satisfaire sa luxure.

« Je vous rends grâces, dit-il à ses juges qui l'avaient plu-
« sieurs fois averti du danger où il se mettait, le moment du
« triomphe de la vérité arrive; j'ai menti et juré à faux en
« tout. Faites écrire tout ce qu'il vous plaira, je le signerai. »

Après ces aveux, l'hérésie disparaissait et le capucin n'était plus passible que des peines portées contre les confesseurs suborneurs de leurs pénitentes. Mais il n'avait pas avoué immédiatement, et dans la persuasion qu'il y avait eu quelque réticence dans ses aveux, on résolut de le faire paraître dans l'auto-da-fé, après lequel on le condamna à diverses pénitences rigoureuses, puis on l'enferma dans un couvent.

[1] Voyez Llorente.

Digitized by Google

On remarquait encore dans cette classe de condamnés un pauvre laboureur, de race mahométane, qui reçut cent coups de fouet avec menace de quatre années de galères s'il retombait dans la même faute. Quelle était cette faute ? d'avoir qualifié de vol l'amende de deux ducats à laquelle les inquisiteurs voulaient faire condamner les Mauresques qui persisteraient à parler la langue arabe.

Après les pénitenciés parurent ceux qui devaient subir la mort. A défaut d'autre signe, on les aurait reconnus à la lugubre escorte qui accompagnait chacun d'eux. Chaque condamné à mort avait en effet à ses côtés deux religieux encapuchonnés et deux familiers. Ces malheureuses victimes du fanatisme se divisaient aussi en trois classes.

D'abord, ceux qui avaient fait des aveux complets avant le prononcé du jugement, et qui par là avaient évité la peine du feu. Ils devaient être *seulement* étranglés. Ni leur *san-benito*, ni leur *coroza* ne portaient aucune image de flammes ou de diables, parce que le repentir de ces accusés, manifesté à temps, leur avait fait obtenir la grâce, sinon de la mort, du moins du bûcher.

Venaient ensuite ceux qui avaient été condamnés aux flammes, mais qui s'étaient repentis et avaient fait des aveux après le prononcé du jugement. Le *san-benito* et le *coroza* de cette classe d'hérétiques portaient l'image d'un brasier ardent sur lequel figurait un buste. La pointe des flammes était renversée, pour indiquer qu'elles avaient failli brûler le coupable, mais que celui-ci ne subirait point ce supplice de son vivant, à cause de son repentir. Il devait être étranglé avant d'être jeté au feu.

Après ces malheureux venaient les *obstinés*, les *relaps* qui devaient être *relaxés*. Leur *san-benito* jaune portait deux croix rousses : une sur le dos, l'autre sur la poitrine. Au bas de ces croix on avait peint, sur un brasier ardent, un buste entouré de flammes dans leur direction ascendante, pour indiquer que le coupable devait être brûlé vif. On avait peint aussi à profusion sur le *san-benito* des figures bizarres et grotesques de dia-

Digitized by Google

bles, pour signifier que ces esprits du mensonge étaient entrés dans l'âme du coupable. Le *coroza* était chargé des mêmes figures. Ajoutez à ce funèbre costume la corde de genêt, le cierge de cire verte; et pour plusieurs le bâillon, les chaînes aux mains; puis les voix lugubres des religieux qui entremêlaient leurs exhortations de prières plus lugubres encore, puis les gémissements, les sanglots, les plaintes étouffées de tous ces malheureux voués à un supplice barbare, et qui appelaient en vain la justice du Ciel à leur aide, et vous n'aurez pas encore l'idée du sinistre tableau que présentait ce cortége religieux.

Ces trois dernières classes de condamnés comprenaient vingt-sept personnes dont vingt devaient être brûlées vives. Mes deux voisins désignèrent entre autres : un docteur, convaincu de magie et de judaïsme; un franciscain descendant d'ancêtres juifs, et condamné aussi pour avoir prêché le judaïsme; un juge aussi judaïsant; deux béates visionnaires; un marchand, meurtrier d'un dénonciateur; un alcade, convaincu d'avoir favorisé la fuite d'un hérétique formel, et enfin, le Mauresque et sa fille.

Trois de ces condamnés étaient bâillonnés. Mes yeux erraient sans cesse de l'un à l'autre pour reconnaître l'estafier, ce qui me fut impossible : le bâillon et le bonnet de carton les défiguraient tellement que mes voisins eux-mêmes ne pouvaient reconnaître distinctement ces trois hommes. Cependant l'estafier devait s'y trouver, et cette conviction me fit prendre en pitié le sort de ces trois infortunés, dont l'un, serviteur zélé, trop zélé de l'inquisition, allait cependant périr d'une mort cruelle comme un de ses plus grands ennemis. Combien ces exécutions inquisitoriales ont-elles dû couvrir de trahisons, de vengeances personnelles, de crimes atroces dont les véritables auteurs n'étaient pas punis!

La fille du Mauresque pleurait, mais son père promenait ses yeux secs et hagards sur les spectateurs. Il cherchait évidemment quelqu'un dans la foule.

Lorsqu'il passa devant les deux vieillards mes voisins, l'un

Digitized by Google

des deux fit un mouvement comme pour se dérober aux regards du Mauresque; mais celui-ci l'avait aperçu.

« Lâche chrétien! dit le Mauresque, c'est toi qui nous as dénoncés : tes maîtres les inquisiteurs t'ont payé pour cette vile action, mais moi, je te voue au mépris des hommes. Sachez-le tous! et prenez garde! ce bon catholique est un dénonciateur! »

Cette apostrophe, jetée en passant aux spectateurs, fit une grande impression sur tous ceux qui l'entendirent. Le dénonciateur et son digne compagnon restèrent, à partir de ce moment, isolés au milieu de la foule.

On vit paraître ensuite une statue de carton, portée par un des gardiens de la prison, et représentant un des condamnés aux flammes, mort longtemps avant l'auto-da-fé. On pouvait lire ses noms et ses crimes sur un grand écriteau attaché au dos de la statue; ses ossements étaient renfermés dans une caisse pour être brûlés, car les inquisiteurs n'épargnent pas même les restes inanimés de leurs victimes.

J'aperçus alors Esteban qui précédait de quelques pas six hommes portant, au moyen de bâtons passés dessous et transversalement, une large planche sur laquelle était étendu le cadavre d'un *relaps*. Il était revêtu du *san-benito* et du *coroza* des condamnés au bûcher. Un bâillon était dans sa bouche, et ses mains étaient attachées par derrière. C'était le corps du malheureux estafier, mort quelques heures auparavant, d'une congestion cérébrale occasionnée par la fureur excessive dont il avait éprouvé les accès quand il s'était trouvé seul dans le cachot, et par les coups terribles dont il s'était meurtri le visage et la tête contre les murs. Il était méconnaissable aux yeux mêmes du grand-inquisiteur. Esteban avait eu la précaution de faire précéder le corps d'un grand écriteau porté par un des gardiens où on lisait : Ce cadavre est celui de *Juan de la Abadia*, hérétique obstiné, relaps, etc.; enfin, suivaient toutes mes qualifications.

Je me réjouis vivement de cette circonstance; car, bien que la mort de l'estafier me dût être attribuée, du moins je

Digitized by Google

n'avais pas été le témoin des horribles souffrances qui l'attendaient sur le bûcher qui m'était destiné. Puisqu'il était mort à présent, il n'y avait pas grand inconvénient à ce qu'il fût réduit en cendres, et je le vis, sans détourner les yeux, subir toutes les conséquences de ma condamnation.

Quand toutes les victimes furent passées, on aperçut bientôt une grande cavalcade, composée des conseillers de la Suprême, des inquisiteurs et des membres du saint-office et du clergé. Ils gagnèrent gravement les places qui leur étaient réservées.

Après cette cavalcade, un grand mouvement eut lieu sur tous les balcons et les amphithéâtres; tous les regards se tournèrent vers l'entrée de la rue qui débouchait sur la place. Une fanfare se fit entendre, et une nouvelle cavalcade, plus brillante que celle qui venait de défiler, se présenta. C'était celle du grand-inquisiteur Torquemada, qui était, à ce qu'il me parut, devenu cardinal pendant ma longue captivité.

Il était monté sur une superbe cavale richement caparaçonnée. Il avait sur la tête une barrette rouge[1] et un chapeau de même couleur, de forme très-plate et à bords très-larges, d'où pendaient de longs cordons de soie rouge. Un immense manteau de pourpre de six aunes de queue l'enveloppait tout entier lui et sa monture. En avant, marchaient les clercs portant l'un la mitre, l'autre le rochet, un autre le mantelet, un autre la mozette, un autre la chape papale. Autour de lui se pressaient les dignitaires ecclésiastiques attachés à sa chapelle, et plusieurs évêques de différentes provinces de l'Espagne. Deux cents familiers ou gardes-du-corps l'escortaient suivant l'usage. Il traversa la place devant le balcon de Leurs Altesses, qu'il salua respectueusement, et se rendit ensuite au fauteuil qui lui était réservé.

Un profond silence s'établit alors; un prêtre, qui se tenait à l'autel, commença la messe jusqu'à l'Évangile. A ce moment, on mit au grand-inquisiteur, par-dessus le rochet qui couvrait sa soutane de pourpre, la mozette et la chape que por-

[1] Espèce de calotte de satin rouge sans doublure.

Digitized by Google

taient deux jeunes clercs; puis, la mitre en tête, et un livre d'Évangiles en main, il descendit de son fauteuil élevé, comme je l'ai dit, au-dessus du balcon de Leurs Altesses, et s'approchant du roi et de la reine, il leur dit :

« Vos Altesses doivent faire le serment de protéger la foi catholique, apostolique et romaine, d'extirper les hérésies, et d'appuyer de toute leur autorité les actes de l'inquisition; ce serment, roi et reine des Espagnes, ajouta-t-il en avançant le livre des Évangiles, le faites-vous?

— Nous le faisons, dirent en même temps les deux souverains.

— Et vous, chrétiens fidèles, reprit le grand-inquisiteur d'une voix éclatante en se tournant vers le peuple, jurez, à l'exemple de vos souverains, de défendre la foi catholique, apostolique et romaine, de contribuer à l'extirpation des hérésies, et d'appuyer, de tout votre pouvoir, les actes de l'inquisition!

— Nous le jurons, s'écrièrent d'une seule voix tous les assistants. »

Et toutes les mains étaient tendues vers le livre des Évangiles. La prudence me commandait de faire comme toute l'assemblée, et j'étendis le bras un des premiers, en cherchant des yeux mes voisins; ils avaient disparu; de sorte que je ne sais s'ils prêtèrent le même serment que moi. Le grand inquisiteur regagna sa place, et un jeune dominicain monta ensuite dans la chaire, et prononça un sermon rempli de louanges outrées pour le saint-office, d'imprécations contre les hérétiques présents, et de menaces effrayantes contre les chrétiens qui ne dénonceraient pas les hérétiques à venir. Voici quelques passages de ce singulier sermon, qui serait digne d'exécration s'il n'était souverainement ridicule.

« Jésus-Christ, dit le prédicateur, est accusé de superstition : ce crime est celui des inquisiteurs. Je réduirai mon « discours à deux points : le premier, l'*obligation de dénoncer;* « le second, la *sainteté* des fonctions du juge-inquisiteur. La « religion est une milice; chaque soldat doit avertir son chef

Digitized by Google

« s'il sait où il y a des ennemis; s'il ne le fait pas, il mérite « la peine due aux traîtres : le chrétien est soldat; s'il ne dé- « nonce pas les hérétiques, il trahit : il sera justement puni « par les inquisiteurs...—Jacob quitte la maison de Laban, son « beau-père, avec Rachel, pour prendre congé de lui; pour- « quoi manque-t-il aux égards dus par un gendre? Parce que « Laban est idolâtre, et lorsqu'il s'agit de la foi, il faut préférer « la religion aux considérations humaines : donc, UN FILS DOIT « DÉNONCER à l'inquisition un hérétique, LORS MÊME QU'IL S'AGIT « DE SON PÈRE. — Moïse fut inquisiteur contre son aïeul d'a- « doption, le roi Pharaon, en le faisant noyer dans la mer, « parce qu'il était idolâtre; et contre son propre frère Aaron, « en lui reprochant d'avoir consenti à la fabrication du veau « d'or : donc, lorsqu'il y a délit contre l'inquisition, IL NE FAUT « AVOIR ÉGARD NI A LA QUALITÉ DE PÈRE, NI A CELLE DE FRÈRE. — « Josué fut inquisiteur contre Achan, en le faisant brûler, « pour avoir volé une partie du butin de Jéricho, qui devait « être livré aux flammes : donc, IL EST JUSTE QUE LES HÉRÉTIQUES « MEURENT DANS LE FEU. Achan était prince de la tribu de Juda, « et cependant il fut dénoncé : donc, tout hérétique doit être « dénoncé, fût-il prince du sang royal... — Le livre de l'A- « pocalypse est scellé de sept sceaux, parce qu'il figure la « procédure de l'inquisition, laquelle est si secrète, qu'elle « semble scellée par mille sceaux. Il n'y a qu'un lion qui « puisse l'ouvrir, et ce lion devient ensuite un agneau. Peut- « on voir une image plus frappante d'un inquisiteur? Pour la « recherche des crimes, c'est un lion qui terrasse; après les « avoir découverts, C'EST UN AGNEAU QUI TRAITE TOUS LES COU- « PABLES, écrits dans le livre, AVEC BONTÉ, DOUCEUR ET COMPAS- « SION... Les odeurs aromatiques sont l'image des prières des « saints; ceux-ci ne sont autres que les inquisiteurs eux- « mêmes, qui prient avant de porter leurs sentences...—LES « INQUISITEURS N'ÉCORCHENT PERSONNE... Les inquisiteurs sont « obligés d'employer le fer et de l'appliquer suivant les cir- « constances et les besoins des coupables... Les inquisiteurs « décident, INSPIRÉS PAR LA SCIENCE ET NON PAR LE DESPOTISME...

Digitized by Google

« Le jugement que porte un inquisiteur n'est dicté par aucune « influence étrangère. »

Après que toutes ces belles maximes eurent été débitées avec emphase, en présence même des victimes de *la bonté, de la douceur et de la compassion* des inquisiteurs et au grand ébahissement des jeunes frères prêcheurs, appelés à monter un jour dans cette chaire, le relateur du saint-office se disposa à lire les sentences. On enferma deux condamnés, en commençant par les *réconciliés*, dans les deux petites cages dont j'ai parlé. Dès que la sentence de l'un fut lue, on le fit remplacer par un autre condamné, et pendant ce temps le relateur lisait la sentence du second. Lorsque vint le tour de ceux qui devaient subir la mort, soit par strangulation, soit par le feu, au lieu de les ramener à la place que chacun d'eux occupait avant d'aller entendre sa sentence, on les livrait immédiatement aux bourreaux de la justice séculière pour être conduits au bûcher.

La lecture des sentences avait marché vite et sans encombre jusqu'au tour du Mauresque. Sa fille était dans une des cages fatales, lorsqu'on l'appela lui-même pour prendre place dans l'autre. Il ne put supporter cette vue, ni les cris de son enfant, avec impassibilité. Briser contre terre son cierge funèbre, son *coroza*, arracher sa fille de la cage où elle était, lui ôter son *san-benito*, son *coroza* qu'il lança sur la place, fut l'affaire d'un instant. Il la tint dans ses bras ensuite avec tant de force qu'il fallut les lui meurtrir à coups de pommeau d'épée pour lui faire lâcher prise. On lui attacha enfin les mains au dos. Pendant ce temps, il accablait d'outrages le roi, la reine, les inquisiteurs, et appelait le peuple à son aide; mais en vain : le peuple n'a d'énergie que pour souffrir, et non pour punir ses oppresseurs. On termina cependant la lecture des deux sentences, et quatre religieux conduisirent le Mauresque et sa fille au même lieu que les autres *relaxés*. Mais au moment où on la remettait aux mains du bourreau, la jeune fille résiste, renouvelle ses cris, ses prières, non pour elle, mais pour son père qui la regarde, l'écoute d'un air triste, sans paraître comprendre maintenant ce qui se passe sous ses yeux. Le malheureux était fou !

Digitized by Google

Un Auto da-fé.

Typ. Hennuyer Turpin.

Digitized by Google

Digitized by Google

Que dis-je, malheureux! trop heureux, hélas! de n'avoir pas eu la conscience de son être dans ces moments funestes. Le bourreau saisit la jeune fille et la traîne sur les genoux jusqu'au fatal poteau, et cela sous les yeux du roi et de la reine! sous les yeux de dix mille personnes! des pères! des mères! des jeunes gens! bien plus, sous les yeux de leur Dieu! de leur Christ! de leur Sauveur! qui du haut de sa croix ne s'est pas précipité sur ces monstres pour prendre la défense de deux innocents!

Je n'ai pu résister à ce tableau déchirant et je me suis détourné, l'âme navrée de douleur en pensant à ma Béatrice, et en faisant un retour sur moi-même, dont la position avait tant de conformité avec celle du Mauresque. Non, ceux qui liront le récit de ces funèbres tableaux n'y ajouteront point foi, ils me taxeront de mensonge. Plût à Dieu! Si mes paroles manquent de vérité, c'est par insuffisance plutôt que par exagération. Tout éloignés que sont de moi ces événements, je ne puis me les retracer sans émotion et sans horreur.

Lorsque la lecture de tous les jugements fut terminée, le grand-inquisiteur se levant de son fauteuil, et couvert de sa mitre et de sa chape papale, prononça l'absolution de ceux qui étaient admis à la *réconciliation*, après quoi il se retira dans l'appareil avec lequel il était venu. Leurs Altesses quittèrent aussi leur balcon, puis les réconciliés et les pénitenciés défilèrent sur la place pour retourner à la prison du saint-office. Quant aux infortunés *relaxés*, déjà ils étaient au *quemadero* [1]. Je n'eus pas la moindre idée d'y aller, et je n'appris que par l'hôtelier et sa famille tous les incidents tragiques de cette funèbre exécution. Quand les infortunés qui allaient périr furent tous attachés aux différents poteaux qui avaient été préparés pour eux, les religieux leur demandèrent encore s'ils voulaient mourir en bons chrétiens. Le juge, les deux béates et l'alcade répondirent affirmativement. Les bourreaux alors les étranglèrent avant de mettre le feu aux bûchers. Quant au docteur, il se mit à railler les inquisiteurs en leur donnant les noms les plus bizarres qu'un

[1] Lieu du feu.

Digitized by Google

magicien pût trouver dans son grimoire. Le feu et la fumée l'environnaient de toutes parts, que sa voix raillait encore.

Le Mauresque avait été, par un raffinement de cruauté, attaché au même poteau que sa fille. Lorsque celle-ci vit mettre le feu à son bûcher, elle poussa ce cri : Mon père ! ! ! d'une voix si pleine de terreur, que le Mauresque, qui jusque-là était resté la tête basse et indifférent à tout ce qui se passait devant ses yeux, se redressa subitement, et tournant la tête vers sa fille, il la reconnut. La raison revenait à ce malheureux au moment suprême. Il jeta les yeux de tous côtés, essaya de se mouvoir, parut ne pas trouver d'abord l'obstacle qui l'empêchait de le faire ; enfin, il comprit tout, un seul instant sa funeste destinée lui apparut dans toute son horreur.

« Mon père, dit la malheureuse jeune fille, secourez-moi !

— Attends, répondit le père. »

Et réunissant tout ce qui restait de force dans son corps débile, il donna une secousse au poteau qui en fut à peine ébranlé. Puis il se tut et retomba dans son apathie première.

« O mes bons seigneurs, dit la pauvre Marie, ayez donc pitié de mon père ! Puisque vous êtes décidés à me faire mourir, je le veux bien ; mais lui ! un faible vieillard ! détachez-le ! j'aurai la force de mourir sans me plaindre, je vous rendrai grâces !... Hâtez-vous ! je vous en conjure ! le feu monte ! la fumée va le suffoquer ! O ma mère ! si tu nous vois, pourquoi ne viens-tu pas à notre secours ! Les barbares ! brûler vivants un vieillard ! des femmes ! ils n'ont donc jamais connu leurs mères, ni leurs sœurs, ni leurs pères !... Ah !... »

Ce dernier cri fut déchirant. Le feu venait d'atteindre le père et la jeune fille. Pendant que la flamme les dévorait, la fumée les étouffait, leur épargnant du moins de longues et atroces douleurs. Quand toutes les victimes furent consumées, ainsi que les restes de ceux qui étaient morts avant l'auto-da-fé, on en jeta les cendres au vent, afin qu'aucune parcelle de ces maudits ne pût être recueillie et conservée.

Oh ! qui pourrait dire combien de victimes innocentes, combien de malheureux, qui n'étaient pas plus hérétiques que l'es-

Digitized by Google

tafier, ont péri dans ces aveugles exécutions? Combien d'accusés qui ne l'étaient que par suite de vengeances particulières et de calomnies? Il est si facile de se faire croire des inquisiteurs quand on accuse!

Pendant qu'on brûlait le corps de son estafier, Torquemada le croyait occupé de la mission qu'il lui avait confiée, et il allait attendre patiemment son retour, sauf à faire au bout de deux mois d'inutiles recherches pour en retrouver les traces. Ses cendres venaient d'être dispersées sous le nom des miennes, et moi, je regagnais à la hâte mon hôtellerie, plus ennemi que jamais de l'inquisition et de ses cruels suppôts.

CHAPITRE VI.

La béguine. — La caravane. — Poursuite dans les montagnes. — Le duel. — Mort de Torquemada.

Le lendemain de l'auto-da-fé, Torquemada, sombre et troublé par les remords, était depuis une heure enfermé dans la fatale chambre d'où étaient sorties tant de lois acerbes contre les hérétiques. Il faisait de vains efforts pour écarter de sa pensée le souvenir de la funèbre fête de la veille. Ses mouvements brusques, saccadés; son agitation continuelle, ses soupirs fréquents et profonds attestaient son impatience. Incapable de se livrer à aucun travail, il avait repoussé loin de lui le manuscrit où il préparait des articles additionnels à ses *Instructions*. Souvent il se levait de son vaste fauteuil de cuir, entr'ouvrait la porte de son cabinet et prêtait l'oreille; puis, ne distinguant aucun bruit, il s'éloignait avec de visibles marques de colère, et se laissait tomber sur son fauteuil en murmurant contre la lenteur de celui qu'il semblait attendre. Enfin on frappa discrètement à la porte; Torquemada

Digitized by Google

s'étant levé s'avança vivement en criant à celui qui avait frappé : « Entrez ! » C'était un de ses familiers.

« Eh bien ? dit aussitôt Torquemada, a-t-on exécuté mes ordres ?

— La jeune fille n'a été demandée qu'hier dans la soirée au béguinage, peu de temps après l'auto-da-fé.

— Après l'auto-da-fé ? Pourquoi ce retard ? Je punirai le téméraire qui a contrevenu à mes ordres ! Il devait partir le matin, avant le jour ; ma volonté n'est-elle plus sacrée pour lui ?

— Mon illustrissime maître connaît le zèle de son estafier ; il est à croire qu'une cause imprévue lui aura fait différer l'exécution des ordres qu'il avait reçus.

— Oui, il n'aura pas voulu quitter la ville avant d'avoir assisté à l'auto-da-fé. Ce zèle est excusable, sans doute ; mais moi, je désirais vivement que cette jeune fille ne fût point ce jour-là, et pendant cette fête, à Tolède... Je voulais lui laisser ignorer le sort de son père.

— Elle n'en a point été instruite.

— C'est bien. Mes ordres portaient aussi que la jeune fille serait bien traitée, s'y est-on conformé ?

— Exactement. Mais je dois dire à votre illustrissime révérence que la jeune béguine ayant manifesté quelque répugnance à sortir de la retraite où elle était enfermée depuis cinq ans, la supérieure a cru devoir faire quelques objections à la demande de votre envoyé.

— Sont-ce là ses affaires ? dit Torquemada avec emportement ; de quoi se mêle cette femme ?... Enfin, a-t-on passé outre ?

— C'est ce qu'aurait fait votre serviteur, sans s'inquiéter ni des remontrances, ni de l'opposition de la supérieure ; mais celle-ci, mieux éclairée sur ses devoirs, a fini par céder, et la jeune fille fut remise à votre estafier.

— Enfin, elle est partie ?

— Depuis hier.

— Bien ! » dit Torquemada d'un ton de profonde satisfac-

Digitized by Google

tion. Puis oubliant qu'il n'était pas seul : « Qu'on éloigne cette jeune fille, dit-il à haute voix, qu'on lui rende, si l'on veut, la liberté, pourvu qu'elle quitte le sol de l'Espagne. Sa présence dans ce pays m'accablait; je ne sais ce que j'éprouve, mais il me semble que la distance qui la sépare de moi ne sera jamais assez grande... Ah ! le devoir ! la nécessité ! la justice ! que ces mots cachent souvent d'horribles remords ! Pourtant son père méritait le châtiment qu'il a subi !

— Pourquoi ces craintes ?... Votre illustrissime révérence ne saurait faire autre chose que des actes de justice. D'Abadia...

— Taisez-vous, s'écria brusquement Torquemada ; qui vous prie de parler de cet homme devant moi ? Ne pourrai-je donc chasser son image de mon esprit sans qu'un indiscret serviteur cherche à l'y maintenir ? Sortez !... »

Le familier ne se fit pas réitérer cet ordre ; mais au moment où il allait franchir le seuil de la chambre, Torquemada le rappela.

« Il faut, dit-il, que vous partiez sur-le-champ. Courez sur leurs traces, et ordonnez de ma part au serviteur qui accompagne la jeune fille, de lui faciliter les moyens de quitter l'Espagne. Je veux qu'on la laisse libre...; assez de persécutions sur cette famille... Allez... Mais non, restez...; plus tard...; qu'on me laisse seul. »

Le remords était enfin entré dans cette âme insensible et farouche. Resté seul, il ne put retrouver le calme qui le fuyait depuis le dernier auto-da-fé.

Pour nous, voici ce que nous avions fait à l'issue de la funèbre fête. Lorsque la nuit fut arrivée, Tristan vint me trouver à l'hôtellerie où je m'étais réfugié.

« Esteban m'a chassé de la prison, dit-il joyeusement, par ordre du grand-inquisiteur, après m'avoir fait prêter serment devant les autres gardiens de garder le silence sur tout ce que j'ai vu. Oui certes, je me tairai, et jamais secret n'aura été mieux gardé.

— Nous ne pouvons différer davantage de délivrer Béatrice, dis-je à Tristan ; Esteban sera forcé d'attendre une occasion

Digitized by Google

pour quitter une place où il n'est plus nécessaire; ainsi, malgré l'utilité de son concours, il faut nous en passer en cette circonstance.

— Je suis prêt à exécuter vos ordres », répondit Tristan.

Nous sortîmes de l'hôtellerie après que j'eus repris le vaste chapeau gris de l'estafier, pour mieux dissimuler mes traits. La première précaution à prendre était de nous assurer des moyens de transport. Les muletiers ne manquant pas à Tolède, nous eûmes bientôt terminé nos arrangements avec l'un d'eux. Celui à qui nous nous adressâmes était trop bon catholique pour hésiter à se mettre, lui et ses bêtes, à notre disposition. Persuadé que c'était pour le service du grand-inquisiteur, il ne nous demanda pas un maravédis d'avance, et nous dit qu'il serait temps de régler le compte au retour du voyage. Nous nous dirigeâmes ensuite vers le béguinage où était Béatrice.

Les *béguinages* sont des communautés formées de veuves ou de filles qui, sans faire de vœux, se réunissent dans un but de dévotion. Elles portent un habillement noir assez semblable à celui des autres religieuses, suivent certaines règles générales, font leurs prières en commun et à des heures marquées, et passent le reste du temps à différents ouvrages ou même à soigner les malades. Elles peuvent se retirer de la communauté et se marier; mais tant qu'elles en font partie elles sont tenues d'obéir à leur supérieure. Comme le désir de trouver en commun un bien-être que l'isolement ne peut procurer a souvent plus de part que la dévotion à toutes ces réunions de femmes, il en est résulté que plus d'une béguine a passé par-dessus la règle pour satisfaire sa passion mondaine; de là quelquefois des procès scandaleux, comme dans l'affaire du béguinage dont j'ai parlé plus haut. Il arrive aussi, en pareil cas, que le grand-inquisiteur intervient avec sa rigidité inexorable, et rétablit l'ordre parmi les béguines en les disséminant dans des couvents où elles sont forcées de prendre le voile.

Craignant que Béatrice ne reconnût Tristan et ne nous trahît involontairement, j'ordonnai à celui-ci de rester à la porte extérieure, et je pénétrai seul dans l'enceinte du béguinage où je

Digitized by Google

m'annonçai comme envoyé du grand-inquisiteur. Je restai au parloir pendant qu'on allait prévenir la supérieure. Ce parloir était divisé en deux parties par une grille en bois. D'un côté se tenaient les béguines lorsqu'elles recevaient des visites, de l'autre, les parents ou les amis visiteurs. Rien de bien sévère dans l'aspect de ce parloir qui pouvait donner une idée de la règle intérieure de la communauté. L'esprit religieux y avait généreusement donné l'hospitalité à l'esprit mondain. A tel point même que celui-ci avait pour ainsi dire relégué le premier dans l'antichambre. Au delà de la grille de bons fauteuils commodes et doux, placés dans la partie du parloir réservée aux béguines; des tapis plus doux encore pour préserver leurs pieds du contact malsain des dalles humides; d'agréables peintures répandues habilement sur les murs pour récréer les yeux des saintes femmes; de piquantes devises, de gracieuses légendes destinées à l'explication de ces peintures, tout respirait de ce côté de la grille l'air parfumé, joyeux, brillant des vanités de la terre.

Mais en deçà, c'est-à-dire dans la partie du parloir réservée aux visiteurs, de simples bancs de bois, des dalles toutes nues, des murailles grises et sévères comme celles d'une église, dénotaient le couvent, le saint lieu; du côté des béguines, en un mot, les douceurs de la vie; du côté du public, les privations de la religion. Cet arrangement était contraire à l'idée que je me faisais d'une maison religieuse, mais il répondait parfaitement aux espérances des femmes qui désiraient quitter le monde sans renoncer à ses pompes.

La supérieure ne tarda pas à se rendre au parloir. C'était une femme d'une trentaine d'années, de petite taille, brune, vive, loquace, au geste prompt, à l'air absolu. Je compris, dès l'abord, que notre expédition rencontrerait des difficultés que nous n'avions pas prévues.

Je déclinai mes qualités ou plutôt celles de l'estafier de Torquemada devant la supérieure, qui me reçut avec de grandes démonstrations de déférence, en me demandant le sujet de ma visite. Je lui présentai l'ordre du grand-inquisiteur. Alors

Digitized by Google

commença un flux de paroles sans fin, capable de déconcerter un homme moins intéressé que moi au succès de l'entreprise. Elle parla pendant un quart d'heure sans me laisser le temps de placer un mot, et sans que je comprisse rien à tout ce qu'elle débita, si ce n'est que l'ordre du grand-inquisiteur lui causait un vif déplaisir.

« Enfin, madame, lui dis-je en l'interrompant, que prétendez-vous faire ?

— Je prétends, seigneur, savoir pour quel motif le grand-inquisiteur nous enlève cette jeune fille, modèle de toutes les personnes qui sont ici ? Car enfin, nous ne lui connaissons pas un défaut : douceur, amabilité, grâce, innocence ; elle possède, en un mot, tout ce qui peut la faire respecter et chérir. J'ai beau l'examiner, je ne découvre, ni dans sa conduite, ni dans ses discours, rien qui puisse justifier l'injuste rigueur..., oui, monsieur, c'est le mot, l'injuste rigueur du révérend Torquemada envers nous ; car c'est nous faire un affront, à moi, à tout le béguinage, que de nous enlever cette jeune fille ; c'est proclamer qu'il s'est fait dans cette maison des actions répréhensibles. Eh bien ! voyons, monsieur, parlez, dites-moi, de grâce, de quel crime nous sommes coupables. Vous, qui approchez de si près le grand-inquisiteur, vous, le confident de ses pensées ? Vous, chargé de l'exécution de...

— Je ne connais pas plus que vous, madame, dis-je en interrompant encore la supérieure, les raisons de cette conduite, car mon maître n'a pas pour habitude de confier le secret de ses pensées à ses serviteurs...

— Il faut qu'on l'ait trompé sur le compte de cette jeune fille.

— Trompé ou non, le grand-inquisiteur m'ordonne d'enlever d'ici la jeune Béatrice, et je dois obéir.

— Mais moi, seigneur, je veux auparavant voir le révérend...

— A cette heure avancée ? Perdez-vous la raison ? dis-je avec plus de brusquerie que de politesse.

— Les fous sont plutôt ceux qui donnent des ordres aussi

Digitized by Google

insensés, et ceux qui sont chargés de les exécuter, ajouta-t-elle en me faisant une révérence pleine d'ironie.

— Je n'ai pas mission d'écouter tous vos discours, madame; voulez-vous, à l'instant, me livrer la jeune fille?

— Eh bien, sachez, monsieur, que dans l'état de faiblesse où elle se trouve, c'est vouloir la faire mourir que de l'arracher à nos soins.

— Elle est malade, dites-vous? sa vie serait en danger?

— Ah! je vois que vous n'êtes pas sans pitié, seigneur; retournez auprès du grand-inquisiteur, et dites-lui que depuis que cette jeune fille est ici elle n'a cessé un seul jour de souffrir et de verser des larmes. En vain je l'ai interrogée, pressée, rien n'a pu faire échapper de son cœur le secret qui la mine insensiblement. J'ai cherché à la consoler; ma tendresse pour elle me fit inventer des distractions, des plaisirs propres à dissiper un chagrin moins profond; mais le sien a résisté à toutes mes consolations, et sa vie est sérieusement menacée.

— Madame, que m'apprenez-vous? dis-je d'une voix émue.

— Et c'est dans un pareil moment que je reçois l'ordre de la livrer pour être conduite je ne sais où! On veut la tuer, vous dis-je, en lui imposant un pareil voyage. A Barcelone! juste Ciel! est-ce qu'une frêle créature comme elle pourrait jamais, en bonne santé même, supporter une telle fatigue? Dans l'état où elle est, deux journées de marche suffiront pour la faire mourir!... »

Je ne pouvais en vouloir à cette femme pour la tendresse qu'elle témoignait à ma fille, et ses paroles m'avaient fortement remué. Cependant, craignant que ce qu'elle me disait sur la santé de Béatrice ne fût qu'un prétexte pour ne point s'en séparer, j'insistai avec force pour que ma fille me fût présentée. Mais la supérieure ne voulut pas même accéder à cette demande.

« Seul je puis être juge de l'état de la jeune Béatrice, dis-je avec une nouvelle insistance.

— Je vous atteste que sa faiblesse est extrême...

Digitized by Google

— Il faut que je la voie de mes propres yeux pour que je puisse en faire part à mon maître.

— Oui, pour que vous abusiez de ma confiance...

— Madame, l'ordre est formel, cependant.

— Je vous dis qu'un pareil ordre n'a pas le sens commun, et que je le ferai bien révoquer au grand-inquisiteur.

— Quoi! vous pensez que mon maître...

— Je sais que sa colère est terrible, et qu'il n'aime pas la contradiction, j'en suis désolée; mais il faudra bien qu'il m'écoute, et je vais de ce pas le trouver, si vous voulez bien m'accompagner.

— Madame, écoutez-moi...

— Que vous importe, seigneur, que cette jeune fille soit ici ou à Barcelone, qu'elle soit béguine ou carmélite?

— Il m'importe, avant tout, d'exécuter les ordres du grand-inquisiteur, dont la colère, comme vous le disiez, est terrible.

— Eh bien, je la braverai, moi qui ne suis qu'une femme, et, de plus, les mauvaises rencontres que je pourrai faire dans les rues désertes de la ville, puisque vous refusez de m'accompagner. Il n'est pas une heure indue; la nuit est sombre, il est vrai, mais la soirée n'est pas avancée. »

La béguine, en disant ces mots, rabattit son voile sur son visage, prit une lanterne à sa main, appela la tourière, choisit dans un trousseau de clefs qu'elle portait celle de la grille du parloir, ouvrit la porte et passa de mon côté.

« Vous ne sortirez pas, dis-je à la supérieure en me plaçant devant elle.

— Mais c'est une tyrannie! s'écria la béguine irritée.

— Appelez cela comme vous voudrez, dis-je, mais vous ne pouvez voir le grand-inquisiteur. Je vous ai communiqué ses ordres formels, impératifs...

— Vous êtes donc aussi dur que celui qui vous a envoyé?

— Mon maître commande, j'obéis aveuglément. Je dois être à dix lieues de Tolède quand le jour paraîtra.

— Mais cette jeune fille...

Digitized by Google

— Encore? finissons, je vous prie. Votre résistance ne saurait m'empêcher d'exécuter mes ordres...

— Je le sais, votre zèle m'était connu avant votre personne; mais j'ignorais que vous fussiez impitoyable.

— Je ne suis pas le maître d'agir autrement que je ne fais.

— Voilà où est le mal, qu'il faille fermer les yeux sur des ordres aussi extraordinaires.

— Demain vous pourrez, si bon vous semble, aller chez le grand-inquisiteur lui porter vos remontrances, mais en ce moment livrez-moi la jeune fille, si mieux vous n'aimez que j'aille l'arracher de sa retraite.

— Ah! que ne fait-il grand jour, je serais déjà chez le grand-inquisiteur.

— Eh! bon dieu! je vous livre passage, allez; mais moi, pendant ce temps, je saurai me faire amener la jeune Béatrice.»

Je m'écartai, en effet, pour laisser passer la supérieure, et je franchis la grille, de sorte que je me trouvai dans la partie réservée aux béguines. La supérieure poussa un cri et se précipita vers moi pour m'arrêter.

« Quoi! monsieur, vous osez violer cet asile où jamais un homme n'a mis le pied?

— Il faut bien que j'aille chercher la jeune fille, puisque vous tenez à ce que je m'en donne la peine.

— On m'avait dit que le serviteur du grand-inquisiteur était si doux, si complaisant, si charitable! Ah! quelle erreur! je ne vois qu'un homme dur, intraitable...

— Et moi, qu'une femme dont le babil m'oblige à cette violence. Conduisez-moi, ou, par le Ciel! je me conduirai seul, et tant pis, ma foi, si je pénètre encore dans des retraites où jamais homme n'a mis le pied!

— Oui? Eh bien! faites, si vous l'osez!

— Connaissez-vous enfin le sceau du grand-inquisiteur? Voulez-vous obéir à ses ordres formels?

— Je me ris de ces ordres qui n'ont ni raison ni justice.

— Vous répondrez des suites de votre résistance.

— Encore des menaces! Allons, exécutez-les donc une

Digitized by Google

bonne fois, pour que je sache jusqu'où le zèle peut pousser un homme de votre caractère. »

Il n'y avait pas moyen de faire entendre raison à cette maudite femme. Je ne pouvais céder, cependant; bizarre nécessité de ma destinée! j'étais dans l'obligation d'employer la violence envers une personne qui se montrait pleine d'attachement pour ma fille, j'allais l'arracher à la tendresse de cette femme avec autant d'ardeur que j'aurais voulu l'arracher autrefois à ceux qui la torturaient! Avant d'en venir à cette extrémité, je tentai un nouvel effort.

« Vous n'ignorez pas, ma sœur, lui dis-je d'un ton affectueux, que le grand-inquisiteur est inflexible : à quoi donc servirait votre résistance? à faire modifier les ordres pleins de bienveillance qu'il a donnés pour cette jeune fille. L'intérêt seul de Béatrice exige qu'elle soit éloignée d'ici, et c'est avec les plus grands égards qu'elle sera traitée. Les ordres sont précis. Elle n'est coupable d'aucune faute, et je sens que je la traiterai comme ma propre enfant. Sa santé est chancelante et exige des soins? j'aurai la plus tendre sollicitude pour elle; j'ai fait seller une mule au pas doux et sûr, et les meilleures hôtelleries, à défaut des couvents, nous serviront de gîte aussi souvent qu'il sera nécessaire; nous voyagerons à petites journées... Rassurez-vous donc, et livrez-moi de suite la jeune fille, afin que je rende bon compte au grand-inquisiteur et de votre docilité et de ma mission. »

Ces mots produisirent un bon effet sur la béguine; mais ce qui acheva, je crois, de la décider fut l'apparition soudaine de Tristan, qui, s'impatientant d'attendre dans la rue, s'était fait ouvrir l'entrée du béguinage. Sa vue effraya la béguine.

« Vous voyez, dis-je, qu'une plus longue résistance serait inutile et ne servirait qu'à vous attirer quelque traitement fâcheux.

— Puisqu'il le faut, monsieur, dit-elle, je vais vous la chercher. Mais il n'y a que les hommes qui soient capables d'une telle cruauté.

— Est-ce que cette béguine faisait la récalcitrante? de-

Digitized by Google

manda Tristan pendant que la supérieure était allée chercher Béatrice.

— Elle avait deux armes contre moi, lui dis-je, son babil et son entêtement... Mais retire-toi, il ne faut pas que Béatrice te voie ici; tu n'es pas assez méconnaissable... Quant à moi, je ne crains pas qu'elle me reconnaisse; outre les années et les rides qui ont changé mes traits, ce chapeau les dérobe à la vue, et mon habillement achève de me travestir complétement. Et puis, elle est si loin de se douter qu'elle va me voir!... Allons, je les entends, va m'attendre dans la rue... »

Il sortit aussitôt. La béguine parut presque au même instant, amenant Béatrice par la main.

« Venez, mon enfant, dit-elle, il faut céder à la nécessité. Ces seigneurs vous traiteront avec égard. Eh bien? ajouta-t-elle en s'interrompant, où donc est le jeune seigneur qui est entré il n'y a qu'un instant ici?... Surtout, continua la béguine sans attendre ma réponse, ménagez cette enfant, voyez comme elle est pâle. »

En disant ces mots, elle approcha sa lumière du visage de Béatrice. Combien je la trouvai changée, en effet! Mais cette vue était trop dangereuse pour moi; j'allais me trahir, et je détournai les yeux.

« Hâtons-nous, dis-je d'une voix altérée par l'émotion. »

Alors, ce furent des cris, des sanglots, des larmes qu'il ne m'était pas possible d'arrêter, bien qu'un mot eût suffi pour cela; mais ce mot je ne pouvais le prononcer, et Béatrice devait ignorer encore quelques instants qu'elle allait retrouver son père.

La béguine voulut nous accompagner jusque sur le seuil extérieur de sa maison. Il ne nous fut pas possible de nous débarrasser de sa lumière ni de ses recommandations tant que nous fûmes à portée de l'entendre et d'en être vus. Mais nous n'avions pas fait dix pas dans la rue que, pressant Béatrice sur mon cœur, je lui dis à demi-voix :

« Béatrice, ne crains rien, ton père et Tristan sont avec toi. »

Digitized by Google

Elle poussa un cri de surprise et de joie, et, surmontant son extrême émotion, elle nous suivit d'un pas ferme et rapide. La béguine, qui était sur sa porte, entendant le cri de ma fille y répondit, et se mit à courir de notre côté. Il fallait cependant se délivrer de cette importune, Tristan s'en chargea. Il alla au-devant, et lui dit, en lui barrant le passage :

« La soirée est sombre, la rue est déserte; ma sœur, rentrez, et ne faites pas l'imprudence de vous exposer à de fâcheuses rencontres.

— Je ne saurais en faire de plus mauvaise que la vôtre, répondit-elle d'un ton piqué, et, si ce n'était pour l'honneur de notre béguinage, je braverais tout pour protéger cette jeune fille contre votre brutalité.

— Allons, ma sœur, dit Tristan en lui soufflant sa lanterne, si vous n'étiez pas si respectable je vous dirais la pensée qui me vient en vous voyant si entêtée.

— Et quelle pensée, beau sire? demanda la béguine d'un ton décidé.

— C'est que, pour la paix de l'époux qui vous était destiné, vous avez bien fait de renoncer au mariage; car, par le Ciel! vous êtes insupportable. »

Tristan n'attendit pas la réplique de la béguine, il tourna rapidement sur ses talons et nous rejoignit au détour de la rue. Une heure après, nous étions tous les trois sur la route de Cuença; un muletier nous servait de guide, et nous étions assez bien montés. Béatrice était assise sur une bonne mule, et Tristan et moi nous l'escortions de chaque côté. Je crus devoir suivre aussi longtemps que possible l'itinéraire indiqué par Torquemada, c'est-à-dire la route de Tolède à Barcelone, ayant soin de faire contribuer aux frais de notre voyage les meilleurs couvents de femmes qui se trouvaient sur notre route. Le sceau du grand-inquisiteur nous ouvrait toutes les portes. Béatrice, sur ma recommandation expresse, était la bienvenue dans ces maisons de Dieu, et l'on s'empressait de la choyer de toutes les manières. J'aurais pu user du même moyen pour Tristan et pour moi en nous faisant héberger dans

Digitized by Google

les couvents d'hommes; mais je craignais de rencontrer quelque moine qui eût connu l'estafier. Je pouvais tout perdre en me montrant, il était plus prudent à moi de me dérober à la vue des hommes. Tristan et moi nous nous logeâmes dans les hôtelleries.

Après douze journées de marche nous arrivâmes à Téruel. Je pensai qu'il était temps de nous séparer de notre conducteur et de le renvoyer demander au révérend Torquemada le prix de la location des chevaux et de la mule qui nous avaient transportés. Je lui donnai à cet effet un bon sur le trésor inquisitorial de Tolède, et il partit. Tristan ayant reçu d'Esteban une somme assez forte, nous pûmes, grâce à la manière économique dont nous avions opéré notre voyage, acheter de nouvelles montures pour remplacer celles du muletier. Cette affaire terminée, nous nous mîmes en marche; mais au lieu de reprendre la direction de Barcelone, nous tournâmes vers le nord en longeant la frontière de l'Aragon, afin de gagner les monts Pyrénées, au pied desquels nous parvînmes au bout de quinze autres journées.

A cette époque, les juifs sortaient en foule de l'Espagne pour se mettre à l'abri des persécutions de l'inquisition. Comme ils emportaient avec eux leurs effets les plus précieux et beaucoup d'argent, ils étaient souvent harcelés et pillés par des bandes de voleurs qui s'étaient organisées dans ce but.

D'autres associations, plus fatales encore aux fugitifs, furent celles qui se formèrent non pour les piller, mais pour les persécuter. Sous prétexte de faire preuve d'un beau zèle pour la foi, des fanatiques se réunirent et donnèrent la chasse à ces malheureux juifs qui, bien que n'ayant jamais embrassé le catholicisme, étaient généralement désignés sous le nom d'hérétiques. De là le besoin pour les juifs de voyager par troupes de vingt à trente personnes, quelquefois davantage; de là encore l'obligation d'avoir des armes pour repousser les attaques des deux sortes de bandits, les voleurs et les fanatiques.

Le soir du jour où nous arrivâmes au pied des Pyrénées,

Digitized by Google

nous avions fait une halte dans un lieu écarté de la route. Nous voulions reprendre haleine avant de gravir les montagnes escarpées au delà desquelles nous allions chercher un asile. Le repos était d'ailleurs indispensable pour Béatrice surtout, en qui la fatigue avait allumé une fièvre ardente. Mon inquiétude était extrême sur l'issue de ce mal, car nous étions loin de tout secours, et j'aurais voulu ne point retourner sur mes pas. Au moment où nous nous consultions sur le parti à prendre, nous entendîmes du côté de la plaine que nous venions de traverser, un coup de sifflet auquel répondit au loin dans la montagne un signal de même nature.

Ces signaux étaient bien faits pour augmenter nos craintes; car, quels que fussent les bandits qui nous menaçaient en ce moment, il eût été aussi funeste pour nous d'être dévalisés, que d'être attaqués par des agents du saint-office. Nous fûmes bientôt convaincus que si des bandits rôdaient dans les environs, ce n'était pas nous qui excitions le plus leur ardeur. Peu d'instants après les signaux que nous avions entendus, nous distinguâmes le bruit des pas d'une troupe de voyageurs qui se dirigeaient rapidement de notre côté.

Lorsqu'ils furent près de nous, nous n'aperçûmes d'abord que des hommes, parce qu'ils formaient en marchant une espèce de carré au milieu duquel ils avaient enfermé les femmes et les enfants. A notre aspect, ils avaient pris une attitude menaçante; mais il ne nous fut pas difficile de les détromper de l'idée qu'ils avaient conçue que nous étions des ennemis pour eux. Je leur dis en peu de mots notre aventure, et ils nous apprirent qu'ils étaient des juifs.

La crainte de tomber entre les mains des bandits qui infestaient les routes de la Catalogne les avait engagés à se diriger vers les Pyrénées, route moins suivie et sur laquelle ils avaient moins à craindre d'être attaqués; mais ils avaient été trompés dans leur attente; car depuis la veille ils étaient suivis, surveillés et incessamment menacés par une troupe nombreuse de brigands qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour les attaquer.

Digitized by Google

« Qu'un même sort nous réunisse, dis-je au chef de la caravane, comme vous nous fuyons la persécution; donnez-nous place parmi vous; que l'antique hospitalité de vos pères nous offre un asile dans vos rangs. Nous combattrons et nous mourrons ensemble. »

Le chef de cette caravane était un vieillard à l'aspect grave et noble; il semblait un père vénéré au milieu de sa nombreuse famille; véritable patriarche dont les mœurs étaient douces, l'autorité respectée, les conseils toujours suivis. Sur son ordre, on nous accueillit avec empressement, et les femmes surtout prodiguèrent toutes sortes de soins à Béatrice. Mais hélas! le mal qui la dévorait faisait des progrès rapides. Pendant qu'on s'occupait de lui procurer quelque soulagement, le vieillard donnait ses ordres pour établir le campement de sa troupe. Des tentes furent dressées, des sentinelles placées en différents endroits; puis on prépara les armes comme pour un combat. Ces armes étaient fort variées, chacun des voyageurs ayant apporté celles qu'il possédait au moment de son départ. Il y avait des lances, des javelots, des masses d'arme, des épées, des poignards, quelques cuirasses, quelques casques. Les bagages furent placés au centre du camp, avec les femmes et les enfants. Quant aux vieillards et aux adolescents même ils prirent place au milieu des combattants. Ceux qui avaient des chevaux se placèrent en avant et en arrière du camp, des deux côtés d'où étaient partis les signaux. Nous demandâmes, Tristan et moi, à figurer au premier rang, faveur qui nous fut accordée aussitôt. Nous étions une quarantaine de combattants.

Vers le milieu de la nuit la lune se leva. Les signaux se renouvelèrent dans la plaine et du côté de la montagne; bientôt après les sentinelles placées en arrière du camp signalèrent l'arrivée d'une troupe de cavaliers, et se replièrent sur nous. Puis nous vîmes distinctement, grâce à la clarté de la lune, les cavaliers qui s'avançaient de notre côté. Quand ils furent à portée de la voix, ils crièrent : « Qui vive!

— Des voyageurs paisibles qui ne demandent que le passage libre pour franchir la montagne, leur fut-il répondu.

Digitized by Google

— Pourquoi voulez-vous passer de l'autre côté de la montagne? Il faut que vous soyez marchands ou hérétiques.

— Nous ne sommes ni marchands ni hérétiques; nous allons où bon nous semble, sans nuire à personne.

— Quelle garantie nous donnerez-vous de la sincérité de vos paroles?

— Qui êtes-vous, vous-mêmes, pour nous interroger? dit le vieillard qui nous commandait.

— Nous sommes des archers, fidèles serviteurs de la sainte inquisition, occupés, en son nom, de pourchasser les hérétiques qui emportent avec eux les richesses de l'Espagne.

— Arrière donc! Car loin d'enlever les richesses de l'Espagne, nous n'emportons qu'une faible partie de ce qui est à nous.

— S'il en est ainsi, répliqua une voix qui ne m'était pas inconnue, livrez-nous deux otages, et laissez-vous visiter.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua le vieillard, à moins que vous ne prouviez que vous n'en voulez ni à notre vie, ni à notre argent.

— Vous saurez bientôt qui nous sommes aux coups d'épée qui vont pleuvoir sur vos têtes, si vous n'envoyez sur-le-champ deux otages ici, répondit la même voix que j'avais déjà reconnue.

— Vos menaces ni vos coups d'épée ne nous inquiètent. Sachez que nous vous renvoyons les premières, et que pour les coups, nous vous les rendrons.

— Nous allons voir. »

Sur un ordre de leur chef, les archers se précipitèrent sur nous. Ils étaient une quinzaine. Nous les reçûmes avec un sang-froid dont ils durent être étonnés, car ils ne s'attendaient pas à éprouver tant de résistance. Celui qui commandait eut beau multiplier ses ordres pour retenir ses hommes, ils tournèrent bride après avoir échangé quelques coups avec nous, et prirent la fuite dans toutes les directions. Le cliquetis des armes, le mouvement du combat me rendirent toute ma première vigueur. Je me laissai emporter au feu d'une ardeur que

Digitized by Google

je n'avais pas ressentie depuis longtemps, et, m'attachant aux pas de celui dont la voix m'avait frappé, je le poursuivis à outrance. De son côté, Tristan, qui ne m'avait point perdu de vue, poussait, l'épée dans les reins, un autre fuyard qui galopait à côté de celui que je poursuivais.

En peu d'instants nous fûmes hors de la vue des combattants des deux partis. Nous suivions la route et notre course était si rapide, que nous ne remarquâmes point un cavalier qui s'était rangé sur le côté du chemin pour nous laisser passer.

« A moi ! criait le fuyard que pressait Tristan, à mon aide ! seigneur Davila ; vous qui êtes sinon plus aguerri que moi, du moins mieux monté, me laisserez-vous périr sous les coups du juif dont l'épée me déchire déjà les reins ? A moi !... Qui que vous soyez qui me poursuivez, faites-moi grâce, et je vous promets de ne plus me mêler de vos affaires.

— Arrête, criait Tristan, si tu ne veux que mon épée te passe dans le corps jusqu'à la garde. »

Mais le fuyard, loin d'écouter Tristan, piquait plus vigoureusement son cheval, en invoquant le secours de son compagnon.

« Ne m'étourdis pas ainsi de tes cris, maudit poltron, répondit celui qui fuyait devant moi.

— Chacun son métier, criait l'autre. Seigneur Davila, vous étiez né pour être fiscal, moi pour dénoncer... Judas, mon patron, tire-moi de ce mauvais pas.

— Te tairas-tu, chien de bavard ? s'écria celui que je poursuivais avec une ardeur toujours nouvelle. »

En ce moment, un long coup de sifflet retentit dans la plaine, à deux cents pas de nous.

« Ah ! s'écrièrent en même temps les deux fuyards, voilà du secours ! A moi ! » s'écria le plus poltron de toute la force de sa voix.

Une grande clameur répondit à son appel. J'ordonnai aussitôt à Tristan de s'arrêter et je m'arrêtai moi-même pour rebrousser chemin. Je m'aperçus alors que nous étions assez loin de nos compagnons. Sans perdre de temps, nous tournâmes bride pour revenir à notre point de départ. Nous eûmes

Digitized by Google

bientôt atteint le cavalier qui s'était rangé de côté pour nous laisser passer.

« Peste ! dit-il quand nous fûmes près de lui et en faisant prendre à son cheval l'allure des nôtres pour pouvoir nous accompagner, quelle vitesse vous m'avez fait voir, seigneurs cavaliers !

— Esteban ! nous écriâmes-nous, Tristan et moi, en le reconnaissant.

— Comment, c'est vous ! dit-il avec joie.

— Par le Ciel ! dit Tristan, il s'en est peu fallu que nous ne nous revissions jamais, car nous étions lancés de manière à les poursuivre jusque chez le grand-inquisiteur, s'ils n'avaient pas rencontré des compagnons.

— Le fait est que vous faisiez là un salutaire exercice. Mais quels ennemis vouliez-vous donc pourfendre ?

— Des archers de fraîche date, des mal-appris qui sont venus sans raison nous attaquer, et que nous avons repoussés vigoureusement.

— N'étaient-ils que deux ?

— Ils étaient une quinzaine.

— Et vous les avez mis en déroute à vous deux ?

— Nous étions en force, car nous avons trouvé de nombreux compagnons.

— Et vous vous êtes attachés à ces deux fuyards ?

— Les noms qu'ils se donnaient, dis-je, m'ont frappé d'étonnement. Je voudrais pour beaucoup avoir atteint ces deux hommes.

— Seraient-ils par hasard d'anciennes connaissances ?

— Davila, Judas, fiscal, dénoncer, voilà les mots que j'ai saisis... Il serait bizarre que ces deux misérables se fussent trouvés au bout de nos épées, et que la vengeance ne nous eût pas mieux servis... Mais quelle apparence ?...

— Attendez donc..., dit vivement Esteban, le fiscal n'est plus à Saragosse, on l'a privé de ses fonctions...

— Punition tardive, mais méritée !

— Depuis ce temps on ne sait à Saragosse ce qu'il est devenu.

Digitized by Google

Quelques-uns disent qu'il s'est affilié à des bandes de fidèles pour harceler les juifs qui veulent s'expatrier; d'autres, jugeant mieux de l'homme et de ses mœurs, assurent qu'il est parmi des bandits pour piller et tuer les malheureux qu'il ne peut envoyer au bûcher.

— Le scélérat! Et je l'aurais laissé échapper!

— Il paraît que sa destitution lui est parvenue le jour même de l'auto-da-fé de Tolède.

— S'il était coupable, pourquoi me brûlait-on?

— En punissant l'accusateur et l'accusé, on est plus certain d'atteindre le coupable, dit Tristan.

— Depuis cet auto-da-fé, le grand-inquisiteur n'est plus abordable; il est devenu soupçonneux, farouche; il ne paraît que rarement en public; la terreur et les remords l'agitent sans cesse; le doigt de Dieu, comme disent ses suppôts en parlant des hérétiques, l'a marqué du sceau de la damnation. Votre nom, seigneur d'Abadia, s'échappe souvent de sa bouche dans ses moments de délire. Et quand il est plus calme, il ne peut l'entendre prononcer sans terreur.

— Je suis donc enfin vengé!

— Lorsque je voulus faire renvoyer Tristan, reprit Esteban, je me présentai chez le grand-inquisiteur, le soir même qui suivit l'auto-da-fé. Dès que je fus devant lui, je me disposai à lui faire un rapport très-détaillé sur les fautes prétendues que je voulais libéralement mettre sur le compte de mon gardien; je commençai par lui rappeler les interruptions inconvenantes que Tristan s'était permises dans votre dernière entrevue, et je prononçai votre nom... Tout à coup, ses yeux brillèrent d'un éclat extraordinaire, il se leva brusquement, et, venant à moi, il s'écria plein de colère : « Taisez-vous! chassez-moi ce gardien! et sortez vous-même! »

— L'exécution de ses ordres ne se fit pas attendre, dit Tristan, car une heure après j'ai reçu mon congé.

— Le lendemain, un des valets de Torquemada est venu s'informer si j'avais congédié le gardien. Je fis part à cet envoyé de l'accueil que j'avais reçu du grand-inquisiteur, et le

Digitized by Google

valet à son tour me raconta qu'une scène à peu près semblable venait d'avoir lieu entre le grand-inquisiteur et lui, à la suite d'un rapport qu'il lui avait fait sur la manière dont Béatrice était sortie du béguinage. C'était encore votre nom qui avait excité sa colère. Je me promis de tenter une nouvelle épreuve pour mon propre compte. Je me fis donner par le valet les détails qu'il avait recueillis au béguinage; puis, dès qu'il fut parti, je pris chez l'hôtelier quelques informations indirectes sur vous; de là j'allai chez le muletier, dont la femme compléta de la manière la plus satisfaisante les renseignements que je voulais avoir. Une fois certain de votre heureux départ, je résolus d'aller prochainement chez le grand-inquisiteur essayer à mon tour de me faire congédier.

— Pressons un peu nos montures, dis-je en interrompant Esteban dans son récit, car nous sommes encore loin du lieu où nous allons, et il me semble entendre des pas de chevaux derrière nous.

— Trois jours après votre départ, reprit Esteban, je me rendis chez le grand-inquisiteur. Je le trouvai plus pâle et plus agité que jamais. Devant lui, sur sa table, était sa défense de licorne; cette table était chargée aussi de papiers du milieu desquels sortait une pointe d'acier qui ressemblait assez à celle d'un poignard. Il était, en un mot, dans les dispositions les plus capables de faire réussir mon projet. « Que voulez-vous encore? » dit-il d'un ton farouche, dès qu'il m'aperçut. J'avais de mon côté l'air le plus sombre, le plus taciturne que j'eusse pu prendre. « Je viens, répondis-je, vous avertir que l'hérétique d'Abadia m'est apparu cette nuit...

« — C'est faux!... s'écria le grand-inquisiteur.

« — En songe, m'empressai-je d'ajouter en voyant qu'il n'était pas disposé à croire à une apparition surnaturelle.

« — Qu'ai-je à faire de vos rêveries? reprit-il; laissez-moi.

« — Que votre révérence me pardonne cette importunité, continuai-je; mais trois nuits de suite, à la même heure, j'ai revu ce maudit hérétique d'Abadia.

« — Encore! s'écria le grand-inquisiteur, faut-il vous chas-

Digitized by Google

ser d'ici? de Tolède? de l'Espagne? Quoi! toujours ce nom! Ne pourrai-je me délivrer de la vue de ceux qui ont connu cet homme? Ne vous ai-je pas dit de sortir? Laissez-moi...

« Je ne fis aucun mouvement pour lui obéir. Il ne put se contenir plus longtemps, et, dans sa colère, il saisit son poignard, et le brandissant vers moi : « Ne me résistez pas, s'écria-t-il, ou, par la sainte inquisition, je ne vous ferai pas attendre le châtiment. Je veux qu'aujourd'hui même vous quittiez Tolède... Vous ne pouvez plus servir le saint-office. »

« C'était ce que je voulais lui faire dire. Il appela aussitôt le personnage qui remplaçait auprès de lui l'estafier, et lui dit de m'accompagner à la prison, où je lui remettrais sur-le-champ les registres, les clefs et tous mes pouvoirs; ce que je ne manquai pas d'exécuter au plus vite, et bientôt je quittai Tolède. Je suivis vos traces jusqu'à Teruel. Là, mes renseignements m'apprirent que vous aviez quitté la direction de Barcelone pour prendre la route du Nord. Je me hâtai d'aller à Saragosse pour retirer des mains de mon dépositaire l'argent que je lui avais confié après l'avoir reçu de votre libéralité; j'appris là les particularités que je vous ai rapportées sur Davila, et j'ai bientôt repris mon voyage, me dirigeant aussi vers le point des Pyrénées où je supposais que vous alliez.

— Hâtons-nous, dit Tristan; Davila et sa bande s'approchent de plus en plus.

— Tant mieux, dit Esteban, s'ils reviennent, je serai charmé de vous avoir rencontrés assez tôt pour pouvoir me mêler de la partie... Mais qu'avez-vous fait de la jeune Béatrice?

— Elle est confiée aux soins des femmes juives dont les maris se sont si vaillamment conduits tout à l'heure contre les archers.

— Sont-ils nombreux? demanda Esteban.

— Ils sont une quarantaine d'hommes déterminés, comme le sont des malheureux qu'on persécute et qui ont à défendre ce qu'ils ont de plus cher au monde, leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses.

— Et ils ont des armes?

Digitized by Google

— Suffisamment pour se défendre lorsqu'ils seront dans les montagnes.

— Qu'ils se hâtent de les gagner, car la troupe qui les a attaqués n'est pas seule dans cette contrée. Tous ces prétendus archers, fidèles défenseurs de la foi, ne sont en réalité que des bandits déguisés qui tiennent plus à l'argent des fugitifs qu'à leur conversion.

— Je n'en doute plus, dis-je, depuis que Davila en est le chef. »

En cet instant, nous distinguâmes parfaitement le bruit des chevaux de ceux qui nous suivaient.

Nous mîmes alors nos chevaux au galop, et un quart d'heure après nous arrivâmes au lieu du campement. Mais, ô malheur funeste! fatalité acharnée à ma poursuite! les juifs étaient partis! Dans quelle direction? Avaient-ils pris la route qui serpentait sur le flanc de la montagne? ou, comme ils en avaient exprimé l'intention, s'étaient-ils réfugiés dans la forêt qu'on apercevait à droite du champ où ils avaient campé? Nous ne pouvions hésiter longtemps, car les archers approchaient. Après avoir écouté attentivement si nous entendions quelque bruit qui pût nous guider du côté de la montagne, ou du côté de la forêt, nous nous trouvâmes plus irrésolus qu'auparavant, car le silence était complet dans ces deux directions. Cependant il fallait partir, sans quoi nous allions avoir sur les bras les cavaliers que nous avions poursuivis. Nous lançâmes à tout hasard nos chevaux dans la direction de la forêt, suivis de près par les archers qui nous avaient aperçus. Cette partie extrême de la forêt était fort étroite et formait une espèce de fer à cheval. Rien n'était donc plus facile que de nous investir et de nous couper toute retraite, d'autant plus que nous ne pouvions, avec nos chevaux, avancer bien loin dans des sentiers couverts et embarrassés de ronces et d'épines. Nous avions mis pied à terre; obligés de nous tenir sur la lisière de la forêt, nous entendions les discours de nos ennemis. Ils prenaient leurs mesures pour ne pas nous laisser échapper lorsque le jour serait venu, et il ne tarderait pas à paraître. Nous enten-

Digitized by Google

dîmes Davila, car c'était bien lui qui commandait cette troupe d'archers ou soi-disant tels, dire à ses hommes :

« Il y aura bonne capture dans ce bois; qu'ils soient juifs, hérétiques ou bandits, c'est tout un; ils nous ont poursuivis, pas de quartier!... Judas, reste à ce poste, et au moindre bruit sonne de ta trompe... si la peur ne te prive pas de ton haleine.

— Oui », dit en tremblant celui à qui venait de s'adresser cet ordre.

Davila continua à donner des ordres pour se rendre maître de toutes les issues de cette partie de la forêt. Nous étions dans la position la plus périlleuse : nos chevaux, si nous restions dans la forêt, étaient un embarras pour nous; si nous voulions nous en servir, il fallait rentrer dans la plaine, mais alors nous serions vus et poursuivis. Si du moins nous avions eu, en prenant l'une ou l'autre route, la perspective de rencontrer les juifs qui emmenaient Béatrice, nous n'aurions pas hésité longtemps à suivre les détours inconnus de la forêt, ou à nous précipiter dans la plaine.

Ce fut ce dernier parti qui nous parut le plus praticable et le plus propre à nous rapprocher de Béatrice. Le jour, qui commençait à poindre, ne nous permettait pas de balancer. Nous sortîmes du fourré. Judas ne nous attendit pas pour nous livrer passage, il s'éloigna à toute bride, mais il avertit ses compagnons en sonnant de sa trompe. Davila s'élança sur nos pas avec plus de célérité que de prudence, sans s'assurer s'il était suivi. Heureusement pour lui, trois de ses compagnons et Judas quatrième s'élancèrent dès l'abord sur ses traces; les autres suivirent de plus loin.

Nous gagnâmes le chemin tortueux de la montagne. Nos ennemis étaient nombreux et bien armés; les attaquer de front eût été vouloir succomber. Notre fuite les divisa. Un coup d'œil jeté en arrière nous fit connaître sur-le-champ notre position. L'ex-fiscal et Judas, mieux montés que leurs compagnons, avaient pris les devants; quelques-uns des archers venaient après à des distances différentes, plusieurs s'étaient

Digitized by Google

arrêtés, leurs chevaux refusant de gravir la pente pierreuse de la montagne, et il nous parut certain que d'autres ne tarderaient pas à s'arrêter aussi.

Après une demi-heure d'une ascension plus rapide qu'il ne semblerait possible de l'obtenir avec des chevaux sur la pente d'une montagne, nous arrivâmes sur un vaste plateau accidenté de rocs, de ravins peu profonds, borné d'un côté par une masse énorme de rochers qui semblaient avoir été la base inébranlable d'une colonne monstrueuse écrasée par le poids de plusieurs milliers de siècles, et dont les débris auraient été semés çà et là sur le plateau; de l'autre par une suite de pics si prodigieusement élevés, que leurs têtes chargées de neiges éternelles se perdaient dans les nuages. On voyait de ce plateau fort élevé tout le gigantesque troupeau de monts serrés les uns contre les autres, courant de l'est à l'ouest, de la Méditerranée à l'Océan; barrière immuable entre la France et l'Espagne, matériaux éternels amoncelés par la main infatigable de la nature, comme ces pierres que l'ouvrier entasse pour la construction d'un édifice.

Arrivés en cet endroit, n'apercevant plus nos ennemis d'aucun côté, nous laissâmes reposer nos chevaux harassés. L'herbe était rare, mais quelques broussailles leur tinrent lieu de fourrage : ils s'étaient d'ailleurs restaurés dans la forêt. Pendant ce repos, nous cherchâmes à découvrir les traces de ceux qui emmenaient Béatrice. Le jour était complet, notre vue s'étendait au loin, mais rien ne nous indiquait la présence ou le passage d'une troupe d'hommes dans ces parages. Quelles traces d'ailleurs pouvaient laisser les pieds sur un sol rocheux où les chemins n'étaient rien autre chose que les lits desséchés et pierreux des torrents qui se formaient souvent de la fonte des neiges? Nos recherches furent donc infructueuses. Si quelque chose pouvait nous rassurer, Tristan et moi, dans ce fâcheux contre-temps, c'était l'idée que ma fille se trouvait entre les mains de femmes qui lui avaient déjà prodigué mille soins sous nos yeux.

Un temps assez long s'étant écoulé sans que nous revissions

Digitized by Google

les archers, nous espérions en être délivrés pour toujours. Mais un signal résonna dans le lointain, et peu de temps après les archers parurent à l'extrémité du plateau que nous explorions. Cette fois, nous pûmes les compter, puisqu'ils ne se montraient que successivement. Ils étaient une vingtaine, à ce qu'il nous sembla. Ils nous observèrent d'abord sans faire aucun mouvement. La prudence leur commandait cette conduite, car nous pouvions nous être réunis à la caravane juive, et dans ce cas être en mesure de les battre encore une fois. Ils pouvaient supposer aussi que nos compagnons se dérobaient à leur vue derrière les masses de rochers épars sur le plateau ou dans le creux des ravins. Une bruyante clameur poussée au loin par un grand nombre de voix les confirma dans cette pensée. Etait-ce un appel que nous faisaient les juifs? étaient-ils attaqués eux-mêmes? allions-nous avoir affaire à de nouveaux ennemis?

En attendant que nous fussions éclairés à cet égard, nous étions remontés à cheval et nous ne perdions pas de vue Davila et ses compagnons. L'ex-fiscal parut leur indiquer diverses positions qu'ils devaient occuper. A mesure qu'il parlait, quelques cavaliers se détachaient du groupe et se dirigeaient vers les points que les gestes de leur chef semblaient désigner. Ces dispositions nous paraissant menaçantes, nous nous éloignâmes à toute bride.

Les archers, oubliant les ordres de Davila, se mirent à notre poursuite en suivant diverses directions. Comme la première fois, Davila et Judas prirent les devants sur leurs compagnons grâce à la vitesse de leurs chevaux. Une éminence formée par un roc se présenta, nous la tournâmes; Davila, Judas et deux autres archers la tournèrent à notre exemple. Plus loin, une fissure profonde et large de trois ou quatre pieds nous barrait le chemin; nos chevaux la franchirent sans broncher. Celui de Davila n'hésita pas non plus; ceux des deux autres archers sautèrent également; mais le cheval de Judas, aussi brave que le cavalier qu'il portait, s'arrêta soudain à la vue de cette crevasse sans fond. Judas en prit bien vite son parti, et au

Digitized by Google

lieu de franchir le mauvais pas, il chercha par un long détour à l'éviter.

Nous étions donc, en ce moment, trois contre trois; les chances venaient de s'égaliser. Mais cette égalité ne fut pas de longue durée, car, au sortir d'un ravin, nous nous trouvâmes en face de deux nouveaux archers. Ceux-ci, au lieu de courir sur nos traces, avaient fait un circuit pour venir sur notre passage. S'ils eussent été habiles nous étions perdus. Mais leur surprise fut plus grande que la nôtre lorsqu'ils nous virent, comme s'ils ne s'étaient pas attendus à nous rencontrer; ils perdirent la tête. Quant à nous, qui avions préparé nos esprits à tout événement, nous les saluâmes en passant chacun d'un coup d'épée, et notre course qui ne s'était point ralentie reprit une nouvelle vitesse.

Nous n'avions pas le choix des routes sur ce terrain inconnu, aussi nous trouvâmes-nous engagés, sans nous en apercevoir, dans un chemin tortueux, espèce de défilé étroit et profond creusé par les torrents. Nous étions sur un sol sablonneux et doux. Des empreintes de pas nombreux et de différentes dimensions frappèrent nos regards; l'espoir nous revint avec la pensée que nous étions sur les traces des juifs. Mais nous courions avec moins de vitesse, car nos chevaux étaient épuisés, et la mobilité du sol, ainsi que la disposition du chemin, s'opposaient à leur rapidité. Nos ennemis gagnaient du terrain sur nous. Le chemin tourna brusquement, et, ce détour franchi, nous aperçûmes, à quelques centaines de pas, l'entrée d'une caverne. Plusieurs hommes qui se trouvaient en avant s'y précipitèrent dès qu'ils nous virent. Nouvelle inquiétude pour nous; le chemin n'avait pas d'issue de ce côté et nous étions poursuivis; nous allions être ainsi entre deux ennemis, si les gens de la caverne en étaient pour nous.

Cependant, nous étions fondés à croire que c'étaient les juifs que nous désirions retrouver. Ainsi, derrière nous le péril était certain; devant nous il était douteux : nous n'hésitâmes pas.

« En avant! » dis-je à mes deux compagnons.

Digitized by Google

Et nous piquâmes nos montures qui firent un dernier effort.

Encore quelques pas et nous entrions à toute bride dans la caverne vaste et élevée comme la nef d'une église. Le cheval d'Esteban s'abattit à cent pas de l'entrée. Tristan et moi nous nous arrêtâmes aussi promptement que nous le permit l'élan de nos chevaux, et nous revînmes vers lui pour le défendre. Il était engagé sous le corps de son cheval qui se mourait. Davila, puis deux archers, puis Judas, et enfin plusieurs autres arrivèrent successivement. Nous nous plaçâmes résolument entre eux et Esteban qui cherchait à se dégager. Je m'attachai à Davila, et celui-ci semblait, de son côté, n'en vouloir qu'à moi seul.

L'étroit défilé, ou plutôt la ruelle où nous étions, ne permettait pas à tous les archers de prendre part au combat en même temps ; de sorte que, bien que n'étant dans le premier moment que deux, Tristan et moi, nous pouvions lutter avec avantage contre un nombre d'ennemis beaucoup plus considérable.

L'attention que nous mîmes dans l'attaque et dans la défense ne nous permit pas de surveiller les mouvements de tous nos adversaires. Aussi l'un d'eux eut-il la faculté de s'éloigner, sans être aperçu, du champ de bataille. Il revint à l'extrémité de l'éminence de terre et de pierres qui se trouvait à l'entrée du chemin creux et qui, s'élevant insensiblement le long du chemin à mesure qu'il se prolongeait, finissait par atteindre une grande hauteur en s'unissant au terrain qui recouvrait la caverne. Il mit pied à terre, attacha la bride de son cheval à un quartier de roc, et gravit en rampant, pour n'être pas aperçu, jusqu'à la hauteur d'Esteban qui, gêné dans ses efforts, ne pouvait parvenir à se dégager de dessous son cheval mort. Arrivé là, cet homme descendit, grâce aux profondes anfractuosités du terrain, jusque dans le chemin creux, et il se précipita sur Esteban. Celui-ci, qui apercevait le danger, avait fait tous ses efforts pour tirer son épée du fourreau ; mais ce fourreau s'était courbé, l'épée était brisée, et Esteban se trouvait sans défense et à la merci d'un traître bien armé.

Digitized by Google

« A moi ! s'écria Esteban. »

Son cri et son air menaçant éveillèrent les craintes de son ennemi qui n'avança plus qu'avec précaution.

« Va, dis-je à Tristan. »

Celui-ci tourna bride aussitôt et se précipita vers Esteban; mais ce fut pour être témoin de la mort du plus dévoué de tous les hommes. Le traître qui venait de se glisser vers lui le frappait de sa dague à la gorge. Tristan ne fit pas attendre à Esteban sa vengeance. Il mit pied à terre, et, après quelques instants de combat, abattit le traître qui venait de tuer un homme sans défense : ce traître était Judas.

Tout cela se passa en beaucoup moins de temps que je n'en mets à le raconter. Tristan reprit son cheval et revint à moi. J'avoue qu'il était temps; j'étais vivement pressé par Davila et deux autres archers dont je parais les coups sans pouvoir leur en porter à mon tour.

Cependant, les hommes qui, dans leur frayeur, nous avaient pris pour des ennemis et s'étaient enfoncés dans les profondeurs de la caverne, entendant un cliquetis d'armes, vinrent s'assurer de la cause du combat. Nous reconnaissant à nos costumes et voyant quel danger nous courions, plusieurs sortirent de la caverne, et se hâtèrent de venir se mêler au combat; pendant ce temps, d'autres gravissant la hauteur par où Judas s'était glissé jusqu'à Esteban, coururent rapidement à l'entrée du chemin pour prendre à dos Davila et ses compagnons au nombre de six. Grâce à cette manœuvre, nous nous rendîmes maîtres de ces brigands. Ils furent aussitôt désarmés et garrottés, après quoi nous les entraînâmes dans la caverne. On y transporta également le corps d'Esteban, et Judas qui respirait encore.

Ai-je besoin de dire que je me retrouvais avec les juifs qui nous avaient rencontrés la veille? Je demandai ma fille. Le vieillard, chef des fugitifs, me prit la main, et me la posant sur le cœur :

« Ta fille n'aura bientôt plus d'existence que là, dit-il d'une voix grave.

Digitized by Google

— Que dites-vous? » s'écria Tristan d'un air consterné.

Pour moi, je ne compris que trop bien la pensée du vieillard. On nous conduisit à un angle obscur de la caverne. Là, Béatrice, près de rendre le dernier soupir, était couchée sur un lit de peaux de moutons et recouverte d'un manteau; plusieurs femmes l'entouraient. La nuit précédente, peu de temps après nous être mis à la poursuite des archers, un délire violent s'était déclaré; il venait de cesser, mais pour faire place à un accablement qui détruisait tout espoir de la sauver. J'eus besoin de recueillir toutes les forces de mon âme pour supporter ce nouveau coup; et moi, accablé de tant de misères, il me fallut encore trouver des paroles pour calmer le désespoir de Tristan.

Cependant, la raison était revenue peu à peu à Béatrice; elle nous reconnut.

« Je n'espérais plus vous revoir », dit-elle avec peine.

Et un vif sentiment de joie ranima pour un instant son visage décoloré.

« Tristan, ajouta-t-elle, donnez-moi votre main. »

Tristan se mit à genoux à côté d'elle et posa sa main dans la sienne.

« Pourquoi pleurez-vous? nos malheurs touchent à leur terme... Oh! comme nous allons être heureux!... Mon Tristan, ne voulez-vous plus être mon époux?

— Béatrice! s'écria Tristan, c'est de vous que j'attends ce titre sacré.

— Tenez, dit Béatrice, voici l'anneau que vous me donnâtes autrefois de la part de mon père... J'ai promis de vous le rendre en sa présence... Mon père, y consentez-vous?

— N'êtes-vous pas mes deux enfants? dis-je en étouffant mes sanglots.

— Bénissez donc, ô mon père, le serment que je fais à Tristan de n'être qu'à lui. Oui, mon Tristan, je suis ta bien-aimée, ton amante, ta femme. »

En disant ces mots, elle remit au doigt de Tristan l'anneau d'or que j'avais donné à ce dernier quelques instants avant la

Digitized by Google

mort d'Arbuez. Tristan, se penchant vers elle, la souleva légèrement, et un chaste et suprême baiser cimenta l'union de mes deux enfants. Cette scène avait rempli de recueillement tous ceux qui en étaient les témoins, et une douce illusion dissipant nos craintes, nous espérâmes que Béatrice ne serait point ravie à notre tendresse. Mais, hélas! cette illusion fut courte et ne servit qu'à rendre notre désespoir plus cruel. La mort fut inexorable, elle nous enleva notre malheureuse Béatrice avant la fin de la journée.

Vers le milieu de la nuit, le vieillard vint me trouver et me dit :

« Tu n'oublies pas, mon fils, qu'il faut quitter ces montagnes dès que le jour paraîtra; décide donc de quelle manière tu veux que les restes vénérés de ton enfant soient rendus à la terre. Si tu es chrétien, prie sans crainte suivant ta foi ; le fanatisme nous est en horreur, et nous serions aussi fanatiques que les inquisiteurs, si nous prétendions t'imposer une croyance qui ne soit pas la tienne.

— Je suis avec vous, m'écriai-je, et je n'ai pas d'autre Dieu que le vôtre.

— S'il en est ainsi, permets que nos prières s'unissent aux tiennes, et que nos cérémonies consacrent le lieu où ta fille a trouvé le repos. »

Les femmes juives rendirent alors les derniers devoirs à Béatrice. Deux tombes furent creusées dans le roc au fond de la caverne, une pour Béatrice, l'autre pour le généreux Esteban. Ces deux infortunés furent inhumés suivant le rite des juifs. Nous amoncelâmes sur ces deux tombes de gros quartiers de rocher pour les défendre contre les attaques des bêtes sauvages.

Une de ces tombes devait bientôt être rouverte.

Dès que le jour fut arrivé, le vieillard vint encore me trouver.

« L'heure de partir est venue, dit-il, que ferons-nous de nos prisonniers? »

Cette question me rappelant que le premier auteur de tous

Digitized by Google

mes malheurs était entre mes mains, je répondis au vieillard, pendant que nous allions auprès des prisonniers :

« Un de ces hommes m'appartient; nul que moi ne doit décider de son sort. Quant aux autres, disposez-en à votre volonté.

— Choisis donc, me dit le vieillard, dès que nous fûmes auprès des prisonniers, et que les autres s'en aillent en liberté, si tu y consens.

— J'y consens, dis-je aussitôt.

— Et vous, mes enfants? demanda le vieillard en s'adressant à ses compagnons.

— Notre père a décidé, dirent tous les assistants, qu'il soit fait suivant son désir.

— Faites avancer ces hommes. »

On amena les prisonniers devant le vieillard.

« Quel est celui que tu choisis parmi eux pour le retenir? me demanda-t-il.

— Celui-ci, dis-je en désignant le fiscal.

— Tu veux tirer vengeance de cet homme, sans doute?

— Je veux qu'il expie ses crimes. Sa mort vengera l'humanité.

— Pense encore, mon fils, que la vie est courte, et que la vengeance laisse souvent des remords après elle. Si cet homme t'a offensé, vois, mon fils, si son offense est de celles qui se pardonnent.

— Eh bien, dis-je, écoutez son histoire, et prononcez entre lui et moi.

— Ainsi, tu t'opposes à sa mise en liberté?

— Oui.

— Qu'on le retienne donc. Quant à vous, ses compagnons, allez rapporter aux inquisiteurs et notre générosité pour vous, et notre mépris pour eux. »

Les prisonniers s'éloignèrent, et Davila fut retenu. Judas, les voyant partir et ne pouvant les suivre à cause de la blessure que Tristan lui avait faite, les pria d'une voix lamentable de l'emporter. Ils se disposaient à le faire.

Digitized by Google

« Ce misérable doit subir la destinée de son digne patron, dit Tristan, puisqu'il a imité ses crimes.

— Laissez-le, dit alors le vieillard aux prisonniers qui sortirent aussitôt de la caverne.

— Que t'ai-je fait de plus que les autres, me dit Davila, pour en vouloir à ma liberté et à ma vie?

— Ce que tu m'as fait?... Ne m'as-tu pas encore regardé? ou suis-je donc changé au point que tu ne puisses me reconnaître? »

En disant ces mots, je me découvris la tête, je jetai le manteau qui couvrait mes épaules, et je me rapprochai du fiscal.

« Faut-il, ajoutai-je, que je te rappelle toute ton infâme conduite?

— D'Abadia! murmura le fiscal en me reconnaissant.

— Lui-même, prêt à te demander compte de tes crimes.

— Mes crimes, si j'en ai commis, sont le résultat de ma position; j'étais fiscal, j'accusais par état.

— Et tu payais des dénonciateurs pour te venger de ceux qui te méprisaient... Mais c'est assez. Tu ne prétends pas me convaincre de ta vertu, et voici tes juges, dis-je en montrant le vieillard et ses compagnons; qu'ils écoutent, et qu'ils prononcent. »

On se serra autour de moi pour mieux entendre, et je racontai brièvement tous mes malheurs, depuis ma première pénitence jusqu'à ma sortie des cachots de Tolède la veille de l'auto-da-fé, et jusqu'à la mort de Béatrice et d'Esteban qui venaient de succomber sous mes yeux.

« Si tu nous demandes notre avis, me dit le vieillard dès que j'eus terminé mon récit, nous te dirons que ces deux hommes méritent la mort.

— La mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, dirent les assistants.

— Faites de ce misérable ce que vous voudrez, dis-je au vieillard en parlant de Judas; vous avez été témoin de son dernier exploit. Toute sa vie n'est qu'une suite de trahisons,

Digitized by Google

de calomnies, de lâchetés... Le supplice le plus infâme sera le plus digne de lui. Punissez-le.

— Son digne patron, reprit aussitôt Tristan; après avoir trahi un homme qui ne lui avait fait aucun mal; s'est pendu. Que ce traître soit donc pendu comme Judas dont il porte le nom. »

Sur l'ordre du vieillard, quatre des plus robustes saisirent Judas et l'emportèrent à l'entrée de la caverne où ils eurent bientôt établi une potence. Au moment d'y être suspendu, Judas se mit à pousser de grands gémissements et à demander grâce; puis, voyant qu'il n'était pas écouté, il implora quelques minutes de répit pour recommander son âme à Dieu, « regrettant, disait-il, de ne pouvoir se confesser »; toutes choses qui dénotaient sa lâcheté plutôt que son repentir. Il fut pendu en présence de Davila, que cette exécution ne laissa point insensible, car il devint pâle comme un mort quand il vit les terribles mouvements de son digne serviteur.

« Maintenant, dit le vieillard, que décides-tu relativement à cet autre prisonnier?

— Puisque sa main sait tenir une épée, répondis-je, qu'il défende sa vie contre moi.

— Il ne mérite pas tant d'honneur, s'écria Tristan pendant que nous gagnions l'entrée de la caverne. Quoi! le scélérat qui a osé réclamer contre vous et contre Béatrice les tortures et les bûchers se battrait en combat singulier contre un noble et loyal seigneur! non, par le Ciel! non! »

Je priai le vieillard de faire rendre à Davila son épée, et prenant la main de Tristan :

« Tristan, lui dis-je, mon bras est sûr et ferme, et je ne veux pas qu'il meure d'une autre main que la mienne.

— Mais le plus lâche, le moins habile, peut quelquefois surprendre le plus brave et le mieux aguerri.

— Je veux lui percer la gorge avec l'épée même de l'estafier de Torquemada. Une pareille épée ne pouvait se tremper que dans un sang ignoble.

Digitized by Google

— Puisqu'il faut un combat singulier, dit Tristan, c'est contre moi qu'il se battra.

— Crains-tu donc que je ne succombe? ou n'ai-je pas assez d'injures à venger? Et quand il me tuerait, d'ailleurs, que laissé-je, après moi?

— Eh! qu'ai-je moi-même à regretter, si c'est moi qui meurs! ne laissons-nous pas ici tout ce que nous avions de plus cher au monde? O Béatrice! c'est à moi de te venger! »

Tristan tira aussitôt son épée et attaqua le fiscal qui se mit en défense, mais si maladroitement, que je fus bientôt rassuré sur l'issue du combat. Nous étions dans le chemin, à quelques pas de l'entrée de la caverne. Tous les compagnons du vieillard nous avaient suivis. Une sorte de muraille de pierre et de terre s'élevait de chaque côté du chemin; les enfants et les femmes se placèrent sur les pierres en saillie, et les hommes se rangèrent autour des combattants de manière à laisser libre l'espace nécessaire à leurs mouvements. J'avais aussi l'épée à la main, et je suivais avec attention tous les mouvements des deux adversaires. Il fut bientôt évident pour moi que Tristan faisait des fautes volontaires qui l'eussent bientôt perdu s'il avait eu affaire à un homme quelque peu habile. Non-seulement il ne profitait pas des fautes de son adversaire, mais il semblait encore mettre de l'affectation à laisser sa poitrine à découvert. Une vive anxiété avait remplacé ma première confiance. Tristan était habile, je le savais, et je ne m'expliquais point d'abord la raison de sa conduite. Mais, hélas, je ne tardai pas à comprendre sa fatale intention. Je voulus l'avertir alors, le détourner de son dessein, il était trop tard. Tristan tombait au même moment frappé au cœur du coup d'épée du fiscal; il s'était enferré lui-même. Sa mort fut prompte comme la foudre. Le malheureux Tristan, désespéré de la perte de Béatrice, n'avait pas voulu lui survivre.

Ainsi, tout ce que j'aimais avait péri de la main ou par suite des trames criminelles de ce Davila. Que n'avait-il plusieurs existences pour que je pusse les lui arracher!

Je m'élancai sur lui; soit que ma main qui n'avait pas tenu

Digitized by Google

d'épée depuis six années au moins eût perdu toute sa souplesse, soit que la fureur qui s'était emparée du fiscal lui tînt lieu d'adresse, il se défendit longtemps, me blessa et faillit même me tuer, m'étant heurté le pied contre le corps du malheureux Tristan. Mais à mon tour j'attaquai le fiscal avec furie. Quelques instants ne s'étaient pas écoulés, que le corps de ce misérable roulait auprès de celui de mon fils Tristan.

On suspendit ce cadavre au gibet de Judas. Quant au corps de Tristan, je le fis mettre dans la tombe de Béatrice, funèbre lit nuptial de deux enfants nés pour être heureux, mais que les malheurs de ma vie avaient enveloppés d'un réseau inextricable.

Comme nous finissions cette triste cérémonie, quelques-uns des juifs qui étaient restés hors de la caverne amenèrent un pâtre qui gardait des chèvres dans les environs. Nous le forçâmes de nous servir de guide pour achever notre voyage dans les montagnes, et le lendemain nous descendions enfin le penchant des Pyrénées qui est du côté de la France. Le soir, nous étions dans le comté de Comminges. Après quelques jours de repos, je me séparai de mes généreux compagnons pour me rendre à Toulouse, où j'avais envoyé depuis longtemps la moitié de ma fortune.

Depuis ce temps, je vis dans la tristesse, seul, sous un nom supposé, maudissant tous les jours l'inquisition et Torquemada, doutant de la raison de mes semblables, certain de leur iniquité quand le fanatisme trouble leur esprit, et faisant des vœux pour que ma belle patrie soit délivrée un jour du serpent qui la dévore.

Six ans encore le farouche Torquemada exerça ses fureurs sur ma patrie. Il n'avait plus que le souffle, la vie lui échappait déjà qu'il ordonnait encore des exécutions, qu'il allumait encore des bûchers. Que sa mort apprenne, du moins à ses successeurs, à respecter l'humanité. Il mourut dans son lit[1], il est vrai, mais ses derniers moments furent ceux d'un damné. Le remords fit paraître devant ses yeux tout l'effrayant cortége de ses victimes horriblement mutilées, le troublant de leurs

[1] En 1498.

Digitized by Google

cris, de leurs malédictions ; en vain il criait grâce, elles étaient enfin inexorables à leur tour comme il l'avait été pour elles.

Nota. Ici se terminent les *Mémoires d'une victime du saint-office*. D'Abadia n'est point un personnage imaginaire ; il vivait réellement du temps de Torquemada, et fut une des innombrables victimes du saint-office ; il mourut deux ans après avoir écrit l'histoire de sa vie. Bien que les *Mémoires* qui lui sont attribués donnent des détails suffisants sur les causes de l'établissement de l'inquisition, sur ses progrès, sa procédure, ses cachots, ses pénitences, ses exécutions cruelles, en un mot sur tout ce qui peut servir à dévoiler la perfidie, l'inhumanité de cette exécrable institution, nous allons ajouter à ces détails historiques un dernier chapitre. Il comprendra les faits les plus curieux et les procès les plus extraordinaires qui ont eu lieu sous les successeurs de Torquemada, depuis Deza, le second inquisiteur-général, jusqu'à François Mier y Campillo, qui fut le dernier en 1820.

CHAPITRE VII[1].

Les successeurs de Torquemada. — Procès curieux et extraordinaires. — Destruction du sanglant tribunal. — Tableau général des victimes de l'inquisition d'Espagne.

Don Diègue Deza, archevêque de Séville, fut le deuxième grand-inquisiteur. Digne successeur de Torquemada, il commença l'exercice de ses fonctions en promulguant des ordonnances propres à donner plus d'activité au tribunal de l'inquisition, qui pourtant ne laissait rien à désirer sous ce rapport. Grâce à ses instances et à son zèle

[1] La plupart des détails renfermés dans ce chapitre sont tirés des précieux documents sur l'inquisition laissés par Antonio Llorente, et réunis sous le titre d'*Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*.

Digitized by Google

fanatique, l'inquisition fut établie en Sicile, à Naples, à Grenade. Les Maures qui étaient restés en Espagne en furent chassés; les juifs essuyèrent de nouvelles persécutions. Deza souleva tant de haine contre lui, qu'il fut obligé de se démettre de son ministère. Il échut à Ximenès de Cisneros, archevêque de Tolède, dont il est question dans les *Mémoires*.

Ximenès fut élu au moment où la conspiration contre le saint-office était devenue presque générale. Lucero, inquisiteur de Cordoue, n'avait pas peu contribué à exciter l'aversion par son caractère dur et son zèle aveugle : aussi l'appelait-on le *Tenebrera*, le *ténébreux*, par opposition à son nom de *Lucero*, qui veut dire *lumineux*. On trouve dans les correspondances de cette époque ces lignes :

« Pour ce qui est de la conduite des affaires de l'inquisition, le moyen qu'on a pris a été de s'en rapporter absolument à l'archevêque de Séville, à Lucero et à Jean de la Fuente, qui ont déshonoré toutes ces provinces et dont les agents ne reconnaissaient pour la plupart ni Dieu ni justice, tuant, volant et outrageant les filles et les femmes, à la honte et au grand scandale de la religion. Les dommages et les malheurs que les mauvais ministres de l'inquisition ont causés sont si grands et si multipliés, qu'il serait impossible, à qui que ce fût, de n'en être pas vivement affligé [1]. »

Le cardinal Ximenès de Cisneros avait du talent, des connaissances et de l'équité. Né pour les grandes entreprises, il avait reçu de la nature ce degré d'ambition sans lequel les grands hommes seraient peut-être inconnus sur la terre; et cette impulsion de son âme l'avait fait appeler à la tête d'un établissement dont il était l'ennemi. En effet, Ximenès avait fait de grands efforts pour s'opposer à l'invasion de l'inquisition en Castille. Quand elle y fut établie, il en demanda la réforme en insistant surtout sur la nécessité d'abolir le secret de la procédure. Puis, lorsqu'il fut à la tête du redoutable établissement, il s'opposa aux réformes qu'il avait proposées lui-même; il étendit l'inquisition aux Canaries, à Cuenca, à Oran,

[1] Lettre de *Gonzalo de Ayora*.

Digitized by Google

et jusqu'en Amérique. Tant le plaisir de gouverner trouble l'esprit des hommes les plus sages; tant l'humanité est sujette à l'erreur et à la contradiction !

Parmi le grand nombre de procès qui furent jugés sous le ministère de Ximenès, en voici un qui mérite d'être rapporté. En 1511, celui d'une femme, connue sous le nom de *la Béate*, fit beaucoup de bruit. Son père était un laboureur de Piedrahita, dans le diocèse d'Avila.

Élevée à Salamanque, elle se livra avec tant d'ardeur aux exercices de l'oraison et de la pénitence, que son esprit, affaibli par les austérités, en fut troublé, et qu'elle tomba dans des illusions. Elle prétendait voir continuellement Jésus-Christ et la Sainte Vierge, et leur parlait devant tout le monde, comme s'ils eussent été présents pour l'entendre. Elle se disait l'épouse de Jésus-Christ, et, persuadée que la Sainte Vierge l'accompagnait partout, elle s'arrêtait à toutes les portes où elle voulait entrer, se rangeait comme pour céder le pas à quelqu'un qui aurait été avec elle, et assurait que la mère de Dieu la pressait de passer la première en qualité d'épouse de Dieu, son fils; honneur qu'elle refusait par humilité, en disant assez haut pour être entendue : « O Vierge ! si vous n'aviez pas enfanté le Christ, je n'aurais pas obtenu d'être son épouse; il convient que la mère de mon époux passe avant moi. »

Elle était continuellement en extase; la raideur de ses membres et de ses nerfs était alors si grande pendant que ses mains et son visage perdaient leur couleur naturelle, qu'il semblait que ses doigts n'eussent plus d'articulations, et que son corps fût incapable d'exécuter aucun mouvement. Le peuple était persuadé qu'elle faisait des miracles.

Le roi, ayant été informé de tout ce qui se passait, ordonna qu'on la fît venir à Madrid. Il lui parla, ainsi que le grand-inquisiteur; des théologiens de tous les ordres furent consultés, mais ils ne furent point d'accord. Les uns disaient que cette fille était une sainte; les autres, qu'elle était plongée dans l'illusion et dominée par le fanatisme. Personne ne l'accusait d'hypocrisie ni de mensonge, et c'était peut-être là qu'il

Digitized by Google

fallait chercher la véritable cause de l'état de cette femme.

On s'adressa à Rome pour savoir ce qu'on devait faire, et le pape chargea son nonce et deux évêques de découvrir la vérité et d'arrêter le scandale dans sa source, s'il était prouvé que l'esprit de Dieu n'eût aucune part à l'état de cette fille. Le roi et le grand-inquisiteur avaient bonne opinion de la béate et la croyaient inspirée. Les commissaires du pape ne trouvèrent rien à reprendre dans sa conduite ni dans ses discours, et ils crurent qu'il fallait attendre que la Providence fît connaître si l'esprit qui l'animait était de Dieu ou du démon.

Les inquisiteurs entreprirent de lui faire son procès en examinant si les apparitions qu'elle disait avoir, et les discours qu'elle prononçait dans ces circonstances, ne devaient pas la faire soupçonner coupable de l'hérésie des *illuminés*. Mais, comme le roi et l'inquisiteur-général de Castille semblaient la protéger, elle se tira heureusement de cette épreuve, et son état continua d'être un problème.

Cette heureuse fin d'une affaire qui n'avait pu avoir pour cause que l'imposture ou la folie, forme un contraste singulier avec la peine du feu que subirent plusieurs milliers d'hommes, pour avoir refusé de travailler le samedi, ou commis d'autres actions aussi insignifiantes, mais qui n'en étaient pas moins regardées comme des preuves de judaïsme.

Ximenès mourut et eut pour successeur le cardinal Adrien, évêque de Tortose. Jamais l'inquisition d'Espagne ne fut aussi sérieusement menacée d'être détruite que sous cet inquisiteur-général. Charles-Quint était jeune alors, et il s'était rendu en Espagne avec la ferme résolution d'y abolir l'inquisition. Son précepteur, Guillaume de Croy, Jean Selvagio, son grand-chancelier, et d'autres savants jurisconsultes qui jouissaient de sa confiance lui avaient inspiré cette résolution. Déjà une ordonnance excellente, qui réformait tous les abus des lois inquisitoriales, était prête et allait être promulguée, lorsque le chancelier Selvagio mourut, laissant au cardinal Adrien toute liberté de changer les bonnes intentions de Charles-Quint. Le jeune roi devint bientôt le protecteur passionné de l'inquisition.

Digitized by Google

Adrien ayant été élu pape, don Alphonse Manrique, archevêque de Séville, lui succéda en qualité d'inquisiteur-général en 1523. Sous cet inquisiteur eurent lieu les procès suivants.

Le 8 du mois de décembre 1528, une certaine Catherine, domestique de Pierre Fernandez, lieutenant du comte de Benavente, dénonça un Mauresque nommé Jean Médina, chaudronnier, habitant du lieu de Benavente et natif de Ségovie, vieillard de soixante-onze ans. Elle dit que, vers 1510, c'est-à-dire dix-huit ans auparavant, elle avait demeuré pendant un an et cinq semaines dans la même maison que le dénoncé, avec Pierre, Louis et Béatrice Médina ses enfants, et un autre Pierre qui était son gendre. Elle s'aperçut que ni Jean ni ses enfants ne mangeaient jamais de la viande de porc et qu'ils s'abstenaient de boire du vin; qu'ils se lavaient les pieds et les jambes et la moitié du corps tous les samedis et les dimanches, suivant l'usage des Maures; elle ajouta qu'elle n'avait vu faire cette dernière action qu'à Jean, et jamais à ses fils, parce qu'ils s'enfermaient dans une chambre pour se laver.

Sans autre information ni preuve, les inquisiteurs de Valladolid sommèrent Jean de venir se mettre à la disposition du tribunal. Ils lui firent les questions générales ordinaires, auxquelles Jean répondit qu'il avait été baptisé en 1502, et qu'il ne se souvenait point d'avoir rien fait ni rien vu faire à personne, depuis ce moment, de ce qui était commandé dans la loi de Mahomet.

Le procureur fiscal ayant présenté son acte d'accusation, Jean avoua, dans sa réponse, qu'il n'avait jamais mangé de la chair de porc, ni bu du vin, puisqu'il n'en faisait aucun usage; peut-être parce que, ayant été baptisé à l'âge de quarante-cinq ans, il n'avait eu aucune envie de manger de l'une ni de boire de l'autre, et qu'il n'avait pas voulu en prendre l'habitude, après s'en être passé pendant si longtemps; qu'il était également certain qu'il s'était lavé tous les samedis au soir et tous les dimanches matin, parce que son métier de chaudronnier l'obligeait de le faire; mais que celui qui avait donné un

Digitized by Google

mauvais sens à toutes ces actions était certainement coupable d'une intention criminelle.

Les inquisiteurs admirent la preuve des faits, et lui en communiquèrent le résultat, qui n'était que la dénonciation elle-même. L'accusé se défendit par les mêmes raisons qu'il avait alléguées. Il établit un interrogatoire de cinq articles; les deux premiers tendaient à prouver son catholicisme, les trois autres, à justifier la récusation qu'il faisait des personnes désignées, entre autres de sa dénonciatrice, qui était blanchisseuse, et qui était devenue, disait-il, son ennemie déclarée, depuis une vive querelle qu'ils avaient eue ensemble, et à la suite de laquelle il avait cessé de lui donner son linge à blanchir; outre qu'elle jouissait d'une mauvaise réputation et qu'on savait généralement qu'elle avait l'habitude de tromper et de mentir.

Le 18 mars 1530, il fut décrété que Jean serait menacé d'être mis à la question, et que pour cela il serait enfermé dans le *cachot du tourment*. S'il s'avouait hérétique, on devait revoir le procès, et s'il persistait à tout nier, il ne devait être puni que d'une légère amende pécuniaire. Il fut cité pour la seconde fois, et sommé de se rendre dans les prisons du saint-office. La terrible menace de la torture lui fut faite, et afin d'en rendre l'effet plus sûr, on le dépouilla de ses vêtements, et il fut attaché au chevalet.

Le respectable vieillard conserva toute sa fermeté; il déclara qu'il ne pouvait dire autre chose sans mentir, et que tout ce qu'il ajouterait lui serait arraché par la crainte des tourments. On l'éloigna de ce théâtre de douleur et on le remit en prison; enfin, il en fut tiré pour paraître dans un *auto-dá-fé* public, tenant un cierge à la main. Il entendit la lecture de son jugement portant qu'il était acquitté à l'égard de l'*instance*, mais que l'inquisition le condamnait à payer une somme de quatre ducats comme frais de procès, pour le soupçon d'hérésie dont il était toujours prévenu.

Le fond et le mode de cette procédure effrayent par leur injustice, et l'imagination ne peut trouver de tribunal compa-

Digitized by Google

rable à celui-ci. Combien on doit regretter que la généreuse Espagne ait secoué un joug aussi glorieux, et que les inquisiteurs se soient perdus par leurs excès mêmes ! Cependant ne désespérons pas de les revoir; l'ultramontanisme n'est pas mort, et, les jésuites aidant, nous pourrons être encore témoins de nouveaux miracles de fanatisme.

Ce fut sous le cinquième inquisiteur-général que les opinions de Luther, Calvin et autres réformateurs commencèrent à se répandre. La circulation des livres étant un des moyens les plus sûrs de propager une doctrine, on prit, dans cette circonstance, les mesures les plus sévères pour l'empêcher. Visites domiciliaires, censures, anathèmes, *auto-da-fé* de livres, d'estampes, de tableaux; tout fut mis en usage. On en vint au point de s'attaquer aux éventails, aux tabatières, aux miroirs, aux meubles, lorsqu'on y découvrait quelque figure mythologique qui paraissait trop indécente. Mais, d'un autre côté, on laissait circuler librement des livres pleins de superstitions et de mensonges, faits pour tromper les hommes simples et les femmes crédules, en leur persuadant qu'il était accordé des indulgences plénières à tous les pécheurs, pour une courte prière adressée au saint ou à la sainte dont l'image était vénérée dans tel ou tel couvent; pour porter un scapulaire, une médaille ou une relique; pour baiser un os que l'on croyait, sans raison ni preuve, être une dent mâchelière de sainte Polonie, ou un os de la poitrine de sainte Agathe, ou des yeux de sainte Lucie, des reins de saint Raymond, de l'épine de sainte Rita de Casia; ou pour porter seulement le chapelet, pour baiser la robe d'un moine, ou habiller quelque saint de l'église de son couvent; et enfin, une foule d'autres faveurs imaginaires pour des pratiques futiles que le goût faisait substituer à des œuvres d'une piété solide et raisonnable.

Ce fut sous le même Manrique que l'inquisition eut à s'occuper aussi particulièrement de la secte des sorciers. « Les adorateurs du démon sont aussi anciens dans le monde que l'opinion des philosophes qui ont supposé l'existence de deux principes opposés l'un à l'autre, et occupés à conserver et à

Digitized by Google

gouverner l'univers : l'un, principe du bien, ou *Oromaze, Dieu;* l'autre, principe du mal, ou *Arimane, diable, démon, Satan,* ou *Lucifer.* »

La doctrine des deux principes une fois introduite dans le monde, il s'est trouvé, dans tous les temps, des hommes pervers qui ont adoré le démon. Il est à remarquer, en effet, « que souvent ces prétendus adorateurs du démon ne sont que des gens de mauvaise vie, dont le crime se borne aux pratiques superstitieuses qu'on a reprochées aux sorciers, aux magiciens et aux enchanteurs. » Les premières dupes, dans une affaire de sorcellerie, ce sont les sorciers et les magiciens eux-mêmes; on ne doit donc pas être surpris que d'autres y soient trompés.

Quelques-uns de ces jongleurs ne sont pas dupes de l'illusion; mais, comme leur but est d'en imposer, ils feignent d'exécuter, de voir et de connaître ce qu'ils ne pratiquent, ne voient ni ne connaissent. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à mesure que les lumières ont fait des progrès dans le monde, on y a vu diminuer le nombre de ces charlatans. On remarquera encore que ces prétendus agents du diable ont été bien plus communs parmi les femmes que chez les hommes; et cela ne doit point surprendre, si l'on fait attention à tout ce que peut produire la faiblesse de leur sexe.

L'inquisition de Calahorra avait fait brûler trente femmes comme sorcières et magiciennes en 1507. Mais le procès de ce genre qui fit le plus de bruit fut celui du fameux Torralba, médecin de Cuença. L'auteur du roman de *Don Quichotte,* parlant du voyage que ce fameux chevalier vient d'entreprendre dans les airs, afin de détruire l'enchantement qui a couvert de barbe le menton des dames du château du duc, représente don Quichotte monté sur *Chevillard* avec Sancho-Pança derrière lui, et ayant tous les deux les yeux ceints d'un bandeau; il prend envie à l'écuyer de découvrir les siens pour voir s'il est arrivé dans la région du feu, don Quichotte lui dit :

« Garde-toi bien de le faire, et souviens-toi de la *véritable histoire du licencié Torralba,* que les diables emportèrent dans

Digitized by Google

l'air, à cheval sur un roseau, les yeux bandés, et qui arriva à Rome en douze heures, où il descendit à la *Tour de Nona*, qui est une rue de cette ville, d'où il put voir tout le fracas, le choc et la mort de Bourbon, et qui le lendemain matin était déjà de retour à Madrid, où il rendit compte de tout ce qu'il avait vu... »

Le parti que Cervantes a tiré de cette histoire m'engage à entrer dans quelques détails sur Torralba, qui fit connaître lui-même sa vie dans les audiences des inquisiteurs de Cuença. Il était entré dans leurs prisons en janvier 1528, et sa sentence fut prononcée le 6 mars 1531. La vérité de tous les faits merveilleux de son histoire n'a d'autre garant que sa propre confession et les rapports des témoins à qui il avait fait croire tout ce qu'il raconta. Dans les huit déclarations qui'l fit pendant le cours de son procès, Torralba eut soin de ne citer que des personnes mortes, à l'exception d'un seul témoin, qui se décida à le dénoncer à l'inquisition par scrupule, quoiqu'il eût été étroitement lié d'amitié avec lui. On a dû faire remarquer cette circonstance, afin de faire connaître quel degré de confiance il est permis d'avoir dans quelques articles de son récit.

Eugène Torralba naquit à Cuença. A l'âge de quinze ans il alla à Rome, où il fut page de don François Soderini, évêque de Volterre. Il étudia la philosophie et la médecine sous différents maîtres. Parvenu au grade de docteur en médecine, il eut plus d'une fois de vives discussions avec ses maîtres sur l'immortalité de l'âme, tomba dans le pyrrhonisme et commença à mettre tout en doute; mais comme la foi qu'il avait reçue de ses pères ne s'était pas éteinte entièrement dans son esprit, il ne sut plus de quel côté était la vérité.

Parmi les amis qu'il s'était faits à Rome, était un certain moine de Saint-Dominique, appelé Fr. Pierre. Celui-ci lui dit un jour qu'il avait à son service un ange de l'ordre des bons Esprits, dont le nom était *Zequiel*, si puissant dans la connaissance de l'avenir et des choses cachées, qu'aucun autre ne l'égalait; mais d'une nature si particulière, qu'au lieu d'obliger les hommes à un pacte avant de leur communiquer ses con-

Digitized by Google

naissances, il avait en horreur ce moyen; qu'il voulait rester toujours libre, et servir seulement par amitié celui qui mettait en lui sa confiance; qu'il lui permettait même de faire part aux autres de ses secrets; mais que toute contrainte employée pour obtenir de lui des réponses, l'éloignerait à jamais de la société de l'homme auquel il se serait attaché...

Torralba témoigna le plus grand empressement pour faire connaissance avec l'Esprit de Fr. Pierre. *Zequiel* parut bientôt sous la figure d'un jeune homme blanc et blond, vêtu d'un habit couleur de chair et d'un surtout noir. Il dit à Torralba :

« Je serai à toi pour tout le temps que tu vivras, et te suivrai partout où tu seras obligé d'aller. »

Depuis cette promesse, *Zequiel* se montrait à Torralba, aux différents quartiers de la lune, et toutes les fois qu'il avait à se transporter d'un endroit dans un autre, tantôt sous la figure d'un voyageur, tantôt sous celle d'un ermite. *Zequiel* ne parlait jamais contre la religion chrétienne; jamais il ne lui insinua aucun principe ni ne lui conseilla aucune action criminelle... Quand Torralba fut en prison, son Esprit continua de le visiter, mais rarement, et sans lui révéler aucun secret.

Torralba vint en Espagne et se livra à la chiromancie qu'il pratiqua avec succès... La plupart des annonces faites par *Zequiel* étaient relatives aux affaires politiques. Ainsi, en 1510, Torralba se trouvant à la cour du roi Ferdinand, *Zequiel* lui dit que ce prince recevrait bientôt une nouvelle désagréable. Torralba se hâta d'en faire part à l'archevêque de Tolède, Ximenès de Cisneros, et à Gonzale de Cordoue, et le même jour un courrier apporta des lettres d'Afrique qui annonçaient le mauvais succès de l'expédition entreprise contre les Maures...

Ximenès ayant appris que le cardinal de Volterre avait vu *Zequiel*, désira le voir aussi, et connaître la nature et les qualités de cet Esprit. Torralba, pour plaire à l'archevêque, supplia l'ange de se montrer à lui sous la figure humaine qui lui conviendrait le mieux, mais *Zequiel* ne jugea point à propos de paraître; seulement, pour adoucir la rigueur de son refus, il chargea Torralba de dire à Ximenès de Cisneros qu'il parvien-

Digitized by Google

drait à être roi, ce qui se vérifia, au moins quant au fait, puisqu'il fut gouverneur absolu de toutes les Espagnes et des Indes.

Une autre fois, étant toujours à Rome, l'ange lui dit que Pierre Margano perdrait la vie s'il sortait de la ville. Torralba, n'ayant pu avertir à temps son ami, celui-ci sortit de Rome et fut assassiné.

Torralba eut un jour une extrême envie de voir son intime ami, Thomas de Becara, qui était alors à Venise. *Zequiel*, qui connut son désir, le mena dans cette ville, et le ramena à Rome en si peu de temps, que les personnes qui faisaient sa société ordinaire ne s'aperçurent point qu'il leur eût manqué.

Enfin, après plusieurs autres événements du même genre, prédits ou accomplis par *Zequiel*, celui-ci dit au docteur « que le 6 mai 1525, la ville de Rome serait prise par les troupes de l'empereur. » Torralba, qui désirait vivement voir un événement si important pour une ville qu'il regardait comme sa seconde patrie, pria son Esprit familier de le conduire à Rome pour en être témoin. *Zequiel* l'ayant permis, ils sortirent ensemble de Valladolid à onze heures du soir, comme pour se promener : ils n'étaient pas encore fort loin de la ville, lorsque l'ange remit à Torralba un bâton plein de nœuds, en lui disant: *Ferme les yeux, ne t'effraye pas; prends ceci dans ta main, et il ne t'arrivera rien de fâcheux.*

Lorsque le moment de les ouvrir fut arrivé, il se vit si près de la lune, qu'il pouvait la toucher avec la main. La nuée noire qui l'environnait fit place aussitôt à une vive lumière, qui fit craindre à Torralba d'en être consumé; *Zequiel*, s'en étant aperçu, lui dit : *Rassure-toi*... Torralba ferma de nouveau les yeux, et crut, au bout de quelque temps, qu'ils étaient arrivés à terre. *Zequiel* l'avertit d'ouvrir les yeux et lui demanda s'il savait où il était. Le docteur ayant regardé autour de lui, reconnut qu'il était à Rome et dans la *Tour de Nona*. Ils n'avaient mis qu'une heure à faire ce voyage.

Torralba parcourut Rome avec *Zequiel* et vit le sac de cette ville; il vit mourir le connétable de France, Charles de Bour-

Digitized by Google

bon ; le pape s'enfermer dans le château Saint-Ange, et enfin tous les événements de cette terrible journée. En une heure et demie, il fut de retour à Valladolid, où *Zequiel* le quitta en lui disant : *Désormais, tu devras croire tout ce que je te dirai.*

On ne parla bientôt plus de Torralba, que comme d'un grand et véritable nécromancien, sorcier, enchanteur et magicien. Tous ces bruits l'ayant fait dénoncer, il fut arrêté à Cuença par les gens de l'inquisition au commencement de l'année 1528. Son dénonciateur fut don Diègue Zugniga, qui avait été son ami et le témoin confidentiel du récit des prodiges de *Zequiel*....

Lorsque les juges se crurent assez instruits, ils se réunirent pour donner leurs voix; mais ayant opiné diversement, le tribunal s'adressa au conseil de la *suprême*. Celui-ci décréta que Torralba serait appliqué à la question, *autant que son âge et sa qualité le permettaient*... Il subit la question qu'il ne méritait point comme hérétique obstiné, car il ne l'était pas; mais seulement comme un fou, qu'il fallait avertir de son état. En effet, outre l'absurdité des prodiges qu'il assurait avoir vus ou opérés, il se contredit plusieurs fois, dans huit déclarations qu'on obtint de lui ; ce qui arrive toujours à ceux qui mentent beaucoup dans des circonstances et à des époques différentes. Il subit la peine d'un *auto-da-fé* public général après avoir passé plus de trois ans dans les prisons du saint-office.

Sous le sixième inquisiteur-général, Jean Pardo de Tabera, archevêque de Tolède, eut lieu le procès d'une religieuse de Cordoue qui, depuis longtemps, passait pour une grande sainte. Elle se nommait Madeleine de la Croix, et était religieuse de Saint-François, du couvent de Sainte-Elisabeth de Cordoue.

Avant de faire l'histoire de son procès, voici quelques détails sur l'opinion qu'on avait eue de sa sainteté pendant l'espace de trente-huit ans; nous les trouvons dans la déclaration faite par un témoin de son procès, personnage de dignité et de mérite, lequel s'exprime ainsi :

« La bonne réputation que Madeleine s'était faite partout,

Digitized by Google

« et à laquelle chacun rendait justice depuis si longtemps, « m'inspira le désir de la connaître, dans un moment où ce « qu'on m'en racontait excitait mon admiration, et où je « voyais tout le monde s'entretenir de sa sainteté, non-seule- « ment le peuple, mais encore les personnes de la plus grande « considération, telles que des cardinaux, des archevêques, « des évêques, des ducs, des comtes, les plus grands sei- « gneurs, des savants, des religieux de tous les ordres; j'ap- « pris surtout que le cardinal de Séville, don Alphonse Man- « rique, était venu de Séville pour la voir dans son couvent, « et que dans ses lettres il la nommait *sa très-chère fille*, et se « recommandait à ses prières; que les inquisiteurs de Cordoue « lui témoignaient un grand respect, et que le cardinal Qui- « gnones, général des religieux franciscains, avait fait exprès « le voyage de Rome, suivant l'opinion commune, pour voir et « pour entretenir *sa sœur Madeleine de la Croix*. J'avais vu ar- « river aussi don Jean Reggio, nonce de la cour de Rome, qui « voulait satisfaire sa curiosité; et notre impératrice elle-même « lui avait envoyé son portrait, qui est encore dans le couvent, « afin qu'elle se souvînt d'elle dans ses prières. Ce portrait était « accompagné du bonnet et de la chemise de baptême du « prince Philippe, que Madeleine devait bénir. La princesse « l'appelait dans ses lettres *sa très-chère mère et la plus heureuse « créature qu'il y eût au monde*. On parlait d'elle dans presque « toute la chrétienté, et on n'élevait pas le moindre doute sur « son mérite ni sur sa sainteté. Les prédicateurs la louaient « dans les chaires; chacun lui rendait le même hommage, « soit en public, soit en particulier; *elle était l'objet de la plus « douce affection de tous les confesseurs de la communauté et des « provinciaux de l'ordre*, et les personnes les plus avancées dans « les voies de la piété croyaient reconnaître dans Madeleine de « la Croix une nouvelle manière de vivre saintement... Elle « était, en effet, affable envers tout le monde, charitable avec « modestie, compatissante et d'un si bon exemple, qu'elle en- « gageait tout le monde à servir Dieu. Sa conversation avait « porté un grand nombre de personnes à embrasser la vie re-

Digitized by Google

« ligieuse. Son adresse à conduire les affaires était si merveil-
« leuse, qu'on venait la consulter de tous côtés, et que son
« couvent pouvait être comparé à une chancellerie. »

D'autres témoins parlaient aussi de ses ravissements d'esprit et de ses extases, ainsi que de diverses prophéties qu'elle avait faites et qui s'étaient réalisées. Mais cette belle réputation de sainteté ne l'empêcha pas de figurer dans un auto-da-fé, le 3 mai 1546. C'est que Madeleine de la Croix était une hypocrite dont la fourberie fut dévoilée trop tard, mais qu'elle porta jusque dans ses déclarations. Il était dit dans la relation de son procès « que Madeleine de la Croix avait déclaré dans sa confession qu'à l'âge de cinq ans le démon lui apparut sous la forme d'un ange de lumière et lui annonça qu'elle serait une grande sainte, en l'exhortant à mener dès ce moment une vie dévote...» Parvenue à l'âge de douze ans, elle passait déjà pour sainte; afin de conserver cette réputation, elle faisait beaucoup de bonnes œuvres et de faux miracles... Un jour le démon se montra à elle sous la figure d'un beau jeune homme, lui dit qu'il était un des séraphins tombés du ciel et lui tint compagnie depuis l'âge de cinq ans. Son nom était *Balban;* il avait un compagnon nommé *Pithon;* il lui fit entendre qu'en persévérant dans la vie qu'elle avait commencée, *elle pourrait jouir avec lui de tous les plaisirs dont son esprit concevrait la pensée*, et qu'il se chargeait d'augmenter la réputation de sainteté qu'elle s'était déjà faite... Cette promesse fut suivie d'un pacte exprès avec le démon, par lequel elle s'engagea à suivre ses conseils; depuis ce moment le démon lui avait servi d'incube...

Madeleine, ayant pris l'habit de religieuse, lorsque déjà sa réputation de sainteté était bien établie, avait coutume de jeter un cri au moment de recevoir la communion, et de feindre des extases que les autres religieuses prenaient pour véritables. Dans un de ces ravissements, on lui perça les pieds avec des épingles pour voir si elle paraîtrait souffrir; elle éprouva, en effet, de très-vives douleurs, mais sans en rien témoigner, pour ne pas nuire à la bonne opinion qu'on avait d'elle; le même motif la porta à se crucifier plusieurs fois dans

Digitized by Google

sa cellule, à se faire des blessures dans les mains, aux pieds et au côté, pour les montrer ensuite dans certains jours de fête.

Son démon, dit-elle, la transporta un jour à Rome, où elle entendit la messe et communia de la main d'un prêtre qui était en état de péché mortel; pendant ses voyages on ne s'apercevait pas de son absence dans le couvent, parce qu'alors *Pithon*, l'ami de *Balban*, prenait la forme de Madeleine et se trouvait partout à sa place... Balban lui ayant proposé un jour une chose malhonnête, elle le rebuta, ce qui le mit dans une telle colère qu'il l'enleva très-haut et la laissa retomber sur la terre d'où elle fut emportée en fort mauvais état dans sa chambre.

Un jour, se trouvant dans la compagnie des religieuses, elle s'écria : *sainte Marie, sauvez-moi!* On lui demanda le motif de cette prière, et elle répondit qu'une âme du purgatoire venait de lui apparaître, implorant son secours et criant : *Sauvez-moi, Madeleine!* ce qui lui avait fait adresser cette prière à la mère de Dieu.

Elle fit accroire aux religieuses et à d'autres personnes, que le jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge, elle avait conçu du Saint-Esprit, l'enfant Jésus, et l'avait enfanté le jour de Noël; qu'elle l'avait enveloppé dans ses cheveux, qui de noirs qu'ils étaient devinrent rouges; l'enfant la quitta quelque temps après. On voulut avoir alors de ses cheveux pour reliques, et elle en donna à plusieurs personnes.

« Elle persuada à ceux qui la voyaient habituellement que plusieurs prêtres et moines entretenaient des concubines sans offenser Dieu, parce que ce n'était pas un péché d'en avoir. Elle fit manger de la viande à différentes personnes les jours d'abstinence, et elle en engagea d'autres à travailler les jours de fêtes, en les assurant que ce n'était pas défendu.

Elle voulut persuader, pendant onze ans, qu'elle ne mangeait rien, et ne prenait pour toute nourriture que la sainte Eucharistie, tandis qu'elle mangeait et buvait à l'aide de quelques religieuses ses confidentes, aussi fourbes qu'elle. Elle avoua encore plusieurs prétendues autres révélations et appari-

Digitized by Google

tions d'âmes, de saints, de démons ; beaucoup de fausses prophéties, de guérisons simulées, et une foule d'autres faits qui prouvent tout l'abus que Madeleine avait fait pour tromper le monde au moyen de la réputation de sainteté qu'elle s'était acquise.

Elle fut victime de l'illusion de ses premières années, et devint ensuite une fourbe très-adroite. En effet, de quel talent ne fallait-il pas qu'elle fût douée pour entretenir pendant trente-huit ans l'idée qu'on avait de sa personne, et qui se serait même soutenue pendant toute sa vie, si elle n'eût pas cherché à persuader qu'elle n'avait besoin que du pain eucharistique pour se sustenter ? Cette prétention fut l'écueil de son hypocrisie.

Quelques religieuses ayant eu des soupçons sur ce qu'elle faisait, l'observèrent, et découvrirent tout, la dernière année qu'elle fut supérieure. Il était tout simple qu'il y en eût parmi elles qui fussent mécontentes d'avoir vu Madeleine élue abbesse tant de fois. Celles qui avaient eu la prétention et l'espérance de l'être, eurent les yeux attentifs à sa conduite, et le soin qu'elles mirent à l'observer leur fit découvrir la vérité. Elles en avertirent le provincial, le gardien et les confesseurs, qui tous repoussèrent ce qu'on leur disait, comme une calomnie.

Madeleine tomba sérieusement malade ; elle fit alors par écrit et de vive voix l'aveu de tout ce qu'elle avait imaginé pour tromper le monde et la communauté... Les sbires de l'inquisition vinrent alors se saisir de sa personne et la conduisirent dans les prisons du saint-office.

Elle fut condamnée à sortir de sa prison en habit de religieuse et sans voile, la corde au cou, un bâillon dans la bouche et un cierge allumé dans ses mains ; à se rendre dans cet état à la cathédrale de Cordoue, où il serait préparé un échafaud pour la cérémonie de son *auto-da-fé*, sur lequel elle entendrait la lecture de son jugement et de ses motifs, et le sermon d'usage ; à être enfermée ensuite dans un couvent de religieuses de l'ordre de Saint-François, hors de la ville ; à y passer le reste de ses jours, sans voile, et privée du droit de voter et de

Digitized by Google

paraître dans les assemblées de sa communauté ; à manger tous les vendredis dans le réfectoire au rang des religieuses en pénitence ; à ne pouvoir jamais parler à d'autres personnes qu'aux religieuses de la communauté, au confesseur et au prélat, sans la permission expresse de l'inquisition ; à ne communier qu'au bout de trois ans, si ce n'est en cas de maladie grave ; et, si elle manquait à quelqu'un des articles de son jugement, elle devait être considérée comme relapse et comme ayant abjuré la sainte foi catholique.

Ainsi, cette femme, convaincue de fourberie et d'infidélité dans l'usage qu'elle a fait des aumônes qui lui ont été confiées, et criminelle sous tous les rapports, échappe à la justice, sans autre peine que la honte d'une courte exposition ; car la réclusion, étant l'état ordinaire d'une religieuse, ne peut être regardée comme un châtiment pour Madeleine ; tandis que beaucoup d'hommes célèbres par leurs vertus ont été victimes de l'inquisition pour une simple erreur de l'entendement, laquelle n'avait souvent de réalité que celle que lui donnait l'ignorance des qualifications.

« Si j'avais été inquisiteur, j'aurais voté pour la réclusion de Madeleine dans une maison de femmes de mauvaise vie, que j'aurais chargées de lui administrer la discipline tous les jours jusqu'à la sortie du séraphin *Balban*, du compagnon *Pithon* et de toutes les légions de diables, qu'au temps même de ses confessions la fourbe feignait d'avoir encore, tandis que ses véritables démons n'étaient autres que l'*orgueil* et la *luxure*. »

Peut-on lire sans indignation les lignes suivantes :

« *Marie de Bourgogne* était née à Saragosse, d'un père français, bourguignon, de race juive. Un esclave, nouveau chrétien, qui avait renoncé à la religion de Moïse pour devenir libre, et qui, étant retourné dans la suite au judaïsme, fut condamné à être brûlé, dénonça, en 1552, Marie de Bourgogne, qui habitait la ville de *Murcie*, et était déjà parvenue à sa quatre-vingt-cinquième année. Cet homme déposa qu'avant sa conversion, quelqu'un lui ayant demandé s'il était chrétien, il répondit qu'il était juif, et qu'alors Marie lui avait dit : *Tu as*

Digitized by Google

raison, car les chrétiens n'ont ni foi ni loi. Ceci paraîtra incroyable; mais le procès prouva qu'en 1557 elle était encore en prison, jusqu'à ce qu'on eut acquis assez de preuves pour la condamner. »

Après les avoir inutilement attendues, les inquisiteurs ordonnèrent la question contre Marie, qui avait alors quatre-vingt-dix ans, et que les lois mêmes de l'inquisition protégeaient contre cette mesure, puisque le conseil ne permettait en pareil cas que les menaces, et jamais la torture à l'égard des personnes avancées en âge, quoiqu'on les conduisît dans la *chambre du tourment*, et qu'on disposât tout en leur présence pour la question afin de les intimider. Il est certain aussi que l'inquisiteur *Cano* dit que Marie subit la question *modérée*, et qu'elle y résista, malgré son grand âge; mais telles furent les suites d'une peine si *doucement* appliquée, suivant l'expression de l'inquisiteur, que l'infortunée Marie cessa de vivre et de souffrir quelques jours après dans sa prison.

Ce n'est pas tout. « L'inquisition, toujours aveugle dans son prétendu zèle pour la foi, prit sujet de quelques mots qui avaient échappé à Marie de Bourgogne pendant la question, et qu'elle avait ensuite ratifiés afin de mettre fin à ses tourments, pour continuer le procès contre sa mémoire, contre son cadavre et ses biens, qui étaient assez considérables. Le tribunal fut confirmé dans cette résolution par les rapports de quelques autres personnes, et il décréta, le 8 du mois de septembre 1560, l'*auto-da-fé* de Marie, après l'avoir déclarée hérétique judaïsante, morte contumace, et condamné sa mémoire, ses enfants et ses descendants en ligne masculine à l'infamie, ses ossements et son effigie au feu, et ses biens à la confiscation au profit du fisc. Je demande si la furie des tigres est comparable à celle des inquisiteurs de Murcie? »

L'inquisiteur-général était alors Ferdinand Valdès, archevêque de Séville, et le roi d'Espagne Philippe II, fils et successeur de Charles-Quint. Ce Philippe II déploya constamment le zèle le plus fanatique en faveur du saint-office. Il ne se contenta pas de l'étendre jusqu'en Amérique, jusqu'à Lima,

Digitized by Google

jusque dans les îles; il voulut encore le voir en pleine mer! Et, grâce à ses instances, le pape lui expédia un bref par lequel l'inquisiteur-général d'Espagne fut autorisé à créer un tribunal inquisitorial sur les navires. On le désigna d'abord sous le nom d'*Inquisition des galères*, et ensuite sous celui d'*Inquisition des flottes et des armées*. Ce tribunal ambulant n'eut qu'une existence de courte durée, parce qu'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il mettait des entraves à la navigation.

Sous ce même inquisiteur Valdès, sous ce même Phlippe II, eut lieu, en 1559, un auto-da-fé solennel à Valladolid, contre des luthériens.

On y brûla, entre autres victimes, le docteur Augustin Cazala, prêtre et chanoine de Salamanque, aumônier et prédicateur du roi et de l'empereur. Il descendait d'ancêtres juifs par son père et sa mère.

On l'accusa de professer l'hérésie luthérienne; d'avoir dogmatisé hautement dans le conventicule luthérien de Valladolid et entretenu des correspondances avec celui de Séville. Cazala nia tous les faits qui lui étaient imputés, dans plusieurs déclarations qu'il confirma par son serment et dans d'autres qu'il présenta lorsque la *publication des preuves* eut lieu.

La question fut ordonnée, et le chanoine de Salamanque fut conduit, le 4 mars, dans le cachot où il devait la subir. On n'eut pas besoin d'en venir à cette mesure, l'accusé ayant promis de faire des aveux; il les donna par écrit et les ratifia, le 16, en avouant qu'il était luthérien, mais non dogmatisant, comme on le lui imputait, puisqu'il n'avait enseigné sa doctrine à personne.

Il exposa les motifs qui l'avaient empêché jusqu'alors de faire cette déclaration, et promit d'être à l'avenir bon catholique, si on lui accordait sa réconciliation; mais les inquisiteurs ne jugèrent pas qu'on dût lui faire grâce de la peine capitale, parce que les témoins soutenaient qu'il avait dogmatisé.

Le condamné continua cependant à donner tous les signes possibles de conversion jusqu'au moment du supplice; et lors-

Digitized by Google

qu'il vit que la mort était inévitable, il se mit à prêcher ses compagnons d'infortune.

Le 20 du mois de mai, veille de sa mort, il reçut la visite de Fr. Antoine de la Carrera, moine de Saint-Jérôme, que les inquisiteurs lui envoyaient. Celui-ci lui annonça de leur part qu'ils n'avaient pas été satisfaits de ses déclarations, parce que le procès contenait beaucoup plus de choses, et qu'il ferait bien, pour l'intérêt de sa conscience, de dire tout ce qu'il savait de lui-même et sur le compte des autres. Cazala répondit que, sans porter un faux témoignage, il ne pouvait en dire davantage, parce qu'il avait tout déclaré.

On lui répliqua qu'il avait persisté jusqu'alors à nier qu'il eût dogmatisé, quoique le contraire fût prouvé par les dépositions des témoins.

Il répondit qu'on lui avait injustement reproché ce crime; qu'à la vérité il était coupable de n'avoir pas désabusé ceux qui avaient embrassé de mauvais sentiments; mais qu'il n'avait jamais parlé de ses opinions qu'à des personnes qui pensaient comme lui. Carrera l'exhorta alors à se préparer à mourir le lendemain.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Cazala qui s'attendait à être admis à la réconciliation et à la pénitence; il demanda s'il pouvait espérer de voir commuer sa peine. Carrera lui dit que s'il avouait ce qu'il avait caché jusqu'alors, on aurait peut-être compassion de son état; mais que, sans cette condition, il n'avait rien à espérer.

Eh bien! dit Cazala, il faut donc se préparer à mourir dans la grâce de Dieu; car il est impossible que j'ajoute rien à ce que j'ai dit, à moins de mentir!

Il commença alors à s'encourager lui-même à la mort; il se confessa plusieurs fois dans la même nuit et le lendemain matin à Carrera. Lorsqu'il fut arrivé dans le lieu de l'*auto-da-fé*, il demanda la permission de prêcher ceux qui allaient partager son supplice; il ne put l'obtenir en ce moment, mais bientôt il leur adressa quelques paroles. Lorsqu'il eut été attaché au fatal collier, il se confessa pour la dernière fois, et

Digitized by Google

son confesseur fut si touché de ce qu'il avait vu et entendu dans l'espace de vingt-quatre heures, qu'il écrivit dans la suite qu'il ne doutait pas que le docteur Cazala ne fût dans le ciel. Sa qualité de repentant fut cause qu'on l'étrangla avant de livrer son corps aux flammes.

François de Vibero Cazala, frère d'Augustin, prêtre, nia d'abord les charges qui lui étaient imputées, avoua tout dans la question, ratifia ses aveux, et demanda à être admis à la réconciliation. Cette grâce lui fut refusée, et on le condamna à être livré au bras séculier, quoiqu'il ne fût ni relaps, ni dogmatisant, parce qu'on aima mieux supposer que « son repentir n'avait pour cause que la crainte de la mort. »

Il prouva cependant le contraire, car lorsqu'il fut sur l'échafaud, voyant son frère si repentant et si zélé pour la doctrine catholique, il se moqua de ses exhortations, lui fit un geste de mépris, pour lui faire entendre qu'il n'était qu'un lâche, et expira au milieu des flammes fort tranquille, et sans donner un seul signe de douleur ni de repentir. Il avait été dégradé comme prêtre, ainsi que son frère, avant de monter sur l'échafaud.

Dona Béatrix de Vibero Cazala, sœur des deux victimes précédentes, suivit d'abord un système de dénégation, déclara tout dans la torture, et demanda à être réconciliée; mais elle ne put obtenir que deux voix contre dix. On eut recours au conseil de la *suprême* qui décida qu'elle subirait la peine de mort. Béatrix se confessa, fut étranglée et livrée ensuite aux flammes.

Alphonse Perez, prêtre de Palencia, docteur en théologie, nia les faits qu'on lui imputait. Soumis à la question, la violence des tourments lui arracha l'aveu des charges. Il témoigna du repentir, et après avoir été dégradé et étranglé, il fut brûlé comme les autres.

Le licencié Antoine Herrezuelo, avocat de la ville de Toro, condamné comme luthérien, mourut dans les flammes sans donner aucun signe de repentir. Pendant qu'on le menait au supplice, le docteur Cazala lui adressa en particulier quelques exhortations, et redoubla d'efforts au pied de l'échafaud; mais

Digitized by Google

ce fut inutilement : Antoine se moqua de ses discours, quoiqu'on l'eût déjà attaché au poteau au milieu du bois qui commençait à s'allumer. Un des archers qui entouraient le bûcher, furieux de voir tant de courage, plongea sa lance dans le corps de Herrezuelo, dont le sang coulait encore lorsqu'il fut atteint par les flammes : il mourut sans proférer une seule parole.

Le second auto-da-fé, qui fut célébré au mois d'octobre de la même année à Valladolid, ne fut pas moins horrible que le premier. L'inquisition de Séville donnait aussi à cette époque deux spectacles du même genre. Parmi les victimes qui périrent à Séville, on remarque :

Dona Marie de Bohorgues, d'une des premières maisons de Séville... Elle n'avait pas encore vingt ans accomplis lorsqu'on l'arrêta comme luthérienne. Elle connaissait parfaitement la langue latine, et assez bien la langue grecque... Elle fut conduite dans les prisons secrètes, avoua les opinions qu'on lui imputait, et les défendit comme catholiques, en prouvant à sa manière qu'elles n'étaient point hérétiques, et qu'au lieu de la punir on ferait bien de penser comme elle. A l'égard des faits et des propos contenus dans les déclarations des témoins, elle avoua ceux qui lui parurent véritables; mais elle nia les autres, soit qu'ils fussent faux ou mal établis, soit qu'elle en eût perdu le souvenir, ou que, craignant de compromettre plusieurs personnes si elle les avouait, elle refusât de s'en reconnaître coupable.

Cette conduite fut cause qu'on eut recours à la question; alors elle déclara que sa sœur, Jeanne de Bohorgues, connaissait ses sentiments, et qu'elle ne les avait point désapprouvés. Marie fut condamnée à la *relaxation* d'après les charges de son procès et conformément aux lois ordinaires de l'inquisition.

Cependant, comme on attend jusqu'à la veille de l'*auto-da-fé* pour notifier la sentence à l'accusé, et que même alors, au lieu de lui en donner lecture, on se contente de lui dire de se préparer à la mort pour le lendemain, les inquisiteurs de Séville décidèrent qu'on exhorterait Marie à se convertir avant de la conduire à l'*auto-da-fé*. On lui envoya successivement

Digitized by Google

deux prêtres jésuites et deux dominicains, qui devaient la ramener à la foi de l'Église. Ils revinrent pleins d'admiration pour la science de la prisonnière, et mécontents de son opiniâtreté à repousser les interprétations qu'ils lui avaient données des textes de l'Ecriture sainte, qu'elle expliquait dans le sens luthérien.

La veille de l'*auto-da-fé*, deux nouveaux dominicains se joignirent aux premiers pour tenter un dernier effort sur l'esprit de Marie, et ils furent suivis de plusieurs autres théologiens de différents ordres religieux. Marie les reçut avec autant de plaisir que de politesse; mais elle leur dit qu'ils pouvaient s'épargner la peine de lui parler de leur doctrine, attendu que, quelque part qu'ils prissent à son salut, ils n'y attachaient pas plus d'importance qu'elle-même, qui était la plus intéressée dans cette affaire; qu'elle renoncerait à ses sentiments si elle y trouvait la moindre incertitude; mais que, si elle avait été convaincue de leur vérité avant de tomber entre les mains de l'inquisition, elle l'était bien plus, depuis que tant de théologiens *papistes* n'avaient pu, après plusieurs tentatives, lui opposer des arguments qu'elle n'eût prévus et auxquels elle n'eût préparé une réponse aussi solide que concluante.

Au moment même du supplice, don Jean Ponce de Léon, qui venait d'abjurer l'hérésie, engagea Marie à embrasser la doctrine des docteurs qui étaient allés l'instruire dans sa prison. Marie reçut fort mal ses conseils, et l'appela *ignorant, idiot* et *bavard*. Elle ajouta qu'il n'était plus temps de disputer, et que ce qui lui restait de moments à vivre devait être employé à méditer sur la passion et sur la mort du Rédempteur. Malgré tant d'opiniâtreté, quelques prêtres et un grand nombre de moines, voyant qu'on avait déjà mis le collier à Marie, demandèrent avec instance qu'ont eût égard à sa grande jeunesse et à son mérite surprenant, et qu'on se contentât de lui entendre dire le *credo* si elle offrait de le réciter. Les inquisiteurs accordèrent ce qui leur était demandé. Mais à peine Marie l'eut-elle fini, qu'elle commença à interpréter les articles sur l'Eglise catholique, et le jugement des vivants et des morts, dans le

Digitized by Google

sens de Luther. On ne lui donna pas le temps de finir ; le bourreau l'étrangla, et elle fut brûlée après sa mort.

Au nombre des quatre-vingts individus condamnés à des pénitences dans l'*auto-da-fé* dont il est question, se trouvait un mulâtre, domestique d'un gentilhomme de *Puerto de Santa-Maria;* il avait été dénoncé comme faux délateur. Ce misérable, ayant dérobé un crucifix, en avait séparé la figure, et après l'avoir serré au cou avec une corde, il l'avait caché, avec un fouet, au fond d'un coffre dans la maison de son maître, et ensuite il avait rapporté aux inquisiteurs que celui-ci fouettait et traînait tous les jours cette image, et que, si on se transportait dans sa maison sans perdre de temps, on pourrait se convaincre de la vérité de sa déposition.

Les objets y ayant été trouvés, le gentilhomme fut traduit dans les prisons secrètes du saint-office; on parvint dans la suite à découvrir la vérité, après quelques recherches dirigées par l'accusé lui-même, qui soupçonna son esclave de l'avoir dénoncé par un motif de vengeance. On rendit la liberté au gentilhomme, et le calomniateur fut condamné à recevoir quatre cents coups de fouet et à six ans de galères. Il subit la première partie de sa peine dans le *Puerto de Santa-Maria*... Une loi des fondateurs du saint-office condamnait cette espèce de coupables à la peine du talion; mais le besoin d'encourager l'esprit de dénonciation la fit toujours négliger par les inquisiteurs.

En 1560, autre auto-da-fé à Séville, dans lequel cinq femmes de la même famille sont brûlées, savoir : la mère avec ses trois filles, et une de ses sœurs.

Une de ces malheureuses ayant été arrêtée avant sa mère et ses deux sœurs, on la mit à la question pour lui faire révéler ses complices; comme on ne put rien obtenir, l'inquisiteur eut recours à la ruse. Il la fit conduire dans la salle des audiences, y resta seul avec elle, et lui déclara qu'il l'avait prise en affection, et qu'il avait résolu de faire tout pour la sauver. Il renouvela sa promesse pendant plusieurs jours, en se montrant vivement affligé de ses malheurs, et, lorsqu'il s'aperçut

Digitized by Google

qu'il avait gagné la confiance de sa victime, il lui fit entendre que sa mère et ses sœurs couraient le plus grand danger d'être arrêtées, et que beaucoup de témoins étaient prêts à déposer contre elles; que l'affection qu'il avait conçue pour sa personne devait l'engager à lui confier tout ce qui les concernait, afin qu'il se mît en mesure de les défendre et de les sauver d'une mort inévitable.

L'accusée tomba dans le piége : elle dit à l'inquisiteur que sa mère et ses sœurs partageaient tous ses sentiments. L'entretien finit, mais le perfide ayant fait citer cette fille devant le tribunal, il lui fit confirmer tous les détails qu'elle lui avait donnés. Sa mère, ses sœurs et sa tante ne tardèrent pas à être arrêtées et conduites au bûcher après avoir entendu leur jugement dans l'*auto-da-fé*.

On vit périr dans le même *auto-da-fé*, *Melchior del Salto*, originaire de Grenade et habitant de Séville; il était tondeur de draps. Son crime était d'avoir conspiré contre l'alcade des prisons, après y avoir été enfermé comme suspect d'hérésie; il avait même blessé si grièvement son assistant, que celui-ci mourut quelques jours après.

Guillaume Franco, originaire de Flandre, s'était établi à Séville. Des liaisons trop intimes d'un prêtre avec sa femme avaient troublé son bonheur domestique, et il gémissait de voir que sa condition d'homme pauvre ne lui permettait pas de mettre fin à son déshonneur. Se trouvant un jour dans une compagnie où l'on traitait la matière du purgatoire, il dit : *J'en ai bien assez de celui que je trouve dans la société de ma femme, et il n'en faut pas d'autre pour moi*. Le propos fut rapporté à l'inquisition, qui fit traduire Franco dans ses prisons secrètes, comme suspect de luthéranisme : il parut dans l'*auto-da-fé* et fut condamné à une réclusion dont les inquisiteurs pouvaient seuls fixer le terme.

Diègue de Virues, jurat de Séville, c'est-à-dire membre de la municipalité, parut dans l'*auto-da-fé*, en chemise, avec un cierge à la main; il abjura comme violemment suspect d'être tombé dans l'hérésie de Luther, et fut condamné à payer

Digitized by Google

cent ducats pour les frais du saint-office. On l'accusait d'avoir dit, en voyant le reposoir du jeudi saint, *qu'il était à regretter que l'on fît de si grandes dépenses pour cet objet, pendant qu'on laissait manquer de pain beaucoup de familles que l'on pourrait soulager d'une manière qui serait plus agréable à Dieu, avec le le superflu de l'argent destiné à cet usage.*

Cette proposition, examinée avec d'autres yeux que ceux des inquisiteurs, eût-elle attiré sur son auteur le soupçon violent de luthéranisme? Il est bon de savoir que les dépenses du reposoir de la cathédrale de Séville, en cire et en autres objets de décoration, étaient immenses, et qu'elles avaient donné lieu à des chansons et à plusieurs bons mots.

Pierre Perez, étudiant du diocèse de Calahorra, et Pierre de Torres, son compagnon d'études à Séville, parurent ensemble dans la même cérémonie, et abjurèrent l'hérésie, comme légèrement suspects. Ils furent exilés de la ville pour deux ans, et le second fut obligé de payer une amende de cent ducats pour certains *actes luthériens* qu'on lui reprochait, c'est-à-dire, pour avoir copié quelques vers d'un auteur inconnu, dont la structure était telle que, lus d'une certaine manière, ils offraient l'éloge de Luther, et de l'autre, sa satire. Quel crime pour de jeunes étudiants!

« Louis, Américain, était un mulâtre de QUATORZE ANS; il parut dans l'*auto-da-fé*, les pieds nus, en chemise, la corde au cou, et fut condamné à recevoir deux cents coups de fouet et à servir toute sa vie sur les galères du roi, sans jamais pouvoir être absous ni racheté. Il était regardé comme complice de Melchior del Salto, condamné au feu dans ce même *auto-da-fé*, pour sa querelle avec l'alcade de la prison du saint-office.

Gaspard de Benarides était l'alcade dont il s'agit, ce qui ne le sauva pas de la honte de paraître aussi dans l'*auto-da-fé* en chemise, avec un cierge à la main; il fut banni de Séville à perpétuité et perdit sa place; on le condamna comme *ayant manqué de zèle et d'attention dans sa charge.* Que l'on compare cette qualification et la sentence qui en fut la suite avec l'es-

Digitized by Google

pèce de délit dont il était accusé. Il dérobait une partie des faibles rations des prisonniers, ce qu'il leur en portait était de mauvaise qualité, et il le leur faisait payer comme bon; il ne mettait aucun soin à préparer leur nourriture qui était mal cuite et mal assaisonnée; il trompait sur le prix du bois, et comptait des dépenses qu'il ne faisait point.

Si quelque détenu se plaignait, il le transférait dans un cachot humide et obscur dans lequel il le laissait quinze jours, ou même plus longtemps, pour le punir d'avoir osé se plaindre. Il ne manquait pas de dire qu'il agissait par ordre des inquisiteurs, et lorsqu'il l'en faisait sortir, c'était toujours à ses sollicitations qu'il était redevable de ce changement. Un prisonnier demandait-il une audience, Gaspard, craignant que ce ne fût pour le dénoncer, évitait d'en parler aux inquisiteurs, et disait le lendemain qu'ils avaient répondu que leurs grandes occupations ne leur permettaient pas d'accorder des audiences volontaires; enfin, il n'y avait pas d'injustice criante qu'il ne commît à l'égard de ses prisonniers, jusqu'au moment où la rixe qui le fit condamner vint dévoiler sa conduite. N'avait-on pas plus de choses à reprocher à ce monstre qu'à Melchior del Salto et à Louis le mulâtre?

Marie Gonzalez, servante de l'alcade Gaspard, parut dans l'*auto-da-fé*, en chemise, la corde au cou, avec le *san-benito* et le bâillon à la bouche; on la condamna à recevoir deux cents coups de fouet et au bannissement pour dix ans; son crime était d'avoir reçu de l'argent de quelques prisonniers, et de leur avoir permis de se voir et de s'entretenir.

Pierre Herrera, de Séville, fut condamné à la même peine; on y ajouta celle de dix années de galères et de la perte de ses gages. Il avait commis le même délit que Marie, en exerçant les mêmes fonctions.

Giles le Flamand, né à Amsterdam, subit la peine de cent coups de fouet et fut banni de Séville, après avoir assisté à l'*auto-da-fé* en chemise et un cierge à la main. Il avait su qu'un prisonnier de l'inquisition, récemment arrivé d'Amérique, s'occupait déjà des moyens de s'évader, et il ne l'avait pas dénoncé.

Digitized by Google

Dona Jeanne Bohorques FUT DÉCLARÉE INNOCENTE!!! Elle était sœur de Marie Bohorques, que nous avons vue périr dans l'*auto-da-fé* précédent. Jeanne fut conduite dans les prisons secrètes, lorsque sa malheureuse sœur eut déclaré qu'elle lui avait fait connaître ses sentiments, et qu'elle ne les avait pas combattus; comme si le silence prouvait qu'on admet une doctrine, et qu'il ne fût pas souvent motivé sur l'impossibilité d'entendre la matière, et de remplir par conséquent l'obligation de dénoncer.

Jeanne Bohorques était grosse de six mois; cependant les inquisiteurs n'attendirent pas qu'elle fût délivrée pour suivre son procès; traitement barbare dont on ne doit pas être surpris après l'injustice qu'on avait commise en la faisant arrêter sans avoir acquis la preuve de son prétendu crime. Elle accoucha dans la prison; on lui ôta son enfant au bout de huit jours, au mépris des droits les plus saints de la nature, et elle fut enfermée dans un des cachots ordinaires du saint-office. On crut avoir pourvu à tout ce que l'humanité réclamait pour elle, en lui faisant occuper un logement moins incommode que la prison ordinaire.

Le hasard lui procura la consolation d'avoir pour compagne de logement une jeune fille qui fut ensuite brûlée comme luthérienne, et qui, sensible à son état, lui prodigua les soins les plus tendres pendant sa convalescence. Elle en eut bientôt besoin elle-même. Livrée à la question, tous ses membres furent meurtris et disloqués, et ce fut Jeanne Bohorques qui l'assista à son tour dans cette situation douloureuse.

La jeune fille n'était pas encore bien rétablie, lorsque Jeanne fut conduite dans la chambre du tourment et soumise à la même épreuve. Elle y nia tout. Les cordes dont ses membres, encore faibles, étaient pressés, pénétrèrent jusqu'aux os, et plusieurs vaisseaux s'étant rompus dans l'intérieur de son corps, Jeanne commença à rendre des flots de sang par la bouche. Elle fut ramenée mourante dans sa prison et cessa de souffrir quelques jours après. Les inquisiteurs crurent expier ce cruel homicide en DÉCLARANT JEANNE BOHORQUES INNOCENTE!!!

Digitized by Google

Sous quelle accablante responsabilité ces cannibales ont dû paraître au tribunal de la Divinité!

De 1556 à 1598, sous Philippe II, roi froidement cruel, et sous le ministère de l'inquisiteur-général Valdès, le nombre des *auto-da-fé* fut immense, et celui des victimes incalculable. Une foule de savants, de littérateurs, de prélats, de théologiens, de magistrats, de vertueux, de saints personnages furent persécutés, notés d'infamie, incarcérés, proscrits par l'implacable tribunal. Des princes et des souverains même ne furent pas épargnés.

Une affaire qui fit à cette époque une profonde sensation, et qui était de nature à la produire telle, fut le procès et la mort de don Carlos d'Autriche, fils et héritier présomptif de Philippe II. Longtemps les auteurs ont attribué à l'inquisition le jugement de ce prince, et ce qui a pu donner cours à cette opinion, c'est que le Conseil d'État ayant été appelé à émettre son avis relativement aux crimes reprochés à don Carlos, il fut présidé par don Diègue Espinosa, favori du roi, et alors inquisiteur-général. La vérité est qu'il n'a jamais existé de procédure ni de jugement inquisitorial contre ce prince, et qu'il fut condamné par sentence verbale, approuvée par Philippe II, son père. Voici les faits, d'après des données originales et authentiques.

Don Carlos naquit à Valladolid le 8 juillet 1545. Il perdit sa mère, Marie de Portugal, princesse des Asturies, quatre jours après sa naissance. Dès son enfance, on l'entoura des meilleurs précepteurs, et rien ne fut négligé pour développer son esprit. Mais le jeune prince n'aimait pas l'étude. On en trouve la preuve dans une lettre que Philippe II, son père, écrivait au précepteur de don Carlos, âgé alors de treize ans. Philippe remercie le maître des soins qu'il apporte à inspirer à son élève du goût pour la lecture.... Il lui prescrit de continuer sur le même plan, et ajoute : *Cela doit se faire ainsi; quoique don Carlos n'en profite pas comme il le faudrait, ce ne sera pas inutile. J'écris aussi à don Garcia de faire bien attention au choix de ceux qui voient et fréquentent le prince; il vaudrait mieux qu'on lui mît dans la*

Digitized by Google

tête le goût de l'étude que plusieurs autres choses. Philippe avait conçu depuis longtemps une bien mauvaise idée du caractère de son fils; il avait été instruit que ce prince s'amusait à égorger lui-même les petits animaux qu'on lui apportait de la chasse, et qu'il paraissait transporté de joie en les voyant palpiter et mourir.

Malgré les recommandations de Philippe, éloigné de l'Espagne, on s'occupa beaucoup plus de développer la santé et la constitution physique de don Carlos, que de réprimer ses inclinations violentes. A l'âge de treize ans, il fut question de le marier à Isabelle, fille de Henri II, roi de France, laquelle avait douze ans. Mais bientôt Marie, reine d'Angleterre et femme de Philippe, mourut.

Cet événement changea les dispositions du roi de France, qui crut améliorer la fortune de sa fille en la mariant au roi d'Espagne plutôt qu'à l'héritier présomptif. Et la suite fit voir combien il avait eu raison, puisque Philippe vécut encore quarante-huit ans après qu'il eut épousé Isabelle, ce qui aurait fait attendre bien longtemps la couronne à la princesse.

Les fiancés furent mariés à Tolède, le 2 février 1560. Don Carlos, fils du roi, leur servit de parrain; la princesse douairière de Portugal, sœur du monarque, fut la marraine. On tint alors une assemblée des cortès, dont les membres prêtèrent serment de fidélité à don Carlos, et le reconnurent pour successeur à la couronne de son père. La jeune reine ne put assister à cette cérémonie parce qu'elle fut attaquée de la petite vérole peu de jours après ses noces.

Don Carlos était aussi tombé malade de la fièvre quarte, quelque temps avant l'arrivée de la reine en Espagne. Quoique cette maladie ne l'eût pas empêché de se promener à cheval et d'assister à l'assemblée des cortès le jour de la prestation du serment, il résulte cependant des mémoires laissés par des auteurs contemporains, qu'il était maigre, faible et pâle; cette circonstance ôte de ses couleurs au portrait supposé de sa bonne mine, que quelques auteurs ont tiré de leur imagination, pour faire croire à la vraisemblance de l'inclina-

Digitized by Google

tion de la jeune reine pour le prince. Philippe II était très-bien à l'âge de trente-trois ans, et la reine ne pouvait renoncer à la splendeur d'un trône pour une inclination faible ou nulle en faveur d'un prince dont la figure portait l'empreinte de la pâleur et de la maladie. Elle avait d'ailleurs assez de quoi s'occuper de sa propre situation qui l'exposait à perdre entièrement sa beauté.

Devenue convalescente, elle connut sans doute l'éducation négligée du prince, ses qualités morales et son orgueil insupportable. Elle n'ignora pas qu'il traitait indignement ses gens, soit par ses propos, soit par ses actions; que, quand il était en colère, il brisait tout ce qu'il pouvait saisir; et elle avait probablement été informée de la manière dont ce prince s'était comporté le jour du serment avec le respectable duc d'Albe. Celui-ci était chargé de tout ce qui était relatif au cérémonial pour la tenue des cortès, et le grand nombre d'occupations que cette charge lui donna dans ce jour solennel fut cause qu'il oublia de se rendre auprès de don Carlos au moment où il devait prêter son serment; on le chercha, et on parvint à le trouver; mais le jeune prince, furieux, l'insulta au point de l'exposer à perdre le respect qu'il lui devait. Son père l'obligea à faire des excuses au duc d'Albe; mais il n'était plus temps, ils se haïrent mortellement toute leur vie.

A l'âge de dix-neuf ans, don Carlos fit une chute dans l'escalier de son palais; il roula plusieurs marches et se fit des blessures dans quelques parties du corps, principalement à l'épine du dos et à la tête; quelques-unes semblaient devoir être mortelles.

Aussitôt que le roi fut instruit de cet accident, il partit en toute hâte pour se rendre auprès du prince et lui faire administrer tous les secours nécessaires. Il ordonna en outre à tous les archevêques, évêques et autres supérieurs ecclésiastiques, ainsi qu'à tous les chapitres, d'adresser des prières à Dieu pour le rétablissement de son fils.

Le monarque, le croyant déjà à l'article de la mort, fit apporter le corps du bienheureux Diego, religieux lai fran-

Digitized by Google

ciscain, par l'intercession duquel on disait que Dieu avait opéré de grands miracles. Ce corps fut placé sur celui de don Carlos, et le prince ayant commencé à se sentir mieux dès ce moment, on attribua ce bien à la protection de saint Diego, qui fut canonisé peu de temps après à la sollicitation de Philippe.

Cependant, indépendamment du bienheureux Diego, le docteur André Basilio, médecin du roi, donna des soins au malade. S'étant aperçu que les blessures et les contusions que don Carlos avait reçues à la tête y avaient accumulé une quantité considérable d'humeur, il crut que si l'on ne faisait pas une opération pour en débarrasser le cerveau, la mort était inévitable. Il lui ouvrit donc le crâne, en fit sortir toutes ces eaux et sauva le malade. Le prince ne se rétablit cependant pas entièrement; il resta sujet à des douleurs et à des faiblesses dans la tête, qui non-seulement l'empêchaient de se livrer à l'étude avec quelque application, mais lui causaient quelquefois un certain désordre dans les idées qui rendait son caractère encore plus insupportable : étaient-ce là d'excellentes dispositions pour exciter de tendres sentiments dans le cœur d'une princesse vertueuse?

Don Carlos, malgré le zèle de ses maîtres, était sans instruction et incapable d'écrire même une lettre. Il laissait souvent ses phrases incomplètes, et donnait à entendre une idée différente de celle qu'on savait qu'il voulait exprimer. Voici le texte entier d'une de ses lettres : « A mon maître l'évêque. « Mon maître, j'ai reçu votre lettre dans le bois. Je me porte « bien. Dieu sait combien je serais charmé d'aller vous voir « avec la reine : faites-moi savoir comment vous vous êtes « porté en cela, et s'il y a eu beaucoup de frais. Je suis allé « d'Alameda à Buitrago, et cela m'a paru très-bien. J'allais au « bois en deux jours; je suis revenu à présent ici en deux « jours, où je suis depuis mercredi jusqu'à aujourd'hui. Je me « porte bien; je finis. De la campagne, le 2 juin. Mon meilleur « ami que j'ai dans ce monde; je ferai tout ce que vous me « demanderez. Moi le prince. »

Digitized by Google

Il se livrait, sans la moindre retenue, à toute l'impétuosité de ses passions. Quelques traits vont prouver jusqu'à quel point ce prince était digne des éloges qu'on lui a donnés si libéralement dans quelques ouvrages.

Étant un jour à la chasse dans le bois d'*Aceca*, il se mit dans une telle colère contre don Garcia de Tolède, son gouverneur, qu'il courut à lui pour le battre. Le seigneur, craignant de manquer au respect qu'il devait à son prince, prit la fuite et ne s'arrêta qu'à Madrid.

Don Diègue Espinosa, depuis cardinal et évêque de Siguenza, inquisiteur-général et conseiller d'État, était président du conseil de Castille. Il bannit de Madrid le comédien Cisneros, dans le moment où celui-ci allait représenter une comédie dans l'appartement de don Carlos. Le prince, instruit de ce qui se passait, demanda au président de suspendre le départ de Cisneros jusqu'après la représentation. N'ayant pas reçu de réponse favorable, il courut après lui dans le palais même avec un poignard à la main; transporté de colère il l'insulta publiquement, en lui disant : « Qu'est-ce que c'est qu'un prestolet comme celui-là, qui ose me résister en empêchant Cisneros de venir faire ce que je désire? Par la vie de mon père, je veux vous tuer! » Il l'aurait fait si quelques grands d'Espagne qui étaient présents ne se fussent mis entre les deux, et si le président n'avait pris le parti de se retirer.

Don Alphonse de Cordova, chambellan du prince, couchait dans son appartement. Il lui arriva une fois de ne pas s'éveiller assez tôt pour accourir au bruit de la sonnette de don Carlos. Celui-ci quitta son lit en fureur et voulut jeter son chambellan par la fenêtre.

Il manqua souvent au respect qu'il devait à l'âge et à la dignité du prince d'Evoli. — Il donna, dans diverses occasions, des soufflets à des domestiques. — Son bottier lui ayant apporté un jour des bottes trop étroites, il voulut qu'on les coupât en morceaux et qu'on les fît cuire; les bottes cuites, il força ce malheureux à les manger, et celui-ci en fut si incommodé qu'il en pensa perdre la vie.

Digitized by Google

Il sortait du palais pendant la nuit, malgré les conseils qu'on lui donnait de ne pas le faire. Sa conduite devint en peu de temps si déréglée et si scandaleuse, qu'elle offrit de fortes raisons de douter qu'il fût encore propre au mariage, et que sa tête conservât le jugement nécessaire pour gouverner l'État après la mort de son père.

Qui pourrait croire que la reine ignorât des scènes aussi multipliées et si publiques? Et si l'on avoue qu'elle en était instruite, comme cela ne pouvait manquer d'arriver, il n'est pas possible de lui supposer avec raison aucune inclination pour don Carlos.

Toutes ces actions pouvaient peut-être trouver leur excuse dans la fougue du caractère du prince; mais à ses fautes il voulut ajouter des crimes et courut à sa perte.

En 1565, il voulut passer en Flandre en secret et malgré la volonté de son père. Ses flatteurs lui procurèrent une somme de cinquante mille écus et quatre déguisements complets pour sortir de Madrid. Il s'agissait de se faire déclarer chef souverain des Pays-Bas, en promettant la liberté des opinions religieuses. Don Carlos écrivit à presque tous les grands d'Espagne pour demander leur appui dans une entreprise qu'il avait projetée : il reçut des réponses favorables; le plus grand nombre renfermaient cependant pour condition que cette entreprise ne serait pas dirigée contre le roi son père.

L'amiral de Castille ne se contenta pas de cette précaution. Le silence mystérieux dont cette prétendue entreprise était enveloppée, et la connaissance qu'il avait du peu de bon sens du prince, lui firent soupçonner qu'elle pourrait être criminelle. Il remit au monarque la lettre de son fils.

A cette époque, les démarches de don Carlos n'avaient encore d'autre but que de lui procurer de l'argent pour effectuer son voyage. Mais à mesure que les fonds lui parvenaient, il conservait de nouvelles espérances et livrait son âme à des projets plus criminels. Il avait enfin l'horrible dessein d'ôter la vie à son père. Il allait alors agir sans prévoyance, sans aucun plan et sans discernement; il fit voir que son entreprise

Digitized by Google

était plutôt celle d'un fou que celle d'un scélérat et d'un conspirateur, car il ne fut pas maître de son secret, et ne prit aucune précaution contre le danger auquel il s'exposait lui-même dans cette tentative.

Un des huissiers de la chambre de don Carlos a laissé le récit suivant de l'arrestation du jeune prince : « Il y avait, dit ce « témoin oculaire, plusieurs jours que le prince mon maître « ne goûtait un moment de repos : il disait continuellement « qu'il désirait tuer un homme qu'il haïssait. Il fit part de ce « dessein à don Jean d'Autriche (son oncle), à qui il cacha le « nom de la personne à qui il en voulait. Le roi alla à l'Escu- « rial, d'où il envoya chercher don Jean. On ignore quel fut « l'objet de leur entretien ; on croit seulement qu'il roula sur « les sinistres projets du prince. Don Jean découvrit sans doute « ce qu'il savait

« Aussitôt le roi envoya chercher en poste le docteur Velasco; « il causa avec lui de ses projets et des ouvrages de l'Escurial, « donna des ordres et ajouta qu'il n'y reviendrait pas de sitôt. « Sur ces entrefaites, arriva le jour du jubilé, que toute la « cour était dans l'usage de gagner aux fêtes de Noël ; le prince « alla le soir du samedi au couvent de Saint-Jérôme. J'étais de « garde auprès de sa personne.

« Son Altesse royale s'étant confessée dans ce couvent, « ne put obtenir l'absolution, à cause des mauvais desseins « qu'elle avait. Elle s'adressa à un autre confesseur, qui la lui « refusa aussi. Le prince lui dit : *Décidez-vous plus vite*. Le moine « répondit : *Que Votre Altesse fasse consulter ce cas par des sa-* « *vants*. Il était huit heures du soir.

« Le prince envoya chercher dans sa voiture les théologiens « du couvent d'Atocha. Il en vint quatorze, deux à deux ; il « nous envoya à Madrid chercher les deux moines Albarado, « l'un *augustin*, l'autre *mathurin*. Il disputa avec tous et s'obs- « tina à vouloir être absous, en répétant toujours qu'il en « voudrait à un homme jusqu'à ce qu'il l'eût tué. Tous ces « religieux ayant dit que ce que le prince demandait était « impossible, il imagina un autre moyen et voulut qu'on lui

Digitized by Google

« donnât une hostie non consacrée, afin que la cour crût qu'il « avait rempli les mêmes devoirs que les autres membres de la « famille royale. Cette proposition jeta tous les religieux dans « la plus grande consternation...

« Tout allait très-mal : le prieur du couvent d'Atocha « prit le prince à part, et chercha adroitement à lui faire dire « quel était le rang de l'individu qu'il voulait tuer; il répon- « dait que c'était un homme d'une très-haute qualité, et il s'en « tenait là. Enfin, le prieur le trompa en disant : *Seigneur*, « *dites quel homme c'est; il sera peut-être possible de vous donner* « *l'absolution suivant le genre de satisfaction que Votre Altesse se* « *propose de tirer*. Le prince dit alors que c'était au roi son « père qu'il en voulait, et qu'il entendait avoir sa vie.

« Le prieur lui dit alors avec calme : *Votre Altesse veut-elle* « *tuer seule le roi son père, ou bien se servir de quelqu'un ?* Le prince « tint si fortement à son projet, qu'il n'obtint pas l'absolution « et ne put gagner le jubilé. Cette scène finit à deux heures « après minuit; tous les religieux se retirèrent accablés de tris- « tesse, et son confesseur plus que les autres. Le lendemain j'ac- « compagnai le prince à son retour au palais, et l'on envoya « à l'Escurial informer le roi de tout ce qui venait d'arriver.

« Le monarque se transporta à Madrid. Le lendemain il alla, « accompagné de son frère et des princes, entendre la messe « en public. Don Jean, malade de chagrin, fut voir don Carlos « ce jour-là. Celui-ci fit fermer les portes et lui demanda quel « avait été le sujet de sa conversation avec le roi son père?... « Lorsqu'il vit que son oncle ne lui répondait pas suivant son « désir, il tira l'épée. Don Jean recula jusqu'à la porte, et la trou- « vant fermée, il se mit en garde, en disant : *Que Votre Altesse* « *s'arrête!* Ceux qui étaient dehors l'ayant entendu, ouvrirent « les portes. Don Jean se retira dans son hôtel.

« Le prince, se sentant indisposé, se coucha jusqu'à six « heures du soir; alors il se leva et mit une robe de chambre. « Comme il était encore à jeun à huit heures, il se fit porter « un chapon bouilli; à neuf heures et demie, il se remit au lit; « j'étais encore de service ce jour-là, et je soupai au palais.

Digitized by Google

« A onze heures du soir, je vis le roi qui descendait l'escalier ; « il était accompagné du duc de Feria, du grand-prieur, du « lieutenant-général des gardes et de douze de ces derniers. « Le monarque était armé par-dessus ses habits et avait la tête « couverte d'un casque ; il s'achemina vers la porte où j'étais ; « il me fut ordonné de la fermer et de ne l'ouvrir à qui que ce « fût. Tous les personnages étaient déjà entrés dans la chambre « du prince, quand il cria : *qui est là?* Les officiers s'étaient ap- « prochés du chevet de son lit et s'étaient emparés de son « épée et de sa dague : le duc de Feria avait pris aussi une ar- « quebuse chargée de deux balles. Le prince ayant jeté des « cris et s'étant répandu en menaces, on lui répondit : *le Con- « seil d'État est ici.*

« Il voulut se saisir de ses armes et en faire usage, et il sau- « tait déjà de son lit, lorsque le roi entra. Son fils lui dit alors : « *Qu'est-ce que Votre Majesté veut de moi?* — Vous allez le savoir, « lui répondit le monarque. On condamna bientôt les portes « et les fenêtres. Le roi dit à don Carlos de rester tranquille « dans cette chambre jusqu'à ce qu'il lui envoyât des ordres « ultérieurs ; il appela ensuite le duc de Feria et lui dit : *Je vous « charge de la personne du prince afin que vous en preniez soin et le « gardiez ;* s'adressant ensuite à Louis Quijada, au comte de « Lerma et à don Rodrigo de Mendoza, il leur dit : — Je vous « charge de servir et de contenter le prince ; ne faites rien de ce « qu'il vous commandera sans que j'en sois auparavant averti. « J'ordonne que tout le monde le garde fidèlement, sous peine « d'être déclaré traître.

« A ces mots, le prince commença à jeter les hauts cris, en « disant : — Votre Majesté ferait mieux de me tuer que de me « tenir prisonnier ; c'est un grand scandale pour le royaume ; « si elle ne le fait, je saurai bien me tuer moi-même. Le roi « répondit : Qu'il se gardât bien de le faire, parce que de « telles actions n'appartiennent qu'à des fous. Le prince « répliqua : — Votre Majesté me traite si mal, qu'elle me forcera « d'en venir à cette extrémité, non comme fou, mais comme « désespéré. Il y eut encore d'autres choses dites de part et

Digitized by Google

« d'autre, et rien de terminé, parce que ni le lieu ni le temps « ne le permettaient. »

Philippe créa une commission spéciale pour le procès de don Carlos. Au nombre des commissaires se trouvait don Diègue Espinosa, inquisiteur-général, qui siégeait seulement en qualité de conseiller d'État, ce qui n'a pas empêché quelques écrivains de croire que la procédure était inquisitoriale. Le roi voulut donner à cette affaire l'importance d'une procédure pour crime de lèse-majesté.

L'ordonnance relative au régime de la prison de don Carlos était observée avec une telle rigueur, que la reine et la princesse dona Jeanne ayant voulu lui rendre visite pour le consoler, le roi ne voulut pas le leur permettre. Ce monarque se méfiait tellement de tout le monde, qu'il vécut lui-même dans une espèce de captivité, et cessa de faire ses voyages accoutumés à ses maisons de plaisance d'Aranjuez, du Pardo et de l'Escurial; il s'était renfermé dans son appartement; il ne pouvait pas entendre le moindre bruit sans se mettre à la fenêtre, afin d'en savoir la cause et les suites, tant il était dans l'appréhension de quelque tumulte. Il avait toujours soupçonné les Flamands ou d'autres personnes d'être partisans du prince, ou au moins d'en affecter les apparences.

Cependant don Carlos, qui n'était pas accoutumé à maîtriser ses passions, ne sut jamais faire usage des moyens convenables pour adoucir sa disgrâce. Il se livrait continuellement aux plus grandes impatiences. Il refusa de se confesser pour se mettre en état de remplir le devoir de religion dont la famille royale d'Espagne s'acquittait toujours le dimanche des Rameaux.

Plusieurs tentatives furent faites auprès du prince pour le ramener à des sentiments plus chrétiens, et une lettre de son premier aumônier, qu'il avait toujours traité avec la plus grande distinction, n'eut pas plus de succès que les autres tentatives. On remarque dans cette lettre le passage suivant : « Votre Altesse peut bien s'imaginer ce que fera et dira tout « le monde, quand on saura qu'elle ne se confesse pas, et

Digitized by Google

« qu'on découvrira d'autres choses terribles sur son compte; « quelques-unes le sont à tel point, que si elles regardaient « tout autre que Votre Altesse, *le saint-office serait dans le cas de « rechercher si elle est chrétienne ou non.* » On se rappelle que don Carlos avait voulu communier avec des hosties non consacrées.

Le désespoir dans lequel don Carlos tomba bientôt fut cause qu'il n'observa plus le moindre régime dans ses repas ni dans son sommeil. La colère qui le dominait lui ayant allumé le sang, ses organes s'échauffèrent à un tel point, que l'eau glacée, dont il faisait un usage continuel, ne pouvait plus les calmer. Il fit mettre dans son lit une grande quantité de glace afin de tempérer la sécheresse de sa peau qui lui était devenue insupportable. Il marchait nu et sans chaussure sur les carreaux, et restait les nuits entières dans cet état. Dans le mois de juin, il refusa toute espèce de nourriture, et ne prit pendant onze jours que de l'eau à la glace. Il s'affaiblissait à un tel point, qu'on croyait qu'il n'avait plus longtemps à vivre. Le roi, instruit de son état, vint lui faire une visite et lui adressa quelques paroles de consolation; l'effet qui en résulta fut d'engager le prince à manger plus qu'il ne convenait à son état, son estomac étant privé de la chaleur nécessaire au travail de la digestion, et cet excès lui causa une fièvre maligne...

Cependant la procédure était terminée, et il résultait des pièces qu'on avait réunies, qu'on ne pouvait se dispenser de condamner le prince à la peine de mort. Philippe fut néanmoins sollicité de faire, en cette circonstance, usage de son autorité souveraine et de commuer la peine capitale en un châtiment moins terrible.

Philippe II dit alors que son cœur lui dictait de suivre l'avis de ses conseillers, mais que sa conscience ne le lui permettait point; qu'il ne pensait pas qu'il en résultât aucun bien pour l'Espagne; qu'il croyait au contraire que le plus grand malheur qui pût arriver à son royaume, serait d'être gouverné par un monarque privé d'instruction, de talent, de jugement, de

Digitized by Google

vertus, et rempli de vices, de passions, surtout irascible, féroce et sanguinaire; que toutes ces considérations le forçaient, malgré l'amour qui l'attachait à son fils, et le déchirement que lui causait un sacrifice aussi terrible, de laisser continuer la procédure d'après les formes prescrites par les lois. Néanmoins, considérant que la santé de son fils était, par suite des écarts de son régime, dans un état si déplorable qu'il n'y avait aucun espoir de le sauver, il croyait que ce serait adoucir ses dernières peines, que de négliger un peu les soins qu'on lui donnait, pour satisfaire toutes ses envies dans le boire et le manger; car, d'après le désordre de ses idées, il ne pourrait manquer de commettre des excès qui le conduiraient bientôt au tombeau...

Le cardinal Espinosa et le prince d'Évoli, connaissant la sentence portée de vive voix par Philippe II, imaginèrent qu'on remplirait ses véritables intentions en précipitant le moment de la mort de don Carlos... En conséquence le prince d'Évoli eut une conférence avec le médecin Olivarès; il lui parla avec ce ton important et mystérieux que les gens versés dans la politique des cours savent si bien employer quand cela convient aux vues du souverain et à leurs propres desseins...

Le docteur Olivarès comprit fort bien qu'on lui demandait l'exécution d'une sentence de mort prononcée par le roi; qu'on voulait qu'elle fût exécutée de manière que l'honneur du prince restât sans atteinte, et qu'il fallait que cela ressemblât à une mort naturelle amenée par le dernier période de la maladie...

Le 20 juillet, le docteur Olivarès ordonna une médecine que don Carlos prit. Louis Cabrera, employé au palais dans ce moment-là, dit, dans l'histoire de Philippe II, que « *cette médecine ne fut suivie d'aucun bon résultat, et la maladie paraissant mortelle*, le médecin annonça au malade qu'il était bon qu'il « se disposât à mourir en bon chrétien et à recevoir les sacrements. »

Un autre historien du même prince-dit, en parlant de la médecine administrée par Olivarès, que « le médecin purgea « don Carlos sans qu'il en résultât rien de bon, mais non

Digitized by Google

« sans ordre ni sans délibération, et que la maladie se présenta « bientôt avec des symptômes mortels... »

Un autre écrivain dit encore : « Don Carlos mourut d'une « maladie qui lui fut causée en partie pour avoir refusé de « prendre de la nourriture, en partie pour en avoir pris avec « excès et avoir mis de la neige dans son breuvage, ou enfin « par la douleur de l'esprit, *s'il est vrai néanmoins qu'il n'y ait « pas eu de violence.* »

Il paraît donc hors de doute que la mort de don Carlos ait été le résultat d'un empoisonnement prescrit, non par Philippe II, mais par ses conseillers, croyant agir dans les vues du roi. Cette mort cependant a soulevé une vive controverse entre les historiens et attiré d'amers reproches à Philippe II. Et pourtant, si jamais père eut le droit d'être inflexible, ce fut assurément le père de don Carlos. Au reste, nous ne discuterons pas cet événement mystérieux, nous nous contentons de raconter les faits.

Don Carlos, instruit par Olivarès que sa maladie était sans remède et sa mort prochaine, et engagé en même temps par ce médecin à s'y préparer, voulut qu'on appelât F. Diègue de Chaves, son confesseur ordinaire; ses ordres furent exécutés le 21 juillet. Le prince chargea ce religieux de demander en son nom pardon au roi son père. Celui-ci lui fit répondre qu'il le lui accordait de tout son cœur, ainsi que sa bénédiction, et qu'il espérait que son repentir le lui ferait obtenir de Dieu... Les ministres proposèrent au roi de voir son fils et de lui donner une autre fois en personne sa bénédiction... Philippe se rendit dans l'appartement du malade qui était à la dernière extrémité et lui donna une seconde fois sa bénédiction sans être aperçu; cela étant fait, il se retira tout en pleurs. Son départ fut bientôt suivi de la mort de don Carlos, qui expira à quatre heures du matin, le 14 juillet 1568.

On ne fit rien pour cacher la mort de ce prince, on l'enterra au contraire avec toute la pompe due à son rang, dans l'église du couvent des religieuses de Saint-Dominique *el Réal* de Madrid, mais il n'y eut pas d'oraison funèbre.

Digitized by Google

Ainsi l'inquisition n'eut aucune part au procès ni à la mort de don Carlos, bien que ce prince eût commis plus de crimes qu'il n'en fallait pour être brûlé, en cherchant à se jouer du sacrement de l'Eucharistie et en refusant obstinément de se confesser tant qu'il crut pouvoir revenir à la santé. Ces événements servirent du moins de juste châtiment au sanguinaire Philippe qui laissait décimer ses peuples par les inquisiteurs.

Sous Philippe III, plus digne du froc dominicain que du sceptre royal, eurent lieu plusieurs *auto-da-fé* où l'on brûla un grand nombre de sorciers. L'histoire de *Sarah*, insérée dans *les Mémoires*, peut donner une idée suffisante des extravagances auxquelles l'imagination peut entraîner les hommes et de l'extravagance plus grande encore des inquisiteurs qui ne manquaient pas de prendre au sérieux toutes les fables de la sorcellerie et de brûler ceux qui étaient accusés d'y participer. Bien que la secte des sorciers, dont onze membres furent *relaxés* et dix-huit *pénitenciés* en 1610, offre quelque différence dans ses pratiques secrètes avec les sectes d'autres contrées, nous n'en parlerons pas davantage, dans la crainte que ces détails n'offrent peu d'attrait au lecteur.

En 1654, sous Philippe IV, autre *auto-da-fé* dans lequel figure Simon Nugnez, docteur en médecine. Son crime était d'avoir fait un pacte avec le démon, ce qui était prouvé aux yeux des savants juges du saint-office par le fait d'*avoir reçu dans son oreille un gros taon qui lui disait sans cesse : Ne parle pas de religion.* Ce n'était pas trop pour un crime aussi évident d'être condamné à une demi-douzaine de pénitences et à une amende de trois cents ducats.

Dans le même *auto-da-fé* parut Balthazar Lopez, sellier des écuries du roi. Il avait entraîné un de ses parents dans le judaïsme, en lui prouvant que le Messie n'était pas encore venu. Son caractère facétieux lui suggéra des plaisanteries que la mort seule fit cesser.

Un des religieux qui l'accompagnaient l'exhortait à rendre grâce à Dieu de ce qu'il allait entrer dans le paradis sans qu'il lui en coûtât rien.

Digitized by Google

« Que dites-vous, mon père? s'écria-t-il. La confiscation ne m'emporte-t-elle pas deux cent mille ducats, et même sans que je sois sûr que mon marché tienne? »

Étant sur le bûcher, il s'aperçut que le bourreau s'y prenait mal pour étrangler deux condamnés.

« Pierre, lui dit-il, si tu m'étrangles aussi mal que ces deux pauvres diables, tu feras mieux de me brûler vif. »

Lorsqu'on l'eut mis devant le poteau, l'exécuteur voulut lui lier les pieds.

« Pour Dieu ! dit Balthazar en colère, si tu m'attaches, je ne crois plus en Jésus-Christ; prends ce crucifix. »

Et, sans attendre, il le jeta à terre. Au moment où le bourreau commençait à l'étrangler, son confesseur lui demanda s'il avait une véritable douleur de ses péchés ; et Balthazar, malgré la difficulté qu'il avait déjà de se faire entendre, répondit avec vivacité :

« Mais, mon père, croyez-vous que ce soit le moment de plaisanter ? »

L'absolution lui fut donnée, on l'étrangla et il fut brûlé.

Philippe V, petit-fils de Louis XIV, parvint au trône d'Espagne le 1er novembre 1700. On s'imagina faire une chose agréable au nouveau roi en célébrant son avénement par un *auto-da-fé solennel*. Mais Philippe ne voulut point suivre l'exemple de ses quatre prédécesseurs, qui s'étaient déshonorés par leur fanatisme, et il refusa d'être témoin de cette scène barbare. Il protégea néanmoins le saint-office, restant fidèle aux principes que Louis XIV lui avait inculqués. On sait que le vieux roi se livra pendant les dernières années de sa vie à toutes les pratiques de la fausse dévotion. Il ne lui manqua que de se retirer dans une solitude pour justifier le proverbe : *Quand le diable devient vieux, il se fait ermite.*

En 1743, Dona Agueda de Luna fut accusée d'avoir embrassé l'hérésie de Molinos et d'avoir fait un pacte avec le démon. Voici en peu de mots son histoire.

Dona Agueda entra religieuse carmélite dans le couvent de Lerma, en 1712, avec une si grande réputation de vertu

Digitized by Google

qu'on la regardait comme une sainte. L'année suivante, elle avait déjà embrassé l'hérésie de Molinos, et elle en suivait les principes avec tout le dévouement du sectaire le plus décidé. Elle passa plus de vingt ans dans le couvent, et sa renommée ne fit que s'accroître par les récits de ses extases et de ses miracles, adroitement répandus par le frère Jean de Longas, le prieur de Lerma, le provincial et d'autres religieux du premier rang, qui tous étaient complices de la fourberie de la mère Agueda, et intéressés à faire croire à sa sainteté...

Un des prodiges simulés de la mère Agueda, qui excitait la plus grande surprise, et qu'on regardait comme la cause de beaucoup d'autres merveilles, était la faculté qu'avait cette prétendue sainte d'évacuer certaines pierres qu'une de ses complices composait avec de la brique réduite en poudre et mêlée avec des substances aromatiques, et sur lesquelles on voyait d'un côté l'empreinte d'une croix, de l'autre celle d'une étoile; l'une et l'autre couleur de sang.

On disait dans le monde que, pour récompenser la vertu admirable de la mère Agueda, Dieu lui avait accordé la faveur singulière de rendre ces pierres miraculeuses pour la guérison des maladies, par la voie des urines, en éprouvant des douleurs pareilles à celles qui accompagnent l'enfantement. Ces douleurs, en effet, n'étaient pas inconnues à dona Agueda, qui les avait ressenties plusieurs fois à Lerma et à Corella, soit au milieu des avortements qu'elle s'était procurés, soit dans les accouchements naturels où elle avait été assistée par les moines ses complices et par des religieuses qui avaient été séduites.

La mère Agueda voulut aller plus loin; dans son désir de faire de nouveaux miracles pour rendre sa réputation encore plus brillante, elle invoqua le démon, et, s'il faut s'en rapporter aux informations qui furent faites pendant le procès, elle fit un pacte avec lui, en lui donnant son âme, par un acte en forme, écrit de sa main, et en l'adorant comme son maître, véritablement Dieu tout-puissant, et en reniant Jésus-Christ, sa religion et tout ce qu'elle enseigne.

Digitized by Google

Enfin, après avoir rempli sa vie de mille iniquités secrètes et cachées sous le voile du jeûne et des autres signes extérieurs de la sainteté, la mère Agueda fut dénoncée au saint-office de Logrono, qui la fit enfermer dans ses prisons secrètes, où elle mourut des suites de la torture avant que son procès fût en état d'être jugé. Elle confessa, au milieu des tourments qu'on lui fit souffrir, que sa prétendue sainteté n'avait été qu'une imposture, parut se repentir dans ses derniers moments, se confessa et reçut l'absolution.

Frère Jean de la Vega, provincial des carmes déchaussés, avait été, dès l'année 1715, le directeur spirituel et l'un des complices de la mère Agueda, n'ayant alors que trente-cinq ans; il en avait eu cinq enfants, d'après les preuves de son procès; et ses discours avaient perverti d'autres religieuses, en leur faisant croire que ce qu'il leur conseillait était la véritable vertu. Il avait écrit la vie de sa principale élève, et il en parlait comme du vrai modèle de la sainteté... Il s'acquit lui-même une si grande réputation, qu'on le nommait l'*extatique;* les moines qu'il avait pour complices publiaient partout que, depuis saint Jean de la Croix, il n'y avait pas eu en Espagne de religieux plus ami de la pénitence que lui. Il fit faire le portrait de la mère Agueda, qui fut exposé dans le chœur de la chapelle du couvent. On lisait au bas quatre vers à double entente, dont voici la substance :

O doux Jésus ! que dans mon cœur
Ta main vienne planter la fleur;
Le fruit viendra dans sa saison,
Car le terrain en est très-bon.

Et ce fertile terrain, pour ne parler que des fleurs que frère Jean y avait plantées, avait produit *cinq fruits venus dans leur saison.*

Frère Jean de la Vega, accusé aussi d'avoir fait un pacte avec le démon, nia le fait au milieu même des tortures; mais il avoua un crime beaucoup plus grave et surtout plus réel, c'est qu'il avait reçu, en qualité de provincial, l'argent de onze

Digitized by Google

mille huit cents messes qui n'avaient pas été dites. Il fut envoyé dans un couvent pour toute punition.

Ces deux hypocrites avaient corrompu la jeune dona Vicenta de Loya, nièce de la mère Agueda. Leurs funestes leçons eurent tant de succès, que la mère Agueda tenait de ses propres mains sa nièce Vicenta lorsque le provincial fit le premier outrage à la pudeur de cette jeune fille. L'œuvre, disaient-ils, serait plus méritoire aux yeux de Dieu.

Ce fut cette religieuse et quelques autres qui dénoncèrent le lieu où les enfants de la mère Agueda et de frère Jean étaient mis à mort et enterrés. On y fit des perquisitions, et la découverte de plusieurs ossements prouva la vérité de la déclaration. Toutes les religieuses de cet infâme repaire du vice et du crime furent dispersées dans d'autres couvents qui ne valaient pas mieux, et la communauté fut entièrement renouvelée.

Sous le règne de Ferdinand VI, fils et successeur de Philippe V, l'opinion fait de rapides progrès, les lumières s'étendent, la barbarie commence à faire place à une certaine modération, sinon dans les lois de l'inquisition, du moins dans ceux qui sont chargés de les appliquer. La franc-maçonnerie, qui était un objet entièrement nouveau pour l'inquisition, l'occupe particulièrement pendant le règne de Ferdinand VI. Déjà la franc-maçonnerie avait été excommuniée par le pape Clément XII, et repoussée par Philippe V. Les inquisiteurs ne pouvaient manquer de joindre leurs rigueurs à celles de ces deux souverains. Aussi plusieurs personnes, accusées de franc-maçonnerie, furent-elles condamnées aux galères. Voici les détails d'un procès de ce genre, jugé à Madrid en 1757.

Pierre Tournon, Français, né à Paris, vint s'établir à Madrid. Il avait été appelé en Espagne et pensionné par le gouvernement, pour y monter une fabrique de boucles de cuivre et former des ouvriers espagnols. Il fut dénoncé au saint-office comme suspect d'hérésie, par un de ses élèves, qui ne fit qu'obéir, dans cette circonstance, à l'obligation que son confesseur lui avait imposée à l'époque de la communion pascale.

Digitized by Google

A la suite de l'information secrète, il résulta des déclarations uniformes de trois témoins, que le dénoncé était franc-maçon. Il fut traduit dans les prisons secrètes le 20 mai. On trouve dans le procès-verbal de la première des trois audiences de *monitions*, un dialogue qu'on ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici.

L'Inquisiteur. Jurez-vous à Dieu et à cette sainte croix de dire la vérité?

Pierre Tournon. Oui, je le jure.

L'Inq. Comment vous appelez-vous?

R. Pierre Tournon.

L'Inq. De quel pays êtes-vous?

R. De Paris.

L'Inq. Quel motif vous a fait venir en Espagne?

R. J'y suis venu pour établir une fabrique de boucles de cuivre.

L'Inq. Depuis quel temps résidez-vous à Madrid?

R. Depuis trois ans.

L'Inq. Savez-vous ou présumez-vous pourquoi vous avez été arrêté et traduit dans les prisons du saint-office?

R. Non; mais je suppose que c'est pour avoir dit que j'étais franc-maçon.

L'Inq. Pourquoi le supposez-vous?

R. Parce que j'ai appris à mes élèves que je l'étais, et je crains qu'ils ne m'aient dénoncé; car je me suis aperçu, depuis quelque temps, qu'ils ne me parlent plus qu'avec une sorte de mystère, et leurs questions me portent à croire qu'ils me regardent comme un hérétique.

L'Inq. Leur avez-vous dit la vérité?

R. Oui.

L'Inq. Vous êtes donc franc-maçon?

R. Oui.

L'Inq. Depuis quand l'êtes-vous?

R. Depuis vingt ans.

L'Inq. Avez-vous assisté aux assemblées des francs-maçons?

R. Oui, pendant que j'étais à Paris.

Digitized by Google

L'Inq. Vous y êtes-vous trouvé en Espagne?

R. Non; j'ignore même s'il y a des loges de francs-maçons.

L'Inq. S'il y en avait, y auriez-vous assisté?

R. Oui.

L'Inq. Êtes-vous chrétien, catholique romain?

R. Oui; j'ai été baptisé dans l'église Saint-Paul, de Paris, qui était la paroisse de mes père et mère.

L'Inq. Comment, avec votre qualité de chrétien, osez-vous vous trouver aux assemblées maçonniques, sachant ou devant savoir qu'elles sont contraires à la religion?

R. Je n'ai jamais su cela; j'ignore même à présent si cela est; parce que je n'y ai rien vu ni entendu de contraire à la religion.

L'Inq. Comment pouvez-vous le nier, puisque vous savez qu'on professe, dans la franc-maçonnerie, l'*indifférence* en matière de religion, laquelle est contraire à l'article de foi qui nous enseigne que les hommes ne peuvent se sauver qu'en professant la religion catholique, apostolique et romaine?

R. On ne professe point cette *indifférence* parmi les francs-maçons; ce qu'il y a de certain, c'est que, pour être reçu franc-maçon, il est *indifférent* que l'on soit catholique ou non.

L'Inq. Donc la franc-maçonnerie est un corps *anti-religieux.*

R. Cela ne peut être non plus, car l'objet de son institution n'est pas de combattre ni de nier la nécessité ou l'utilité d'une religion, mais d'exercer la bienfaisance à l'égard du prochain malheureux, de quelque religion qu'il soit, et surtout s'il est membre de la société.

L'Inq. Une preuve que l'*indifférentisme* est le caractère religieux de la franc-maçonnerie, c'est qu'on n'y confesse point la très-sainte Trinité de Dieu le Père, de Dieu le Fils, de Dieu le Saint-Esprit, trois personnes distinctes, un seul Dieu véritable; puisque les francs-maçons ne reconnaissent qu'un seul Dieu, qu'ils appellent le *Grand Architecte de l'univers,* ce qui

Digitized by Google

revient à dire avec les philosophes hérétiques naturalistes, qu'il n'y a pas d'autre religion véritable que la *religion naturelle*, dans laquelle on croit à l'existence d'un Dieu créateur, comme *auteur de la nature*, regardant tout le reste comme une invention purement humaine.

R. Dans les loges maçonniques on ne s'occupe ni de soutenir ni de combattre le mystère de la sainte Trinité, ni d'approuver ou de rejeter le système religieux des philosophes *naturalistes;* Dieu y est désigné sous le nom de *Grand Architecte de l'univers*, par une de ces nombreuses allégories que les noms maçonniques présentent, et qui ont rapport à l'architecture.

L'Inq. Croyez-vous, comme catholique, que ce soit commettre le péché de superstition, de confondre les choses saintes et religieuses avec les choses profanes?

R. Je ne suis pas assez instruit sur toutes les choses particulières qui sont défendues comme opposées à la pureté de la religion chrétienne; mais j'ai cru jusqu'à présent que celui qui confondrait, par mépris ou par une vaine croyance, les unes avec les autres, afin de produire par leur mélange des effets surnaturels, se rendrait coupable du péché de superstition.

L'Inq. Est-il vrai que, dans les cérémonies qui accompagnent la réception d'un nouveau maçon, on voit paraître l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié, avec le cadavre d'un homme, une tête de mort et d'autres objets profanes de ce dernier genre?

R. Les statuts généraux de la franc-maçonnerie ne prescrivent rien de semblable; si on y fait usage quelquefois de ces choses, c'est sans doute par l'effet de quelque coutume particulière qu'on y a adoptée, ou de quelque autre disposition arbitraire des membres de la corporation qui sont chargés de tout préparer pour la réception des candidats; car chaque loge a ses usages et ses cérémonies particulières.

L'Inq. Ce n'est pas là ce qu'on vous a demandé; ré-

Digitized by Google

pondez s'il est vrai que tout cela s'observe dans les loges des maçons?

R. Oui ou non, suivant les dispositions faites par ceux qui sont chargés des cérémonies de l'initiation.

L'Inq. Les choses se sont-elles passées ainsi quand vous avez été reçu?

R. Non.

L'Inq. Quel serment faut-il prêter pour être reçu franc-maçon?

R. On jure de garder le secret.

L'Inq. Sur quelles choses?

R. Sur les choses dont la publication pourrait avoir des inconvénients.

L'Inq. Ce serment est-il accompagné d'exécrations?

R. Oui.

L'Inq. Comment les fait-on?

R. On consent à souffrir tous les maux et toutes les peines qui peuvent affliger le corps et l'âme si on viole la promesse que l'on a faite avec serment.

L'Inq. Quelle importance peut avoir cette promesse pour qu'on croie pouvoir faire prêter, sans indécence, un serment exécratoire aussi redoutable?

R. Celle du bon ordre dans la société.

L'Inq. Que se passe-t-il dans ces loges pour que sa publication pût faire naître des inconvénients, si elle avait lieu?

R. Rien, si on veut l'entendre sans préoccupation et sans préjugé; mais, comme on est généralement dans l'erreur sur cette matière, il faut éviter de donner lieu aux interprétations de la malignité; et l'on tomberait dans cet abus, si l'on racontait ce qui se passe dans les loges, les jours où les frères s'assemblent.

L'Inq. Que fait-on dans les loges d'un crucifix, si la réception d'un franc-maçon n'est pas regardée comme un acte religieux?

R. On le présente pour pénétrer l'âme d'un plus profond respect au moment où le novice va jurer. On ne le voit point

Digitized by Google

dans toutes les loges, et il ne paraît que lorsqu'il s'agit de conférer certains grades.

L'Inq. Pourquoi y apporte-t-on une tête de mort?

R. Afin que l'idée de la mort inspire plus d'horreur pour le parjure.

L'Inq. A quelle fin y voit-on le cadavre d'un homme?

R. Afin de rendre plus complète l'allégorie de Hiran, architecte du temple de Jérusalem, qui fut, dit-on, assassiné par des traîtres, et pour faire concevoir une plus grande détestation de l'assassinat et des autres vices nuisibles au prochain pour lequel nous devons être des frères bienfaisants.

L'Inq. Est-il vrai qu'on célèbre dans les loges la fête de saint Jean, et que les maçons ont choisi ce saint pour leur patron?

R. Oui.

L'Inq. Quel culte lui rend-on pour célébrer cette fête?

R. On ne lui en rend aucun, pour ne pas le mêler avec des distractions purement profanes. Cette célébration se borne à un repas de frères, après lequel on lit un discours pour porter les convives à l'exercice de la bienfaisance à l'égard de leurs semblables, en l'honneur de Dieu, le Grand Architecte, créateur et conservateur de l'univers.

L'Inq. Est-il vrai qu'on honore dans les loges le soleil, la lune et les étoiles?

R. Non.

L'Inq. Est-il vrai qu'on y expose leurs images ou leurs symboles?

R. Oui.

L'Inq. Pourquoi?

R. Afin de rendre plus sensibles les allégories de la grande, continuelle et véritable lumière que les loges reçoivent du Grand Architecte du monde, et parce que ces représentations apprennent aux frères et les engagent à être bienfaisants.

L'inquisiteur insiste pour que Pierre Tournon convienne des faits qui lui sont reprochés, et qu'il en témoigne du repentir, lui promettant égards, douceur, compassion, s'il s'a-

Digitized by Google

voue coupable; mais l'accusé soutient qu'il a dit la vérité. On lui fait observer qu'il a dogmatisé en cherchant à persuader à ses ouvriers de se faire recevoir francs-maçons; Pierre Tournon répond qu'il pensait que cette réception pourrait leur être très-utile s'ils voyageaient en pays étrangers, puisque, en cas de circonstances imprévues et difficiles, leur qualité de francs-maçons leur ferait trouver des frères toujours prêts à les secourir. L'accusé ayant persisté dans ses réponses aux deux autres audiences, le fiscal présenta son acte d'accusation.

On proposa alors à Pierre Tournon de choisir un avocat s'il voulait se défendre, d'établir ses preuves ou de récuser les personnes qu'il croirait avoir déposé contre lui par haine, par intérêt ou pour quelque motif particulier. Tournon répondit que son malheur n'avait pour principe que le mauvais sens qu'on donnait à ce qui s'était passé; que les avocats d'Espagne ne connaissaient pas les loges maçonniques; qu'ils partageaient à cet égard les préjugés du public, et qu'ils ne sauraient pas défendre sa cause; que cette considération lui faisant faire un retour sur lui-même et sur les conséquences que son état présent pourrait avoir, il croyait que le parti le plus sage qu'il eût à prendre, était de convenir qu'il avait tort, et d'avouer son ignorance ou l'esprit dangereux des statuts et des coutumes de la franc-maçonnerie; que d'après ce motif, il ratifiait dès à présent ses déclarations en tant qu'il avait assuré n'avoir jamais cru que dans ce qu'il avait fait comme franc-maçon il y eût rien de contraire à la foi catholique; mais, qu'ayant pu se tromper, faute de connaître certains dogmes particuliers, il était prêt à détester toutes les hérésies dans lesquelles il était peut-être tombé, et demandait à être absous des censures, en offrant d'accomplir la pénitence qui lui serait imposée; et qu'il espérait que cette peine serait modérée en considération de la bonne foi qu'il avait montrée et qu'il avait su conserver en voyant toujours recommander et pratiquer dans les loges la bienfaisance, sans nier ni combattre aucun article de la foi catholique.

Le fiscal consentit à ce que demandait l'accusé. Le juge-

Digitized by Google

ment fut prononcé et signifié à Pierre Tournon, au mois de décembre 1757. L'accusé fut, *par un effet de la compassion et de la miséricorde du saint-office condamné à une année de détention*, à l'expiration de laquelle il fut banni de l'Espagne pour toujours, avec menace d'être brûlé s'il s'avisait jamais d'y rentrer sans la permission du saint-office. Il est à croire que Pierre Tournon ne mit pas les inquisiteurs dans la nécessité d'exécuter leur menace.

A partir de cette époque, c'est-à-dire sous les règnes de Charles III, Charles IV et Ferdinand VII, les lumières sont en progrès; les inquisiteurs font toujours des victimes, mais plus rarement, et leurs condamnations sont appuyées de motifs plus concluants que par le passé. Bon nombre de procès sont même suspendus ou annulés faute de preuves suffisantes; preuves qui, sous Torquemada et ses premiers successeurs, auraient conduit au bûcher. N'en attribuons pas la gloire aux inquisiteurs, mais à la raison publique et à la philosophie qui, pénétrant partout, même en Espagne, chassait devant elle le fanatisme, les abus, les préjugés.

C'est au règne de Charles IV qu'appartient le procès du Marseillais Michel Maffre des Rieux. Cet accusé persista à dire depuis son premier interrogatoire qu'il avait été élevé dans la religion catholique et qu'il avait persévéré dans sa foi jusqu'à une époque antérieure de cinq ans au jour de son arrestation; que la lecture des ouvrages de Rousseau, de Voltaire et des autres philosophes lui avait fait croire alors qu'il n'y avait de religion sûre que la religion naturelle, et que les autres n'étaient que des inventions des hommes; mais que, dans tout ce qu'il avait fait, il s'était proposé de bonne foi la vérité pour but, et qu'il était disposé en conséquence à se soumettre de nouveau à la religion catholique, si quelqu'un voulait lui en faire voir la vérité. Le maître Magi, religieux de la Merci, entreprit cette œuvre, et eut plusieurs conférences avec lui. Il parvint à l'amener à s'avouer vaincu, *soit*, disait-il au maître, *que vous ayez raison, soit que votre savoir surpasse le mien.*

Cette disposition fut cause que, pendant toute la durée de

Digitized by Google

son procès, le Marseillais se montra disposé à se réconcilier à l'Église catholique. La seule condition qu'il mettait à son retour aux principes religieux, était qu'on lui rendrait la liberté et qu'il pourrait retourner dans sa maison, attendu que non-seulement il ne se reconnaissait pas coupable, quoiqu'il eût abandonné la religion chrétienne pour embrasser la religion naturelle, mais encore parce qu'il croyait avoir fait une œuvre méritoire aux yeux du Créateur, en suivant le parti que sa raison lui avait indiqué pour arriver au bonheur d'une autre vie, de la même manière qu'il le faisait encore à présent par son retour à ses premiers principes de religion, après avoir été convaincu qu'il s'était écarté de la bonne route; et enfin qu'il ne pouvait croire qu'il fût soumis à l'autorité ordinaire de l'inquisition, qui n'avait de droit que sur ceux qui, sans être de bonne foi, embrassaient l'hérésie avec obstination.

La coutume du tribunal est de promettre à chaque audience que le prisonnier sera traité avec indulgence et compassion, s'il est reconnu qu'il a fait une confession pleine et sincère. La franchise du Marseillais était si grande que mille preuves indirectes ne permettaient pas d'en douter; il avait déclaré que, dans son système, le mensonge était un des plus grands crimes contre la religion naturelle; aussi, non-seulement il ne nia jamais rien de ce qui était vrai, quoiqu'il dût craindre les suites de sa bonne foi, mais il s'applaudissait encore de s'appeler *l'homme de la nature*. Plein de confiance, il s'attendait à être réconcilié en secret et sans pénitence, ou du moins à n'en subir qu'une fort légère...

Un matin, le geôlier entre dans sa chambre, accompagné de six ou sept *familiers*. On lui dit de quitter son habit, son haut-de-chausses et ses bas, et de prendre un gilet et une culotte de drap gris, des bas de la même étoffe, et un grand et hideux scapulaire de *san benito*; de recevoir une corde de genêt au cou et un flambeau de cire verte à la main, pour se rendre en cet état dans la salle des audiences où il doit entendre la lecture de son jugement. Le malheureux s'effraye, s'irrite, entre en fureur; mais comme il ne peut rien contre

Digitized by Google

la force, il obéit après avoir longtemps résisté. Malgré l'appareil qui frappe ses yeux, il pense qu'en entrant dans la salle des audiences il n'y trouvera que les inquisiteurs et les autres employés du tribunal, à qui il est expressément défendu de publier ce qui s'y passe. Mais à peine a-t-il paru sur la porte qu'il aperçoit une nombreuse assemblée de chevaliers, de dames et d'autres personnes qui, ayant appris qu'il doit y avoir le même jour un *auto-da-fé* particulier de réconciliation dans les salles du saint-office, les portes ouvertes, sont accourues pour être témoins de ce spectacle.

Consterné de ce qui se passe, des Rieux n'est plus maître de lui-même; dans les transports de sa colère, il vomit mille imprécations contre la barbarie, l'inhumanité et la vile astuce des inquisiteurs; et, au milieu des discours que son désespoir lui arrache, on lui entend prononcer ces paroles : *S'il est vrai que la religion catholique commande de faire ce que vous faites, je l'abhorre encore une fois, parce qu'il est impossible qu'une religion qui déshonore les hommes sincères soit véritable.*

Les choses furent poussées si loin qu'on fut obligé d'employer la force pour le ramener en prison. Lorsqu'il y fut arrivé, il passa trente heures sans vouloir prendre aucune nourriture, demandant à être conduit promptement au bûcher, et menaçant de se donner la mort si on la lui faisait attendre. Le cinquième jour, le malheureux exécuta sa funeste résolution, malgré les précautions qu'on avait prises pour l'empêcher. Il se pendit dans sa prison après avoir avalé un morceau de linge pour être plus promptement étouffé.

La veille, il avait demandé de l'encre et du papier, et avait écrit quelques vers français alexandrins, sous forme de prière, dont voici la substance : « O Dieu ! auteur de la nature humaine, être essentiellement pur, qui aimez la sincérité dans les âmes, recevez la mienne qui va se réunir à votre divinité dont elle est émanée; je vous la renvoie, Seigneur, avant le temps, afin de quitter le séjour des bêtes féroces qui ont usurpé le nom d'hommes; recevez-la favorablement, puisque vous voyez la pureté des sentiments qui

Digitized by Google

« m'ont toujours animé. Otez de la terre l'horrible monstre, le « tribunal qui déshonore l'humanité et vous-même autant « que vous le permettez. « L'HOMME DE LA NATURE. »

Ceci se passait vers le commencement de ce siècle.

Charles IV abdiqua la couronne le 19 mars 1808, et son fils Ferdinand VII fut proclamé roi. Mais Charles IV protesta bientôt que son abdication n'avait pas été libre; mais qu'elle lui avait été arrachée, au milieu d'une sédition, par la crainte d'exposer ses jours et ceux de la reine, son épouse. Ferdinand n'eut aucun égard à cette protestation de son père. Napoléon profita de cet événement, et pendant que Charles IV était à Marseille, et Ferdinand VII à Valençay, l'empereur proclama son frère Joseph roi d'Espagne. Toutes les villes se soumirent, à l'exception de Cadix, d'Alicante et de Carthagène, où les troupes françaises n'avaient pas encore pénétré.

Napoléon, usant de ses droits de conquérant, décréta à Chamartin, village près de Madrid, LE 4 DÉCEMBRE 1808, la SUPPRESSION du tribunal du saint-office, *comme attentatoire à la souveraineté.*

Le 22 février 1813, les *cortès* suppriment à leur tour l'inquisition. Malheureusement la campagne de Russie et ses désastres anéantissent l'autorité française en Espagne. Ferdinand VII y rentre en roi au mois de mars 1814, et le serpent inquisitorial relève la tête. Un décret rétablit le saint-office le 21 juillet 1814.

Le pape Pie VII abolit la torture dans tous les tribunaux de l'inquisition en 1816, et fait d'utiles réformes dans la procédure du saint-office.

Enfin, en 1820, les cortès proclament de nouveau la constitution de 1812, et l'inquisition est définitivement abolie.

D. François Mier y Campillo, évêque d'Almeira, quarante-cinquième et dernier inquisiteur-général, avait publié un édit, qui, tout en contenant des maximes absurdes, pouvait faire honneur au saint-office; mais l'expérience avait prouvé depuis longtemps que la douceur et la modération recommandées dans les édits des inquisiteurs, sont immédiatement suivies

Digitized by Google

des résultats les plus déplorables. Jamais les fausses dénonciations, enfantées par la haine et la malveillance, le ressentiment, la vengeance, l'envie et l'esprit de parti, ne produisirent d'effets plus désastreux qu'en ce moment. Les prisons secrètes et les bagnes se remplirent de nouvelles victimes de l'inquisition, et les îles se peuplèrent d'illustres proscrits.

L'atrocité des traitements que l'on fit endurer aux membres des deux assemblées des cortès, et à tous les hommes qui, pendant la guerre, avaient le mieux servi l'Espagne, faisait justement craindre de voir renaître pour ce royaume ces siècles d'ignorance et de barbarie où l'on décimait sa population. Mais l'irrésistible force de l'opinion ne cessa de lutter contre le despotisme armé et contre le saint-office. Un cri libérateur se fit entendre dans l'Ile-de-Léon, et ces mêmes troupes, que l'on y avait rassemblées pour aller river les fers des peuples de l'Amérique, proclamèrent de nouveau, en 1820, cette même constitution que les Espagnols avaient cimentée de leur sang huit ans plus tôt. Toutes les provinces se déclarèrent promptement pour le régime constitutionnel. Le gothique édifice sur lequel reposait le pouvoir absolu, ne trouvant aucun appui dans la nation, s'écroula de lui-même, et l'inquisition, ses familiers et ses bûchers disparurent du sol castillan.

Partout où il y avait un tribunal du saint-office, le peuple en enfonça les portes, délivra les victimes qui y gémissaient, démolit les palais des inquisiteurs et leurs affreux cachots, brisa les cruels instruments des tortures, érigea des trophées à la constitution sur l'emplacement qu'avaient si longtemps souillé ces odieux manoirs [1].

Ces tableaux de l'inquisition laisseraient encore quelque chose à désirer si nous ne les faisions suivre d'un rapide calcul des victimes de cette sanglante institution. On a pris pour base de ces calculs non l'exagération, mais, au contraire, une modération extrême; dans le doute on a toujours adopté le chiffre le moins élevé.

Il résulte de ce consciencieux dénombrement que, de 1481

[1] Léonard Gallois, *Histoire abrégée de l'inquisition.*

Digitized by Google

à 1498, c'est-à-dire pendant la durée du ministère de Torquemada, qui fut de *dix-huit ans*, le saint-office a BRULÉ HUIT MILLE HUIT CENT individus en personnes; SIX MILLE CINQ CENTS en effigie, après leur mort ou leur fuite; et qu'il en a réconilié avec diverses peines, QUATRE-VINGT-DIX MILLE QUATRE. En sorte que le total des victimes de l'inquisition, *en dix-huit ans seulement*, s'est élevé à CENT CINQ MILLE TROIS CENT QUATRE!

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE.

			Brûlés vifs.	Brûlés en effigie.	Condamnés à différ. peines.
De 1481 à 1498	18 ans,	Torquemada....	8,800	6,500	90,004
De 1498 à 1507	8 ans,	Deza.....	1,664	832	32,456
De 1507 à 1517	11 ans,	Cisneros.....	2,526	1,868	47,263
De 1517 à 1524	7 ans,	Adrien.....	1,344	672	26,214
De 1524 à 1539	15 ans,	Manrique.....	2,250	1,125	11,250
De 1539 à 1545	7 ans,	Tabera.....	840	420	4,200
De 1545 à 1546	1 an,	Loaisa.....	120	60	
De 1546 à 1572	26 ans,	Valdès-Espinosa.	3,120	1,560	16.600
De 1572 à 1594	22 ans,	Quiroga.....	2,816	1.408	14,080
De 1594 à 1700	106 ans,	.....	7,424	2,760	35,608
De 1700 à 1759	59 ans	.....	1,710	865	9,290
De 1759 à 1788	29 ans	.....	4	»	56
De 1788 à 1820	32 ans	.....	»	1	42
	En tout	.....	32,628	17,571	287,863

Ainsi, de 1481 à 1820, c'est-à-dire dans l'espace de TROIS CENT TRENTE-NEUF ANS, l'inquisition a brûlé vifs, ou en effigie, ou condamné aux galères, à la prison, au bannissement, à diverses pénitences, TROIS CENT TRENTE-SEPT MILLE HUIT CENT SOIXANTE-DEUX VICTIMES; environ MILLE par année!

Si l'on ajoutait au nombre des victimes immolées par l'inquisition d'Espagne, tous les malheureux qui ont été condamnés par les tribunaux de Mexico, Lima et Carthagène des Indes, de Sicile, Sardaigne, Oran, Malte et des galères de mer, le nombre en serait véritablement incalculable. Ce serait bien autre chose encore si l'on comptait comme victimes du saint-office tous ceux qui furent précipités dans l'infortune à la suite des tentatives violentes faites pour établir l'inquisition à Naples, à Milan et en Flandre, puisque tous ces pays étaient soumis à la domination espagnole, et par conséquent, à l'influence des *auto-da-fé* espagnols. D. GREGORIO.

Fin de l'Inquisition et ses Mystères.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

FABLES ET DRAMES.

Cette publication étant non-seulement *historique*, mais encore *littéraire*, on ne doit pas être surpris d'y rencontrer des poésies, quelques drames, quelques *nouvelles*, que nous nous attachons à choisir parmi les chefs-d'œuvre de tous les temps.

Dire qu'un article est connu de tout le monde, c'est, selon nous, faire l'éloge le plus complet de son mérite; un mauvais article périrait bientôt sous les dédains du lecteur; l'oubli serait son partage, et ce n'est pas nous qui voudrions l'en tirer.

Les articles *littéraires* qu'on lit avec le plus de plaisir sont les *fables* et les *drames*, non pas les drames tels qu'on les fait aujourd'hui. Ces œuvres *gigantesques* ont besoin, pour être goûtées, de l'illusion de la scène, du concours intelligent de l'acteur, de l'éclat des décors, des costumes, de la musique, et surtout d'une attention extrême de la part du spectateur.

Ces drames, nous les laissons en paix parcourir leur carrière éphémère, et nous nous gardons bien, quand elle est terminée, de troubler leur repos. Sans donner une préférence exclusive aux œuvres dramatiques d'un autre temps, nous pensons néanmoins que la lecture de ces chefs-d'œuvre impérissables y fait découvrir des beautés inaperçues. Aux premiers donc la *représentation* avec toute son éclatante agitation; aux seconds la *lecture* calme et silencieuse au coin du feu.

Un mot sur les fables.

Le temps n'est plus où les fables *morales* de Lamotte, de

Digitized by Google

Florian, de Le Bailly, d'Arnault, trouvaient encore des lecteurs après celles de La Fontaine. Le goût s'est transformé. Chaque fabuliste a dû, tout en suivant la route frayée par son prédécesseur, garder son allure particulière. Le *bonhomme* La Fontaine avait sa naïveté moqueuse, don divin que nul autre n'a possédé avant lui, que nul autre n'a montré depuis. Les œuvres de ses successeurs, au contraire, brillent par l'esprit, quelquefois par la grâce, le plus souvent par l'épigramme; ils n'ont fait que suivre le goût de leur temps.

Aujourd'hui la politique a tout envahi; elle est descendue des hauteurs de la presse quotidienne jusque dans le discours, la conversation intime, le drame, le feuilleton, le conte, la *fable;* rien n'est à l'abri de ses empiétements. C'est ce qu'a parfaitement compris le spirituel auteur des deux fables qui suivent.

Doué d'un rare esprit d'observation, d'un talent hors ligne, M. P. F. Mathieu avait tout le secret qui pouvait lui assurer un succès brillant, même en suivant les traces de ses devanciers : mais sa sagacité égale son talent; il s'est bien gardé de reculer quand le siècle avait avancé, lui surtout et avant tout l'homme du progrès; il a voulu aussi être de son temps, se créer une voie à lui, en rapport avec les idées de son époque.

Faut-il s'étonner, après cela, de trouver tant de charme dans la lecture de ses fables, véritables chefs-d'œuvre où brillent, à chaque ligne, une critique fine, un bon goût remarquable et le plus piquant à-propos [1]? On en pourra juger par les deux fables qu'on va lire.

[1] M. P. F. Mathieu vient de publier un charmant recueil de fables et contes que nous recommandons vivement à nos souscripteurs. — Paris, Ebrard, passage des Panoramas, 61.

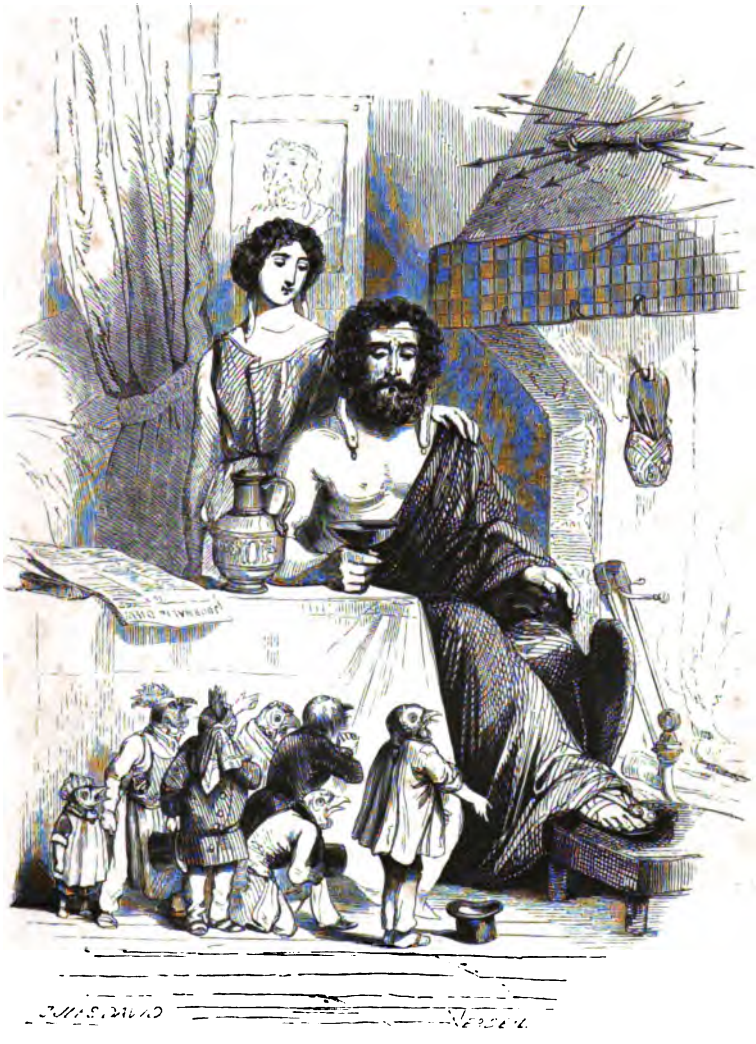
Digitized by Google

JUPITER ET LES POULETS.

FABLE.

Les poulets d'une basse-cour,
Où sans cesse venait puiser pour son usage
Un rôtisseur du voisinage,
Allèrent se plaindre un beau jour
De cette tyrannie extrême
Au maître de l'Olympe, à Jupiter lui-même.
« Que me veulent ces oiseaux-là ?
« Quel est l'objet de leur requête ? »
Dit Jupiter, avec un mouvement de tête
Dont l'Olympe aussitôt tout entier s'ébranla.
« Est-il au poulailler quelque chose qui cloche ?
« — Oui, répondirent-ils, surmontant leur frayeur,
« Nous avons bien sujet de nous plaindre, seigneur ;
« Un mortel sans pitié nous met tous à la broche.
« Ne pouvions-nous attendre un sort moins rigoureux
« De ta bonté, de ta justice ? »
Le père des humains, des poulets et des dieux,
A ce propos naïf sourit avec malice,
Et, prompt à se débarrasser
De ces solliciteurs d'une nouvelle sorte,
Après les avoir mis lestement à la porte,
En d'autres mains les fit passer.
Au bout de quelque temps, une nouvelle plainte
Du sacré tribunal franchit l'auguste enceinte.
« Qu'est-ce encor ? » demanda Jupin, qui, par bonheur,
En ce moment était de bonne humeur.
« Ah ! dirent les poulets, daigne excuser l'audace
« Qui nous fait affronter tes regards derechef ;
« Mais que nous revient-il d'avoir changé de chef ?
« L'autre nous rôtissait, celui-ci nous fricasse. »
Jupiter leur permit pour la seconde fois
D'aller vivre sous d'autres lois.
Faveur stérile, hélas ! et toute dérisoire :
On les mangea toujours, comme vous pouvez croire ;
Seulement, ici-bas chacun ayant ses goûts,
On en faisait d'autres ragoûts.

Digitized by Google



Jupiter et les Poulets.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lors une troisième ambassade
Du ciel, en toute hâte, entreprit l'escalade,
Pour représenter humblement
A Jupiter qu'évidemment
Il avait mal compris l'objet de leur prière ;
Qu'ils se plaignaient à lui, non point
D'être mangés de telle ou de telle manière,
Mais bien d'*être mangés* ; c'était là le grand point,
Et le reste n'importait guère.
Mais de tous ces poulets, rôtis ou fricassés,
Jupiter avait bien assez.
« Qu'on les chasse, dit-il ; leur audace est étrange !
« Venir se plaindre à moi, jusque dans mon palais,
« D'être mangés ! comme si les poulets
« N'étaient pas faits pour qu'on les mange ! »

Semblables aux héros de cette basse-cour,
Les peuples ont leur destinée ;
Mais, loin de s'y soumettre, ils en font, chaque jour,
L'objet d'une plainte obstinée,
Et, poussant jusqu'au ciel le cri de leurs griefs,
Demandent à changer de chefs.
Grand Jupiter, parfois ta bonté les exauce ;
Mais ce n'est de ta part qu'un bienfait mensonger ;
Car on persiste à les manger,
Et rien n'est changé que la sauce.

P. F. Mathieu.

LE TROUPEAU DE BOEUFS.

FABLE.

Un bâton à la main, tout fier et tout heureux
De remplir un tel personnage,
Un jeune enfant, dans son village,
Conduisait un troupeau de bœufs.
Pacifiques de leur nature,
Aimant l'ordre d'ailleurs plus que la liberté,
Ces animaux marchaient avec docilité,
Et sans pousser au ciel le plus léger murmure,

Digitized by Google

Un murmure de bœuf, ce que vulgairement
On appelle un mugissement.
Cette docilité parfaite
Augmenta l'orgueil de l'enfant,
Au point de lui tourner la tête.
« Ah ! dit-il, d'un air triomphant,
« Il paraît, entre nous, que les gaillards me craignent ;
« Bien que je sois moins vigoureux,
« Je le confesse, et moins grand qu'eux,
« Je les mène sans qu'ils se plaignent ;
« Je suis bien bon, assurément,
« De les mener si doucement.
« Montrons-leur ce que peut un garçon de mon âge. »
L'imprudent, en disant ces mots,
De son bâton se mit à faire usage
Contre les pauvres animaux,
Mais à tort, à travers, sans motif et sans cause,
Mais à propos de rien ou de la moindre chose.
Les bœufs, quoique surpris d'un pareil traitement,
Prirent d'abord la chose assez tranquillement,
Et, comme on dit communément,
Sans sortir de leur caractère.
Mais, dans le champ de l'arbitraire,
On s'arrête malaisément.
Voyant donc qu'on le laissait faire,
Voilà mon petit garnement
Qui frappe sur ses bœufs et plus fort et plus ferme.
Cette impertinence eut son terme.
Pour la troisième fois atteint par le gourdin,
Un de nos ruminants se retourna soudain
Vers l'enfant, et, d'un coup de sa tête cornue,
Le lança demi-mort à vingt pas dans la rue.

Le peuple est un troupeau qui marche sous la loi
D'un chef nommé sultan, czar, empereur ou roi.
En principe, ce chef n'est le chef et le maître
Qu'autant qu'on lui permet de l'être.
Cependant il arrive, et même assez souvent,
Qu'oublieux de cette maxime,
Il fait du troupeau sa victime,
Frappant à droite, à gauche, et derrière et devant,
Sans raison, comme sans justice,
Sans autre loi que son caprice.

Digitized by Google

Parfois le troupeau maltraité
Souffre et se tait; parfois sa longanimité
Se fatigue, et bientôt à l'enfant qui l'assomme
Il donne une leçon plus ou moins vive. En somme,
Un abus de pouvoir est toujours dangereux,
Et le plus sûr, avec les hommes et les bœufs,
Est de ne point passer les bornes :
Le prince a son bâton, mais le peuple a ses cornes.

P. F. Mathieu.

GEORGETTE.

Vous qui traversez la prairie,
Au mois de mai si bien fleurie,
Entendez-vous, dans le lointain,
Le son léger, doux, argentin,
De la cloche du monastère ?
C'est peut-être le saint mystère
Qu'on va célébrer en l'honneur
Ou de la Vierge ou du Seigneur;
Peut-être c'est un chant d'hymen et de bonheur...
Non; c'est Georgette qu'on enterre.
Georgette ! à ce doux nom si vos cœurs sont émus,
Passants, dites aussi pour elle un orémus.

Georgette était la plus jolie
Des jeunes filles du hameau.
Il fallait la voir, sous l'ormeau,
S'abandonner joyeuse à la douce folie
De la danse qu'elle aimait tant !
Mais elle préférait pourtant
Aux bruyants plaisirs de son âge
Philippe, le mieux fait des garçons du village;
Et, quand le beau soleil du dimanche avait lui,
Si Georgette, vive et légère,
Dansait, valsait sur la fougère,
Ce n'était jamais qu'avec lui.
On devait au printemps les marier ensemble;
Mais Georgette, avec un soupir,
Disait souvent à son amant : « Je tremble
« De ne pouvoir jamais t'appartenir.

Digitized by Google

« Ce vieux pâtre, pour qui la nuit n'a point de voiles,
« Et qui connaît si bien la marche des étoiles,
« M'a dit, tu t'en souviens, qu'à former d'autres nœuds
« Le Seigneur m'avait destinée,
« Et qu'on célébrerait bientôt mon hyménée,
« Non sur la terre, mais aux cieux. »

Et Philippe aussitôt, par un baiser bien tendre,
Calmait cette naïve peur...
Soudain le cri de guerre au loin se fit entendre;
Adieu projets d'hymen ! Au pays, à l'honneur,
Les enfants du hameau devaient payer leur dette;
Ils partirent. Philippe, en embrassant Georgette :
« Calme la peine amère où ton cœur est plongé,
« Lui dit-il; pour longtemps je te quitte peut-être,
« Mais Dieu protégera notre amour qu'il fit naître,
« Et tu seras ma femme à mon premier congé. »

Un an, puis deux ans s'écoulèrent;
Point de nouvelles, lorsqu'un jour,
Les enfants du hameau revinrent au séjour,
Et voici ce qu'ils racontèrent :
— Dans la première affaire, au plus fort du combat,
Un jeune et valeureux soldat,
Philippe, en vrai héros, s'était couvert de gloire.
Même on lui réservait, pour prix de sa victoire,
De l'honneur le signe éclatant;
Mais, atteint près du cœur d'une balle mortelle,
L'amoureux de Georgette, en priant Dieu pour elle,
Au ciel était parti l'attendre... — Et maintenant,

Vous qui traversez la prairie,
Au mois de mai si bien fleurie,
Entendez-vous, dans le lointain,
Le son léger, doux, argentin
De la cloche du monastère ?
C'est peut-être le saint mystère
Qu'on va célébrer en l'honneur
Ou de la Vierge ou du Seigneur;
Peut-être c'est un chant d'hymen et de bonheur...
Non; c'est Georgette qu'on enterre.
Georgette ! à ce doux nom si vos cœurs sont émus,
Passants, dites aussi pour elle un orémus.

P. F. Mathieu.

Digitized by Google

HÉROISME EN AFRIQUE.

(23 septembre 1845.)

« Que de braves nous avons perdus! mais aussi que de braves nous restent! »
(NAPOLÉON.)

Ceci n'est pas de l'histoire ancienne; c'est de l'histoire d'hier, d'aujourd'hui; de l'histoire palpitante d'intérêt, d'actualité, qui fait tressaillir l'âme d'orgueil, et rend fiers tous les enfants de la France, cette terre de la liberté, des vertus civiques, des généreuses passions, de l'héroïsme.

Essayons, par un récit simple et concis, de retracer quelques épisodes de cette guerre d'Afrique pendant le mois de septembre dernier; mois fatal et glorieux, qui aura prouvé une fois de plus que l'héroïsme français est de toutes les époques, et n'attend que l'occasion pour éclater vif, brillant, généreux dans la victoire; patient, invincible, indomptable dans le revers.

« Que de braves nous avons perdus, disait le grand empereur après une de ses sanglantes victoires; mais aussi que de braves nous restent! » Lamoricière, Cavaignac, Bourjolly, et tous les autres! noms chers à l'armée, orgueil de la France, noble personnification de sa gloire, de sa valeur, de sa générosité, de son génie militaire, c'est en lisant vos rapports et vos ordres du jour qu'on s'écrie avec le grand homme : « Que de braves nous restent ! »

Vers le milieu de septembre dernier, le général de Bourjolly, commandant la province d'Oran, apprit que plusieurs tribus des Flittas s'étaient mises en état d'insurrection; une colonne de dix-huit cents hommes qui opérait dans ces parages fut tellement pressée, et son arrière-garde si gravement compromise que le général de Bourjolly partit à la hâte de

Digitized by Google

Mostaganem pour se porter au secours de la colonne menacée. Nous laisserons parler le général :

« Le 17 septembre, la colonne de Mostaganem campait à Bel-Acel. Elle se composait de quatre petits bataillons de 300 à 350 hommes fournis par le 9e bataillon de chasseurs d'Orléans, le 32e de ligne et les tirailleurs indigènes. J'avais deux escadrons de cavalerie et trois obusiers de montagne.

« Le 18, la colonne vint coucher à la Touzia des Beni-Dergoum.

« Le 19, je quittai ce bivouac pour me rendre à celui de Ben-Atia. Informé de la résistance que les Arabes devaient m'opposer au défilé de Tifour, j'envoyai ma cavalerie et le goum arabe pour tourner cette position à droite par la gorge de Zamora, tandis que je l'abordais de front avec mon infanterie et le convoi. Le mouvement de la cavalerie ayant eu pour résultat de faire abandonner à l'ennemi les positions qu'il occupait et où il était menacé d'être tourné, le passage du défilé, même dans l'endroit où il est le plus resserré, s'opéra sans un coup de fusil. Je pus apprécier dans cette circonstance l'importance de la tranchée que j'ai fait faire il y a deux ans, et qui nous permet maintenant de cheminer sur la hauteur au lieu de suivre comme jadis le fond du ravin. La cavalerie, après avoir gagné les ailes, avait rabattu à gauche pour rejoindre la colonne au sortir du défilé.

« C'est alors et dans les bois qui couvrent un terrain difficile et accidenté, que commença un engagement qui dura jusqu'à Ben-Atia. Comme à l'ordinaire, l'arrière-garde fut attaquée, mais cette fois très-vigoureusement; l'ennemi était ardent et nombreux. Le bataillon indigène, déployé en tirailleurs, montra beaucoup de résolution et causa des pertes à l'ennemi; il fut un moment assez engagé pour que je fusse obligé de le faire secourir par un peloton de cavalerie. Il y eut là une mêlée : depuis longtemps nous n'étions plus habitués à voir les Arabes nous attaquer de si près. Les tirailleurs des deux flancs échangèrent une fusillade que leur position, choisie avec intelligence, rendit très-avantageuse pour nous. Dans cette jour-

Digitized by Google

née, nous eûmes deux hommes tués des chasseurs à cheval, et sept blessés des différents corps.

« Le 20, je partis du bivouac de Ben-Atia, à trois heures du matin, pour aller au-devant du commandant Manselon, qui m'amenait du Khamis un petit bataillon et 40 chasseurs, et auquel j'avais donné rendez-vous à Ben-Atia. Des considérations sérieuses, que j'ai exposées ailleurs, me faisaient attacher un grand prix à opérer cette réunion le plus promptement possible et avant que le bataillon du commandant Manselon se fût engagé dans le long et difficile défilé qu'il devait traverser. Laissant au camp deux bataillons du 32e, la plus grande partie de ma cavalerie et tous mes bagages, je partis avec le bataillon d'Orléans et le bataillon indigène; une fusillade tout à fait insignifiante s'engagea et ne put m'empêcher de faire la jonction, au moment où le bataillon isolé traversait la Djidiouia. Ainsi que je le craignais, il avait été attaqué par un grand nombre de Kabyles et avait déjà un tué et trois blessés; mais ce fut surtout à mon retour que je me félicitai de mon mouvement, car la faible troupe du commandant Manselon aurait eu à supporter seule l'attaque très-chaude qui nous attendait. Le bataillon indigène, qui était à l'arrière-garde, opposa à un ennemi nombreux et acharné une défense magnifique. Je fus obligé de faire tirer des obus pour déblayer le terrain et ralentir l'ardeur des Arabes qui, comme la veille, nous conduisirent jusqu'au camp.

« J'avais été obligé d'employer toutes les ressources de ma petite colonne dans cette journée qui nous coûta 15 blessés, dont 12 des tirailleurs indigènes. Pendant mon absence, les Arabes qui entouraient mon camp de Ben-Atia en avaient commencé l'attaque, mais l'arrivée de ma colonne les éloigna.

« Le 21, je laissai reposer les hommes, qui en avaient besoin après deux jours continuels de combats, et je me bornai à faire, avec ma cavalerie et les deux bataillons du 32e laissés la veille au camp, un grand fourrage qui fut à peine inquiété, parce que j'étais en plaine.

« L'état de mes vivres et de mes munitions, ainsi que la né-

Digitized by Google

cessité de protéger les tribus de la plaine, m'engagèrent à reprendre la route de Touzia des Beni-Dergoum.

« Le 22, devant un ennemi nombreux et fanatisé, je me mis en marche, ayant en tête le bataillon de la légion étrangère, sur chaque flanc un bataillon du 32e, les tirailleurs indigènes après les bagages, et le 9e bataillon des chasseurs d'Orléans à l'arrière-garde, où je laissai en même temps deux de mes pièces. La cavalerie et le goum étaient sur les flancs. L'ennemi, qui nous attendait, ne tarda pas à commencer une attaque des plus vives. Il aborda nos lignes de tirailleurs avec une audace et un acharnement que nous laissaient prévoir, du reste, les engagements antérieurs; profitant de la moindre ouverture dans les lignes, il entreprit plusieurs fois d'enlever nos tirailleurs, que des charges de cavalerie et des coups de canon protégeaient avec intelligence. Au passage du bois, où le 19 déjà le combat avait été si acharné, il y eut une mêlée sérieuse où les chasseurs d'Orléans en tuèrent plusieurs à la baïonnette.

« Après avoir donné l'ordre à la cavalerie de charger pour dégager les tirailleurs qui étaient entourés de tous côtés, je conduisis moi-même à leur secours un bataillon indigène à l'arrière-garde. Deux coups à mitraille purent être tirés avec succès.

« Nous chassâmes l'ennemi du bois, mais le succès nous coûta cher : le lieutenant-colonel Berthier, du 4e régiment de chasseurs, y fut tué, ainsi que 19 chasseurs d'Orléans, qui eurent de plus 25 blessés, dont le commandant, qui eut le genou traversé d'une balle. »

Le lieutenant-colonel Berthier, travaillé depuis deux jours d'un pressentiment de mort, est tombé frappé d'une balle au cœur, en exécutant une charge avec ses chasseurs. Un combat acharné s'établit sur son corps : les Arabes veulent à tout prix l'enlever; nos cavaliers mourront tous plutôt que d'abandonner le corps de leur chef; on se presse, on se heurte, on se tue. D'un côté, c'est un fanatisme que rien n'effraye; de l'autre, un sentiment d'honneur qui s'exalte par le danger!

Cependant l'événement va trahir le courage des Français;

Digitized by Google

deux Arabes ont saisi le cadavre par la tête, ils vont la couper et s'enfuir avec leur trophée sanglant. Un brigadier des chasseurs d'Orléans, VINCENT, voit leur action, se précipite, les tue tous les deux, et enlève le corps de la mêlée. Grâce à son courage, Berthier recevra les honneurs funèbres à Mostaganem. Le rapport du général de Bourjolly signale par ces simples mots la brillante action de Vincent : « Le brigadier Vincent a tué deux Arabes qui cherchaient à enlever le corps du lieutenant-colonel Berthier. » Quelques lignes plus haut, il avait dit avec la même simplicité : « Le chasseur DEFFINE a sauvé son sous-officier, pris un drapeau, reçu six blessures, dont deux coups de feu et quatre coups de yatagan. »

Qu'est-il besoin, en effet, de phrases brillantes et laudatives pour de pareils actes? Les citer simplement, brièvement, n'est-ce pas en faire l'éloge de la seule manière digne de leur sublime héroïsme?

Le rapport continue en ces termes : « Les pertes de l'ennemi furent énormes, à en juger par le nombre de cadavres qu'il laissa sur le terrain. Après cette chaude affaire, notre marche continua, comme elle avait toujours eu lieu, avec le plus grand ordre, en dépit d'une attaque acharnée que secondaient la difficulté du terrain et l'embarras d'un long convoi et de nombreux blessés. Le passage du défilé, dont j'avais fait occuper tous les points culminants, se fit avec calme et en bon ordre, et bien que l'ennemi, toujours nombreux et audacieux, nous accompagnât jusqu'à notre bivouac de Touzia, nous n'avons eu que 57 blessés et 22 tués. Je ne saurais trop faire ressortir l'à-plomb et l'intelligence qu'ont montrés les officiers et les troupes sous mes ordres dans les épreuves difficiles qu'ils ont eues à supporter. La série de combats que j'ai eus à soutenir a démontré, une fois de plus encore, ce que l'on peut attendre de nos soldats. Nos pertes s'élèvent en tout à 27 tués et 79 blessés. »

Pendant que le général de Bourjolly luttait avec avantage contre les insurgés de l'ouest, les généraux Cavaignac et Lamoricière opéraient d'un autre côté avec non moins de succès.

Digitized by Google

Le 24 septembre, le général Cavaignac écrivait au colonel Gagnon : « L'ennemi, pendant ces trois journées (21, 22, 23 septembre), a montré un acharnement peu ordinaire ; je vais, à marches forcées, en chercher l'explication à Lalla-Maghrnia. »

Le 29, le général Lamoricière, gouverneur général par intérim en l'absence du maréchal Bugeaud, écrivait, entre autres choses, à M. le ministre de la guerre : « *La Chimère* (bateau à vapeur) m'a apporté d'Oran un rapport du commandant Martimprey, que je vous envoie ci-joint en original, et qui vous fera connaître les détails de la catastrophe dont les environs de Ghazaouat ont été le théâtre.

« *La manière vraiment sublime dont s'est conduite cette petite troupe jusqu'au dernier moment est un fait digne de l'histoire.* (On verra plus bas quelle était la force de cette poignée de braves.) Je me borne à prescrire de faire rentrer à Tenez et à Orléansville divers détachements que nous avons aux travaux de route, et qui pourraient être compromis au milieu de l'exaltation des esprits qui va résulter, sans aucun doute, des nouvelles de l'ouest... Je ne pense pas que les deux colonnes de Mostaganem et d'Orléansville puissent seules venir à bout de l'insurrection des Flittas, des Beni-Ouraghis et de l'Ouaransenis. Cependant les événements de l'ouest m'obligeront très-probablement à conduire contre Abd-el-Kader la réserve d'infanterie que j'amène d'Alger. Il importe surtout d'empêcher que les forces venues de l'ouest ne se joignent à celles des insurgés de l'est ; le général Cavaignac n'avait pas ses troupes réunies lorsqu'est arrivée inopinément la catastrophe du colonel de Montagnac. Je crains qu'il n'ait éprouvé quelques difficultés pour rallier ses détachements, et, je le répète, il est probable que j'aurai à me diriger de ce côté. Dans cette hypothèse, les colonnes de Mostaganem et d'Orléansville continueront à défendre les parties non insurgées de leurs territoires, le général Reveu reviendra du sud, le général Marey sera de retour du Dira, et, de nouvelles forces devenant disponibles, il sera possible d'aller chercher l'insurrection au

Digitized by Google

sein même des montagnes où elle a maintenant son foyer. »

Quelle était donc cette catastrophe ? Quelle était donc cette *petite troupe dont la conduite, jusqu'au dernier moment, fut sublime et digne de l'histoire ?* Pourquoi l'ennemi montrait-il un *acharnement peu ordinaire ?* Pour quelle cause le général Cavaignac allait-il à *marches forcées* à Lalla-Maghrnia *chercher l'explication* de cet acharnement ? — Les détails que nous allons puiser dans les divers rapports des braves officiers témoins ou acteurs de l'affaire vont répondre à ces différentes questions.

On chercherait en vain dans l'histoire des autres peuples un fait plus glorieux que celui qui se trouve consigné dans ces rapports. Il faut remonter jusqu'à l'antiquité pour trouver dans l'histoire des Spartiates un héroïsme égal à celui de cette troupe luttant contre des milliers d'Arabes qui les criblent de balles, les hachent à coups de yatagan, sans pouvoir les dompter ; ils mourront jusqu'au dernier, s'il le faut, mais ils ne seront pas vaincus ! Nos annales nationales seules offrent des milliers d'exemples d'un courage aussi sublime.

On a déjà vu plus d'une fois figurer dans les bulletins et les actes officiels le nom de Djemmâ-Ghazaouat : c'est une petite crique à peu de distance de la frontière du Maroc, où l'on a établi, depuis le commencement des hostilités avec cet empire, un point de débarquement propice au ravitaillement des colonnes.

Des Arabes appartenant à une tribu *amie* vinrent, le 21 septembre, prévenir le lieutenant-colonel de Montagnac, commandant supérieur de la place, que des cavaliers ennemis avaient paru, et demandèrent protection. Aussitôt un détachement fort de 423 hommes, et composé presque entièrement du 10e bataillon de chasseurs d'Orléans, prend les armes, et, commandé par le colonel de Montagnac, se porte à la rencontre de ces maraudeurs.

Mais, au lieu de maraudeurs, c'était l'émir en personne qui se présentait à la tête de 4 ou 5,000 cavaliers.

Nous suivrons le rapport du chef-d'escadron Martimprey, du 27 septembre.

Digitized by Google

« M. le lieutenant-colonel de Montagnac sortit de Ghazaouat, dimanche 21, à dix heures du soir, laissant par écrit à M. le capitaine Coffyn le commandement supérieur, en l'invitant verbalement, quand il rentrerait, à se porter au-devant de lui pour l'appuyer de son mouvement.

« La petite colonne du colonel était ainsi composée :

« 346 hommes du 8e bataillon d'Orléans et 9 officiers;

« 62 hommes du 2e hussards et 3 officiers;

« 1 interprète;

« 2 hommes du train.

« Entre la cavalerie, les officiers et les bagages, on pouvait compter 80 chevaux et mulets.

« Les gibernes étaient approvisionnées à 60 cartouches; il n'y avait pas de réserve.

« Le but de la sortie du colonel était d'empêcher la jonction d'Abd-el-Kader avec le chiqr Ben-ab-den-Rossels, réfugié chez les Traras, et de protéger les Souhalias.

« Il était, le 22 au matin, à Gamis, d'où il écrivit à M. Coffyn relativement à des guides, lui annonçant qu'il se portait sur l'Oued-Baouli.

« Dans cette même journée, à neuf heures du matin, le capitaine adjudant-major Jonquières, du 10e d'Orléans, avec 100 chevaux du 4e chasseurs et à peu près autant d'hommes d'infanterie éclopés, vint avec des transports à Ghazaouat chercher des vivres, et demanda, de la part du lieutenant-colonel de Barral, commandant la colonne mobile de Maghrnia, et ce, par ordre du général Cavaignac, 300 hommes du 8e d'Orléans et les hommes valides des 15e léger et 10e d'Orléans. Le colonel de Barral avait besoin de ce renfort pour appuyer, en se portant sur Aïn-Kebara, les mouvements du général Cavaignac, en opération chez les Traras. La lettre du général qui ordonnait ces dispositions avait été trente-six heures à parvenir à M. de Barral.

« M. Coffyn, dans l'impossibilité d'obtempérer à ces demandes, remit le capitaine de Jonquières en route, avec les approvisionnements demandés, l'escadron du 4e chasseurs,

Digitized by Google

35 hommes des 15e leger et 10e d'Orléans, et quelques isolés qui devaient rejoindre à Lalla-Maghrnia.

« La lettre du colonel de Barral, communiquée immédiatement par un exprès à M. de Montagnac, provoqua de sa part une réponse qu'il lui adressa par l'intermédiaire de M. Coffyn, en même temps que cet officier recevait la lettre dont suit copie :

« Le 22 septembre, cinq heures et demie du soir.

« Mon cher capitaine, envoyez tout ce que le colonel de Barral vous demande.

« Je ne puis donner les hommes du bataillon de M. Froment-Coste.

« Nous sommes entourés de goums considérables, composés de gens du Maroc. Nous avons eu quelques coups de fusil avec eux.

« Abd-el-Kader arrive ce soir à Sidi-Bou-Djenara.

« Je ne puis rejoindre Djemmâ-Ghazaouat sans exposer les Souhalias à une déroute complète.

« Je vais me tenir sur la ligne où je suis établi.

« Envoyez-moi, demain, des vivres de toute nature pour deux jours par les Souhalias, au bivouac sur l'Oued-Taouli.

« Faites toujours de même; tenez-moi au courant de tout.

« Il faut huit mulets pour les vivres.

« Tout à vous.

« L. DE MONTAGNAC.

« N'oubliez pas deux jours de *viande sur pied*.

« Entendez-vous avec l'intendant. »

« La lettre destinée au colonel de Barral fut expédiée de suite, mais il est probable qu'elle ne lui est pas parvenue.

« Le 22 septembre, vers deux heures du matin, le colonel de Montagnac quitta son bivouac de l'Oued-Taouli, marchant dans la direction de l'est, et certainement entraîné par des renseignements perfides. Il établit son camp au point du jour sur le ruisseau de Sidi-Brahim, et y fit faire le café. A sept heures du matin, le colonel, laissant la garde des bagages au

Digitized by Google

commandant Froment-Coste, avec la compagnie de carabiniers et la 3e compagnie du 8e d'Orléans, se porta en avant avec les 2e, 6e et 7e compagnies du même bataillon, fortes entre elles de 185 hommes, et l'escadron de M. de Saint-Alphonse, qui comptait 60 chevaux. A trois quarts de lieue du camp, des cavaliers arabes assez nombreux paraissant sur un plateau, les deux premiers pelotons de l'escadron chargèrent, avec le commandant Cognord en tête. Immédiatement ils furent écrasés sur leur gauche par une masse de cavalerie qui se démasqua.

« Le colonel de Montagnac se lança de suite avec les deux pelotons de réserve, qui éprouvèrent le même sort. Vingt cavaliers, débris de ces escadrons, viennent se rallier autour de l'infanterie. Le colonel, mortellement blessé, fait former le carré, envoie le maréchal-des-logis Barbut ordonner au commandant Froment-Coste de l'appuyer, et expire presque aussitôt.

« Pendant près d'une heure le carré lutte contre les charges ardentes et répétées de toute la cavalerie, qu'Abd-el-Kader conduisait lui-même et qui s'élevait à près de 3,000 chevaux. Les cartouches s'épuisent, et enfin, suivant l'expression d'un carabinier, les Arabes resserrant le cercle autour de ce groupe immobile et devenu silencieux, le font tomber sous leur feu comme un vieux mur.

« Le 23, le capitaine Coffyn reçut, à sept heures, un billet très-pressé du colonel de Barral, daté sous Nédroma, cinq heures et demie du matin, et qui demandait instamment des nouvelles du colonel de Montagnac.

« Vers huit heures, on entendit distinctement de Djemmâ-Ghazaouat une fusillade très-vive dans la direction de Sidi-Brahim, qui dura à peu près trois heures, et cessa complétement.

« C'était celle qui venait d'écraser la colonne Montagnac.

« Le commandant Froment-Coste, qui avait été laissé à la garde des bagages, s'élance en toute hâte avec la 2e compagnie et une section de carabiniers de son bataillon. Devenu

Digitized by Google

l'objet des efforts de l'ennemi, il est aussi frappé par les premières balles, et bientôt sa troupe succombe sous le nombre.

Il ne restait plus que le capitaine de Géraud avec 80 hommes et les petits bagages de la colonne. Il fait former le carré, et réussit, au milieu du feu, à atteindre un marabout, celui de Sidi-Brahim, où il se barricade; de petites ouvertures lui offrent des créneaux; là, pendant quatre heures, il soutient trois attaques, ne répondant aux assaillants qu'à bout portant. Abd-el-Kader lui écrit trois fois pour l'engager à se rendre, lui représentant qu'il ne peut échapper ni à ses cavaliers ni aux 5 ou 6,000 Kabyles qui le cernent. A la lecture de ces lettres, les soldats répondent avec leur capitaine qu'ils ne se rendront pas. Un drapeau tricolore, formé avec des lambeaux, est arboré sur le marabout. Le soir Abd-el-Kader, renonçant à les forcer, établit un cordon de gardes nombreux autour d'eux, et continue sa marche dans l'est.

Depuis le mardi jusqu'au vendredi (26), à six heures du matin, le capitaine de Géraud, entouré et attaqué, reste dans cette position, sans vivres, sans eau : l'urine, mêlée à un peu d'absinthe ou d'eau-de-vie, sert à tromper la soif. Enfin, 73 hommes emportant 7 blessés se font jour à la baïonnette avec une telle énergie, que, pendant une heure, on n'ose poursuivre le carré qu'ils forment en marchant. Plus tard, munis de balles qu'ils ont fendues en quatre, ils repoussent encore les cavaliers et les Kabyles qui les entourent et arrivent ainsi à une lieue de Ghazaouat; mais les munitions et les forces sont épuisées. Le capitaine de Géraud succombe, et les 60 braves qui restaient de cette colonne, s'engageant dans un défilé où ils ont été précédés, meurent autour de son corps.

Cependant le capitaine Coffyn, dès les premiers coups de fusil du 23, avait fait rentrer le troupeau dans la place et prendre les armes à la garnison. Laissant le commandement au capitaine Bidon, il s'était mis en marche à neuf heures dans la direction du feu, emmenant avec lui 130 hommes et 16 hussards commandés par le sous-lieutenant Roux, qu'il poussa en avant.

Digitized by Google

A la hauteur de Gamès, cette avant-garde aperçut de nombreux cavaliers, les reconnut bientôt, fut chargée, et dut se replier sur l'infanterie. Le mouvement de retraite était commandé par les circonstances. Les crêtes voisines se couvrirent de Kabyles. M. Coffyn regagna la place, qu'il importait avant tout de garantir. Il y arriva à trois heures seulement, après avoir eu à tirailler avec les villages insurgés qui jalonnaient sa route.

A peine rentré dans la place, on s'empressa d'y organiser tous les moyens de défense. Mais la plus cruelle incertitude planait sur le sort de la troupe du colonel Montagnac, au milieu des récits divers des gens du pays avec lesquels on était encore en communication.

Le 24, une balancelle mit à la voile, à midi, pour porter à Oran ces premières nouvelles. Le soir, à dix heures, on vit arriver un hussard du 2e, démonté, accablé de fatigue et de besoin, qui avait dû se traîner sur les genoux pour atteindre Ghazaouat, mais dont l'esprit était fortement frappé. Il raconta qu'échappé au grand désastre de la veille, il avait vu périr toute la colonne.

Toute la journée du 25 on resta sans nouvelles. Le 26, à quatre heures du matin, un carabinier du 8e d'Orléans, nommé Rapin, entre dans la place et vient confirmer la nouvelle apportée par le hussard. Il raconte le désastre de la colonne, dont une partie avait pu se retrancher dans un marabout; mais la fusillade ayant cessé de ce côté, il ne doute pas que tous ceux qui s'y étaient retirés n'aient cessé de vivre. Rapin, qui est parvenu à échapper au massacre en se cachant dans le feuillage d'un figuier, a mis trois nuits pour regagner Ghazaouat.

Il paraissait qu'il n'y avait plus à douter désormais de l'étendue de notre perte, lorsque le même jour (26), à neuf heures du matin, une assez vive fusillade se fait entendre à une lieue de la place. On crut d'abord que c'était la colonne de Tlemcen ou de Maghrnia. On se préparait à prendre les armes, quand, à la hauteur du village du Ouled-Zeri, on voit déboucher quelques hommes sans armes cherchant à rega-

Digitized by Google

gner le poste. On court au-devant d'eux; un coup de canon est tiré pour les protéger. Le capitaine Corcy, du 4e chasseurs, qui commande cette sortie, peut sauver 12 hommes et ramasser 8 cadavres. Un combat s'engage pour enlever encore quelques morts.

C'étaient les débris de cette compagnie retirée dans le marabout.

Un journal d'Oran a publié un récit de l'affaire du marabout de Sidi-Brahim, écrit sous la dictée du caporal Lavaissière, un des quelques braves qui ont survécu à ce combat héroïque. Nous nous garderons bien de rien changer à la simplicité de ce récit, qui va ajouter de nouveaux détails à ceux que nous venons de donner, en prouvant que la conduite de nos soldats a été plus admirable encore qu'on ne l'avait pensé.

« Il ne restait plus de notre beau bataillon, dit Lavaissière, que 83 hommes sous les ordres du capitaine de Géraud et du lieutenant Chappedelaine, laissés à la garde des bagages pendant l'action; le docteur Boragutti et l'interprète Lévy s'y trouvaient. Le capitaine de Géraud, voyant tout perdu, songea à mettre sa troupe à couvert et se dirigea sur le marabout de Sidi-Brahim, à un quart d'heure sur la droite. Sa retraite ne se fit pas sans combat; il perdit cinq hommes.

« La porte du marabout étant très-basse, les hommes escaladèrent les murailles; une partie des bêtes de somme put entrer dans la cour, qui présentait un carré contenant vingt hommes sur chaque face. Chaque homme avait quatre paquets de cartouches; et comme on avait abandonné les sacs, il y avait très-peu de vivres : il était onze heures du matin.

« Le capitaine me fit monter sur le marabout, au milieu des balles ennemies, pour planter un drapeau formé de la ceinture rouge de M. Chappedelaine et de mon mouchoir bleu. Le drapeau devait avertir la colonne du colonel de Barral, que l'on savait à trois lieues. Je descendis, puis je remontai avec une lunette, et regardai dans la campagne sans rien voir.

« Bientôt le marabout fut entouré par la cavalerie ennemie,

Digitized by Google

Abd-el-Kader envoya un prisonnier sommer M. de Géraud de se rendre : on répondit qu'on ne voulait pas se rendre. Il fit écrire une lettre par un de ses chefs, et la fit porter par un cavalier arabe qu'on laissa approcher après l'avoir fait descendre de cheval. La lettre disait que si on ne se rendait pas, l'émir ferait couper la tête à tout le monde. Le capitaine de Géraud répondit que *les Français mouraient, mais ne se rendaient pas.*

« Une deuxième lettre fut apportée; elle avait été écrite par l'adjudant Thomas, fait prisonnier. Il disait qu'ils étaient 82 prisonniers, au nombre desquels se trouvaient quatre clairons et M. Lazzaret, lieutenant. Abd-el-Kader lui faisait dire que si les Français ne se rendaient pas, il les aurait plus tard. On fit la même réponse. Enfin, une troisième lettre écrite en arabe fut apportée; elle disait la même chose, et M. de Géraud répondit encore que les Français se battraient jusqu'à la fin, et que si l'ennemi voulait, il n'avait qu'à commencer; nous étions tous prêts et bien résolus jusqu'au dernier.

« Cette réponse fut à peine reçue que le feu commença sur les quatre faces; le mur était haut de 4 pieds. Le feu et le jet des pierres dura cinq quarts d'heure : on se battait à bout portant. Abd-el-Kader se retira et alla camper à dix minutes du marabout. Il était deux heures. Jusque-là il n'y avait eu que le sergent Styart de blessé à la joue droite. Nous avons dû tuer beaucoup de monde.

« L'attaque recommença de la part des Kabyles à coups de fusil et à coups de pierres. La nuit, on tira peu. Le lendemain 24, à dix heures, Abd-el-Kader revint avec ses cavaliers et ses fantassins. Il tint sa cavalerie éloignée, et fit attaquer par son infanterie. Nous avions passé la nuit à faire des demi-créneaux aux murs, et nous avions coupé nos balles en quatre ou en six. Nous nous sommes presque constamment battus jusqu'au lendemain à deux heures après midi. Alors, Abd-el-Kader fit sonner la marche de la cavalerie par un de nos clairons prisonniers, le nommé Arrieu, qui est le plus fort. Il ne laissa autour du marabout que trois postes d'observation, de 150

Digitized by Google

hommes chacun, composés des Ouled-Djenane, des Souhalia et des Msirda.

« A la fin du troisième jour, nous avons commencé à avoir faim et soif; nous avons été réduits à boire de l'urine mêlée avec un peu d'eau-de-vie et d'absinthe. On fit le complot de partir dans la nuit, mais comme les factionnaires s'étaient rapprochés et postés de six pas en six pas, nous avons cru devoir rester la nuit. Les Arabes nous disaient que si nous voulions, ils nous donneraient de l'eau à boire et bien des galettes à manger. A sept heures, on s'est préparé à partir. Nous avons franchi le rempart, les officiers en tête, pour courir sur le premier poste à la baïonnette, et nous l'avons enlevé tout de suite. Trois factionnaires eurent seulement le temps de tirer. La colonne se mit en marche, en carré de tirailleurs; elle reçut très-peu de coups de fusil, les hommes étaient très-faibles et très-fatigués. Elle marcha jusque vis-à-vis le village des Ouled-Zeri, de l'autre côté du ravin, sans avoir plus de 4 blessés.

« Arrivés à la pointe du plateau, on a formé le carré pour se reposer, et nous avons vu alors les Ouled-Zeri sortir de leurs demeures avec leurs fusils et descendre dans le ravin. Les gens de Sidi-Hamar et des villages environnants descendaient aussi dans le ravin pour nous couper. Ils avaient été prévenus par deux cavaliers. Il était plus de huit heures, nous étions pressés en queue par 2,000 Kabyles, et l'on a pensé que le plus sûr moyen était de fondre par la ligne la plus courte sur les Arabes qui nous barraient la route. On descendit toujours en gardant la même formation. Au milieu du ravin, on forma le carré, et là il y eut beaucoup des nôtres de tués. Les Arabes pouvaient tirer sur nous à loisir et de tous côtés; nous avions épuisé notre dernière cartouche.

« Enfin, on gagna le bas du ravin et on forma un troisième carré dans des figuiers : nous n'étions plus que 40 hommes; notre brave lieutenant, M. Chappedelaine, avait été tué entre le deuxième et le troisième carré; au milieu du dernier étaient encore debout le capitaine, le chirurgien et l'interprète. Les Arabes étaient tellement nombreux qu'une tuerie générale al-

Digitized by Google

lait avoir lieu. Alors, ne prenant conseil que de notre désespoir, et résolus à vendre chèrement notre vie, après nous être encouragés et dit un dernier adieu, nous nous précipitons sur les Arabes à la baïonnette, nos officiers toujours en tête; 14 ont pu se faire jour et être recueillis bientôt par la garnison de Djemmâ, qui venait à nous. Deux sont tombés morts en arrivant. »

M. le lieutenant-général Lamoricière reçut, le 15 octobre, une lettre de M. Courby de Cognord, chef-d'escadron au 2e de hussards, fait prisonnier le 23 septembre. Abd-el-Kader lui-même fit remettre cette lettre à M. Lamoricière. Les faits qu'elle contient ne diffèrent par aucune circonstance importante des récits qu'on vient de lire; elle constate cependant que les hommes de la colonne Montagnac n'ont heureusement pas tous succombé; 96, presque tous blessés, sont au pouvoir d'Abd-el-Kader qui, d'après les termes de la lettre, aurait recommandé à tous les chefs de tribus de les traiter avec humanité.

La colonne du lieutenant-colonel Montagnac se composait de 423 hommes; 96, parmi lesquels 29 seulement sans blessures, ont été pris malgré leurs efforts désespérés; 14, dont 4 ont succombé depuis, sont parvenus à regagner Ghazaouat. Notre perte a donc été de 313 hommes.

M. Courby de Cognord est le seul officier qui ait survécu. Il avait eu deux chevaux tués sous lui, et reçu cinq blessures quand il a été relevé évanoui sur le champ de bataille.

Voici les noms des quatorze héros qui ont réussi à traverser des nuées de Kabyles sous une grêle de balles, et sont rentrés à Ghazaouat : Davanne, hussard au 2e régiment. Natalie, hussard, même régiment;

Lavaissière, caporal au 8e bataillon de chasseurs d'Orléans; Langlois, Raimond, chasseurs;

Léger, Lapparat, Michel, Sier, Blanc, Antoine, Armand, Delfieu, Rapin, carabiniers.

Pendant que quelques journaux publiés chez nos sincères amis d'outre-Manche lancent leur bave impure sur nos batail-

Digitized by Google

lons d'Afrique assez maladroits pour se conduire en héros, en dépit des calomnies dont on cherche à les salir, le lieutenant-général Lamoricière tire une noble vengeance de la trahison de Djemmâ-Ghazaouat.

Abd-el-Kader, avec environ 2,800 chevaux, fomentait l'insurrection des Traras et d'autres populations nombreuses entassées dans le pâté de montagnes compris entre Lalla-Maghrnia, Djemmâ-Ghazaouat et l'embouchure de la Tafna. Tous les combattants s'étaient donné rendez-vous pour la défense du sol d'Aïn-Kebira, par où nos troupes devaient nécessairement entrer dans la montagne.

Que ne peuvent des soldats français sous la direction des Lamoricière et des Cavaignac, et sous la conduite directe d'officiers formés par de tels maîtres?

D'habiles manœuvres, des marches pénibles sur un terrain hérissé de pics et de rochers, sur un terrain où une distance de deux lieues à franchir tient les soldats sur pied toute une journée, assurent bientôt l'avantage à nos troupes.

« Toutes ces tribus, dit M. de Lamoricière dans son rapport du 17 octobre, étaient à ma discrétion, resserrées entre mon camp et la mer, dont je n'étais pas à plus d'une lieue et demie. Je pouvais faire descendre dans les affreux ravins où elles s'étaient jetées sans avoir le moyen d'en sortir, des bataillons d'infanterie qui eussent obtenu une complète vengeance de cette insurrection.

Dans la disposition d'esprit de nos troupes, cette vengeance eût été trop sévère peut-être. »

Magnanimes paroles qui répondent victorieusement à toutes les ignobles calomnies de la presse anglaise! Les soldats sont animés par le souvenir de leurs frères d'armes trahis et massacrés, ils peuvent se venger! le droit est pour eux, l'occasion est venue; mais dans *la disposition d'esprit* où sont nos généreux soldats, *la vengeance pourrait être trop sévère*, elle deviendrait un massacre; cette idée les arrête et ils pardonnent à ceux qu'ils avaient le droit d'immoler.

Noble générosité dont nos voisins d'outre-mer ne trouveraient

Digitized by Google

pas un seul exemple équivalent dans leurs sanglantes annales.

Un monument sera élevé à Djemmâ-Ghazaouat, aux braves qui, dans cette funeste rencontre, ont si vaillamment soutenu l'honneur du drapeau. Ce monument, qui portera les noms des officiers et soldats qui ont succombé, perpétuera la mémoire d'une résistance héroïque, et rappellera à jamais sur la terre africaine le dévouement et l'inébranlable énergie de notre armée.

28 octobre 1845.

(*Extrait des rapports officiels.*)

PENSÉES.

... il est toujours beau sur la rive étrangère,
De conquérir même un tombeau.

Et qu'importe d'ailleurs au mortel qui succombe
Qu'un saule désolé se penche sur sa tombe,
Qu'un palmier la surmonte en des pays lointains,
Qu'un tertre de gazon ou de sable l'indique?
Les vers dans notre France, aussi bien qu'en Afrique,
Rongent les débris des humains.

Mais on entend sortir du lugubre silence
Les chants victorieux des enfants de la France :
Dès lors tous nos blessés, écoutant ces guerriers,
Semblent, dans leur ivresse, oublier leurs tortures ;
Car jamais nos soldats ne sentent leurs blessures,
Quand on les couvre de lauriers.

Mme Anaïs Ségalas.
(Cinquième algérienne.)

Digitized by Google

LA MÈRE COUPABLE

OU

L'AUTRE TARTUFE,

Drame en cinq actes,

PAR BEAUMARCHAIS.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, grand-seigneur espagnol. (D'une famille noble et sans orgueil.)

LE CHEVALIER LÉON, fils du comte et de la comtesse Almaviva. (Jeune homme épris de la liberté, comme toutes les âmes ardentes et neuves.)

M. BÉGEARSS, Irlandais, major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire du comte. (Homme très-profond et grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.)

FIGARO, valet de chambre, chirurgien et homme de confiance du comte. (Homme formé par l'expérience du monde et des événements.)

M. FAL, notaire du comte. (Homme exact et très-honnête.)

GUILLAUME, Allemand, valet de M. Bégearss. (Homme trop simple pour un tel maître.)

LA COMTESSE ALMAVIVA, épouse du comte. (Très-malheureuse, et d'une angélique piété.)

FLORESTINE, pupille et filleule du comte Almaviva. (Jeune personne d'une grande sensibilité.)

SUZANNE, première caméristе de la comtesse, épouse de Figaro. (Excellente femme, bien attachée à sa maîtresse, et revenue des illusions du monde.)

UN CLERC de Fal. (Personnage muet.)

(La scène se passe à Paris, dans l'hôtel occupé par la famille du comte, vers la fin de 1790.)

ACTE I.

(Le théâtre représente un salon bien orné.)

SCÈNE I.

SUZANNE, seule, tenant des fleurs obscures, dont elle fait un bouquet.

Que madame s'éveille et sonne; mon triste ouvrage est achevé. (*Elle s'assied avec abandon.*) A peine est-il neuf heures, et je me sens déjà d'une fatigue... Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit tout entière. — « Demain, Su-

Digitized by Google

« zanne, au point du jour, fais apporter beaucoup de fleurs, « et garnis-en mes cabinets. » — Au portier : « Que de la « journée il n'entre personne pour moi. — Tu me formeras « un bouquet de fleurs noires et rouge foncé, un seul œillet « blanc au milieu. » Le voilà. Pauvre maîtresse ! elle pleurait !.. Pour qui ce mélange d'apprêts ?.... Eh ! eh ! si nous étions en Espagne, ce serait aujourd'hui la fête de son fils Léon... (*Avec mystère*) et d'un autre homme qui n'est plus !... (*Elle regarde les fleurs.*) Les couleurs du sang et du deuil !... (*Elle soupire.*) Ce cœur blessé ne guérira jamais ! Attachons-le d'un crêpe noir, puisque c'est là sa triste fantaisie.

(Elle attache le bouquet.)

SCÈNE II.

FIGARO, regardant avec mystère, SUZANNE.

(Cette scène doit marcher chaudement.)

SUZANNE. Entre donc, Figaro !.. Tu prends l'air d'un amant en bonne fortune chez ta femme !

FIGARO. Peut-on vous parler librement ?

SUZANNE, *se levant*. Oui, si la porte reste ouverte.

FIGARO. Et pourquoi cette précaution ?

SUZANNE. C'est que l'homme dont il s'agit peut entrer d'un moment à l'autre.

FIGARO. Honoré Tartufe Bégearss ?

SUZANNE. Et c'est un rendez-vous donné... Ne t'accoutume donc pas à charger son nom d'épithètes ; cela peut se redire et nuire à tes projets.

FIGARO. Il s'appelle Honoré.

SUZANNE. Mais non pas Tartufe.

FIGARO. Morbleu !

SUZANNE. Tu as le ton bien soucieux !

FIGARO. Furieux ! Est-ce là notre convention ? M'aidez-vous franchement, Suzanne, à prévenir un grand désordre ? Serais-tu dupe encore de ce très-méchant homme ?

SUZANNE. Non ; mais je crois qu'il se méfie de moi ; il ne me

Digitized by Google

dit plus rien. J'ai peur, en vérité, qu'il ne nous croie raccommodés.

FIGARO. Feignons toujours d'être brouillés.

SUZANNE. Mais qu'as-tu donc appris qui te donne une telle humeur ?

FIGARO. Recordons-nous d'abord sur le principe. Depuis que nous sommes à Paris, et que M. Almaviva... il faut bien lui donner son nom; puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle monseigneur.

SUZANNE, *avec humeur*. C'est beau ! et madame sort sans livrée ! Nous avons l'air de tout le monde !

FIGARO. Depuis, dis-je, qu'il a perdu, par une querelle de jeu, son libertin de fils aîné, tu sais comme tout a changé pour nous, comme l'humeur du comte est devenue sombre et terrible.

SUZANNE. Tu n'es pas mal bourru non plus.

FIGARO. Comme son autre fils paraît lui devenir odieux !

SUZANNE. Que trop !

FIGARO. Comme madame est malheureuse !

SUZANNE. C'est un grand crime qu'il commet !

FIGARO. Comme il redouble de tendresse pour sa pupille Florestine; comme il fait surtout des efforts pour dénaturer sa fortune !

SUZANNE. Sais-tu, mon pauvre Figaro, que tu commences à radoter ? Si je sais tout cela, qu'est-il besoin de me le dire ?

FIGARO. Encore faut-il bien s'expliquer pour s'assurer que l'on s'entend. N'est-il pas avéré pour nous que cet astucieux Irlandais, le fléau de cette famille, après avoir chiffré, comme secrétaire, quelques ambassades auprès du comte, s'est emparé de leurs secrets à tous ? que ce profond machinateur a su les entraîner, de l'indolente Espagne, en ce pays remué de fond en comble, espérant mieux y profiter de la désunion où ils vivent, pour séparer le mari de la femme, épouser la jeune pupille, et envahir les biens d'une maison qui se délabre ?

SUZANNE. Enfin, moi, que puis-je à cela ?

FIGARO. Ne jamais le perdre de vue et me mettre au cours de ses démarches.

Digitized by Google

SUZANNE. Mais je te rends tout ce qu'il dit.

FIGARO. Oh ! tout ce qu'il dit... n'est pas ce qu'il veut dire ! Mais saisir en parlant les mots qui lui échappent, le moindre geste, un mouvement; c'est là qu'est le secret de l'âme ! Il se trame ici quelque horreur. Il faut qu'il s'en croie assuré; car je lui trouve un air... plus faux, plus perfide et plus fat... cet air de sots du pays, triomphant avant le succès. Ne peux-tu être aussi perfide que lui, l'amadouer, le bercer d'espoir ? quoi qu'il demande, ne pas le refuser ?..

SUZANNE. C'est beaucoup.

FIGARO. Tout est bien, et tout marche au but, si j'en suis promptement instruit.

SUZANNE. Et si j'en instruis ma maîtresse ?

FIGARO. Il n'est pas temps encore; ils sont tous subjugués par lui : on ne te croirait pas, tu nous perdrais sans les sauver. Suis-le partout comme son ombre..., et moi, je l'épie en dehors.

SUZANNE. Mon ami, je te dis qu'il se défie de moi, et s'il nous surprenait ensemble... Le voilà qui descend... Ferme !... ayons l'air de quereller bien fort.

(Elle pose le bouquet sur la table.)

FIGARO, *élevant la voix*. Moi, je ne le veux pas. Que je t'y prenne une autre fois !...

SUZANNE. Certes !... oui, je te crains beaucoup.

FIGARO, *feignant de lui donner un soufflet*. Ah ! tu me crains ! Tiens, insolente !

SUZANNE, *feignant de l'avoir reçu*. Des coups, à moi !... chez ma maîtresse !

SCÈNE III.

FIGARO, LE MAJOR, BÉGEARSS, SUZANNE.

BÉGEARSS, *en uniforme, un crêpe au bras*. Eh ! mais, quel bruit ! Depuis une heure, j'entends disputer de chez moi...

FIGARO, *à part*. Depuis une heure !

BÉGEARSS. Je sors, je trouve une femme éplorée...

SUZANNE, *feignant de pleurer*. Le malheureux lève la main sur moi !

Digitized by Google

BÉGEARSS. Ah! l'horreur!... Monsieur Figaro, un galant homme a-t-il jamais frappé une personne de l'autre sexe?

FIGARO, *brusquement*. Eh! morbleu! monsieur, laissez-nous. Je ne suis point un galant homme, et cette femme n'est point une personne de l'autre sexe; elle est ma femme; une insolente, qui se mêle des intrigues, et qui croit pouvoir me braver, parce qu'elle a des gens ici qui la soutiennent... Ah! j'entends la morigéner...

BÉGEARSS. Est-on brutal à cet excès?

FIGARO. Monsieur, si je prends un arbitre de mes procédés envers elle, ce sera moins vous que tout autre, et vous savez trop bien pourquoi.

BÉGEARSS. Vous me manquez, monsieur; je vais m'en plaindre à votre maître.

FIGARO, *raillant*. Vous manquer! moi! c'est impossible.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

BÉGEARSS, SUZANNE.

BÉGEARSS. Mon enfant, je n'en reviens point. Quel est donc le sujet de son emportement?

SUZANNE. Il m'est venu chercher querelle; il m'a dit cent horreurs de vous. Il me défendait de vous voir, de jamais oser vous parler. J'ai pris votre parti; la dispute s'est échauffée; elle a fini par un soufflet... Voilà le premier de sa vie; mais moi, je veux me séparer. Vous l'avez vu?

BÉGEARSS. Laissons cela. Quelque léger nuage altérait ma confiance en toi; mais ce débat l'a dissipé.

SUZANNE. Sont-ce là vos consolations?

BÉGEARSS. Va, c'est moi qui t'en vengerai. Il est bien temps que je m'acquitte envers toi, ma pauvre Suzanne! Pour commencer, apprends un grand secret... Mais sommes-nous bien sûrs que la porte est fermée?... (*Suzanne va y voir. Il dit à part.*) Ah! si je puis avoir seulement trois minutes l'écrin au double fond que j'ai fait faire à la comtesse, où sont ces importantes lettres...

Digitized by Google

SUZANNE, *revenant*. Eh bien! ce grand secret?

BÉGEARSS. Sers ton ami : ton sort devient superbe. J'épouse Florestine; c'est un point arrêté; son père le veut absolument.

SUZANNE. Qui, son père?

BÉGEARSS. Et d'où sors-tu donc? Règle certaine, mon enfant : lorsque telle orpheline arrive chez quelqu'un comme pupille, ou bien comme filleule, elle est toujours la fille du mari. (*D'un ton sérieux.*) Bref, je puis l'épouser... si tu me la rends favorable.

SUZANNE. Oh! mais Léon en est très-amoureux.

BÉGEARSS. Leur fils? (*Froidement.*) Je l'en détacherai.

SUZANNE, *étonnée*. Ah!... Elle aussi, elle en est fort éprise.

BÉGEARSS. De lui?

SUZANNE. Oui.

BÉGEARSS, *froidement*. Je l'en guérirai.

SUZANNE, *plus surprise*. Ah! ah!... Madame, qui le sait, donne les mains à leur union.

BÉGEARSS, *froidement*. Nous la ferons changer d'avis.

SUZANNE, *stupéfaite*. Aussi?... Mais, Figaro, si je vois bien, est le confident du jeune homme.

BÉGEARSS. C'est le moindre de mes soucis. Ne serais-tu pas aise d'en être délivrée?

SUZANNE. S'il ne lui arrive aucun mal...

BÉGEARSS. Fi donc! la seule idée flétrit l'austère probité. Mieux instruits sur leurs intérêts, ce sont eux-mêmes qui changeront d'avis.

SUZANNE, *incrédule*. Si vous faites cela, monsieur...

BÉGEARSS, *appuyant*. Je le ferai. Tu sais que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement. (*D'un air caressant.*) Je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

SUZANNE, *incrédule*. Ah! si madame avait voulu...

BÉGEARSS. Je l'aurais consolée, sans doute; mais elle a dédaigné mes vœux. Suivant le plan que le comte a formé, la comtesse va au couvent.

SUZANNE, *vivement*. Je ne me prête à rien contre elle.

Digitized by Google

BÉGEARSS. Que diable! il la sert dans ses goûts. Je l'entends toujours dire : « Ah! c'est un ange sur la terre! »

SUZANNE, *en colère*. Eh bien! faut-il la tourmenter?

BÉGEARSS. Non; mais du moins la rapprocher de ce ciel, la patrie des anges, dont elle est un moment tombée... Et puisque, dans ces nouvelles et merveilleuses lois, le divorce s'est établi...

SUZANNE, *vivement*. Le comte veut s'en séparer?

BÉGEARSS. S'il peut.

SUZANNE, *en colère*. Ah! les scélérats d'hommes! Quand on les étranglerait tous!...

BÉGEARSS, *riant*. J'aime à croire que tu m'en exceptes?

SUZANNE. Ma foi..., pas trop...

BÉGEARSS. J'adore ta franche colère : elle met à jour ton bon cœur. Quant à l'amoureux chevalier, il le destine à voyager... longtemps. Le Figaro, homme expérimenté, sera notre discret conducteur. (*Il lui prend la main.*) Et voici ce qui nous concerne : le comte, Florestine et moi, habiterons le même hôtel, et la chère Suzanne à nous, chargée de toute la confiance, sera notre surintendant, commandera la domesticité, aura la grande main sur tout. Plus de mari, plus de soufflets, plus de brutal contradicteur; des jours filés d'or et de soie, et la vie la plus fortunée...

SUZANNE. A vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine?

BÉGEARSS, *caressant*. A dire vrai, j'ai compté sur tes soins. Tu fus toujours une excellente femme! J'ai tout le reste dans ma main; ce point seul est entre les tiennes. (*Vivement.*) Par exemple, aujourd'hui, tu peux nous rendre un signalé... service... (*Suzanne l'examine. Se reprenant.*) Je dis un signalé, par l'importance qu'il y met. (*Froidement.*) Car, ma foi, c'est bien peu de chose! Le comte aurait la fantaisie... de donner à sa fille, en signant le contrat, une parure absolument semblable aux diamants de la comtesse. Il ne voudrait pas qu'on le sût.

SUZANNE. Ah! ah!...

BÉGEARSS. Ce n'est pas trop mal vu. De beaux diamants ter-

Digitized by Google

minent bien des choses ! Peut-être il va te demander d'apporter l'écrin de sa femme, pour en confronter les dessins avec ceux de son joaillier...

SUZANNE. Pourquoi comme ceux de madame ? C'est une idée assez bizarre !

BÉGEARSS. Il prétend qu'ils soient aussi beaux... Tu sens, pour moi, combien c'était égal. Tiens, vois-tu ? le voici qui vient.

SCÈNE V.

SUZANNE, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE. Monsieur Bégearss, je vous cherchais.

BÉGEARSS. Avant d'entrer chez vous, monsieur, je venais prévenir Suzanne que vous avez dessein de lui demander cet écrin.

SUZANNE. Au moins, monseigneur, vous sentez...

LE COMTE. Eh ! laisse là ton monseigneur : n'ai-je pas ordonné, en passant dans ce pays-ci ?...

SUZANNE. Je trouve, monseigneur, que cela vous amoindrit.

LE COMTE. C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté.

SUZANNE. Eh bien! monsieur, du moins vous me donnez votre parole ?

LE COMTE, *fièrement*. Depuis quand suis-je méconnu ?

SUZANNE. Je vais donc vous le chercher. (*A part.*) Dame ! Figaro m'a dit de ne rien refuser.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE. J'ai tranché sur le point qui paraissait l'inquiéter.

BÉGEARSS. Il en est un, monsieur, qui m'inquiète beaucoup plus; je vous trouve un air accablé...

LE COMTE. Te le dirai-je, mon ami? La perte de mon fils me semblait le plus grand malheur, un chagrin plus piquant fait saigner ma blessure et rend ma vie insupportable.

Digitized by Google

BÉGEARSS. Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus, je vous dirais que votre second fils...

LE COMTE, *vivement*. Mon second fils !... je n'en ai point.

BÉGEARSS. Calmez-vous, monsieur : raisonnons. La perte d'un enfant chéri peut vous rendre injuste envers l'autre, envers votre épouse, envers vous. Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de pareils faits ?

LE COMTE. Des conjectures? Ah ! j'en suis trop certain ! Mon grand chagrin est de manquer de preuves. Tant que mon pauvre fils vécut, j'y mettais fort peu d'importance. Héritier de mon nom, de mes places, de ma fortune..., que me faisait cet autre individu ? Mon froid dédain, un nom de terre, une croix de Malte, une pension, m'auraient vengé de sa mère et de lui. Mais conçois-tu mon désespoir, en perdant un fils adoré, de voir un étranger succéder à ce rang, à ces titres ; et, pour irriter ma douleur, venir tous les jours me donner le nom odieux de son père ?

BÉGEARSS. Monsieur, je crains de vous aigrir, en cherchant à vous apaiser ; mais la vertu de votre épouse...

LE COMTE. Ah ! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire un affront tel que celui-là ! Commander vingt ans, par ses mœurs, la piété la plus sévère, l'estime et le respect du monde ; et verser sur moi seul, par cette conduite affectée, tous les torts qu'entraîne après soi ma prétendue bizarrerie ! Ma haine pour eux s'en augmente.

BÉGEARSS. Que vouliez-vous donc qu'elle fît, même en la supposant coupable ? Est-il au monde quelque faute qu'un repentir de vingt années ne doive effacer à la fin ? Fûtes-vous sans reproche vous-même ? Et cette jeune Florestine que vous nommez votre pupille, et qui vous touche de plus près...

LE COMTE. Qu'elle assure donc ma vengeance. Je dénaturerai mes biens, et les lui ferai tous passer. Déjà trois millions d'or, arrivés de la Vera-Cruz, vont lui servir de dot, et c'est à toi que je les donne. Aide-moi seulement à jeter sur ce don un voile impénétrable. En acceptant mon portefeuille et te pré-

Digitized by Google

sentant comme époux, suppose un héritage, un legs de quelque parent éloigné...

BÉGEARSS, *montrant le crêpe de son bras.* Voyez que, pour vous obéir, je me suis déjà mis en deuil.

LE COMTE. Quand j'aurai l'agrément du roi pour l'échange entamé de toutes mes terres d'Espagne contre des biens de ce pays, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux.

BÉGEARSS, *vivement.* Et moi, je n'en veux point. Croyez-vous que, sur des soupçons peut-être encore très-peu fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation entière de l'héritier de votre nom, d'un jeune homme plein de mérite? car il faut avouer qu'il en a...

LE COMTE, *impatienté.* Plus que mon fils, voulez-vous dire? Chacun le pense comme vous; cela m'irrite contre lui!...

BÉGEARSS. Si votre pupille m'accepte; et si, sur vos grands biens, vous prélevez, pour la doter, ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporterai point l'idée d'en devenir le propriétaire, et ne les recevrai qu'autant que le contrat en contiendra la donation que mon amour sera censé lui faire.

LE COMTE *le serre dans ses bras.* Loyal et franc ami! Quel épou je donne à ma fille!

SCÈNE VII.

SUZANNE, LE COMTE, BÉGEARSS.

SUZANNE. Monsieur, voilà le coffre aux diamants; ne le gardez pas trop longtemps, que je puisse le remettre en place avant qu'il soit jour chez madame.

LE COMTE. Suzanne, en t'en allant, défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

SUZANNE, *à part.* Avertissons Figaro de ceci.

(Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARRS. Quel est votre projet sur l'examen de cet écrin ?

LE COMTE, *tirant de sa poche un bracelet entouré de brillants.* Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront : écoute. Un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, et que l'on nommait Chérubin...

BÉGEARSS. Je l'ai connu ; nous servions dans le régiment dont je vous dois d'être major. Mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

LE COMTE. C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui, je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion. Un an après la naissance du fils qu'un combat détesté m'enlève... (*Il met la main à ses yeux.*) Lorsque je m'embarquai vice-roi du Mexique, au lieu de rester à Madrid, ou dans mon palais à Séville, ou d'habiter Aguas-Frescas, qui est un superbe séjour, quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit ? Le vilain château d'Astorga, chef-lieu d'une méchante terre que j'avais achetée des parents de ce page. C'est là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence, qu'elle y a mis au monde... (après neuf ou dix mois, que sais-je ?) ce misérable enfant qui porte les traits d'un perfide. Jadis, lorsque l'on m'avait peint pour le bracelet de la comtesse, le peintre, ayant trouvé ce page fort joli, désira d'en faire une étude ; c'est un des beaux tableaux de mon cabinet...

BÉGEARSS. Oui... (*Il baisse les yeux.*) A telles enseignes, que votre épouse...

LE COMTE, *vivement.* Ne veut jamais le regarder ? Eh bien ! sur ce portrait, j'ai fait faire celui-ci, dans ce bracelet, pareil en tout au sien, fait par le même joaillier qui monta tous les diamants ; je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite. Sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévère éclaircit ma honte à l'instant.

Digitized by Google

BÉGEARSS. Si vous me demandez mon avis, monsieur, je blâme un tel projet.

LE COMTE. Pourquoi.

BÉGEARSS. L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelque hasard. heureux ou malheureux, vous eût présenté certains faits, je vous excuserais de les approfondir; mais tendre un piége! des surprises! Eh! quel homme un peu délicat voudrait prendre un tel avantage sur son plus mortel ennemi?

LE COMTE. Il est trop tard pour reculer : le bracelet est fait; le portrait du page est dedans...

BÉGEARSS, *prenant l'écrin.* Monsieur, au nom du véritable honneur!...

LE COMTE, *qui a enlevé le bracelet de l'écrin.* Oh! mon cher portrait, je te tiens! J'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de le porter...

(Il y substitue l'autre.)

BÉGEARSS, *feint de s'y opposer; ils tirent l'écrin chacun de son côté; Bégearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colère.* Ah! voilà la boîte brisée!

LE COMTE, *regardant.* Non : ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers!

(Il veut l'ouvrir.)

BÉGEARSS, *s'y opposant.* Je me flatte, monsieur, que vous n'abuserez point...

LE COMTE, *impatient.* « Si quelque heureux hasard vous eût présenté quelques faits », me disais-tu dans le moment, « je vous excuserais de les approfondir. » Le hasard me les offre, et je vais suivre ton conseil.

(Il arrache les papiers.)

BÉGEARS, *avec chaleur.* Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrais pas devenir complice d'un pareil attentat! Remettez ces papiers, monsieur, ou souffrez que je me retire.

(Il s'éloigne. Le comte tient les papiers, il lit le premier qui se présente. Bégearss le regarde en dessous, et s'applaudit secrètement.)

LE COMTE, *avec fureur.* Je n'en veux pas apprendre davantage; renferme tous les autres, et moi, je garde celui-ci.

Digitized by Google

BÉGEARSS. Non; quel qu'il soit, vous avez trop d'honneur pour commettre une...

LE COMTE, *fièrement*. Une?... Achevez, tranchez le mot, je puis l'entendre.

BÉGEARSS, *se courbant*. Pardon, monsieur, mon bienfaiteur! et n'imputez qu'à ma douleur l'indécence de mon reproche.

LE COMTE. Loin de t'en savoir mauvais gré, je t'en estime davantage. (*Il se jette sur un fauteuil.*) Ah! perfide Rosine!... Car malgré mes légèretés, elle est la seule pour qui j'aie éprouvé... J'ai subjugué les autres femmes! Ah! je sens à ma rage combien cette indigne passion... Je me déteste de l'aimer!

BÉGEARSS. Au nom de Dieu, monsieur, remettez ce fatal papier.

SCÈNE IX.

LE COMTE, FIGARO, BÉGEARSS.

LE COMTE, *se levant, à Figaro*. Homme importun, que voulez-vous?

FIGARO. J'entre parce qu'on a sonné.

LE COMTE, *en colère*. J'ai sonné? Valet curieux!...

FIGARO. Interrogez le joaillier, qui l'a entendu comme moi.

LE COMTE. Mon joaillier? que me veut-il?

FIGARO. Il dit qu'il a un rendez-vous pour un bracelet qu'il a fait.

(Bégearss s'aperçoit qu'il cherche à voir l'écrin qui est sur la table, et fait ce qu'il peut pour le masquer.)

LE COMTE. Ah! qu'il revienne un autre jour.

FIGARO, *avec malice*. Mais, pendant que monsieur a l'écrin de madame ouvert, il serait peut-être à propos...

LE COMTE, *en colère*. Monsieur l'inquisiteur, partez; et, s'il vous échappe un seul mot...

FIGARO. Un seul mot? J'aurais trop à dire; je ne veux rien faire à demi.

(Il examine l'écrin, le papier que tient le comte, lance un fier coup d'œil à Bégearss, et sort.)

Digitized by Google

SCÈNE X.

LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE. Refermons ce perfide écrin. J'ai la preuve de ce que je cherchais; je la tiens; j'en suis désolé. Pourquoi l'ai-je trouvée? Ah! Dieu! Lisez, lisez, monsieur Bégearss.

BÉGEARSS, *repoussant le papier*. Entrer dans de pareils secrets! Dieu préserve qu'on m'en accuse!

LE COMTE. Quelle est donc la sèche amitié qui repousse mes confidences? Je vois qu'on n'est compatissant que pour les maux qu'on éprouve soi-même.

BÉGEARSS. Quoi! pour refuser ce papier?... (*Vivement.*) Serrez-le donc : voici Suzanne.

(Il referme vite le secret de l'écrin; le comte met la lettre dans sa veste, sur sa poitrine.)

SCÈNE XI.

SUZANNE, LE COMTE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *accourant*. L'écrin? l'écrin? madame sonne.

BÉGEARSS *le lui donne*. Suzanne, vous voyez que tout y est en bon état.

SUZANNE. Qu'a donc monsieur? il est troublé!

BÉGEARSS. Ce n'est rien qu'un peu de colère contre votre indiscret mari, qui est entré malgré ses ordres.

SUZANNE, *finement*. Je l'avais dit pourtant de manière à être entendue.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

LÉON, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE *veut sortir, il voit entrer Léon*. Voici l'autre!

LÉON, *timidement, veut embrasser le comte*. Mon père, agréez mon respect. Avez-vous bien passé la nuit?

LE COMTE, *sèchement, le repousse*. Où fûtes-vous, monsieur, hier au soir?

Digitized by Google

LÉON. Mon père, on me mena dans une assemblée estimable.

LE COMTE. Où vous fîtes une lecture?

LÉON. On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques et le droit de s'en relever.

LE COMTE, *amèrement*. Les vœux des chevaliers en sont?

BÉGEARSS. Qui fut, dit-on, très-applaudi?

LÉON. Monsieur, on a montré quelque indulgence pour mon âge.

LE COMTE. Donc, au lieu de vous préparer à partir pour vos caravanes, à bien mériter de votre ordre, vous vous faites des ennemis? Vous allez, composant, écrivant sur le ton du jour.... Bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme d'un savant!

LÉON, *timidement*. Mon père, on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit.

LE COMTE. Discours d'enthousiaste! On voit où vous voulez en venir.

(Il veut sortir.)

LÉON. Mon père!

LE COMTE, *dédaigneux*. Laissez à l'artisan des villes ces locutions triviales : les gens de notre état ont un langage plus élevé. Qui est-ce qui dit mon père, à la cour? Monsieur, appelez-moi monsieur : vous sentez l'homme du commun.... Son père!... (*Il sort; Léon le suit en regardant Bégearss, qui lui fait un signe de compassion.*) Allons, monsieur Bégearss, allons.

ACTE II.

(Le théâtre représente la bibliothèque du comte.)

SCÈNE I.

LE COMTE, seul.

Puisqu'enfin je suis seul, lisons cet étonnant écrit, qu'un

Digitized by Google

hasard presque incroyable a fait tomber entre mes mains. (*Il tire de son sein la lettre de l'écrin, et la lit en pesant sur tous les mots.*) « Malheureux insensé! Notre sort est rempli. La « surprise nocturne que vous avez osé me faire dans un châ- « teau où vous fûtes élevé, dont vous connaissiez les détours, « la violence qui s'en est suivie; enfin, votre crime..., le « mien..., (*il s'arrête*) reçoit sa juste punition. Aujourd'hui, « jour de Saint-Léon, patron de ce lieu et le vôtre, je viens « de mettre au monde un fils, mon opprobre et mon déses- « poir. Grâce à de tristes précautions, l'honneur est sauf, « mais la vertu n'est plus... Condamnée désormais à des « larmes intarissables, je sens qu'elles n'effaceront point un « crime dont l'effet reste subsistant. Ne me voyez jamais! c'est « l'ordre irrévocable de la misérable Rosine..., qui n'ose « plus signer un autre nom. » (*Il porte sa main avec la lettre à son front.*) Qui n'ose plus signer un autre nom!... Ah! Rosine! où est le temps?... mais tu es avilie!... (*Il s'agite.*) Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme! un misérable corrupteur... Mais voyons la réponse écrite sur la même lettre. (*Il lit.*) « Puisque je ne dois plus vous voir, la vie m'est « odieuse, et je vais la perdre avec joie, dans la vive attaque « d'un fort où je ne suis point commandé. Je vous renvoie « tous vos reproches, le portrait que j'ai fait de vous et la « boucle de cheveux que je vous dérobai. L'ami qui vous « rendra ceci, quand je ne serai plus, est sûr; il a vu tout « mon désespoir. Si la mort d'un infortuné vous inspirait un « reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner à l'héritier... « d'un autre plus heureux!... puis-je espérer que le nom de « Léon vous rappellera quelquefois le souvenir du malheureux « qui expire en vous adorant, et signe, pour la dernière fois, « Chérubin-Léon d'Astorga? » Puis, en caractères sanglants... « Blessé à mort, je rouvre cette lettre, et vous écris avec mon « sang ce douloureux, cet éternel adieu... Souvenez-vous... » Le reste est effacé par les larmes... (*Il s'agite.*) Ce n'est point là, non plus, l'écrit d'un méchant homme! Un malheureux égarement... (*Il s'assied et reste absorbé.*) Je me sens déchiré!

Digitized by Google

SCÈNE II.

BÉGEARSS, LE COMTE.

(Bégearss en entrant s'arrête, regarde le comte, et se mord le doigt avec mystère.)

LE COMTE. Ah! mon cher ami, venez donc! vous me voyez dans un accablement...

BÉGEARSS. Très-effrayant, monsieur; je n'osais avancer.

LE COMTE. Je viens de lire cet écrit. Non, ce n'étaient point des ingrats ni des monstres, mais de malheureux insensés, comme ils le disent eux-mêmes...

BÉGEARSS. Je l'ai présumé comme vous.

LE COMTE, *se levant et se promenant.* Les misérables femmes, en se laissant séduire, ne savent guère les maux qu'elles apprêtent...; elles vont, elles vont..., les affronts s'accumulent, et le monde, injuste et léger, accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines... On le taxe de dureté pour les sentiments qu'il refuse au fruit d'un coupable adultère!... Nos désordres à nous ne leur enlèvent presque rien; ne peuvent du moins leur enlever la certitude d'être mères, ce bien inestimable de la maternité! tandis que leur moindre caprice, un goût, l'étourderie la plus légère détruit dans l'homme le bonheur..., le bonheur de toute sa vie : la sécurité d'être père. Ah! ce n'est pas légèrement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes!... le bien, le mal de la société sont attachés à leur conduite; le paradis ou l'enfer des familles dépend, à tout jamais, de l'opinion qu'elles ont donnée d'elles.

BÉGEARSS. Calmez-vous; voici votre fille.

SCÈNE III.

BÉGEARSS, LE COMTE, FLORESTINE.

FLORESTINE, *un bouquet au côté. Au comte.* On vous disait, monsieur, si occupé, que je n'osais pas vous fatiguer de mon respect.

LE COMTE. Occupé de toi, mon enfant, ma fille! Ah! je me plais à te donner ce nom, car j'ai pris soin de ton enfance. Le

Digitized by Google

mari de ta mère était fort dérangé; en mourant, il ne laissa rien; elle-même, en quittant la vie, t'a recommandée à mes soins; je lui engageai ma parole; je la tiendrai, ma fille, en te donnant un noble époux. Je te parle avec liberté devant cet ami qui nous aime. Regarde autour de toi, choisis : ne trouves-tu personne ici digne de posséder ton cœur?

FLORESTINE, *lui baisant la main.* Vous l'avez tout entier, monsieur; et, si je me vois consultée, je répondrai que mon bonheur est de ne point changer d'état. Monsieur votre fils, en se mariant (car sans doute il ne restera plus dans l'ordre de Malte aujourd'hui), monsieur votre fils, en se mariant, peut se séparer de son père. Ah! permettez que ce soit moi qui prenne soin de vos vieux jours; c'est un devoir, monsieur, que je remplirai avec joie.

LE COMTE. Laisse, laisse *monsieur*, réservé pour l'indifférence; on ne sera point étonné qu'une enfant si reconnaissante me donne un nom plus doux : appelle-moi ton père.

BÉGEARSS. Elle est digne, en honneur, de votre confidence entière. (*A Florestine.*) Mademoiselle, embrassez ce bon, ce tendre protecteur; vous lui devez plus que vous ne pensez... sa tutelle n'est qu'un devoir; il fut l'ami... l'ami secret de votre mère... et, pour tout dire en un mot...

SCÈNE IV.

BÉGEARSS, LE COMTE, LA COMTESSE, FLORESTINE, FIGARO.

FIGARO, *annonçant.* Madame la comtesse.

BÉGEARSS, *jetant un regard furieux sur Figaro; à part.* Au diable le faquin!

LA COMTESSE, *au comte.* Figaro m'avait dit que vous vous trouviez mal; effrayée, j'accours, et je vois...

LE COMTE, *en montrant Figaro.* Que cet homme officieux vous a fait encore un mensonge.

FIGARO. Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si défait... heureusement, il n'en est rien.

(Bégearss examine Figaro.)

Digitized by Google

LA COMTESSE. Bonjour, monsieur Bégearss. (*A Florestine.*) Te voilà, Florestine; je te trouve radieuse... mais voyez donc comme elle est fraîche et belle! si le Ciel m'eût donné une fille, je l'aurais voulue comme toi, de figure et de caractère; il faudra bien que tu m'en tiennes lieu. Le veux-tu, Florestine?

FLORESTINE, *lui baisant la main.* Ah! madame!

LA COMTESSE. Qui t'a donc fleurie si matin?

FLORESTINE, *avec joie.* Madame, on ne m'a point fleurie; c'est moi qui ai fait des bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui la Saint-Léon?

LA COMTESSE. Charmante enfant, qui n'oublies rien! (*Elle la baise au front; le comte fait un geste terrible, Bégearss le retient. La comtesse, à Figaro.*) Puisque nous voilà rassemblés, avertissez mon fils que nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE, *au comte.* Pendant qu'ils vont le préparer, mon parrain, faites-nous donc voir ce beau buste de Washington, que vous avez, dit-on, chez vous.

LE COMTE. J'ignore qui me l'envoie : je ne l'ai demandé à personne, et sans doute, il est pour Léon : il est beau, je l'ai dans mon cabinet. Venez tous.

(Bégearss, en sortant le dernier, se retourne deux fois pour examiner Figaro, qui le regarde de même. Ils ont l'air de se menacer sans se parler.

SCÈNE V.

FIGARO, seul, arrangeant la table et les tasses pour le déjeuner.

Serpent ou basilic, tu peux me mesurer, me lancer des regards affreux, ce sont les miens qui te tueront. Mais où reçoit-il ses paquets? Il ne vient rien pour lui de la poste à l'hôtel... Est-il monté seul de l'enfer? quelque autre diable correspond... et moi, je ne puis découvrir...

SCÈNE VI.

SUZANNE, FIGARO.

SUZANNE *accourt, regarde, et dit vivement à l'oreille de Figaro.* C'est lui que la pupille épouse; il a la promesse du comte; il guérira Léon de son amour; il en détachera Florestine; il

Digitized by Google

fera consentir madame ; il te chasse de la maison ; il cloître ma maîtresse en attendant que l'on divorce ; fait déshériter le jeune homme, et me rend maîtresse de tout. Voilà les nouvelles du jour.

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE VII.

FIGARO, seul.

Non, s'il vous plaît, monsieur le major, nous compterons ensemble auparavant ; vous apprendrez de moi qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grâce à l'Ariane Suzon, je tiens le fil du labyrinthe, et le Minotaure est cerné. Je t'envelopperai dans tes piéges et te démasquerai si bien !... Quel intérêt assez puissant lui fait faire une telle école, desserre les dents d'un tel homme ? S'en croirait-il assez sûr pour ?... La sottise et la vanité sont compagnons inséparables ! Mon politique babille et se confie... il a perdu le coup. *Y a faute...*

SCÈNE VIII.

FIGARO, GUILLAUME.

GUILLAUME, *une lettre à la main.* Messieïr Bégearrs ! ché fois qu'il n'est pas pour ici.

FIGARO, *arrangeant le déjeuner.* Tu peux l'attendre, il va rentrer.

GUILLAUME, *reculant.* Mein Got ! ch' attendrai pas messieïr en gombagnie de fous ! mon maître il voudrait point, ché chure.

FIGARO. Il te le défend ! Eh bien, donne la lettre, je vais la lui remettre en rentrant.

GUILLAUME, *reculant.* Pas pli à vous les lettres. O tiaple ! il voudra bientôt me jasser.

FIGARO, *à part.* Il faut pomper le sot. (*Haut.*) Tu... viens de la poste, je crois ?...

GUILLAUME. Tiaple ! non, ché viens pas.

FIGARO. C'est sans doute quelque missive du gentleman... du parent irlandais dont il vient d'hériter ? Tu sais cela, toi, bon Guillaume.

Digitized by Google

GUILLAUME, *riant niaisement.* Lettre d'un qui est mort, messieïr ! non, ché vous prie. Celui-là, ché crois pas, partié ! ce sera bien plitôt d'une autre. Peut-être il viendrait d'un qu'ils sont là... pas contents, dehors.

FIGARO. D'un de nos mécontents, dis-tu ?

GUILLAUME. Oui; mais ch'assure pas...

FIGARO, *à part.* Cela se peut; il est fourré dans tout. (*Haut.*) On pourrait voir, et, au timbre assurer...

GUILLAUME. Ch'assure pas, pourquoi les lettres ils vient chez messieïr O'Conor. Et puis, ché sais pas quoi c'est timpré, moi.

FIGARO, *vivement.* O'Conor ! banquier irlandais ?

GUILLAUME. Mon foi !

FIGARO *revient à lui, froidement.* Ici près, derrière l'hôtel ?

GUILLAUME. Ein fort choli maison, partié ! tes gens très... beaucoup gracieux, si j'osse tire.

(Il se retire à l'écart.)

FIGARO, *à lui-même.* O fortune ! ô bonheur !

GUILLAUME, *revenant.* Parle pas, fous, de s'té banquier, pour personne; entende-vous? Ch'aurais pas dû... Tartaifle !

(Il frappe du pied.)

FIGARO. Va, je n'ai garde; ne crains rien.

GUILLAUME. Mon maître, il dit, messieïr, vous âfre tout l'esprit, et moi, pas... Alors, c'est chuste... Mais peut-être je suis mécontent d'avoir dit à vous...

FIGARO. Et pourquoi?

GUILLAUME. Ché sais pas... le valet trahir, voyez-vous... l'être un péché qu'il est parpare, vil, et même... puéril.

FIGARO. Il est vrai; mais tu n'as rien dit.

GUILLAUME, *désolé.* Mon Tié ! Mon Tié ! ché sais pas, là... quoi tire ou non... Ah !

(Il regarde niaisement les livres de la bibliothèque, et se retire en soupirant.)

FIGARO, *à part.* Quelle découverte ! Hasard, je te salue. (*Il cherche ses tablettes.*) Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécile... De même que les brigands redoutent les réverbères...; oui, mais

Digitized by Google

un sot est un falot, la lumière passe à travers. (*Il dit en écrivant sur ses tablettes.*) O'Conor, banquier irlandais : c'est là qu'il faut que j'établisse mon noir comité des recherches. Ce moyen-là n'est pas trop constitutionnel ; *ma per Dio*, l'utilité, et puis, j'ai mes exemples. (*Il écrit.*) Quatre ou cinq louis d'or au valet chargé des détails de la poste, pour ouvrir dans un cabaret chaque lettre d'Honoré-Tartufe Bégearss... Monsieur le Tartufe-Honoré, vous cesserez enfin de l'être ! un dieu m'a mis sur votre piste. (*Il serre ses tablettes.*) Hasard, dieu méconnu, les anciens t'appelaient destin ; nos gens te donnent un autre nom...

SCÈNE IX.

FIGARO, FLORESTINE, LA COMTESSE, LE COMTE, BÉGEARSS, GUILLAUME.

BÉGEARSS *aperçoit Guillaume, et dit avec humeur, en lui prenant la lettre.* Ne peux-tu pas les garder chez moi ?

GUILLAUME. Ché crois celui-ci c'est tout comme.

(Il sort.)

SCÈNE X.

FIGARO, FLORESTINE, LA COMTESSE, LE COMTE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE, *au comte.* Monsieur, ce buste est un très-beau morceau : votre fils l'a-t-il vu ?

BÉGEARSS, *la lettre ouverte.* Ah ! lettre de Madrid ! du secrétaire du ministre ! (*Au comte.*) Il y a un mot qui vous regarde. (*Il lit.*) « Dites au comte Almaviva que le courrier qui part « demain lui porte l'agrément du roi pour l'échange de toutes « ses terres. »

(Figaro écoute, et se fait, sans parler, un signe d'intelligence.)

LA COMTESSE. Figaro ? dis donc à mon fils que nous déjeunons tous ici.

FIGARO. Madame, je vais l'avertir.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

FLORESTINE, LA COMTESSE, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *à Bégearss.* J'en veux donner avis sur-le-champ

Digitized by Google

à mon acquéreur. Envoyez-moi du thé dans mon arrière-cabinet.

FLORESTINE. Mon petit papa, c'est moi qui vous le porterai.

LE COMTE, *bas à Florestine*. Pense beaucoup au peu que je t'ai dit.

(Il la baise au front et sort.)

SCÈNE XII.

LÉON, FLORESTINE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LÉON, *avec chagrin*. Mon père s'en va quand j'arrive! Il m'a traité avec une rigueur...

LA COMTESSE, *sévèrement*. Mon fils, quel discours tenez-vous? Dois-je toujours me voir froissée par l'injustice de chacun! Votre père a besoin d'écrire à la personne qui échange ses terres.

FLORESTINE, *gaiement, à Léon*, Vous regrettez votre papa; nous aussi nous le regrettons. Cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargée, monsieur, de vous présenter ce bouquet.

(Elle fait une grande révérence, et attache le bouquet à la boutonnière de Léon.)

LÉON. Il n'en pouvait prier quelqu'un qui me rendît ses bontés aussi chères...

(Il l'embrasse.)

FLORESTINE, *se débattant*. Voyez, madame, si jamais on peut badiner avec lui sans qu'il abuse au même instant...

LA COMTESSE, *souriant*. Mon enfant, le jour de sa fête on peut bien lui passer quelque chose.

FLORESTINE, *baissant les yeux*. Pour l'en punir, madame, faites-lui lire le discours qui fut, dit-on, tant applaudi hier à l'assemblée.

LÉON. Si maman juge que j'ai tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE. Ah! madame, ordonnez-le-lui.

LA COMTESSE. Apportez-nous, mon fils, votre discours; moi,

Digitized by Google

je vais prendre quelque ouvrage pour l'écouter avec plus d'attention.

FLORESTINE, *gaiement*. Obstiné! c'est bien fait, et je l'entendrai malgré vous.

LÉON, *tendrement*. Malgré moi, quand vous l'ordonnez? Ah! Florestine, j'en défie.

(La comtesse et Léon sortent chacun de leur côté.)

SCÈNE XIII.

FLORESTINE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS, *bas*. Eh bien! mademoiselle, avez-vous deviné l'époux qu'on vous destine?

FLORESTINE, *avec joie*. Mon cher monsieur Bégearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui puis-je porter les yeux? Mon parrain m'a bien dit : Regarde autour de toi, choisis. Je vois l'excès de sa bonté; ce ne peut être que Léon. Mais moi, sans bien, dois-je abuser...

BÉGEARS, *d'un ton terrible*. Qui? Léon! son fils? votre frère?

FLORESTINE, *avec un cri douloureux*. Ah! monsieur!...

BÉGEARSS. Ne vous a-t-il pas dit : Appelle-moi ton père. Réveillez-vous, ma chère enfant! écartez un songe trompeur qui pouvait devenir funeste.

FLORESTINE. Ah! oui, funeste pour tous deux!

BÉGEARSS. Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre âme.

(Il sort en la regardant.)

SCÈNE XIV.

FLORESTINE, seule en pleurant.

O Ciel! il est mon frère, et j'ose avoir pour lui... Quel coup d'une lumière affreuse! et, dans un tel sommeil, qu'il est cruel de s'éveiller!

(Elle tombe accablée sur le siége.

Digitized by Google

SCÈNE XV.

LÉON, un papier à la main, FLORESTINE.

LÉON, *joyeux, à part.* Maman n'est pas rentrée, et M. Bégearss est sorti. Profitons d'un moment heureux. (*A Florestine.*) Florestine, vous êtes ce matin et toujours d'une beauté parfaite; mais vous avez un air de joie, un ton aimable de gaieté qui ranime mes espérances.

FLORESTINE, *au désespoir.* Ah! Léon!...

(Elle retombe.)

LÉON. Ciel! vos yeux sont noyés de larmes, et votre visage défait m'annonce quelque grand malheur!...

FLORESTINE. Des malheurs? ah! Léon, il n'en est que pour moi!

LÉON. Florestine, ne m'aimez-vous plus, lorsque mes sentiments pour vous?...

FLORESTINE, *se levant avec vivacité.* Vos sentiments? ne m'en parlez jamais.

LÉON. Quoi! l'amour le plus pur...

FLORESTINE, *au désespoir.* Finissez ces cruels discours, ou je vais vous fuir à l'instant.

LÉON. Grand Dieu! qu'est-il donc arrivé? M. Bégearss vous a parlé, mademoiselle; je veux savoir ce que vous a dit M. Bégearss.

SCÈNE XVI.

LÉON, LA COMTESSE, FLORESTINE.

LÉON, *à la comtesse.* Maman, venez à mon secours. Vous me voyez au désespoir. Florestine ne m'aime plus.

FLORESTINE, *pleurant.* Moi, madame, ne plus l'aimer! Mon parrain, vous et lui! c'est le cri de ma vie entière.

LA COMTESSE. Mon enfant, je n'en doute pas; ton cœur excellent m'en répond. Mais de quoi donc s'afflige-t-il?

LÉON. Maman, vous approuvez l'ardent amour que j'ai pour elle?

Digitized by Google

FLORESTINE, *se jetant dans les bras de la comtesse.* Ordonnez-lui de se taire. (*Pleurant.*) Il me fait mourir de douleur.

LA COMTESSE. Mon enfant, je ne t'entends point; ma surprise égale la sienne... Elle frissonne entre mes bras! Qu'a-t-il donc fait qui puisse te déplaire?

FLORESTINE, *se relevant sur elle.* Madame, il ne me déplaît point; je l'aime et le respecte à l'égal de mon frère; mais qu'il n'exige rien de plus.

LÉON. Vous l'entendez, maman! Cruelle fille, expliquez-vous!

FLORESTINE. Laissez-moi, laissez-moi, ou vous me causerez la mort.

SCÈNE XVII.

FIGARO, arrivant d'un côté avec l'équipage du thé; LÉON, LA COMTESSE, FLORESTINE, SUZANNE, arrivant de l'autre côté avec un métier à tapisserie.

LA COMTESSE. Remporte tout, Suzanne; il n'est pas plus question de déjeuner que de lecture.—Vous, Figaro, servez du thé à votre maître; il écrit dans son cabinet. — Et toi, ma Florestine, viens dans le mien rassurer ton amie. Mes chers enfants, je vous porte en mon cœur; pourquoi l'affligez-vous l'un après l'autre sans pitié? Il y a ici des choses qu'il est important d'éclaircir.

(Elles sortent.)

SCÈNE XVIII.

FIGARO, SUZANNE, LÉON.

SUZANNE, *à Figaro.* Je ne sais pas de quoi il est question; mais je parierais bien que c'est là du Bégearss tout pur. Je veux absolument prémunir ma maîtresse.

FIGARO. Attends que je sois plus instruit : nous nous concerterons ce soir. Oh! j'ai fait une découverte...

SUZANNE. Et tu me la diras...

(Elle sort.)

SCÈNE XIX.

FIGARO, LÉON.

LÉON, *désolé.* Ah! Dieu!

FIGARO. De quoi s'agit-il donc, monsieur?

Digitized by Google

LÉON. Hélas! je l'ignore moi-même. Jamais je n'avais vu Florestine de si belle humeur, et je savais qu'elle avait eu un entretien avec mon père. Je la laisse un instant avec M. Bégearss; je la trouve seule, en rentrant, les yeux remplis de larmes, et m'ordonnant de la fuir pour toujours. Que peut-il donc lui avoir dit?

FIGARO. Si je ne craignais pas votre vivacité, je vous instruirais sur des points qu'il vous importe de savoir; mais lorsque nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faudrait qu'un mot de vous, trop vif, pour me faire perdre le fruit de dix années d'observations.

LÉON. Ah! s'il ne faut qu'être prudent... Que crois-tu donc qu'il lui ait dit?

FIGARO. Qu'elle doit accepter Honoré Bégearss pour époux; que c'est une affaire arrangée entre monsieur votre père et lui.

LÉON. Entre mon père et lui? Le traître aura ma vie.

FIGARO. Avec ces façons-là, monsieur, le traître n'aura pas votre vie; mais il aura votre maîtresse et votre fortune avec elle.

LÉON. Eh bien! ami, pardon! apprends-moi ce que je dois faire.

FIGARO. Deviner l'énigme du Sphinx ou bien en être dévoré. En d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire et dissimuler avec lui.

LÉON, *avec fureur*. Me modérer!... Oui, je me modérerai; mais j'ai la rage dans le cœur. M'enlever Florestine! (*Voyant venir Bégearss.*) Ah! le voici qui vient!... je vais m'expliquer... froidement.

FIGARO. Tout est perdu si vous vous échappez.

SCÈNE XX.

FIGARO, LÉON, BÉGEARSS.

LÉON, *se contenant mal*. Monsieur!... monsieur, un mot. Il importe à votre repos que vous répondiez sans détour. Florestine est au désespoir; qu'avez-vous dit à Florestine?

Digitized by Google

BÉGEARSS, *d'un ton glacé*. Et qui vous a dit que je lui ai parlé? Ne peut-elle avoir des chagrins sans que j'y sois pour quelque chose?

LÉON, *vivement*. Point d'évasion, monsieur. Elle était d'une humeur charmante; en sortant d'avec vous, on la voit fondre en larmes. De quelque part qu'elle en reçoive, mon cœur partage ses chagrins. Vous m'en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BÉGEARSS. Avec un ton moins absolu, on peut tout obtenir de moi; je ne sais point céder à des menaces.

LÉON, *furieux*. Eh bien, perfide, défends-toi : j'aurai ta vie ou tu auras la mienne.

(Il met la main à son épée.)

FIGARO, *les arrêtant*. Monsieur Bégearss! au fils de votre ami? dans sa maison? où vous logez?

BÉGEARSS, *se contenant*. Je sais trop ce que je me dois... Je vais m'expliquer avec lui; mais je n'y veux point de témoins. Sortez et laissez-nous ensemble.

LÉON. Va, mon cher Figaro; tu vois qu'il ne peut m'échapper. Ne lui laissons aucune excuse.

FIGARO, *à part*. Moi, je cours avertir son père.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

LÉON, BÉGEARSS.

LÉON, *lui barrant la porte*. Il vous convient peut-être mieux de vous battre que de parler. Vous êtes le maître du choix; mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BÉGEARSS, *froidement*. Léon, un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami. Devais-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu presque à gouverner son maître?

LÉON, *s'asseyant*. Au fait, monsieur; je vous attends.

BÉGEARSS. Oh! que vous allez regretter une fureur déraisonnable!

LÉON. C'est ce que nous verrons bientôt.

Digitized by Google

BÉGEARSS, *affectant une dignité froide.* Léon, vous aimez Florestine; il y a longtemps que je le vois. Tant que votre frère a vécu, je n'ai pas cru devoir servir un amour malheureux, qui ne vous conduisait à rien; mais depuis qu'un funeste duel, disposant de sa vie, vous a mis en sa place, j'ai eu l'orgueil de croire mon influence capable de disposer monsieur votre père à vous unir à celle que vous aimiez. Je l'attaquais de toutes les manières; une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejeter un projet qui paraissait faire le bonheur de tous... Pardon, mon jeune ami, je vais vous affliger; mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappelez bien votre raison; vous allez en avoir besoin... J'ai forcé votre père à rompre le silence, à me confier son secret. « O mon ami (m'a dit enfin le comte), je connais l'amour de mon fils; mais puis-je lui donner Florestine pour femme? Celle que l'on croit ma pupille..., elle est ma fille, elle est sa sœur. »

LÉON, *reculant vivement.* Florestine! ma sœur?

BÉGEARSS. Voilà le mot qu'un sévère devoir... Ah! je vous le dois à tous deux : mon silence pouvait vous perdre. Eh bien! Léon, voulez-vous vous battre avec moi?

LÉON. Mon généreux ami! je ne suis qu'un ingrat, un monstre! Oubliez ma rage insensée.

BÉGEARSS, *bien tartufe.* Mais c'est à condition que ce fatal secret ne sortira jamais... Dévoiler la honte d'un père, ce serait un crime...

LÉON, *se jetant dans ses bras.* Ah! jamais.

SCÈNE XXII.

FIGARO, LÉON, LE COMTE, BÉGEARSS.

FIGARO, *accourant.* Les voilà, les voilà.

LE COMTE. Dans les bras l'un de l'autre. Eh! vous perdez l'esprit.

FIGARO, *stupéfait.* Ma foi, monsieur..., on le perdrait à moins.

LE COMTE. M'expliquerez-vous cette énigme?

Digitized by Google

LÉON, *tremblant*. Ah ! c'est à moi, mon père, à l'expliquer. Pardon, je dois mourir de honte. Sur un sujet assez frivole, je m'étais... beaucoup oublié. Son caractère généreux, non-seulement me rend à la raison, mais il a la bonté d'excuser ma folie en me la pardonnant. Je lui en rendais grâce, lorsque vous nous avez surpris.

LE COMTE. Ce n'est pas la centième fois que vous lui devez de la reconnaissance. Au fait, nous lui en devons tous.

(Figaro, sans parler, se donne un coup de poing au front; Bégearss l'examine et sourit.)

LE COMTE, *à Léon*. Retirez-vous, monsieur. Votre aveu seul enchaîne ma colère.

BÉGEARSS. Ah ! monsieur, tout est oublié.

LE COMTE, *à Léon*. Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre, à l'homme le plus vertueux...

LÉON, *en s'en allant*. Je suis au désespoir !

FIGARO, *à part, avec colère*. C'est une légion de diables enfermés dans un seul pourpoint.

SCÈNE XXIII.

FIGARO, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE, *bas à Bégearss*. Mon ami, finissons ce que nous avons commencé. (*A Figaro.*) Vous, monsieur l'étourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous m'avez vous-même apportés de Cadix, en soixante effets au porteur. Je vous avais chargé de les numéroter.

FIGARO. Je l'ai fait.

LE COMTE. Remettez-m'en le portefeuille.

FIGARO. De quoi ? de ces trois millions d'or ?

LE COMTE. Sans doute. Eh bien ! qui vous arrête ?

FIGARO, *humblement*. Moi, monsieur ?... Je ne les ai plus.

BÉGEARSS. Comment ! vous ne les avez plus ?

FIGARO, *fièrement*. Non, monsieur.

BÉGEARSS, *vivement*. Qu'en avez-vous fait ?

Digitized by Google

FIGARO. Lorsque mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes actions; mais à vous? je ne vous dois rien.

LE COMTE, *en colère*. Insolent! qu'en avez-vous fait?

FIGARO, *froidement*. Je les ai portés en dépôt chez M. Fal, votre notaire.

BÉGEARSS. Mais de l'avis de qui?

FIGARO, *fièrement*. Du mien; et j'avoue que j'en suis toujours.

BÉGEARSS. Je vais gager qu'il n'en est rien.

FIGARO. Comme j'ai sa reconnaissance, vous courez risque de perdre la gageure.

BÉGEARSS. Ou, s'il les a reçus, c'est pour agioter. Ces gens-là partagent ensemble.

FIGARO. Vous pourriez parler un peu mieux d'un homme qui vous a obligé.

BÉGEARSS. Je ne lui dois rien.

FIGARO. Je le crois; quand on a hérité de quarante mille doublons de huit...

LE COMTE, *se fâchant*. Avez-vous donc quelques remarques à nous faire aussi là-dessus?

FIGARO. Qui, moi, monsieur! j'en doute d'autant moins, que j'ai beaucoup connu le parent dont monsieur hérite. Un jeune homme assez libertin; un joueur, prodigue et querelleur; sans frein, sans mœurs, sans caractère, et n'ayant rien à lui, pas même les vices qui l'ont tué; qu'un combat des plus malheureux...

LE COMTE, *frappant du pied*. Enfin, nous direz-vous pourquoi vous avez déposé cet or?

FIGARO. Ma foi, monsieur, c'est pour n'en être plus chargé; ne pouvait-on pas le voler? que sait-on? Il s'introduit souvent de grands fripons dans les maisons!...

BÉGEARSS, *en colère*. Pourtant, monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO. Monsieur peut l'envoyer chercher.

BÉGEARSS. Mais ce notaire s'en dessaisira-t-il, s'il ne voit son récépissé?

FIGARO. Je vais le remettre à monsieur; et quand j'aurai

Digitized by Google

fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal, il ne pourra s'en prendre à moi.

LE COMTE. Je l'attends dans mon cabinet.

FIGARO. Je vous préviens que M. Fal ne les rendra que sur votre reçu : je le lui ai recommandé.

(Il sort.)

SCÈNE XXIV.

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS, *en colère*. Comblez cette canaille, et voyez ce qu'elle devient! En vérité, monsieur, mon amitié me force à vous le dire, vous devenez trop confiant : il a deviné nos secrets. De valet, barbier, chirurgien, vous l'avez établi trésorier, une espèce de *factotum*. Il est notoire que ce monsieur fait bien ses affaires avec vous.

LE COMTE. Sur la fidélité, je n'ai rien à lui reprocher; mais il est vrai qu'il est d'une arrogance...

BÉGEARSS. Vous avez un moyen de vous en délivrer en le récompensant.

LE COMTE. Je le voudrais souvent.

BÉGEARSS, *confidentiellement*. En envoyant le chevalier à Malte, sans doute vous voulez qu'un homme affidé le surveille? Celui-ci, trop flatté d'un aussi honorable emploi, ne peut manquer de l'accepter : vous en voilà défait pour bien du temps.

LE COMTE. Vous avez raison, mon ami; aussi bien m'a-t-on dit qu'il vit très-mal avec sa femme.

(Il sort.)

SCÈNE XXV.

BÉGEARSS, seul.

Encore un pas de fait! Ah! noble espion! la fleur des drôles! qui faites ici le bon valet, et voulez nous souffler la dot en nous donnant des noms de comédie, grâce aux soins d'Honoré Tartufe, vous irez partager le malaise des caravanes, et finirez vos inspections sur nous.

Digitized by Google

ACTE III.

(Le théâtre représente le cabinet de la comtesse, orné de fleurs de toutes parts. Parmi d'autres meubles, il doit y avoir une athénienne.)

SCÈNE I.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Je n'ai rien pu tirer de cette enfant. Ce sont des pleurs, des étouffements!... Elle se croit des torts envers moi; m'a demandé cent fois pardon; elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite avec mon fils, je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. Charmante délicatesse! excès d'une aimable vertu! M. Bégearss apparemment lui en a touché quelques mots qui l'auront amenée à s'affliger sur elle; car c'est un homme si scrupuleux et si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagère quelquefois, et il se fait des fantômes où les autres ne voient rien.

SUZANNE. J'ignore d'où provient le mal; mais il se passe ici des choses bien étranges! Quelque démon y souffle un feu secret. Notre maître est sombre à périr, il nous éloigne tous de lui; vous êtes sans cesse à pleurer; mademoiselle est suffoquée; monsieur votre fils est désolé... M. Bégearss, lui seul, imperturbable comme un dieu, semble n'être affecté de rien, voit tous vos chagrins d'un œil sec...

LA COMTESSE. Mon enfant, son cœur les partage. Hélas! sans ce consolateur dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux.

SUZANNE. Je souhaite, madame, que vous ne vous abusiez pas.

LA COMTESSE. Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice. (*Suzanne baisse les yeux.*) Au reste, il peut seul me tirer du

Digitized by Google

trouble où cette enfant m'a mise. Fais-le prier de descendre chez moi.

SUZANNE. Le voici qui vient à propos. Vous vous ferez coiffer plus tard.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE, *douloureusement*. Ah! mon pauvre major! que se passe-t-il donc ici? Touchons-nous enfin à la crise que j'ai si longtemps redoutée? L'éloignement du comte pour mon malheureux fils semble augmenter de jour en jour. Quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui!

BÉGEARSS. Madame, je ne le crois pas.

LA COMTESSE. Depuis que le Ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné, je vois le comte absolument changé. Au lieu de travailler avec l'ambassadeur à Rome pour rompre les vœux de Léon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malte. Je sais de plus, monsieur Bégearss, qu'il dénature sa fortune et veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays. L'autre jour, à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce de façon à me faire frémir.

BÉGEARSS. J'y étais, je m'en souviens trop!

LA COMTESSE, *en larmes*. Pardon, mon digne ami, je ne puis pleurer qu'avec vous!

BÉGEARSS. Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

LA COMTESSE. Enfin, est-ce lui, est-ce vous qui avez déchiré le cœur de Florestine? Je la destinais à mon fils. Née sans bien, il est vrai, mais noble, belle et vertueuse, élevée au milieu de nous : mon fils, devenu héritier, n'en a-t-il pas assez pour deux?

BÉGEARSS. Que trop, peut-être, et c'est d'où vient le mal!

LA COMTESSE. Mais, comme si le Ciel n'eût attendu aussi longtemps que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à la fois pour renverser mes espé-

Digitized by Google

rances. Mon époux déteste mon fils... Florestine renonce à lui; aigrie par je ne sais quel motif, elle veut le fuir pour toujours : il en mourra, le malheureux ! voilà ce qui est bien certain. (*Elle joint les mains.*) Ciel vengeur ! après vingt années de larmes et de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute découverte ! Ah ! que je sois seule misérable, mon Dieu, je ne m'en plaindrai pas; mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis ! Connaissez-vous, monsieur Bégearss, quelque remède à tant de maux?

BÉGEARSS. Oui, femme respectable, et je venais exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se tournent vers cet objet trop alarmant : quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout. Enfin, je tiens la clef de ces énigmes : vous pouvez être encore heureuse.

LA COMTESSE. L'est-on avec une âme déchirée de remords?

BÉGEARSS. Votre époux ne fuit point Léon ; il ne soupçonne point le secret de sa naissance.

LA COMTESSE, *vivement*. Monsieur Bégearss !

BÉGEARSS. Et tous ces mouvements que vous prenez pour de la haine ne sont que l'effet d'un scrupule. Oh ! que je vais vous soulager !

LA COMTESSE, *ardemment*. Mon cher monsieur Bégearss !

BÉGEARSS. Mais enterrez dans ce cœur allégé le grand mot que je vais vous dire. Votre secret, à vous, c'est la naissance de Léon; le sien, c'est la naissance de Florestine : (*plus bas*) il est son tuteur... et son père.

LA COMTESSE, *joignant les mains*. Dieu tout-puissant qui me prends en pitié !

BÉGEARSS. Jugez de sa frayeur en voyant ces enfants amoureux l'un de l'autre ! Ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devînt le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre; et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il le peut, par cette absence et par ses vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer.

LA COMTESSE, *priant avec ardeur*. Source éternelle des bienfaits, ô mon Dieu ! tu permets qu'en partie je répare la faute

Digitized by Google

SCÈNE III.

LA COMTESSE, SUZANNE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE. Suzanne, apporte-moi le coffre de mes diamants. Non, je vais le prendre moi-même, il te faudrait chercher la clef.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, *un peu troublée*. Monsieur Bégearss, de quoi s'agit-il donc? Toutes les têtes sont renversées! Cette maison ressemble à l'hôpital des fous! Pourquoi ce coffre aux diamants inspire-t-il en ce moment tant d'intérêt à tout le monde?

BÉGEARSS, *mettant son doigt sur sa bouche, en signe de mystère*. Chut! ne montre ici nulle curiosité : tu le sauras dans peu. Tout va bien, tout est bien... cette journée vaut... Chut!

SCÈNE V.

SUZANNE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE, *tenant le coffre aux diamants*. Suzanne, apporte-nous du feu dans le brazero du boudoir.

SUZANNE. Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore là dans l'athénienne.

(Elle l'avance.)

LA COMTESSE. Veille à la porte, et que personne n'entre.

SUZANNE, *à part en sortant*. Courons avant avertir Figaro.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS. Combien j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons!

LA COMTESSE, *étouffée*. O mon ami! quel jour nous choisissons pour consommer ce sacrifice! celui de la naissance de

Digitized by Google

mon fils. A cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée, je demandais pardon au Ciel, et je m'abreuvais de mes larmes en relisant ses tristes lettres. Je me rendais au moins le témoignage qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah ! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui ?

BÉGEARSS. Quoi ! madame, détruisez-vous ce fils qui vous le représente ? ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers ? Vous vous le devez à vous-même, et la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte important.

(Il ouvre le secret de l'écrin, et en tire les lettres.)

LA COMTESSE, *surprise*. Monsieur Bégearss, vous l'ouvrez mieux que moi ! Que je les lise encore !

BÉGEARSS, *sévèrement*. Non, je ne le permettrai pas.

LA COMTESSE. Seulement la dernière, où, traçant ses tristes adieux du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS, *s'y opposant*. Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au Ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des faiblesses humaines ; ou, si vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu.

(Il y jette le paquet.)

LA COMTESSE, *vivement*. Monsieur Bégearss ! cruel ami ! c'est ma vie que vous consumez ! qu'il m'en reste au moins un lambeau !

(Elle veut se précipiter sur les lettres enflammées, Bégearss la retient à bras-le-corps.)

BÉGEARSS. J'en jetterai la cendre au vent.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, BÉGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE, *accourant*. C'est monsieur ; il me suit, mais amené par Figaro.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, BÉGEARSS, SUZANNE.

LE COMTE, *les surprenant*. Qu'est-ce donc que je vois, madame? d'où vient ce désordre? Quel est ce feu, ce coffre, ces papiers? Pourquoi ce débat, ces pleurs? (*Bégearss et la comtesse restent confondus.*) Vous ne répondez point?

BÉGEARSS, *se remettant, et d'un ton pénible*. J'espère, monsieur, que vous n'exigez pas qu'on s'explique devant vos gens. J'ignore quel dessein vous fait surprendre ainsi madame; quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractère, en rendant un hommage pur à la vérité, quelle qu'elle soit.

LE COMTE, *à Figaro et à Suzanne*. Sortez tous deux.

FIGARO. Mais, monsieur, rendez-moi du moins la justice de déclarer que je vous ai remis le récépissé du notaire sur le grand objet de tantôt.

LE COMTE. Je le fais volontiers, puisque c'est réparer un tort. (*A Bégearss.*) Soyez certain, monsieur, que voilà le récépissé.

(Il le met dans sa poche.)

FIGARO, *bas à Suzanne, en sortant*. S'il échappe à l'explication...

SUZANNE, *bas*. Il est bien subtil!

FIGARO, *bas*. Je l'ai tué.

(Ils sortent chacun de leur côté.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, BÉGEARSS, LA COMTESSE.

LE COMTE, *d'un ton ferme*. Madame, nous sommes seuls.

BÉGEARSS, *encore ému*. C'est moi qui parlerai; je subirai cet interrogatoire. M'avez-vous vu, monsieur, trahir la vérité dans quelque occasion que ce fût?

LE COMTE, *sèchement*. Monsieur... je ne dis pas cela.

BÉGEARSS, *tout à fait remis*. Quoique je sois loin d'approuver cette inquisition peu décente, l'honneur m'oblige à répé-

Digitized by Google

ter ce que je disais à madame en répondant à sa consultation... « Tout dépositaire de secrets ne doit jamais conserver des papiers, s'ils peuvent compromettre un ami qui n'est plus et qui les mit sous notre garde. Quelque chagrin qu'on ait à s'en défaire, et quelque intérêt même qu'on eût à les garder, le saint respect des morts doit avoir le pas devant tout. (*Montrant le comte.*) Un accident inopiné ne peut-il pas en rendre un adversaire possesseur? (*Le comte le tire par la manche, pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin.*) Auriez-vous dit, monsieur, autre chose en ma position? Qui cherche des conseils timides ou le soutien d'une faiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi : vous en avez des preuves l'un et l'autre, et vous surtout, monsieur le comte. (*Le comte lui fait un signe.*) Voilà, sur la demande que m'a faite madame, et sans chercher à pénétrer ce que contenaient ces papiers, ce qui m'a fait lui donner un conseil pour la sévère exécution duquel je l'ai vue manquer de courage; je n'ai pas hésité d'y substituer le mien, en combattant ses délais imprudents. Voilà quels étaient nos débats. Mais quelque chose qu'on en pense, je ne regretterai point ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. (*Il lève les bras.*) Sainte amitié, tu n'es qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas tes austères devoirs. Permettez que je me retire.

LE COMTE, *exalté*. O le meilleur des hommes ! non, vous ne nous quitterez pas. Madame, il va vous appartenir de plus près : je lui donne ma Florestine.

LA COMTESSE, *avec vivacité*. Monsieur, vous ne pouviez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle. Ce choix a mon assentiment, si vous le jugez nécessaire, et le plus tôt vaudra le mieux.

LE COMTE, *hésitant*. Eh bien ! ce soir..., sans bruit..., votre aumônier...

LA COMTESSE, *avec ardeur*. Eh bien ! moi qui lui sers de mère, je vais la préparer à l'auguste cérémonie. Mais laisserez-vous votre ami seul généreux envers ce digne enfant ? J'ai du plaisir à penser le contraire.

LE COMTE, *embarrassé*. Ah ! madame, croyez...

Digitized by Google

LA COMTESSE, *avec joie*. Oui, monsieur, je le crois. C'est aujourd'hui la fête de mon fils ; ces deux événements réunis me rendent cette journée bien chère !

(Elle sort.)

SCÈNE X.

BÉGEARSS, LE COMTE.

LE COMTE, *qui a regardé sortir la comtesse*. Je ne reviens pas de mon étonnement. Je m'attendais à des débats, à des objections sans nombre, et je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant. « Moi qui lui sers de mère », dit-elle... Non, ce n'est point une méchante femme ! elle a dans ses actions une dignité qui m'impose... un ton qui brise les reproches, quand on voudrait l'en accabler. Mais, mon ami, je m'en dois à moi-même, pour la surprise que j'ai montrée en voyant brûler ces papiers.

BÉGEARSS. Quant à moi, je n'en ai point eu, voyant avec qui vous veniez. Ce reptile vous a sifflé que j'étais là pour trahir vos secrets ? De si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur ; je les vois ramper loin de moi. Mais, après tout, monsieur, que vous importaient ces papiers ? n'aviez-vous pas pris, malgré moi, tous ceux que vous vouliez garder ? Ah ! plût au Ciel qu'elle m'eût consulté plus tôt ! vous n'auriez pas contre elle des preuves sans réplique.

LE COMTE, *avec douleur*. Oui, sans réplique ! (*Avec ardeur.*) Otons-les de mon sein ; elles me brûlent la poitrine.

(Il tire la lettre de son sein, et la met dans sa poche.

BÉGEARSS, *continuant avec douceur*. Je combattrais avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi ; car enfin, il n'est pas comptable du triste sort qui l'a mis dans vos bras.

LE COMTE, *furieux*. Lui, dans mes bras ? jamais.

BÉGEARSS. Il n'est pas coupable non plus dans son amour pour Florestine ; et cependant, tant qu'il reste auprès d'elle, puis-je m'unir à cette enfant, qui, peut-être éprise elle-même, ne cédera qu'à son respect pour vous ? La délicatesse blessée...

Digitized by Google

LE COMTE. Mon ami, je t'entends; et ta réflexion me décide à le faire partir sur-le-champ. Oui, je serai moins malheureux quand ce fatal objet ne blessera plus mes regards. Mais comment entamer ce sujet avec elle? Voudra-t-elle s'en séparer? il faudra donc faire un éclat?

BÉGEARSS. Un éclat?... non; mais le divorce...

LE COMTE. Moi! publier ma honte! Quelques lâches l'ont fait; c'est le dernier degré de l'avilissement du siècle. Que l'opprobre soit le partage de qui donne un pareil scandale et des fripons qui le provoquent!

BÉGEARSS. J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivait. Je ne suis point pour les moyens violents, surtout quand il s'agit d'un fils...

LE COMTE. Dites d'un étranger, dont je vais hâter le départ.

BÉGEARSS. N'oubliez pas cet insolent valet.

LE COMTE. J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours, ami, chez mon notaire; retire, avec mon reçu que voilà, mes trois millions d'or déposés. Alors, tu peux, à juste titre, être généreux au contrat qu'il nous faut brusquer aujourd'hui... car te voilà bien possesseur... (*Il lui remet le reçu, le prend par-dessous le bras, et dit en sortant :*) Et ce soir, à minuit, sans bruit, dans la chapelle de madame...

(On n'entend pas le reste.)

ACTE IV.

(Le théâtre représente le même cabinet de la comtesse.)

SCÈNE I.

FIGARO, seul, agité, regardant de côté et d'autre.

Elle me dit : « Viens à six heures au cabinet; c'est le plus sûr pour nous parler... » Je brusque tout dehors, et je rentre en sueur! Où est-elle? (*Il se promène en s'essuyant.*) Ah! parbleu! je ne suis pas fou; je les ai vus sortir d'ici, monsieur

Digitized by Google

le tenant sous le bras. Eh bien ! pour un échec, abandonnons-nous la partie ? Un orateur fuit-il lâchement la tribune pour un argument tué sous lui ? Mais quel détestable endormeur ! (*Vivement.*) Parvenir à brûler les lettres de madame, pour qu'elle ne voie pas qu'il en manque, et se retirer d'un éclaircissement... C'est l'enfer concentré, tel que Milton nous l'a dépeint. (*D'un ton badin.*) J'avais raison, tantôt, dans ma colère : Honoré Bégearss est le diable que les Hébreux nommaient légion ; et, si l'on y regardait bien, on verrait le lutin avoir le pied fourchu, seule partie, disait ma mère, que les démons ne peuvent déguiser. (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah ! ma gaieté me revient ; d'abord, parce que j'ai mis l'or du Mexique en sûreté chez Fal, ce qui nous donnera du temps ; (*il frappe d'un billet sur sa main*) et puis... docteur en toute hypocrisie ! vrai major d'infernal Tartufe ! grâce au hasard qui régit tout, à ma tactique, à quelques louis semés, voici qui me promet une lettre de toi, où, dit-on, tu poses le masque à ne rien laisser désirer. (*Il ouvre le billet.*) Le coquin qui l'a lue en veut cinquante louis... Eh bien ! il les aura, si la lettre les vaut ; une année de mes gages sera bien employée, si je parviens à détromper un maître à qui nous devons tant... Mais où es-tu, Suzanne, pour en rire ! *O che piacere !..* A demain donc ; car je ne vois pas que rien périclite ce soir... Et pourquoi perdre un temps ?.. Je m'en suis toujours repenti... (*Très-vivement.*) Point de délai ; courons attacher le pétard ; dormons dessus. La nuit porte conseil, et demain matin nous verrons qui des deux fera sauter l'autre.

SCÈNE II.

BÉGEARSS, FIGARO.

BÉGEARSS, *raillant.* Eh ! eh ! c'est mons Figaro ! La place est agréable, puisqu'on y retrouve monsieur.

FIGARO, *du même ton.* Ne fût-ce que pour avoir la joie de l'en chasser une autre fois.

BÉGEARSS. De la rancune pour si peu ! Vous êtes bien bon d'y songer ; chacun n'a-t-il pas sa manie ?

Digitized by Google

FIGARO. Et celle de monsieur est de ne plaider qu'à huis clos ?

BÉGEARSS, *lui frappant sur l'épaule.* Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout, quand il sait si bien deviner.

FIGARO. Chacun se sert des petits talents que le Ciel lui a départis.

BÉGEARSS. Et l'intrigant compte-t-il gagner beaucoup avec ceux qu'il nous montre ici ?

FIGARO. Ne mettant rien à la partie, j'ai tout gagné... si je fais perdre l'autre.

BÉGEARSS, *piqué.* On verra le jeu de monsieur.

FIGARO. Ce n'est pas de ces coups brillants qui éblouissent la galerie. (*Il prend un air niais.*) Mais : *Chacun pour soi, Dieu pour tous,* comme a dit le roi Salomon.

BÉGEARSS, *souriant.* Belle sentence ! N'a-t-il pas dit aussi : *Le soleil luit pour tout le monde?*

FIGARO, *fièrement.* Oui, en dardant sur le serpent prêt à mordre la main de son imprudent bienfaiteur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

BÉGEARSS, seul, le regardant aller.

Il ne farde plus ses desseins... Notre homme est fier, bon signe ! il ne sait rien des miens ; il aurait la mine bien longue s'il était instruit qu'à minuit... (*Il cherche dans ses poches vivement.*) Eh bien ! qu'ai-je donc fait du papier ? Le voici. (*Il lit.*) « Reçu de M. Fal, notaire, les trois millions d'or spécifiés dans « le bordereau ci-dessus. A Paris, le... ALMAVIVA. » C'est bon ; je tiens la pupille et l'argent ! Mais ce n'est point assez ; cet homme est faible ; il ne finira rien pour le reste de sa fortune. La comtesse lui impose ; il la craint, l'aime encore... Elle n'ira point au couvent, si je ne les mets aux prises, et ne le force à s'expliquer... brutalement. (*Il se promène.*) Diable ! ne risquons pas ce soir un dénoûment aussi scabreux ! En précipitant trop les choses, on se précipite avec elles. Il sera temps demain, quand j'aurai bien serré le doux lien sacra-

Digitized by Google

mentel qui va les enchaîner à moi. Hymen ! fortune !... (*Il appuie ses deux mains sur sa poitrine.*) Eh bien ! maudite joie qui me gonfles le cœur, ne peux-tu donc te contenir ?.. Elle m'étouffera, la fougueuse, ou me livrera comme un sot, si je ne la laisse un peu s'évaporer pendant que je suis seul ici. Sainte et douce crédulité ! l'époux te doit la magnifique dot ! Pâle déesse de la nuit, il te devra bientôt sa froide épouse. (*Il frotte ses mains de joie.*) Bégearss ! heureux Bégearss !.. Pourquoi l'appelez-vous Bégearss ? n'est-il donc pas plus d'à moitié le comte Almaviva ? (*D'un ton terrible.*) Encore un pas, Bégearss ! et tu l'es tout à fait. Mais il te faut auparavant... Ce Figaro pèse sur ma poitrine ; car c'est lui qui l'a fait venir... Le moindre trouble me perdrait... Ce valet me portera malheur... c'est le plus clairvoyant coquin !... Allons, allons, qu'il parte avec son chevalier errant.

SCÈNE IV.

BÉGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE, *en accourant, fait un cri d'étonnement de voir un autre que Figaro.* Ah ! (*A part.*) Ce n'est pas lui !

BÉGEARSS. Quelle surprise ! Et qu'attendais-tu donc ?

SUZANNE, *se remettant.* Personne. On se croit seule ici...

BÉGEARSS. Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

SUZANNE. Que parlez-vous de comité ?

BÉGEARSS, *riant sardoniquement.* Eh ! eh !... (*Il pétrit dans sa boîte une prise de tabac, d'un air content de lui.*) Ce comité, ma chère, est une conférence entre la comtesse, son fils, notre pupille et moi, sur le grand objet que tu sais.

SUZANNE. Après la scène que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer ?

BÉGEARSS, *bien fat.* Oser l'espérer !... non. Mais seulement... je l'épouse ce soir.

SUZANNE, *vivement.* Malgré son amour pour Léon ?

BÉGEARSS. Bonne femme ! qui me disais : « Si vous faites cela, monsieur... »

Digitized by Google

SUZANNE. Eh ! qui eût pu l'imaginer ?

BÉGEARSS, *prenant son tabac en plusieurs fois*. Enfin, que dit-on ? parle-t-on ? Toi, qui vis dans l'intérieur, qui as l'honneur des confidences, y pense-t-on du bien de moi ? car c'est là le point important.

SUZANNE. L'important serait de savoir quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits ? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme ; ma maîtresse vous porte aux nues ; son fils n'a d'espoir qu'en vous seul ; notre pupille vous révère...

BÉGEARSS, *d'un ton bien fat, secouant le tabac de son jabot*. Et toi, Suzanne, qu'en dis-tu ?

SUZANNE. Ma foi, monsieur, je vous admire. Au milieu du désordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme et tranquille. Il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré.

BÉGEARSS, *bien fat*. Mon enfant, rien n'est plus aisé. D'abord, il n'est que deux pivots sur qui roule tout dans le monde : la morale et la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste et vrai ; elle est, dit-on, la clef de quelques vertus routinières.

SUZANNE. Quant à la politique ?...

BÉGEARSS, *avec chaleur*. Ah ! c'est l'art de créer des faits, de dominer, en se jouant, les événements et les hommes ; l'intérêt est son but, l'intrigue son moyen ; toujours sobre de vérités, ses vastes et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi profonde que l'Etna, elle brûle et gronde longtemps avant d'éclater au dehors ; mais alors rien ne lui résiste ; elle exige de hauts talents : le scrupule seul peut lui nuire. (*En riant.*) C'est le secret des négociateurs.

SUZANNE. Si la morale ne vous échauffe pas, l'autre, en revanche, excite en vous un assez vif enthousiasme.

BEGEARSS, *averti, revient à lui*. Eh !... ce n'est pas elle, c'est toi ! Ta comparaison d'un génie... Le chevalier vient ; laisse-nous.

(Suzanne sort.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

BÉGEARSS, LÉON.

LÉON. Monsieur Bégearss, je suis au désespoir!

BÉGEARSS, *d'un ton protecteur*. Qu'est-il arrivé, jeune ami?

LÉON. Mon père vient de me signifier, avec une dureté... que j'eusse à faire, sous deux jours, tous les apprêts de mon départ pour Malte. Point d'autre train, dit-il, que Figaro, qui m'accompagne, et un valet qui courra devant nous.

BÉGEARSS. Cette conduite est, en effet, bizarre pour qui ne sait pas son secret; mais nous, qui l'avons pénétré, notre devoir est de le plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable. Malte et vos vœux ne sont que le prétexte; un amour qu'il redoute est son véritable motif.

LÉON, *avec douleur*. Mais, mon ami, puisque vous l'épousez?

BÉGEARSS, *confidentiellement*. Si son frère le croit utile à suspendre un fâcheux départ... Je ne verrais qu'un seul moyen...

LÉON. O mon ami! dites-le-moi.

BÉGEARSS. Ce serait que madame votre mère vainquît cette timidité qui l'empêche, avec lui, d'avoir une opinion à elle; car sa douceur vous nuit bien plus que ne le ferait un caractère trop ferme. Supposons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste : qui a le droit, comme une mère, de rappeler un père à la raison? Engagez-la à le tenter..., non pas aujourd'hui, mais... demain, et sans y mettre de faiblesse.

LÉON. Mon ami, vous avez raison : cette crainte est son vrai motif. Sans doute, il n'y a que ma mère qui puisse le faire changer. La voici qui vient avec celle... que je n'ose plus adorer. (*Avec douleur*,) O mon ami, rendez-la bien heureuse!

BÉGEARSS, *caressant*. En lui parlant tous les jours de son frère.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

SUZANNE, LA COMTESSE, FLORESTINE, BÉGEARSS, LÉON.

(La comtesse est coiffée, parée, portant une robe rouge et noire, et son bouquet de la même couleur.)

LA COMTESSE. Suzanne, donne-moi mes diamants.

(Suzanne va les chercher.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, FLORESTINE, BÉGEARSS, LÉON.

BÉGEARSS, *affectant de la dignité*. Madame, et vous, mademoiselle, je vous laisse avec cet ami; je confirme d'avance tout ce qu'il va vous dire. Hélas! ne pensez point au bonheur que j'aurais de vous appartenir à tous; votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez; mais, soit que mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma déclaration que toute la fortune dont je viens d'hériter lui est destinée de ma part, dans un contrat, ou par un testament; je vais en faire dresser les actes; mademoiselle choisira. Après ce que je viens de dire, il ne conviendrait pas que ma présence ici gênât un parti qu'elle doit prendre en toute liberté; mais, quel qu'il soit, ô mes amis! sachez qu'il est sacré pour moi : je l'adopte sans restriction.

(Il salue profondément et sort.)

SCÈNE VIII.

FLORESTINE, LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE, *le regardant aller*. C'est un ange envoyé du Ciel pour réparer tous nos malheurs.

LÉON, *avec une douleur ardente*. O Florestine! il faut céder. Ne pouvant être l'un à l'autre, nos premiers élans de douleur nous avaient fait jurer de n'être jamais à personne; j'accomplirai ce serment pour nous deux. Ce n'est pas tout à fait vous perdre, puisque je retrouve une sœur où j'espérais posséder une épouse : nous pourrons encore nous aimer.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

FLORESTINE, SUZANNE, apportant l'écrin; LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE, *en parlant, met ses boucles d'oreilles, ses bagues, son bracelet, sans rien regarder.* Florestine, épouse Bégearss ; ses procédés l'en rendent digne ; et, puisque cet hymen fait le bonheur de ton parrain, il faut l'achever aujourd'hui.

(Suzanne sort et emporte l'écrin.)

SCÈNE X.

FLORESTINE, LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE, *à Léon.* Nous, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer. — Tu pleures, Florestine !

FLORESTINE, *pleurant.* Ayez pitié de moi, madame ! Eh ! comment soutenir autant d'assauts en un seul jour ? A peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi-même, et me livrer : je meurs de douleur et d'effroi. Dénuée d'objections contre M. Bégearss, je sens mon cœur à l'agonie, en pensant qu'il peut devenir... Cependant, il le faut ; il faut me sacrifier au bien de ce frère chéri, à son bonheur, que je ne puis plus faire. Vous dites que je pleure ! ah ! je fais plus pour lui que si je lui donnais ma vie. Maman, ayez pitié de nous, bénissez vos enfants : ils sont bien malheureux !

(Elle se jette à genoux ; Léon en fait autant.)

LA COMTESSE, *leur imposant les mains.* Je vous bénis, mes chers enfants. Ma Florestine, je t'adopte. Si tu savais à quel point tu m'es chère ? Tu seras heureuse, ma fille, et du bonheur de la vertu ; celui-là peut dédommager des autres.

(Florestine et Léon se lèvent.)

FLORESTINE. Mais croyez-vous, madame, que mon dévouement le ramène à Léon, à son fils ? car il ne faut pas se flatter, son injuste prévention va quelquefois jusqu'à la haine.

LA COMTESSE. Chère fille, j'en ai l'espoir.

LÉON. C'est l'avis de M. Bégearss : il me l'a dit ; mais il m'a

Digitized by Google

dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle. Aurez-vous donc la force de lui parler en ma faveur?

LA COMTESSE. Je l'ai tenté souvent, mon fils, mais sans aucun fruit apparent.

LÉON. O ma digne maman! c'est votre douceur qui m'a nui. La crainte de le contrarier vous a trop empêchée d'user de la juste influence que vous donnent votre vertu et le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec force, il ne vous résisterait pas.

LA COMTESSE. Vous le croyez, mon fils? je vais l'essayer devant vous. Vos reproches m'affligent presque autant que son injustice. Mais, pour que vous ne gêniez pas le bien que je dirai de vous, mettez-vous dans mon cabinet; vous m'entendrez de là plaider une cause si juste. Vous n'accuserez plus une mère de manquer d'énergie quand il faut défendre son fils. (*Elle sonne.*) Florestine, la décence ne te permet pas de rester; va t'enfermer : demande au Ciel qu'il m'accorde quelque succès, et rende enfin la paix à ma famille désolée.

(Florestine sort.)

SCÈNE XI.

SUZANNE, LA COMTESSE, LÉON.

SUZANNE. Que veut madame? Elle a sonné.

LA COMTESSE. Prie monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

SUZANNE, *effrayée*. Madame, que va-t-il donc se passer? Quoi! monsieur, qui ne vient jamais sans...

LA COMTESSE. Fais ce que je te dis, Suzanne, et ne prends nul souci du reste.

(Suzanne sort en levant les bras au ciel de terreur.)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE. Vous allez voir, mon fils, si votre mère est faible en défendant vos intérêts. Mais laissez-moi me recueillir, me préparer à cet important plaidoyer.

(Léon entre dans le cabinet de sa mère.)

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, seule, un genou sur son fauteuil.

Ce moment me semble terrible. O mon Dieu ! donnez-moi la force de frapper au cœur de mon époux. (*Plus bas.*) Vous seul connaissez les motifs qui m'ont toujours fermé la bouche. Ah ! s'il ne s'agissait du bonheur de mon fils, vous savez, ô mon Dieu, si j'oserais dire un seul mot pour moi ! Mais enfin, s'il est vrai qu'une faute pleurée vingt ans ait obtenu un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure, ô mon Dieu ! donnez-moi la force de frapper au cœur de mon époux !

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE, *sèchement*. Madame, on dit que vous me demandez.

LA COMTESSE, *timidement*. J'ai cru, monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet que chez vous.

LE COMTE. M'y voilà, madame ; parlez.

LA COMTESSE, *tremblante*. Asseyons-nous, monsieur, je vous en conjure, et prêtez-moi votre attention.

LE COMTE, *impatient*. Non, j'entendrai debout : vous savez qu'en parlant je ne saurais rester en place.

LA COMTESSE, *s'asseyant, avec un soupir et parlant bas*. Il s'agit de mon fils, monsieur.

LE COMTE, *brusquement* De votre fils, madame ?

LA COMTESSE. Eh ! quel autre intérêt pourrait vaincre ma répugnance à engager un entretien que vous ne recherchez jamais ! Mais je viens de le voir dans un état à faire compassion : l'esprit troublé, le cœur serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur-le-champ, surtout du ton de dureté qui accompagne cet exil. Eh ! comment a-t-il encouru la disgrâce d'un p... d'un homme aussi juste ? Depuis qu'un exécrable duel nous a ravi notre autre fils...

Digitized by Google

LE COMTE, *les mains sur le visage, avec un air de douleur*. Ah!...

LA COMTESSE. Celui-ci, qui jamais ne dut connaître le chagrin, a redoublé de soins et d'attentions pour adoucir l'amertume des nôtres.

LE COMTE, *se promenant lentement*. Ah!...

LA COMTESSE. Le caractère emporté de son frère, son désordre, ses goûts et sa conduite déréglée, nous en donnaient souvent de bien cruels!

LE COMTE, *avec douleur*. Ah!... ah!...

LA COMTESSE. Mais, enfin, celui qui nous reste a-t-il jamais manqué à ses devoirs? Jamais le plus léger reproche fut-il mérité de sa part? Exemple des hommes de son âge, il a l'estime universelle; il est aimé, recherché, consulté : son p... protecteur naturel, mon époux seul paraît avoir les yeux fermés sur un mérite transcendant, dont l'éclat frappe tout le monde. (*Le comte se promène plus vite sans parler. Prenant courage du silence du comte, la comtesse continue d'un ton plus ferme, et l'élève par degrés.*) En tout autre sujet, monsieur, je tiendrais à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de régler mes sentiments, ma faible opinion sur la vôtre; mais il s'agit d'un fils... (*Le comte s'agite en marchant.*) Quand il avait un frère aîné, l'orgueil d'un très-grand nom le condamnant au célibat, l'ordre de Malte était son sort. Le préjugé semblait alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux fils... (*timidement*) égaux en droits...

LE COMTE *s'agite plus fort, à part, d'un ton étouffé*. Egaux en droits!...

LA COMTESSE, *un peu plus fort*. Mais depuis deux années qu'un accident affreux les lui a tous transmis, n'est-il pas étonnant que vous n'ayez rien entrepris pour le relever de ses vœux? Il est de notoriété que vous n'avez quitté l'Espagne que pour dénaturer vos biens, par la vente ou par des échanges. Si c'est pour l'en priver, monsieur, la haine ne va pas plus loin! Puis vous le chassez, et semblez lui fermer la maison p... par vous habitée! Permettez-moi de vous le dire, un traite-

Digitized by Google

ment aussi étrange est sans excuse aux yeux de la raison. Qu'a-t-il fait pour le mériter?

LE COMTE *s'arrête; d'un ton terrible.* Ce qu'il a fait?

LA COMTESSE, *effrayée.* Je voudrais bien, monsieur, ne pas vous offenser.

LE COMTE, *plus fort.* Ce qu'il a fait, madame! Et c'est vous qui le demandez?

LA COMTESSE, *en désordre.* Monsieur, monsieur, vous m'effrayez beaucoup!

LE COMTE, *avec fureur.* Puisque vous avez provoqué l'explosion du ressentiment qu'un respect humain enchaînait, vous entendrez son arrêt et le vôtre.

LA COMTESSE, *plus troublée.* Ah! monsieur! ah! monsieur!

LE COMTE. Vous demandez ce qu'il a fait?

LA COMTESSE, *levant les bras.* Non, monsieur, ne me dites rien!

LE COMTE, *hors de lui.* Rappelez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait vous-même; et comment, recevant un adultère dans vos bras, vous avez mis dans ma maison cet enfant étranger que vous osez nommer mon fils.

LA COMTESSE, *au désespoir, veut se lever.* Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

LE COMTE, *la clouant sur son fauteuil.* Non, vous ne fuirez pas, vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse. (*Lui montrant sa lettre.*) Connaissez-vous cette écriture? elle est tracée de votre main coupable, et ces caractères sanglants qui lui servirent de réponse?...

LA COMTESSE, *anéantie.* Je vais mourir! je vais mourir!

LE COMTE, *avec force.* Non, non; vous entendrez les traits que j'en ai soulignés! (*Il lit très-fort.*) « Malheureux insensé! « notre sort est rempli; votre crime, le mien reçoit sa juste « punition. Aujourd'hui, jour de Saint-Léon, patron de ce « lieu et le vôtre, je viens de mettre au monde un fils, mon « reproche et mon désespoir... » (*Il parle.*) Et cet enfant est

Digitized by Google

né le jour de Saint-Léon, plus de dix mois après mon départ pour la Vera-Cruz!

(Pendant qu'il lisait, on a entendu la comtesse égarée dire des mots coupés qui partaient du délire.)

LA COMTESSE, *priant; les mains jointes*. Grand Dieu! tu ne permets donc pas que le crime le plus caché demeure impuni!

LE COMTE. Et de la main du corrupteur. (*Il lit.*) « L'ami qui « vous rendra ceci, quand je ne serai plus, est sûr. »

LA COMTESSE, *priant*. Frappe, mon Dieu! car je l'ai mérité!

LE COMTE, *lisant*. « Si la mort d'un infortuné vous inspirait « un reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner à l'héri- « tier d'un autre... »

LA COMTESSE, *priant*. Accepte l'horreur que j'éprouve, en expiation de mon crime!

LE COMTE, *lisant*. « Puis-je espérer que le nom de Léon... » (*Il parle.*) Et ce fils s'appelle Léon! Et, couverte de cet opprobre, vous osez me demander compte de mon éloignement pour lui! Et, lorsque vous plaidez pour l'enfant de ce malheureux, vous avez au bras mon portrait!

LA COMTESSE, *détachant le bracelet, le regarde*. Monsieur, monsieur, je le rendrai, je sais que je n'en suis pas digne. (*Dans le plus grand égarement.*) Ciel! que m'arrive-t-il? Ah! je perds la raison! Ma conscience troublée fait naître des fantômes!... Réprobation anticipée!... je vois ce qui n'existe pas... Ce n'est plus vous, c'est lui qui me fait signe de le suivre, d'aller le rejoindre au tombeau.

LE COMTE, *effrayé*. Comment!... Eh bien! non, ce n'est pas...

LA COMTESSE, *en délire*. Ombre terrible! éloigne-toi.

LE COMTE, *crie avec douleur*. Ce n'est pas ce que vous croyez.

LA COMTESSE *jette le bracelet à terre*. Attends... Oui, je t'obéirai...

LE COMTE, *plus troublé*. Madame, écoutez-moi...

LA COMTESSE, J'irai..., je t'obéis..., je meurs...

(Elle tombe par terre.)

Digitized by Google

LE COMTE, *effrayé, ramasse le bracelet.* J'ai passé la mesure... Elle se trouve mal... Ah ! Dieu ! courons lui chercher du secours. (*Il ouvre la porte du fond, et crie :*) Suzanne ! Figaro ! au secours ! au secours !

SCÈNE XV.

LÉON, accourant; LA COMTESSE, évanouie; LE COMTE, dans le fond.

LÉON, *avec force.* O ma mère ! ma mère ! c'est moi qui te donne la mort ! (*Il l'enlève, et la remet sur son fauteuil.*) Que ne suis-je parti sans rien exiger de personne ! j'aurais prévenu ces horreurs.

SCÈNE XVI.

LÉON, LA COMTESSE, évanouie; SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE *s'écrie.* Et son fils !

LÉON, *égaré.* Elle est morte. Ah ! je ne lui survivrai pas ! (Il l'embrasse.)

LE COMTE, *effrayé.* Des sels ! des sels ! Suzanne ! un million, si vous la sauvez.

LÉON. O malheureuse mère !

SUZANNE, *présentant un flacon.* Madame, respirez ce flacon. (*A Léon.*) Soutenez-la, monsieur, je vais tâcher de la desserrer.

LE COMTE, *égaré.* Romps tout, arrache tout. Ah ! j'aurais dû la ménager !

LÉON, *criant.* Elle est morte ! elle est morte !

SCÈNE XVII.

SUZANNE, LÉON, LA COMTESSE, évanouie; LE COMTE, FIGARO.

FIGARO. Et qui morte ? madame ? Apaisez donc ces cris ; c'est vous qui la ferez mourir. (*Il lui prend le bras.*) Non, elle ne l'est pas; ce n'est qu'une suffocation; le sang qui monte avec violence. Sans perdre de temps, il faut la soulager. Je vais chercher ce qu'il me faut.

LE COMTE, *hors de lui.* Des ailes, Figaro, ma fortune est à toi !

Digitized by Google

La Mère coupable.

Digitized by Google

Digitized by Google

FIGARO, *vivement*. J'ai bien besoin de vos promesses, lorsque madame est en péril !

(Il sort en courant.)

SCÈNE XVIII.

SUZANNE, LÉON, LA COMTESSE, LE COMTE.

LÉON, *tenant un flacon sous le nez de la comtesse*. Si l'on pouvait la faire respirer... O Dieu ! rends-moi ma malheureuse mère !.. La voici qui revient...

SUZANNE, *pleurant*. Madame ! allons, madame !...

LA COMTESSE, *revenant à elle*. Ah ! qu'on a de peine à mourir !

LÉON, *sanglotant*. Non, maman, vous ne mourrez pas.

LA COMTESSE, *égarée*. O Ciel ! entre mes juges, entre mon époux et mon fils ! Tout est connu, et criminelle envers tous deux... (*Elle se jette à terre et se prosterne.*) Vengez-vous l'un et l'autre; il n'est plus de pardon pour moi. Mère coupable, épouse indigne, un instant nous a tous perdus. Puisse ma mort expier mon forfait !

LE COMTE, *au désespoir*. Non, revenez à vous ; votre douleur a déchiré mon âme... Asseyons-la, Léon..., mon fils. (*Léon fait un grand mouvement.*) Suzanne, asseyons-la.

(Ils la mettent sur un fauteuil.)

SCÈNE XIX.

LÉON, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, FIGARO, accourant avec un flacon.

FIGARO. Elle a repris connaissance !

LE COMTE *cric*. Figaro ! vos secours !

FIGARO, *étouffé*. Un moment, calmez-vous. Son état n'est plus si pressant. Moi qui étais dehors, grand Dieu ! je suis rentré bien à propos... Elle m'avait fort effrayé. Allons, madame, du courage !

LA COMTESSE, *priant, renversée*. Dieu de bonté ! fais que je meure !

LÉON, *en l'asseyant mieux*. Non, maman, vous ne mourrez

Digitized by Google

pas, et nous réparerons nos torts. (*Au comte.*) Monsieur, vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom, reprenez vos titres, vos biens ; je n'y avais nul droit. Hélas ! je l'ignorais. Mais, par pitié, n'écrasez point d'un déshonneur public cette infortunée qui fut votre... Une erreur expiée par vingt années de larmes est-elle encore un crime, alors qu'on fait justice ? Ma mère et moi nous nous bannissons de chez vous.

LE COMTE, *exalté*. Jamais ! vous n'en sortirez point.

LÉON. Un couvent sera sa retraite ; et moi, sous mon nom de Léon, sous le simple habit d'un soldat, je défendrai notre nouvelle patrie ; inconnu, je mourrai pour elle, ou je la servirai en zélé citoyen.

(Suzanne pleure, Figaro est absorbé.)

LA COMTESSE, *péniblement*. Léon ! mon cher enfant ! ton courage me rend la vie ; je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mère. Cette fierté dans le malheur sera ton noble patrimoine. Il m'épousa sans biens, n'exigeons rien de lui. Le travail de mes mains soutiendra ma faible existence ; et toi, tu serviras l'Etat.

LE COMTE, *avec désespoir*. Non, Rosine, jamais ! C'est moi qui suis le vrai coupable. De combien de vertus je privais ma vieillesse !..

LA COMTESSE. Vous en serez entouré : Florestine et Bégearss vous restent ; Floresta, votre fille, l'enfant chéri de votre cœur...

LE COMTE, *étonné*. Comment ?... D'où savez-vous ?... qui vous l'a dit ?

LA COMTESSE. Monsieur, donnez-lui tous vos biens, mon fils et moi n'y mettrons point d'obstacle. Mais, avant de nous séparer, que j'obtienne du moins une grâce ! Apprenez-moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je croyais brûlée avec les autres. Quelqu'un m'a-t-il trahie ?

FIGARO, *s'écriant*. Oui ! l'infâme Bégearss ; je l'ai surpris tantôt, qui la remettait à monsieur.

LE COMTE, *parlant vite*. Non, je la dois au seul hasard. Ce

Digitized by Google

matin, lui et moi, pour un tout autre objet, nous examinions votre écrin, sans nous douter qu'il eût un double fond. Dans le débat, et sous ses doigts, le secret s'est ouvert soudain, à son grand étonnement. Il a cru le coffre brisé.

FIGARO, *criant plus fort*. Son étonnement d'un secret? Monstre! c'est lui qui l'a fait faire!

LE COMTE. Est-il possible?

LA COMTESSE. Il est trop vrai.

LE COMTE. Des papiers frappent nos regards; il en ignorait l'existence; et quand j'ai voulu les lui lire, il a refusé de les voir.

SUZANNE, *s'écriant*. Il les a lus cent fois avec madame!

LE COMTE. Est-il vrai? Les connaissait-il?

LA COMTESSE. Ce fut lui qui me les remit, qui les apporta de l'armée, lorsqu'un infortuné mourut.

LE COMTE. Cet ami sûr, instruit de tout?...

FIGARO, LA COMTESSE et SUZANNE, *criant ensemble*. C'est lui!

LE COMTE. O scélératesse infernale! avec quel art il m'avait engagé! A présent, je sais tout.

FIGARO. Vous le croyez.

LE COMTE. Je connais son affreux projet. Mais, pour en être plus certain, déchirons le voile entier. Par qui savez-vous donc ce qui touche ma Florestine?

LA COMTESSE, *vite*. Lui seul m'en a fait confidence.

LÉON, *vite*. Il me l'a dit sous le secret.

SUZANNE, *vite*. Il me l'a dit aussi.

LE COMTE, *avec horreur*. O monstre! et moi j'allais lui donner... mettre ma fortune en ses mains!

FIGARO, *vivement*. Plus d'un tiers y serait déjà, si je n'avais porté, sans vous le dire, vos trois millions d'or en dépôt chez M. Fal. Vous alliez l'en rendre maître; heureusement, je m'en suis douté. Je vous ai donné son reçu...

LE COMTE, *vivement*. Le scélérat vient de me l'enlever pour en aller toucher la somme.

FIGARO, *désolé*. O proscription sur moi! Si l'argent est remis,

Digitized by Google

tout ce que j'ai fait est perdu. Je cours chez M. Fal. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !

LE COMTE. Le traître n'y peut être encore.

FIGARO. S'il a perdu du temps, nous le tenons. J'y cours.

(Il veut sortir.)

LE COMTE, *vivement, l'arrête*. Mais, Figaro, que le fatal secret dont ce moment vient de t'instruire reste enseveli dans ton sein.

FIGARO, *avec une grande sensibilité*. Mon maître, il y a vingt ans qu'il est dans ce sein-là, et dix ans que je travaille à empêcher qu'un monstre n'en abuse. Attendez surtout mon retour avant de prendre aucun parti.

LE COMTE, *vivement*. Penserait-il se disculper ?

FIGARO. Il fera tout pour le tenter (*il tire une lettre de sa poche*); mais voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouvantable lettre ; le secret de l'enfer est là. Vous me saurez bon gré d'avoir tout fait pour me la procurer. (*Il lui remet la lettre de Bégearss.*) Suzanne ! des gouttes à ta maîtresse : tu sais comment je les prépare. (*Il lui donne un flacon.*) Le plus grand calme autour d'elle. Monsieur, au moins, ne recommencez pas ; elle s'éteindrait dans nos mains.

LE COMTE, *exalté*. Recommencer ! je me ferais horreur.

FIGARO, *à la comtesse*. Vous l'entendez, madame ! le voilà dans son caractère, et c'est mon maître que j'entends. Ah ! je l'ai toujours dit de lui : la colère chez les bons cœurs n'est qu'un besoin de pardonner.

(Il sort en courant. Le comte et Léon prennent la comtesse sous les bras ; ils sortent tous.)

Digitized by Google

ACTE V.

(Même décoration.)

SCÈNE I.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, SUZANNE.

(La comtesse est sans rouge et dans le plus grand désordre de parure.)

LÉON, *soutenant sa mère.* Il fait trop chaud, ma mère, dans l'appartement intérieur. Suzanne, avance une bergère.

(Ils asseyent la comtesse.)

LE COMTE, *attendri, arrangeant les coussins.* Êtes-vous bien assise ? Et quoi ! pleurer encore ?

LA COMTESSE, *accablée* Ah ! laissez-moi verser des larmes de soulagement ! ces récits affreux m'ont brisée ! la lettre surtout de cet infâme Bégearss...

LE COMTE, *délirant.* Marié en Irlande, il épousait ma fille ! et tout mon bien, placé sur la banque de Londres, eût fait vivre un repaire affreux, jusqu'à la mort du dernier de nous tous !... Eh ! qui sait, grand Dieu ! quels moyens ?...

LA COMTESSE. Homme infortuné, calmez-vous. Mais il est temps de faire descendre Florestine. Elle avait le cœur si serré de ce qui devait lui arriver ! Va la chercher, Suzanne, et ne l'instruis de rien.

LE COMTE, *avec dignité.* Ce que j'ai dit à Figaro, Suzanne, était pour vous comme pour lui.

SUZANNE. Monsieur, celle qui vit madame pleurer, prier, pendant vingt ans, a trop gémi de ses douleurs pour rien faire qui les accroisse.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON.

LE COMTE. Ah ! Rosine, séchez vos pleurs; et maudit soit qui vous affligera !

Digitized by Google

LA COMTESSE, *à Léon*. Mon fils, embrasse les genoux de ton bienfaiteur; et rends-lui grâce pour ta mère.

(Léon veut se mettre à genoux.)

LE COMTE *le relève*. Oublions le passé, Léon; gardons-en le silence, et n'émouvons plus votre mère. Figaro demande un grand calme. Ah! respectons surtout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cet accident.

SCÈNE III.

LE COMTE, FLORESTINE, LA COMTESSE, SUZANNE, LÉON.

FLORESTINE, *accourant*. Mon Dieu! maman, qu'avez-vous donc?

LA COMTESSE. Rien que d'agréable à t'apprendre; et ton parrain va t'en instruire.

LE COMTE. Hélas! ma Florestine, je frémis du péril où j'allais plonger ta jeunesse. Grâce au Ciel, qui dévoile tout, tu n'épouseras point Bégearss; non tu ne seras point la femme du plus épouvantable ingrat!...

FLORESTINE. Ah! Ciel! Léon!...

LÉON. Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE, *au comte*. Sa sœur!

LE COMTE. Il nous trompait. Il trompait les uns par les autres, et tu étais le prix de ses horribles perfidies. Je vais le chasser de chez moi.

LA COMTESSE. L'instinct de ta frayeur te servait mieux que nos lumières. Aimable enfant!

LÉON. Ma sœur, il nous a tous joués.

FLORESTINE, *au comte*. Monsieur, il m'appelle sa sœur!

LA COMTESSE. Oui, Florestine, tu es à nous : c'est là notre secret chéri. Voilà ton père, voilà ton frère, et moi, je suis ta mère pour la vie! Ah! garde-toi de l'oublier jamais. (*Elle tend la main au comte.*) Almaviva! pas vrai qu'elle est ma fille?

LE COMTE, *exalté*. Et lui mon fils; voilà nos deux enfants.

(Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

UN CLERC de M. Fal, qui va s'assedir devant une table; FIGARO, M. FAL, LE COMTE, FLORESTINE, LA COMTESSE, SUZANNE, LÉON.

FIGARO, *accourant et jetant son manteau.* Malédiction! il a le portefeuille. J'ai vu le traître l'emporter, quand je suis entré chez monsieur.

LE COMTE. O monsieur Fal! vous vous êtes pressé.

M. FAL, *vivement.* Monsieur, il est resté plus d'une heure avec moi, m'a fait achever le contrat, y insérer la donation qu'il fait; puis il m'a remis mon reçu, au bas duquel était le vôtre, en me disant que la somme est à lui, qu'elle est un fruit d'hérédité; qu'il vous l'a remise en confiance...

LE COMTE. O scélérat! il n'oublie rien.

FIGARO. Que de trembler sur l'avenir.

M. FAL. Avec ces éclaircissements, ai-je pu refuser le portefeuille qu'il exigeait? Ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez le mariage, et qu'il veuille garder l'argent, c'est un mal presque sans remède.

LE COMTE, *avec véhémence.* Que tout l'or du monde périsse, et que je sois débarrassé de lui!

FIGARO, *jetant son chapeau sur un fauteuil.* Dussé-je être pendu, il n'en gardera pas une obole. (*A Suzanne.*) Veille au dehors, Suzanne.

(Suzanne sort.)

SCÈNE V.

UN CLERC, FIGARO, M. FAL, LE COMTE, FLORESTINE, LA COMTESSE, LÉON.

M. FAL. Avez-vous un moyen de lui faire avouer devant de bons témoins qu'il tient ce trésor de monsieur? Sans cela, je défie qu'on puisse le lui arracher.

FIGARO. S'il apprend par son Allemand ce qui se passe dans l'hôtel, il n'y rentrera plus.

Digitized by Google

LE COMTE, *vivement*. Tant mieux : c'est tout ce que je veux. Ah ! qu'il garde le reste.

FIGARO, *vivement*. Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfants ? ce n'est pas vertu, c'est faiblesse.

LÉON, *fâché*. Figaro !

FIGARO, *plus fort*. Je ne m'en dédis point. (*Au comte.*) Qu'obtiendra donc de vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie ?

LE COMTE, *se fâchant*. Mais l'entreprendre sans succès, c'est lui ménager un triomphe...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, *à la porte, en criant*. M. Bégearss qui rentre !

(Elle sort. Ils font tous un grand mouvement.)

SCÈNE VII.

UN CLERC, FIGARO, M. FAL, LE COMTE, FLORESTINE, LA COMTESSE, LÉON.

LE COMTE, *hors de lui*. O traître !

FIGARO, *très-vite*. On ne peut plus se concerter ; mais si vous m'écoutez et me secondez tous pour lui donner une sécurité profonde, j'engage ma tête au succès.

M. FAL. Vous allez lui parler du portefeuille et du contrat ?

FIGARO, *très-vite*. Non pas ; il en sait trop pour l'entamer si brusquement ; il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. (*Au comte.*) Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE, *troublé*. Mais, mais sur quoi ?

SCÈNE VIII.

UN CLERC, SUZANNE, FIGARO, M. FAL, LE COMTE, BÉGEARSS, FLORESTINE, LA COMTESSE, LÉON.

SUZANNE, *accourant*. M. Bégeaaaaarss !

(Bégearss montre une grande surprise.)

FIGARO, *s'écrie, en le voyant*. M. Bégearss ! (*Humblement.*)

Digitized by Google

Eh bien ! ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez à l'aveu de mes torts le pardon que je sollicite, j'espère que monsieur ne sera pas moins généreux.

BÉGEARSS, *étonné*. Qu'y a-t-il donc ? Je vous trouve assemblés !

LE COMTE, *brusquement*. Pour chasser un sujet indigne.

BÉGEARSS, *plus surpris encore en voyant le notaire*. Et monsieur Fal ?

M. FAL, *lui montrant le contrat*. Voyez qu'on ne perd point de temps ; tout ici concourt avec vous.

BÉGEARSS, *surpris*. Ah ! ah !...

LE COMTE, *impatient, à Figaro*. Pressez-vous ; ceci me fatigue.

(Pendant cette scène, Bégearss les examine l'un après l'autre avec la plus grande attention.)

FIGARO, *l'air suppliant, adressant la parole au comte*. Puisque la feinte est inutile, achevons mes tristes aveux. Oui, pour nuire à M. Bégearss, je répète, avec confusion, que je me suis mis à l'épier, le suivre et le troubler partout ; (*au comte*) car monsieur n'avait pas sonné, lorsque je suis entré chez lui pour savoir ce qu'on y faisait du coffre aux brillants de madame, que j'ai trouvé là tout ouvert.

BÉGEARSS. Certes !... ouvert à mon grand regret.

LE COMTE, *à part, en faisant un mouvement inquiétant*. Quelle audace !

FIGARO, *bas, en se courbant, le tire par l'habit pour l'avertir*. Ah ! mon maître !

M. FAL, *bas, effrayé*. Monsieur !...

BÉGEARSS, *bas, au comte*. Modérez-vous, ou nous ne saurons rien.

(Le comte frappe du pied ; Bégearss l'examine.)

FIGARO, *soupirant, au comte*. C'est ainsi que, sachant que madame était renfermée (*montrant Bégearss*) avec monsieur, pour brûler certains papiers dont je connaissais l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BÉGEARSS, *au comte*. Vous l'ai-je dit ?

(Le comte mord son mouchoir de fureur.)

SUZANNE, *bas, à Figaro*. Achève, achève.

Digitized by Google

FIGARO. Enfin, vous voyant tous d'accord, j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer entre madame et vous la vive explication... qui n'a pas eu la fin que j'espérais...

LE COMTE, *à Figaro, avec colère.* Finissez-vous ce plaidoyer?

FIGARO, *bien humble.* Hélas ! je n'ai plus rien à dire, puisque c'est cette explication qui a fait chercher M. Fal pour finir ici le contrat. (*En montrant Bégearss.*) L'heureuse étoile de monsieur a triomphé de mes artifices... Mon maître ! en faveur de trente ans...

LE COMTE, *avec humeur.* Ce n'est pas à moi de juger.

FIGARO. Monsieur Bégearss !...

BÉGEARSS, *qui a repris sa sécurité, dit ironiquement.* Qui! moi ? mon cher ami, je ne comptais guère vous avoir tant d'obligations. *Elevant le ton.* Voir mon bonheur accéléré par le coupable effort destiné à me le ravir ! (*A Léon et Florestine.*) O jeunes gens, quelle leçon ! marchons avec candeur dans les sentiers de la vertu. Voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur.

FIGARO, *prosterné.* Ah ! oui.

BÉGEARSS, *au comte.* Monsieur, pour cette fois encore, et qu'il parte.

LE COMTE, *à Bégearss, durement.* C'est là votre arrêt ?... j'y souscris.

FIGARO, *ardemment.* Monsieur Bégearss, je vous le dois. Mais je vois M. Fal pressé d'achever un contrat.

LE COMTE, *brusquement.* Les articles m'en sont connus.

M. FAL. Hors celui-ci. Je vais vous lire la donation que monsieur fait... (*Cherchant l'endroit.*) Hon... hon... hon... Messire James-Honoré Bégearss... Ah! (*Il lit.*) «Et pour donner à la demoiselle future épouse une preuve non équivoque de son attachement pour elle, ledit seigneur futur époux lui fait donation entière de tous les grands biens qu'il possède, consistant aujourd'hui (*il appuie en lisant*), ainsi qu'il les déclare et les a exhibés à nous notaires soussignés, en trois millions d'or ici joints, en très-bons effets au porteur.»

(Il tend la main en lisant.)

Digitized by Google

BÉGEARSS. Les voilà dans ce portefeuille. (*Il donne le portefeuille à M. Fal.*) Il manque deux milliers de louis, que je viens d'en ôter pour les apprêts de noces.

FIGARO, *vivement, en montrant le comte.* Monsieur a décidé qu'il payerait tout; j'ai l'ordre.

BÉGEARSS, *tirant les effets de sa poche et les remettant au notaire.* En ce cas, enregistrez-les; que la donation soit entière.

(Figaro retourné se tient la bouche pour ne pas rire.)

M. FAL, *ouvre le portefeuille, y remet les effets, et dit en montrant Figaro :* Monsieur va tout additionner pendant que nous achèverons.

(Il passe près de la table. Il donne le portefeuille ouvert à Figaro.)

FIGARO, *l'air exalté en voyant les effets dans le portefeuille.* Et moi, j'éprouve qu'un bon repentir est comme toute bonne action, qu'il porte aussi sa récompense.

BÉGEARSS. En quoi?

FIGARO. J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus d'un homme généreux. Oh ! que le Ciel comble les vœux de deux amis aussi parfaits ! Nous n'avons nul besoin d'écrire. (*Au comte.*) Ce sont vos effets au porteur; oui, monsieur, je les reconnais. Entre M. Bégearss et vous, c'est un combat de générosité; l'un donne ses biens à l'époux; l'autre les rend à sa future ! (*Aux jeunes gens.*) Monsieur et mademoiselle, ah ! quel bienfaisant protecteur, et que vous allez le chérir !... Mais que dis-je? l'enthousiasme m'aurait-il fait commettre une indiscrétion offensante?

(Tout le monde garde le silence.)

BÉGEARSS, *un peu surpris, se remet, prend son parti, et dit:* Elle ne peut l'être pour personne, si mon ami ne la désavoue pas; s'il met mon âme à l'aise, en me permettant d'avouer que je tiens de lui ces effets. Celui-là n'a pas un cœur, que la gratitude fatigue ; et cet aveu manquait à ma satisfaction. (*Montrant le comte.*) Je lui dois bonheur et fortune ; et quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que lui rendre ce qui lui appartient de droit. (*A M. Fal.*) Remettez-moi le portefeuille ;

Digitized by Google

je ne veux avoir que l'honneur de le mettre à ses pieds, moi-même, en signant notre heureux contrat.

(Il veut reprendre le portefeuille.)

FIGARO, *sautant de joie, à M. Fal et au clerc.* Messieurs, vous l'avez entendu? Vous témoignerez s'il le faut. (*Au comte.*) Mon maître, voilà vos effets; donnez-les à leur détenteur, si votre cœur l'en juge digne.

(Il lui remet le portefeuille.)

LE COMTE. Grand Dieu! les lui donner? (*A Bégearss.*) Homme cruel! sortez de ma maison; l'enfer n'est pas aussi profond que vous! (*En montrant Figaro.*) Grâce à ce bon serviteur, mon imprudence est réparée. Sortez à l'instant de chez moi!

BÉGEARSS. O mon ami! vous êtes encore trompé!

LE COMTE, *hors de lui, le bride de sa lettre ouverte.* Et cette lettre, monstre! m'abuse-t-elle aussi?

BÉGEARSS *la voit; furieux, il arrache au comte la lettre, et se montre tel qu'il est.* Ah!... je suis joué! mais j'en aurai raison.

LÉON. Laissez en paix une famille que vous avez remplie d'horreur.

BÉGEARSS, *furieux.* Jeune insensé, c'est toi qui vas payer pour tous; je t'appelle au combat.

LÉON, *vivement.* J'y cours.

LE COMTE, *vivement.* Léon!

LA COMTESSE, *vivement.* Mon fils!

FLORESTINE, *vivement.* Mon frère!

LE COMTE. Léon, je vous défends... (*A Bégearss.*) Vous vous êtes rendu indigne de l'honneur que vous demandez : ce n'est point par cette voie-là qu'un homme comme vous doit terminer sa vie.

(Bégearss fait un geste affreux sans parler.)

FIGARO, *arrêtant Léon, vivement.* Non, jeune homme, vous n'irez point; M. votre père a raison, et l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie : on ne combattra plus ici que les ennemis de l'État. Laissez-le en proie à sa fureur; et, s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme d'un assassin; personne

Digitized by Google

ne trouve mauvais qu'on tue une bête enragée; mais il se gardera bien de l'oser : l'homme capable de tant d'horreurs doit être aussi lâche que vil.

BÉGEARSS, *hors de lui.* Malheureux!

LE COMTE, *frappant du pied.* Nous laissez-vous enfin? C'est un supplice de vous voir.

(La comtesse est effrayée sur son siége; Florestine et Suzanne la soutiennent; Léon se réunit à elles.)

BÉGEARSS, *les dents serrées.* Oui, morbleu! je vous laisse; mais j'ai la preuve en main de votre infâme trahison. Vous n'avez demandé l'agrément de Sa Majesté pour échanger vos biens d'Espagne, que pour être à portée de troubler sans péril l'autre côté des Pyrénées.

LE COMTE. O monstre! que dit-il?

BÉGEARSS. Ce que je vais dénoncer à Madrid. N'y eût-il que le buste en grand d'un Washington dans votre cabinet, j'y fais confisquer tous vos biens.

FIGARO, *criant.* Certainement; le tiers au dénonciateur.

BÉGEARSS. Mais, pour que vous n'échangiez rien, je cours chez notre ambassadeur arrêter dans ses mains l'agrément de Sa Majesté, que l'on attend par ce courrier.

FIGARO, *tirant un paquet de sa poche, s'écrie vivement.* L'agrément du roi? le voici : j'avais prévu le coup; je viens, de votre part, d'enlever le paquet du secrétariat d'ambassade; le courrier d'Espagne arrivait.

(Le comte avec vivacité prend le paquet.)

BÉGEARSS, *furieux, frappe sur son front, fait deux pas pour sortir, et se retourne.* Adieu, famille abandonnée, maison sans mœurs et sans honneur. Vous aurez l'impudeur de conclure un mariage abominable en unissant le frère avec la sœur; mais l'univers saura votre infamie.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

UN CLERC, M. FAL, SUZANNE, FIGARO, LE COMTE, FLORESTINE, LA COMTESSE, LÉON.

FIGARO, *follement.* Qu'il fasse des libelles, dernière ressource

Digitized by Google

des lâches, il n'est plus dangereux : bien démasqué, à bout de voie, et pas vingt-cinq louis dans le monde. Ah ! monsieur Fal, je me serais poignardé s'il eût gardé les deux mille louis qu'il avait soustraits du paquet. (*Il reprend un ton grave.*) D'ailleurs, nul ne sait mieux que lui que, par la nature et la loi, ces jeunes gens ne se sont rien ; qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

LE COMTE. O Figaro !... Madame, il a raison.

LÉON, *très-vite*. Dieu ! maman, quel espoir !

FLORESTINE, *au comte*. Eh quoi ! monsieur, n'êtes-vous plus ?...

LE COMTE, *ivre de joie*. Mes enfants, nous y reviendrons, et nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de loi discrets, éclairés, pleins d'honneur. O mes enfants, il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes faiblesses, font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avaient trop désunis. (*A la comtesse.*) Rosine (c'est le nom que votre époux vous rend), allons nous reposer des fatigues de la journée. Monsieur Fal, restez avec nous. (*A Léon et à Florestine.*) Venez, mes deux enfants... Suzanne, embrasse ton mari, et que nos sujets de querelles soient ensevelis pour toujours. (*A Figaro.*) Les deux mille louis qu'il avait soustraits, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due !...

FIGARO, *vivement*. A moi, monsieur ? non, s'il vous plaît. Moi, gâter par un vil salaire le bon service que j'ai fait ? ma récompense est de mourir chez vous. Jeune, si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte ma vie. O ma vieillesse ! pardonne à ma jeunesse, elle s'honorera de toi ! Un jour a changé notre état : plus d'oppresseur, d'hypocrite insolent. Chacun a bien fait son devoir ; ne plaignons point quelques moments de trouble : on gagne assez dans les familles quand on en expulse un méchant.

Fin de la Mère coupable.

Digitized by Google

UNE AFFAIRE TÉNÉBREUSE

OU

LE DUC D'ENGHIEN,

PAR ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE,

AUTEUR

des Souvenirs intimes du temps de l'Empire.

INTRODUCTION.

Quand un homme obscur, innocent ou coupable, tombe, privé des garanties judiciaires, sous le glaive d'un tribunal exceptionnel, quelques voix généreuses s'élèvent toujours, çà et là, pour protester contre cette violation des droits imprescriptibles de la justice et de l'humanité; mais quand cet homme porte un nom illustre dans les fastes de la patrie, quand, à l'éclat d'une haute naissance, il joint les qualités brillantes d'un chef de parti, cet événement prend un caractère de gravité qui appelle l'attention du monde entier. L'erreur et la calomnie s'en emparent, le modifient, l'exagèrent et le dénaturent selon le besoin des circonstances, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que l'histoire peut, ensuite, démêler le faux du vrai dans ces romans juridiques, et rendre à chacun des acteurs la part d'éloge ou de blâme qui lui appartient véritablement.

Tels furent, dans notre vieille monarchie, les procès de Jacques Molé, grand-maître des Templiers, sous Philippe-le-Bel; du maréchal de Byron, au temps de Henri IV; de Lally-Tolendal, sous le règne de Louis XV; enfin tels furent au commencement du dix-neuvième siècle, à l'époque du Consulat, le procès et l'exécution du duc d'Enghien, restés jusqu'à ce jour une sorte d'énigme pour tout le monde, excepté pour ceux qui commandèrent, ou qui obéirent.

Digitized by Google

rants dans cette France qu'ils avaient abandonnée en vaincus, afin d'y rétablir, par la force, ces priviléges que la marche progressive de la civilisation avait anéantis. Ces Coriolans au petit pied, dépositaires de ce qu'ils appelaient l'*honneur français*, signèrent un pacte avec l'étranger, et ne craignirent pas de jeter la guerre civile dans nos provinces ; car la patrie, pour eux dont l'éducation avait faussé les idées, ce n'était point la France, c'était la royauté ; ce n'était point le territoire national, c'était le sol des Tuileries, c'était le parquet des salons de Versailles.

Certes, nous l'avons dit, nous avons déploré autant que personne, au point de vue de l'humanité et en raison des conséquences calomnieuses qu'en tira l'esprit de parti contre la gloire du consulat, cette sanglante tragédie, commencée à Ettenheim et terminée à Vincennes ; mais, si nous étions quelque peu superstitieux, nous serions tenté de voir, dans la fatale complication de faits qui en précipita le dénoûment, la main de la Providence qui, souvent, s'appesantit sur toute une race et punit les enfants des fautes de leurs pères. L'antique maison des Condé semblerait avoir subi cette loi des vengeances divines. Le dernier de la race, tombant sous des balles françaises, aux portes de Paris, payait peut-être ainsi le sang français répandu depuis trois siècles par ses ancêtres ; et le père de ce malheureux prince, trouvant, vingt-six ans après, un trépas ignoble au fond même de son château, ne léguant à l'histoire que la lugubre légende d'un homme assassiné, ou, ce qui est pis aux yeux de la morale, d'un suicide, viendrait confirmer encore cette grande pensée du moraliste religieux. C'est aussi l'application de ces paroles philosophiques, qu'un esclave jetait aux triomphateurs romains : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme ! »

Le duc d'Enghien, après avoir suivi ses parents en Belgique, puis à Turin, auprès du roi de Sardaigne, et enfin à Worms, sur la rive gauche du Rhin, prit part aux campagnes de l'armée de Condé contre la France. Lors de la paix d'Amiens, ce corps, à la solde de l'Angleterre, fut licencié à Gratz, en Styrie.

Digitized by Google

Le jeune prince, qui n'avait cessé de commander à l'avant-garde, ne vit pas sans peine la suspension des hostilités; mais il fallait se résoudre à la paix. Après être resté dix mois en Styrie, il fit demander au vieux cardinal de Rohan, devenu si tristement célèbre par le fameux *procès du collier*, la permission de résider à Ettenheim en Brisgaw, qui faisait jadis partie de l'apanage des anciens archevêques de Strasbourg. Cette permission lui fut accordée. Le cardinal étant venu à mourir peu de temps après, l'électeur de Bade écrivit au duc « qu'il pou-« vait continuer de demeurer dans son duché sans crainte d'y « être inquiété. »

Le duc d'Enghien profita du moment où l'Europe avait repris un peu de calme, pour faire une course en Autriche et visiter les vieux châteaux cachés au fond des bois ou attachés, comme des nids d'aigles, au sommet des rocs tapissés de mousse, dont les pieds sont baignés par les eaux du Danube. A Graffenstein et à Durichstein, on lui montra les cachots où Richard Cœur-de-Lion avait été enfermé. Dans le premier de ces châteaux, il dit au comte de Cayla, son compagnon, en laissant tomber l'anneau de fer qui avait retenu l'illustre prisonnier :

« Pour moi, j'aimerais mieux la mort que la prison.»

Le prince de Condé ayant rejoint en Angleterre son fils le duc de Bourbon, le duc d'Enghien, son petit-fils, se hâta de retourner à Ettenheim, dont il aimait la solitude, pour y vivre selon ses goûts, au moyen de la pension que le gouvernement anglais lui avait assignée comme à la plupart des émigrés français réfugiés sur les bords du Rhin.

II

LA PETITE MAISON D'ETTENHEIM.

L'habitation que le duc d'Enghien avait choisie à Ettenheim, et qu'il s'était plu à embellir, était située non loin du Rhin et à peu de distance des lisières de la Forêt-Noire. L'as-

Digitized by Google

pect pittoresque de cette demeure, qui s'élevait entre deux allées de hauts peupliers, invitait l'âme à la mélancolie. Un jardin et un verger, entourés de murs tapissés de pariétaires, de lichen et de vigne-vierge, s'étendaient au delà du bâtiment principal, à une distance de cinq arpents. Un petit lac, où se jouaient quelques cygnes domestiques, répandait au dehors ses eaux vertes et transparentes par une petite rigole qui venait se perdre, en traçant mille sinuosités sur la pelouse, dans la petite rivière d'Ullenbach, qui coulait dans le voisinage du domaine. Quand le prince se reposait sur la terrasse de sa maison, il pouvait apercevoir, d'un côté, le Rhin, roulant comme un serpent ses ondes écailleuses; de l'autre côté, les sombres arceaux de la forêt plantée de chênes et de hêtres aussi vieux que le monde, s'offraient à sa vue. Au delà du fleuve, il pouvait donc distinguer les premiers remparts des frontières de France, et, en se retournant, contempler des images de guerre. César, Attila, Charlemagne, avaient traversé ces chemins pittoresques, et l'aigle romaine, le dragon des Huns, la redoutable bannière des Francs, à trois époques fameuses dans les annales de l'Europe, s'étaient frayé un passage au travers de l'antique Forêt-Noire.

Dans les petits voyages qu'il entreprenait, la Suisse avait ses préférences à cause des tableaux imposants qu'elle offrait à son imagination, des mœurs simples de ses habitants et de leur histoire belliqueuse et rude comme leur pays. Parfois il y fit de singulières rencontres. Un jour qu'il était allé à Coire sous le nom du comte de Saint-Maur, mais dans un costume très-simple, un régiment français venait d'évacuer cette ville, il n'y restait plus qu'un officier nommé Peignier. Ce militaire, ennuyé du séjour qu'il avait été forcé d'y faire, fut enchanté d'apprendre l'arrivée de trois Français : c'étaient le duc d'Enghien et ses deux compagnons. La connaissance fut bientôt faite. L'officier avait de l'esprit, et parlait de la guerre en homme qui s'y connaissait. Le lendemain, le prince prenait son bâton de voyage et se disposait à se mettre en route, quand arriva l'officier. Le duc l'engagea à déjeuner avec lui; puis,

Digitized by Google

avant de se séparer, serrant avec cordialité la main de sa nouvelle connaissance, il lui dit :

« Adieu, monsieur ; j'espère un jour vous rencontrer ailleurs.

— Moi aussi, répondit celui-ci en s'inclinant respectueusement ; mais pourvu que ce ne soit pas au pont d'Offembourg.»

Cet officier commandait le détachement qui avait attaqué ce pont, alors que le duc d'Enghien le faisait couper. Cette petite aventure le rendit plus circonspect ; et, dans la suite, il se plut à raconter qu'il avait été reconnu par un officier *républicain* avec lequel il avait déjeuné, et qui avait eu le bon goût de respecter son incognito.

Le duc aimait passionnément la chasse et se livrait à cet exercice avec toute l'ardeur d'un prince ; mais ces parties de chasse si fréquentes, et qui duraient souvent huit ou dix jours, cachaient les assiduités d'un jeune homme auprès d'une femme, jeune comme lui, belle, sensible, et en qui les trésors du cœur rehaussaient encore l'éclat d'une naissance illustre. En effet, à quelques lieues d'Ettenheim, vivait, retirée dans le château d'Est, la princesse Charlotte de Rohan, nièce du cardinal de ce nom. Les amours du duc d'Enghien et de la princesse sa cousine, que, disait-on, il avait épousée secrètement, étaient mystérieux. L'exquise courtoisie du prince les couvrait d'un voile impénétrable. « A Ettenheim, on me croyait depuis « trois jours occupé à poursuivre un sanglier dans la forêt « (écrivait-il une fois à Mme de Rohan), et on était bien loin « de supposer que, pendant ces trois jours, je me trouvais « auprès de vous, goûtant les charmes délicieux de votre en- « tretien, et ne songeant pas du tout aux sangliers et aux « daims de la Forêt-Noire. O mon amie, pourquoi ma vie tout « entière ne peut-elle vous être consacrée ? Pourquoi les de- « voirs de ma position, de mon rang, de ma naissance, me « forcent-ils d'abandonner si souvent le séjour enchanteur que « vous habitez et où j'oublie si facilement, à vos genoux, les « peines et les tribulations de ma pénible existence ! »

Ces séjours répétés au château habité par Mme de Rohan de-

Digitized by Google

vaient le perdre, ainsi que le mystère dont le prince s'entourait pour s'y rendre. La police consulaire supposa des voyages à Paris, des conciliabules avec les conspirateurs qu'on y arrêtait journellement, et, par une fatalité inconcevable, comme on le verra plus tard, un nom mal prononcé par un espion, et par conséquent mal écrit dans un rapport de police, vint transformer en certitude ce qui n'était qu'une supposition.

Le duc avait aussi un grand attachement pour un petit chien, compagnon de son émigration, que Mme de Rohan lui avait donné. Elle avait elle-même attaché au cou du lévrier un collier d'argent sur lequel elle avait fait graver, avec son chiffre, les armes de la maison de Condé.

La petite cour du prince, si l'on peut appeler *une cour* la réunion de quelques fidèles amis du malheur, se composait du général marquis de Trumery, du colonel baron de Grunstein, du lieutenant Schmidt, de l'abbé Wembronn, ancien promoteur de l'évêché de Strasbourg; de l'abbé Michel, secrétaire de ce dernier; du nommé Jacques, que le prince n'appelait jamais autrement que *son fidèle Jacques*, et qui prit successivement, après la Restauration, les titres de chevalier et de baron, avec la qualification bizarre de *secrétaire des commandements de feu monseigneur le duc d'Enghien* [1]. La domesticité se réduisait à trois personnes, parmi lesquelles un valet de chambre du nom de Ferrand. Les deux autres s'appelaient, l'un Poulain, l'autre Canone.

Le prince s'échappait souvent d'Ettenheim pour venir à Strasbourg, où plusieurs fois on le vit le soir au spectacle. D'autres fois il traversait le Rhin pour prendre le plaisir de la chasse dans la forêt de Saverne, et passait ainsi plusieurs jours sur le territoire français sans que les autorités militaires et civiles parussent y faire la moindre attention. Dans l'intervalle de ses excursions, de ses parties de chasse et de ses visites à Mme de Rohan, le prince jouissait des douceurs de l'intimité. Il faisait

[1] Voir la lettre écrite au rédacteur du *Journal des Débats*, en date du 12 novembre 1823. — Le *procès-verbal de l'exhumation du corps du duc d'Enghien*, et le *Moniteur* du 23 mars 1816.

Digitized by Google

des parties d'échecs avec le marquis de Trumery et le baron de Grunstein, ou bien écoutait une lecture de l'abbé Wembronn. Il parlait de guerre ou d'histoire, mais rarement de politique. Le duc n'aimait pas que cette matière servît d'aliment à la conversation de ses amis.

« Quand le temps sera venu, leur disait-il, de mettre l'épée hors du fourreau, nous le ferons ; mais jusque-là, messieurs, point de discours sur les affaires de l'Europe, qui ne nous regardent pas en ce moment. Sachons jouir des ressources de notre retraite, et, s'il nous faut conspirer, eh bien ! que ce ne soit que contre l'ennui. »

Des émigrés relégués à Offembourg venaient souvent visiter le prince. Non-seulement sa table leur était toujours ouverte, mais encore il mettait volontiers sa bourse à leur disposition. Dans maintes occasions, la générosité de son cœur lui fit inventer d'ingénieux moyens pour soulager des infortunes cachées et des misères profondes.

Un jour le comte de Mareuil prenait congé de lui. Déjà il était monté sur un pauvre coursier étique qui composait tout le personnel de son écurie, quand le prince découvrit les fontes de la selle, et prenant les pistolets qui s'y trouvaient.

« Mon cher comte, lui dit-il, il faut que je vous avoue ma faiblesse : depuis longtemps je convoite vos pistolets et je n'ose vous prier de me les céder ?

— Monseigneur, réplique aussitôt le comte, ces pistolets n'ont pas une grande valeur ; je les ai achetés en Hongrie, il y a trois ans, et je vous certifie qu'ils sont très-ordinaires ; cependant, dès qu'ils vous plaisent, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous en faire hommage.

— Je les accepte, répondit le duc ; mais puisque je n'hésite pas à recevoir un don de votre main, imitez-moi, et recevez de la mienne un dédommagement bien faible du sacrifice que vous me faites. »

Et il remit au comte une boîte d'écaille garnie en or qui contenait vingt-cinq louis : les pistolets ne valaient pas vingt-cinq francs.

Digitized by Google

Une autre fois, le duc apprend que le chevalier de Rosoland, ancien colonel émigré, était malade à Offembourg, et dans un état voisin de l'indigenee. Il va le visiter, et s'arrêtant devant une mauvaise estampe représentant le passage du Rhin par Louis XIV, suspendue dans l'humble chambre de l'officier :

« Voilà dit le prince, une bien belle gravure, et qui ornerait parfaitement mon petit salon d'Ettenheim.

—Ah ! si j'osais l'offrir à votre altesse, répondit le colonel, je serais trop heureux.

—Soyez-le donc, mon cher chevalier, répondit le duc, car je l'accepte, et je vais l'emporter; mais puisque vous voyez que j'agis sans façon avec vous, j'espère que vous agirez de même avec moi. Mon grand-père m'a envoyé d'Angleterre une centaine de louis pour remonter mon petit équipage de chasse, qui n'en a pas besoin, acceptez-en la moitié. »

L'officier rougit en même temps qu'une larme de gratitude brilla dans ses yeux.

« Allons, allons, dit le duc en lui serrant la main avec effusion, est-ce que des soldats comme nous ne doivent pas mettre tout en commun, leurs peines, leurs plaisirs, leurs bourses et leurs épées? »

C'est ainsi que le descendant du grand Condé, dans le lieux mêmes témoins des exploits de ses ancêtres, vivait en partageant le pain de l'exil avec des compagnons plus malheureux que lui, lorsque cette existence si douce commença d'être troublée par les inquiétudes que lui exprimaient ses parents. Ils redoutaient pour lui le voisinage de la France et le goût tout particulier qu'il avait pour les excursions secrètes. Son grand-père lui écrivit à ce sujet :

. . . . . .

« Vous êtes bien près : prenez garde à vous, et ne négligez « aucune précaution pour être averti à temps et faire votre « retraite en sûreté, en cas qu'il passât par la tête du Consul « de vous faire enlever. N'allez pas croire qu'il y ait du cou- « rage à tout braver à cet égard : ce ne serait qu'une impru-

Digitized by Google

« dence impardonnable aux yeux de l'*univers*, et qui ne pour-
« rait avoir que les suites les plus affreuses. Ainsi, je vous le
« répète, prenez garde à vous, et rassurez-nous, en nous répon-
« dant que vous sentez parfaitement ce que je vous demande,
« et que nous pouvons être tranquilles sur les précautions que
« vous prendrez. Je vous embrasse. »

« LOUIS-JOSEPH DE BOURBON. »

Le prince était touché de cette sollicitude toute paternelle; mais sa raison se révoltait contre l'intention qu'on lui supposait de vouloir rentrer dans son pays. Il répondit donc :

« Assurément, mon cher papa, il faut me connaître bien
« peu pour avoir pu dire, ou cherché à faire croire, que j'avais
« mis le pied sur le territoire républicain autrement qu'avec
« le rang et à la place où le hasard m'a fait naître. Je suis
« trop fier pour courber bassement la tête, et le Premier
« Consul pourra peut-être venir à bout de me détruire, mais
« il ne me fera pas m'humilier. On peut prendre l'incognito
« pour voyager dans les glaciers de la Suisse, comme cela
« m'est arrivé l'an passé, n'ayant rien de mieux à faire; mais
« pour venir en France, quand j'en ferai le voyage, je n'au-
« rai pas besoin de m'y cacher. Je puis donc vous donner ma
« parole d'honneur que pareille idée ne m'est jamais entrée
« et ne m'entrera jamais dans la tête. Je vous embrasse,
« cher papa, et vous prie de ne jamais douter de mon profond
« respect comme de ma tendresse. »

« L.-A.-H. DE BOURBON. »

« Ettenheim, 18 juillet 1803. »

Les alarmes de ses parents ne devaient être que trop fondées ; l'expression de leur inquiétude leur arrivait comme ces pressentiments précurseurs de grandes catastrophes ; mais de sa part, soit légèreté, soit indifférence ou trop grande sécurité, le prince continua ses excursions sur les bords du Rhin, et n'en fut pas moins fidèle à son amour chevaleresque pour sa belle châtelaine.

Digitized by Google

Cependant, à la fin du mois de février 1804, un étranger de bonne mine passa à Ettenheim, devant la maison du duc. Il s'arrête à l'*auberge du Soleil*, et s'informe si un nommé Stohl, ancien militaire, habite toujours le pays. On lui répond affirmativement, et on ajoute que depuis quelques jours il est absent. Le voyageur semble contrarié de cette absence, et, fatigué qu'il paraît être, s'asseoit dans l'auberge. La conversation s'engage avec le maître sur des sujets en apparence indifférents; le nom du duc d'Enghien s'y trouve mêlé comme par hasard; l'étranger sait bientôt la vie du prince, le nombre des amis qui vivent avec lui, celui de ses serviteurs et le nom des émigrés français qui viennent habituellement le visiter. L'hôte, naturellement bavard, ajoute à ces détails quelques particularités intimes. Tout allait bien jusque-là, lorsque le confiant hôtelier, voyant l'étranger prendre des notes sur un calepin, en se faisant répéter les noms de ceux qu'il vient de citer, est frappé d'une idée lumineuse; il s'échappe et court chez le fidèle Jacques lui faire part des soupçons qu'il vient de concevoir; puis il revient chez lui à la hâte... Mais l'étranger avait disparu.

On rapporta cette circonstance au prince, qui se moqua des craintes manifestées par Jacques; et comme ce dernier ne pouvait s'empêcher de trouver étrange la disparition subite de cet homme, le duc lui répondit en riant :

« Croyez-vous donc que ce soit un sorcier ?

—Non, Monseigneur; mais prenez garde que ce ne soit un revenant. »

Une quinzaine de jours après, le 13 mars, à huit heures du matin, tandis que Ferrand, valet de chambre du prince, était occupé à arroser les fleurs qui garnissaient les fenêtres de l'appartement de son maître, deux hommes remontaient la petite ruelle qui conduit à l'église d'Ettenheim : l'un de ces hommes, que Ferrand reconnut pour être ce Stohl dont nous avons parlé, faisait des signes à l'autre, comme pour lui indiquer les issues et l'entrée principale de la maison du duc. La mauvaise réputation de ce Stohl, et l'air mystérieux qu'il prenait en parlant

Digitized by Google

à son compagnon, attirèrent l'attention de Ferrand : il appela doucement son camarade Canone ; et tous deux, placés derrière les vases de fleurs, purent examiner sans être vus. Canone assura que la figure de l'étranger ne lui était pas inconnue, que c'était bien certainement un gendarme déguisé, et qu'il l'avait rencontré plusieurs fois à Strasbourg ; puis il sortit aussitôt pour aller prévenir son maître qui se promenait tranquillement dans les environs. Le duc fit monter à cheval une personne de sa maison, afin de rejoindre ce prétendu gendarme et de le questionner. Il ne fut pas difficile à l'espion déguisé de donner le change sur ses intentions. Par des réponses adroites, il sut même inspirer une sécurité à laquelle le prince n'était que trop disposé. Néanmoins, pour rassurer ses amis, le duc ordonna quelques patrouilles ; mais la nuit ayant été tranquille, on oublia bientôt les vagues inquiétudes de la veille ; et le lendemain 14, le prince, plein de confiance dans l'avenir, se leva de bonne heure et se rendit à une partie de chasse dans la Forêt-Noire.

III

L'ENQUÊTE.

On était au mois de février 1804. La conspiration de Georges Cadoudal, qui venait d'éclater tout à coup à Paris, avait profondément ému les partisans de Napoléon. Déjà Georges, Moreau et Pichegru étaient arrêtés, ainsi que leurs complices présumés, MM. de Polignac, de Rivière, Lajolais et beaucoup d'autres. Toutes les déclarations s'accordaient à révéler un projet d'attentat contre la personne du Premier Consul. L'un des princes de la maison de Bourbon devait, disait-on, se rendre à Paris pour en assurer l'exécution. On l'y croyait même déjà : c'était l'idée qui dominait dans l'instruction du

Digitized by Google

procès; la rumeur publique, qui va toujours au delà du vrai, et même du possible, prétendait que ce prince était caché dans l'hôtel du comte de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche; et c'était à ce point que des curieux rôdaient chaque jour aux alentours de cet hôtel, situé faubourg Saint-Honoré, pour y voir le personnage mystérieux et assister à l'invasion que la police ne pouvait pas tarder à y faire.

A une séance du Conseil d'État que présidait Napoléon, il trouva l'occasion de s'expliquer sur tous ces bruits, qu'il qualifia d'*absurdes* et d'invraisemblables :

« La population de Paris, s'écria-t-il, ne s'est-elle pas imaginé de dire que les princes de la famille déchue étaient cachés dans l'hôtel de l'ambassadeur d'Autriche, comme si je n'oserais pas les aller chercher dans cet asile! Sommes-nous donc à Athènes, où les grands criminels ne pouvaient être poursuivis dans le temple de Minerve! Le marquis de Bedmar, conspirant au sein même de la république de Venise, ne fut-il pas arrêté dans son propre palais, par ordre du Sénat, et ne l'eût-on pas pendu sans la crainte des Espagnols? Le droit des gens a-t-il été respecté, à Vienne, à l'égard de Bernadotte, notre ambassadeur, quand le drapeau national, arboré sur son hôtel, a été insulté par une foule menaçante? Eh bien! si aujourd'hui j'avais la certitude qu'un grand personnage, quel qu'il soit, se fût réfugié chez M. de Cobentzel, se croyant ainsi à l'abri sous l'immunité de l'ambassadeur d'Autriche, je n'hésiterais pas à faire saisir le coupable et son recéleur privilégié, vous entendez bien, messieurs, *son recéleur privilégié*, pour les livrer tous deux à un tribunal qui sans doute les condamnerait; et je ferais exécuter le jugement! Oui, messieurs, je le ferais exécuter, répéta Napoléon en élevant la voix, et en frappant sur son bureau du plat de ses deux mains, je vous en donne ma parole. »

L'instruction du procès de Georges Cadoudal apprit que, tous les huit ou dix jours, un homme, jeune encore, d'une belle stature, blond de cheveux, pâle et maigre de visage, d'une tournure distinguée et d'une mise élégante, était venu

Digitized by Google

le soir en cachette chez Georges, et y avait été reçu avec de grands égards. A son entrée dans l'appartement du chef vendéen, tout le monde se levait par respect et ne s'asseyait plus, pas même MM. de Polignac et de Rivière. L'inconnu, après avoir adressé quelques paroles polies aux assistants, se retirait seul avec Georges dans un cabinet où il s'enfermait pendant des heures entières pour écrire ou conférer librement.

Cette révélation excita la curiosité : on jugea que tant d'égards, tant d'obséquiosités ne pouvaient s'adresser qu'à un personnage du plus haut rang. Récapitulant toutes les circonstances des faits déjà révélés par l'instruction, on comprit qu'aucun des conjurés, y compris Georges lui-même qui était leur chef, n'aurait pu, dans le cas où la conspiration eût réussi, se mettre à la tête d'un mouvement général, et qu'un personnage intéressé, qu'un prince de la maison de Bourbon pouvait seul, dans ces conditions données, remplir le rôle de lieutenant-général du royaume. On passa en revue les princes français : ce ne pouvait pas être le comte d'Artois ; son caractère bien connu devait lui interdire ce poste aventureux. Ce n'était pas non plus le duc de Berry ; les domestiques de Georges, qui le connaissaient parfaitement, assuraient que ce n'était pas lui. Ce ne pouvait être le duc d'Angoulême : il était à Mittau, auprès de son oncle, le comte de Lille [1]. Ce ne pouvait être non plus, ni le prince de Condé, ni le duc de Bourbon, qu'on savait positivement à Londres. Tous les soupçons s'arrêtèrent donc naturellement sur le duc d'Enghien. Une particularité, une méprise de nom, comme nous l'avons dit plus haut, vint donner encore plus de force à ces conjectures. On va voir l'effet fatal que produisit cette méprise.

Il y avait beaucoup d'espions autour d'Ettenheim. Le préfet de Strasbourg, M. Shée, oncle du général Clarck, et le général Leval, qui commandait la division militaire, y avaient chacun les leurs ; la police de Paris ne chômait donc pas de rapports. Un juif allemand, qui était un de ces espions les plus assidus,

[1] Louis XVIII.

Digitized by Google

accourt un matin chez le général, et lui dit dans son baragouin :

« *Il être arrifé hier à Ettenheim, chez le dic d'Enghien, M. Dumérié.* »

C'était du général Thymery que ce juif voulait parler ; mais le général Leval, qui croit que le juif, prononçant le français avec l'accent allemand, ne peut dire le nom de *Dumouriez* autrement, s'imagine que ce transfuge est à Ettenheim, et en donne aussitôt avis à la police de Paris. On peut juger de l'effet que produisit une telle nouvelle. Elle ne fit qu'accroître l'inquiétude, l'irritation ; et dès lors, la détermination fut prise irrévocablement de s'emparer de la personne d'un prince aussi dangereux que le paraissait être le duc d'Enghien, qui venait à Paris, croyait-on, et qui avait donné asile, à Ettenheim, au général Dumouriez, aussitôt qu'il était arrivé de Londres.

Le Premier Consul envoya chercher le conseiller d'État Réal, *chargé spécialement de toutes les affaires concernant la sûreté publique,* et lui ordonna de s'entendre avec le général Moncey, premier inspecteur-général de la gendarmerie, pour envoyer immédiatement à Ettenheim un officier intelligent qui pût prendre tous les renseignements désirables sur la vie, les habitudes et l'entourage du prince. Vingt-quatre heures après, non pas un officier, mais un sous-officier [1] résidant à Strasbourg, se rendait, déguisé, à Ettenheim pour y compléter ces observations ; puis il revenait à Strasbourg rédiger un rapport circonstancié de tout ce qu'il avait entendu dire et de tout ce qu'il avait remarqué, et remit ce rapport à son colonel.

« Le duc d'Enghien, disait le sous-officier dans sa relation, « mène une vie mystérieuse. Il reçoit à Offembourg un grand « nombre d'émigrés qui se réunissent chez lui. Il fait des ab- « sences fréquentes qui durent quelquefois huit, dix et même

[1] Le maréchal-des-logis Pferdorff, le même que l'on a vu dans le chapitre précédent venir une première fois à Ettenheim et s'arrêter au *Soleil d'Or*, et une seconde fois le 13 mars, deux jours avant l'enlèvement du prince. Ce maréchal-des-logis joua un rôle très-actif dans cette affaire.

Digitized by Google

« douze jours, sans qu'on puisse en pénétrer les secrets. Ce « peut être à Paris qu'il se rend. »

Ces derniers renseignements fournis par les habitants d'Ettenheim et des environs, qui connaissaient parfaitement le prince, donnèrent lieu à des interprétations bien funestes pour lui. Le général Moncey, en sa qualité d'inspecteur-général de la gendarmerie, reçut ce rapport, et au lieu de suivre la hiérarchie gouvernementale, en l'adressant sur-le-champ à Réal, par excès de zèle, le porta lui-même au Premier Consul en venant à l'ordre à la Malmaison. Telle fut peut-être la cause de tout le mal. Nous ignorons quelles paroles échappèrent à Napoléon en recevant cette communication; mais sa colère dut être violente. Une révélation soudaine lui montrait un Bourbon armé aux portes de Strasbourg, attendant la catastrophe sanglante des Tuileries, un état-major d'émigrés près de lui, et le général Dumouriez envoyé de Londres pour diriger par son expérience les plans d'invasion et les défections; et enfin deux ministres anglais, sir Francis Drake à Munich et Spencer Smith à Stuttgard, combinant tous les mouvements, et renouant, sur cette frontière, les trames de Pichegru. Cette masse de faits et de présomptions le frappa vivement; son esprit s'éclaira de ces mille lueurs funestes; rien ne pouvait être capable d'arrêter sa détermination.

En effet Réal, venant le soir au travail, trouva le Premier Consul couché, pour ainsi dire, sur une table où était développée une immense carte géographique. Il y étudiait la ligne du Rhin d'Ettenheim à Strasbourg; il mesurait les distances, calculait les heures de marche, puis relevant la tête tout à coup, et s'adressant à Réal, il lui dit d'un ton dans lequel perçait le dépit et le sarcasme :

« Eh bien! monsieur le conseiller chargé de la police, vous ne me dites pas que le duc d'Enghien n'est qu'à quatre lieues de ma frontière, où il songe à organiser des complots militaires? »

Réal, surpris de l'interpellation, répondit :

« Précisément, général, je venais vous entretenir au sujet

Digitized by Google

du duc d'Enghien, non pour vous apprendre qu'il réside à Ettenheim, parce que tout le monde le sait, mais pour vous dire qu'il n'a pas quitté cette résidence, seul fait qu'il s'agissait de vérifier. »

Mais Napoléon s'était remis à étudier sa carte, tout entier à sa première opinion, et n'interrompait son étude que par des mouvements d'indignation et de menaces. Réal continua :

« Et pour en parler, général, j'attendais que j'eusse reçu le rapport de la gendarmerie : je l'ai maintenant.

— Et moi aussi ! s'écria alors Napoléon. C'est précisément la gendarmerie qui m'a appris ce que je viens de vous dire... » Puis après une pause : « Vous m'avouerez que ceci passe la plaisanterie ! Suis-je donc un chien qu'on peut assommer dans la rue, tandis que mes meurtriers seront des êtres sacrés ! On m'attaque corps à corps, je rendrai guerre pour guerre. Je serais aussi par trop simple de le souffrir plus longtemps ! »

Et à M. de Talleyrand qui entrait :

« Que fait donc M. Massias à Carlsrhue, ajouta-t-il, lorsque des rassemblements armés se forment à Ettenheim ? »

Sur la réponse du ministre des relations extérieures, que M. Massias ne lui avait rien transmis à ce sujet, Napoléon reprit avec emportement :

« Je saurai punir leurs complots ! la tête de l'un d'eux me répondra des coupables ! »

Supposons maintenant que Réal fût arrivé à la Malmaison avant le général Moncey et qu'il eût dit au Consul :

« Si un prince Bourbon est à Paris, ce ne peut être le duc d'Enghien, car j'ai la preuve qu'il est toujours à Ettenheim. Ces rassemblements d'officiers de Condé auprès de lui méritent attention, il est vrai ; mais quant à Dumouriez, il y a nécessairement malentendu : Un Condé, quel qu'il soit, ne marchera jamais avec Dumouriez. »

D'après ce langage parfaitement sensé qu'eût tenu le conseiller d'État, le duc d'Enghien ne fût plus apparu que comme un simple auxiliaire dans la conspiration ; Napoléon l'eût sans doute fait éloigner du Rhin, comme suspect, et surtout il n'eût

Digitized by Google

pas songé à se venger sur lui des trames ourdies par la politique de l'Angleterre. Malheureusement l'effet contraire était produit, qui désignait le prince comme ressort principal du complot tramé contre la vie du chef de l'État, et c'est dans cette pensée seule qu'il faut chercher les causes de la catastrophe de Vincennes.

IV

RÉSOLUTION ET DISPOSITIONS.

Cependant, bien que la crise où se trouvait le Premier Consul fût des plus critiques, l'arrestation du duc d'Enghien sur un territoire étranger était une mesure trop décisive pour qu'il la prît seul et sans consulter l'opinion de son Conseil. Il vint donc à Paris le lendemain 10 mars, et dans la matinée il réunit aux Tuileries un Conseil composé des deux consuls ses collègues, de M. de Talleyrand, du grand-juge Régnier et de Fouché, qui n'était alors que sénateur, mais qui, en sa qualité d'ancien ministre de la police, était présumé pouvoir donner des renseignements utiles. L'arrestation du prince, *comme otage* contre les complots, devait seule être mise en délibération. Deux points furent posés : 1° la question gouvernementale et de sûreté publique; 2° les convenances diplomatiques, car il fallait envahir le grand-duché de Bade et violer les lois de la neutralité germanique. Mais avant d'entamer la discussion générale, le grand-juge fit l'exposé de l'état de la conspiration quant à *l'intérieur*. M. de Talleyrand lut ensuite un long rapport sur les ramifications des conjurés à *l'extérieur*, dans lequel étaient détaillées toutes les menées de l'émigration et toutes les folies de Drack. Les éléments de ce

Digitized by Google

rapport avaient été fournis par l'agent de police Méhé de la Touche, parfaitement instruit de ce qui se passait sur les bords du Rhin, et étaient appuyés de quelques correspondances officieuses concernant les émigrés qui habitaient l'électorat de Baden. Le rapport du ministre des relations extérieures se terminait par la proposition *d'enlever le duc d'Enghien de vive force pour en finir*.

« Certes, dit Napoléon, en répétant cette dernière phrase de M. de Talleyrand, il faut en finir, et la tête du coupable m'en fera justice.

— J'ose penser, général, dit Cambacérès, que si un tel personnage était en votre pouvoir, la rigueur n'irait pas jusque-là.

— Que dites-vous? répliqua le Premier Consul, en s'agitant sur son fauteuil; sachez que je ne veux pas ménager ceux qui m'envoient des assassins! »

Et en prononçant ces mots, il se leva et marcha dans le salon avec une agitation extrême. Pendant ce temps, Cambacérès continuait son opposition à l'enlèvement du duc sur un territoire étranger, avec la réserve cependant de s'emparer de lui s'il mettait le pied sur le territoire français. Cette persistance lui attira de la part du Premier Consul cette dure apostrophe :

« Vous êtes devenu bien avare du sang d'un Bourbon, lui dit-il en le mesurant de la tête aux pieds.

— Puisque le duc d'Enghien vient quelquefois sur le territoire, ainsi qu'on le prétend, objecta encore Cambacérès sans se déconcerter, il est plus simple de lui tendre un piége, et de lui appliquer purement et simplement la loi sur les émigrés.»

Napoléon regarda fixement Cambacérès, puis faisant un geste intraduisible :

« Vous nous la donnez belle! s'écria-t-il. Après que les journaux de la capitale ont été remplis des détails de cette affaire, vous croyez qu'il donnera dans un piége ? »

Et le Consul, persistant dans les conclusions du rapport de

Digitized by Google

M. de Talleyraud[1], revint sur celui de la gendarmerie, et partit de cette idée fixe que le duc d'Enghien était venu à Strasbourg et même à Paris. Ce dernier fait fut posé par lui comme prouvé.

« Parbleu! ajouta-t-il avec vivacité, le calcul est bien facile à faire : il faut soixante heures pour venir d'Ettenheim à Paris en passant le Rhin au bac de Rhineau, et soixante heures pour retourner. Cela fait cinq jours; puis cinq jours à rester à Paris pour tout observer et tout diriger; voilà l'emploi des absences signalées du duc d'Enghien. Voilà l'intervalle des visites mystérieuses faites chez Georges parfaitement expliqué. »

Cette coïncidence, comme nous l'avons dit, devait être funeste au prince. On n'en discuta pas moins encore quelque temps sur cette matière. Ensuite, le Premier Consul ayant recueilli les voix qui s'étaient réunies à l'opinion du ministre des relations extérieures, et par conséquent à la sienne, leva la séance, passa dans son cabinet, et dicta à son secrétaire les ordres nécessaires pour l'enlèvement du duc d'Enghien. Berthier, ministre de la guerre, devait donner mission au général Ordener de se rendre dans la nuit et en poste à Strasbourg. Le but de sa mission était de se porter sur Ettenheim avec trois cents dragons du 26e régiment, de cerner la ville, d'y enlever le duc d'Enghien, le général Dumouriez et tous les individus de leur suite. Deux cents autres dragons, sous les ordres du général Caulaincourt, devaient s'emparer de la baronne de Reich à Offembourg, et jeter des patrouilles jusqu'à Ettenheim, afin de seconder les mesures prises par Ordener. Un courrier devait être expédié sur l'heure si le duc d'Enghien ne se trouvait pas à Ettenheim.

[1] Dans ses *Mémoires*, le duc de Rovigo dit textuellement, tome II, chapitre IV, page 33, *qu'il tient ces détails de monseigneur le duc de Cambacérès, qu'il n'a pas dû nommer de son vivant*. Puis il ajoute en note à la page suivante : « Je sais « que, depuis sa mort, on se donne beaucoup de mouvement pour faire supprimer « cette circonstance qui est rapportée dans ses *Mémoires* manuscrits; mais il n'en « est pas moins vrai qu'elle y est telle que je viens de la citer, et assurément, s'il « eût vécu, il n'aurait fait aucun sacrifice à celui qui est le plus intéressé à la faire « disparaître. »

Digitized by Google

En conséquence de cet ordre, Berthier fit appeler le général Ordener, et lui remit des instructions spéciales, en tout conformes à celles qui avaient été données par le Premier Consul. Seulement, des mesures de police plus intimes étaient indiquées au général, auquel on remit 12,000 francs en or, pour être distribués, comme gratification et frais de voyage, aux soldats et aux officiers.

Mais avant de rien entreprendre, il fallait reconnaître les lieux pour examiner quels pouvaient être les moyens d'attaque et de défense. Méhé proposa d'envoyer en observation un officier ou un sous-officier de gendarmerie ; et, en conséquence, le maréchal-des-logis Sferdorff fut choisi de préférence, comme connaissant déjà les localités. Il se déguisa, passa le Rhin et arriva à Ettenheim, comme il y était arrivé quinze jours auparavant; et cette fois il y rencontra tout d'abord Stohl, qui n'était autre qu'un espion de police ; ils se mirent, ainsi que nous l'avons dit précédemment, à explorer les lieux ensemble. Pferdorff parvint à obtenir des serviteurs mêmes du prince tous les renseignements désirables ; puis il revint à Strasbourg rendre compte du succès de sa mission au chef des on corps, le colonel Charlot, qui prit sur-le-champ, de concert avec le général Ordener, le général Léval, le général Fririon et M. de Shée, le préfet, toutes les mesures qui pouvaient concourir à l'enlèvement du prince, qui devait avoir lieu la nuit suivante.

V

L'ENLÈVEMENT.

Dans la nuit du 14 au 15 mars 1804, la petite ville d'Ettenheim se voit tout à coup cernée par deux escadrons de cavalerie. Les habitants se réveillent en sursaut en entendant

Digitized by Google

ce bruit étrange de chevaux qui fait trembler leurs vieilles murailles. Celui qui paraît être le chef de cette troupe rassure les habitants :

« C'est d'accord avec le grand-duc, leur dit-il ; il ne s'agit que d'une simple mesure de police que le gouvernement français, qui est son allié, a cru devoir prendre au sujet de quelques émigrés qui conspirent contre la vie du Premier Consul.[1] »

Ainsi parle le commandant en s'adressant au bourgmestre, et un détachement de dragons se dirige vers la maison qu'habite le prince. Il était cinq heures du matin ; le duc d'Enghien, qui la veille était rentré fort tard d'une partie de chasse où il avait poussé jusqu'au lieu appelé le Schwartz Wald, dormait encore profondément, lorsqu'il fut réveillé par son valet de chambre Ferrand, qui entra précipitamment dans sa chambre en criant avec effroi :

« Monseigneur ! monseigneur ! ce sont les Français ! »

Le duc, sans demander d'autres explications, se lève, s'habille à la hâte et court dans le salon où se trouve déjà le colonel Grunstein et plusieurs autres de ses commensaux habituels.

« Que me veut-on ? » demande-t-il en ouvrant une fenêtre qui donnait sur le devant de la maison.

« Ouvrez, ou je fais enfoncer les portes ! » crie une voix du dehors.

C'était celle du colonel Charlot qui, sous les ordres des généraux Ordener et Fririon, avait déjà investi l'habitation et se préparait à lancer ses gendarmes à l'assaut.

« Une injonction !... une menace !... répliqua le duc en sautant sur un fusil à deux coups qui se trouvait dans un coin du salon ; et, l'armant aussitôt, il ajouta : « l'insolent va payer cher sa hardiesse ! »

[1] Cet officier, sans s'en douter, disait vrai. Le grand-duc de Bade s'était mis tout entier à la disposition du Premier Consul en se hâtant, par un décret qui, à la vérité, ne fut publié à Carlsrhue que le 16 mars et lorsque déjà le duc d'Enghien avait été enlevé, d'expulser tous les émigrés réfugiés dans son duché.

Digitized by Google

Mais le colonel Grunstein saisit vivement le fusil par le canon en disant au prince :

« Monseigneur, vous êtes-vous compromis?

— Non, répond celui-ci.

— Eh bien! reprend Grunstein, toute résistance devient inutile; nous sommes cernés, et j'aperçois beaucoup de baïonnettes; il paraît que cet officier est commandant lui-même. Songez, monseigneur, qu'en le tuant vous vous perdez et nous aussi. »

Alors le prince jeta son arme loin de lui :

« Vous avez raison, Grunstein, répondit-il, je puis bien jouer ma vie; mais il m'est défendu de risquer celle de mes amis. Ouvrez! ajouta-t-il en s'adressant à son domestique Canone qui était survenu, ouvrez, et que tout ce tintamarre ait une fin. »

Les domestiques ouvrirent les portes. Au même instant les soldats entrèrent pêle-mêle avec les officiers qui les commandaient; les généraux Ordener et Fririon arrivèrent peu après. En un moment les dragons et les gendarmes, qui avaient mis pied à terre en dehors de la maison, inondèrent le jardin, la cour et les écuries, car le maréchal-des-logis Pferdorff avait escaladé les murs d'enceinte avec une cinquantaine de cavaliers.

« Qui de vous est le ci-devant duc d'Enghien? » demande le colonel Charlot en s'avançant le pistolet au poing.

Cette demande était motivée par l'absence de tout signalement positif; on n'avait que des renseignements incertains sur la physionomie du prince qui, en cet instant, n'était revêtu d'aucun signe distinctif et portait une veste de chasse, de longues guêtres, et tout ce qui compose le vêtement d'un campagnard; aussi y eut-il un moment de silence. Un généreux dévouement pouvait sauver le duc : le baron de Grunstein, qui déjà l'avait empêché de faire feu sur le colonel, allait répondre, lorsque le prince, échangeant un rapide coup d'œil avec lui, regarda les gendarmes en leur disant :

Digitized by Google

« Si vous êtes chargés d'arrêter le duc d'Enghien, vous devez avoir son signalement ?

— Puisque vous ne voulez pas l'indiquer, répliqua le colonel, je vous arrête tous.

— Eh bien ! c'est moi, monsieur », dit le prince en relevant la tête et en faisant deux pas vers le général Fririon.

« Alors, monsieur, vous êtes mon prisonnier ; sauf plus tard à faire constater votre identité.

— Je ne sais, répliqua le duc avec une sorte de dignité, si vous avez ce droit ; mais vous avez la force pour vous, et cela suffit. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en jetant un regard dédaigneux sur le général Ordener, il paraît que vous n'avez pas craint de prêter l'appui de votre épée à un insigne guet-apens ?

— Monsieur, répondit Ordener vivement et avec dignité, un militaire obéit et ne raisonne pas ; j'accomplis un devoir.

— Il est des ordres et des devoirs, reprit Grunstein, qu'un officier ne doit ni recevoir, ni accomplir.

— Taisez-vous, monsieur ! répliqua Ordener irrité.

— Je me tais, répondit Grunstein ; mais des voix plus fortes que la nôtre se feront entendre, et peut-être moi-même, ajouta-t-il d'un ton de menace, pourrai-je un jour vous faire entendre la mienne... dans d'autres lieux. »

Pendant ce temps le colonel Charlot, qui avait arrêté le marquis de Trumery dans une maison voisine, revint dans celle du prince et la visita minutieusement. Il saisit les papiers du duc, et, quand tous les recoins des appartements eurent été explorés, il reçut des généraux l'ordre de donner le signal du départ.

Les prisonniers, au nombre de dix, furent conduits dans un moulin, à peu de distance de la ville, où le général Fririon avait ordonné au bourgmestre de se rendre afin qu'il pût reconnaître le duc et légaliser le signalement qu'on en dressa sur-le-champ [1].

[1] Voici ce signalement : « Taille d'un mètre quarante-deux centimètres ; che-

Digitized by Google

Le fidèle Jacques était venu plusieurs fois dans ce moulin. Une des portes de la chambre dans laquelle étaient les prisonniers donnait sur une large planche qui servait à traverser le cours d'eau au-dessus de la roue du moulin. Il fit un signe au duc qui s'approcha de lui.

« Ouvrez cette porte rapidement, lui dit-il à voix basse, passez sur la planche que vous trouverez à vos pieds, jetez-la ensuite dans l'eau et vous êtes sauvé ; pendant ce temps, moi, je leur barrerai le passage. »

Le duc se dirigea vers cette porte sans affectation. Un enfant, effrayé par la présence des soldats, l'avait barricadée !

Ce mouvement du prince trahit son intention, car un officier de gendarmerie fit placer à l'instant un factionnaire devant cette porte.

Toutes les perquisitions terminées à Ettenheim, on fit monter le duc dans une espèce de chariot découvert, escorté par des soldats; puis on se dirigea précipitamment vers le Rhin. Pendant ce court trajet, un gendarme de l'escorte, appuyant sa main sur le brancard du chariot comme pour s'aider à marcher, dit de façon à n'être entendu que du prince qui occupait le devant :

« Lorsque vous serez dans le bac, tâchez de vous placer près de moi, et, si vous savez nager, jetez-vous dans le Rhin. »

Déjà le duc avait eu cette pensée; il l'avait même communiquée à Jacques; mais arrivé sur les bords du fleuve, le colonel Charlot se plaça à côté du prince que les gendarmes eurent ordre de serrer de près dans le bateau; il dut perdre alors tout espoir de se sauver. Dès qu'on eut débarqué sur l'autre rive, on le surveilla un peu moins; on le laissa marcher à pied jusqu'à Pfofsheim où on le fit déjeuner à l'auberge de *l'Aigle-Blanc*. En sortant de cette hôtellerie il monta en voiture avec Grunstein, le colonel Charlot et un officier de gendarmerie. Le maréchal-des-logis Pfersdorff monta sur le

« veux et sourcils châtains; figure ovale; yeux gris tirant sur le brun; bouche « moyenne, nez aquilin, menton un peu pointu; bien fait de sa personne. »

Digitized by Google

siége de la voiture. Pendant le trajet, le duc parla avec une grande liberté d'esprit.

« Je ne sais qui m'attire une si désagréable aventure, dit-il au colonel Charlot; il y a là-dessous quelque méprise.

— Bientôt, monsieur, répondit celui-ci, vous serez à même de la réparer.

— Où me conduisez-vous?

— A Strasbourg, monsieur.

— Et ensuite?...

— Monsieur, je l'ignore. »

Effectivement le duc arriva à Strasbourg à cinq heures et demie du soir, descendit chez le colonel où il se reposa un moment, puis à six heures on le fit monter dans un fiacre qui le conduisit à la citadelle de la ville où il fut écroué. Ses amis, ses domestiques, qui étaient venus avec lui de Pfofsheim dans une mauvaise charrette, arrivèrent peu après, et comme lui furent déposés dans la citadelle. On étendit quelques matelas par terre, dans une chambre dépendante du logement du gouverneur, et des gendarmes furent posés en sentinelles tout autour. La figure impassible des gardes, les plaintes de son petit lévrier qui, depuis l'auberge de l'Aigle-Blanc, avait suivi, en courant, la voiture de son maître, et, par-dessus tout, l'inquiétude de ses compagnons, ajoutèrent encore aux angoisses du prince. Après avoir tracé à la hâte quelques lignes au crayon, sur son agenda, il se jeta sur un matelas pour tâcher d'y trouver quelque repos. Le baron de Grunstein lui ayant demandé discrètement s'il n'y avait rien dans les papiers qu'on avait saisis chez lui qui pût le compromettre :

« Rien qu'on ne sache déjà, lui répondit-il; je me suis battu contre la France, et voilà tout; mais depuis dix ans la France n'est elle-même qu'un champ de bataille. Je ne pense pas qu'ils veuillent ma mort. Ils me jetteront peut-être dans quelque forteresse, pour leur servir d'otage. Je sens cependant que j'aurai de la peine à m'habituer à cette vie-là. »

Digitized by Google

VI

LA CITADELLE DE STRASBOURG.

Le lendemain matin 16 mars, en même temps que le gouverneur de la citadelle entrait dans la pièce où le duc d'Enghien et ses compagnons avaient passé la nuit, pour les prévenir que chacun d'eux allait avoir un logement séparé, les généraux Leval et Fririon arrivèrent. Leurs manières réservées en abordant le prince, et le ton embarrassé qu'ils mirent dans leurs discours, commencèrent à jeter dans son esprit quelques sinistres pressentiments. Dès qu'ils furent partis, le duc fut transféré dans un pavillon de la citadelle où, par une faveur qu'il ne devait pas conserver longtemps, il pouvait correspondre avec les chambres de MM. Trumery, Schmith et Jacques; on lui accorda la jouissance d'un petit jardin, mais on le sépara du colonel Grunstein : « Cette séparation ajoute encore à mon malheur », écrivit-il dans le journal qu'il laissa de sa captivité à Strasbourg. Dans l'après-midi, ce fut le tour du colonel Charlot de venir, accompagné d'un magistrat de sûreté, visiter le prince, pour faire en même temps, devant lui, l'inventaire des papiers qui avaient été saisis à Ettenheim, et qui furent examinés scrupuleusement. A toutes les questions que le duc leur adressait, ceux-ci répondaient par des paroles évasives ou se taisaient obstinément. Enfin, blessé de ce silence, il leur dit :

« Messieurs, je ne vous importunerai plus, agissez comme bon vous semblera; mon seul désir, c'est que vous n'ayez pas, un jour, à regretter la conduite que vous tenez aujourd'hui envers moi. »

Mais si quelques hommes, oubliant les égards dus au malheur, poussèrent jusqu'à la rudesse, envers le dernier des Condé, le fanatisme du devoir, il en est d'autres qui, en revanche, eurent pour lui les attentions les plus touchantes. De ce

Digitized by Google

nombre fut M. Machim, major de la place, qui vint le voir le soir, tandis qu'il était au lit, et chercha, par des discours affectueux et des espérances consolatrices, à alléger les ennuis d'une captivité déjà si triste. Le duc avait écrit le matin à Mme de Rohan pour la rassurer sur son sort. Cette lettre, dit-on, ne parvint à la princesse que huit jours après, c'est-à-dire lorsqu'il n'existait plus.

Le duc passa la journée du 17 aussi tristement que la précédente; il ne reçut aucune visite, ne vit pas son fidèle Jacques, et n'entendit pas parler du domestique qu'il avait prié le gouverneur d'envoyer à franc-étrier à Est, résidence de la princesse. Il y a toute apparence que ce fut dans cette journée du 17 qu'il écrivit au Premier Consul cette lettre dont l'existence donna lieu à une vive controverse après la Restauration [1].

[1] M. le baron de Saint-Jacques, dans une lettre adressée au *Journal des Débats* le 10 novembre 1823, a démenti l'existence de cette lettre et soutenu qu'elle n'avait pas été, qu'elle n'avait pu être écrite, en ajoutant que, n'ayant *presque pas* quitté le duc pendant ses trois jours de captivité à Strasbourg, il pouvait affirmer que rien de semblable n'avait été fait par le prince. M. le baron de Saint-Jacques avait sans doute plus d'un motif pour parler ainsi en 1823 : commensal habituel de la maison de Condé, il ne pouvait corroborer par son témoignage une démarche qui, toute naturelle qu'elle eût été, pouvait passer, de la part du duc d'Enghien, pour la tacite reconnaissance de Bonaparte comme chef de l'État; mais nous objecterons qu'une lettre semblable ne se montre pas aux serviteurs, quelque dévoués ou affectionnés qu'ils soient. Bien que M. le baron de Saint-Jacques ait été décoré du titre honorifique de secrétaire des commandements de monseigneur le duc d'Enghien (qui naturellement dans son exil n'avait rien à commander), il est plus que probable que le prince n'aurait pas jugé à propos de lui communiquer une pièce importante dont, par excès de zèle peut-être, M. le baron de Saint-Jacques aurait pu donner connaissance au duc de Bourbon et au prince de Condé. Qu'auraient dit ces deux moteurs de l'émigration, s'ils avaient appris que leur fils, que leur petit-fils demandait avec instance au Premier Consul à commander sous ses ordres un corps de l'armée française! Qu'auraient-ils dit s'ils avaient appris que le dernier de leur race professait pour les talents militaires du vainqueur de Marengo une sorte d'admiration! M. le baron de Saint-Jacques aura été mal servi par sa mémoire, ou plutôt les exigences de sa position l'auront forcé à démentir l'existence de cette lettre; mais elle a été écrite et envoyée sous le couvert de M. de Talleyrand qui l'a reçue et qui, au lieu de la remettre de suite au Premier Consul, comme l'honneur et l'humanité lui en faisaient un devoir, l'*oublia* dans sa poche pendant deux jours, et ne la remit que le 22 mars à Napoléon, c'est-à-dire le lendemain du jour de l'exécution du prince.

Digitized by Google

Dans la nuit du samedi au dimanche 18 mars, à une heure du matin, le prince fut éveillé par quelques coups frappés à sa porte. Il crut d'abord que c'étaient les pas de la sentinelle qui veillait près de là ; mais bientôt le colonel Charlot entre dans sa chambre et lui dit :

« Levez-vous, monsieur, il faut partir.

— Où va-t-on me conduire ? demanda le prince.

— Chez le général commandant la division », répondit le colonel.

Le duc s'habilla à la hâte ; mais mû par un sinistre pressentiment, il réclama la faveur d'embrasser encore ses amis, de presser la main de ses serviteurs. Le colonel accorda généreusement au duc cette faveur qui devait être la dernière. Ceux-ci furent introduits ; le duc les pressa dans ses bras, et, seul parmi ses compagnons de captivité qu'il ne devait plus revoir, et qui pleuraient, il conserva son calme et sa fermeté.

« Adieu, mes amis, leur dit-il ; adieu ! nous nous reverrons peut-être. Mais, si Dieu a disposé de mes jours, accordez un souvenir à notre vieille amitié en ne m'oubliant pas tout à fait. »

Alors on sépara le prince de tous les siens, même du fidèle Jacques. On n'excepta de cette rigueur que le petit lévrier, qui semblait comprendre le sort qui menaçait son maître, et qui le caressait comme s'il se fût douté que le temps pressait, et qu'il fallait se hâter de lui témoigner son attachement. Le colonel, précédé de deux gendarmes qui portaient des flambeaux, prit enfin le bras du duc et le conduisit ainsi jusqu'à la place de l'église, où une voiture de poste à six chevaux les attendait. On fit monter le prince le premier ; le lieutenant Peternau se plaça à côté de lui ; deux autres gendarmes occupèrent le devant de la voiture ; un maréchal-des-logis, nommé Blistersdorff, occupa le siége ; puis, le signal du départ donné, la voiture, bardée de gendarmes, roula rapidemnt vers la capitale.

Le prisonnier traversa sans s'arrêter Nancy, Troyes et Melun, glorieuses stations des campagnes du grand Condé, et arriva le 20 mars, à deux heures de l'après-midi, à la barrière de Charenton où on lui fit faire halte. Un exprès fut dépêché au

Digitized by Google

Premier Consul, à la Malmaison, pour qu'il décidât du lieu où l'on devait conduire le prince. Celui-ci attendit dans sa voiture le retour du courrier, qui ne revint qu'à cinq heures du soir, porteur d'un ordre, qu'il remit au commandant de l'escorte, de pousser jusqu'à Vincennes. On repartit aussitôt en tournant les murs de la capitale, sur les monuments de laquelle le duc vit, pour la dernière fois, le soleil couchant projeter ses derniers rayons.

VII

A LA MALMAISON.

Aussitôt après l'entrée du duc d'Enghien à la citadelle de Strasbourg, le préfet, M. Shée, avait informé le Premier Consul, par la voie du télégraphe, du succès de l'expédition, « qui, disait-il, avait été conduite avec prudence et habileté. »

Le surlendemain une estafette remit à Napoléon, avec une liasse de papiers, une lettre du général Ordener, datée de Strasbourg, le 24 ventôse an XII (15 mars 1804), et ainsi conçue :

« Mon général, j'ai l'honneur de vous adresser le procès-
« verbal et les papiers qui ont été saisis chez le duc d'Enghien.
« A mesure que ceux des autres papiers seront vérifiés, le gé-
« néral Caulincourt vous les fera passer. Quoique ma mission
« soit remplie, j'attendrai vos ordres pour mon retour à Paris.

« Je vous salue avec respect.

« ORDENER. »

A cette lettre était jointe une copie du rapport fait par le colonel Charlot au général Moncey, premier inspecteur-général de la gendarmerie, le 24 ventôse an XII (15 mars 1804). Ce

Digitized by Google

rapport, qui contenait les détails que nous avons donnés sur l'enlèvement du prince, disait en outre :

« Au moment de l'arrestation du duc, j'entends crier : *Au* « *feu!* (en médiocre allemand); je me porte sur-le-champ à la « maison où je comptais enlever Dumouriez, et, chemin fai- « sant, j'entends, sur divers points, répéter le même cri : *Au* « *feu!* J'empêche un individu de pénétrer dans l'église, pro- « bablement pour y sonner le tocsin, tandis que je rassure en « même temps les habitants du lieu qui sortaient de leurs mai- « sons, tout effrayés, en leur disant : *C'est convenu avec votre* « *souverain*, assurance que j'avais déjà donnée au grand-ve- « neur de l'Electeur, qui, aux premiers cris, avait couru au « logement du duc. Arrivé à la maison où je comptais enlever « Dumouriez, j'ai arrêté, à sa place, le marquis de Thumery, « que j'ai trouvé d'un calme qui m'a rassuré.

« Les autres arrestations on été opérées sans bruit. J'ai « pris des renseignements pour savoir si Dumouriez avait paru « à Ettenheim; on m'a assuré que non; alors j'ai supposé « qu'on avait confondu son nom avec celui du général Thu- « mery.

« Je ne puis, dans cette circonstance, donner trop d'éloge « à la conduite ferme et courageuse du maréchal-des-logis « Pfersdorff. C'est lui que j'avais envoyé, encore la veille, à « Ettenheim et qui m'a désigné le logement de nos prison- « niers; c'est lui qui a placé, en ma présence, toutes les vé- « dettes aux issues des maisons. Au moment où je sommais « le duc de se rendre, Pfersdorff, à la tête de quelques gen- « darmes et dragons du 22e, pénétrait dans la maison par « derrière, en franchissant les murs de la cour; ce sont eux « qui ont été aperçus par le colonel Grunstein, ce qui a dé- « terminé ce dernier à empêcher le duc de faire feu sur moi. « Je vous demande, mon général, le brevet de lieutenant pour « le maréchal-des-logis Pfersdorff, à l'emploi duquel il a été « proposé à la dernière revue de l'inspecteur-général Virion.

« Le duc d'Enghien m'a assuré qu'il estimait Bonaparte

Digitized by Google

« comme un grand homme; mais, qu'étant prince du sang « de la famille Bourbon, il lui avait voué une haine implaca- « ble, ainsi qu'aux Français auxquels il ferait la guerre dans « toutes les occasions. Il entend que le Premier Consul le fera « enfermer, et m'a dit qu'il se repentait de n'avoir pas tiré « sur moi, ce qui aurait, a-t-il ajouté, décidé de son sort par « les armes.

« *Le chef du* 38e *escadron de la gendarmerie nationale,*

« CHARLOT. »

Napoléon examina les papiers qui avaient été saisis chez le duc d'Enghien et les garda.

Le même jour 17 mars, dans l'après-midi, une dépêche télégraphique, transmise au préfet de Strasbourg, lui enjoignait de faire transférer le prince à Paris.

Le 20 mars suivant, l'ordre une fois donné de conduire le duc d'Enghien à Vincennes, Cambacérès et Lebrun furent mandés à la Malmaison, où se trouvait déjà M. de Talleyrand. Les trois Consuls, réunis, prirent la mesure suivante, sous le contre-seing de Maret, comme acte du gouvernement, en date du 29 ventôse an XII (20 mars 1804).

« Art. 1er. Le ci-devant duc d'Enghien, prévenu d'avoir « porté les armes contre la république française, d'avoir été « et d'être encore à la solde de l'Angleterre, de faire partie de « complots tramés, par cette dernière puissance, contre la sû- « reté intérieure et extérieure de l'État, sera traduit devant « une commission militaire composée de sept membres nom- « més par le général gouverneur de Paris, qui se réunira au « château de Vincennes.

« Art. 2. Le grand-juge, le ministre de la guerre et le gé- « néral gouverneur de Paris sont chargés de l'exécution du « présent arrêté.

Signé : « Le Premier Consul,

« BONAPARTE.

Et plus bas, « Hugues MARET. »

Digitized by Google

Quelques instants après, vers les cinq heures du soir, le général Savary, qui, en sa qualité d'aide de camp du Premier Consul, était ce jour-là de service, fut appelé dans son cabinet, et reçut de Napoléon une lettre cachetée avec ordre de la porter sur-le-champ au gouverneur de Paris. (Cette lettre était l'arrêté que venaient de prendre les Consuls.) En arrivant chez Murat, Savary se croisa sous la porte avec M. de Talleyrand, qui, parti de la Malmaison avec lui, sortait de chez le gouverneur de Paris. Murat, qui était indisposé au point de ne pouvoir marcher, dit à Savary, après avoir pris connaissance de sa missive:

« Voilà qui est suffisant. Ne retournez pas à la Malmaison; j'aurai à vous envoyer, ce soir, des ordres qui vous concerneront. »

Alors Murat s'occupa de régulariser le contenu de l'acte du gouvernement, en désignant les sept militaires qui devaient composer le conseil de guerre, et qui furent:

Le général Hullin, commandant les grenadiers à pied de la garde des Consuls, président;

Le colonel Guitton, du 1er régiment des cuirassiers;

Le colonel Bazancourt, du 4e régiment d'infanterie légère;

Le colonel Ravier, du 18e de ligne;

Le colonel Barrois, du 96e de ligne;

Le colonel Rabbe, commandant le 2e régiment de la garde municipale de Paris;

Et le citoyen d'Autencourt, major de la gendarmerie d'élite, comme devant remplir les fonctions de capitaine rapporteur.

Chacun des membres de cette commission reçut séparément, et sans aucun énoncé de motifs, l'ordre de se rendre à Vincennes, le soir même. Ce fut à ce point que l'un d'eux, le colonel Guitton, crut un moment que le gouverneur de Paris l'envoyait à Vincennes *pour y garder les arrêts*.

A six heures, l'ordre du gouverneur de Paris, de prendre sous son commandement une brigade d'infanterie qui devait se trouver réunie à la barrière Saint-Antoine, et de se rendre,

Digitized by Google

avec elle, au château de Vincennes, fut expédié à Savary. La gendarmerie d'élite, dont il était colonel, avait également reçu l'ordre de Murat d'envoyer son infanterie et un escadron de sa cavalerie à Vincennes *pour y tenir garnison*. Cette mesure dut étonner son commandant; mais Savary ayant reçu le double de cet ordre, s'y conforma et courut à la caserne de la gendarmerie d'élite située à l'Arsenal, pour faire consigner tout le monde, car c'était précisément l'heure à laquelle officiers et soldats en sortaient pour n'y plus rentrer qu'à l'heure de l'appel, c'est-à-dire après la retraite. Les autres casernes étant situées dans le faubourg Saint-Germain ou dans le faubourg Saint-Honoré, les détachements qui avaient reçu l'ordre de marcher durent traverser Paris pour gagner la barrière du trône. Cet éloignement fut cause que quelques-unes de ces troupes n'arrivèrent qu'à deux heures du matin à Vincennes. Savary, qui s'y était rendu d'avance, fit entrer dans le château la gendarmerie d'élite arrivée la première, et la posta dans la cour, avec défense de laisser communiquer les soldats avec le dehors sous quelque prétexte que ce fût; puis, au fur et à mesure que les autres troupes arrivèrent, il leur fit prendre position sur l'esplanade du côté du parc.

Dans l'après-midi de ce même jour, à cinq heures, M*** (nous ignorons le nom de ce personnage, qui n'a jamais été désigné autrement), vint chez Réal, qu'il trouva dans son cabinet, occupé à travailler avec un chef de ses bureaux. Celui-ci se retira aussitôt. La conférence dura trois quarts d'heure. Aussitôt que M*** fut parti, Réal fit appeler un employé supérieur de son administration :

« Le duc d'Enghien doit être conduit à Vincennes aujourd'hui, et jugé aussitôt son arrivée. »

Puis, lui montrant quelques papiers qu'il tenait à la main, il ajouta :

« Voici l'arrêté du gouverneur qui ordonne la formation de la commission militaire et prescrit le mode de jugement. Ces papiers viennent de m'être remis par M***, qui m'a prévenu que le Premier Consul m'attendait ce soir à la Malmaison

Digitized by Google

après son dîner. Rendez-vous donc à l'instant chez Régnier et remettez-les-lui. »

L'employé supérieur alla de suite à l'hôtel du grand-juge. Ce ministre était à dîner. Son valet de chambre le prévint qu'un employé supérieur avait une communication importante à lui faire. Régnier se leva de table et vint, un flambeau à la main, au-devant de ce dernier qu'il introduisit dans son cabinet; et, après avoir pris lecture des pièces qui lui étaient remises, parut très-affecté, car il dit d'une voix émue:

« Ah! mon cher monsieur, si l'on m'avait consulté, ce n'est pas cela que j'aurais conseillé. »

A huit heures Réal était à la Malmaison. Après avoir eu avec ce conseiller d'État une longue conversation dans son cabinet, le Premier Consul le congédia en lui disant ces paroles, que ceux de ses officiers qui étaient dans le salon de service entendirent parfaitement :

« Il est bien convenu que vous irez demain matin de très-bonne heure à Vincennes, pour y interroger le duc d'Enghien. Ne l'oubliez pas, Réal; c'est une affaire qu'il importe de tirer au clair. »

Pour apprécier l'importance et la nécessité de cet ordre, il faut connaître les pièces suivantes qui devaient former la base principale de l'interrogatoire que Napoléon voulait que Réal fît subir au prince.

On avait arrêté à Ettenheim, indépendamment du duc, des gens de sa maison et de M. Thumery, deux généraux de l'armée de Condé : MM. de Vauborel et de Mauroy, qui furent amenés à Paris le lendemain de leur arrestation, avec les papiers saisis chez eux. Dans ceux du général Vauborel se trouvait un billet de la main du duc d'Enghien, signé par lui, et ainsi conçu :

« Je vous remercie, mon cher Vauborel, de votre avertis-
« sement sur les soupçons que mon séjour ici pourrait in-
« spirer à Bonaparte, et sur les dangers auxquels m'expose
« sa tyrannique influence en ce pays. Là où il y a du danger,

Digitized by Google

« là est le poste d'honneur pour un Bourbon. En ce moment « où l'ordre du conseil privé de S. M. Britannique enjoint « aux émigrés retraités de se rendre sur les bords du Rhin, « je ne saurais, quoi qu'il en puisse arriver, m'éloigner de « ces dignes et loyaux défenseurs de la monarchie. »

Dans les papiers du même général était une copie de l'ordre ci-dessus mentionné du conseil privé, enjoignant à tous les émigrés pensionnés par l'Angleterre de se rendre sur le Rhin, sous peine d'être déchus de leur pension. Cet ordre était du 14 janvier 1804.

Une lettre écrite au duc d'Enghien par le comte de Lanau, colonel du régiment de son nom à l'armée de Condé, en date du 11 février 1804, était aussi écrite en ces termes :

« Monseigneur,

« Si, comme je le pense, les vues énergiques des gouver- « nements qui nous protégent si particulièrement sont re- « connues par les grandes puissances comme le seul moyen « de rendre la tranquillité à l'Europe par une paix juste, ces « bases seront nécessairement le rétablissement de la monar- « chie. C'est ce qui me fait désirer vivement que Votre Al- « tesse ait le projet de s'éloigner un peu des rives du Rhin. « Monseigneur verra également, comme moi, que si l'ennemi « a quelque crainte du continent, sa première opération sera « de prévenir et d'occuper la rive droite du Rhin. C'est un coup « de main qui ne demande pour son exécution que l'ordre de « marcher, et cette idée m'est pénible. La personne de Votre « Altesse nous est trop précieuse pour n'être pas alarmé des « dangers qu'elle pourrait courir.

« Je demande compte à M. Thumery, et sous le secret, des « démarches que l'ambassadeur nous a autorisés de faire au- « près de MM. de Laujamets et de Risson. »

A cette lettre était joint un billet postérieur du comte de Lanau, en date du 25 février, dans lequel il accusait réception d'une lettre du prince, du 24 du même mois, avec copie de l'or-

Digitized by Google

dre du jour de Strasbourg, qui annonçait à la garnison la découverte de la conspiration de Georges et l'arrestation de Moreau. « M. le comte Réal, dit Desmarets dans ses *Témoignages historiques*, pag. 123, a possédé longtemps ces autographes. »

Enfin, dans une lettre horriblement maculée, sans date et sans signature, mais adressée au prince, se trouvait encore ce fragment, qui fut le seul qu'on pût déchiffrer :

« Il importe fort peu par qui l'animal soit terrassé ; il suffit « que vous soyez tout prêts à joindre la chasse, lorsqu'il sera « temps de le mettre à mort. »

C'était pour avoir l'explication de ces pièces, auxquelles Napoléon attachait peut-être plus d'importance qu'elles n'en méritaient, qu'il avait chargé Réal d'aller interroger le duc. La fatalité voulut que ce conseiller n'arrivât à Vincennes qu'après l'exécution du jugement, ainsi qu'on le verra dans la suite de ce récit.

VIII

VINCENNES !

A cette époque, le château de Vincennes, qui n'avait pas encore été classé parmi les prisons d'État[1], se trouvait dans le plus complet délabrement. Néanmoins la citadelle avait un gouverneur : c'était le chef de bataillon Harel, aveuglément dévoué au Premier Consul. Harel était le même personnage qui, quatre ans auparavant, avait abandonné le gouvernement républicain et livré à la police consulaire Cerrachi, Topino-Lebrun et Demerville, hommes courageux et fiers, qui ne désavouèrent aucun de leurs actes, et qui plus tard portèrent sans sourciller leur tête sur l'échafaud. Le commandement de Vincennes avait

[1] Le décret qui organisait les prisons d'État dans l'étendue de l'Empire français ne date que du 3 mars 1810.

Digitized by Google

été le prix de ce double service. Le gouvernement avait sans doute compris qu'il fallait les clefs d'une prison pour récompense à l'homme qui lui avait livré des prisonniers.

Or, le 20 mars, date à la fois glorieuse et néfaste[1] dans notre histoire contemporaine, Harel, en faisant, à dix heures du matin, une sorte d'inspection du château confié à sa garde, s'aperçoit qu'un petit mur de cinq pieds de haut, attenant au *Pavillon de la Reine*, situé dans le fossé de la citadelle, qui fait face à la forêt, menace ruine et que déjà une certaine quantité de plâtre et de moellons s'en est détachée et couvre une plate-bande plantée de légumes. Voulant éviter les frais que le charroi de ces décombres aurait occasionnés s'il avait fallu les transporter hors de la citadelle, Harel fait appeler le nommé Bonnelet, journalier employé dans le château, et lui ordonne de creuser, à peu de distance de ce petit mur, un trou carré de quatre ou cinq pieds de profondeur, pour y enfouir les gravois qui se sont amoncelés[2], et lui recommande de semer la

[1] On sait combien Napoléon attachait d'importance aux anniversaires ; ses bulletins et ses actes en font foi. Voici quelques éphémérides de cette date dont les rapprochements sont curieux :

20 mars 1779. Charles Bonaparte, père, arrive à Paris avec son fils Napoléon, pour le placer à l'école militaire de Brienne.
— 1785. Napoléon apprend la mort de son père.
— 1794. Napoléon arrive à Nice en qualité de commandant en chef de l'armée d'Italie.
— 1800. Bataille d'Héliopolis en Égypte.
— 1804. Le duc d'Enghien arrive à Vincennes et y est fusillé dans la nuit.
— 1808. Abdication de Charles IV, roi d'Espagne.
— 1809. Bataille d'Abensberg (en Autriche), gagnée par Napoléon.
— 1811. Naissance du roi de Rome.
— 1814. Prise de Toul (en France), par les armées coalisées.
— 1815. Retour de Napoléon à Paris.
— 1821. Napoléon, à Sainte-Hélène, écrit son dernier codicille.

[2] *Procès-verbal d'exhumation du corps du duc d'Enghien*, déposition du témoin Bonnelet, page 306.

C'est ce qui a fait dire qu'on avait creusé une fosse avant le jugement du prince. Nous ne répondrons qu'un mot à cela : Le duc d'Enghien n'arriva à Vincennes qu'à six heures du soir, le même jour il est vrai; mais non-seulement le commandant ignorait qu'il dût y être envoyé, mais encore lorsqu'il y vint il ne savait pas que ce fût lui et par quel motif on lui envoyait ce prisonnier au château.

Digitized by Google

terre qu'il en retirerait sur les plates-bandes environnantes destinées à être bientôt ensemencées [1]. Bonnelet va chercher ses outils et se met à l'ouvrage; mais une pluie fine et glaciale vient à tomber et le force d'interrompre son travail : il va dîner. Sur les trois heures de l'après-midi la pluie, qui a cessé, lui permet de se remettre à l'ouvrage; la besogne avance, et le trou était presque achevé, mais non comblé, lorsque arrive Harel qui, trouvant l'opération trop lente, gronde Bonnelet qu'il accuse de nonchalance et qu'il menace de renvoyer du château. Tandis que celui-ci tâche de s'excuser, survient un brigadier de gendarmerie, appelé Aufort, en résidence à la citadelle, qui dit au gouverneur, avec qui il a été jadis dans les gardes-françaises :

« Mon commandant, je vous cherche partout. Il vient d'arriver au château une ordonnance qui a à vous parler. C'est très-pressé. Je l'ai fait monter à votre logement, où il vous attend. »

Alors Harel dit à Bonnelet, d'un ton d'impatience :

« Allons, paresseux, laissez là vos outils; vous achèverez demain cette besogne, qui aurait dû être terminée depuis longtemps [2]. »

Et, suivi de Aufort, il remonte au château. Il était alors cinq heures et demie du soir.

Arrivé chez lui, Harel trouve un gendarme mouillé jusqu'aux os et couvert de boue des pieds à la tête, qui lui dit, dès qu'il a déclaré sa qualité :

« Mon commandant, avez-vous un logement disposé pour recevoir un prisonnier d'importance ?

[1] Les fossés de Vincennes étaient alors plantés d'arbres fruitiers et de légumes à l'usage du gouverneur et des employés de la citadelle. (Dulaure, *Tableau des environs de Paris*; art. Vincennes.)

[2] « Le lendemain, l'entrée du fossé lui ayant été interdite (a déclaré Bonnelet dans le *Procès-verbal d'exhumation du duc d'Enghien*, page 306), ce n'est que le surlendemain qu'il put aller voir le trou qu'il avait fait et qu'il trouva comblé; la terre était relevée par-dessus en forme de sépulture; tout le monde disait dans Vincennes, a ajouté Bonnelet, que monseigneur le duc d'Enghien avait été fusillé et enterré dans les fossés de la citadelle. »

Digitized by Google

— Pour le moment, non, répondit Harel ; je n'ai que mon appartement à lui offrir, ou la salle du conseil.

— N'importe ; j'ai ordre de vous dire de préparer tout de suite une chambre pour y faire coucher, ce soir, le prisonnier qui va vous arriver dans quelques instants, car je n'ai que peu d'avance sur lui.

— Qui vous envoie ? De qui tenez-vous cet ordre ? Pourquoi ne me le transmet-on pas par écrit ? demande encore Harel.

— Je l'ignore, mon commandant. C'est le colonel Charlot qui a accompagné le prisonnier dans sa voiture, escorté par nous jusqu'à la barrière de Charenton, qui m'a chargé de vous dire cela ; je ne fais pas partie de sa brigade ; mais j'ai manqué crever mon cheval pour arriver plus vite. Je n'en sais pas davantage.

— C'est bien ; mais comme vous ne m'avez pas remis d'ordre écrit, je ne dois pas vous donner de reçu : vous pouvez vous en aller. »

Aussitôt que l'ordre de transférer le duc d'Enghien à Vincennes était arrivé de la Malmaison, le colonel Charlot avait dépêché ce gendarme pour en prévenir le gouverneur.

En effet, six heures sonnaient à l'horloge du donjon, lorsque le duc d'Enghien arriva devant la porte principale du château. Les dernières lueurs du jour ne coloraient plus qu'à peine la cime des grands arbres de la forêt qui lui sert de ceinture, et l'on commençait à distinguer difficilement les objets. La voiture qui conduisait le prince fit un temps d'arrêt.

Prévenu que le prisonnier *d'importance* qui lui avait été annoncé un quart d'heure auparavant était arrivé, Harel alla au-devant de lui. Le duc descendit de voiture avec calme et fut accueilli par le gouverneur avec la silencieuse attitude qui convient à un geôlier ; celui-ci le conduisit dans son appartement, parce que la chambre qu'il lui avait fait préparer à la hâte n'était pas encore chauffée. Le duc, exténué de fatigue et de faim, s'assit près de la cheminée du salon de Harel, et lui dit :

Digitized by Google

« Monsieur, je n'ai rien pris depuis mon départ de Strasbourg; pourrais-je avoir quelque chose à manger? »

Le château n'étant pas approvisionné, le commandant s'adressa à Aufort pour tâcher de trouver quelque chose dans le village. Ce dernier se hâta d'aller chez un traiteur de sa connaissance qui, par bonheur, ayant eu ce jour-là quelque monde dans son établissement, n'avait pas épuisé toutes ses provisions. Aufort put se procurer un potage, un fricandeau et quelques légumes qu'il s'empressa d'apporter chez le commandant. Pendant ce temps, celui-ci avait dressé lui-même une petite table avec un couvert. A peine le prince s'était-il attablé que, se retournant vers Harel qui se tenait debout à quelque distance, tandis que Aufort s'occupait du service, il lui dit d'un air gracieux :

« Monsieur, j'ai une faveur à vous demander, et j'espère que vous ne me trouverez pas indiscret : j'ai amené avec moi un compagnon de voyage, le petit chien que vous voyez; c'est le seul ami dont on ne m'ait point séparé, et il est, comme moi, à jeun depuis Strasbourg. Me permettrez-vous qu'en votre présence je partage avec lui mon repas? »

Harel ayant répondu par un signe d'adhésion, le prince versa sur une assiette la moitié du potage et l'offrit à son lévrier qui s'en accommoda parfaitement.

Le repas achevé, le prince caressa le fidèle animal et demanda au gouverneur si la chambre qui lui était destinée était prête pour le recevoir. Sur la réponse d'Harel, qu'elle devait l'être, le duc se leva, Harel prit un flambeau, et, suivi du brigadier Aufort, conduisit immédiatement le duc dans une pièce du troisième étage de la tour principale du donjon. On mit à sa disposition, sur sa demande, des plumes et du papier. Deux factionnaires furent placés à sa porte.

Il était alors neuf heures du soir. Il faisait un temps affreux ; la pluie fouettait sur toutes les vitres du château avec un bruit sinistre. Harel ayant demandé au prisonnier s'il pouvait lui être utile à quelque chose, celui-ci le pria de lui envoyer la malle qu'on avait enlevée de la voiture lorsqu'il était arrivé, et qui

Digitized by Google

contenait divers effets d'habillement. Harel se retira, donna des ordres en conséquence à un nommé Godard, canonnier, qui lui servait de domestique, et quelques minutes après cette malle était dans la chambre du prisonnier, qui changea de linge et se mit au lit. Déjà il commençait à goûter quelque repos, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit avec précaution. Cette fois, ce n'était pas le gouverneur qui se présentait, c'était un lieutenant de la gendarmerie d'élite, chargé spécialement de surveiller le prince. Cet officier, appelé Noirot, avait autrefois servi dans le régiment *Royal-Navarre*, qui avait alors pour colonel le comte de Crussol. Le duc, dans son enfance, était allé quelquefois chez M. de Crussol, et s'y était rencontré avec M. Noirot qui le reconnut et lui rappela plusieurs particularités de ses visites. Il en résulta de la part du prince une sorte de confiance pour cet officier qu'il pria de ne le point quitter. M. Noirot le lui promit, bien éloigné de penser que la séparation dût être si prompte.

Tout en devisant, le prince promena ses regards autour de lui, et les arrêtant sur la seule fenêtre garnie de barreaux de fer qui recevait le jour, lui dit :

« Voilà un bien triste logement?

— Prince, lui répondit M. Noirot, un de vos ancêtres a comme vous habité cette forteresse, il y a cent cinquante ans; il en est sorti après quelques mois de captivité; espérez que vous en sortirez de même, et que votre séjour ne sera pas plus long que le sien.

— C'est vrai, ajouta le prince en souriant amèrement, je suis ici en pays de connaissance; mais le grand Condé avait un jardin, des fleurs à cultiver... Si on voulait m'accorder la même faveur!... Attendons à demain, et, comme vous le dites, espérons. »

Tout à coup un roulement de voiture se fait entendre dans la cour.

« Qu'est cela? demanda le duc en se dressant sur son lit; seraient-ce mes amis, mes compagnons d'infortune qu'on m'amènerait?

Digitized by Google

— Prince, je l'ignore », répondit l'officier.

Il était de bonne foi; car ce bruit était causé par l'arrivée du général Hullin, président de la commission qui allait s'assembler pour juger sans désemparer le duc d'Enghien prévenu d'un crime d'Etat. Cependant M. Noirot, ayant vu le duc s'assoupir, s'était retiré. Il y avait à peine une heure qu'il reposait, lorsqu'on vint l'éveiller doucement : c'était le rapporteur, M. Dautencourt, capitaine-major de la gendarmerie d'élite, assisté du chef d'escadron Jacquin, des gendarmes à pied du même corps, Serva, Tarsit, et du lieutenant Noirot qui, fidèle à la promesse que le prince avait reçue de lui, avait fait en sorte d'être présent à ce commencement de procédure.

« Eh bien ! pourquoi si tôt ? demanda le prince que l'obscurité qui régnait dans la chambre avait empêché d'apercevoir le nombre des personnes qui s'y étaient introduites. Le jour ne paraît pas encore... Quelle heure est-il donc ?

— Monsieur, il est minuit, lui répondit M. Dautencourt, profondément affecté de la mission qui lui avait été imposée. Je suis envoyé ici, ajouta-t-il, pour vous interroger.

— On est bien pressé, répliqua le prince en s'habillant; il me semble que quelques heures plus tard vous auraient bien mieux convenu... et à moi aussi... Je dormais si bien ! »

M. Dautencourt s'excusa en rejetant sur les devoirs de sa charge son importunité.

« Monsieur, ajouta-t-il, veuillez écouter attentivement les questions que je vais vous adresser, et veuillez y répondre. »

Et M. Dautencourt procéda avec politesse à l'interrogatoire. Le prince répondit avec franchise et dignité.

Le capitaine lui demanda son âge, le lieu de sa naissance, l'époque à laquelle il avait quitté la France, les pays où il avait résidé depuis sa sortie du territoire, et enfin où il s'était retiré depuis la paix conclue entre l'empereur d'Allemagne et la République.

Le prince lui répondit avec calme qu'il était né à Chantilly et qu'il avait trente-deux ans.

« Je suis sorti de France, ajouta-t-il, au mois de juillet 1789,

Digitized by Google

avec le prince de Condé, mon grand-père, mon père, M. le comte d'Artois et les enfants de ce prince. J'ai traversé Mons, Bruxelles, et de là je me suis rendu à Turin, chez le roi de Sardaigne, où je suis resté à peu près seize mois. De Turin, toujours avec mes parents que j'ai suivis partout, je suis allé à Worms et sur les bords du Rhin. Le corps de Condé s'y est formé; j'y ai fait toute la guerre. J'ai terminé ma dernière campagne aux environs de Gratz, où le corps de Condé, qui était alors à la solde de l'Angleterre, a été licencié. Je suis ensuite resté à Gratz et dans les environs à peu près neuf mois, attendant des nouvelles de mon grand-père, qui était passé en Angleterre et devait m'informer du traitement que cette puissance me ferait. Dans cet intervalle, j'ai obtenu du cardinal de Rohan la permission d'aller dans son pays, à Ettenheim en Brisgaw, et, après la mort du cardinal, j'ai demandé officiellement à l'électeur de Bade la permission d'y prolonger mon séjour, ce qui m'a été accordé.

Aux questions successives que lui adressa M. d'Autencourt sur ses relations avec l'Angleterre, sur le traitement qu'il en recevait, sur ses correspondances avec les princes français, sur le grade qu'il avait à l'armée des émigrés, sur ses liaisons avec Pichegru et Dumouriez, sur ses projets relatifs à la République, le prince répondit avec toute la modération et toute la simplicité possibles, et avoua naïvement la vérité.

« Je ne suis jamais allé en Angleterre, dit-il; je continue d'en recevoir un traitement provisoire : il le fallait bien, je n'avais que cela pour vivre. Les raisons qui m'avaient déterminé à rester à Ettenheim n'existant plus, je me proposais d'aller me fixer à Fribourg, ville beaucoup plus agréable qu'Ettenheim, que je n'ai habitée que parce que l'Électeur m'avait accordé la permission de chasse. Naturellement j'entretenais des correspondances avec mon grand-père, depuis que je l'avais quitté à Vienne; avec mon père, que je n'ai pas vu depuis 1794 ou 1795. Avant la campagne de 1796, je servais comme volontaire au quartier-général de mon grand-père, et, depuis cette époque, comme commandant d'avant-garde. Je

Digitized by Google

n'ai jamais eu de relations avec Pichegru. Je ne connais pas davantage le général Dumouriez. Depuis la paix j'ai écrit à quelques amis; mais cette correspondance, ajouta-t-il en terminant, n'avait rien de commun avec l'objet dont on parle. »

L'interrogatoire achevé, le prince dit au capitaine Dautencourt :

« Monsieur, avant de signer le présent procès-verbal, je fais, *avec instance*, la demande d'avoir une audience particulière du Premier Consul. Mon nom, mon rang, ma façon de penser et l'horreur de ma situation me font espérer qu'il ne se refusera pas à ma demande [1]. »

Ces mots furent écrits textuellement et signés de la main du prince, au bas du procès-verbal [2]. Après quoi M. Dautencourt signa, ainsi que ceux qui l'avaient assisté; mais, toujours par la même fatalité qui présida à cette déplorable affaire, Napoléon devait ignorer ce dernier vœu du dernier des Condés.

IX

LE JUGEMENT.

Pendant ce temps, les troupes qui étaient sous les ordres de Savary s'étaient déployées en ordre autour de Vincennes, tandis que la gendarmerie d'élite était entrée dans le château par le pont-levis qui s'était abaissé pour elle, comme il s'était

[1] M. le baron de Saint-Jacques n'a pu démentir ces paroles du prince. Or, le vœu que le malheureux duc formait en ce moment n'est-il pas le corollaire de la lettre écrite de Strasbourg au Premier Consul ?

[2] Bourrienne, *Mém.*, tome V, chapitre XXII, page 336.

« C'est par le conseil du rapporteur, le capitaine Dautencourt, que le prince écrivit de sa main, au bas de son interrogatoire, cette demande que devaient appuyer les juges. » (Le baron de Menneval, *Lettre à M. Thiers*, page 49.)

Digitized by Google

abaissé quelques heures auparavant pour le prince. De son côté, Harel, prévenu de l'arrivée des membres du conseil, avait fait préparer, dans le *Pavillon de la Porte du Bois*, une table couverte d'un tapis vert; un feu pétillait dans l'immense foyer de cette pièce. Là, s'assirent le président Hullin et les divers colonels des régiments de Paris qui avaient été désignés par Murat. A défaut de dossier, les membres de la Commission se passèrent de main en main l'interrogatoire que le prince avait subi une heure auparavant. Un des juges demanda au président les pièces à charge. Hullin lui mit sous les yeux l'arrêté du gouvernement consulaire, en disant :

« Il n'y a point de pièces à charge. »

Un autre demanda la communication des pièces à décharge.

« Il n'y en a pas non plus », répondit le greffier Molin.

« Comment! il n'y a ni pièces à charge, ni pièces à décharge?» s'écria-t-on [1]; et à ces mots tous se regardèrent avec étonnement.

« Eh bien! répliqua le président, qu'on réunisse les témoins; je procéderai à leur audition au fur et à mesure. »

Après un moment de silence, le greffier répondit de nouveau :

« Il n'y a pas de témoins. »

Les juges se regardèrent encore.

« Le défenseur de l'accusé est-il présent?» demanda Hullin.

Personne ne répondit, parce que le prince n'avait pas de défenseur; mais, à défaut de pièces, de témoins et de défenseur, les juges allaient puiser dans la franchise même du duc les éléments de sa culpabilité et de sa condamnation.

Alors Hullin ne prononça plus que ces mots :

« Qu'on amène le prisonnier. »

Un quart d'heure après, le duc d'Enghien parut devant

[1] Ces pièces, comme nous l'avons dit plus haut, avaient été remises à Réal par Napoléon, qui, puisqu'il avait chargé ce conseiller d'État d'aller à Vincennes le lendemain matin pour interroger le prince, était bien loin de se douter qu'on apporterait tant de précipitation dans les débats de cette affaire, et à plus forte raison dans l'exécution du jugement qui en fut le déplorable résultat.

Digitized by Google

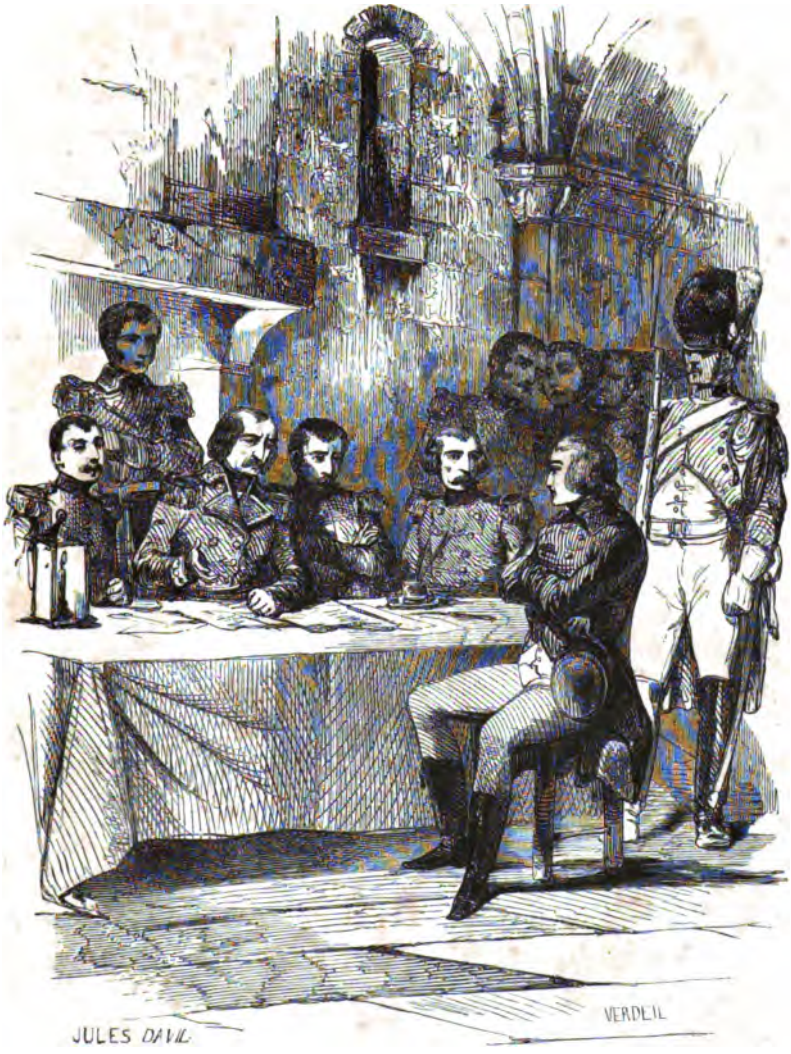
ses juges, *libre* et *sans fers*, il est vrai, mais aussi *seul* et *sans défenseur*. Les débats s'engagèrent[1].

Cela se passait dans une vaste pièce du vieux château de Vincennes, qui servait jadis aux réunions du conseil du gouverneur et de ses hommes d'armes. On avait placé en avant du large foyer de cette pièce une longue table qu'éclairaient des chandelles emprisonnées dans des lanternes de fer. Le général Hullin, en grand uniforme, était assis devant cette table, dont il occupait le milieu en sa qualité de président. Il avait à ses côtés les colonels désignés comme juges, placés par rang d'ancienneté, et ayant tous cette physionomie gravement impassible de l'homme qui se voit appelé à décider une question de vie ou de mort. Derrière le général Hullin, debout et se chauffant les pieds, le dos tourné au foyer, se tenait le général Savary. A droite et à gauche, on remarquait des gendarmes d'élite avec leurs armes, quelques soldats de la garnison de Vincennes, consignés; les employés civils et militaires habitant la citadelle, et, çà et là, des officiers supérieurs amenés par la curiosité, et auxquels leur grade avait donné accès dans la salle d'audience. Telle était la composition de l'auditoire.

Quant au prince, il était vêtu d'un frac bleu entièrement boutonné, d'une cravate blanche et d'un pantalon gris clair. Ses bottes, dites à la *Sowaroff* avaient des éperons; il portait sur la tête une casquette à visière, bordée d'un large galon d'or. Assis sur un tabouret recouvert de cuir, placé en face et à dix pas du président, le regard tout à la fois doux et fier, il tenait les bras croisés sur sa poitrine, et attendait avec calme les questions qu'allait lui adresser Hullin. Le front de ce dernier paraissait soucieux, et l'émotion intérieure qui l'agitait se devinait à la fermeté même et à la rudesse qu'il s'efforçait de donner à sa voix.

[1] En faisant observer tout ce que cette irrégularité et cette précipitation procédurières avaient de véritablement inique, M. Dupin aîné s'est écrié dans une généreuse exaltation : « Un accusé, sans défenseur, n'est plus qu'une victime abandonnée à l'erreur ou à la passion des juges. Celui qui condamne un homme sans « défense cesse d'être armé du glaive de la loi : il ne tient plus qu'un poignard. »

Digitized by Google



Interrogatoire du duc d'Enghien,

Digitized by Google

Digitized by Google

L'horloge du château sonnait deux heures de la nuit, lorsque enfin le président, s'adressant à l'accusé, prit la parole en ces termes :

« Avez-vous porté les armes contre la République ?

— Je les ai portées pour le roi, pour le trône et pour recouvrer le légitime héritage de mes aïeux.

— Avez-vous conspiré contre les jours du Premier Consul ? Vous êtes-vous lié au complot d'assassinat tramé par Georges ?

— Est-ce au duc d'Enghien, au petit-fils du grand Condé qu'on ose adresser une pareille demande ? »

Alors le duc, entraîné par le cours des idées qu'il tenait de sa naissance et de son éducation de prince, rappela la gloire de ses ancêtres, l'élévation de son rang, la loyauté de son caractère, le droit que tant de titres lui semblaient avoir au respect et à l'intérêt des Français. Le président le pressant de nouveau sur ces chefs d'accusation, le duc ne put se contenir, et répondit :

« Monsieur, je vous ai dit non !

— Pourtant tout le fait croire ?

—Encore une fois, non! monsieur», reprit le prince exaspéré.

Et jetant par terre la casquette qu'il tenait à la main, il la foula aux pieds. Le général Hullin, s'irritant à son tour de ce mouvement de colère :

« Monsieur, lui dit-il, vous prenez soin de nous rappeler votre naissance et votre nom ; cela nous importe peu. Je vous fais des questions positives, et au lieu d'y répondre, vous vous jetez dans des digressions tout à fait étrangères. Je vous engage à chercher d'autres moyens de défense. Prenez-y garde, ceci pourrait tourner à mal. Prétendez-vous nous persuader avec votre naissance, sur laquelle vous revenez sans cesse, que vous étiez indifférent aux événements quand ils pouvaient vous être si profitables ? cela est trop incroyable pour que je puisse me dispenser de vous en faire l'observation. Je vous le répète, faites-vous d'autres moyens de défense, vous ne sauriez trop y réfléchir, monsieur. »

Pendant ce discours, le rouge était monté au front du prince,

Digitized by Google

qui reprit avec exaltation et en restant à son point de vue personnel.

« Monsieur, je ne serai jamais indifférent aux événements quand ils pourront s'accorder avec l'honneur. J'ai combattu pour des droits légitimes; pour relever un trône que des factions ont abattu; ce n'est pas contre ma patrie, mais contre la révolution que j'ai porté les armes; cette révolution qui n'a eu pour trône que des échafauds, la France elle-même ne l'a vue qu'avec horreur; elle ne se la rappelle qu'avec exécration ! »

Durant cette séance il y eut une grande animation de part et d'autre; le duc parla chaleureusement : chaque fois qu'il s'agissait de sa vie et de la part militaire qu'il avait prise aux campagnes du Rhin, il *avouait tout*: il avait servi sous les ordres de son père et de son aïeul; c'était son devoir, répétait-il; il était émigré, fidèle aux Bourbons, c'était chose de famille.

Alors quelques membres de la commission, Hullin lui-même, offrirent au prince, par d'autres questions posées avec ambiguïté, l'avantage de revenir sur cette déclaration; mais le prince leur dit après un moment de silence :

« Je vous comprends fort bien, messieurs, et j'apprécie vos intentions bienveillantes; mai je ne puis me servir des moyens que vous m'offrez. »

Le duc engagea ensuite un débat, pour ainsi dire corps à corps, avec le président, quand il fut question de la conspiration de Georges; puis il revint sur ses précédentes déclarations en ajoutant :

« Mais mon intention n'était pas de rester indifférent aux événements; j'avais demandé à l'Angleterre du service dans ses armées, et elle m'avait fait répondre qu'elle ne pouvait m'en donner, mais que j'eusse à rester sur le Rhin, où incessamment j'aurais un rôle à jouer. J'attendais, monsieur. Je n'ai plus rien à vous dire [1]. »

[1] Le duc de Rovigo, *Mém.*, tome II, chapitre v, page 62. Savary ajoute : « Telle « fut la réponse du duc d'Enghien; je l'ai écrite à l'instant même : j'ai écrit celle-

Digitized by Google

Ce fut ce terrible aveu du prince que la commission aurait voulu l'empêcher de faire, qui le perdit sans retour, car le président lui dit avec une émotion profonde :

« Monsieur, songez-vous bien à ce que vous dites, et ignorez-vous que les commissions militaires sont sans appel ? »

A ces mots, le prince baissa la tête et répondit d'un ton de résignation :

« Je le sais, monsieur, et je ne me dissimule pas le danger que je cours. Je désire seulement, comme j'en ai déjà exprimé le vœu, obtenir du Premier Consul la faveur d'une entrevue. »

Les questions étant épuisées, le président déclara d'une voix éteinte que les débats étaient fermés, et ordonna qu'on fît sortir de la salle tous ceux qui avaient assisté aux débats. Le prince fut reconduit à sa chambre par le capitaine-rapporteur et M. Noirot, avec lesquels il causa encore quelque temps. Il leur parla de leurs campagnes, de la gloire acquise en Italie et en Égypte par les armées françaises, et enfin de l'espérance qu'il avait d'obtenir bientôt une audience du Premier Consul ; puis ces deux officiers se retirèrent, car le prince devait avoir besoin de repos. Celui-ci se jeta tout habillé sur son lit. Il était quatre heures du matin.

La commission délibéra à huis clos sur les six questions posées par le général Hullin. Les voix furent recueillies séparément sur chacune des questions, en commençant par le membre le moins âgé, le président devant émettre son opinion

« ci de mémoire longtemps après ; mais je ne crois pas en avoir oublié une seule « syllabe ; si elle n'est pas à son procès, c'est assurément parce qu'on l'aura sous- « traite ou bien qu'on aura négligé de la recueillir.

« Malheureusement, la déclaration faite par le duc d'Enghien qu'il restait sur le « Rhin pour y attendre des ordres, offrait une coïncidence frappante avec l'exis- « tence du complot. Cet aveu a dû paraître, à des officiers jugeant avec la rigueur « du Code pénal militaire et sous l'influence de circonstances aussi graves, une « cause suffisante de condamnation, car des hommes aussi honorables que les « membres de cette commission ne se seraient pas dégradés au point de faire « fléchir leur conscience devant un ordre sanguinaire. Il n'est donc pas permis de « douter qu'ils n'aient agi selon leur conscience : *Aucun ordre*, a dit Napoléon, « *ne peut justifier la conscience d'un juge.* » (Le baron de Menneval, *Lettre à M. Thiers*, page 51.)

Digitized by Google

le dernier. La commission déclara, à l'unanimité, le nommé Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, coupable sur toutes les questions. Le président ayant ensuite posé la question relative à l'application de la peine, et les voix ayant été recueillies de nouveau et dans la forme déjà suivie, la peine de mort fut prononcée de même à l'unanimité, conformément au Code pénal militaire.

Ce jugement fut formulé, expédié et signé par tous les juges composant la commission. Une demi-heure s'était à peine écoulée, que le général Hullin, triste et péniblement préoccupé, manda le major Dautencourt, lui parla à voix basse, lui fit connaître le prononcé de la sentence de mort et lui transmit l'ordre qu'il avait reçu de la faire exécuter sur-le-champ. D'où venait cet ordre? Qui pouvait frapper un Condé, un condamné de cette importance politique, sans l'assentiment et même contre la volonté expresse du Premier Consul, resté à la Malmaison, comme nous l'avons dit plus haut?

Quoi qu'il en soit, un officier de gendarmerie s'adressa au gouverneur Harel, et le prévint que, l'exécution du jugement prononcé contre le duc d'Enghien devant avoir lieu immédiatement, il fallait qu'il fît creuser une fosse.

« Cela n'est pas facile, répondit celui-ci; la cour est pavée.»

L'officier ayant demandé une autre place, on choisit l'un des fossés du château. Harel alla trouver le nommé Godard, employé chez le garde d'artillerie Germain : ces deux garçons ne s'étaient pas couchés ni l'un ni l'autre, ayant assisté au procès du prince. Le gouverneur donna l'ordre à Godard de délivrer trois pelles et trois pioches à des gendarmes qui, munis de ces ustensiles pris au magasin [1], descendirent dans

[1] Déposition de Godard, ancien canonnier à Vincennes, dans le *Procès-verbal de l'exhumation du corps du duc d'Enghien*, page 307. Ce témoin ajoute : « Que « le lendemain il alla chez le commandant redemander les pelles et les pioches « qu'il avait délivrées aux gendarmes, et qu'il devait rétablir au magasin; que le « commandant lui ayant dit qu'il pouvait les aller chercher dans le fossé, il y était « descendu, et qu'ayant demandé à un homme qui travaillait s'il savait où elles « pouvaient être, celui-ci répondit qu'il les trouverait au pied du *Pavillon de la reine*. « Qu'en approchant d'un petit mur, alors existant, il aperçut par terre une espèce

Digitized by Google

le fossé et creusèrent une fosse au bas du *Pavillon de la reine*, à dix pieds environ du petit mur en dégradation, et à six pieds du trou non comblé qui avait été fait le matin par Bonnelet.

Pendant ce temps, M. Delga, adjudant d'infanterie de gendarmerie, était venu trouver Savary qui, après l'évacuation de la salle du conseil ordonnée par le général Hullin, était allé rejoindre les troupes de sa brigade postées sur l'esplanade, et lui avait dit, avec une profonde émotion, qu'on lui demandait un piquet pour exécuter la sentence de la commission militaire :

« Eh bien ! donnez-le, avait répondu froidement Savary.

— Mais, mon colonel, où dois-je le placer ?

— Là où vous ne pouvez blesser personne, car déjà les maraîchers de Vincennes sont sur la route pour se rendre aux divers marchés de Paris.

— En ce cas, dans le fossé de Vincennes, reprit M. Delga, et le plus près du mur possible[1].

— Soit », dit Savary.

Ce fut là, en effet, que cet officier fit toutes ses dispositions. Pendant ce temps, Savary fit mettre sous les armes les troupes qu'il commandait, et leur annonça qu'elles allaient assister à une exécution. Il était cinq heures et demie du matin.

« de calotte près d'un pommier (depuis arraché), et qu'ayant, dès le matin, entendu « dire que monseigneur le duc d'Enghien était le prisonnier qu'il avait vu la veille « au soir en lui portant sa malle, lequel avait été fusillé pendant la nuit et enterré « dans le fossé : la vue de cette calotte lui causa une émotion qui lui permit à peine « d'y arrêter longtemps les yeux ; qu'il se pressa d'entrer dans l'enceinte au pied « du pavillon et d'y ramasser ses pelles et ses pioches qui étaient jetées çà et là sur « *deux fosses* nouvellement faites, présentant une élévation d'un pied au-dessus « de terre, dans la forme de sépultures. »

[1] « Il n'y eut pas d'autre motif de préférence », ajoute le duc de Rovigo dans l'*Extrait de ses mémoires*, page 29.

Digitized by Google

X

L'EXÉCUTION.

D'après la loi, le gouverneur de Vincennes devait présider à l'exécution. Harel était prévenu. Suivi du brigadier Aufort, qui portait une lanterne à la main, il monta à la chambre du condamné. La rapidité du voyage et l'émotion du vif débat qu'il venait de soutenir, avaient fatigué le prince, et, comme son aïeul, la veille de la bataille de Rocroy, il dormait d'un profond sommeil, ayant son petit chien couché à ses pieds. Aufort l'éveilla en lui touchant légèrement le bras.

« Qu'est-ce encore ? » demanda le duc avec un peu d'impatience, en se réveillant.

Alors, d'une voix mal assurée, Harel l'invite à se lever promptement et à venir avec lui. Le prince, sans faire de réflexions, se jette en bas du lit :

« Monsieur, je suis prêt, dit-il au gouverneur, en mettant sa montre dans son gousset. »

Harel prend le bras du prince et, la lanterne à la main, s'avance vers l'escalier étroit et tortueux par lequel ils doivent descendre.

« Mais, lui demande le duc avec vivacité, où me conduisez-vous ?

— Monsieur, veuillez me suivre et rappeler tout votre courage. »

On continue de s'acheminer, et, dans cet obscur trajet, tandis que Harel éclaire les pas du duc; celui-ci, tout en sondant du pied les marches usées de l'escalier, répète de temps en temps la même question : « Où me conduisez-vous ? » Enfin, arrivé au dernier palier du pavillon, sentant le frais du dehors, il ajoute :

« Si c'est pour m'enterrer vivant dans un cachot, j'aime mieux qu'on me conduise à la mort sur-le-champ. »

Digitized by Google

Son guide, profondément ému, ne répond toujours que par les mêmes paroles :

« Monsieur, rappelez tout votre courage. »

Lorsqu'ils furent parvenus au bas de l'escalier, une petite porte s'ouvrit et le prince se trouva dans le fossé. Autant qu'un brouillard humide pouvait lui permettre de distinguer les objets, il aperçut devant lui un piquet d'infanterie de gendarmerie d'élite, occupé à charger ses armes ; plus haut, sur l'esplanade, en arrière du parapet qui domine le fossé, se tenait un groupe d'officiers supérieurs, ayant sans doute mission d'assister, comme témoins, à l'exécution : c'étaient les mêmes officiers qui avaient assisté aux débats dans la salle du conseil ; et, en portant ses regards plus bas, il remarqua, à quelques pas de lui, à sa gauche, une fosse nouvellement creusée, comme nous l'avons dit. A la vue de l'appareil militaire qu'on avait déployé, le duc devina l'affreuse vérité ; son courage se ranima et, relevant la tête :

« Grâce à Dieu ! s'écria-t-il, je mourrai de la mort d'un soldat ! »

Il avait craint de descendre dans un cachot ; mais, maintenant, plus d'incertitude : c'est de la mort que chacun de ses pas le rapproche ; il s'avance d'un pas ferme.

M. Dautencourt, en sa qualité de capitaine-rapporteur, lui lit d'une voix vacillante la sentence du conseil de guerre. Le prince l'écoute attentivement : rien chez lui ne décèle la faiblesse.

« Que Dieu pardonne à mes juges, comme je leur pardonne, dit le prince. Allons ! messieurs, faisons tous notre devoir ; mais, au moins, ajoute-t-il en jetant un regard assuré autour de lui, me serait-il permis d'avoir, pour un instant seulement, un prêtre catholique ?

— Il veut mourir comme un capucin ! » s'écria une voix cruelle qui partit du groupe d'officiers supérieurs qui bordait la crête du fossé.

Alors le duc releva la tête, et d'un ton plein de dignité, se retournant vers la troupe placée au port-d'armes devant lui :

Digitized by Google

« Messieurs, dit-il, j'ai à demander un service important pour moi, mais facile à remplir pour la personne qui s'en chargera. »

Le silence ayant accueilli ces paroles, le prince continua :

« Y a-t-il parmi vous un homme d'honneur qui veuille s'engager à rendre un dernier service à un homme qui va mourir? »

A ces mots, les soldats se regardèrent comme pour se consulter entre eux. M. Noirot ayant fait quelques pas vers le prince, celui-ci devina sa généreuse intention et lui dit :

« Oui, monsieur Noirot, venez à moi ; j'ai une prière à vous faire.

— Me voici », répondit l'officier, en s'approchant du prince et en mettant la main sur son cœur, comme pour lui donner l'assurance qu'il pouvait compter sur sa parole. Le duc lui parla tout bas, et de si près, que personne ne put l'entendre :

« Puis-je compter, continua le prince en haussant la voix, que vous exécuterez ponctuellement mes dernières volontés ?

— Vos intentions seront remplies, répondit M. Noirot profondément ému ; recevez-en ma parole d'honneur. »

Et ce dernier, faisant quelques pas vers le piquet de gendarmes, leur demanda :

« Quelqu'un parmi vous a-t-il une paire de ciseaux ? »

Ces derniers mots se répétèrent de rang en rang. L'un des soldats en avait une ; elle passa de main en main ; le prince la reçut et s'en servit pour couper une mèche de ses cheveux. Il tira ensuite un anneau de son doigt, renferma ces objets dans un papier qu'il remit à l'officier, en lui adressant encore quelques mots. De nouveau celui-ci sembla faire quelques protestations, puis il alla rejoindre ses camarades. Le prince élevant la voix s'écria :

« Mes amis !...

— Tu n'as pas d'amis ici ! » interrompit la même voix, partie du même groupe d'officiers supérieurs.

Cette atroce parole, jetée à un homme qui allait mourir, fit frissonner le duc ; mais bientôt, reprenant tout son calme, il s'écria encore avec un geste plein de dignité :

« Eh bien ! qu'on m'indique ma dernière place de bataille ! »

Digitized by Google

Alors l'adjudant Delga, chargé de l'exécution militaire, prit le duc par le bras, le rapprocha de quelques pas du piquet qui, pendant ce temps, s'était placé en face du petit mur, et lui dit à demi-voix :

« Monsieur, il faut vous mettre à genoux.

— Monsieur, répliqua fièrement le duc, un Condé ne fléchit le genou que devant Dieu. »

M. Delga tira un mouchoir de sa poche et le lui présenta; mais le prince le repoussa doucement en ajoutant :

« Monsieur, j'ai vu la mort de plus près sans en être intimidé. »

A ces mots, l'adjudant s'éloigna, et ne pouvant, à cause du brouillard, commander le feu, selon l'usage, en levant et en abaissant la pointe de son épée, s'adressa aux soldats :

« Apprêtez vos armes! fit-il.

— Visez au cœur! s'écria le duc en redressant la tête, et en prenant une pose héroïque.

— En joue!... Feu! » commanda l'adjudant.

A l'instant, le duc tomba la face contre terre... Les balles avaient frappé juste; le prince était mort comme il l'avait souhaité, en soldat[1].

A peine l'explosion avait-elle eu lieu qu'on entendit le lévrier du prince pousser des gémissements dans la chambre du vieux donjon où on l'avait attaché et dont le vent et les ondées de la nuit avaient brisé plus d'un carreau[2].

Tout était fini. Il ne s'agissait plus que d'inhumer le ca-

[1] Un bourgeois de Paris, *Notice historique sur S. A. S. monseigneur le duc d'Enghien.*

Les relations imprimées en 1814 et 1815 disent qu'on plaça sur la poitrine du prince une lanterne pour que les coups fussent dirigés plus sûrement; quelques autres prétendent que le duc aurait tenu lui-même cette lanterne d'une main ferme jusqu'au moment de l'explosion : tous ces détails sont controuvés. Il était six heures du matin, et à six heures, au mois de mars (le 21), on voit un homme à six pas.

[2] Ce petit animal, durant les premiers jours qui suivirent la catastrophe, venant sans cesse à la place où le duc avait succombé, rassembla par ses plaintes continuelles, devant le parapet qui borde le fossé, une foule de curieux telle, que ce fut bientôt un pèlerinage pour le voir. Chacun s'extasiait sur sa fidélité, et devisait à sa manière sur l'événement de Vincennes; mais bientôt l'autorité y mit ordre en plaçant des factionnaires sur l'esplanade pour empêcher les passants de s'approcher, et

Digitized by Google

davre sanglant de la victime. Quelques gendarmes s'approchèrent; l'un d'eux lui retira sa montre [1]; les autres, ayant soulevé le corps, le jetèrent, tout habillé et la tête la première, non pas dans la fosse qui avait été préparée seulement deux heures auparavant, mais dans celle qui avait été creusée le matin par Bonnelet [2] pour recevoir les décombres, et ils le recouvrirent ensuite de gravois amoncelés à côté [3]. La fosse destinée au prince fut comblée avec la terre qu'on en avait extraite; puis on laissa un factionnaire sur ce champ funèbre pour en écarter les curieux. Savary renvoya alors les troupes dans leurs casernes respectives. La lugubre tragédie qui avait mis en mouvement tant d'acteurs venait d'avoir son sanglant et rapide dénoûment.

XI

L'ÉNIGME.

Savary, en revenant de Vincennes à Paris, immédiatement après l'exécution du prince, rencontra la voiture de Réal qui, au contraire, se rendait à Vincennes en costume de conseiller

en interceptant toute communication de la citadelle avec le fossé. Alors le lévrier du duc d'Enghien n'alla plus gémir sur la tombe de son maître. (Bourrienne, *Mém.*, tome V, chapitre XXII, page 335.)

[1] Cette montre fut remise le jour même au général Hullin.

[2] Après s'être assurés (les commissaires) de la direction dans laquelle le corps était posé et avoir reconnu qu'il était de bas en haut, nous avons constaté que le premier objet qui avait été aperçu était un pied de botte contenant des ossements que nous avons reconnus être ceux du pied droit, etc. » (Extrait du *Procès-verbal d'exhumation du corps du duc d'Enghien.*)

[3] C'est ce qui a fait dire, après l'exhumation, que pour en finir plus vite on avait écrasé la tête de l'infortuné avec un pavé. « Nous tournâmes à gauche en suivant les remparts; et, passant ainsi devant le tertre de gazon élevé au duc d'Enghien, sur son corps fusillé et sur sa tête écrasée par un pavé, nous côtoyâmes le fossé, etc.» (Le comte Alfred de Vigny, *Servitude et grandeur militaire*, chapitre II, page 151.)

Digitized by Google

d'État. Sur un signe de Savary le cocher arrête ses chevaux.

« Où allez-vous? demanda à Réal l'aide de camp de Napoléon, qui s'est approché de la portière.

— A Vincennes, répond le conseiller d'État. J'ai reçu hier au soir, du Premier Consul, l'ordre de m'y transporter ce matin pour interroger le duc d'Enghien.

— Eh bien ! c'est inutile », répliqua Savary étonné, et qui lui raconte aussitôt tout ce qui vient de se passer.

Réal semble plus étonné encore de ce qu'il apprend, que Savary lui-même de ce que le conseiller d'État vient de lui dire.

« Et vous? demanda à son tour Réal, où allez-vous?

— Je vais à la Malmaison, rendre compte au Premier Consul de ce que j'ai vu. »

A ces mots, Réal fit tourner bride et rentra dans Paris. Savary piqua des deux et arriva à la Malmaison.

L'aide de camp est introduit. Napoléon l'écoute avec la plus grande surprise. Il ne peut concevoir pourquoi on a jugé le prince avant l'arrivée de Réal. Ses yeux de lynx sont fixés sur Savary à qui il dit :

« Il y a là quelque chose que je ne saurais comprendre. Que la commission ait prononcé sur les aveux du duc d'Enghien, cela ne me surprend pas. Mais enfin, on n'a obtenu ces aveux qu'en procédant au jugement qui ne devait avoir lieu qu'après que Réal l'aurait interrogé sur un point qu'il nous importait d'éclaircir. Puis il répétait encore : « Il y a là quelque chose qui me surpasse! Voilà un crime qui ne mène à rien. »

Après que le jugement avait été signé des juges, l'un d'eux, le colonel Barrois, aujourd'hui lieutenant-général, avait fait au président cette proposition (appuyée sur la demande que le condamné avait faite lui-même d'une audience au Premier Consul), de surseoir à l'exécution du jugement. Le général Hullin se mit donc à écrire une lettre dans laquelle, se rendant l'interprète du vœu *unanime* de la commission, il faisait part au Premier Consul du désir qu'avait témoigné le prince d'avoir une entrevue avec lui, et le suppliait en outre de com-

Digitized by Google

muer une peine que la rigueur de la loi n'avait permis aux juges ni d'éluder, ni d'atténuer. A cet instant, un homme qui s'était constamment tenu dans la salle du conseil [1] s'approcha de lui, et, se plaçant derrière son fauteuil, lui dit :

« Que faites-vous là?

— J'écris au Premier Consul, répondit Hullin, pour lui exprimer le vœu du conseil et celui du condamné.

— Votre affaire est finie, répliqua celui-ci en lui ôtant la plume des mains; maintenant cela me regarde. »

Ce *maintenant cela me regarde* fit croire au président que l'avertissement n'en serait pas moins donné au chef de l'État. Cette confiance fut partagée par les membres du conseil, et notamment par le colonel Guitton, avec qui nous avons eu, il y a longtemps, nous qui écrivons ces lignes, plusieurs entretiens à ce sujet; mais tous devaient être bientôt désabusés.

Harel, interpellé dans la cour du château par un officier supérieur qui lui fit remarquer le déploiement de forces extraordinaire qui avait lieu, la singulière précipitation qu'apportait la commission militaire, et enfin l'étrangeté de tout ce qui se passait autour de lui, répondit :

« Que voulez-vous? je ne suis plus rien ici; c'est un autre qui commande à ma place. »

Or, quel était ce personnage mystérieux, ce pouvoir occulte qui arrêtait au passage les communications de la commission militaire avec le Premier Consul... ; qui commandait à Vincennes à la place du gouverneur, et qu'enfin personne n'ose appeler par son nom? Voilà ce que l'histoire n'a pu encore pénétrer... L'avenir éclaircira peut-être cette énigme du passé.

La capitale apprit tout à la fois, par le *Moniteur* du 22 mars 1804, l'enlèvement d'Ettenheim, l'arrivée à Vincennes, le jugement et l'exécution du duc d'Enghien. La surprise fut

[1] « Et que je nommerais à l'instant si je ne faisais cette réflexion que, même en me défendant, il ne me convient pas d'accuser. » Voilà ce qu'ajoute le général Hullin dans son écrit intitulé : *Explications offertes aux hommes impartiaux au sujet de la commission militaire appelée à juger le duc d'Enghien*, page 123.

Digitized by Google

grande, et une sorte de stupeur régna dans Paris quand les détails furent connus. Les uns croyaient à l'innocence du prince, les autres assuraient qu'il avait conspiré; mais le plus grand nombre ne voyait dans cet événement déplorable qu'un gage donné par le Premier Consul aux vieux jacobins et aux révolutionnaires endurcis. Ce mot, attribué faussement à Napoléon le soir même, et qui fut répété dans quelques salons de Paris : « Désormais on ne pourra pas dire que je veuille jouer le rôle de Monck[1] », ne fit qu'accréditer cette croyance.

Il y eut une anecdote épouvantable sur M. de Talleyrand : on l'accusa d'avoir tiré sa montre à l'heure fatale de la mort de l'unique rejeton de la famille des Condés, chez une princesse de ses amies où il avait joué gros jeu toute la nuit, et d'avoir dit, en faisant rouler sur le tapis les pièces d'or qu'il avait devant lui :

« Il est six heures !... le duc d'Enghien ne doit plus exister. »

Le soir même (21 mars), M. de Talleyrand donna un grand bal auquel tout le corps diplomatique fut invité. Rien ne fut plus triste que ce bal où quelques personnages de distinction s'efforcèrent de paraître. De ce nombre étaient la princesse Dolgorowski et M. de Moustier, qui, sous Louis XVIII, devint ambassadeur[2].

On a prétendu également que le Premier Consul *s'était obstiné dans ce crime*[3], malgré les larmes de Joséphine; on a dit qu'elle s'était jetée à ses genoux pour obtenir la grâce du duc d'Enghien, etc. Tout cela a été imaginé par l'esprit de parti pour rendre Napoléon odieux. Joséphine, pas plus que le public, ne sut rien de cette affaire qu'après la conclusion.

[1] On sait que Monck, général anglais, se servit de sa popularité et de son ascendant sur l'armée pour rétablir sur le trône d'Angleterre Charles II, fils de Charles Ier, décapité.

[2] Le duc de Rovigo, *Mém.*, tome II, page 379, et il ajoute, en parlant de ce fait : « C'est M. de Moustier qui me l'a attesté. »

[3] Expression textuelle du duc de Rovigo. (*Extrait de ses Mémoires*, page 39.)

Digitized by Google

Elle n'apprit l'enlèvement du prince, et par conséquent son arrivée à Vincennes, son jugement et son exécution, qu'au retour de Savary à la Malmaison, le 21 au matin, lorsqu'il n'y avait plus de grâce à solliciter ou à obtenir. S'il en eût été autrement, on peut affirmer que n'écoutant, comme toujours, que la bonté de son cœur, elle eût sollicité la grâce du duc d'Enghien avec toute la persévérance qu'elle apportait dans les occasions de ce genre, et qu'elle n'eût pas cessé ses instances auprès de son mari avant que de l'avoir obtenue. On peut affirmer également que, selon l'habitude, Napoléon se fût laissé fléchir aux prières de Joséphine.

Le prince qui venait de succomber portait, comme le vainqueur de Rocroy, le titre de duc d'Enghien. Or, telle était l'admiration que le Premier Consul professait pour le grand Condé, que, lorsqu'il sortait de son cabinet des Tuileries, il ne manquait jamais de saluer le buste du vaillant capitaine qu'il avait ordonné de relever dans *la grande galerie de Diane*. Ce respect pour la mémoire de l'aïeul eût certainement contribué à sauver le descendant, si une fatalité, que rien ne peut expliquer encore, n'avait précipité les événements, à l'insu même et contre le gré du Premier Consul, de manière à rendre inutile tout ce qui eût pu concourir au salut du prince.

Quoi qu'il en soit, le lendemain du jour de l'exécution, quelle ne fut pas la surprise ou plutôt l'indignation qu'éprouva Napoléon, en sortant de son cabinet, de grand matin, de trouver étalés à ses pieds, dans la grande galerie, les débris du buste du grand Condé qu'une main ennemie avait renversé de son piédestal pendant la nuit! Malgré l'enquête sévère qui fut ordonnée pour découvrir le coupable, on ne le connut jamais.

Quelque temps après, un homme honorable, attaché à Davoust en qualité de secrétaire [1], partit de Paris par la dili-

[1] M. de Bourrienne, qui raconte le même fait dans ses *Mémoires*, tome V, chapitre XXI, page 320, ajoute : « Selon la coutume que j'ai adoptée quand je n'ai pas vu ou entendu les choses dont je parle, je commence par rapporter sous quelle garantie j'adopte le fait : je le tiens d'une personne que je ne veux pas nommer, mais qui l'a entendu elle-même raconter à l'ancien secrétaire du général Davoust. »

Digitized by Google

gence pour aller à Boulogne rejoindre son général qui commandait une division du camp. Il remarqua, placé en face de lui dans la voiture, un homme dont la physionomie annonçait une de ces afflictions profondes qui absorbent l'âme tout entière. Cet homme, pendant toute la journée, ne rompit son silence que par des soupirs qu'il ne pouvait étouffer. Le secrétaire de Davoust l'observait avec une sorte d'intérêt curieux, mais respectait sa douleur. Cependant, comme à cette époque l'affluence des voyageurs était grande sur la route de Paris à Boulogne, le soir, l'auberge où s'arrêtait habituellement la diligence se trouva tellement encombrée qu'il n'y avait pas assez de chambres pour en donner une à chaque voyageur. Il fallait donc mettre deux personnes dans la même pièce, et le secrétaire fit en sorte de se trouver avec son mystérieux compagnon. Quand ils furent seuls, il lui adressa la parole avec ce ton sympathique qui fait qu'une question n'est jamais indiscrète. Il lui dit qu'il n'avait pu voir indifféremment l'expression douloureuse qu'il remarquait en lui; il lui demanda quel était le motif de son affliction, et lui offrit généreusement ses services pour le cas où elle serait de nature à être calmée par des consolations ou bien par la mise en commun de sa bourse. L'inconnu, ne pouvant résister plus longtemps aux instances de celui qui semblait prendre une part si vive à ses peines, lui répondit :

« Monsieur, je vous remercie bien sincèrement de l'intérêt que vous me témoignez; je n'ai besoin de rien; il n'y a plus pour moi de consolations possibles : le mal dont je souffre ne finira qu'avec ma vie. Vous allez en juger, car vos paroles justifient trop la confiance que j'ai en vous, pour que je vous cache quelque chose. J'étais naguère encore brigadier dans la gendarmerie d'élite; un soir je fais partie d'un détachement commandé pour aller à Vincennes. Nous partons du quartier à neuf heures, et nous arrivons au château à onze heures. Nous passons la nuit sous les armes; à la pointe du jour, l'officier qui nous commandait fait descendre douze gendarmes de ce détachement dans un des fossés de la citadelle

Digitized by Google

pour procéder à une exécution militaire. Hélas! monsieur, j'étais du nombre. On amène devant nous un homme dont je ne distingue pas bien la figure à cause du brouillard. Le condamné échange avec l'officier qui nous commandait quelques paroles que je ne comprenais pas, tant j'étais ému... C'était la première fois que je coopérais à une exécution de cette nature. On commande le feu. L'homme tombe... J'apprends que nous venons de fusiller le duc d'Enghien! Or, son grand-père avait été mon parrain, car mon père avait été un des serviteurs de la maison du prince de Condé!... Ah! monsieur, vous figurez-vous mon désespoir! »

A ces mots l'étranger couvrit son visage de ses deux mains.

« Comment! demanda le secrétaire de Davoust vivement ému, vous ignoriez que le condamné fût le duc d'Enghien?

— Eh! monsieur, comment aurais-je pu croire que c'était lui? répliqua celui-ci en sanglotant; nous avions entendu dire, un moment auparavant, que celui que l'on allait fusiller était un brigand, un conspirateur, un chouan, que sais-je? J'ai quitté le service; notre commandant, le général Savary, m'a fait obtenir ma retraite; je me retire dans ma famille. Hélas! que ne l'ai-je fait plus tôt! Tenez, monsieur, ajouta l'étranger après un silence et en tirant de son sein un petit objet soigneusement enveloppé de papier, voici une précieuse relique qui ne me quittera jamais!

— Qu'est-ce donc? demanda le secrétaire de Davoust.

— Peu de chose : jugez-en vous-même. »

Et l'étranger, ayant déplié le papier, montra une petite paire de ciseaux qu'il couvrit de larmes et de baisers.

Ces ciseaux étaient ceux dont le prince s'était servi pour couper ses cheveux avant de mourir.

Digitized by Google

XII

A QUI LA FAUTE?

Les détracteurs de Napoléon ont commencé par faire un crime *abominable* de l'affaire déplorable du duc d'Enghien, que nous-même avons blâmée sous plusieurs rapports; et puis, le crime abominable une fois établi, ils ont tenté d'en faire une tache sanglante pour la mémoire du Premier Consul. Ils ont dit et imprimé que ce fut par ses ordres que le sang du duc d'Enghien coula : si la mémoire de Napoléon avait besoin de justification, on pourrait répondre qu'il ne fut rien moins que vindicatif et sanguinaire. Toute sa vie est là pour attester au contraire qu'il était bon, généreux, magnanime, qu'il pardonnait avec une facilité même excessive; qu'il ne commit jamais ni crime, ni bassesse, ni cruauté, ni perfidie; que personne n'oublia les griefs les plus légitimes aussi promptement que lui les siens; et cependant quel prince eut jamais à punir plus d'ingratitudes et de félonies? Quel souverain fit jamais preuve, envers les ingrats et les félons, de plus d'indulgence et de longanimité?

A Sainte-Hélène, il disait un jour au général Montholon :

« On m'a souvent offert, à un million par tête, la vie de ceux que je remplaçais sur le trône; on les voyait mes compétiteurs, on me supposait avide de leur sang; mais ma nature eût-elle été différente, eussé-je été organisé pour le crime, je me serais refusé à celui-ci (la mort du duc d'Enghien), tant il m'eût semblé inutile et purement gratuit. J'étais si puissant, je me trouvais si fortement assis, et lui, il paraissait si peu à craindre! Toutefois, au fort de la crise de Georges et de Pichegru, assailli d'assassins, on crut le moment favorable pour me tenter, et on me renouvela l'offre de me défaire de celui d'entre eux que la voix publique, en Angleterre aussi bien

Digitized by Google

qu'en France, mettait à la tête de ces horribles machinations. Je me trouvais à Boulogne où le porteur de la proposition était venu me trouver; j'ordonnai qu'on me l'amenât :

« Eh bien ! monsieur, lui dis-je en le voyant?

« — Oui, général, répondit cet homme, nous vous déli-
« vrerons du comte d'Artois pour un million.

« — Monsieur, je vous en promets deux, si vous me le li-
« vrez vivant.

« — Oh ! général, c'est ce que je ne saurais garantir,
« balbutia l'homme que le ton de ma voix et la nature de
« mon regard déconcertaient fort en ce moment.

« — Monsieur, me prenez-vous donc pour un assassin ? Sachez
« que je veux bien infliger un châtiment, donner un grand
« exemple, mais que je n'emploierai jamais un guet-apens. »

Et Napoléon ajouta avec une de ces inflexions de voix qui lui étaient habituelles ;

« Je le chassai. Aussi bien c'était déjà pour moi une trop grande souillure que sa présence. »

Ce ne fut qu'en 1810 que Réal expliqua en partie au duc de Rovigo, ministre de la police en remplacement de Fouché, cette énigme d'Ettenheim et de Vincennes dont jusqu'alors il n'avait pu trouver le mot. Il lui apprit comment, en suivant l'instruction du procès de Georges, on avait quitté les traces de ce dernier pour courir sur celles du duc d'Enghien qui cependant n'avait été nommé par personne, mais qu'on crut apercevoir sous le mystère dont se couvrait l'inconnu qui se rendait secrètement chez Georges et pour lequel chacun des conjurés témoignait un si profond respect. Réal parla à ce propos des conjectures que l'on avait formées sur ce personnage, et de la résolution qui fut prise en conséquence d'enlever le duc d'Enghien qu'on croyait avoir deviné. « On ne voulait d'abord, dit-il, que confronter le prince avec les agents de Georges pour s'assurer s'il était bien réellement le personnage que recevait le soir ce chef du complot. Ce n'était que dans le cas où il aurait été reconnu positivement qu'il devait être mis en accusation et jugé. Tel était le but de l'expédition d'Et-

Digitized by Google

tenheim. Quant à la sentence de mort, qui, une fois l'accusation portée, ne pouvait être douteuse, d'après le Code pénal militaire, nous avons dit comment les sentiments du Premier Consul, comme ses intérêts de garantie, s'opposaient à ce qu'elle fût exécutée. Il voulait un otage, voilà tout. Si l'exécution avait eu lieu néanmoins d'une manière si brusque, si imprévue, ce n'avait pu être que par l'effet d'une intrigue odieuse dont les moteurs ont su échapper à la publicité, et même aux révélations de ceux qui les connaissaient, tels que le gouverneur Harel et le général Hullin. Réal ajouta qu'il était disposé à croire que des gens haut placés, compromis sans doute dans les conspirations royalistes de cette époque, et intéressés à dépister le gouvernement, avaient, par une influence occulte, trouvé moyen de faire hâter la catastrophe pour que la vérité dans cette affaire ne fût pas entièrement connue.

« On ne songeait pas au général Pichegru, dit encore Réal, lorsqu'on découvrit que le petit général boiteux qui avait accompagné Moreau au rendez-vous du boulevard de la Madeleine, était le général Lajolais; on l'arrêta; on le confronta avec un des domestiques de Georges qui le reconnut parfaitement. Un mot échappé à ce dernier, sur la maison où il était descendu en arrivant à Paris, fit connaître la présence de Pichegru dans la capitale. Aussitôt on employa tous les moyens pour se saisir de sa personne : cent mille francs promis à celui qui le livrerait, eurent bientôt fait d'un soi-disant ami un traître. Vingt jours s'étaient écoulés depuis l'arrestation de Pichegru, lorsque le duc d'Enghien fut enlevé. Il fallait quelque temps pour réunir des matériaux contre Pichegru dont il n'avait pas encore été question. Il fut d'abord interrogé seul, et comme il se renfermait dans un système de dénégation absolue, on prit le parti de le confronter successivement avec tous les individus arrêtés et compromis dans la même affaire. Ce fut dans une de ces confrontations qu'il fut enfin reconnu pour le personnage mystérieux qui se rendait chez Georges tous les dix ou douze jours, qu'on avait soupçonné faussement

Digitized by Google

être le duc d'Enghien, et devant qui les conjurés gardaient une attitude respectueuse.

« En apprenant ces particularités, continua Réal, je fus frappé de stupeur. Je courus chez le Premier Consul et lui fis part de cette importante découverte. A cette révélation, Napoléon devint rêveur, et, après quelques minutes de silence, s'écria :

« Ah ! malheureux Talleyrand, que m'as-tu fait faire[1] !

« Mais il était trop tard ; le duc d'Enghien était mort victime de cette fatale méprise. »

A Sainte-Hélène, Napoléon est revenu souvent sur la catastrophe de Vincennes. Un jour, après avoir causé avec M. de Las-Cases de la jeunesse et du sort du malheureux duc d'Enghien, il termina en disant :

« Et j'ai appris depuis qu'il m'était favorable. On m'a assuré qu'il ne parlait pas de moi sans quelque estime. Et voilà pourtant la justice distributive d'ici-bas ! »

Et Napoléon concluait que les véritables auteurs de cette catastrophe étaient, au dehors, les mêmes que les auteurs, les fauteurs et les excitateurs des assassinats tramés contre lui.

Puis, avec ses intimes, il ajoutait, relativement à la précipitation qui avait présidé à cette déplorable affaire :

« La faute peut en être attribuée à un excès de zèle autour de moi, à des vues privées, à des intrigues mystérieuses. J'ai été poussé inopinément ; on a, pour ainsi dire, surpris mes idées ; on a précipité mes mesures, enchaîné leurs résultats. J'étais seul un jour, ajouta-t-il ; je me vois encore à demi-assis sur le coin de la table où j'avais dîné, et achevant de prendre mon café ; on accourt m'apprendre une trame nouvelle ; on me démontre avec chaleur qu'il est temps de mettre un terme

[1] « Mon ministre, M. de Talleyrand, représenta fortement qu'il fallait se saisir « du duc d'Enghien, quoiqu'il fût sur un territoire neutre ; mais j'hésitais encore, « et le prince de Bénévent m'apporta deux fois, pour que je le signasse, l'ordre « de son arrestation. Ce ne fut cependant qu'après que je me fus convaincu de « l'urgence d'un tel acte, que je me décidai à le signer. » (*Recueil des pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène*, écrites par les généraux Gourgaud, Montholon et le docteur Warden, tome II, page 226.)

Digitized by Google

à de si horribles attentats : qu'il est temps enfin de donner une leçon à ceux qui se sont fait une habitude de conspirer contre ma vie; que le duc d'Enghien faisait partie de la conspiration actuelle; qu'il avait paru à Strasbourg, qu'on croyait même qu'il était venu jusqu'à Paris; qu'il devait pénétrer par l'Est au moment de l'explosion, tandis que le duc de Berry débarquerait par l'Ouest. Or, je ne savais même pas précisément qui était le duc d'Enghien; la révolution m'avait pris bien jeune, je n'allais point à la cour, j'ignorais où il se trouvait. On me satisfit sur tous ces points. — Mais, s'il en est ainsi, m'écriai-je, il faut se saisir de lui, et donner des ordres en conséquence. Or, tout avait été prévu; les pièces se trouvèrent prêtes, il n'y eut qu'à signer, et le sort du prince se trouva décidé. Il était depuis quelque temps à trois lieues du Rhin, dans les États de Bade. Si j'eusse connu plus tôt ce voisinage et son importance, je ne l'eusse pas souffert, et cet ombrage de ma part lui eût sauvé la vie.

« Quant à l'opposition qu'on prétend que je rencontrai et aux sollicitations qui, dit-on, me furent faites, rien de plus faux; on a imaginé cela après coup pour me rendre odieux.

« Assurément, si j'eusse été instruit à temps de certaines particularités concernant les opinions et le caractère du duc d'Enghien, si surtout j'avais vu la lettre qu'il m'écrivit, et qu'on ne me remit, Dieu sait pour quel motif! qu'après qu'il n'existait plus, bien certainement j'eusse pardonné [1]. »

Et maintenant, nous le demandons à tout homme impartial, à tout homme de bonne foi, s'il y eut faute dans la déplorable affaire du duc d'Enghien à qui doit-elle être attribuée?... Et la gloire de Napoléon n'est-elle pas pure de toutes les calom-

[1] Le comte de Las-Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène* (conversation du mercredi 20 novembre 1816), tome VIII, page 310 et suivantes. — Il s'agit ici de la lettre écrite au Premier Consul par le prince, de la prison de Strasbourg, qui fut envoyée à M. de Talleyrand, que celui-ci garda deux jours en poche, et qu'il ne remit à Napoléon que le lendemain de l'exécution. Quand on rapproche cette circonstance du soin qui fut pris d'empêcher l'entrevue que l'infortuné désirait avoir avec le Premier Consul, on ne peut que conclure à un odieux parti pris de la part de certains subalternes.

Digitized by Google

nies sanglantes par lesquelles l'esprit de parti a tenté vainement de la flétrir ?

XIII

L'ANNIVERSAIRE.

Par un de ces retours du sort qui ont été si fréquents depuis un demi-siècle, douze ans, jour pour jour, après la mort du duc d'Enghien, la famille, les amis et quelques anciens serviteurs du prince redemandaient à la terre le dépôt qu'elle renfermait [1].

On découvrit le terrain dans une étendue de dix pieds sur douze environ. On était à peu près arrivé à deux pieds de profondeur, lorsqu'un des travailleurs ayant ramené avec sa pioche un débris de botte, s'écria :

« Voici le prince ! »

A ce mot, il se fit un silence solennel ; tous les assistants se découvrirent, attendant avec une émotion plus facile à sentir qu'à exprimer le résultat de leurs recherches.

Alors on interrogea chaque partie de cette terre humide, et on recueillit un crâne brisé par les balles, l'os d'une jambe cassé par le plomb d'une main mal dirigée, une chaîne d'or qui entourait encore les vertèbres du cou, quelques pièces de monnaie dans une bourse de cuir, un cachet aux armes de Condé, l'anneau d'une boucle d'oreilles et quelques ossements blanchis.

Le lendemain un cercueil était exposé dans une chapelle improvisée, dans le même *pavillon de la porte du bois* où le conseil de guerre, qui avait condamné le prince, douze ans

[1] Actes et pièces concernant l'exhumation du corps de monseigneur le duc d'Enghien, qui a eu lieu le 20 mars 1816, en exécution des ordres de S. M. Louis XVIII

Digitized by Google

auparavant, s'était tenu... Sur ce cercueil était une plaque d'argent où ces mots étaient gravés :

« Ici est le corps de très-haut et très-puissant prince Louis-« Antoine-Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, prince « du sang, pair de France, mort à Vincennes, le 21 mars « 1804, âgé de 31 ans 9 mois 19 jours. »

Aujourd'hui la dépouille mortelle du duc d'Enghien repose encore dans la chapelle de Vincennes sous les lambris de marbre chargés de cette épitaphe élogieuse qui ne fait que montrer tout ce que les choses humaines ont d'instabilité. Nous croyons qu'il eût mieux valu que les ossements mutilés du prince restassent ensevelis à l'endroit même où il avait reçu la mort avec tant de courage, et qu'il ne fallait d'autre cénotaphe au duc d'Enghien que le fossé de Vincennes.

Il existe à la bibliothèque royale un dessin de la citadelle, pris par un officier, dans la nuit du 20 au 21 mars 1804. On ne voit que le château au milieu des ombres silencieuses de la nuit; et, dans un des fossés, trois gendarmes qui creusent une tombe à la douteuse et sinistre clarté de la lune. Ce dessin, qui manque d'ailleurs d'exactitude pittoresque, en dit plus à l'imagination que toutes les épitaphes de la chapelle. En général, les hommes ont toujours tort de gâter, en les changeant, les sépultures qu'a désignées la Providence elle-même.

CONCLUSION.

Quelques années plus tard[1], quand la Restauration eut ramené d'autres idées et changé momentanément le point de vue politique de tout le monde, le besoin de montrer son zèle d'une part, et la crainte d'une solidarité dangereuse d'autre part, donnèrent naturellement lieu à des éclaircissements, ou

[1] En 1822 et 1823.

Digitized by Google

plutôt à des débats passionnés sur l'affaire du duc d'Enghien. Personne, comme on le pense bien, ne voulut garder sa part d'action dans ce triste épisode, et alors la plupart de ceux qui y avaient participé, soit directement, soit indirectement, se jetèrent réciproquement la responsabilité embarrassante de cet acte[1]. M. de Talleyrand, pour se justifier, adressa à Louis XVIII une lettre restée secrète, car M. de Talleyrand ne jugea pas à propos de mettre le public dans la confidence de sa justification. Nous ne savons, par conséquent, si cet homme d'État, comme on appelle les gens de cette sorte, qui servit successivement avec une fidélité et une moralité politique si avantageusement connues, la République, l'Empire, la Restauration et la Révolution de Juillet, parvint à établir parfaitement son innocence aux yeux de Louis XVIII qui, du reste, était peu difficile en pareille matière; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'à défaut de preuves matérielles incontestables, la grande voix de Napoléon a mis à la charge de son ministre de terribles paroles, du haut de son rocher de Sainte-Hélène, en proclamant que M. de Talleyrand lui avait conseillé *obstinément* l'enlèvement du duc d'Enghien et sa mise en jugement, et qu'il avait gardé pendant deux jours, par un étrange oubli, la lettre que le malheureux prince lui avait écrite de Strasbourg.

La postérité jugera en dernier ressort.

Tandis que la Restauration donnait lieu à mille fables absurdes relativement à la catastrophe de Vincennes, l'esprit de parti ne manqua pas de prétendre, comme toujours en pareille circonstance, que tous ceux qui avaient pris quelque part, volontairement ou non, à cette triste affaire, subissaient déjà la peine de leur coopération, et que chacun d'eux portait, pour le moins, ce lugubre souvenir dans son âme, comme un trait empoisonné.

Sans doute, au milieu des circonstances toutes nouvelles qu'amenait la Restauration, et des débats accusateurs et passionnés qu'elle avait élevés à propos du malheureux duc d'En-

[1] Entre autres, le duc de Rovigo, le duc de Vicence, le duc d'Alberg et le comte Hullin.

Digitized by Google

ghien, la plupart des hommes que le devoir militaire avait forcés à concourir à son arrestation, à sa garde, à son jugement et à son exécution, durent regretter que le sort les eût désignés, entre tous, pour y prendre part.

C'est ainsi, par exemple, que M. Dautencourt, capitaine-rapporteur dans cette affaire, écrivit au duc de Rovigo : « Pût-« il dépendre de moi de me trouver à cent batailles et jamais « à un jugement! »

Sans doute encore, ce vœu d'un honnête homme et d'un loyal militaire a été partagé par tous les juges du duc d'Enghien.

Sans doute, enfin, le général Guitton mourut dans une sombre mélancolie;—sans doute, le général Hullin, devenu aveugle, après avoir eu la mâchoire fracassée par le coup de pistolet que lui tira, à bout portant, le général Malet, traîna jusqu'à quatre-vingts ans et plus une existence lourde et souffrante;—sans doute, le colonel Rabbe faillit être fusillé dans cette même affaire Malet[1], et ne dut son salut qu'à la protection du duc de Rovigo, alors ministre de la police; — sans doute, M. Delga, qui avait commandé le peloton qui exécuta l'arrêt de mort porté contre le duc d'Enghien, tomba sur le champ de bataille de Wagram, atteint de deux balles autrichiennes;—sans doute, Murat mourut fusillé, comme l'infortuné duc, sur les plages de la Calabre;—sans doute, un cancer à l'estomac trancha les jours de M. de Caulaincourt;—sans doute, les ducs de Rovigo et de Vicence, comme le général Bazancourt, succombèrent à la suite d'une longue et cruelle maladie.

Mais il n'y a dans tous ces faits rien qui sorte du cours ordinaire des destinées humaines. Il n'est pas nécessaire d'avoir jugé qui que ce soit, pour devenir aveugle, pour être fusillé, pour être tué sur un champ de bataille, pour finir par un

[1] Déjà cet officier supérieur était monté dans un des fiacres qui conduisaient les condamnés à la plaine de Grenelle pour y être exécutés, lorsque le ministre prit sur lui de surseoir à l'exécution de Rabbe; puis, dans un rapport particulier qu'il adressa à l'Empereur, alors en Russie, il le recommanda à sa clémence.

Digitized by Google

cancer à l'estomac et pour mourir de vieillesse dans son lit. S'il en était autrement, il faudrait convenir que la Providence aurait une étrange justice distributive, puisque, de tous les hommes qui prirent part à l'affaire de ce membre de la famille des Bourbons, celui qui volontairement provoqua l'enlèvement du prince, et qui, peut-être, commissionnaire étrangement oublieux, empêcha la clémence du Premier Consul de descendre sur le prisonnier de Vincennes, M. de Talleyrand, en un mot, est mort très-paisiblement dans son lit, riche, adulé encore, et honoré même, à son heure dernière, de la visite d'un Bourbon!

Concluons de tout ceci qu'il est une chose plus impénétrable encore que les décrets de la Providence : c'est la justice des hommes!

ÉMILE-MARCO DE SAINT-HILAIRE,
Auteur des *Souvenirs intimes du temps de l'Empire.*

Digitized by Google

LA SOUTANE ROUGE,

OU

LOUIS XIII, RICHELIEU, CINQ-MARS,

RÉCITS ET SCÈNES HISTORIQUES,

PAR LES FRÈRES FELLENS (JULES et CHARLES).

I

ÉMANCIPATION

(24 avril 1617).

« De la taverne rien ne changea que le bouchon. »
(Paroles du duc de BOUILLON.)

Le roi Louis XIII était majeur depuis deux ans; il touchait à sa seizième année et supportait avec impatience d'être traité encore comme un enfant. On était au 23 avril 1617.

« Monsieur de Luynes, dit-il à celui de ses favoris qu'on appelait le *maître des oiseaux du cabinet*, ne pourrai-je bientôt, grâce à vos soins, me dire enfin roi de France?

— Sire, il n'a pas dépendu de moi que le coup ne fût exécuté il y a trois jours; mais ce mal-avisé de maréchal semble avoir pris l'habitude de se mettre sur ses gardes. Il y a trois jours, quand il vint au Louvre, il était escorté comme un roi de France rentrant dans sa bonne ville de Paris.

— Il marche sur nos brisées, je crois, et si l'on n'y mettait bon ordre, on nous traiterait comme un de ces rois *fainéants* méprisés de leurs sujets, honnis des peuples étrangers. Non, monsieur de Luynes, je ne puis plus supporter tant d'insolence.

— Sur ma foi, sire, si vous n'êtes pas encore délivré du maréchal d'Ancre et de la Galigaï, sa femme, c'est à leur heu-

Digitized by Google

reux destin qu'il faut vous en prendre, car le coup était si bien préparé, que tout autre que le maréchal aurait déjà succombé.

— Aurait-il quelques soupçons? demanda le roi en faisant pleuvoir, dans une petite volière peuplée de chardonnerets, de linottes, de rouges-gorges, de mésanges, une poignée de millet noir.

— Aucune, sire; sa sécurité est assez grande pour que la sûreté de sa personne l'occupe moins que le faste qu'il apporte jusque dans ses moindres démarches.

— La fortune a fait tourner la tête à cet homme.

— Il y a longtemps qu'il serait oublié, s'il avait plu à Votre Majesté de suivre mes conseils.

— Mais la reine ma mère? » dit le jeune Louis avec plus d'insouciance que n'en comportait le grave dessein qui faisait le sujet de l'entretien.

En disant ces mots, il prit une corde à sauter et se mit à faire plusieurs tours dans son appartement. De Luynes, surpris à la vue de cette frivole action d'un jeune roi qui prétendait à exercer ses droits de souverain, pensa sérieusement à abandonner la partie, et, s'approchant de la volière, il siffla d'une certaine façon; aussitôt linottes et mésanges, chardonnerets et rouges-gorges, firent entendre leurs gazouillements joyeux. Le roi, qui exécutait en ce moment avec sa corde une série de doubles tours qui le mettaient hors d'haleine, interrompit cet exercice plus utile à ses jarrets qu'à son jugement.

« Que faites-vous? dit-il à de Luynes, laissez ces oiseaux, et parlez-moi de nos projets.

— Je crois, sire, que nous ferons bien de nous en tenir à ce qui a été fait sans pousser plus loin l'exécution de nos desseins. Décidément la reine votre mère tient les rênes de l'État d'une main trop ferme pour que nous puissions les lui arracher.

— Mais vous n'y pensez pas, monsieur de Luynes, c'est vous qui...

— Sire, interrompit de Luynes, c'est moi qui vous ai ouvert les yeux sur l'état d'abaissement où l'on vous a plongé, mais

Digitized by Google

j'ai eu tort; je conseille aujourd'hui à Votre Majesté de se bien garder de rien entreprendre qui puisse déplaire à la reine mère.

— Quel est ce caprice? demanda le roi.

— La reine est trop redoutable pour nous; cédez, sire, car elle a le dessein de s'assurer de votre personne pour en disposer à sa volonté, si l'envie vous prend de vous mêler des affaires...

— Je le veux, pourtant.

— Le maréchal dit que vous êtes incapable de vous occuper de choses sérieuses, que votre esprit est faible, que vous manquez de jugement, que votre santé n'est pas assez forte pour prendre tant de soins, et mille autres assertions de ce genre.

— Que la mort de l'orgueilleux maréchal rappelle à cet étranger ce qu'il était autrefois, et ce que je suis moi-même aujourd'hui! Quoi! il ose me traiter avec mépris!

— Il faut que vous trouviez bon que les choses aillent de cette façon, puisque le maréchal est encore le maître.

— Je ne veux plus qu'il le soit, s'écria Louis en frappant du pied sur le parquet et en jetant sa corde loin de lui. Le maître? lui!... un misérable sans feu ni lieu, un coureur de lupanars!... c'est vous qui me l'avez dit cent fois...

— Oui, sire, et je le répète à Votre Majesté pour qu'elle ne l'oublie pas, répondit de Luynes, enchanté d'avoir piqué la susceptibilité du jeune monarque.

— Ah! s'écria Louis, je l'abaisserai autant qu'il s'est élevé! Mais, dites-moi, monsieur de Luynes, comment cet homme est parvenu à monter si haut?

— C'est sa bassesse même qui a favorisé son élévation; il était si petit, si rampant lorsqu'il vint à la cour, qu'on ne le vit pas se glisser jusqu'au sommet des dignités et de la faveur...

— Eh! signor Concino Concini, est-ce pour des étrangers que les charges de premier écuyer et de maréchal ont été créées? Non! le roi mon père ne donnait ces charges qu'à de bons et loyaux serviteurs; mais ma mère s'est engouée de ces étrangers, ma mère qui prétend avec eux tout conduire, quand c'est à moi seul de gouverner. »

Digitized by Google

En ce moment, une des femmes de la maréchale d'Ancre, dont l'appartement était situé au-dessous de celui du jeune Louis XIII, vint de la part de sa maîtresse prier le roi de se livrer à des jeux moins bruyants, parce que Mme la maréchale avait la migraine.

« Dites à votre maîtresse, ma mie, répondit Louis, que si son appartement est trop exposé au bruit ici, la bonne ville de Paris est assez grande pour qu'elle puisse en trouver un plus tranquille. »

L'envoyée de la maréchale s'en alla rapporter cette réponse à sa maîtresse.

« Eh bien, sire, êtes-vous le maître? demanda de Luynes.

— Quelle insolence! Monsieur de Luynes, j'ai votre serment; délivrez-moi de la présence de ces étrangers, il le faut!

— Oui, sire, leur perte est nécessaire à votre honneur; mais cette affaire est sérieuse et exige une exécution prompte, complète; une résolution bien arrêtée de maintenir vos droits. Plus d'amusements frivoles, sire; détruisez ces volières, méprisez tous ces jeux convenables à l'enfance, mais indignes d'un jeune monarque qui a eu pour père un héros. Sire, donnez-moi votre parole que vous me soutiendrez contre tout le monde. Pour régner et être le maître, il vous suffira de le vouloir.

— Comptez sur ma ferme volonté, répondit le jeune roi.

— Demain, sire, le maréchal d'Ancre aura cessé d'exister. Demain le gouvernement de l'État tombera des mains de la reine votre mère pour passer dans les vôtres.

— Si ce que vous dites s'accomplit par vos soins, ma reconnaissance égalera la grandeur du service que vous m'aurez rendu, et je ne vous en ferai point attendre les preuves.

— Or çà, dit de Luynes, la journée de demain ne s'achèvera point sans que vous disiez à moi et à ceux qui seront avec moi, *grand merci, messieurs, me voilà roi.*

— Allez, je ne manquerai pas de le faire, répliqua le jeune roi, séduit par cette assurance, et soyez certain de ma ferme résolution de vous soutenir. »

Digitized by Google

De Luynes quitta le roi et se rendit aussitôt chez Vitry, capitaine des gardes de Louis.

Le roi Louis XIII, éloigné à dessein des affaires par la reine Marie de Médicis, sa mère, cherchait, comme on l'a vu, dans des amusements frivoles, à dissiper le temps qu'il eût mieux aimé consacrer au gouvernement. Parmi ceux que le roi associait volontiers à ses jeux, se trouvait Charles d'Albert de Luynes. Ce gentilhomme, de vingt-trois ans plus âgé que Louis, avait su gagner l'amitié du jeune roi par sa complaisance et son talent à *siffler des linottes et à élever des pies grièches*. Louis avait même créé pour lui la charge de *maître des oiseaux du cabinet*, qui autorisait, de la part de de Luynes, la grande familiarité dont il usait envers le jeune roi.

Celui-ci vivait abandonné des princes et des courtisans. Les premiers intriguaient ou conspiraient contre le gouvernement de la reine Marie de Médicis, les seconds s'attachaient au soleil qui éclairait sinon l'État, du moins la cour. Le maréchal d'Ancre avait en effet plus de flatteurs que la reine même. Tout se faisait, tout se délibérait, se décidait avec le maréchal et sa femme Léonora Dori, dite Galigaï, « fille de basse naissance, mais qui était adroite », et qui avait reconnu depuis longtemps « que sa maîtresse était une personne à se laisser gouverner. » Le maréchal l'avait épousée malgré l'opposition du roi.

Barbin, Mangot et l'évêque de Luçon (Richelieu), qui était secrétaire d'État, étaient les conseillers intimes du maréchal. Celui-ci « étoit un *grand* homme, ni beau ni laid, et de mine assez passable; il étoit audacieux, ou, pour mieux dire, insolent. Il méprisoit fort les princes; en cela il n'avoit pas grand tort. Il étoit libéral et magnifique... On ne l'a pas tenu pour vaillant. Il eut querelle avec M. de Bellegarde, qui avoit prétendu à être galant de la reine mère, et il se sauva à l'hôtel de Rambouillet, car M. de Rambouillet étoit de ses amis, pour de là tenir la campagne; il monta au second étage, et se fit découdre sa fraise par une fille qui avoit été à sa femme. Cette fille a rapporté qu'il étoit extraordinairement pâle. On ne sait pourquoi

Digitized by Google

il quittoit sa fraise, si ce n'étoit peut-être pour n'être point reconnu par ceux que la reine avoit envoyés après lui. Ils furent raccommodés [1]. »

D'autres ont écrit que Concini était un galant homme, d'un bon jugement, d'un cœur généreux, libéral jusqu'à la profusion, de bonne compagnie et d'un accès facile. Avant cette époque, il était aimé du peuple auquel il donnait des spectacles, des fêtes, des tournois, des carrousels, des courses de bague, dans lesquelles il brillait lui-même, parce qu'il était beau cavalier et adroit à tous les exercices. Il jouait beaucoup, mais noblement et sans passion. Il avait l'esprit solide, enjoué et d'une tournure agréable. Lorsqu'il acquit le marquisat d'Ancre et qu'il quitta le titre de comte *de la Penne* (*penne* signifie *plume*), « il bouffonnoit avec M. de Guise de son marquisat d'Ancre, et disoit que cela s'étoit rencontré fort à propos, à cause qu'en Italie il est descendu des comtes de la Plume. M. de Guise lui répondit qu'avec un comté de *Plume* et un marquisat d'*Ancre*, il ne lui falloit plus qu'une devise de *papier* pour assortir tout l'équipage [2]. » Naturellement bienfaisant, jamais il ne désobligea personne, de sorte qu'en examinant les circonstances de sa mort, on ne peut l'attribuer qu'à un mauvais destin [3].

Il faut chercher dans la conduite du maréchal la véritable raison de son malheur. Il ne ménageait ni les princes du sang, ni les officiers de la couronne. Tous les jours c'étaient de nouveaux affronts, de nouvelles disgrâces; aussi était-il haï de tout le monde, et cette haine rejaillissait jusque sur la reine qui ne voyait, n'entendait, n'agissait que par l'organe de son favori. Et ce favori, « étoit fils d'un simple secrétaire du duc « de Florence, si pauvre avant d'être parvenu à cet emploi, « qu'il n'avoit pas de souliers; sa femme étoit fille d'un me- « nuisier; et l'abbé de Marmoutier, leur fils, on l'avoit vu servir « à Florence pour enterrer les morts [4]. » Voilà ceux qui prétendaient, après avoir asservi la reine à leur volonté, faire

[1] Tallemant des Réaux. — [2] Lettre de Malherbe. — [3] Bassompierre, d'Estrée. — [4] Pierre de l'Estoile.

Digitized by Google

courber à leurs pieds les princes du sang, les plus hauts seigneurs et toute la noblesse de France.

Pour son malheur, Concini voulut encore changer les ministres qui gouvernaient sous lui. Il était surtout mécontent de Barbin et de Richelieu. Les traverses qu'il essuyait de la part des seigneurs et les contradictions de la reine le rendaient quelquefois furieux. L'évêque de Luçon, qui avait dès lors cette hauteur et cette fierté qu'il laissa voir durant le cours de son ministère, s'opposait souvent aux volontés du maréchal, lorsque la conduite de celui-ci lui paraissait répréhensible. Cette résistance déplaisait au maréchal qui écrivait des lettres de reproches à l'évêque de Luçon.

« Parbieu, monsieur, lui écrivait-il un jour, je me plains « de vous; vous me traitez trop mal; vous traitez la paix sans « moi; vous avez fait que la reine m'a écrit; que pour l'a- « mour d'elle je laisse la poursuite que j'ai commencée contre « M. de Montbazon, pour me faire payer : que tous les dia- « bles, la reine et vous, pensez-vous que je fasse? La rage me « mange jusqu'aux os. »

Ce style emporté, quoique grossier, réjouissait quelquefois la reine; mais le plus souvent elle en était irritée, et il fallait alors tout l'ascendant que le maréchal avait sur son esprit, pour lui faire oublier cette conduite insolente. Richelieu, témoin des triomphes que le maréchal remportait sans cesse sur toutes les résolutions de la reine, craignit de perdre la confiance de cette princesse, et crut devoir lui donner des conseils qui ne furent pas du goût du maréchal. Richelieu prit alors ses mesures pour n'être point surpris par les événements, et il eut soin de faire instruire le jeune Louis XIII de ce qui se passait dans le conseil de la reine. Ce fut dans ces circonstances que la mort du maréchal fut résolue.

Le roi se voyait réduit depuis plus de six mois à se promener dans les Tuileries, où il avait pour compagnie un valet de chiens et quelques jardiniers. De Luynes, La Chesnaye, de Vitry, capitaine de ses gardes et quelques autres, bien que, n'étant pas de la première noblesse, vivaient dans une cer-

Digitized by Google

taine intimité avec lui. Le roi, tout en se livrant à des occupations indignes de lui, méditait d'autres projets, et le moment était venu de les mettre à exécution.

Vitry était un gentilhomme fort distingué, austère, courageux, et contre lequel le maréchal d'Ancre avait toujours nourri une antipathie secrète et qu'il ne pouvait s'expliquer, à tel point qu'il dit un jour en le regardant : « *Il me déplaît* « *de voir cet homme le maître du Louvre.* » Ce fut ce même Vitry qui fut chargé de tuer Concini.

Le jeune roi, sur le point de faire connaître ses intentions, fit à Vitry des caresses extraordinaires, dans le but de le gagner entièrement avant de lui déclarer ce à quoi on le destinait. Surpris de cette extrême bienveillance de la part du roi, Vitry en demanda la cause à de Luynes. Celui-ci lui dit que le roi avait voulu lui témoigner l'estime qu'il faisait de sa rare probité, de son courage, du désintéressement qu'il avait toujours montré, et il ajouta que le roi avait en son capitaine des gardes une entière confiance.

Vitry répondit qu'il était dévoué de cœur et d'âme au roi, et que lorsqu'il s'agirait de son service, il se livrerait tout entier. A quelques jours de là, Vitry apprit que le roi était instruit de son zèle; qu'il en était extrêmement satisfait, et que pour lui témoigner combien il le croyait sincère il voulait le charger d'une affaire très-importante et qui exigeait le plus grand secret. Vitry protesta qu'il serait toujours fidèle au roi.

Le lendemain on lui remit un billet dans lequel on lui indiquait un lieu où des gens affidés l'instruiraient pendant la nuit des ordres du roi; on disait aussi qu'il pouvait ajouter foi à tout ce qui lui serait confié de la part de Sa Majesté. Vitry ne manqua pas de se trouver au rendez-vous. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il apprit qu'il s'agissait d'arrêter, et au besoin de tuer un homme qui gouvernait toute la France! Et par qui cette proposition lui était-elle faite? par deux hommes obscurs, Tronçon et un des jardiniers des Tuileries!

Cependant, quand il fut assuré de n'être point la dupe de quelque infernale machination, il se rappela les promesses qu'il

Digitized by Google

avait faites au roi, et ne songea plus qu'à justifier la haute confiance dont il était l'objet. On lui promit pour récompense la charge de maréchal que la mort de Concini allait laisser vacante. Il se fit assister par son frère du Hallier, enseigne des gendarmes, par La Chesnaye, Persan, et des gardes du corps dévoués au roi. Il avait été convenu qu'on arrêterait le maréchal lorsqu'il viendrait au Louvre voir la reine. Le 20 avril, Concini s'était présenté chez Marie de Médicis, mais le roi avait désiré qu'on ne mît pas la main sur le maréchal pendant qu'il serait en sa présence, ni dans sa chambre, et la partie avait été remise au 24. Jusque-là, le roi resta dans son cabinet avec quelques confidents, résolu, si la chose manquait, de s'en aller à Meaux avec une escorte de vingt-cinq ou trente cavaliers pour aviser de là à ce qu'il faudrait faire.

Le lundi 24 avril, le roi se leva de grand matin, fit dire qu'il voulait aller à la chasse, et que tous ses ordinaires eussent à être prêts pour l'accompagner. Le rendez-vous était au bout de la galerie des Tuileries, où l'attendait un carrosse à six chevaux. Son départ, cependant, fut retardé d'heure en heure sous divers prétextes, tantôt pour déjeuner, tantôt pour jouer au billard. Il s'entretint même fort longtemps dans la galerie avec le jeune Bautru, devant lequel « il ne faisait autre chose que racler un parchemin, pour le rendre plus mince, le tout à dessein. » Il eut soin aussi d'aller dire à la reine, sa femme, que si elle entendait quelque bruit, elle ne s'étonnât de rien.

Cependant Vitry avait mis diverses personnes aux aguets pour l'avertir quand le maréchal viendrait au Louvre. Du Hallier, son frère, s'était placé, par son ordre, en un coin de la basse-cour avec trois ou quatre hommes déterminés. Persan était dans un autre endroit, et La Chesnaye se tenait à la première porte avec plusieurs hommes. Pour lui, il demeura longtemps dans la salle des Suisses, assis sur un coffre, et affectant un air indifférent.

Sur les dix heures, il fut averti que le maréchal sortait de son logis et venait au Louvre, accompagné d'une soixantaine

Digitized by Google

de personnes qui marchaient presque toutes devant lui; Vitry sortit de la salle des Suisses, avec son manteau sur l'épaule et son bâton à la main, et s'en vint droit à la porte, suivi de Du Hallier, de Persan et de leurs hommes, au nombre d'une quinzaine. Ils rencontrèrent le maréchal à l'entrée du pont-dormant du Louvre, du côté de la barrière septentrionale, qui aujourd'hui ferait face à la rue du Coq-Saint-Honoré.

Le maréchal ne s'aveuglait point sur sa fortune; aussi disait-il à Bassompierre en se dirigeant vers le Louvre :

« La mort, en m'enlevant ma fille, m'a frappé dans mes plus chères affections. Ceci m'annonce qu'il serait temps de me retirer. Mais comment le faire comprendre à ma femme?

— Allons, répondit Bassompierre, vous ressemblez à celui qui, sans regarder en arrière, a escaladé un roc très-élevé. A peine parvenu au sommet, il se retourne et ne voit plus que précipices de tous côtés; sa vue se trouble; vienne alors quelque vertige, et le malheureux...

— Se laisse tomber! ajouta vivement Concini; oui, mon ami, continua-t-il en s'arrêtant et prenant le bras de Bassompierre, oui, voilà ma position; je suis si haut que je ne puis plus descendre, il faut que je tombe!

— Au lieu de jeter les yeux au-dessous de vous, dit Bassompierre, que ne cherchez-vous à monter encore? Vous êtes premier écuyer de la reine, maréchal de France, conseiller intime et toujours écouté. Eh! palsambleu! ne vous arrêtez pas en si beau chemin, devenez premier ministre.

— Je ne l'ai jamais voulu, et aujourd'hui je le désire moins que jamais. Monsieur de Bassompierre, je n'ai rien de caché pour vous; vous m'avez connu dans ma jeunesse, rappelez-vous de quel point je suis parti.

— Je conviens, dit Bassompierre, que votre état est passablement changé.

— J'étais criblé de dettes, sans un sou, harcelé, banni, toujours dans le désordre et la mauvaise vie...

— Véritable existence de gentilhomme qui n'a pour s'élever que son épée et son génie, dit Bassompierre.

Digitized by Google

— Non, reprit le maréchal, je me suis avancé à l'aide de mon mariage avec Léonora. Cette femme, spirituelle, adroite, ambitieuse, a été le premier instrument de ma fortune. Mais je connais le monde, la fortune et ses coups; je sais que l'homme, arrivé à une certaine hauteur, s'il n'est prudent, est précipité avec une vitesse proportionnée à la rapidité de son élévation. Au moindre revers, où seraient mes appuis? Léonora est comme une plante sans racines qu'un léger souffle peut renverser. Elle m'a poussé devant elle, je tremble qu'en tombant elle ne m'entraîne.

— Comptez-vous pour rien vos amis? »

A cette question le maréchal s'arrêta brusquement et se tournant vers Bassompierre, il fixa ses yeux sur lui pour s'assurer s'il venait de parler sérieusement, tant la question qu'il venait de faire paraissait au maréchal renfermer d'amère ironie:

« Un homme comme moi, répondit-il, n'a que des flatteurs ou des envieux; des esclaves ou des ennemis. »

Il reprit sa marche:

« Si je n'écoutais que la raison qui me conseille, reprit-il bientôt, je quitterais la cour; ne pouvant plus monter, j'essayerais du moins de prévenir une chute que l'opiniâtreté de ma femme rend inévitable. Chaque coup de fouet que la mauvaise fortune nous donne, je presse, je conjure ma femme, mais inutilement. Je perds mes amis qui meurent; on me chasse de mon gouvernement d'Amiens : la populace me déteste et m'insulte; mes gens sont pendus; ma maison est saccagée et pillée; ma fille, qui pouvait, en se mariant, me fournir un soutien, meurt, et ma femme résiste toujours. J'ai de quoi faire le souverain, et je laisserai à mon fils plus de deux millions. J'ai conjuré ma femme, je me suis jeté à ses genoux; mais elle me reproche ma lâcheté et mon ingratitude envers la reine [1]; je vois le péril et je ne puis l'éviter. »

Pendant cet entretien le maréchal était arrivé près du

[1] Mémoires de Bassompierre.

Digitized by Google

Louvre. En ce moment le sieur de Beaux-Amis s'approcha de lui, et Cauvigny, qui était à sa gauche, lui remit une lettre, peut-être un avertissement de se tenir sur ses gardes ce jour-là. Il rompit le cachet et commença la lecture de la lettre. Ce fut alors que Vitry vint droit au maréchal, et lui portant la main sur le bras :

« Le roi, dit-il, m'a commandé de me saisir de votre personne.

— A moi ? dit le maréchal frappé d'étonnement. »

Et faisant un pas en arrière, il mit la main sur la garde de son épée :

« Oui, à vous, répliqua Vitry en le serrant de plus près. »

Vitry fit signe aussitôt à ceux qui le suivaient de charger. A l'instant du Hallier, frère de Vitry, Persan, Guichaumont, Sarroque et le Buisson se jetèrent sur le maréchal et lâchèrent en même temps chacun un coup de pistolet. Deux des coups ne portèrent que sur le bois de la barrière contre laquelle le maréchal s'était retiré ; les trois autres coups portèrent, l'un dans la tête, entre les deux yeux, l'autre dans le gosier, et le troisième à la joue ; il était déjà mort que les assaillants le frappaient encore de leurs épées.

Le maréchal, en tombant, s'était appuyé sur la barrière, de sorte qu'il se trouvait à genoux ; Vitry le poussa du pied en criant : *Vive le roi !* et acheva ainsi de l'étendre par terre. Pendant ce temps-là on fermait la porte du Louvre, et les gardes étaient mis en bataille. Dans le tumulte, La Chesnaye se laissa tomber sur le corps du maréchal qu'il avait heurté par mégarde, on fut obligé de l'aider à se remettre sur ses jambes. La Motte, un des écuyers de la reine-mère, s'étant montré, on le saisit, et lui mettant le pistolet sous la gorge, on lui dit : *Qui vive?* Comme il faisait difficulté de répondre, on le menaça de le tuer s'il refusait de parler. Enfin il cria : *Vive le roi!* et on le laissa libre. Le maréchal, précédé d'une soixantaine de courtisans, entouré de ceux qui se disaient ses amis les plus dévoués, n'eut cependant que deux défenseurs dans cet instant fatal. Deux hommes des plus obscurs de sa suite,

Digitized by Google

deux serviteurs dont l'histoire a dédaigné de recueillir les noms, mirent l'épée à la main, se jetèrent sur Vitry et le frappèrent; faible et inutile défense, qui ne se prolongea que le temps d'avertir ces deux hommes que tout se faisait par l'ordre du roi. Dès qu'ils le surent, ils rengaînèrent leurs épées et demandèrent quartier.

Quand la foule fut dissipée, un des témoins de l'affaire, Colombiers, eut la curiosité d'examiner le maréchal pour voir s'il était bien mort : il lui trouva le visage tout noirci de poudre et souillé de boue et de sang. Il s'éloigna comme pour en porter la nouvelle à quelqu'un. Le corps fut aussitôt transporté dans une petite chambre des gardes, et jeté par terre au-dessous d'un portrait du roi, où chacun put le voir; d'autres prétendent qu'il fut jeté dans les latrines. Il était habillé d'un pourpoint de toile d'or noire, avec un jupon et haut-de-chausses de velours gris-brun, à grandes bandes de Milan.

Cependant Vitry, rentrant dans la cour du Louvre, allait de tous côtés pour surveiller tout ce qui se passait. Une des femmes de la reine-mère, qui avait entendu les coups de pistolet, ouvrit une fenêtre et demanda à Vitry la cause du bruit qui s'était fait. Il répondit qu'on venait de tuer le maréchal d'Ancre, et que c'était lui, Vitry, qui avait fait le coup pour obéir au roi. La reine fut aussitôt avertie, et elle s'écria :

« J'ai régné sept ans, je n'attends plus qu'une couronne au ciel. »

La Place vint bientôt après vers la reine, pour lui dire qu'on ne savait comment annoncer cette nouvelle à la maréchale, et voir si Sa Majesté voulait prendre la peine de la lui dire. « J'ai bien d'autres choses à quoi penser, ma foi, dit la reine; si on ne veut pas dire la nouvelle à la maréchale, qu'on la lui chante. »

Cependant le roi attendait, lui, la nouvelle avec impatience; il était dans sa salle d'armes, lorsque le colonel d'Ornano, qui ne l'avait pas quitté, non plus que de Luynes, sortit pour s'informer, et revint presque aussitôt dire au roi : « Sire, c'est fait.

Digitized by Google

— *Çà, ma grosse Vitry!* » dit le roi.

Il appelait ainsi une carabine que Vitry lui avait donnée. Il prit ensuite son épée et vint à la grande salle, où Colombiers arriva en même temps, et lui dit qu'il avait vu le maréchal *bien mort*. On ferma alors les portes de la salle, et le roi vint se montrer aux fenêtres qui tournent sur la cour, afin de se faire voir aux gardes et à ceux qui étaient avec Vitry.

« Sire, dit de Luynes, je vous avais demandé toute la journée, et il nous en reste la moitié.

— La besogne a été plus vite que nous ne l'espérions, répliqua le roi.

— Sire, reprit de Luynes, daignez vous souvenir de la promesse que Votre Majesté nous a faite de nous témoigner son contentement après l'action.

— Je n'ai garde de l'oublier, dit le roi. Grand merci donc, monsieur de Luynes, monsieur de Vitry, et vous tous, messieurs, *grand merci à vous! à cette heure je suis roi!* » Puis il cria : Aux armes ! aux armes, compagnons ! A ce cri, tous les soldats, rassurés sur la vie du roi qu'ils avaient cru en danger, se rangèrent en bon ordre et répondirent avec enthousiasme à l'appel du roi. Celui-ci manda aussitôt auprès de sa personne les vieux serviteurs du roi son père, en protestant que c'était par leurs seuls conseils qu'il voulait gouverner. Aussitôt accoururent auprès de Louis : de Villeroy, le président Jannin, de Gesvres, de Loménie, de Pontchartrain, de Châteauneuf, Pontcarré, et autres anciens du Conseil. Le roi leur annonça que c'était par son ordre qu'on avait tué le maréchal d'Ancre, comme criminel de lèse-majesté. Il n'y en eut pas un qui trouvât la moindre observation à faire au roi.

Barbin fut retenu prisonnier dans son logis, Mangot fut privé des sceaux, et le roi fit défense à l'évêque de Luçon (Richelieu) *de plus s'entremettre de ses affaires*. Nous verrons bientôt si Richelieu se soumit à l'injonction du roi.

Tous les princes et toute la noblesse s'empressèrent de venir au Louvre. Le roi, pour être mieux vu, était monté sur un jeu de billard. Le duc d'Anjou, le comte de Soissons, le cardinal

Digitized by Google

de Guise, le duc de Nemours, le grand-prieur de France, Vendôme, entourèrent le jeune roi, et le félicitèrent de ce coup d'autorité qui venait enfin de l'*émanciper*. L'après-dînée se passa ainsi en compliments et en protestations de fidélité. Les partisans même du maréchal ne furent pas les moins empressés à trouver des ridicules, des vices, des crimes, à celui qu'ils adulaient la veille.

Le soir, au coucher du roi, on se partagea les dépouilles de la victime. Le baron de Vitry eut pour lui le bâton de maréchal, et céda sa charge de capitaine des gardes à son frère, moyennant deux cent mille livres, *payées par le roi*. De Luynes prit la charge de premier gentilhomme et la lieutenance de Normandie. Chacun garda ce qu'il avait arraché sur le corps du défunt : Sarroque eut l'épée du maréchal ; il était venu l'apporter au roi, qui la lui donna. Le Buisson eut un diamant que Concini portait au doigt, estimé six mille écus; Boyer eut l'écharpe; un autre eut le manteau de velours noir garni de passements de Milan.

Dans la nuit, le corps du maréchal fut enterré dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Mais, le lendemain matin, le bruit s'en étant répandu, des femmes et des enfants se réunirent au lieu de la sépulture pour *trépigner et cracher dessus*, dit une relation contemporaine.

« Voilà, se disent-ils entre eux, où ce tyran a été mis; la terre sainte a-t-elle été faite pour de pareils scélérats? Arrachons-le d'ici et jetons-le à la voirie. »

Aussitôt les bâtons, les ciseaux, les couteaux, les crocs sont mis en œuvre, la pierre est descellée; le corps est tiré du trou où il gisait. On lui attache des cordes au cou et on le traîne hors de l'église, dans les rues, au milieu de la boue, avec de grands cris et d'horribles jurements. Bientôt le corps est en lambeaux, et la rage du peuple augmente encore. On arrive au Pont-Neuf, une potence est dressée, on y pend les restes du cadavre par les pieds, et une ronde est dansée autour du gibet.

En ce moment survient Richelieu qui se rendait en car-

Digitized by Google

rosse chez le nonce. Arrivés au milieu du pont, les chevaux ne peuvent plus avancer. Les cochers veulent forcer le passage; ils choquent quelques hommes de cette foule. Aussitôt les cris se tournent contre eux et contre M. de Luçon qui, heureusement pour lui, n'est pas reconnu. Il se montre hors de la portière, et gourmande vivement ses gens sur leur brutalité, et, voyant les assaillants un peu apaisés, il leur demande ce qu'ils font. Un de ces hommes lui répond :

« Nous sommes en train d'apprendre aux grands à n'être pas si insolents avec le menu peuple. »

Puis chacun vocifère une imprécation contre le maréchal. Richelieu est étourdi, mais il ne perd point la tête.

« Bien, mes amis, dit-il ; crions tous Vive le roi! » Et il crie lui-même avec force; chacun l'imite et se range de son parti. Un passage lui est frayé à travers la foule, et il peut se rendre chez le nonce. Mais il a soin, au retour, de prendre par le pont Notre-Dame.

Pendant ce temps la furie de la foule s'était encore accrue. On détache le cadavre, on le déchire, et l'on se partage les morceaux pour les traîner dans les différents quartiers de la ville. Quelques-uns poussent la fureur jusqu'à le déchirer avec leurs dents; d'autres veulent le faire dévorer par les chiens, et enfin tous finissent par allumer des feux où les restes du malheureux maréchal sont consumés.

Nouvel et terrible exemple de l'inconstance de la fortune!

Ce fut peut-être le seul jour de son règne où le roi montra quelque résolution. Il venait de rompre les lisières maternelles, mais sans être plus indépendant. Concini et Léonora épuisaient le Trésor pour s'enrichir et se faire des créatures. De Luynes n'eut pas, que nous sachions, grand souci de laisser des millions dans les coffres de l'Etat. Concini « faisoit de la reine ce qu'il vouloit. » De Luynes, devenu connétable, s'empara de l'esprit du roi et le dirigea à son gré. En un mot, comme le disait plaisamment le duc de Bouillon : *La taverne resta la même, il n'y eut de changé que le bouchon.*

Digitized by Google

II

LA GALIGAÏ.

(8 juillet 1617.)

« Que de peuple pour voir mourir une pauvre affligée! »
(Dernières paroles de la maréchale d'Ancre.)

Le drame sanglant que nous venons de raconter devait avoir plus d'un acte. Après le meurtre du pont du Louvre devait venir le meurtre de la Grève. Aux outrages de la rue allaient succéder les angoisses de la torture, les insultes juridiques. Léonora, qui avait contribué à la fortune de Concini, allait partager son funeste malheur.

En apprenant la catastrophe de son mari, Léonora Dori, dite la Galigaï, fit demander à la reine la faveur d'aller implorer sa protection. La reine fut insensible au malheur de sa première camériste, de la fille de sa nourrice; elle refusa de la voir. Léonora se tourna vers la princesse de Conti; mais celle-ci, qui la veille traitait la Galigaï comme son égale, lui fit répondre qu'elle avait les bras trop faibles pour la protéger contre le roi.

Repoussée d'un côté, méprisée de l'autre, abandonnée de tout le monde, Léonora s'était renfermée chez elle, et avait caché ses pierreries et ses bijoux les plus précieux dans la paillasse de son lit.

Fille d'un menuisier de Florence et de la nourrice de Marie de Médicis, Léonora s'était promptement élevée du rang de simple femme de chambre de la reine à celui des dames les plus qualifiées de la cour. Concini, devenu marquis d'Ancre, maréchal de France, l'âme de toutes les résolutions de la reine, crut pouvoir se tout permettre, et Léonora, qui demeurait au Louvre, ne se contraignait pas même à l'égard du jeune roi. On a vu l'impertinente prière qu'elle fit à Louis XIII un jour que, cédant à l'entraînement de son extrême jeunesse, il se

Digitized by Google

livrait à des jeux trop bruyants. Louis ne lui pardonna pas cette insolence.

Concini n'aimait pas Léonora; mais il s'était marié avec elle pour la faire servir à son élévation et à sa fortune; car il connaissait son esprit, son ambition, et surtout l'ascendant qu'elle avait su prendre sur Marie de Médicis qui « faisait tout ce qu'elle voulait. » Aussi, une fois parvenu au point qu'il désirait atteindre, Concini songea-t-il à faire rompre son mariage avec Léonora.

« Quoiqu'elle eût été si longtemps avec la reine, elle n'en savoit pas mieux son monde. En Italie, elle ne voyoit personne, et dès qu'elle fut en France, elle s'enferma, car elle étoit fort bizarre, de sorte qu'elle ne savoit point vivre à la mode de la cour; et j'ai ouï dire à madame de Rambouillet, qu'elle embarrassoit fort la maréchale lorsqu'elle l'alloit voir, et que quelquefois cette femme, croyant lui faire bien de l'honneur, ne la traitoit pas selon sa condition. C'étoit une petite personne fort maigre et fort brune; mais de taille assez agréable, et qui, quoiqu'elle eût tous les traits du visage beaux, était laide à cause de sa grande maigreur [1]. »

La jalousie rendit Léonora acariâtre et insupportable à son mari, à tel point qu'il cessa d'habiter avec elle. Depuis quelque temps même l'inquiétude et la crainte avaient fait tomber la maréchale en une sorte de démence dont les accès étaient assez réguliers. On ne lui procurait de soulagement qu'autant qu'on se prêtait à la bizarrerie de ses différents désirs en les satisfaisant, du moins en apparence.

La reine eut d'abord pitié de sa favorite; mais les malheurs trop longs lassent la pitié; et celle de Marie de Médicis n'était pas inépuisable. Après avoir plaint Léonora, la reine l'oublia. Toute sa confiance fut pour le maréchal qui passait les journées entières avec elle. La Galigaï, qui se voyait déchue de son ancienne faveur, restait isolée, triste dans son appartement, où personne ne daignait plus la visiter, pas même ceux

[1] Tallemant des Réaux.

Digitized by Google

qu'elle avait comblés de biens. Les démarches que faisait le maréchal pour satisfaire ses vues qui n'allaient à rien moins qu'à s'allier à l'une des plus illustres maisons de France, étaient connues de Léonora. Tourmentée par la jalousie, il n'est sorte d'entraves qu'elle n'apportât aux desseins du maréchal. La mort de celui-ci mit fin et à ses projets ambitieux et aux tourments de la jalouse Léonora.

Ce fut par les archers que Vitry envoya chez elle, que Léonora apprit la mort ou plutôt l'assassinat de son mari. Ils la trouvèrent au lit. On saisit les coffres et l'argent; puis on chercha les pierreries qu'on savait être en sa possession; mais les recherches étant inutiles, on la fit lever pour fouiller la paillasse, où on les découvrit. Lorsque cette malheureuse femme voulut s'habiller, elle ne trouva point de bas, parce que les archers avaient pillé et détourné sans scrupule tout ce qui était tombé sous leurs mains. Elle fit demander à son fils, retenu prisonnier d'un autre côté, s'il ne pourrait pas lui prêter un écu pour qu'elle pût se faire acheter le vêtement qui lui manquait. « Le pauvre petit garçon lui envoya quelques « quarts d'écu, dont on ne lui (à la maréchale) sut acheter « qu'une paire de bas de toile. »

Le fils du maréchal n'était alors âgé que de treize ans. Le jour du meurtre de son père, il se tint renfermé dans l'hôtel pendant que les archers le pillaient et enlevaient jusqu'au lit où il couchait. Il resta sans boire ni manger jusqu'au soir; alors quelqu'un, par compassion, lui donna un morceau de pain. On le fit venir au Louvre. La *petite reine*, c'est ainsi qu'on désignait la jeune femme du roi, pour la distinguer de la reine-mère, ayant appris que cet enfant dansait bien, le fit amener devant elle, et le malheureux, accablé de douleur et tout en larmes, fut contraint de danser. Il est vrai que pour le consoler, la *reine* lui fit donner des confitures. Quelle sensibilité !

On ne s'étonnera plus alors de la voir se porter sur le passage de la maréchale lorsqu'on l'emmènera du Louvre pour la conduire à la Bastille. La *petite reine* s'étant déguisée, se ca-

Digitized by Google

cha derrière quelques personnes pour la voir passer. Un nouvel outrage attendait Léonora au moment de sortir de ce Louvre où elle avait trôné pendant sept ans. Le capitaine des gardes, avant de la laisser passer, lui demanda si elle n'avait pas de pierreries cachées sur elle. La maréchale, « qui avait un caleçon de frise rouge de Florence, haussa sa cotte. » Du Hallier, car c'était lui qui était devenu capitaine des gardes, du Hallier, un des assassins du maréchal, osa, en riant, « *tâter un peu* sur le caleçon. »

« Ah ! dit Léonora indignée, il y a quatre jours, cette insolence vous eût coûté cher, mais aujourd'hui tout est permis. »

Comme on allait la conduire à la Bastille, elle demanda son fils. On eut la cruauté de lui refuser le bonheur de l'embrasser; elle ne devait plus le revoir. Pendant qu'on l'emmenait à la Bastille, elle fit encore solliciter la reine-mère de la prendre sous sa protection. Marie répondit :

« Je suis assez embarrassée de moi seule; qu'on ne me parle plus de ces gens-là; je les ai avertis du malheur où ils se sont précipités. Que ne suivaient-ils mes avis? »

Marie de Médicis, femme de Henri IV, était galante et jalouse; Henri, malgré son âge avancé, l'était davantage encore. De là des brouilleries de tous les jours, des querelles vives et fréquentes entre les deux époux; de là aussi un fréquent appel au zèle intelligent de Concini et de Léonora; de Léonora surtout dont les services étaient indispensables à la reine tant pour cacher ses intrigues que pour se réconcilier avec son mari.

Qui pourrait dire les scènes mystérieuses, les secrets terribles dont *les Concini* furent les témoins ou les confidents? Comment Marie de Médicis osa-t-elle abandonner Léonora? N'y avait-il pas dans cet abandon autre chose que de l'ingratitude? N'était-ce pas aussi une haute imprudence? Pas un mot de compassion ne s'échappa de la bouche de cette femme dont les intrigues pouvaient être révélées par sa malheureuse camériste; pas un mouvement de pitié de la part de cette reine que plus d'un soupçon osait charger d'un crime atroce, de la mort de Henri IV !

Digitized by Google

Si Léonora fut hautaine, impérieuse, avide de richesses, elle fut du moins reconnaissante. Peut-être connut-elle des secrets qui pouvaient déshonorer la reine mère, et ces secrets, elle les garda dans son cœur. Aucun mot ne vient protester contre l'ingratitude qui la sacrifie ; Léonora souffre sans se plaindre. Ses révélations ne l'eussent pas sauvée, sans doute, mais combien d'autres, à sa place, se seraient vengés de l'ingrate insouciance de Marie de Médicis !

A la vérité le règne de Marie était passé ; elle était sans pouvoir. Mais dans le premier moment de la catastrophe, au milieu même de son dépit et de son étonnement d'avoir été surprise par un roi enfant, Marie se flattait de ressaisir l'ascendant qu'elle avait eu sur son fils ; et ce fut dans ce moment même qu'elle abandonna durement sa favorite. Que Marie, trompée dans son attente, soit obligée de quitter la cour de son fils ; qu'elle sollicite longtemps en vain la permission de voir le roi son fils, et que cette faveur ne lui soit accordée qu'à de dures conditions qui humilient sa fierté ; qu'elle soit réléguée dans une ville de province et condamnée à vivre dans l'obscurité ; que plus tard l'indifférence de son fils la laisse périr dans la misère sur une terre qui n'est point celle de sa patrie, on ne la plaindra point ; Marie altière, ambitieuse, fut encore ingrate, et son malheur n'est plus qu'un châtiment mérité.

Le procès de Léonora se poursuivit avec la plus grande activité, en même temps que celui qu'on avait intenté à la *mémoire* de son mari. Elle fut accusée de crimes imaginaires, de ces crimes qu'on impute à ceux qui n'en ont pas commis d'autres. La grande accusation fut celle de sorcellerie. On lui reprocha d'avoir ensorcelé la reine ; d'avoir fait venir d'Italie des moines, et de s'être livrée avec eux à des opérations de magie. « Le Parlement, qui ne *croyoit* point aux sorciers, condamna la maréchale comme sorcière ; cela a fait dire qu'on ne l'avoit fait que pour couvrir l'honneur de la reine. »

Quand on lui demanda de quels charmes elle s'était servie pour gagner l'esprit de la reine : « Pas d'autre chose, dit-elle,

Digitized by Google

que du pouvoir qu'a une habile femme sur une *balourde*[1].»

Léonora, si crédule, si faible, si superstitieuse, qui «allait toujours voilée, pour éviter, disait-elle, *li guardatori* », ou ceux qui *jettent des sorts* par le simple regard, cette femme, dis-je, retrouva toute son énergie en présence de ses accusateurs. Ce fut avec la plus vive indignation qu'elle répondit aux absurdes imputations de ses juges, au nombre desquels venait se placer son plus grand ennemi. En effet, Vitry, en qualité de maréchal de France, avait prêté serment dans le Parlement, comme *conseiller d'épée*, de sorte que le meurtrier de celui dont il avait pris la charge allait encore contribuer, comme membre du Parlement, à la mort de la femme de sa victime.

Les juges lui demandèrent pourquoi, avant l'assassinat de Henri IV, elle avait fait avertir ce prince de se tenir sur ses gardes; pourquoi elle avait dit qu'avant peu on verrait de grands changements dans le royaume; et enfin pourquoi elle s'était opposée à la recherche des auteurs de l'assassinat.

Léonora répondit à toutes ces questions de manière à ne laisser aucun soupçon ni sur elle-même, ni sur la reine. Cette générosité, pour une princesse qui l'avait si cruellement abandonnée, expie tous les torts de sa vie, et fait compatir à son malheur.

Il fallut donc s'en tenir à l'accusation de magie. Léonora, voyant qu'on insistait sur ces faits absurdes et mal fondés, ne put retenir ses larmes en disant à ceux qui l'interrogeaient :

« Ah! je vois bien qu'on veut me perdre, puisqu'on admet contre moi de pareilles charges. »

Cependant, jusqu'au dernier moment, elle se flatta que le roi ne souffrirait pas qu'on la fît mourir, et l'objet de tous ses vœux fut qu'on la condamnât au bannissement.

Le 8 juillet, à une heure, on conduisit la malheureuse Léonora à la chapelle de la prison où déjà se trouvaient une foule de curieux, venus uniquement pour examiner sa contenance, être témoins de son humiliation.

[1] Tallemant des Réaux.

Digitized by Google

« Que de monde! » s'écria-t-elle en entrant et en cherchant à s'envelopper d'un voile.

Mais on la contraignit de rester le visage découvert pour entendre la lecture de sa sentence. L'arrêt, qui n'avait été arraché qu'à la crainte inspirée au Parlement, ou obtenu de la corruption des juges, déclarait Concini et sa veuve, *criminels de lèse-majesté divine et humaine*, flétrissait la *mémoire* du maréchal à perpétuité, et condamnait sa veuve à avoir la tête tranchée sur un échafaud dressé en place de Grève, après quoi elle serait brûlée et ses cendres jetées au vent; leurs biens seraient confisqués et réunis au Domaine; leur maison serait rasée et l'on n'y laisserait pas pierre sur pierre. Le même arrêt déclarait leur fils « *ce pauvre petit à qui la petite reine avait envoyé des confitures après l'avoir fait danser* », ignoble et incapable de posséder ni charges, ni dignités dans le royaume.

« Cinq conseillers refusèrent de prendre part à ce jugement inique, et l'avocat-général Servin ne conclut, dit-on, pour la mort, que sur l'assurance qui lui fut donnée que le roi ferait grâce à l'accusée. »

L'infortunée, à la lecture de son fatal arrêt, ne put retenir un cri de douleur, et dans son désir de se rattacher à la vie, elle déclara qu'elle était enceinte. Courtin, un des commissaires chargés de présider à l'exécution de la sentence, lui ayant rappelé qu'elle avait déclaré être séparée de son mari depuis deux ans, elle renonça à ce moyen.

Deux prêtres furent introduits pour la préparer à la mort.

« Je suis innocente, dit Léonora, jamais je n'ai fait aucun des actes qui me sont reprochés. J'ai été crédule, un peu superstitieuse, mais je ne me suis livrée à aucune opération ayant rapport à la magie. On veut ma mort... Ah! mon Dieu, puisse-t-elle être assez utile à tout le monde pour que personne ne s'avise plus de mettre sa confiance dans la fortune. Faites, ajouta-t-elle en s'adressant aux exécuteurs, je suis résignée. »

Pendant qu'on lui coupait les cheveux et qu'on lui faisait sa sinistre toilette de condamnée, elle écouta avec attention

Digitized by Google

les exhortations des deux ecclésiastiques. Ils voulurent l'affermir contre l'horreur du supplice qui l'attendait.

« Merci, messieurs, dit-elle; ah! ce n'est pas moi qui ai besoin de consolation. Voyez, mon visage est calme, je suis sans crainte; mais la reine!... qui m'a tant aimée!... Combien elle doit regretter maintenant de m'avoir abandonnée, moi, qu'elle appelait sa sœur!... Oui, messieurs, j'étais la sœur de la reine! Ma mère nous a nourries ensemble... Marie pour être une reine, moi, pour être la servante de Marie. Si vous la voyez un jour, messieurs, dites-lui que je suis morte en l'aimant et en lui pardonnant.

— Dépêchons, messieurs, dit Courtin.

— Pour vous, monsieur Courtin, reprit Léonora, je vous ajourne à un an à comparaître devant Dieu.

— Bien, bien, madame, dit Courtin qui était vieux, nous n'attendrons peut-être pas ce temps. »

Léonora fut conduite à la fatale charrette; au moment d'y monter, surprise de voir une si grande foule rassemblée en cet endroit, elle s'écria :

« Que de peuple pour voir mourir une pauvre affligée! »

Puis reconnaissant un gentilhomme qu'elle avait autrefois maltraité :

« Monsieur de Fiesque, dit-elle, j'ai été injuste envers vous, soyez assez généreux pour me pardonner... Je sais ce que vous avez fait pour mon malheureux enfant... Je vous en remercie..., que Dieu vous récompense...; car pour moi, maintenant...! Adieu, monsieur, adieu... »

La charrette s'était mise en marche. De Fiesque était un gentilhomme écuyer de la reine mère. Comme il avait parlé, un jour, devant le roi contre le maréchal, Léonora l'avait fait chasser de la présence du roi et de la reine, malgré l'opposition formelle du roi lui-même. De Fiesque tira de cet affront une noble vengeance. Apprenant que les archers, qui pillaient la maison du maréchal sous prétexte de la garder, maltraitaient le fils de Léonora, enfant de treize ans, resté leur pri-

Digitized by Google

sonnier, il vient trouver le roi et le supplie de lui confier la garde de l'enfant sous sa responsabilité. Le roi y consent. Aussitôt de Fiesque se rend à la maison du maréchal, se fait livrer l'enfant, lui fait revêtir les habits d'un de ses laquais, afin que la foule ne le reconnaisse pas, et l'emmène ainsi déguisé jusqu'au Louvre, l'enferme dans son logement et en a le plus grand soin.

De la Conciergerie où était Léonora, à la Grève où était dressé l'échafaud, que le trajet est long pour le criminel condamné qu'on traîne au supplice! Que sera-ce si la malheureuse victime est innocente; si c'est une femme, naguère au sein de l'opulence, hier au faîte des grandeurs! Quel horrible supplice pour elle que cette marche lente, à travers les flots pressés d'une foule avide de contempler les frémissements, les angoisses, les terreurs de la victime! Chaque pas qui se fait sur cette route funèbre, image de la vie, est une torture ajoutée au supplice qui l'attend. Léonora, pourtant, fut calme et résignée pendant tout le trajet.

Cependant, arrivée sur la place, elle commença à s'agiter, tournant les yeux vers le Louvre, comme si elle attendait quelque messager de grâce envoyé par le roi. Léonora ne pouvait croire qu'elle allait mourir. En vain on l'exhorte, on la tire en bas du tombereau, on lui fait franchir les degrés de l'échelle; Léonora n'entend pas, ne voit pas, elle n'écoute qu'une voix, n'est attentive qu'à une parole, ne voit qu'un seul point... Hélas! c'est en vain! la voix qu'elle attend ne fera point retentir le mot *grâce!* et ce Louvre qu'elle implore de ses regards ardents, sera impitoyable pour elle!

« Mettez-vous à genoux, madame, dit le bourreau, en commençant à lui dégarnir le cou.

— Ah! mon Dieu! dit l'infortunée, prenez pitié de moi! Et mon fils? je n'ai pas vu mon fils!... je veux le voir... Monsieur Courtin, de grâce, approchez; dites au roi que je le prie de ne point abandonner mon fils!

— Je ferai votre commission, madame; avez-vous quelques révélations à faire?

Digitized by Google

— Oui, monsieur, dit Léonora qui cherchait à gagner du temps, voulez-vous m'écouter ? »

Et pendant qu'elle parlait sa voix était frémissante, et ses yeux étaient fixés du côté du Louvre. On entonna le *Salve Regina*. Le Louvre, cependant, resta muet.

« Rien, dit Léonora, oubliant que Courtin attendait ! C'en est fait ! Ils me haïssent donc bien !... Et j'irais accuser, pour leur être agréable, celle qui m'a tant aimée !...

— Madame, dit Courtin, que voulez-vous révéler à la justice ? Avez-vous quelque chose à déclarer contre la reine ?...

— Moi, monsieur, s'écria Léonora d'un ton plein d'une douloureuse surprise ! moi, oublier que la reine fut ma bienfaitrice ! ma sœur !... Allez, monsieur, je n'ai rien à dire. »

L'exécuteur lui banda les yeux.

« Pour vous, lui dit Léonora, je vous pardonne.

— Madame, dit l'exécuteur, je ne vous ai point offensée.

— C'est vrai, vous, c'est votre état... mais le roi ! mais la reine ! et tout ce peuple !...

— Ne pensez plus qu'à Dieu, madame, dit un des religieux qui l'avaient assistée.

— Je leur pardonne à tous, répondit Léonora, et je les prie de me donner un *Ave Maria*.

— Messieurs, dit l'exécuteur aux ecclésiastiques, faites-lui faire sa prière. »

En disant ces mots, il lui abattit la tête d'un coup de hache. La foule était silencieuse ; aucune insulte n'était partie du milieu de ce peuple contre la veuve de Concini, sur lequel toute la fureur semblait s'être épuisée. Quelques-uns même furent touchés de sa résignation. Une de ses plus grandes ennemies, la duchesse de Nevers, pleura, dit-on, au récit de la mort de cette infortunée.

Son fils fut renvoyé à Florence, où il mena une existence obscure que le chagrin abrégea.

De Luynes ne jouit pas longtemps de la riche succession de ses victimes ; quatre ans après ces événements il expira dans la solitude, sans parents, sans amis, à la suite d'une longue et

Digitized by Google

douloureuse agonie. Quand il fut mort, un valet et un aumônier que la pitié avait retenus auprès de lui, le roulèrent dans un tapis et s'éloignèrent à la hâte. Les hommes chargés du convoi jouèrent aux cartes sur le cercueil en attendant l'heure du départ, et ses funérailles furent un sujet de réjouissance.

La Galigaï avait fait verser des larmes.

III

LA SARABANDE.

(... juin 1625.)

« Quelle folie, une éminence danser ! »
(Anne d'Autriche.)

La mort tragique du maréchal d'Ancre fut sinon la cause, du moins la première occasion qui ouvrit l'entrée du Conseil à Richelieu, évêque de Luçon, si célèbre quand il fut cardinal et premier ministre de Louis XIII. Il fut le seul des trois ministres de la régente qui osa se présenter devant le roi après la mort du maréchal. Quand il entra dans la galerie du Louvre où était le jeune roi, il le trouva élevé sur un jeu de billard pour être mieux vu de tout le monde.

« Je sais, lui dit le roi, dès qu'il l'aperçut, que vous n'avez jamais pris part aux mauvais conseils du maréchal d'Ancre; je sais que vous m'avez toujours aimé, que vous n'avez laissé échapper aucune occasion de me donner des preuves de votre attachement; c'est pourquoi je veux vous bien traiter.

— Sire, répondit Richelieu, je mourrai plutôt que de manquer jamais à votre service.

— Monsieur de Luynes, dit le roi, je recommande à votre sollicitude la fortune de M. de Luçon.

— Sire, repartit de Luynes à voix basse, M. de Luçon ne demande qu'une seule faveur, et encore est-elle de la plus mince importance.

Digitized by Google

— Voyons? demanda le roi.

— Que, par l'ordre de Votre Majesté, il soit conduit jusqu'au seuil de la porte du Conseil par quelqu'un de ces messieurs, répondit de Luynes en désignant les seigneurs qui entouraient le billard sur lequel le roi s'était placé; M. de Luçon n'en demande pas davantage.

— Est-il vrai? demanda le roi à Richelieu, que la seule grâce que vous désiriez serait d'être conduit par mon ordre jusqu'à la porte du Conseil des ministres?

— Si Votre Majesté le fait, répondit Richelieu, je connaîtrai par là son intention, et je me chargerai du reste.

— C'est-à-dire que vous serez bientôt dans le sein du Conseil? dit de Luynes.

— Lorsqu'il n'y aura plus qu'à pousser la porte pour y entrer, dit Richelieu, assurément je ne manquerai pas de le faire.

— J'entends, dit le roi, que vous y entriez les deux battants ouverts.

— Je rends mille grâces à Votre Majesté, répondit Richelieu, de l'insigne faveur qu'elle me fait.

— Je veux qu'on voie par là, répliqua le roi, la différence que je fais entre ceux qui vous ressemblent et ceux qui ont été employés en même temps auprès du Concini.

— Sire, les sieurs Mangot et Barbin ont eu, comme moi, le dessein de se retirer du Conseil de la régente.

— Au nom de Dieu, s'écria de Luynes, ne vous mêlez point de parler pour autrui..., le roi le trouverait très-mauvais... Allez-vous-en au lieu où sont assemblés tous ces messieurs du Conseil, et dites que le roi veut...

— Si j'y vais seul, interrompit Richelieu, ils ne me laisseront pas entrer.

— Oh çà! monsieur de Vignoles, dit de Luynes, approchez; le roi vous ordonne d'accompagner M. de Luçon au Conseil, et de dire à ces messieurs que le roi veut qu'il y ait entrée. »

M. de Vignoles s'acquitta de sa commission, et après quel-

Digitized by Google

ques pourparlers, les membres du Conseil crurent faire une extrême faveur à Richelieu en l'admettant parmi eux, sans prendre, pour cette fois, la peine de l'instruire directement de ce qui les occupait en ce moment.

Lorsque Richelieu se présenta avec de Vignoles, il y avait dans la chambre du Conseil : du Voir, Villeroy, le président Jannin, Deagent, les secrétaires d'État, et plusieurs autres. Villeroy avait voulu s'opposer à l'entrée de Richelieu et avait demandé en quelle qualité il se présentait.

« C'est uniquement par obéissance, fit répondre Richelieu par de Vignoles, et sans dessein d'user à l'avenir de la faveur qu'il a plu au roi de m'accorder. »

Cette réponse ayant satisfait les membres du Conseil, Richelieu avait été admis. Il se garda bien, lui nouveau venu, lui intrus, d'adresser la parole à ceux qui *étaient l'âme du Conseil,* mais il se tint à l'écart et parla seulement à ceux qui étaient les moins occupés. Il se retira ensuite, *après avoir été en ce lieu pour dire seulement qu'il y avait entrée.*

Armand-Jean du Plessis de Richelieu avait pour père François du Plessis, capitaine des gardes du roi; il naquit à Paris le 5 septembre 1585. Son père le destinait à la profession des armes, et lui fit donner une éducation convenable à cette profession.

L'évêché de Luçon était depuis longtemps héréditaire dans la famille du Plessis. Richelieu avait vingt-deux ans lorsque cet évêché devint vacant par la retraite d'Alphonse du Plessis, qui venait de se retirer chez les chartreux. Le jeune frère de l'évêque démissionnaire, autant par ambition que pour céder aux prières de sa famille, entra dans les ordres et sollicita le siége de l'évêché de Luçon; mais il était trop jeune pour l'obtenir sans dispense. Il s'adressa au pape, à l'effet d'obtenir une dispense d'âge; puis, voyant que l'affaire traînait en longueur, il se rendit à Rome, muni d'un faux extrait de naissance qui lui donnait quelques années de plus. Grâce à cette supercherie, il fut nommé évêque de Luçon.

La ruse fut découverte, et grande fut la colère de Sa Sainteté

Digitized by Google

le pape Paul V. Il fallut toute l'influence de l'ambassadeur de France pour apaiser le saint-père, qui admonesta sévèrement le nouveau dignitaire de l'Église, et dit à l'ambassadeur : « Ce jeune homme sera quelque jour un *grand fourbe.* » Il voulait dire un *grand politique.*

Richelieu se le tint pour dit et ne fit rien pour donner un démenti à la prédiction.

Il vint à Paris où il gagna les bonnes grâces de la reine-mère, Marie de Médicis, par l'éloquence de ses sermons. Sa parole vigoureuse et mordante allait au but, comme un javelot, par la voie la plus directe. Elle ne persuadait qu'à force de convaincre ; elle n'émouvait pas, elle subjuguait. Il annonçait dès lors que tout, en présence de cet homme extraordinaire, devrait plier servilement ou être brisé.

Richelieu, tout en se montrant dévoué à la régente, se garda bien de rien faire ou dire qui pût choquer le roi et ses conseillers. Cette conduite adroite lui ménagea la bienveillance du roi et lui ouvrit l'entrée du Conseil, où, après s'être montré si humble et si réservé, il finit peu à peu par attirer à lui toute l'influence, tous les pouvoirs.

Veut-il être cardinal ? La reine, le roi, les ministres, les ambassadeurs, tout le monde enfin s'intéresse à sa promotion, et il obtient le chapeau si désiré. Le nouveau cardinal ayant reçu la barrette des mains du roi, s'acquitte des remerciements d'usage, et se dirige vers Marie de Médicis, aux pieds de laquelle il dépose les marques de sa nouvelle dignité..

« Cette pourpre, dit-il, dont je suis redevable à Votre Majesté, me fera toujours souvenir du vœu solennel que j'ai fait de répandre mon sang pour votre service. »

Il veut être premier ministre ! A la nouvelle de cette haute ambition, les cabales se forment, les trames s'ourdissent, les haines s'éveillent et lui tendent des piéges. Richelieu déjoue les cabales, détruit les complots, dédaigne ou combat les envieux, et il est chef des ministres, ou, pour être plus juste, il réunit en lui seul l'énergie, l'astuce, la politique, la sévérité de tout le ministère. Tous les hommes qui devraient être ses

Digitized by Google

supérieurs, ou au moins ses égaux, s'effacent devant lui. Il est souverain, et le roi Louis XIII n'est plus qu'un hochet qu'il fait mouvoir à son gré et quand son action est nécessaire à ses vues.

Quelque temps auparavant, le duc d'Épernon, qui avait joui d'une grande influence, la voyant diminuer pendant que celle de Richelieu augmentait, dit à celui-ci, un jour qu'il le rencontra dans l'escalier du Louvre au moment où il montait chez le roi : « La seule nouvelle intéressante qu'il y ait au Louvre, monsieur le cardinal, c'est que vous montez et que je descends. »

Une fois ministre, Richelieu pense à éterniser son pouvoir; parmi les moyens qu'il emploie, nous en citerons un qui mérite d'être remarqué. Il fit un jour remettre au roi, par le père Joseph, capucin dévoué au cardinal, et surnommé pour cette raison l'*Éminence grise,* une note où étaient développées les propositions suivantes :

I. Un prince doit avoir un Conseil pour lui aider à gouverner ses États;

II. Un prince doit avoir un premier ministre, et ce premier ministre trois qualités : 1° qu'il n'ait point d'autre passion que celle de son prince ; 2° qu'il soit habile et fidèle ; 3° qu'il soit ecclésiastique ;

III. Un prince doit aimer parfaitement son premier ministre ;

IV. Un prince ne doit jamais changer son premier ministre ;

V. Un prince doit entièrement se confier à son premier ministre et lui dire toutes choses ;

VI. Un prince doit donner à son premier ministre une souveraine autorité sur son peuple ;

VII. Un prince doit donner à son premier ministre de grands honneurs et de grands biens ;

VIII. Un prince n'a pas de plus riche trésor que son premier ministre ;

IX. Un prince ne doit pas ajouter foi à ce qu'on lui dit contre son premier ministre, ni se plaire à en entendre médire, et il

Digitized by Google

doit rigoureusement punir celui par qui il est faussement accusé ;

X. Un prince doit révéler à son premier ministre tout ce qu'on lui a dit contre lui, quand même on aurait exigé du prince qu'il garderait le secret ;

XI. Un prince doit non-seulement préférer le bien de son État, mais encore son premier ministre, à tous ses parents ;

XII. Un prince doit prévenir les maux qu'une juste prévoyance doit lui faire craindre ;

XIII. Un prince ne peut être blâmé quand il use d'une juste rigueur dans le gouvernement de son État ;

XIV. Un prince ne doit pas laisser gouverner ses États par des femmes.

Louis XIII jugeait-il mal le cardinal, lorsqu'il disait à Marie de Médicis : « Madame, je le connais mieux que vous ; c'est un homme d'une ambition démesurée ! »

Richelieu disait de lui-même : « Je n'ose rien entreprendre sans y avoir bien pensé ; mais, quand une fois j'ai pris une résolution, je vais à mon but, *je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma soutane rouge.* » Avec de telles maximes, et une ténacité comme celle qu'apportait Richelieu dans ses actions, tout autre roi que le faible Louis XIII eût peut-être cédé comme lui à l'ascendant irrésistible de son premier ministre. Il faut reconnaître que Richelieu se montrait, plus que le roi lui-même, ardent défenseur de la majesté du trône et de la grandeur de l'État.

Reprenons notre récit. Richelieu était donc cardinal ; il était ministre tout-puissant ; il voulut être quelque chose de plus encore. La rigidité ordinaire de ses principes, l'austérité de son caractère, et le titre qu'il tenait de la cour de Rome, n'éteignirent point dans son cœur les germes de passions plus douces que la vengeance et l'ambition. Un jour il se sentit éperdument amoureux de la reine !

Les plus grands hommes ont eu, tous, leurs jours de faiblesse, de folie. Richelieu fut, de plus, ridicule.

Digitized by Google

Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, était alors dans tout l'éclat de sa beauté : « Ses cheveux, dit Mme de Motteville, l'amie intime de la reine, étaient bruns et fort abondants ; elle n'avait pas le teint délicat, son nez était gros ; elle mettait trop de rouge, suivant la mode d'Espagne ; mais elle était blanche, et jamais il n'y eut une peau si belle que la sienne ; ses yeux étaient parfaitement beaux... Sa bouche était petite et vermeille, et ses lèvres n'avaient de la maison d'Autriche que ce qu'il en fallait pour la rendre plus belle que plusieurs autres qui prétendaient être les plus parfaites. Elle avait le tour du visage beau et le front bien fait ; ses mains et ses bras avaient une beauté surprenante, *et toute l'Europe en a ouï publier les louanges;* leur blancheur, sans exagération, égalait celle de la neige, et les poëtes ne pouvaient en trop dire quand ils voulaient les louer. Elle avait la gorge fort belle, sans être toute parfaite. Sa taille était grande, et elle avait la mine haute sans être fière. »

Buckingham, qui était venu à la cour de France pour chercher Henriette-Marie de France, troisième sœur du roi, qui venait d'être mariée à Charles Ier, roi d'Angleterre, se déclara ouvertement amoureux de la jeune reine. Non-seulement il se montra en homme qui veut plaire, mais il parla et accompagna sa déclaration des imprudences ordinaires à la passion. Le roi s'en aperçut et conçut des soupçons contre sa jeune épouse.

Richelieu, choqué de l'air suffisant de Buckingham, mortifia l'ambassadeur d'Angleterre, qui se plaignit et souleva contre le cardinal toute la jeunesse de la cour qui, troublée dans les amusements dont la présence de l'ambassadeur était l'occasion, jeta les hauts cris, appelant Richelieu le tyran des sociétés, le perturbateur des plaisirs ; puis, on dit tout haut que le cardinal ne se montrait si délicat sur l'honneur des dames que parce qu'il était lui-même amoureux de la reine. Chacun disait la sienne : l'un avait surpris des œillades, l'autre avait entendu des soupirs ; celui-ci avait lu des billets amoureux qui, disait-il, sentaient l'Eminence à ne pas s'y mépren-

Digitized by Google

dre; celui-là en avait copié un que madame de Fargis lui avait montré avant de le remettre à Marie de Médicis pour son édification. Toutes les têtes étaient échauffées. Boccau, qui était de la maison de la reine, survint un jour dans la salle où un groupe était en train de déchirer à belles dents le pauvre cardinal. Il apprend que les tentatives amoureuses de Richelieu sont sur le tapis.

« Qu'est-ce que cela, dit-il, messeigneurs? J'en sais bien d'autres sur Son Éminence. »

A ce mot, on entoure Boccau, on le presse de questions : il se défend; on insiste, on lui promet le secret. Il cède enfin et se dispose à raconter ce qu'il sait, au milieu des éclats de rire et des bouffonnes saillies qui partent du cercle de têtes folles qui l'entoure.

Il y avait le comte de Lude, le même qui, du temps du maréchal d'Ancre, entendant la reine mère demander son voile, avait osé dire : « Un navire qui est à l'ancre n'a pas besoin de voiles »; Chalais, favori de Louis XIII, grand-maître de la garde-robe, amant de Mme de Chevreuse pour laquelle Richelieu avait aussi plus d'amour qu'un cardinal n'est tenu d'en montrer à son prochain; Marillac, qui n'était pas encore maréchal; Du Hallier, un des meurtriers de Concini; Bellegarde, Nestré, et enfin le jeune de Piles, qui devait bientôt être provoqué en duel par un poëte!!! le vieux Malherbe.

Ils rient aujourd'hui de celui qui un jour jettera au bourreau quelques-unes de ces têtes, pour n'avoir pas voulu se courber sous l'autorité de la redoutable Éminence. Mais revenons, l'Éminence n'est encore qu'amoureuse.

« Que savez-vous, Boccau, sur M. le cardinal? dit Chalais.

— J'en sais plus qu'il n'en faut pour me faire pendre, répondit Boccau d'un air mystérieux, si vous ne me gardez le secret. »

La vérité est que Boccau n'était pas fâché de faire rire son auditoire aux dépens du cardinal.

« Comptez sur notre discrétion, dirent les seigneurs.

— Eh bien! le cardinal a dansé une sarabande.

Digitized by Google

— Son Éminence ? une sarabande ? dans quel lieu ?

— Dans la chambre de la reine; devant la reine...

— Ah ! palsambleu, Boccau, tu nous la donnes belle, dit Du Hallier d'un air incrédule.

— Le cardinal en est bien capable, si la reine l'en a prié, dit Bellegarde, dont « on a cru trois choses qui n'étoient point: la première, que c'étoit un poltron; la seconde, qu'il étoit fort galant; la troisième, qu'il étoit fort libéral. »

— Que ne peut l'amour sur une Éminence, ajouta Nestré? Plus l'homme est grave, plus l'amour est extravagant.

— Voici comment la chose est arrivée, reprit Boccau. Vous soupçonnez seulement le cardinal d'être amoureux ? Eh bien, sachez qu'il l'est complétement, et de la petite reine, encore !

— Nous en étions sûrs, dirent tous les seigneurs d'une seule voix.

— La reine est stérile, ajouta Bellegarde, et M. le cardinal aura juré sur sa barrette qu'il ferait, coûte que coûte, cesser un état aussi fâcheux. »

Un bruyant éclat de rire accueillit cette impertinente supposition.

« C'est une œuvre qui ne serait pas sans mérite, assurément, dit de Lude; mais la reine ?...

— La reine, reprit Boccau, s'est empressée...

— De se prêter aux grands desseins de l'Éminence ? demanda Bellegarde.

— Non pas, mais bien de remercier civilement M. le cardinal de sa bonne volonté. Mme de Chevreuse, qui mène de front la joie et l'amour, voyant que M. le cardinal ne se tenait pas pour battu, conçut l'idée la plus drôle qui pût naître dans la tête d'une jeune femme. Hier donc elle causait avec la reine, et le sujet de leur entretien était l'amoureux cardinal. Tout à coup Mme de Chevreuse, qui réfléchissait depuis quelques instants...

— Vraiment, interrompit Chalais, l'amant de la duchesse, madame de Chevreuse réfléchissait ? Je ne lui connaissais pas cette faculté.

Digitized by Google

— Elle l'avait en ce moment, reprit Boccau, et le sujet était digne de réflexion. Tout à coup elle se lève de son pliant en riant aux éclats, sans pouvoir se contenir devant la reine qui, non moins rieuse que sa confidente, partage sa gaieté, se doutant bien qu'il va sortir de la tête de Mme de Chevreuse quelque folle idée.

— Mme de Chevreuse n'a jamais eu que de ces idées-là, dit Chalais. »

Boccau reprit :

« Madame, dit la confidente quand il lui fut possible de « parler, le cardinal est pasionnément épris. Or, dans cet état, « je ne sache rien qu'il ne fût capable de faire s'il savait plaire « à Votre Majesté. Voulez-vous que je vous l'envoie, ce soir, « dans votre chambre, vêtu en baladin, et que je l'oblige à « danser une sarabande devant vous? »

« A cette proposition inattendue et folle la reine se mit à rire à son tour..., mais à rire comme une divinité païenne :

« Quelle folie! s'écria-t-elle entre deux éclats de rire; une « Éminence danser!

« — Madame, dit la duchesse de Chevreuse, de plus hup- « pés que M. le cardinal ont dansé avant et danseront après « lui. Henri IV, père de votre auguste époux, prenait grand « plaisir à ce divertissement; M. de Rosny, son ministre, le « plus sérieux des hommes passés et présents, était l'ordonna- « teur des ballets où Sa Majesté Henri IV ne dédaignait pas de « figurer. M. le cardinal ne dérogera donc point en dansant, « devant Votre Majesté, une sarabande où j'ai ouï dire qu'il « a la prétention d'exceller.

«—Folle, trois fois folle, s'écria la reine en riant de plus belle.

« Le voulez-vous, dit madame de Chevreuse? »

La reine est jeune, elle est femme, et par conséquent vive et maligne; l'idée lui parut si divertissante qu'elle prit au mot la belle Mme de Chevreuse. Celle-ci s'en fut aussitôt trouver le cardinal. La mission était assez délicate. Aller dire à un cardinal, à un prince de l'Église, « voulez-vous danser? » Autant valait commander à Mme de Chevreuse les douze travaux

Digitized by Google

d'Hercule. C'était risquer de passer pour folle aux yeux du cardinal, ou d'exciter sa colère, ou du moins ses soupçons. Et quelle haine s'il s'apercevait qu'on voulût le jouer ! Mais vous n'ignorez pas que M. le cardinal a un cœur assez tendre aussi pour Mme de Chevreuse.

« Morbleu, Boccau, s'écria Chalais, contez-nous le fait sans y mêler vos commentaires.

— J'explique pourquoi Son Éminence ne se fâcha point contre la belle Mme de Chevreuse. Celle-ci mit tant d'adresse, de finesse, de franchise apparente dans sa mission, que le cardinal donna dans le panneau et accepta le rendez-vous. Il se mit en mesure d'avoir sur-le-champ un costume convenable, et hier même il est arrivé dans les appartements de la reine. On m'avait ordonné de venir avec mon violon pour jouer l'air de la sarabande. Vautier et Beringhem étaient avec moi, et nous étions cachés derrière un paravent avec les dames d'atour ainsi que Mme de Chevreuse. Celle-ci, toujours plus espiègle que les autres, monta sur un fauteuil pour voir par-dessus le paravent.

— Comment était-il habillé ? avait-il un costume galant ? ou était-il en cardinal ?

— En habit de cardinal ? fi donc ! Son Éminence fait convenablement les choses, et il eut soin de laisser de côté la soutane rouge. Son costume était des plus galants : pantalon de velours vert, sonnettes d'argent à ses jarretières, et dans sa main des castagnettes. Je jouai sur mon violon l'air de la sarabande et Son Éminence mit à exécuter les figures et les gestes toute l'ardeur que pouvait lui inspirer son amour.

— A quarante-deux ans ! un prélat ! dit de Piles.

— Pour moi, dit Chalais, si j'ai pu être jaloux du cardinal, je ne le suis plus, car le ridicule dont il s'est couvert le rend le moins dangereux des hommes de la cour.

— Ce n'est pas tout, dit Boccau...

— Ah ! voyons !

— La reine paraissait prendre un plaisir extrême au spectacle qu'on lui donnait ; aussi, après la danse, le cardinal, sûr de sa

Digitized by Google

conquête, fit sa déclaration en forme à la jeune reine, qui ne put se contenir davantage; et un éclat de rire retentit dans cette chambre. Aussitôt on ne se gêna plus derrière le paravent, et nous sortîmes à la hâte de la salle sans être aperçus de Son Éminence, mais non sans en être entendus, car nous riions tous à gorge déployée. Mme de Chevreuse seule osa se montrer devant le cardinal.

— Ah! ah! qu'il devait faire une singulière figure! dirent, en riant à leur tour, les auditeurs de Boccau.

— Il était rouge comme son chapeau de cardinal, dans le premier moment. Puis il pâlit quand la reine, se moquant de ses déclarations, les appela des fadaises, et sa danse une pantalonnade. Le cardinal se retira; mais arrivé près de la porte, il se retourna et dit en s'adressant à Mme de Chevreuse: « Tenez-vous bien, madame la rieuse, vous, ainsi que ceux qui « vous sont chers; car si jamais vous vous oubliez, je vous ferai « danser aussi une sarabande qui me donnera de la joie à mon « tour! »

— L'avis est pour nous, dit Chalais.

— Et la reine? n'a-t-elle pas répondu au cardinal?

— La reine comprit bien que la moitié de la menace était pour elle, mais elle feignit de ne le pas voir. Seulement Son Éminence n'était que ridicule aux yeux de la reine, et depuis lors elle lui est odieuse.

— Messieurs, dit Chalais d'une voix discrète, séparons-nous, voilà l'ombre de la soutane rouge qui vient de ce côté. »

Les courtisans se dispersèrent aussitôt pendant que s'avançait dans la galerie le familier de Richelieu, le père Joseph, autrement dit l'*Éminence grise*.

Digitized by Google

IV

A PROPOS D'UN MARIAGE.

(19 août 1626.)

O cardinal, que ton pouvoir est grand :
(D'Ornano.)

Louis XIII, après dix ans de mariage avec Anne d'Autriche, n'avait pas d'enfant. Cette privation de postérité, qui devait se prolonger encore une douzaine d'années, et qui se rencontre assez fréquemment dans toutes les classes de la société, mit un jour en émoi toute la cour du monarque. Le roi, la *petite reine,* la reine-mère, Richelieu, les princes, les plus nobles courtisans, les gentilshommes, les plus hautes dames de la cour, tout le monde enfin s'agita, fit des complots, noua des intrigues ; il fut question de se révolter, de combattre, d'assassiner, de mettre la France et l'Europe en feu. Et pourquoi tout ce bruit, tout ce tapage, tout ce fracas?... Pour décider si Gaston d'Orléans, jeune frère du roi, épouserait ou n'épouserait pas Mlle de Montpensier ! Personne ne resta neutre dans une si grave affaire. Il fallut être *pour* ou *contre*. Le *juste-milieu* n'existait pas encore.

Richelieu et la reine-mère voulaient ce mariage, qui, au point de vue du cardinal, mettait le jeune Gaston sous sa dépendance, et, au point de vue de la reine-mère, était très-propre à fixer la légèreté native du prince. Mais Gaston, le plus intéressé dans l'affaire, d'Ornano, son confident intime, et bien d'autres le rejetaient précisément à cause du double point de vue dont nous venons de parler, qui ne convenait ni à Gaston, ni à ses partisans. Ceux-ci préféraient donc une princesse étrangère. Quant au roi, il était jaloux de son frère, et l'idée de lui voir naître des héritiers, quand lui-même en était privé, le faisait sécher de dépit. Dans le fond de son âme il repoussait donc tout projet de mariage aussi bien avec Mlle de

Digitized by Google

Montpensier qu'avec toute autre princesse. Mais comme il s'était imposé un maître, et que ce maître était Richelieu, à qui il fallait un mariage et des héritiers au trône, le roi prêtait, malgré lui, les mains à l'union de Mlle de Montpensier, la plus belle et la plus riche héritière de la cour.

La jeune reine craignait, de son côté, d'être moins considérée que sa belle-sœur si celle-ci avait des enfants, et ce motif, aux yeux d'une jeune femme vive et fière, était plus que suffisant pour justifier son opposition au mariage de Gaston.

Quant à la nécessité du mariage, elle était incontestable pour tout le monde, excepté pour le roi et la jeune reine Anne d'Autriche. Louis XIII était faible et maladif, et l'on avait quelque raison de craindre qu'il n'eût jamais de postérité; il était donc important de marier Gaston d'Orléans, jeune, robuste, et doué de toutes les qualités propres à assurer plus d'un soutien à la couronne. Mais le marier, avec qui?... C'était le point difficile.

Se voyant seul, ou à peu près, contre tout le monde, Richelieu eut recours à un expédient qui ne pouvait manquer son effet. Le maréchal d'Ornano fut arrêté, bon moyen pour l'empêcher de servir activement les vues de Gaston. A la nouvelle de cette arrestation les esprits s'échauffèrent, et le parti d'Ornano s'étant renforcé du concours des princes de Vendôme, bâtards de Henri IV, et de celui du comte de Chalais, grand-maître de la garde-robe et favori du roi, la mort de Richelieu fut résolue.

Il fut convenu qu'on se porterait à l'improviste à sa maison de Limours, près Fontainebleau, où il aimait à se retirer pour se reposer des travaux de l'administration de l'Etat. Le comte de Chalais devait porter le premier coup, et fuir aussitôt en Hollande pour laisser à la colère du roi le temps de s'apaiser.

Chalais ne sut point garder le secret; il communiqua le projet au commandeur de Valençai, qui le fit rougir de son ingratitude, car Chalais devait à Richelieu la faveur de Louis XIII; il lui arracha même l'autorisation d'aller de sa part tout découvrir à Richelieu.

Celui-ci était à Limours; Gaston et les conjurés se trou-

Digitized by Google

vaient à Fontainebleau, ainsi que toute la cour qui, en ce moment, y faisait sa résidence. Le commandeur se hâta d'aller trouver le cardinal.

« Que Votre Éminence, dit-il, se mette sur ses gardes; on en veut à ses jours.

— Que dites-vous? demanda Richelieu plein de surprise et d'effroi.

— Je vous avertis que Monsieur se dispose à envoyer ici même ses officiers sous prétexte qu'il y veut dîner, mais en réalité pour envahir votre maison.

— Je ne puis croire à un tel projet, dit Richelieu, stupéfait de cette étrange nouvelle.

— Rien n'est plus certain. Dès que Monsieur sera arrivé, ses gens élèveront une querelle, et alors...

— Alors? demanda Richelieu avec anxiété.

— Alors, malheur à vous s'ils peuvent vous atteindre.

— Mais quels sont les auteurs de ce complot? dit Richelieu.

— D'abord, Monsieur, frère du roi.

— Ensuite?

— Messieurs de Vendôme.

— Ensuite? dit encore Richelieu avec une vive impatience qui allait toujours croissant.

— Ensuite, le comte de Chalais.

— Chalais! s'écria Richelieu avec la satisfaction d'un homme qui craignait de ne pouvoir trouver sur qui faire tomber sa vengeance... Ah! M. de Chalais conspire contre moi!

— Que Votre Éminence sache que Chalais a renoncé à ce funeste projet, puisque c'est de sa part que je suis venu.

— Bien, bien, monsieur le commandeur, nous traiterons chacun suivant son mérite. Je vous remercie, monsieur, de votre bonne volonté pour ma personne, et j'attends maintenant que vous me fournissiez quelque preuve de ce complot.

— Regardez par ici », dit le commandeur en attirant le cardinal vers une des fenêtres qui avaient vue sur la route de Fontainebleau.

Digitized by Google

Le cardinal, ayant aperçu les gens envoyés par Gaston, ne douta plus de la fidélité du rapport du commandeur. Cette vue lui fait retrouver son sang-froid, et son parti est pris sur-le-champ. Il quitte le commandeur, monte en voiture, vole à Fontainebleau et se présente hardiment chez Gaston.

« Monseigneur, dit-il avant que le prince ait eu le temps de se remettre de sa surprise, vous voulez prendre un divertissement dans ma maison? Quoique j'eusse été heureux de vous en faire moi-même les honneurs, je me conformerai cependant au désir qu'a Votre Altesse de s'y trouver entièrement libre. Disposez donc de toute ma maison, monseigneur, car je vous la cède pour tout le temps qu'il vous plaira d'y rester. »

A ces mots, Richelieu salue et se retire sans attendre la réponse du prince. Ce coup d'audace dérangea tous les plans des conjurés et sauva la vie au cardinal.

Mais il n'était pas homme à fermer les yeux sur un complot tramé contre sa personne, ce complot dût-il s'étouffer de lui-même. Il obtient du roi une ordonnance établissant une commission pour faire le procès aux principaux auteurs de la conjuration; arrache au jeune Gaston son consentement au mariage avec mademoiselle de Montpensier, et conduit le prince à Nantes où doit se célébrer cette union. Chalais, qui s'est empressé de venir lui-même se confier à la clémence du cardinal, et lui avouer avec franchise toutes les circonstances du complot, le suit sans défiance jusqu'à Nantes. Mais à peine arrivé dans cette ville, il est arrêté, malgré la promesse formelle que lui a faite Richelieu de l'épargner s'il ne se mêle pas à de nouvelles intrigues.

Louis XIII, qui de la plus vive amitié était passé à la haine la plus violente contre Chalais, ne fit rien en faveur de son favori. On lui avait persuadé que Chalais le détestait, le méprisait, et que, dans le plan de la conjuration qui devait le faire déclarer inhabile au mariage et faire passer son trône et sa femme à Monsieur, Chalais s'était réservé le soin de sa personne. La légèreté de ses propos, la témérité de ses desseins et des railleries indécentes sur le roi, trouvées dans des lettres

Digitized by Google

qu'il écrivait à la duchesse de Chevreuse et qui furent saisies, donnèrent du poids à ces imputations.

L'instruction, les interrogatoires, tout se passa dans le secret. On ne sait pas même s'il y eut des témoins et s'ils furent confrontés avec l'accusé; ce fut une véritable procédure inquisitoriale. Le public, frappé de terreur, ne fut instruit de cette épouvantable procédure que par la sentence de mort et l'exécution du malheureux prisonnier. Richelieu, oubliant ce qu'il devait au caractère dont il était revêtu, s'abaissa jusqu'à pénétrer lui-même dans le cachot de sa victime; là, énumérant une à une les tortures qu'on était bien décidé à employer pour lui arracher des aveux, il jeta l'effroi dans son âme. Chalais était faible, mais il hésitait encore : le cardinal, faisant luire alors aux yeux du prisonnier un rayon illusoire d'espérance, voulut en tirer d'infâmes révélations, ou plutôt d'insignes calomnies.

« N'est-il pas vrai, dit Richelieu, qu'il a été décidé, dans la chambre de la reine et en présence même d'Anne d'Autriche, de Gaston et de vous, qu'on ferait rompre le mariage de Louis XIII?

— Mais, monseigneur, jamais...

— Vous le déclarerez, interrompit Richelieu; vous direz aussi qu'on devait proclamer le roi inhabile au mariage et l'enfermer dans un monastère.

— C'est une calomnie, s'écria Chalais indigné.

— Qu'il était convenu que la jeune reine épouserait Gaston, comme étant plus propre à donner des héritiers au trône...

— Tout cela est faux, monseigneur, tout cela est infâme.

— Sachez que j'en ai les preuves en main.

— Qu'avez-vous besoin de mon témoignage alors?

— Je veux vous sauver; je veux que votre repentir éclate aux yeux du roi.

— Mais je ne sais rien de ce que vous dites; je n'ai rien vu, rien entendu de pareil.

— Vous l'affirmerez pourtant...

— Jamais!

Digitized by Google

— La honte, l'infamie, la mort vous attendent; la mort sur un échafaud, songez-y!

— C'est le crime, c'est ce que vous me proposez qui peut me déshonorer, et non le supplice dont je suis menacé.

— Madame de Chevreuse...

— Arrêtez, monseigneur! madame de Chevreuse n'a pris aucune part à toute cette affaire.

— Vos révélations...

— Je n'en ai point à faire.

— Ce que je vous demande, enfin, les assertions que j'exige de vous peuvent sauver madame de Chevreuse; mais votre silence sera son arrêt de mort.

— Vous avez, dites-vous, de bonnes preuves contre la jeune reine et contre Monsieur?

— Des preuves terribles, irrécusables.

— Je dirai tout ce que vous voudrez, monseigneur; mais que Votre Éminence n'oublie pas que c'est elle qui me fait mentir.

— Bien! je ne l'oublierai pas, non plus que votre complaisance.

— Encore un mot, monseigneur; ces révélations prétendues vont attirer sur la reine un orage épouvantable!

— Sur la reine? Non..., mais sur d'autres têtes un peu moins hautes! Nous verrons. Ainsi, monsieur de Chalais, ajouta Richelieu en fixant ses yeux sur le comte, vous êtes prêt à faire les déclarations que je vous demande?

— Oui, si elles ne compromettent point la reine, ni Monsieur.

— Je vous en donne l'assurance.

— Si elles me donnent la vie sauve, continua Chalais.

— Vous parlerez?

— Je consens à mentir.

— Les déclarations que je vous demande sont ici, dit Richelieu en tirant de la manche de sa soutane une feuille de parchemin; signez.

— Oh! monseigneur...

Digitized by Google

— Foi de prêtre! vous aurez votre grâce, et je réponds de votre vie sur la mienne...

— Monseigneur, je veux lire avant de signer.

— Lisez, dit Richelieu en remettant le parchemin à Chalais.

— Que voulez-vous faire de ces déclarations qui ne sont que des calomnies, monseigneur?

— Ces déclarations confirment ce qui n'est déjà plus l'objet d'un doute pour moi. Signez.

— Oh! trahison infâme!

— La liberté, Mme de Chevreuse, la faveur du roi, n'est-ce point assez pour vous faire prendre la plume?

— Non, laissez-moi!

— Voici une lettre trouvée dans les papiers de Mme de Chevreuse, dit Richelieu, elle contient plus de faits qu'il ne m'en faut pour faire condamner celui qui l'a écrite; voyez, reconnaissez-vous cette écriture?

— C'est moi qui l'ai signée, dit Chalais avec désespoir.

— Elle contient votre arrêt. Allons donc, monsieur de Chalais, puisque vous avez pu signer une pièce qui vous condamne, ne pouvez-vous signer la pièce qui vous sauve? »

En disant ces mots, Richelieu lacéra la lettre accusatrice et tendit la plume à Chalais.

« Vous voyez, dit-il, si je suis disposé à me servir des armes que vous m'avez fournies.

— Donnez! s'écria Chalais, fou de surprise, de crainte et de joie; donnez, je vais signer. »

Il signa en effet, et Richelieu, en quittant le cachot comme un larron qui emporte la proie qu'il vient de dérober, se tourna vers Chalais, et lui lançant un regard où perçait la plus amère ironie:

« Adieu, dit-il, monsieur de Chalais; bientôt on vous tirera d'ici. »

Tous ceux qui s'intéressaient au comte de Chalais apprirent avec inquiétude son entretien avec le cardinal. Toutefois, on paraissait se reposer avec sécurité sur la commission judiciaire qu'on s'occupait de réunir. Le garde des sceaux Marillac, magistrat sévère, mais intègre, en était le président.

Digitized by Google

Afin de mettre le prisonnier en garde contre les suggestions du cardinal, Mme de Chevreuse, qui était entièrement dévouée au comte, résolut de lui écrire quelques mots. Elle n'ignorait pas que Chalais était tenu au secret le plus rigoureux; mais elle se rappela qu'on affectait de lui servir des mets recherchés. Elle gagna le domestique qui le servait, et lui fit passer dans une grosse fraise le billet suivant : « Gardez qu'il ne vous « échappe aucun aveu devant le cardinal; un seul mot hasardé « aggraverait votre position. »

Par malheur, le valet, bien payé par la surintendante, espéra l'être magnifiquement par le cardinal, et deux récompenses lui parurent préférables à un scrupule. Richelieu poussait la défiance jusqu'à visiter tous les aliments qu'on portait à Chalais; mais il est probable qu'un papier assez petit pour être contenu dans une fraise eût passé inaperçu, si le cupide servant ne se fût empressé de poser un doigt délateur sur le facteur végétal. Son Éminence en tira l'écrit avec adresse, le lut, et, le replaçant sous son enveloppe vermeille, il dit avec un sourire :

« Rends-lui ce message, mon garçon, il pourra l'amuser sans dommage pour moi[1]. »

Le comte, qui se flattait d'avoir sauvé sa tête en déférant à la demande du ministre, ne s'alarma point de l'avertissement secret qui lui était donné.

Cependant, les jours s'écoulaient, et Chalais ne voyait point s'ouvrir les portes de son cachot. Il prêtait une oreille attentive au moindre bruit : à chaque instant il croyait entendre des pas libérateurs. Illusions consolatrices! ajoute poétiquement l'écrivain que nous venons de citer, illusions consolatrices du naufragé qui se noie, du malade qui s'éteint, du condamné qu'attend l'échafaud, vous berciez aussi l'infortuné Chalais. L'espérance, sylphide des cachots, soulevait ses chaînes pour en alléger le poids; elle inondait de sa flamme fantastique des arceaux vierges peut-être de lumière. Enfin, cette marche

[1] Touchard-Lafosse, *Episode de la cour du Louvre.*

Digitized by Google

souterraine que guettait l'ouïe subtile du comte, elle se fit entendre, d'abord faible, douteuse, lointaine; bientôt assurée, progressivement bruyante, puis aiguisée d'un sinistre cliquetis d'acier : des hommes d'armes s'approchaient!... Chalais se vit donc entraîné devant le tribunal. L'aspect des juges, qui jetaient sur lui des regards sombres et farouches, eût fait naître en lui les plus tristes pressentiments, s'il n'eût été quelque peu rassuré par la présence du vertueux Marillac, qui présidait, et surtout par la parole que lui avait donnée le cardinal.

Ecoutons encore M. Touchard-Lafosse raconter la fin de cet épisode, en lui laissant la responsabilité des détails.

« La comparution de l'accusé ne servit qu'à lui faire subir un long interrogatoire. Le procès roulait sur une preuve à peu près unique, la déclaration même de l'accusé. A peine quelques dépositions sans poids venaient-elles se grouper autour de cette pièce principale : l'une d'elles, supposée comme tout le reste, mentionnait explicitement que Chalais devait, avant de s'emparer du roi, mettre à mort le cardinal. Le malheureux comte n'osa pas élever la voix contre ce document mensonger, de peur d'irriter l'arbitre puissant de son salut, et de trancher le seul fil auquel tînt sa vie.

« Les gardes ramenèrent l'accusé dès qu'il eut cessé de parler; mais l'audience continua longtemps après qu'il en fut sorti. Comparut-il des témoins? furent-ils confrontés entre eux, quoiqu'ils ne l'eussent pas été avec le prévenu? d'autres personnes prirent-elles place sur le banc des criminels? Telles sont les questions qui demeurèrent irrésolues, non-seulement pour l'innocent Chalais, mais pour la France. Jamais il n'a rien percé de cette étrange procédure; les pièces en furent enlevées, soustraites à toute investigation, et, dit-on, brûlées dans la chambre du cardinal.

« La commission, au moment où les premières lueurs du jour n'étaient encore annoncées que par le chant du coq, porta contre Henri de Talleyrand, comte de Chalais, une condamnation capitale pour crime de lèse-majesté. Le tribunal

Digitized by Google

opina pour la mort, sauf trois membres incorruptibles, parmi lesquels les descendants de Marillac compteront avec gloire le garde des sceaux de ce nom...

« Le malheureux voyait toujours la religion du cardinal entre lui et l'échafaud; il s'attachait à ce roseau comme à un talisman. Chalais devait être exécuté sur l'heure; mais ses amis avaient fait cacher le bourreau. Pendant qu'on le cherchait, une partie de la cour affluait auprès de Louis XIII, et faisait retentir ses appartements des cris de : *Grâce! grâce! il est innocent!*... Ce fut en ce moment que Marillac, le visage défait, les cheveux en désordre, et couvert de sa simarre poudreuse, perça comme un trait la foule suppliante pour arriver au roi, qui marchait à grands pas dans sa chambre, les yeux entièrement couverts par ses épais sourcils. Hélas! il trouva ce prince revêtu d'une dure cuirasse de jalousie, et, lorsqu'il s'en couvrait, son cœur devenait inaccessible à tout sentiment humain. »

Le garde des sceaux, après avoir repoussé toute espèce de participation à l'arrêt fatal, essaya vainement de convaincre le roi de l'innocence du comte. Il demanda donc sa grâce en termes tellement pressants que Louis XIII, comme impatienté, lui dit :

« Vous êtes venu demander *une grâce*, monsieur le garde des sceaux; eh bien! vous allez l'emporter. »

« Tous les yeux se fixèrent avec intérêt sur le monarque; tous les cœurs battirent d'espérance.

« Qu'on choisisse un condamné adextre dans les prisons de « Nantes, reprit Louis XIII, et qu'il mette à mort le comte de « Chalais. J'accorde la vie à cet homme en échange de celle du « coupable. Allez !... Une réplique de plus, et vous êtes perdu.

« — Sire, repartit Marillac avec un calme noble et fier, j'en « ai dit assez pour me perdre, et les échos de votre appar- « tement ne manqueront pas de répéter mes paroles.... Mon « tour n'est peut-être pas loin; mais quelque rude destinée qui « puisse être mienne, je mourrai dans le cercle de mes de- « voirs, dans le service fidèle de Votre Majesté. »

Digitized by Google

«Cessant de parler, le garde des sceaux fit un salut, puis il traversa, pour sortir, la foule qui l'avait précédé dans la chambre, et qui s'écoula, triste et silencieuse, sur les pas du vertueux magistrat.

«Les amis de Chalais et son éplorée maîtresse (madame de Chevreuse), déjà frappée d'un bannissement, n'avaient réussi qu'à prolonger son supplice. Le cardinal, que l'infortuné demandait à grands cris et qui seul pouvait obtenir, ou plutôt prononcer sa grâce, fut introuvable toute la journée : il se cacha sans doute afin d'échapper à une entrevue que n'aurait pu supporter son courage, aussi faible, aussi nul que sa ténacité était forte et persistante. Le comte parut sur l'échafaud au déclin du jour; il espérait encore, et son œil égaré cherchait des sauveurs dans cette populace, plus curieuse que cruelle, entraînée au spectacle hideux d'une exécution. Quand la dernière lueur d'espérance se fut évanouie aux yeux de la victime; quand le glaive étincela, suspendu sur sa tête par une main inhabile qui tremblait en le brandissant, Chalais s'écria d'une voix qu'on entendit au loin : « Ah! traître cardinal, voilà donc l'effet de ta parole sacrée! Je ne te reprocherai pas en l'autre monde ta lâche trahison, car les feux de l'enfer te dévoreront, et je m'en vais en paradis...» Un coup d'épée mal asséné, en tombant sur le cou du comte, éteignit son discours, mais non pas sa vie. La douleur lui fit pousser des cris déchirants auxquels se mêlaient les noms de sa mère, de sa maîtresse, et de la bienheureuse vierge Marie. Plusieurs coups furent aussi peu décisifs : le martyre du patient, ses soubresauts, ses hurlements glaçaient d'effroi tous les assistants. Un murmure d'indignation grondait dans la foule comme la tempête qui s'approche. »

L'infortuné Chalais, frappé de trente-quatre coups, fut littéralement martyrisé. Le duc d'Orléans était à jouer lorsqu'on lui annonça la mort de Chalais; il reçut cette nouvelle sans émotion et continua son jeu; action digne d'un prince que nous verrons plus tard sacrifier son meilleur ami pour se sauver d'un soupçon. Le mariage de ce prince avec Mlle de

Digitized by Google

Montpensier était consommé depuis quelques jours. D'Ornano, enfermé à Vincennes, apprit cette nouvelle par le bruit du canon qui retentit sur sa tête.

« O cardinal, s'écria-t-il douloureusement, que ton pouvoir est grand ! »

Les complices de Chalais furent exilés. Madame de Chevreuse eut ordre de se retirer dans une de ses terres, châtiment qui témoignait, de la part de Richelieu, l'indulgence d'un homme qui punit ce qu'il aime. La jeune reine, blessée doublement dans sa réputation et dans son amitié, ne dissimula pas son indignation. On répondit à ses plaintes en la faisant comparaître en plein conseil. Le roi lui reprochant avec un sourire amer d'avoir pensé à prendre un autre mari, et porté ses vues sur le duc d'Orléans, la reine s'en défendit.

« Je n'aurais pas assez gagné au change », dit-elle dédaigneusement.

Parole dure à entendre pour Gaston, mais juste punition de sa faiblesse, disons le mot, de sa lâcheté. Jamais la jeune reine ne pardonna cette humiliation au cardinal.

V

BOIS-ROBERT ET LES PREMIERS ACADÉMICIENS.

(De 1625 à 1642.)

« Monseigneur, toutes nos drogues seront inutiles si vous n'y mêlez un peu de Bois-Robert. »
(Citois, médecin de Richelieu.)

François Metel de Bois-Robert, abbé de Châtillon-sur-Seine, original par nature, bouffon de profession, était chargé de divertir le cardinal par les saillies de son esprit. Il s'acquittait de cet emploi avec une conscience, une malice, une folie telles que Citois ou Pitois, premier médecin de Richelieu, disait un jour à l'Eminence :

Digitized by Google

« Monseigneur, nous ferons ce que nous pourrons pour votre santé ; mais toutes nos drogues seront inutiles si vous n'y mêlez un peu de Bois-Robert. »

Faire rire le premier ministre de Louis XIII, dérider le front de cette Eminence redoutable à l'époque où l'Europe en armes s'agitait de toutes parts ; au moment où la maison d'Autriche, attaquée dans les Pays-Bays, en Italie et en Allemagne, répandait de tous côtés les manifestes les plus violents contre le cardinal de Richelieu, c'était là une entreprise difficile. « Tous les désordres du monde chrétien, disait l'Autriche, sont l'ouvrage d'un homme qui gouverne la France, et qui est dans ce royaume tout ce qu'il veut y être. Il feint d'être catholique zélé, et menace la cour de Rome d'un schisme, et d'un patriarche en France. »

Allez donc faire rire un homme qui veut faire un schisme dans l'Église !

« C'est vous, répondait Richelieu à la maison d'Autriche, qui causez les maux qui désolent l'Europe. Votre ambition n'ose-t-elle pas rêver la monarchie universelle ?

— Est-ce nous, répliquaient les manifestes, qui vous avons rendu ingrat, insolent et violent envers la reine votre bienfaitrice ? N'est-il pas plus dangereux d'être votre ami que votre ennemi ? Le clergé est contraint par vous de fournir des contributions contre l'Eglise ; la noblesse est forcée d'exposer sa vie pour soutenir votre fortune ; vous répandez le plus noble sang de la France ; les magistrats sont *les éponges* de votre avarice, et le menu peuple, la victime de votre cruauté. Vous ruinez le commerce ; que vous importe la désolation de votre patrie, pourvu que vous soyez maître absolu, et qué votre roi ne puisse se passer de vous ? »

Est-il possible, nous le demandons, de placer au milieu de tout cela le plus petit mot pour rire ?

« Nos succès vous irritent, ripostait Richelieu ; si la France avait moins de gens de cœur prêts à vous combattre, vous ruineriez non un seul peuple, mais tous les peuples de l'Europe. J'ai compris vos desseins ; je les ai déjoués ; la France

Digitized by Google

sera libre et victorieuse, l'Europe partagera son indépendance et sa gloire; c'est là ce qui excite votre colère : sachez-le, vos invectives font mon éloge. »

Voilà où en étaient les procédés de puissance à puissance, à l'époque où quelques gens de lettres, quelques *beaux esprits*, comme on les appelait alors, se réunissaient chez Valentin Conrart, l'un d'eux, rue Saint-Denis, pour se communiquer leurs ouvrages, s'éclairer, se critiquer avec franchise et politesse : cela, dit-on, se faisait ainsi dans ce temps-là.

Bois-Robert parla de ces réunions à Richelieu, qui proposa de les régulariser, de les constituer sous une autorité publique, en y ajoutant sa protection qui valait toutes les autorités du monde.

Ces messieurs, qui voulaient rester *libres*, *francs* et *polis*, trouvèrent fort mauvaise l'indiscrétion de Bois-Robert; mais le mal était fait, il eût été dangereux de refuser la protection du ministre, on fit semblant d'en être charmé.

Ce Bois-Robert, qui fut un des premiers académiciens et à l'indiscret bavardage duquel est due la formation de ce corps célèbre, était fils d'un procureur de Rouen. Son début auprès de Richelieu, alors simple évêque de Luçon, fut des plus originaux; son admission porta le cachet de son genre d'esprit.

Richelieu ne l'aima pas d'abord, et lui refusait sa porte. Ce n'était pas le compte de l'abbé, qui venait de quitter Rouen en *catimini*, à cause d'une femme qui l'accusait de lui avoir laissé deux preuves *vivantes* de ses galants méfaits. L'évêque de Luçon étant, pour Bois-Robert, l'étoile polaire qui devait le guider, le soleil qui devait féconder son esprit, le dieu d'où dépendait sa fortune, il fallait avant tout se placer sous le regard rayonnant de ce dieu, de ce soleil, de cette étoile, car s'ils restaient invisibles, plus de rêves de fortune.

Mais Bois-Robert avait de la ténacité dans le caractère; il ne se rebuta point. Il se présenta un jour chez l'évêque de Luçon, bien décidé à sortir victorieux de la lutte qu'il aurait à soutenir pour pénétrer jusqu'à lui.

Pour la vingtième fois on cherche à l'éconduire; Bois-Ro-

Digitized by Google

bert insiste. Le valet de chambre, qui avait le mot, refuse de laisser passer l'importun solliciteur. Bois-Robert se défend, bataille, déploie toutes les ressources de son esprit, répond à toutes les objections, confond le valet par ses reparties, le subjugue, le séduit et le décide enfin à porter sa requête à son maître.

Au nom de Bois-Robert, Richelieu mécontent répond à son valet :

« Dis-lui que je n'y suis pas.

— Monseigneur, j'ai dit que vous y étiez.

— Dis-lui que je suis au lit.

— Il dit qu'il attendra que vous soyez levé.

— Dis-lui que je ne me lèverai pas d'aujourd'hui.

— Il dit qu'il vous égayera par des contes pour rire.

— Dis-lui que j'ai perdu connaissance.

— Il dit qu'il vous enseignera quelque recette pour vous ranimer.

— Dis-lui que je suis à l'extrémité.

— Il dit qu'il veut vous dire adieu.

— Dis-lui que je suis mort.

— Il dit qu'il veut vous donner l'eau bénite.

— Dis-lui qu'il aille au diable.

— Il dit qu'il est sur le chemin.

— Allons, fais-le entrer. »

Bois-Robert n'en voulait pas davantage; il avait un esprit fin, contait merveilleusement les anecdotes de la cour et de la ville. Il eut bientôt détruit les préventions de l'évêque de Luçon, qui l'admit à son service avec charge de l'amuser. « Vous laissez bien manger aux chiens les miettes qui tombent de votre table, lui dit un jour Bois-Robert, est-ce que je ne vaux pas bien un chien ? »

La modestie de l'abbé était grande, mais l'important était d'être admis chez la future Eminence ; ne fût-on qu'à ses pieds, on serait encore assez élevé pour voir au-dessous de soi bon nombre des plus hauts seigneurs de la cour; car Richelieu, à cette époque, commençait à être en faveur.

Digitized by Google

Richelieu voulait-il s'égayer, il mandait Bois-Robert, et lui disait :

« Le Bois ! quelles nouvelles ? »

Aussitôt jaillissaient du cerveau de Bois-Robert, contes, anecdotes, folies, bêtises, saillies à faire rire un mort; ce qui n'a jamais passé pour facile.

Quelques jours avant la catastrophe du maréchal d'Ancre, Richelieu, fatigué de disputer avec le maréchal, fit appeler Bois-Robert, et, dès qu'il fut entré, lui adressa la question ordinaire : « Quelles nouvelles ? »

Il y avait dans la chambre l'abbé Mulot, qu'on appelait l'aumônier de M. de Luçon. Cet abbé était grand amateur de bon vin, aimait à *chopiner*, suivant l'expression de Bois-Robert.

« Monseigneur, dit le jovial abbé, les nouvelles les plus fraîches sont celles que j'ai reçues ce matin de Rouen. On vient d'y jouer une pièce appelée la *Mort d'Abel*. Les rôles étaient distribués, lorsqu'une femme est venue en demander un pour son enfant. Il n'en restait plus, et pourtant l'on tenait à plaire à cette femme. Il n'y avait qu'un moyen; c'était d'improviser un rôle pour ce cher fils. Monseigneur, quel rôle auriez-vous imaginé en pareil cas?

— C'était un enfant, j'en aurais fait un ange.

— L'ange y était; rien ne manquait, à ce qu'il semble, à la pièce : Dieu, Adam, Ève, Abel, Caïn, l'ange, le diable, la mâchoire d'âne, les moutons, deux autels, et, je crois aussi, la Sainte Vierge avec Monsieur saint Pierre. C'était tout à fait bien monté.

— Sur ma foi, j'aurais été fort embarrassé.

— Voyez ce que c'est que d'avoir du génie, dit Bois-Robert en faisant sa cour à Richelieu ! l'auteur de la pièce, qui n'était pourtant qu'un imbécile, trouva moyen, sans trop de réflexion, de se tirer d'embarras. Par son ordre, on vous enveloppe l'enfant de satin rouge cramoisi comme... ma foi ! comme le nez de votre aumônier, ajoute Bois-Robert en s'interrompant. »

Et, sans se soucier des regards flamboyants que lui lance Mulot, le narrateur continue :

Digitized by Google

Typ. Lacrampe et Comp.

Richelieu et Bois-Robert.

Digitized by Google

Digitized by Google

« Au moment convenable, vertu-choux ! le beau coup de théâtre ! on roule l'enfant sur la scène, où il se met à crier comme un perdu : *Vengeance ! vengeance !* C'était tout ce qu'il avait à dire : l'auteur lui avait fait jouer le rôle du *sang d'Abel.* »

Pendant que Richelieu rit de l'originalité de l'invention, et que Mulot peste contre l'attaque déloyale du conteur, le valet de chambre apporte des chapeaux de castor à choisir. Richelieu, qui n'était toujours qu'évêque de Luçon, en prend un, l'essaye, et, consultant Bois-Robert :

« Me sied-il bien ? » dit-il.

Le chapeau rouge de cardinal était, dès cette époque, promis à Richelieu, mais il ne le tenait pas encore. Bois-Robert, se rappelant cette circonstance, regarde Mulot d'un air goguenard, et répond :

« Oui, mais il vous siérait encore mieux s'il était de la couleur du nez... »

La fin de la phrase se perdit dans un bruyant éclat de rire de l'évêque et dans une vive apostrophe de Mulot, qui n'oublia jamais l'insolence de Bois-Robert. Mulot sortit, en boitant d'un reliquat de goutte qu'il avait eue.

« Je crois notre homme un peu fâché, dit Richelieu.

— Sans votre présence, répondit Bois-Robert, il aurait fait trembler ciel et terre par ses jurons. A propos de cela, l'autre jour je rencontre son laquais.

« Comment se porte ton maître ? lui dis-je.

— Il a la goutte ; il souffre comme un damné.

— Il doit bien jurer ?

— Hélas ! monsieur, me répond l'autre, il n'a de consolation que celle-là dans son mal. — Une autre histoire, ajouta Bois-Robert :

« Un passementier de la rue Saint-Denis a fait porter sa femme en terre ce matin. Cette femme, qui était une vraie diablesse, a pris son mari parce qu'il avait les qualités de votre aumônier : le nez rouge, la goutte, etc. Elle était déjà morte il y a deux ans ; mais, comme on l'emportait, il arriva qu'au

Digitized by Google

tournant d'une rue les croque-morts heurtèrent la bière contre une borne, et la femme se réveilla du coup ; elle n'était qu'en léthargie. Hier elle est morte encore une fois, et ce matin, le mari, qui n'en est pas fâché, a dit aux porteurs d'un ton lamentable : « Mes amis, surtout prenez bien garde au tournant de la rue. »

C'est ainsi que Bois-Robert amusait l'évêque de Luçon. Il se ressentit de la fortune de Richelieu. Celui-ci, après la mort tragique du maréchal d'Ancre, ayant été éloigné de la cour, Bois-Robert se trouva sans appui ; il fut réduit à chercher des expédients pour vivre. Richelieu, étant rentré en grâce, devint promptement cardinal, premier ministre, et ne manqua pas de reprendre son joyeux conteur.

« Le Bois, que fait mademoiselle de Gournay ? demanda l'Éminence après son retour.

— Des vers, toujours des vers, répondit Bois-Robert ; et les derniers éclos sont toujours plus mauvais que les premiers. Cette vieille Suzanne est plus folle que jamais.

— Qu'a-t-elle fait encore ?

— Elle vient d'envoyer son portrait au roi d'Angleterre.

— Eh bon Dieu ! que veut-elle qu'il en fasse ?

— On a fait accroire à cette excellente personne que le roi d'Angleterre en était amoureux. Ne voulant point, par décence, aller trouver le monarque anglais, elle lui a envoyé son portrait, son *ombre*, comme elle dit... Ah ! j'ai une requête à adresser à Votre Éminence : Mlle de Gournay est de bonne maison...

— Je vous vois venir, le Bois.

— Cette honnête fille est une respectable ruine qu'il faut entretenir aussi longtemps que possible.

— Et pour cela ?...

— Il faut faire quelque chose pour une personne qui aligne des vers comme on n'en a jamais fait. Quand un mot la gêne par sa longueur, elle le coupe en deux, et ne se sert que de la moitié qui lui convient.

Tit., fils de Vesp., roi du rom., héritage.

Digitized by Google

C'est un vers dans le goût des siens; c'est comme s'il y avait : *Titus, fils de Vespasien, roi du romain héritage*. C'est cette *peste* de Desmarests, c'est le nom qu'elle lui donne, qui lui a envoyé ce vers pour se moquer d'elle.

« Combien voulez-vous pour votre protégée?

— Pour elle, d'*abord*, deux cents écus.

— Comment, d'*abord*?

— C'est qu'il y a des tenants et des aboutissants.

— Ne m'en parlez pas, le Bois.

— Au contraire, ces ruines sont inséparables; ce sont les arcs-boutants qui soutiennent la principale, à ce qu'elle dit. Deux simples domestiques fidèles et dévouées : premièrement, Mlle Jamyn, bâtarde du page de Ronsard. C'est ainsi qu'elle appelle sa servante.

— Cinquante livres par an à Mlle Jamyn, dit le cardinal.

— Secondement, Mme Piaillon.

— Qu'est-ce que Mme Piaillon?

— C'est sa chatte.

— A la bonne heure! Vingt livres pour Mme Piaillon; car il est convenable que Mlle de Gournay ait une existence assurée; elle est de bonne maison; c'est le Bois qui me l'a rappelé.

— Mais Mme Piaillon a de la famille, elle a *chatonné*. »

Le cardinal, devinant l'intention obligeante de Bois-Robert, s'exécuta jusqu'au bout, et donna encore une pistole pour les chatons. Cette demoiselle de Gournay avait eu bonne idée d'appeler le cardinal : *votre génie*, et Bois-Robert *bon abbé*.

Celui-ci, charmé de la complaisance du cardinal, sent sa verve satirique et railleuse augmenter. Certain que sa protégée vivra désormais à l'abri du besoin, il ne lui épargne pas les traits mordants de ses railleries. Il joue la scène des *trois Racans*. Racan était poëte, bègue et rêveur : il faisait de beaux vers, ne pouvait prononcer ni les *r* ni les *c*, et ne savait parfois ce qu'il disait et faisait, grâce à ses distractions bizarres.

Deux de ses amis, pour mystifier la demoiselle de Gournay, étaient allés l'un après l'autre la visiter en se faisant passer chacun pour le vrai Racan. Il s'agissait de la remercier du

Digitized by Google

don de son livre de poésies intitulé : l'*Ombre*, ou les *Présents de la demoiselle de Gournay*, qu'elle avait fait remettre à Racan. A peine le second visiteur était-il sorti, que Racan lui-même entre à son tour sans savoir qu'il a été précédé par deux visiteurs qui avaient usurpé son nom.

De tous les trois, ce fut lui le plus maltraité, car, ainsi que le disait l'inimitable auteur des *Historiettes*[1] : « Jamais la force « du génie ne parut si clairement en un auteur qu'en celui-« ci; car hors ses vers, il semble qu'il n'ait pas le sens com-« mun. » Souvent, en effet, rien n'est plus grossier que l'enveloppe d'un homme de génie.

Ces trois visites faites pour le même objet, et par trois personnes se présentant successivement sous le nom de Racan, donnèrent lieu à des scènes plaisantes, que Bois-Robert jouait d'une manière si comique que le cardinal et Racan lui-même en riaient jusqu'aux larmes. Celui-ci répétait : *il dit vlai, il dit vlai.*

« A propos de Racan, dit Bois-Robert, notre rêveur a dîné hier chez lui, et il a mangé des pois sans cesser de rêver; il n'avait pas fini une portion, qu'oubliant qu'il en avait mangé, il en prenait de nouveau; si bien qu'à la fin il n'en pouvait plus, la respiration lui manquait, les yeux lui sortaient de la tête; on a eu mille peines à l'empêcher d'étouffer.

— Rien de plaisant là-dedans, dit le cardinal!

— « *Totins* de *latais* (coquin de laquais), dit Racan en co-« lère, après qu'il eut repris ses sens, ze vous shasse, poul ne « m'avoil pas avelti que ze me faisais *tlever!* »

Et le cardinal riait.

« La veille de cette belle prouesse de Gargantua, le vieux Malherbe, Yvrande et lui, Racan, avaient couché dans la même chambre chez Malherbe, qui loge en maison garnie. En vrais poëtes qu'ils sont, d'un lit ils en ont fait trois; le plancher en était tout couvert. La nuit se passa bien. Racan rêva tout à son aise. Le matin venu, Racan rêvant toujours se lève, s'habille et s'en va. Yvrande se lève à son tour, mais il cherche ses

[1] Tallement des Réaux.

Digitized by Google

chausses et ne les trouve pas : grand embarras pour Yvrande. Sur ces entrefaites Racan remonte : « J'ai oublié quelque chose », dit-il, sans se rappeler ce que c'était. Yvrande et Malherbe le savaient bien, et riaient en le regardant. « Ah ! s'écrie Racan, c'est mon chapeau. » Il était nu-tête en effet. Il prend son chapeau et veut sortir. Un grand éclat de rire se fait entendre. « Sur ma foi, lui dit Yvrande en le retenant, ou votre corps est plus gros qu'hier, ou vous avez mis mes chausses sous les vôtres. » Racan déchaussé, et perquisition faite, il se trouva que c'était vrai ; le rêveur avait pris les chausses pour son caleçon. »

— On cite un mot de Malherbe à M. de Bellegarde le gascon, ajouta Bois-Robert. M. de Bellegarde a envoyé demander ce matin à Malherbe s'il fallait dire *dépensé* ou *dépendu*. — *Dépensé* vaut mieux, dit le poëte, il est plus français ; mais *pendu*, *dépendu*, *rependu* et autres composés du mot *pendu* sont fort en usage à propos des Gascons.

— Bonne réplique, dit le cardinal en riant.

— Ce même Malherbe était invité dernièrement à dîner chez un homme qui se flattait d'avoir à sa table le plus illustre poëte de ce temps. Malherbe arrive il était onze heures, et l'on devait dîner à midi ; il est reçu par un valet musqué et ganté. « Qui êtes-vous, mon ami, lui dit Malherbe ? — Je suis le cuisinier, monsieur. — Vertu-Dieu ! s'écrie le poëte, que je ne dîne pas chez un homme dont le cuisinier n'a pas encore ôté ses gants à onze heures ! Cela dit, il se retire au plus vite. Pouvait-il espérer faire bonne chère à pareille auberge ? — Une fois ne s'avisa-t-il pas d'ôter les chenets du feu ? C'étaient des figures de gros satyres barbus. — Ces gros b..... se chauffent tout à leur aise, dit-il, tandis que je meurs de froid. — Si Votre Eminence veut me promettre de n'en rien dire, continua Bois-Robert, je lui conterai quelques petits actes d'impiété du vieux Malherbe.

— Foi de cardinal, je ne dirai rien, répondit Richelieu.

— Malherbe blâme Dieu de s'être donné tant de peine pour conserver les hommes ; ce sont de méchantes bêtes, dit-il, et

Digitized by Google

à ce propos il cite la mort d'Abel, non pas la pièce qu'on a jouée autrefois à Rouen, où il y avait un enfant qui jouait le rôle du *sang* qui crie *vengeance*, mais bien la réalité. Voilà un joli début, ajoute-t-il quand il a fini ; Dieu avait-il le sens commun quand il a créé ces êtres-là ! — Un jour, c'était le lendemain de la Chandeleur... Depuis Noël jusqu'à ce jour-là, Malherbe avait régulièrement fait maigre le samedi, suivant l'usage de l'Eglise ; mais, cette fois, la Chandeleur ayant été un vendredi, Malherbe se lève le samedi de bonne heure et se fait une belle grillade d'un reste de gigot de mouton qu'il avait gardé du jeudi. Racan entre : — Quoi ! monsieur, de la viande, et Notre-Dame n'est plus en couches ! — Quelle heure est-il ? demande Malherbe. — Sept heures et demie. — S'il n'est que cela, dit Malherbe, déjeunons ensemble, sans scrupule ; les dames ne se lèvent pas si matin. »

Le cardinal riant toujours, Bois-Robert continua :

« Malherbe a simplifié on ne peut plus les litanies ; au lieu de dire : *saint Pierre, priez pour nous, saint Paul, priez pour nous*, et ainsi de suite, plus de cent fois différentes, il se contente de dire : *tout ce que vous êtes de saints et de saintes là-haut, priez pour nous.* — Il a même effacé leurs noms de ses Heures.

— Ah ! l'impie ! dit Richelieu, qui ne pouvait retenir son envie de rire.

— Vous m'avez promis de faire la sourde oreille et de fermer les yeux.

— Au fait, il est assez vieux ; on peut lui en passer.

— Il n'y met pas la courtoisie de ce conseiller d'Eglise, que Votre Eminence me permettra de ne pas lui nommer. Ce saint homme, le plus honnête qui soit au monde, quand il récite les Litanies, ne manque pas de saluer les saints qu'il invoque. Il a fait imprimer un livre de théologie qu'il a dédié à la Trinité. « *Madame* », lui dit-il..., et il parle à la Trinité comme à une grande dame dont il veut gagner la faveur.

«A propos de civilité : M. le chancelier Pomponne de Bellièvre avait été envoyé ambassadeur en Suisse. Dieu sait comme

Digitized by Google

on boit dans ce pays! L'ambassadeur fut traité, et si bien, qu'il laissa son bon sens au fond de son verre. Ne se mit-il pas en sortant à saluer les piliers de la salle. — Ce sont des piliers, lui dit-on; lui, saluant de plus belle, disait: « A tous seigneurs tous honneurs. »

« Ce nom de *Pomponne* me rappelle qu'un jour, feu M. le chancelier fut parrain. Il présente l'enfant. — « Son nom? dit le curé. — *Pomponne*, répond le chef de la justice avec la gravité qu'il met à rendre ses arrêts. »

« Le curé, qui n'a pas de saint *Pomponne* dans son bréviaire, croit avoir mal entendu.

— « C'est le nom de l'enfant que je demande, dit-il.

— *Pomponne*, répète le magistrat sans sourciller.

— Ce n'est pas une cloche que nous baptisons, dit le curé; mais bien un enfant.

— *Pomponne*, dit pour la troisième fois le chancelier. »

Le curé fut obligé d'en passer par là.

Le cardinal riait, riait. Bois-Robert changea de ton.

« Ce que je ne puis pardonner, moi, dit Bois-Robert avec un sérieux comique, c'est l'impertinence de ce duc de .... *chose*... Que Dieu confonde l'homme et son nom qui ne me vient pas!

— Oh! le Bois, voilà qui est bien, pour un abbé comme vous, de jurer!

— Je prie Votre Eminence de me venger; c'est la corde et le bûcher que je vous demande pour...

— Pour vous, le Bois?

— Votre Eminence est trop bonne, j'aime mieux attendre encore; mon tour viendra toujours trop tôt.

— Qui donc voulez-vous faire brûler et pendre?

— Le duc de Brissac, monseigneur, oui, le duc de Brissac.

— Vaudrait-il le bois et la corde qu'on y emploierait!...

— Je payerai les frais, s'il le faut; mais qu'on me débarrasse de ce friand, de ce gourmand.

— Quel est donc son crime?

Digitized by Google

— Son crime, monseigneur, est épouvantable! Je sais bien que c'est un imbécile, et que les impertinences d'un sot, on les méprise; mais ceci est trop fort. Il a fait rire à mes dépens, et sans le vouloir, le plus naturellement du monde, c à quoi je suis d'autant plus sensible...

— Mais encore qu'a-t-il fait?

— Vous savez, monseigneur, comme il aime les pommes de reinette; c'est une passion désordonnée chez lui, à ce point qu'il mêle ses reinettes à tout ce qu'il dit. S'il loue quelqu'un ou quelque chose, il ajoute toujours de *reinette* à ce qu'il approuve. N'a-t-il pas eu l'insolence de dire, en parlant de moi, — « Oh! pour ce qui est de Bois-Robert, c'est un honnête abbé de *reinette*, c'est un bonhomme de *reinette*. — Et vous, monsieur de Brissac, vous êtes un fat *de reinette*! »

La colère comique du conteur accrut la gaieté du cardinal. Quand l'Académie eut reçu ses lettres de création, une députation des académiciens se présenta chez le premier ministre pour le remercier. Bois-Robert, Conrart, Godeau, Gombauld, Bautru et quelques autres en étaient. Bois-Robert servait d'introducteur. Après que ces *messieurs* eurent causé assez longtemps avec le cardinal, de leurs statuts, de leurs projets, de leurs protestations de dévouement, d'union, de franchise, de liberté, de toutes ces choses enfin qui équivalent à la pluie et au beau temps, et qui font le sujet de tous les entretiens officiels, les académiciens se retirèrent fort contents de Richelieu, et Richelieu fort content des académiciens, du moins à ce qu'ils se dirent en se quittant. Ils n'étaient pas au bas de l'escalier du Palais-Cardinal, que Bois-Robert était avec l'Eminence qui lui disait :

« Le Bois, vous connaissez *ces messieurs* particulièrement, ce sont vos confrères, vos amis : parlez, instruisez-moi de tout ce qui les concerne.

— Conrart, le secrétaire de l'Académie, est patient, comme Job; c'est un rat de bibliothèque; avec cela, vain, propre à tout si on l'en croit. Il fait des rondeaux, des énigmes, des madrigaux, des satires, rien qui vaille enfin; il est cabaleur,

Digitized by Google

tyran comme un diable, se fait les ongles en pointe, s'arrache les poils du nez devant tout le monde pour se donner un air galant; ce qu'il a de meilleur en lui, c'est de ne savoir ni le grec ni le latin; il n'en sera pas plus mauvais académicien pour cela. Pour Godeau...

— Un moment, monsieur le Bois, dit le cardinal; que pensez-vous de Bois-Robert? »

Bois-Robert réfléchit un instant, croise ses doigts, imprime à ses deux pouces un mouvement de rotation des plus rapides l'un autour de l'autre, ce qui est chez lui le signe le plus certain d'une profonde méditation, puis il répond :

« Monseigneur, Bois-Robert est un abbé point fat, galant, jovial, fécond auteur, pas envieux, obligeant, dévoué, serviable...

— Tout doux, le Bois, il manque quelques traits à la figure que vous venez de tracer.

— A vous le pinceau, monseigneur.

— Bois-Robert est un auteur fécond, mais mauvais.

— Et qui s'en console en pensant qu'il n'est pas le seul, monseigneur. »

Le cardinal, qui avait la prétention de faire des pièces de théâtre, qu'il trouvait très-bonnes, bien que le public lui fît comprendre qu'il n'était pas de l'avis de l'auteur, sentit l'épigramme de Bois-Robert; mais il dissimula pour le moment, car les auteurs ont cela de bon que, si leur amour-propre est excessif, leur dissimulation n'est pas moins grande. Il ne put cependant s'empêcher de laisser paraître un peu d'aigreur dans sa réplique à Bois-Robert.

« Bois-Robert, dit-il, est un fat, un abbé peu dévot, fou, grand joueur, jureur, bavard, menteur, libertin...

— Ah! monseigneur, je ne croyais pas être si bien connu de votre Éminence!

— On dit même qu'il déshonore ma maison...

— N'en croyez rien, monseigneur! Ce sont les médisants, les envieux, les Desmarets, les Mulot qui font courir ces bruits calomnieux sur moi : Desmarets, parce que j'ai fait malmener

Digitized by Google

son valet par vos gardes ; Mulot, parce qu'il aime à *chopiner* et qu'il a le nez rouge. Bois-Robert est, avant tout, charmé, ravi, honoré d'être le très-respectueux serviteur, non pas de *tout le monde*, comme cette Mme de Villesavin, qui se faisait appeler la *servante très-humble du genre humain*, tant elle tient à prouver qu'elle l'aime; tandis que moi, monseigneur, c'est de Votre Éminence seule que je suis le sujet, l'esclave... Quant à Godeau...

— Pour celui-là, je le connais, dit le cardinal : il est petit, mal fait, laid; mais il fait des ouvrages admirables, et selon moi incomparables; je conviens cependant qu'il est quelques esprits qui le suivent d'assez près. Dernièrement, entendant lire une ode de M. de Malherbe, je la trouvai si belle que je ne pus m'empêcher de dire : « Quand Godeau l'aurait faite, elle ne serait pas mieux. »

— Deux de ses œuvres surtout me plaisent infiniment, dit Bois-Robert; c'est le *Benedicite* qu'il a composé, non pour lui, car je le soupçonne fort de dîner sans cela, tout évêque qu'il soit, mais il n'en est pas moins beau pour les autres.

— Ménagez l'évêque de Grasse, monsieur de Bois-Robert.

— Il y a une œuvre que je mets encore au-dessus de son *Benedicite*, c'est cette admirable prière qu'il a intitulée : *Prière pour un procureur et au besoin pour un avocat*. Quoi de plus adroit que de savoir donner à ses paroles deux sens tout opposés ! *Procureur*, *avocat*, c'est le feu et l'eau, et grâce à Godeau, ils chantent à l'unisson. Pauvres plaideurs !

— Et Gombauld ?

— Raide, droit, chevelu, huguenot à brûler; il a fait *Endymion*, vous savez ? un *dormeur* qui voit la lune en songe, belle rêverie sur ma foi. On disait dans le temps que la *lune* était la reine-mère. »

A cette époque la reine prenait déjà de l'embonpoint.

« La lune a marché, car on peut dire aujourd'hui qu'elle est dans son *plein*. »

Digitized by Google

La reine-mère était devenue très-grosse, en effet.

« Il a deux faiblesses, continua Bois-Robert : l'une est de craindre qu'on ne le prenne pour un mendiant, s'il fait connaître sa détresse; il aime mieux pâtir que de se plaindre; l'autre est de batailler sans cesse à propos d'étiquette; personne n'est plus cérémonieux que lui.—Il voulut un jour louer Mmes de ***; elles étaient quatre qui avaient contribué à faire rétablir sa pension. Il avait jeté le plan d'une épître à cet effet, mais il ne la fit pas dans la crainte qu'on ne dît qu'il avait fait *un quatorze de dames*, comme au piquet. »

Bois-Robert était en veine, la gaieté du cardinal excitait la verve du conteur. Il parla de Bautru.

« Ce petit bonhomme, dit-il, avait une femme, douce, bienveillante, rangée, charmante, ne sortant jamais, préférant aux plaisirs, à l'agitation du monde, la paix du ménage, les joies calmes de l'intérieur. Bautru la prônait, ses amies la prônaient, tout le monde la portait aux nues. Les maris la donnaient pour exemple à leurs femmes. Les mères regrettaient qu'elle fût à Bautru, parce que chacune d'elles l'aurait donnée à son propre fils pour femme; c'était un concert universel. On n'avait pas d'exemple d'une femme jeune, riche, belle, se tenant toujours renfermée dans sa maison, quand tant de raisons l'invitaient à se mêler au monde. Las! elle avait bien raison de ne pas sortir, la bonne ménagère, la fidèle épouse...

— Achevez, dit le cardinal, pour quelle raison Mme Bautru n'allait-elle pas dans le monde? Qu'avait-elle enfin?

— Mme *Bautrou*, comme disait la reine Marie de Médecis, qui ne pouvait prononcer autrement les *u*, ce qui fit que Mme Bautru, ne voulant pas être appelée Mme *Bautrou*, changea de nom quand elle fut séparée d'avec son mari; Mme *Bautrou* donc...

— Comment séparée? cette femme vertueuse, fidèle, qui ne sortait jamais?...

—Mme *Bautrou* ne sortait jamais parce qu'elle avait son galant au logis; c'était le valet de chambre de son fidèle époux.

Digitized by Google

— Ah! la sainte-nitouche!

— Bautru chasse sa femme, se venge d'une manière indigne sur le galant, le met à l'extrémité et veut qu'il soit pendu par-dessus le marché. Il l'aurait été, vertu-choux, car la sentence le portait; mais sur l'appel, il fut condamné aux galères *seulement;* ce qui n'ôta point à Bautru ce que Mme *Bautrou* lui avait mis sur le chef.

— Ce Bautru, dit le cardinal, est un rusé matois; un jour, cependant, il s'attira une réplique mordante à laquelle il ne s'attendait pas. Certains députés de je ne sais quelle ville ayant été admis devant moi pour me parler, Bautru, qui se trouvait avec moi, pensant faire le plaisant, demanda à celui qui portait la parole : « Monsieur, combien valaient les ânes en votre pays quand vous partîtes? » Le député se tourna vers Bautru, le mesura des pieds à la tête et répondit : « Monsieur, ceux de votre taille et de votre poil valaient dix écus. »

— Parfait, s'écria Bois-Robert!... Bautru le conseiller sera bon académicien. »

Bois-Robert profitait souvent de la bonne humeur de son maître pour faire tomber sur les auteurs les grâces du cardinal.

Celui-ci avait la singulière manie de créer des canevas de pièces et de les faire remplir par cinq auteurs à chacun desquels il donnait un acte à faire. Bois-Robert, Corneille, Colletet, l'Étoile et Rotrou étaient ceux que le cardinal chargeait de développer ses idées. C'est de cette manière que furent composées *Mirame* et la *Grande Pastorale,* pièces pour l'exécution desquelles Richelieu fit bâtir un théâtre et dépensa des sommes énormes. Une autre manie dont était possédé le cardinal, c'était de trouver les pièces des autres défectueuses; le chef-d'œuvre de Corneille, *le Cid* fut critiqué par Richelieu, déchiré par les académiciens qui tenaient à être de l'avis du cardinal, et bafoué par Bois-Robert, qui trouva le moyen de satisfaire son envie, et d'amuser son maître. Il fit jouer *le Cid* par les laquais et les marmitons du cardinal. Un laquais déguisé en don Diègue disait : « *Rodrigue, as-tu du cœur?* »

Digitized by Google

Un marmiton-Rodrigue répondait : « *Je n'ai que du carreau.* »

C'était indigne d'un esprit éminent comme celui du cardinal, mais le goût n'était pas encore complétement formé, il ne faisait que de naître. Et puis, la jalousie de métier!

Bois-Robert, ayant déplu un jour au cardinal, tomba dans la disgrâce de son maître; il fut exilé de la cour pour quelque temps; le cardinal Mazarin, qui était alors à Paris, se chargea de le réconcilier avec Richelieu. A cet effet il lui ménage une entrevue. Bois-Robert est présenté; Richelieu est touché, attendri; Bois-Robert, qui pleurait d'ordinaire assez facilement, ne peut trouver une larme. Que faire?

« Il s'avise de faire le saisi, et le cardinal Mazarin, qui « le voulait servir, dit : « Voyez ce pauvre homme, il étouffe; « il est si saisi qu'il ne saurait pleurer; quelquefois on est suf- « foqué pour moins que cela; un chirurgien, vite! » On saigne « Bois-Robert, qui se portait le mieux du monde; on lui « a tiré trois grandes palettes de sang. Tous ses envieux le « vinrent embrasser, mais le cardinal mourut dix-neuf jours « après. Bois-Robert dit que c'est le seul bien que le cardinal « Mazarin lui ait fait que de lui faire tirer ces trois palettes de « sang [1]. »

Bois-Robert mourut comme il avait vécu, en plaisantant.

« Je me contenterais d'être aussi bien avec Notre-Seigneur « que j'ai été avec le cardinal de Richelieu », disait-il. Comme il tenait le crucifix, et qu'il demandait pardon à Dieu : « Ah! se dit-il, au diable ce vilain potage que j'ai mangé « chez d'Olonne; il y avait de l'oignon, c'est ce qui m'a fait « mal [2]. »

Il ne pouvait mourir d'une manière plus digne d'un fou. Il aurait pu, lui dont la vie n'avait été qu'une bouffonnerie, s'écrier avec autant de raison que Rabelais le curé de Meudon : « *Je meurs; mes amis, tirez le rideau, la farce est jouée.* »

Il serait à désirer que tous les actes de Richelieu ressemblas-

[1] Tallement des Réaux.
[2] *Idem.*

Digitized by Google

sent à celui qui eut pour but de fonder l'Académie française, et qu'il eût pris soin de propager les éternels principes de la justice autant que l'amour des belles-lettres. Malheureusement ses actes de justice furent tous empreints des plus violents sentiments de vengeance. Si cette assertion n'était pas suffisamment prouvée par le procès de Chalais, elle le serait jusqu'à l'évidence par ceux de Marillac et de Montmorency, et surtout par l'histoire d'Urbain Grandier et celle de Cinq-Mars, qui vont suivre immédiatement ce chapitre.

FIN DU TOME SECOND.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME DE LA REVUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

CHARLOTTE CORDAY (suite et fin), par A. LACROIX.

CHAPITRE II.

Pages.

Arrestation de Charlotte Corday. — Funérailles de Marat. — L'abbaye. — Le procès. — Nouvelle lettre à Barbaroux. — L'interrogatoire. — La défense. — Le jugement. — L'exécution..... 5

RÉFEXION, *poésie*, par CHARLES FELLENS..... 22

TORQUEMADA OU L'INQUISITION ET SES MYSTÈRES, par D. GREGORIO (deuxième partie).

CHAPITRE I.

La clef de l'énigme. — Voyage sous terre. — L'ermite. — Un défenseur.. 23

PREMIÈRE GRAVURE : D'ABADIA CHEZ L'ARCHEVÊQUE..... 45

CHAPITRE II.

L'hérétique. — Deux souverains et le grand-inquisiteur..... 49

DEUXIÈME GRAVURE : LE CRUCIFIX..... 67

CHAPITRE III.

Une réparation. — Plus d'espérance. — Expulsion des Juifs. — Prise de Grenade. — Tristan s'embarque avec Christophe Colomb..... 73

CHAPITRE IV.

L'estafier trouve un ami. — Une fête nationale..... 105

TROISIÈME GRAVURE : LE COLLIER..... 131

CHAPITRE V.

Déception. — Dernière entrevue avec Torquemada. — Encore l'estafier. Une fête religieuse..... 132

QUATRIÈME GRAVURE : L'AUTO-DA-FÉ..... 176

CHAPITRE VI.

La béguine. — La caravane. — Poursuite dans les montagnes. — Le duel. Mort de Torquemada..... 179

CHAPITRE VII.

Les successeurs de Torquemada. — Procès curieux et extraordinaires. — Destruction du sanglant tribunal. — Tableau général des victimes de l'inquisition d'Espagne..... 214

Digitized by Google

Pages.

LITTÉRATURE, FABLES ET DRAMES 272

JUPITER ET LES POULETS, *fable*, par M. P. F. MATHIEU 274

CINQUIÈME GRAVURE : JUPITER ET LES POULETS 274

LE TROUPEAU DE BŒUFS, *fable*, par le même 275

GEORGETTE, par le même 277

HÉROÏSME EN AFRIQUE 279

PENSÉES, *poésie*, par Mme ANAÏS SÉGALAS 296

LA MÈRE COUPABLE, *drame*, par BEAUMARCHAIS 297

SIXIÈME GRAVURE : LA MÈRE COUPABLE 352

UNE AFFAIRE TÉNÉBREUSE, OU LE DUC D'ENGHIEN, par M. EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Introduction 367
I. — Le dernier de la race 370
II. — La petite maison d'Ettenheim 375
III. — L'enquête 381
IV. — Résolution et dispositions 387
V. — L'enlèvement 390
VI. — La citadelle de Strasbourg 396
VII. — A la Malmaison 399
VIII. — Vincennes 406
IX. — Le jugement 414
X. — L'exécution 422
XI. — L'énigme 426
XII. — A qui la faute 433
XIII. — L'anniversaire 438
Conclusion 439

SEPTIÈME GRAVURE : L'INTERROGATOIRE DU DUC D'ENGHIEN 416

LA SOUTANE ROUGE, ou LOUIS XIII, RICHELIEU, CINQ-MARS, par les frères FELLENS (Jules et Charles).

I. — Emancipation 445
II. — La Galigaï 459
III. — La Sarabande 469
IV. — A propos d'un mariage 481
V. — Bois-Robert et les premiers académiciens 492

HUITIÈME GRAVURE : RICHELIEU ET BOIS-ROBERT 496

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

Digitized by Google